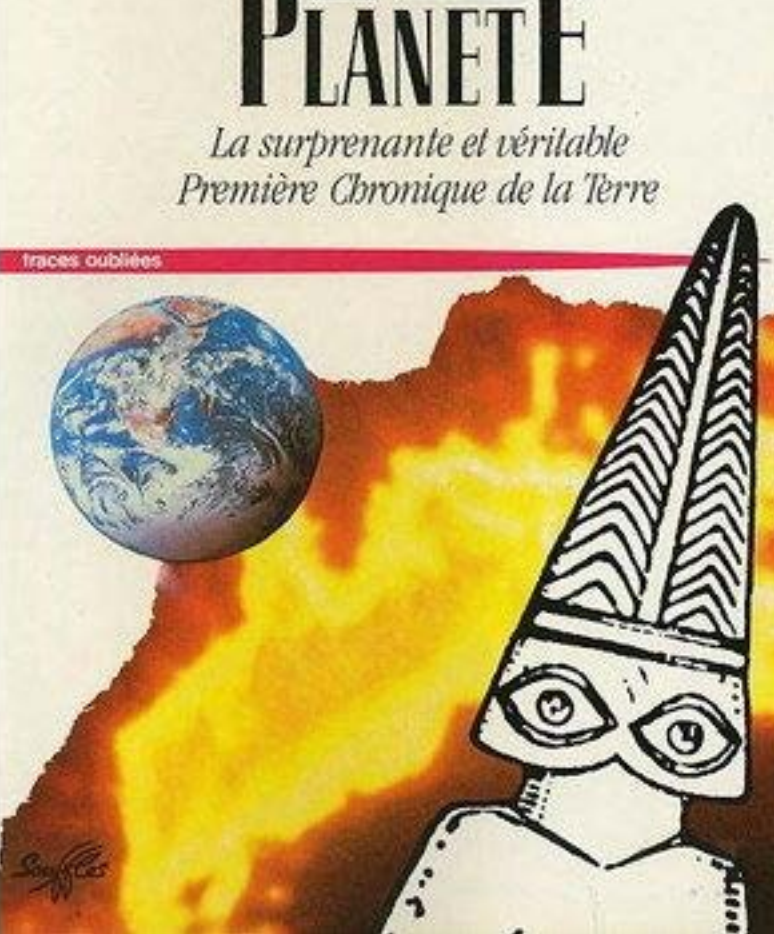
Zecharia Sitchin

LA 12EME PLANETE

La surprenante et véritable Première Chronique de la Terre

traces oubliées



https://www.facebook.com/pages/Livreuniverselpourtous/1487252253022

LA DOUZIÈME PLANÈTE

La surprenante et véritable Première Chronique de la Terre !

de Zecharia Sitchin, Louise Courteau Editrice, 1988

traduction française par François Fargue et Patricia Maré revue par l'auteur

---

Cette extraordinaire histoire, la nôtre depuis 500.000 ans, n'est pas de la science-fiction !

Aujourd'hui, elle révèle que des astronautes bien plus sophistiqués que les nôtres sont venus et revenus sur Terre et ont fait chaque fois brusquement évoluer l'humanité.
Une vision de Nostradamus du passé ? Non, Zecharia Sitchin est l'un des rares spécialistes capables de lire et de comprendre l'écriture cunéiforme et, en se basant sur les archives sumériennes d'il y a 6.000 ans, il déclare en 1976 : « Il y a une planète de plus dans notre système solaire ! ». En 1982, le satellite IRAS signale la course vers la Terre d'un large astre « inconnu jusqu'alors »... En 1988, les ordinateurs de la NASA calculent que son orbite passe entre Mars et Jupiter, exactement comme l'auteur l'avait déduit des documents astronomiques les plus anciens de notre planète.

Qui étaient ces dieux d'antan qui dans leurs vaisseaux sillonnaient le Ciel et la Terre ?

Ils firent l'Eden et Adam, furent amoureux des filles des hommes, protégèrent Noé, interdirent l'achèvement de la « Tour » de Babel, et enrichirent l'humanité de leurs mathématiques, de leur agriculture, de leurs lois, de leur organisation sociale et religieuse, et de l'histoire de leur vaisseau spatial principal : **« LA DOUZIÈME PLANÈTE »**.

Remerciements | Note de l'auteur | Prologue : Genèse | Liste des sources

1 - L'éternel recommencement
2 - La soudaine civilisation
3 - Dieux de la Terre et du Ciel
4 - Sumer : Terre des Dieux
5 - Les Néfilim : Le peuple des fusées de feu
6 - La douzième planète
7 - L'épopée de la création
8 - La royauté du Ciel
9 - L'atterrissage sur la planète Terre
10 - Les cités des Dieux
11 - La mutinerie des Anounnaki
12 - La création de l'Homme
13 - La fin de toute chair
14 - Quand les dieux s'enfuirent de la Terre
15 - La royauté sur Terre

Remerciements

L'auteur tient à exprimer sa reconnaissance aux nombreux érudits qui, pendant plus d'un siècle, ont découvert, déchiffré, traduit et interprété ce qu'il reste des écrits et de l'art de l'ancien Proche-Orient, et également aux divers établissements et à leur personnel pour l'aimable et précieuse mise à disposition des textes et documents iconographiques à partir desquels ce livre a pu être réalisé.

L'auteur voudrait particulièrement remercier la New York Public Library et son Département du Moyen-Orient; la Research Library (salle de lecture et salle des études orientales) du British Museum à Londres; la Research Library of the Jewish Theological Seminary à New York; et pour l'assistance graphique, les administrateurs du British Museum et le conservateur de Assyrian and Egyptian Antiquities; le directeur du Vorderasiatisches Museum, Staatliche Museen à Berlin-Est; l'University Museum à Philadelphie; la réunion des musées nationaux de France (Musée du Louvre); le responsable du Museum of Antiquities à Aleppo; et enfin la National Aeronautics and Space Administration (NASA) des États-Unis.

Note de l'auteur

L'Ancien Testament a été la source principale des versets bibliques cités dans *La Douzième Planète*. Il ne faut pas perdre de vue que toutes les traductions consultées — dont il est fait une liste essentielle à la fin du livre — ne restent que des traductions ou des interprétations. En fin d'analyse, ce qui compte est ce que dit l'hébreu d'origine.

Pour la version finale citée dans *La Douzième Planète*, j'ai tout d'abord comparé les traductions disponibles entre elles, puis avec l'hébreu d'origine, et enfin avec les textes et les contes sumériens et akkadiens parallèles, pour établir ce que je crois être la version la plus exacte et précise.

L'interprétation des textes sumériens, assyriens, babyloniens et hittites ont occupé, pendant plus d'un siècle, une légion de savants. L'écriture et la langue furent tout d'abord déchiffrées, puis translittérées et enfin traduites.

Dans bien des cas, il ne fut possible de choisir entre telle ou telle traduction ou interprétation divergente qu'en vérifiant les transcriptions et translittérations plus anciennes.

Dans d'autres cas, seule l'inspiration de dernière heure du savant contemporain que je suis, me permit de réinterpréter une traduction précédente.

A la fin de l'ouvrage, se trouvent une bibliographie complémentaire, classant les sources bibliques et celles du Proche-Orient — des plus anciennes aux plus récentes —, suivie d'une liste des publications savantes, qui permirent une meilleure compréhension des textes essentiels.

Prologue : Genèse

Qui sommes-nous ? ***Que*** sommes-nous ?
Pourquoi sommes-nous sur cette planète, la Terre ?
D'où vint ce monde qui est le nôtre ?
Comment tout cela commença-t-il ?
Y a-t-il d'autres vies ailleurs ?
Sommes-nous un cas unique ?
Sommes-nous seuls ?

Voilà des questions qui ont toujours existé. Pour un astronaute posant le pied sur la lune, pour Jules Verne qui, lui, y alla de toute son imagination, pour les astronomes de la NASA analysant les données fournies par les sondes spatiales enfin arrivées au voisinage des planètes les plus lointaines, pour Copernic fouillant les cieux, pour Hamlet face à un crâne humain, pour les philosophes grecs dissertant sur l'eau, le feu, la terre et l'air, pour Nostradamus prédisant le futur de l'humanité, pour les prophètes hébreux annonçant la parole de Dieu, pour les pharaons d'Égypte à la poursuite de la vie éternelle, pour une mère au premier cri de son enfant, pour vous, et aussi pour moi dans ces longues nuits où ces réflexions me tinrent en éveil...

Chaque jour apporte une nouvelle réponse des savants; en apparence tout au moins, car ces réponses ne font que relancer plus avant les questions. Nous avons appris, par les recherches sur le code génétique propre à tous les hommes, que l'humanité toute entière descend d'une seule femme qui vivait il y a 300.000 ans; mais qui était-elle ? Les plus récentes études confirment que toutes les langues sont dérivées d'une source unique; mais qu'elle est-elle ? Nous lisons que toutes les formes de vie sur notre planète ont évolué à partir du même germe génétique; mais quand ce germe fit-il son apparition sur Terre ?

Et maintenant, pourquoi toutes ces découvertes nous semblent-elles si familières ?

N'avons-nous pas déjà lu cela ? Assurément,... dans la Bible.

D'une incroyable manière, plus s'accroît notre savoir sur la Terre et tout ce qui y vit, plus la science moderne corrobore ce que le livre de la Genèse nous a toujours conté...

Il y a à peine plus de cent années que furent mises au jour, en Mésopotamie, des tablettes d'argile couvertes d'écriture. Datant de plusieurs millénaires, elles ébranlèrent les convictions scientifiques, culturelles et religieuses du XIXe siècle : en effet, elles montraient, sans l'ombre d'un doute, que les histoires bibliques concernant la création de la Terre et de la vie, la création de l'Homme, le Jardin d'Éden, le Déluge, la Tour de Babel... étaient en fait des récits écrits pour la première fois par des Sumériens, il y a 6.000 ans, en Mésopotamie.

Il y a un siècle, les archéologues prouvèrent que les informations bibliques concernant les rois, les cités, les voies d'échanges commerciaux, les coutumes patriarcales, étaient toutes véridiques et parfaitement décrites. De nos jours, les recherches des biologistes assurent le bien-fondé de la description sumérienne de la « création » d'Adam : un bébé-éprouvette !

Quant aux astronomes, ils ont encore à rattraper la connaissance céleste des mêmes Sumériens. Les vaisseaux de la NASA ont apporté la preuve qu'une planète peut avoir

plusieurs lunes, et non une seule comme la Terre. Il y a 6.000 ans, les Sumériens le savaient déjà ! Ils ont aussi montré l'évidence que l'eau, indispensable au développement de la vie, existe sur toutes les planètes, même les plus lointaines, et que certaines d'entre-elles produisent leur propre chaleur. Cela aussi, les Sumériens l'avaient écrit !

Les dernières nouvelles nous annoncent qu'ils ont calculé l'existence d'une planète de plus dans notre système solaire, bien au-delà de Pluton, un astre désigné par Planète X. Encore un fait bien connu des Sumériens; ils fixèrent même l'orbite de cette planète, la nommèrent et laissèrent les instructions qui permettaient de la retrouver...

La raison de l'existence de ce livre est la redécouverte — non pas en dégageant des cités enfouies, mais à partir des archives déjà mises au jour — de l'étonnante masse d'informations archivées sur les antiques tablettes d'argile et transmises par les Écritures.

Il n'y a rien dans ce livre qui soit de la science-fiction. Rien qui soit issu de la fertile imagination de l'auteur. Tout était disponible à l'érudit depuis un siècle. Cependant, parce que ces tablettes d'argile révélaient un niveau de connaissance que, de l'avis des spécialistes, les peuples du passé ne pouvaient avoir atteint, ces informations furent qualifiées de fantaisistes, sinon réfutées en les classant comme « mythes ».

Néanmoins, acceptons un instant qu'il s'agissait de *faits* alors bien connus, de *faits* que, certainement, ils ne pouvaient pas avoir découvert par eux-mêmes, c'est-à-dire de *faits* qui auraient été introduits et enseignés par des visiteurs venus,... pourquoi pas ?, de la Planète X...

Il ne s'agit pas d'accompagner Jules Verne, mais bien de vivre avec nos ancêtres en une terre ancienne, et de concevoir, dans nos pensées, un voyage qui nous conduirait sur une autre planète en compagnie de ceux qui l'habitent : les « dieux » qui vinrent sur Terre.

Tout cela réclame bien peu : il faut simplement cesser de considérer ces textes comme des « mythes »; ainsi nous pourrons, par nous-mêmes, vérifier si l'histoire qu'ils nous content demeure vraiment incroyable.

L'Ancien Testament fait partie de ma vie depuis mon enfance. Lorsque l'idée d'écrire ce livre germa dans mon esprit, il y a presque cinquante ans, j'ignorais tout des débats brûlants qui opposaient la Bible à la théorie de l'évolution. Mais un jour, alors que je n'étais qu'un tout jeune écolier apprenant la Genèse dans son hébreu d'origine, j'ai déclanché, malgré moi, la polémique.

Nous lisions, dans le chapitre VI, que lorsque Dieu se résolut à détruire l'humanité par le Déluge, les "fils des divinités" vivaient sur Terre. En hébreu d'origine, ils portent le nom de *Néfilim*.
Notre professeur déclara que ce mot signifiait "géants". Je protestai : cela ne voulait-il pas dire, littéralement, "Ceux-qui-furent-projetés-vers-le-bas", c'est-à-dire qui étaient descendus sur Terre ? Pour toute réponse, il me punit et m'ordonna d'accepter la version traditionnelle.

Au fil des années, même après avoir appris tout aussi bien les langues que l'histoire et l'archéologie de l'ancien Proche-Orient, les *Néfilim* demeurèrent pour moi une préoccupation toujours plus obsédante. Les découvertes archéologiques et le déchiffrement du sumérien, du babylonien, de l'assyrien, du hittite, du cananéen, des textes et des épopées anciennes, confirmaient chaque jour l'exactitude des références de la Bible aux royaumes, aux cités, aux

https://www.facebook.com/pages/Livreuniverselpourtous/148725225302229

dirigeants, aux lieux, aux temples, aux routes de commerce, aux artefacts, aux outils et mœurs de l'Antiquité. N'était-il pas temps d'accepter pleinement les documents anciens qui présentent les *Néfilim* comme des êtres venus des Cieux en visite sur Terre ?

L'Ancien Testament affirme à maintes reprises : "Le trône de Yahvé est au Ciel", "C'est du Ciel que le Seigneur contempla la Terre". Le Nouveau Testament parle de "Notre Père qui est au Ciel". Certes, la crédibilité de la Bible fut ébranlée par l'irruption, puis l'acceptation générale, de la théorie de l'évolution. En effet, si l'homme était le produit d'une évolution, alors, bien évidemment, il ne pouvait pas avoir été créé en une seule fois par un Dieu qui aurait suggéré : "Créons Adam à notre image et en tout semblable à nous-mêmes." Néanmoins, tous les anciens peuples croyaient en des dieux descendus des Cieux sur Terre et capables, à volonté, de parcourir le ciel. Ces récits, qualifiés de mythes par les savants, ne furent jamais pris au sérieux.

Les écrits de l'ancien Proche-Orient, qui comptent un grand nombre de textes astronomiques, parlent clairement de la planète d'où vinrent ces astronautes ou "dieux". Cependant, quand les érudits déchiffrèrent et traduisirent, il y a 150 ans, les anciennes listes de corps célestes, les astronomes ne connaissaient pas encore la planète Pluton (trouvée en 1930). Comment espérer qu'ils aient pu accepter l'existence d'un autre membre du système solaire ? Mais, maintenant que, comme les anciens, nous connaisssons les planètes au-delà de Saturne, pourquoi ne pas accepter l'existence de la Douzième Planète ?

Au moment où nous nous aventurons dans l'espace, il serait vraiment temps de reconsidérer et d'accepter les écrits anciens. Depuis que des astronautes se sont posés sur la Lune et que des sondes spatiales ont exploré d'autres planètes, il n'est plus impossible de croire qu'une civilisation d'une autre planète — plus avancée que la nôtre — ait réussi, à un moment donné du passé, à poser ses astronautes sur Terre.

En fait, un certain nombre d'auteurs célèbres ont émis l'hypothèse que les anciens artefacts, telles les pyramides et les sculptures géantes de pierre, ne pouvaient avoir été réalisés que par des visiteurs évolués venus d'une autre planète car, bien entendu, l'homme primitif n'avait pas eu à sa disposition la technologie indispensable pour les réaliser. A titre d'autre exemple, comment se fait-il que la civilisation de Sumer se soit épanouie, il y a presque 6.000 ans, si soudainement ? Comme, en règle générale, ces écrivains ne réussissent pas à démontrer ***quand, comment***, et surtout ***d'où*** viennent ces anciens astronautes, leurs fascinantes questions ne restent que spéculations sans réponses.

Pendant trente ans, j'ai conduit d'innombrables recherches, je suis retourné aux sources anciennes, je les ai acceptées littéralement afin de recréer, dans mon esprit, un scénario cohérent et plausible des événements préhistoriques. *La Douzième Planète* cherche donc à fournir au lecteur un récit qui le renseigne sur les « ***Quand, comment, pourquoi et d'où*** ».

Les preuves sur lesquelles je m'appuie sont essentiellement des textes et des documents iconographiques anciens. Dans *La Douzième Planète*, j'ai tenté de déchiffrer une cosmogomie très élaborée qui explique, aussi bien que les théories scientifiques actuelles, comment le système solaire actuel a pu être formé par une planète étrangère qui s'introduisit dans le système solaire antérieur pour y créer la Terre et d'autres corps planétaires. J'ai inclus, comme preuves, des cartes du ciel se rapportant au vol spatial entre cette Planète, la douzième, et la Terre.

Puis, dans l'ordre chronologique, j'ai retracé, l'installation spectaculaire des premières colonies des *Néfilim* sur Terre : leurs chefs, qui furent nommés à ces postes, leurs relations parfois conflictuelles, leurs amours, semblables aux nôtres, tout aussi bien que leurs jalousies, leurs réussites et leurs batailles, nous sont dévoilés. Ensuite, j'ai expliqué la nature de leur « immortalité ».

Par-dessus tout, *La Douzième Planète* vise à retracer les événements fondamentaux qui eurent pour conclusion la Création de l'Homme, et à présenter les méthodes évoluées grâce auxquelles cela put être accompli.

Ce livre évoque aussi l'enchevêtrement des relations qui s'instaurèrent entre l'Homme et ses seigneurs, et jette un jour nouveau sur le sens des événements du Jardin d'Eden, de la Tour de Babel et du Déluge. Les hommes, parfaitement dotés biologiquement et matériellement par leurs créateurs, finirent, parce que de plus en plus nombreux sur Terre, par en chasser leurs dieux.

Ce livre suggère que nous ne sommes pas seuls dans ce système solaire. Clairement, cette situation devrait aviver plutôt que diminuer notre foi en un Être Universel tout-puissant car, si les *Néfilim* créèrent l'Homme sur Terre, il est probable qu'ils n'aient réalisé qu'une partie d'un projet primordial à bien plus grande échelle.

Liste des sources

I. Liste des sources principales concernant les textes bibliques.

A) La Genèse dans le Deutéronome : *The Five Books of Moses*, nouvelle édition, revue par Dr M. Stern, Star Hebrew Book Company, non daté.
B) Pour les traductions et les interprétations anciennes fondées sur les découvertes sumériennes et akkadiennes : "Genesis", de *The Anchor Bible*, traduit par E.A. Speiser, Garden City, N.Y.: Doubleday & Co., 1964.
C) Pour une touche "archaïque" : *The Holy Bible*, King James Version, Cleveland et New York : The World Publishing Co., non daté.
D) Pour la vérification des interprétations récentes des versets de la Bible : *The Torah*, nouvelle traduction des saintes Écritures concernant le texte massorétique, New York : Jewish Publication Society of America, 1962; *The New American Bible*, traduction faite par les membres de la Catholic Biblical Association of America, New York : P. J. Kennedy & Sons, 1970; et *The New English Bible*, établie et dirigée par l'Église anglicane. Oxford : Oxford University Press; Cambridge University Press. 1970.
E) Pour permettre la comparaison entre les différentes traductions : *Veteris Testaments Concordantiae Hebraicae Atque Chaldaicae* par Solomon Mandelkern, Jerusalem : Schocken Books, Inc., 1962; *Encyclopedic Dictionary of the Bible*, traduction et adaptation de A. van der Born, par la Catholic Biblical Association of America, New York : McGraw-Hill Book Co., Inc., 1963; et *Millon-Hatanach* (en hébreu), Hebreu-Araméen par Jushua Steinberg, Tel Aviv : Izreel Publishing House Ltd., 1961.

II. Bibliographie complémentaire des textes du Proche-Orient.

Berton, George A. *The Royal Inscriptions of Sumer and Akkad*. 1929.
Borger, Riekele. *Babylonisch-Assyrisch Lesestücke*. 1963.
Budge, E. A. Wallis. *The Gods of the Egyptians*. 1904.
Budge, E. A. W., and King, L. W. *Annals of the Kings of Assyrie*. 1902.
Chiera, Edward. *Sumerian Religions Texts*. 1924.
Ebeling, E.; Meissner, B.; and Weidner, E. (eds.). *Reallexikon der Assyrologie und Vorderasiatischen Archäology*. 1932-1957.
Ebeling, Erich. *Enuma Elish : die Siebente Tafel des Akkadischen Weltschöpfungsliedes*. 1939.
— —. *Tod und Leben nach den Vorstellungen der Babylonier*. 1931
Falkenstein, Adam, and W. von Soden. *Sumerische und Akkadische Humnen und Gebete*. 1953.
Falkenstein, Adam. *Sumerische Goetterlieder*. 1959.
Fossey, Charles. *La Magie Syrienne*. 1902.
Frankfort, Henri. *Kingship and the Gods*. 1948.
Gray, John. *The Cananites*. 1964.
Gordon, Cyrus H. "Canaanite Mythology" in *Mythologies of the Ancient World*. 1961.
Grossman, Hugo. *The Development of the Idea of God in the Old Testament*. 1926.
— —. *Altorientalische Texte und Bilder zum alten Testaments*. 1909.
Güterbock, Hans G. "Hittite Mythology" in *Mythologies of the Ancient World*. 1961.
Heidel, Alexander. *The Babylonian Genesis*. 1969.
Hilprecht, Herman V. (cd.). *Reports of the Babylonian Expedition : Cuneiform Texts*. 1893-1914.

Jacobsen, Thorkild. "Mesopotamia" in *The Intellectuel Adventure of the Ancien Man*. 1946.
Jastrow, Morris. *Die Religion Babyloniens und Assyriens*. 1905-1912.
Jean, Charles-F. *La religion sumérienne*. 1931.
Jensen, P. *Texte zur asyrisch-babylonischen Religion*. 1915.
— —. *Die Kosmologie der Babylonier*. 1890.
Jeremias, Alfred. *The Old Testament in the Light of the Ancient Near East*. 1911.
— —. *Das Alter der babylonischen Astronomie*. 1908.
— —. *Handbuch der Altorientalische Geistkultur*.
Jeremias, Alfred, and Winckler, Hugo. *Im Kampfe um den alten Orient*.
King, Leonard W. *Babylonian Magic and Sorcery, being "The Prayers of the Lifting of the Hand"*. 1896.
- —. *The Assyrien Language*. 1901.
- —. *The Seven Tablets of Creation*. 1902.
- —. *Babylonian Religion and Mythology*. 1899.
Kramer, Samuel N. *The Sumerians*. 1963.
- —. (ed.) : *Mythologies of the Ancient World*. 1961.
- —. *History Begins at Sumer*. 1959.
- —. *Enmerkar and the Lord of Aratta*. 1952.
- —. *From the Tablets of Sumer*. 1956.
- —. *Sumerian Mythology*. 1961.
Kugler, Franz Xaver. *Sternkunde und Sterndienst in Babylon*. 1907-1913.
Lambert, W. G., and Millard, A. R. *Atra-Hasis, the Babylonian Story of the Flood*. 1970.
Langdon, Stephen. *Sumerian and Babylonian Psalms*. 1909.
- —. *Tammuz and Ishtar*. 1914.
- —. (ed.) : *Oxford Éditions of Cuneiform Texts*. 1923.
- —. "Semitic Mythology" in *The Mythology of All Races*. 1964.
- —. *Enuma Elish : The Babylonian Epic of Creation*. 1923.
- —. *Babylonian Penitential Psalms*. 1927.
- —. *Die Neu-Babylonischen Königsinschriften*. 1912.
Luckenbill, David D. *Ancient Records of Assyrie and Babylonie*. 1926-1927.
Neugebauer, O. *Astronomical Cuneiform Texts*. 1955.
Pinches, Theophilus G. "Some Mathematical Tablets in the British Museum" in *Hillprecht Anniversary Volume*. 1909.
Pritchard, James B. (ed.). *Ancient Near Eastern Texts Relating to the Old Testament*. 1969.
Rawlinson, Henry C. *The Cuneiform Inscriptions of Western Asie*. 1861-1884.
Sayce, A. H. *The Religion of the Babyloniens*. 1888.
Smith, George. *The Chaldean Account of Genesis*. 1876.
Thomas, D. Winton (ed.). *Documents from Old Testament Times*. 1961.
Thompson, R. Campbell. *The Reports of the Magiciens and Astrologers of Nineveh and Babylon*. 1900.
Thureau-Dangin, François. *Les Inscriptions de Sumer et Akkad*. 1905.
- —. *Die sumerischen und akkadische Königsinschriften*. 1907.
- —. *Ritueles accadiens*. 1921.
Virolleaud, Charles. *L'Astronomie Chaldéenne*. 1903-1908.
Weidner, Ernst F. *Alter und Bedeutng der Babylonischer Astronomie und Astrallehre.* 1914.
— —. *Handbuch der Babylonischen Astronomie.* 1915.
Witzel, P. Maurus. Tammuz-Liturgien und Verwandtes. 1935.

III. Études et articles consultés dans les périodiques suivants :

Der Alte Orient (Leipzig)
American Journal of Archaeology (Concord, Mass.)
American Journal of Semitic Languages and Literatures (Chicago)
Annual of the American Schools of Oriental Research (New Haven)
Archiv für Keilschriftforschung (Berlin)
Archiv für Orientforschung (Berlin)
Archiv Orientalni (Prague)
Assyrologische Bibliothek (Leipzig)
Assyrological Studies (Chicago)
Das Ausland (Berlin)
Babyloniaca (Paris)
Beitrâge zur Assyrologie und semitischen Sprachwissenschaft (Leipzig)
Berliner Beitrâge zur Keilschriftforschung (Berlin)
Bibliotheca Orientales (Leiden)
Bulletin of the American Schools of Oriental Research (Jerusalem and Baghdad)
Deutscher Morgenländische Gesellschaft, Abhandlungen (Leipzig)
Harvard Semitic Series (Cambridge, Mass.)
Hebrew Union College Annual (Cincinnati)
Journal Asiatique (Paris)
Journal of the American Oriental Society (New Haven)
Journal of Biblical Literature and Exegesis (Middletown)
Journal of Cuneiform Studies (New Haven)
Journal of Near Eastern Studies (Chicago)
Journal of the Royal Asiatic Society (London)
Journal of the Society of Oriental Research (Chicago)
Journal of Semitic Studies (Manchester)
Keilinschriftliche Bibliothek (Berlin)
Königliche Museen zu Berlin : Mitteilungen eus der Orientalischen Sammlungen (Berlin)
Leipziger semitische Studien (Leipzig)
Mitteilungen der altorientalischen Gesellschaft (Leipzig)
Mitteilungen des Instituts für Orientforschung (Berlin)
Orientalia (Rome)
Orientalische Literaturzeitung (Berlin)
Proceedings of the American Philosophical Society (Philadelphie)
Proceedings of the Society of Biblical Archaeology (London)
Revue d'Assyrologie et d'archéologie orientale (Paris)
Revue biblique (Paris)
Sacra Scriptura Antiquitatibus Orientalibus Illustrata (Vatican)
Studio Orientalia (Helsinki)
Transactions of the Society of Biblical Archaeology (London)
Untersuchungen zur Assyrologie und vorderasiatischen Archéologie (Berlin)
Vorderasiatische Bibliothek (Leipzig)
Die Welt des Orients (Göttingen)
Wissenschaftliche Véröffentlichungen der deutschen Orient-Gesellschaft (Berlin)
Zeitschrift für Assyrologie und verwandte Gebiete (Leipzig)
Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft (Berlin, Gissen)
Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft (Leipzig)
Zeitschrift für Keilschriftforschung (Leipzig)

1 - L'éternel recommencement

Parmi toutes les preuves que nous avons rassemblées pour étayer notre théorie, l'homme lui-même est la plus explicite. A bien des égards, l'homme moderne (l'*homo sapiens*) est un étranger sur Terre.

Depuis le jour où Charles Darwin scandalisa tous les savants et les théologiens de sa génération en publiant la théorie de l'évolution, on fait remonter le début de la vie sur Terre à des milliards d'années, en passant par l'Homme, les primates, les mammifères, les vertébrés jusqu'aux formes de vie les plus primaires.

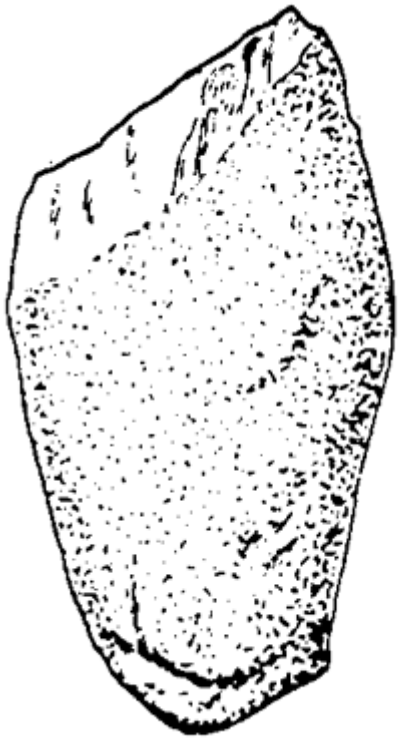
Après être allé jusqu'à ces lointaines origines et avoir commencé à envisager les possibilités de vie ailleurs que dans notre système solaire, et au-delà même, les savants connurent leurs premiers doutes quant à l'origine de la vie sur Terre : d'une certaine manière, cette vie semble venir d'ailleurs. En effet, si elle est issue d'une série de réactions chimiques spontanées, pourquoi n'a-t-elle qu'une seule source et non pas une multitude de sources accidentelles ? Pourquoi tout ce qui vit contient-il si peu d'éléments chimiques en abondance sur notre planète et beaucoup trop de ceux qui y sont rares ?

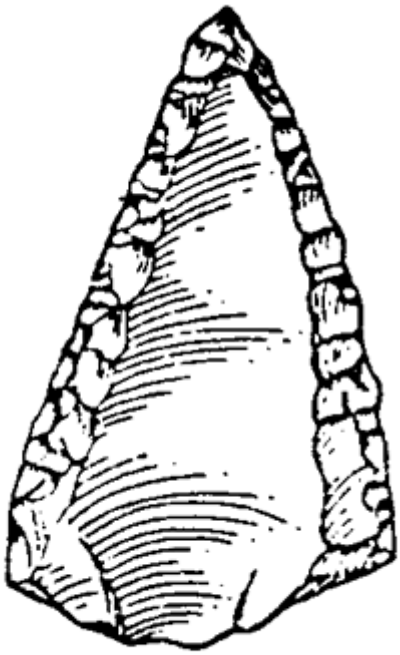
Alors, la vie aurait-elle été importée sur Terre ?

La position de l'homme dans la chaîne de l'évolution ne fait que compliquer l'énigme. Forts de la découverte, ici et là, d'un crâne brisé ou d'une mâchoire, les savants crurent tout d'abord que l'homme venait d'Asie, il y a quelque 500.000 ans. Mais, au fur et à mesure de la découverte de fossiles de plus en plus anciens, ils durent se rendre à l'évidence que les lois de l'évolution constituaient un enchaînement bien plus lent. On fait remonter les "singes", ancêtres de l'homme, à une époque considérablement plus lointaine : soit 25.000.000 d'années. Des découvertes effectuées dans l'Afrique de l'Est nous révèlent qu'il y eut une transition d'hominisation des singes à une créature plus proche de l'homme, il y a 14.000.000 d'années. Ce n'est que 11.000.000 d'années plus tard qu'apparut le premier homme singe digne de la classification d'"*homo*".

Le premier être que l'on considère comme se rapprochant le plus de l'homme — l'australopithèque avancé — existait dans les mêmes régions d'Afrique, il y a quelque 2.000.000 d'années. Or il faut encore attendre 1.000.000 d'années avant l'apparition de l'*homo* erectus, et 900.000 ans avant celle du premier homme primitif. On nomme ce dernier l'homme de Néandertal, en raison du site où furent découverts ses premiers restes.

Quoique 2.000.000 d'années se soient écoulées entre l'australopithèque et l'homme de Néandertal, les outils de ces deux groupes — des pierres coupantes — étaient pour ainsi dire semblables. Ces deux groupes, tels qu'on les imagine, restaient indissociables.





Pierres coupantes

Puis, soudain, il y a 35.000 ans, une nouvelle race d'homme — l'*homo sapiens* ("l'homme pensant") — apparut comme venue de nulle part et elle balaya l'homme de Néandertal de la surface du globe. Ces hommes modernes — que l'on nomme "hommes de Cro-Magnon" — nous ressemblent tellement que, habillés comme nous, ils passeraient totalement inaperçus dans n'importe quelle grande ville européenne ou américaine. On a tout d'abord appelé ces hommes, les "hommes des cavernes", en raison des magnifiques créations artistiques qu'ils y ont laissées. Ils se déplacaient facilement sur Terre car ils savaient construire, partout où ils allaient, des maisons et des abris faits de pierres et de peaux de bête.

Pendant des millions d'années, l'homme n'avait utilisé que la pierre pour la fabrication de ses outils. Cependant, l'homme de Cro-Magnon marque le début de la fabrication d'outils spécialisés et d'armes en os et en bois. Avec lui, on voit apparaître les premiers vêtements de peau; il n'était plus un "singe nu". Il vivait dans une société organisée en clans, et régie par un système d'hégémonie patriarcale. Ses oeuvres peintes sur les murs des cavernes dénotent d'une sensibilité artistique profonde; ses dessins, ainsi que ses sculptures, nous révèlent une forme de "religion" centrée autour du culte d'une "Déesse Mère", parfois représentée par le croissant de Lune. Il enterrait ses morts, ce qui nous laisse supposer qu'il devait avoir une certaine philosophie (concernant la vie, la mort et, peut-être même, la vie après la mort).

L'apparition aussi mystérieuse qu'inexpliquée de l'homme de Cro-Magnon ne fut qu'une partie de l'énigme. Car, au fur et à mesure que furent découverts de plus amples vestiges humains (tels qu'à Swanscombe, Steinheim et Montmaria), tout semblait indiquer que l'homme de Cro-Magnon descendît d'un type d'*homo sapiens* antérieur, vivant en Asie occidentale et en Afrique du Nord, il y a quelque 250.000 ans.

L'apparition de l'homme moderne, seulement 700.000 ans après l**homo erectus** ***et 200.000 ans avant l'homme de Néandertal, demeure tout à fait invraisemblable. De plus, il est clair que l****homo sapiens* représente une anomalie, elle aussi illogique, dans le lent processus de l'évolution, car beaucoup de nos traits — en particulier le langage — ne peuvent se rapporter en aucune façon aux premiers primates.

Theodosius Dobzhansky (*"Mankind Evolving"*), l'éminent professeur, spécialiste du sujet, a été particulièrement intrigué par le fait que ce développement eut lieu à une époque où la Terre traversait une ère glaciaire, c'est-à-dire une époque particulièrement peu propice à toute évolution. Il fait remarquer que certaines caractéristiques font entièrement défaut à l**homo sapiens** ***qui, en revanche, en possède d'autres totalement inconnues jusqu'alors. Il en conclut que "l'homme moderne a beaucoup d'ascendant, fossiles collatéraux mais aucun progéniteur; ainsi, l'énigme de l'origine de l****homo sapiens* reste entière".

Comment se fait-il que les ancêtres de l'homme moderne soient apparus il y a quelque 300.000 ans — au lieu de 2.000.000 ou 3.000.000 d'années plus tard comme l'aurait voulu le cours normal de l'évolution ? Fûmes-nous importés d'ailleurs sur Terre ? Ou bien alors créés par les dieux comme le prétendent l'Ancien Testament et d'autres sources anciennes ?

Nous savons, à présent, en quel lieu la civilisation a commencé et comment, à partir de là, elle se développa. On peut se demander tout simplement pourquoi il y eut civilisation ? Les savants, frustrés dans leurs efforts, sont bien obligés de reconnaître que, selon toutes les données, nous devrions encore rester sans aucune trace de civilisation. En effet, il n'existe aucune raison apparente pour que nous soyons plus civilisés que les tribus primitives des jungles amazoniennes ou celles des régions inaccessibles de la Nouvelle-Guinée.

Mais, nous dit-on, ces tribus vivent encore à l'âge de la pierre parce qu'elles sont isolées. Isolées de quoi ? Puisqu'elles vivent sur la même Terre que nous, pourquoi n'ont-elles pas acquis, par elles-mêmes, les connaissances scientifiques et technologiques comme nous sommes censés l'avoir fait ?

Toutefois, le problème n'est pas tant le retard des hommes de la brousse, mais bien plus notre propre avance sur eux, car, de toute évidence, si l'on suit le cours normal de l'évolution, l'homme contemporain devrait encore en être au stade de l'homme de la brousse et non pas au nôtre. Pensons qu'il a fallu à l'homme plus de 2.000.000 d'années pour comprendre qu'il était de son intérêt de tailler et de façonner la pierre qu'il utilisait brute, auparavant. Pourquoi pas alors encore 2.000.000 d'années pour apprendre l'usage d'autres matériaux et encore 10.000.000 d'années pour maîtriser les mathématiques, l'ingénierie et l'astronomie? Or voici que, moins de 50.000 ans après l'homme de Néandertal, nous en sommes déjà à envoyer des astronautes sur la Lune.

Une question s'impose : est-ce nous et nos ancêtres méditerranéens qui avons, seuls, réellement acquis cette civilisation évoluée ?

Il ne fait aucun doute que la civilisation de l'homme de Cro-Magnon fut une civilisation soudaine et révolutionnaire même s'il n'a pas construit de gratte-ciel et utilisé de métaux. Il se déplaçait facilement, construisait des abris, éprouvait le besoin de se vêtir, façonnait des outils, exécutait des oeuvres artistiques. Il participait en fait à l'essor soudain d'une haute forme de civilisation s'efforçant de tirer un trait définitif sur l'éternel recommencement de la culture humaine qui, depuis des millions d'années, avançait péniblement.

Quoique nos savants ne puissent pas plus expliquer l'apparition de l'*homo sapiens* que la civilisation de l'homme de Cro-Magnon, le lieu d'origine de cette dernière ne fait aujourd'hui aucun doute : il s'agit du Proche-Orient. Les hautes terres et les chaînes de montagnes qui forment un demi-cercle avec les montagnes de Zagros à l'Est (où se trouve aujourd'hui la frontière commune de l'Irak et de l'Iran), les chaînes du Taurus et de l'Ararat au nord, et, en descendant vers l'ouest et le sud, les collines de la Syrie, du Liban et d'Israël, recèlent de nombreuses cavernes où l'on retrouve tous les indices bien préservés d'un homme moderne aux temps dits préhistoriques.

Proche-Orient

L'une d'elles, Shanidar, se situe dans la partie nord-est de ce demi-cercle de terres habitées. De nos jours, les fières tribus kurdes viennent, durant les mois rigoureux d'hiver, s'abriter avec leurs troupeaux dans les grottes de cette région. Il en fut ainsi, une nuit d'hiver, il y a 44 000 ans, quand une famille de sept personnes (dont un bébé) trouva refuge dans la grotte de Shanidar.

En 1957, Ralph Solecki, venu dans la région en quête de traces de l'homme primitif, découvrit avec stupeur les restes de cette famille dont il est évident qu'elle avait péri sous un éboulement (Ndla). Il venait de trouver bien plus qu'il n'était venu chercher. En effet, au fur et à mesure que l'on déblayait la grotte, couche après couche, elle offrait un historique précis de l'habitat humain dans cette région d'environ 100.000 à 11.000 ans av. J.-C.

A sa surprise, tout indiquait que la culture humaine était allée non pas en progressant mais en régressant. Son niveau de civilisation allait s'appauvrissant de génération en génération et, à partir de l'an 27.000 jusqu'à l'an 11.000 av. J.-C., la population, en perpétuelle diminution et en net recul, finit par y devenir presque inexistante. Enfin, pour des raisons que l'on attribue au climat, l'homme déserta presque totalement cette région pendant 16.000 ans.

Puis, aux environs de l'an 11.000 av. J.-C., "l'homme pensant" réapparut de plus belle, possédant un niveau culturel mystérieusement supérieur.

Exactement comme si un entraîneur invisible, témoin de la défaillance du jeu humain, avait envoyé sur le terrain une nouvelle équipe plus dispose et mieux entraînée pour relever celle qui était épuisée.

Pendant les millions d'années que se perpétua cet éternel recommencement, l'homme fut le fils de la nature. Il se nourrissait des produits sauvages, il chassait, pêchait et attrapait des oiseaux. Mais, alors que le nombre de ses installations diminuait, qu'il abandonnait ses habitations, que ses réalisations matérielles et artistiques se dégradaient, à ce moment-là même, sans raison apparente et sans qu'il y ait le moindre indice d'une graduelle période préparatoire, l'homme devint fermier.

R.J. Braidwood et B. Howe (*"Prehistoric investigations in Iraqi Kurdistan"*) ont résumé l'œuvre d'un grand nombre d'éminents spécialistes. Les études génétiques venant confirmer les résultats des découvertes archéologiques, ils conclurent qu'il n'y avait aucun doute sur le fait que l'agriculture vînt de l'endroit même d'où émerga "l'homme pensant" et sa civilisation un peu rustre. C'est-à-dire du Proche-Orient. Il est à présent certain que l'agriculture se propagea à travers le monde entier à partir de cet arc de montagnes et de plateaux du Proche-Orient.

Par les méthodes modernes d'analyse au radiocarbone et par la génétique des plantes, les savants de diverses branches scientifiques s'accordent tous à conclure que l'homme fit ses premiers pas dans le domaine de l'agriculture avec le blé et l'orge, qui constituaient probablement le produit de la domestication d'une variété sauvage d'emmer. En admettant que l'homme apprît petit à petit lui-même à domestiquer et à cultiver les plantes sauvages, les savants restent confondus devant la profusion d'autres plantes et céréales essentielles à la survie et au progrès, qui sont toutes originaires du Proche-Orient. On trouve, très rapidement cultivés dans cet ordre, le millet, le seigle, et l'épeautre pour la consommation, le lin pour ses fibres et son huile comestible, ainsi qu'une grande variété d'arbres et d'arbustes fruitiers.

Dans tous les cas, ces plantes furent domestiquées au Proche-Orient, des millénaires avant leur arrivée en Europe. Le Proche-Orient aurait été, en quelque sorte, un laboratoire de botanique et de génétique générales dirigé par une main invisible d'où sortait, de temps à autre, une nouvelle espèce de plante domestiquée.

Les experts qui se sont penchés sur les origines de la vigne ont conclu que l'on commença à la cultiver dans les montagnes aux alentours de la Mésopotamie du Nord ainsi qu'en Syrie et en Palestine. Rien pour nous surprendre, car il est dit, dans l'Ancien Testament, que Noé planta une vigne (et même qu'il s'enivra) pendant que baissaient les eaux du déluge près de son arche échouée sur le mont Ararat. La Bible, à l'instar des savants, situe donc les premières plantations de vigne dans les montagnes de Mésopotamie du Nord.

Les pommes, les poires, les olives, les figues, les amandes, les pistaches, les noix proviennent toutes du Proche-Orient. C'est à partir de là qu'elles furent importées vers l'Europe et les autres parties du monde. L'Ancien Testament les avaient déjà situées au même endroit que nous, mais avec une avance de plusieurs millénaires : "Et Dieu le Seigneur planta un verger en Éden, à l'est... Et Dieu le Seigneur fit sortir de la Terre tous les arbres qui nous sont agréables à regarder et qui portent des fruits à manger."

Il est certain que les générations bibliques savaient où se trouvait l'Éden. C'était à "l'Est", à l'est de la Terre d'Israël, dans une région irriguée par quatre grands fleuves, dont le Tigre et l'Euphrate. Sans aucun doute, le livre de la Genèse situa le premier verger dans les régions montagneuses où ces rivières prenaient source, au nord-est de la Mésopotamie. La Bible et la science sont ici en parfait accord.

En fait, le livre de la Genèse est lu dans son hébreu d'origine, non pas comme texte théologique, mais en tant que texte scientifique; on y découvre qu'il présente avec précision le processus de la domestication des plantes. La science nous informe que la culture des céréales s'est faite à partir d'herbes et de céréales sauvages pour s'étendre ensuite aux arbres et aux arbustes fruitiers. Ce processus est décrit dans le premier chapitre du livre de la Genèse.

Ainsi parla le Seigneur :
« Que de la Terre poussent des herbes;
des céréales qui par leurs graines produisent des graines;
des arbres fruitiers qui portent des fruits par espèces différentes,
qui portent en eux la la graine. » Il en fut ainsi :
« De la Terre poussa l'herbe;
Des céréales qui, de leurs graines, produisaient des graines de chaque espèce;
et des arbres fruitiers qui portaient en eux la graine de chaque espèce. »

Plus loin dans le livre de la Genèse, il est conté que l'homme, banni du jardin d'Éden, a dû travailler dur pour faire pousser de quoi constituer sa propre nourriture. "A la sueur de ton front, tu devras manger ton pain", dit le seigneur à Adam. C'est à la suite de cela, que "Abel devint gardien de troupeau et Caïn laboureur." La Bible nous précise que l'homme devint berger peu de temps après qu'il fut fermier.

Les savants sont en parfait accord avec la succession de ces événements bibliques. Analysant les diverses théories concernant la domestication des animaux, F. E. Zeuner (*"Domestication of Animals"*) souligne bien que "l'homme n'a pas pu concevoir le besoin de garder des animaux en captivité ou de les domestiquer avant d'avoir établi des lieux de vie d'une certaine importance". Ces petites communautés étaient un préalable indispensable à la domestication des animaux.

Le premier animal domestique fut le chien, pas en tant que meilleur ami de l'homme mais aussi pour sa viande. Nous sommes alors aux alentours de 9.500 av. J.-C. Les premiers ossements de chien ont été retrouvés en Iran, en Irak et en Israël.

Environ à la même période, le mouton fut, à son tour, domestiqué. La grotte de Shanidar contenait des restes de moutons datant de 9.000 av. J.-C. Ces restes témoignent que, chaque année, une partie des agneaux étaient abattus pour leur viande et leur peaux. Les chèvres, qui donnaient aussi du lait, les suivirent de près; et enfin les cochons, les bêtes à cornes, ou sans cornes.

Dans tous les cas, la domestication a commencé dans le Proche-Orient.

Le changement radical qui se produisit dans le cours de l'humanité vers 11.000 av. J.-C. au Proche-Orient (et quelque 2.000 années plus tard en Europe) a fait dire aux savants que cette période marquait clairement la fin du premier âge de pierre (le paléolithique) et le commencement d'une nouvelle ère culturelle, l'âge de pierre moyen (le mésolithique).

Cette appellation est adéquate car la matière principale de l'homme continuait à être la pierre. Ses habitations dans les régions de montagnes furent construites en pierre, ses villages protégés par des murs de pierres, son premier outil agricole — la faucille — fait de pierre. Il honorait et protégeait ses morts en couvrant et décorant leurs tombes de pierres. Il sculptait également dans la pierre les images des êtres suprêmes ou des dieux dont il attendait de divines interventions. On a retrouvé en Israël du Nord une de ces sculptures datant du IXe millénaire av. J.-C. C'est une tête d'un dieu protégé par un casque strié et affublé de "grosses lunettes".

Tête d'un dieu protégé par un casque strié et affublé de "grosses lunettes".

Cependant, d'un point de vue général, il serait plus approprié d'appeler cette période qui commença aux alentours de 11.000 av. J.-C., non pas l'âge de pierre moyen, mais l'âge de la domestication. En un espace de temps aussi court que 3.600 ans — une broutille, en quelque sorte —, l'homme se fit fermier et apprit à domestiquer les animaux mais aussi à tirer parti des plantes sauvages à des fins domestiques. Alors, une nouvelle ère s'ensuivit. Nos savants

l'appellent nouvel âge de pierre, le néolithique; mais ce terme est, lui aussi, totalement inadéquat puisque le principal changement qui se produisit vers 7.500 av. J.-C. fut l'apparition de la poterie.

Pour des raisons qui continuent à leur échapper — mais qui s'éclairciront au fur et à mesure du récit que nous allons faire des événements préhistoriques — l'acheminement de l'homme vers la civilisation se limita, pendant les premiers millénaires après 11.000 av. J.-C., aux plateaux du Proche-Orient. L'homme découvrit les différentes utilisations de l'argile lorsqu'il abandonna la montagne pour les basses vallées sédimentaires.

A partir du VIIe millénaire av. J.-C., la civilisation du Proche-Orient regorgeait de peuples qui se servaient de l'argile et de la poterie pour fabriquer un grand nombre d'ustensiles, d'ornements et de statuettes. En 5.000 av. J.-C., le Proche-Orient produisait des objets en terre séchée ou cuite de très grande qualité et de style extraordinaire.

Mais, une fois de plus, le progrès se ralentit, et, en 4.500 av. J.-C., les archéologues constatent que cette régression se faisait sentir partout. La poterie se simplifia. Il y eut un retour à l'âge de pierre avec l'utilisation générale des ustensiles de pierre. Quelques sites, haut lieux de l'industrie de la poterie, commençèrent à être abandonnés jusqu'à l'entière disparition de la fabrication des objets en terre. Selon James Melaart (*"Earliest Civilisations of the Near East"*), "il y eut un appauvrissement général de la culture; quelques sites témoignent clairement de cette nouvelle phase de pauvreté".

L'Homme et sa culture se montraient en net déclin.

C'est alors que, soudain, d'une manière imprévisible et sans explications, le Proche-Orient fut témoin de l'essor de la plus grande civilisation imaginable, celle où les racines de la nôtre sont fermement ancrées.

Une main mystérieuse avait, une fois de plus, sorti l'homme de sa déchéance pour le porter à un niveau bien supérieur de culture, de connaissances, et de civilisation.

2 - La soudaine civilisation

Longtemps, le monde occidental crut qu'il devait sa civilisation à un don de Rome et de la Grèce. Pourtant, les philosophes grecs signalèrent à maintes reprises qu'ils s'inspiraient de sources plus anciennes. Plus tard, lors de leur retour en Europe, les voyageurs rapportèrent l'existence en Égypte de pyramides imposantes, de cités, de temples à demi ensevelis dans les sables gardés par d'étranges bestiaires de pierre, appelés sphinx.

Quand, en 1799, Napoléon arriva en Égypte, il était accompagné de savants venus pour étudier et expliquer ces monuments anciens. Un des officiers trouva près de Rosette une plaque de pierre gravée d'une proclamation datant de 196 av. J.-C. et rédigée dans l'ancienne écriture pictographique (hiéroglyphe) ainsi que dans deux autres langues.

Grâce au déchiffrage de cette ancienne écriture égyptienne et de ces langages, ainsi qu'aux efforts archéologiques qui s'ensuivirent, on sait qu'une civilisation supérieure avait existé en Égypte bien avant l'avènement de la civilisation grecque. Les annales égyptiennes mentionnent l'existence de dynasties royales dès 3.100 av. J.-C., deux millénaires avant le commencement de la civilisation hellénique. La Grèce à son apogée aux IVe et IIIe siècles av. J.-C. était en retard plutôt que d'avant-garde.

Est-ce donc en Égypte qu'il faut chercher l'origine de notre civilisation ?

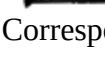
Pour aussi logique que cette conclusion puisse nous paraître, les faits tendent à prouver le contraire. Les savants grecs ont certes bien décrit des voyages en Égypte, mais c'est ailleurs que furent découvertes les sources du savoir auxquels ils faisaient allusion. Les cultures préhelléniques de la mer Égée — la civilisation minoenne sur l'île de Crète et la civilisation mycéenne dans le Péloponnèse — ont mis en évidence que la culture adoptée fut celle du Proche-Orient et non celle de l'Égypte. Ce n'est pas par l'Égypte mais par la Syrie et l'Anatolie qu'une civilisation plus ancienne devint accessible aux Grecs.

Les savants, remarquant que l'invasion dorique de la Grèce et l'invasion israélite de Canaan, à la suite de l'Exode de l'Égypte datent à peu près de la même époque (vers le XIIIe siècle av. J.-C.), découvrirent avec surprise un nombre croissant de similitudes entre les civilisations sémitiques et helléniques. Le professeur Cyrus H. Gordon (*"Forgotten Scripts; Evidence for the Minoan Language"*) ouvrit la voie en démontrant qu'un ancien script minoen, le linéaire A, correspondait à une langue sémi-tique. Il en conclut: "L'organisation (distincte du contenu) des civilisations hébreuses et minoennes est dans son ensemble semblable." Il fit remarquer que le nom de l'île de Crète, *Ke-re-ta* en minoen, était identique au mot hébreu *Ke-re-et* ("ville fortifiée") que l'on retrouve dans le conte sémitique du roi de Keret.

Même l'alphabet hellénique, dont sont dérivés l'alphabet latin et le nôtre, venait du Proche-Orient. Les historiens de la Grèce antique ont eux-mêmes écrit qu'un Phénicien du nom de Kadmus ("l'ancien") leur amena cet alphabet dont les lettres étaient du même nombre et placées dans le même ordre que celui de l'hébreu; c'était, à l'époque de la guerre de Troie, l'unique alphabet grec. Au Ve siècle av. J.-C., le poète Simônidês de Céos, fit passer le nombre de lettres à vingt-six.

On peut facilement démontrer que les écritures grecque et latine — en fait les bases de notre culture occidentale — sont venues du Proche-Orient, en comparant l'ordre, les noms, les

signes et même les valeurs numériques de l'alphabet original du Proche-Orient avec l'alphabet grec ancien et l'alphabet latin, encore plus récent.

NOM HÉBREU	CANANÉEN PHÉNICIEN	GREC PRIMITIF	GREC ANCIEN	NOM GREC	LATIN
Aleph				Alpha	A
Beth				Beta	B
Gimel				Gamma	C G
Daleth				Delta	D
He				E(psilon)	E
Vau				Vau	F V
Zayin				Zeta	
Heth(1)				(H)eta	H
Teth				Theta	
Yod				Iota	I
Khaph				Kappa	
Lamed				Lambda	L
Mem				Mu	M
Nun				Nu	N
Samekh				Xi	X
Ayin				O(nicron)	O
Pe				Pi	P
Ṣade(2)				San	
Koph				Koppa	Q
Resh				Rho	R
Shin				Sigma	S
Tav				Tau	T

Correspondance des alphabets : Hébreu, Canéen/Phénicien, Grec primitif, Grec ancien, Latin.

(1) "H", habituellement transcrit par simplicité comme un "H", se prononce en sumérien et dans les langues sémitiques, comme le "CH" de l'écossais ou de l'allemand "loch".

(2) "S", habituellement transcrit par simplicité comme un "S", se prononce en sumérien et dans les langues sémitiques comme "TS".

Les savants avaient connaissance des contacts grecs avec le Proche-Orient pendant le Ier millénaire av. J.-C. culminant dans la défaite des Perses par Alexandre, le Macédonien, en 331 av. J.-C. Les Grecs étaient très documentés sur les Perses et leurs territoires (qui correspondent approximativement à l'Iran d'aujourd'hui). Les noms de leurs rois — Cyrus, Darius, Xerxès — et les noms de leurs dieux semblent appartenir à une branche linguistique indo-européenne. Les savants en ont conclu qu'ils faisaient partie du peuple aryen ("noble") qui apparut quelque part près de la mer Caspienne vers la fin du IIe millénaire av. J.-C. et qui se répandit à l'ouest vers l'Asie mineure, à l'est vers l'Inde et au sud vers ce que l'Ancien Testament appelle "les terres des Mèdes et des Parsis".

Tout ne fut pourtant pas aussi simple. Malgré la prétendue origine étrangère de ces envahisseurs, l'Ancien Testament les associe directement aux événements de la Bible. Cyrus, par exemple, fut considéré comme "l'Élu de Yahvé" — c'est une relation très inhabituelle entre le Dieu hébreu et un non hébreu. Selon le livre d'Esdras de la Bible, Cyrus reconnut que sa mission était de reconstruire le Temple à Jérusalem, et il déclara qu'il obéissait à des ordres donnés par Yahvé, qu'il appelait "Dieu des Cieux".

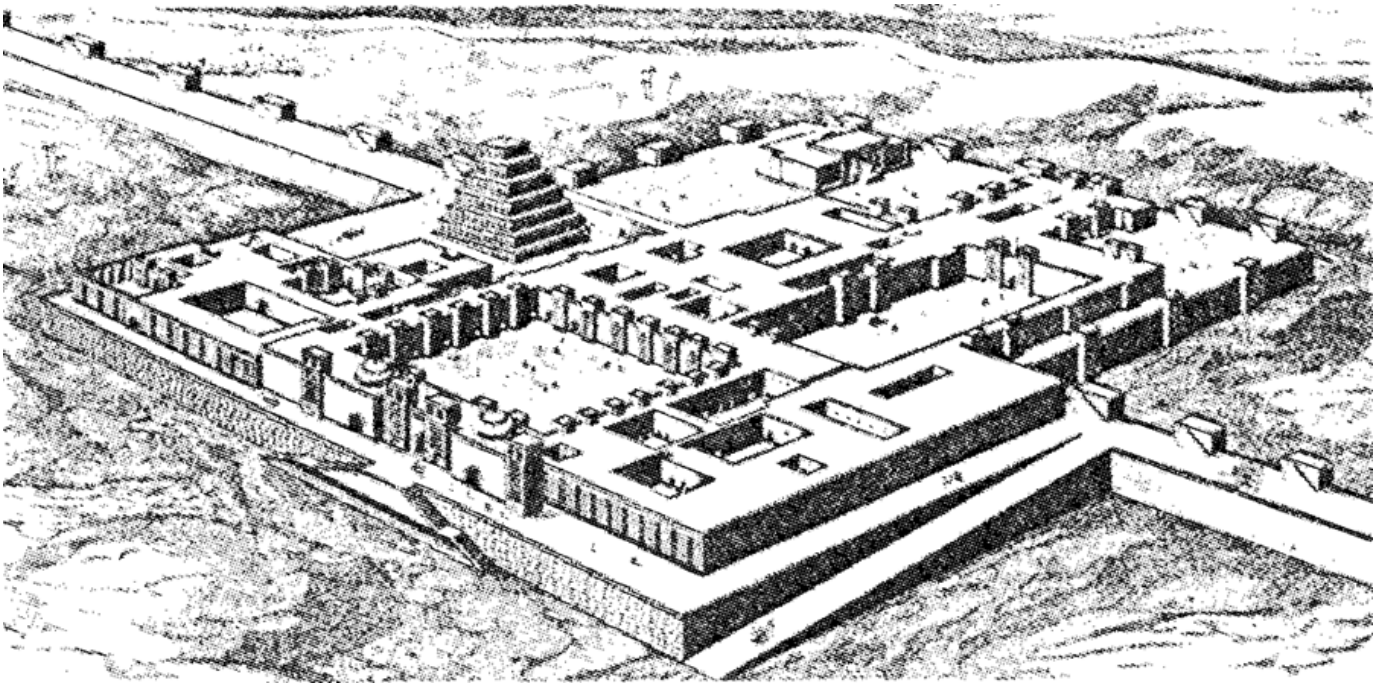
Cyrus et les autres rois de sa dynastie se désignaient comme étant Achéménides — titre adopté par le fondateur de cette dynastie, Hacham-Anish. Ce n'était pas un titre aryen, mais un titre parfaitement sémitique signifiant "sages". En règle générale, les savants ont négligé l'examen des nombreux indices qui témoignent de similitudes entre le Dieu hébreu Yahvé et le dieu que les Achéménides nommaient "Sage Seigneur" et représentaient planant dans les cieux dans une Sphère Ailée, par exemple sur le cachet royal de Darius.

"Sage Seigneur" est représenté planant dans les cieux dans une sphère Ailée sur le cachet royal de Darius.

Il est aujourd'hui parfaitement établi que les racines historiques, religieuses et culturelles de ces anciens Perses datent de l'époque des premiers empires de Babylone et de l'Assyrie, dont l'Ancien Testament relate la grandeur et la décadence. On interpréta tout d'abord les symboles qui constituent l'écriture visible des cachets et des monuments achéménides comme des décorations. Engelbert Kampfer, en 1686, visita Persépolis, l'ancienne capitale de la Perse, les décrivit comme des impressions "cunéiques", c'est-à-dire en forme de coins. Cette écriture est, depuis lors, connue sous le nom de cunéiforme.

En commençant à déchiffrer les inscriptions achéménides, on s'aperçoit qu'elles étaient de la même écriture que celle trouvée sur les artefacts et les tablettes en Mésopotamie, dans les plaines et les plateaux qui s'étendent entre les fleuves Tigre et Euphrate. Intrigué par ces diverses découvertes, Paul-Émile Botta résolut, en 1843, d'entreprendre la première grande fouille, faite dans un but précis. Il choisit un site, appelé aujourd'hui Khorsabad, en Mésopotamie du Nord, près de Mosul. D'après les inscriptions cunéiformes, Botta put très vite établir que ce site s'appelait Dour Sharrou Kin. Il s'agissait d'inscriptions sémitiques dans une langue soeur de l'hébreu, et ce nom signifiait "la cité fortifiée de notre juste roi". Nos manuels nomment ce roi Sargon II.

Au centre de la capitale de ce roi assyrien, se trouvait un magnifique palais royal dont les murs étaient ornés de bas-reliefs sculptés qui, mis bout à bout, s'étendraient sur plus de deux kilomètres. Une pyramide à étages, un ziggourat, dominait la cité et le complexe royal; elle servait aux dieux d'"escalier vers le ciel".



La cité "Dour Sharrou Kin" du roi Sargon II.

L'urbanisme de la cité et les sculptures font penser qu'on y menait un grand train de vie. Les palais, les temples, les maisons, les étables, les entrepôts, les murs, les portes, les colonnes, les décorations, les statues, les oeuvres d'art, les tours, les remparts, les terrasses, les jardins — tout fut achevé en à peine cinq années. Selon Georges Contenais (La vie quotidienne à Babylone et en Assyrie), "on reste abasourdi devant la force potentielle d'un empire qui put accomplir tant de choses en si peu de temps", et cela il y a quelque 3.000 ans.

Pour ne pas être dépassés par les Français, les Anglais vinrent sur place, en la personne de Sir Austen Henry Layard, qui choisit un site que les autochtones appelaient Kuyunjik, à quelque 16 km de Khorsabad, le long du fleuve Tigre. Ce site se révéla être la capitale assyrienne de Ninive.

Les noms et les événements bibliques commencèrent à prendre vie. Ninive fut la capitale royale de l'Assyrie sous le règne de ses trois derniers grands souverains : Sennachérib, Esarhaddon, et Ashourbanipal. "C'est à présent dans la quatorzième année de son règne de Ézékias, que Sennachérib, roi d'Assyrie, tenta l'assaut des villes forteresses de Judée", nous raconte l'Ancien Testament (II Rois, 18, 13) et, lorsque l'Ange de Dieu frappa son armée, "Sennachérib s'en fut et alla vivre à Ninive".

Les fouilles des monticules où Sennachérib et Ashourbanipal firent construire Ninive révélèrent des palais, des temples et des œuvres d'art qui surpassaient en beauté ceux de Sargon. On ne peut pas fouiller l'endroit où sont censés se trouver les vestiges des palais d'Ésarhaddon, car une mosquée musulmane a été érigée sur la sépulture supposée du prophète Jonas, celui qui fut avalé par une baleine alors qu'il refusait d'apporter à Ninive le message de Yahvé.

Layard avait lu, dans les archives de la Grèce antique, qu'un officier de l'armée d'Alexandre vit "quelque part des pyramides et des restes d'une cité ancienne" — une cité qui, déjà, était ensevelie à l'époque d'Alexandre ! Layard la fit mettre au jour : c'était Nimroud, le centre militaire de l'Assyrie. C'est là que Shalmaneser II érigea un obélisque pour enregistrer ses conquêtes et ses expéditions militaires. Cet obélisque, aujourd'hui exposé au British Museum, cite, parmi la liste des rois qui devaient lui payer tribut, "Jehu, fils d'Omri, roi d'Israël".

Ici encore, les inscriptions mésopotamiennes et les textes bibliques concordent totalement ! Stupéfaits par les découvertes archéologiques qui vinrent si souvent corroborer les récits de la Bible, les assyriologues, comme on les appela, se penchèrent sur le chapitre dix du livre de la Genèse. C'est là que Nemrod — "un puissant chasseur par la grâce de Yahvé" — fut décrit comme étant le fondateur de tous les royaumes de la Mésopotamie.

Et au commencement de son royaume :
Babel et Érek et Akkad, toutes sur la terre de Shinéar.
De cette terre surgit Assour où Ninive fut construite, une ville aux larges voies;
et Kalah et Ressen — la grande ville qui se trouve entre Ninive et Kalah.

En effet, il y avait, situés entre Ninive et Nimroud, des monticules au lieu que les autochtones nommaient Calah. Lors des fouilles, dirigées par E.W. Andrae entre 1903 et 1914, les ruines d'Assour furent mises à jour; c'était le centre religieux de l'Assyrie et sa plus ancienne capitale. De toutes les villes assyriennes citées dans la Bible, il ne reste plus qu'à trouver Rèsèn. Son nom signifie "la bride du cheval"; peut-être est-ce là qu'étaient situées les écuries royales d'Assyrie.

Environ à l'époque des fouilles d'Assour, les équipes dirigées par R. Koldewey finissaient de dégager Babylone, le Babel biblique — un vaste complexe de palais, de temples, de jardins suspendus, et de l'inévitable ziggourat. Peu de temps après, les artefacts et les inscriptions levèrent le voile sur l'histoire des deux empires rivaux de la Mésopotamie : la Babylonie et l'Assyrie, l'un situé au sud et l'autre au nord.

Prospères ou déchus, se livrant bataille ou vivant ensemble, ils constituèrent pendant plus de 1.500 années un sommet de civilisation, et ils connurent ce même essor aux alentours de 1.900 av. J.-C. En 641 et 612 av. J.-C., Assour et Ninive tombèrent aux mains des Babyloniens qui les détruisirent. Comme les prophètes de la Bible l'avaient prédit, Babylone elle-même eut une triste fin lorsque Cyrus l'Achéménide la conquit en 539 av. J.-C.

Quoiqu'elles fussent rivales tout au long de leur histoire, il n'est pas aisé de trouver de réelles différences culturelles et même matérielles entre l'Assyrie et la Babylonie. A la différence près que les Assyriens nommaient Assour ("Celui qui voit tout") leur principale divinité et que les Babyloniens honoraient Mardouk ("fils du pur monticule"), leurs panthéons étaient quasi semblables.

La plupart des musées du monde comptent parmi leurs chefs-d'œuvre les plus prisés des portes cérémoniales, des taureaux ailés, des bas-reliefs, des chariots, des outils, des ustensiles, des bijoux, des statues et autres objets réalisés en tous les matériaux imaginables que l'on retrouva lors des fouilles des monticules de l'Assyrie et de la Babylonie. Mais les vrais trésors de ces royaumes sont leurs archives écrites : des milliers d'inscriptions cunéiformes, des épopées cosmologiques, des poèmes épiques, l'histoire des rois, les registres des temples, des contrats de mariage et de divorce, des contrats commerciaux, des tables astronomiques, des prévisions astrologiques, des formules mathématiques, des listes géographiques, des manuels scolaires de vocabulaire et de grammaire, et, non des moindres, des textes traitant des noms, généalogies, épithètes, exploits, pouvoirs et devoirs des dieux.

La langue commune de l'Assyrie et de la Babylonie, qui établit leurs liens historiques, culturels et religieux, était l'akkadien. C'est la première langue sémitique connue, proche de l'hébreu, de l'araméen, du phénicien, et du cananéen, bien qu'elle leur soit antérieure. Cependant, les Assyriens et les Babyloniens ne revendiquaient pas l'invention de cette langue ou de son écriture. En fait, la plupart de leurs tablettes portaient une note indiquant qu'elles avaient été recopiées d'originaux plus anciens.

Qui, alors, inventa l'écriture cunéiforme, et développa la langue, sa grammaire et son riche vocabulaire ? Qui écrivit "les premiers originaux" ? Et pourquoi les Assyriens et les Babyloniens l'appelèrent-ils akkadien ?

On revient encore une fois au livre de la Genèse. "Et au commencement de son royaume : Babel et Érek et Akkad". Akkad, une telle capitale a-t-elle pu exister avant Babylone et Ninive ?

Les ruines de la Mésopotamie nous ont fourni les preuves qu'il existait, en fait, un royaume du nom d'Akkad établi, à une date beaucoup plus ancienne, par un souverain qui se faisait appeler Sharrukin ("juste souverain"). Dans ses inscriptions, il déclare que son empire s'étendait par la grâce de son dieu Enlil, de la mer Inférieure (le golfe Persique) à la mer Supérieure (que l'on croit être la Méditerranée). Il proclamait "qu'aux quais d'Akkad, il amarrait les bateaux" en provenance de nombreux pays lointains.

Les savants furent impressionnés : ils venaient de découvrir un empire mésopotamien du IIIe millénaire av. J.-C. ! Un grand saut dans le passé de quelque 2.000 années séparait le Sargon assyrien de Dur Sharrukin du Sargon d'Akkad. Qui plus est, les monticules où l'on entreprit les fouilles révélèrent une littérature, des arts, une science et une politique, un commerce et un système de communication, une civilisation en pleine maturité bien avant l'apparition de la

Babylonie et de l'Assyrie. De plus, cette civilisation était manifestement antérieure, mais aussi source de celles de l'Assyrie et de la Babylonie qui n'étaient que des branches de la lignée akkadienne.

Cependant, le mystère d'une civilisation mésopotamienne si ancienne s'approfondit encore plus lorsque furent retrouvées les inscriptions relatant les exploits et la généalogie du Sargon d'Akkad. Son titre entier était "Roi d'Akkad, Roi de Kish". Il était expliqué qu'avant de prendre possession du trône, il avait été conseiller des "souverains de Kish". Une question se posait aux savants : y avait-il alors un royaume encore plus ancien, celui de Kish, ayant précédé Akkad ?

Une fois encore, le sens des versets de la Bible se précise :

Et Kush engendra Nimrod;
Il fut le premier à être héros de cette Terre...
Et au commencement de son royaume :
Babel et Érek et Akkad.

La plupart des savants avaient déduit de leurs recherches que le Sargon d'Akkad était le Nemrod de la Bible. Cependant, si, dans les vers bibliques mentionnés ci-dessus, on lit "Kish" pour "Koush", il semblerait, en effet, que Kish précéda Nemrod, comme le proclamait Sargon. Alors, seulement, les savants commencèrent à accepter littéralement le reste de ces inscriptions : "il vainquit Ourouk et détruisit ses murs... Il sortit vainqueur de la bataille contre les habitants d'Our... Il conquit tout le territoire de Lagash jusqu'à la mer."

L'Érek de la Bible était-elle identique à l'Ourouk des inscriptions de Sargon ? Cela se trouva confirmé une fois mis au jour le site nommé de nos jours Warka. Our auquel se réfère Sargon n'est autre que le Our de la Bible, le lieu de naissance d'Abraham en Mésopotamie.

Les découvertes archéologiques corroboraient non seulement les références bibliques, mais il apparaissait comme certain qu'il dût exister, même avant le IIIe millénaire av. J.-C., d'autres royaumes, d'autres villes et d'autres civilisations en Mésopotamie. La seule question qui se posait était: jusqu'où devait-on remonter pour trouver le premier royaume civilisé ?

La clé de cette énigme fut, une fois de plus, une autre langue.

Les savants s'aperçurent rapidement que les noms avaient une signification, non seulement en hébreu et dans l'Ancien Testament, mais aussi à travers tout le Proche-Orient. Tous les noms de personnes et de lieux, qu'ils soient akkadiens, babyloniens ou assyriens, avaient une signification. Seuls les noms des souverains qui précédaient Sargon d'Akkad étaient incompréhensibles : le roi à la cour duquel Sargon était conseiller s'appelait Ourzabada; le roi qui régna sur Érek se nommait Lugalzagesi. Et ainsi de suite...

Dans son exposé devant la Société asiatique royale en 1853, Sir Henry Rawlinson fit remarquer que ces noms n'étaient ni sémitiques, ni indo-européens; "ils ne semblaient appartenir à aucun groupe de langues ou de peuples connus jusqu'à présent." Mais, si ces noms avaient une signification, dans quelle langue mystérieuse avaient-ils un sens ?

Les savants se penchèrent une fois de plus sur ces inscriptions akkadiennes. Fondamentalement, l'écriture akkadienne cunéiforme était syllabique : chaque signe

représentait une syllabe entière (ab,ba,bat, etc). Cependant, cette écriture faisait un fréquent usage de signes qui n'étaient pas des syllabes phonétiques mais exprimaient "Dieu", "ville", "pays" ou encore "vie", exalté", etc. La seule explication satisfaisante pour ce phénomène est que ces signes faisaient partie d'une méthode d'écriture plus ancienne qui se servait de pictographes. L'akkadien avait dû alors être précédé d'une autre langue utilisant une méthode d'écriture proche des hiéroglyphes égyptiens.

Très vite, l'évidence impliqua qu'il s'agissait d'une langue et non d'une forme d'écriture plus ancienne. Les savants s'aperçurent que les textes et les inscriptions akkadiens contenaient beaucoup de mots d'emprunts — des mots pris tels quels à une autre langue (de la même manière qu'un Français de nos jours emprunte à l'anglais le mot "week-end"). Cela se révéla particulièrement vrai pour les termes scientifiques ou techniques, ainsi que pour des faits concernant les dieux ou les cieux.

Une des plus grandes découvertes de textes akkadiens eut lieu dans les ruines d'une bibliothèque construite à Ninive par Ashourbanipal. Laylard et ses collègues emportèrent du site quelque 25.000 tablettes, dont la plupart qualifiées par leurs scribes de "copies de textes anciens". Un ensemble de vingt-trois tablettes s'achève par la phrase : "23e tablette : langue de Shumer inchangée". Un autre texte porte une déclaration énigmatique d'Ashourbanipal lui-même :

Le dieu des scribes me fit le don de la connaissance de son art.
J'ai été initié aux secrets de l'écriture.
Je peux même lire les tablettes compliquées en Shumérien;
Je comprends les mots énigmatiques gravés dans la pierre des temps avant le Déluge.

Le fait qu'Ashourbanipal prétendait pouvoir lire et comprendre les mots en "Shumérien" sur les tablettes complexes "des temps avant le Déluge" ne fit qu'augmenter le mystère.

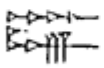
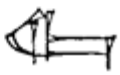
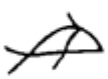
En janvier 1869, Jules Oppert proposa à la Société française de numismatique et d'archéologie que l'on fit reconnaître l'existence de la langue et du peuple pré-akkadien. Il souligna le fait que les premiers souverains de la Mésopotamie proclamaient leur légitimité en adoptant le titre de "Roi de Sumer et Akkad"; il proposa que le peuple fût appelé "Sumérien", et leur terre "Sumer".

Mis à part la mauvaise prononciation du nom — on aurait dû dire Shumer, et non Sumer — Oppert avait raison. Sumer n'était pas un mystère, ni une terre éloignée, elle n'était autre qu'un nom plus ancien pour la Mésopotamie du Sud, comme l'affirme clairement le livre de la Genèse : les villes royales de Babylone, d'Akkad, et d'Érek, se trouvent dans "la terre de Shinéar" (Shinéar n'est autre que le nom biblique de Sumer).

L'acceptation de ces conclusions par les savants déclencha une avalanche. Les références akkadiennes aux "textes anciens" prirent tout leur sens et les érudits s'aperçurent rapidement que les tablettes portant de longues colonnes de mots étaient, en fait, des lexiques et des dictionnaires akkadien-sumérien, conçus en Assyrie et en Babylonie pour leur permettre d'étudier eux-mêmes la première langue écrite : le sumérien.

Sans l'aide de ces anciens dictionnaires, nous ne serions pas à même de lire aujourd'hui le sumérien. Grâce à eux, un vaste trésor culturel et littéraire fut mis au jour. A l'origine, l'écriture sumérienne, taillée dans la pierre en colonnes verticales, était apparemment

pictographique; puis elle fut tournée de manière horizontale et, par la suite, stylisée en écriture à forme de coins sur des tablettes d'argile tendre pour devenir l'écriture cunéiforme qui fut celle adoptée par les Akkadiens, les Babyloniens, les Assyriens et d'autres nations de l'ancien Proche-Orient.

SUMÉRIEN			CUNÉIFORME		Pronon-ciation	Signifi-cation
Original	Tourné	Archaïque	Commun	Assyrien		
					KI	La Terre terre
					KUR	Montagne
					LU	Homme domestiqué
					SAL MUNUZ	Vulve Femme
					SAG	Tête
					A	Eau
					NAG	Boire
					DU	Aller
					HA	Poisson
					GUD	Bœuf Taureau Fort
					SHE	Orge

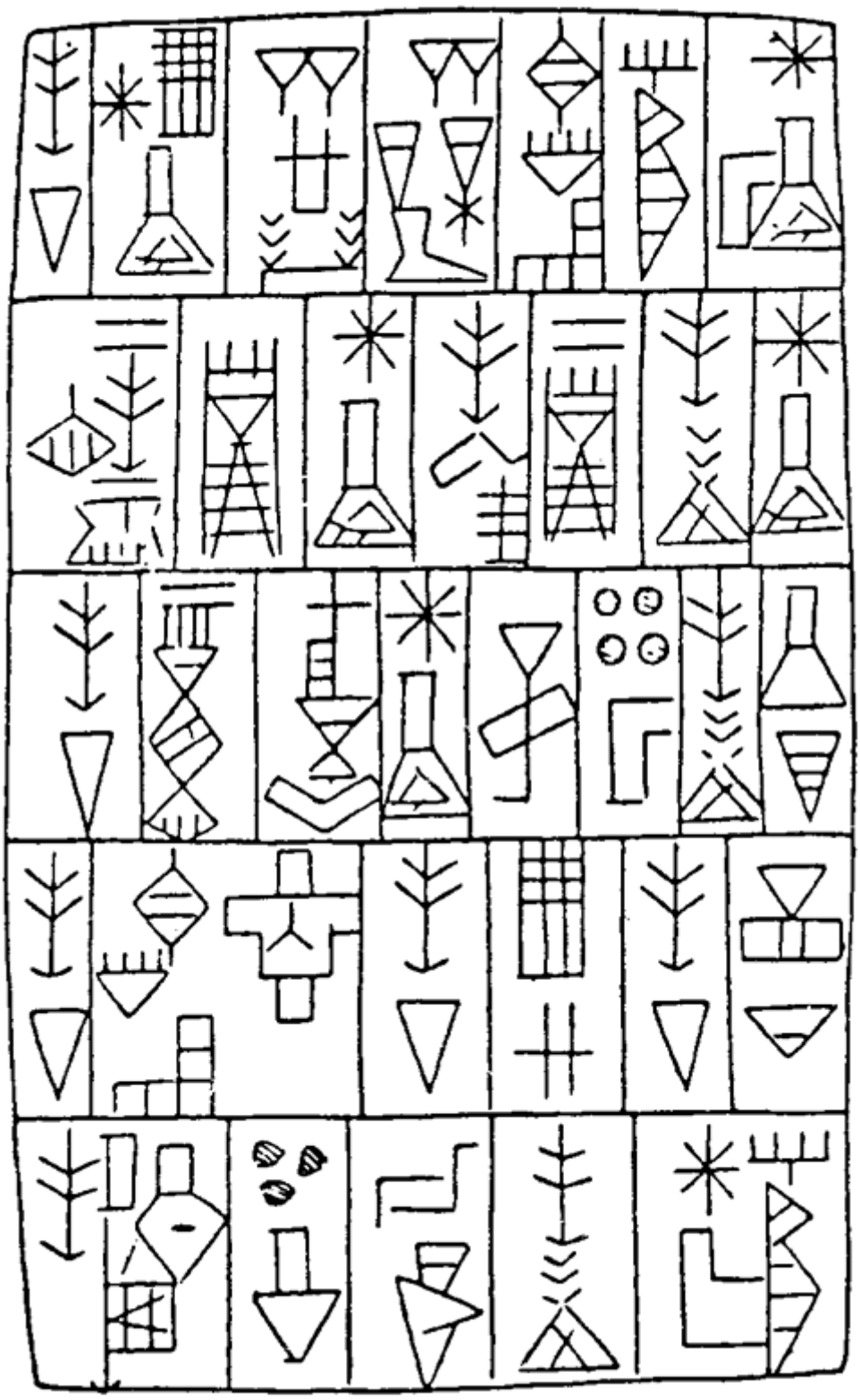
Ecriture sumérienne cunéiforme.

Après avoir déchiffré la langue sumérienne et son écriture, on s'aperçut que les Sumériens et leur culture constituaient la source primordiale des réussites remarquables des Akkadiens-Babyloniens-Assyriens. Conclusion qui provoqua de nouvelles fouilles archéologiques dans la Mésopotamie du Sud. Tout indiquait que, là, se trouvait l'origine de tout.

Les premières fouilles importantes d'un site sumérien furent commencées en 1877 par des archéologues français, et les découvertes sur ce seul site furent d'une telle ampleur que d'autres continuèrent à creuser jusqu'en 1933 sans jamais en voir la fin.

Appelé Telloh ("monticule") par les autochtones, il fut établi que ce site avait été une ancienne ville sumérienne : Lagash, que Sargon d'Akkad s'était vanté d'avoir conquis. C'était, en effet, une ville royale dont les souverains portaient le titre que Sargon avait adopté, si ce n'est qu'il était en langue sumérienne : EN.SI ("juste souverain"). Leur dynastie commmença vers 2.900 av. J.-C. et elle dura presque 650 ans. Pendant cette période, quarante-trois *ensis* régnèrent sans interruption à Lagash : leur nom, leur généalogie, la durée de leur règne furent soigneusement enregistrés.

On tira de ces inscriptions de nombreuses informations. L'invocation aux dieux "de faire germer les graines afin qu'elles poussent pour la récolte... de faire que les plantes bien arrosées produisent la graine" témoigne de l'existence d'une agriculture et d'une irrigation. Une tasse en l'honneur d'une déesse portant l'inscription "du contremaître des greniers" nous indique bien que l'on en faisait le commerce.



Inscriptions cunéiformes.

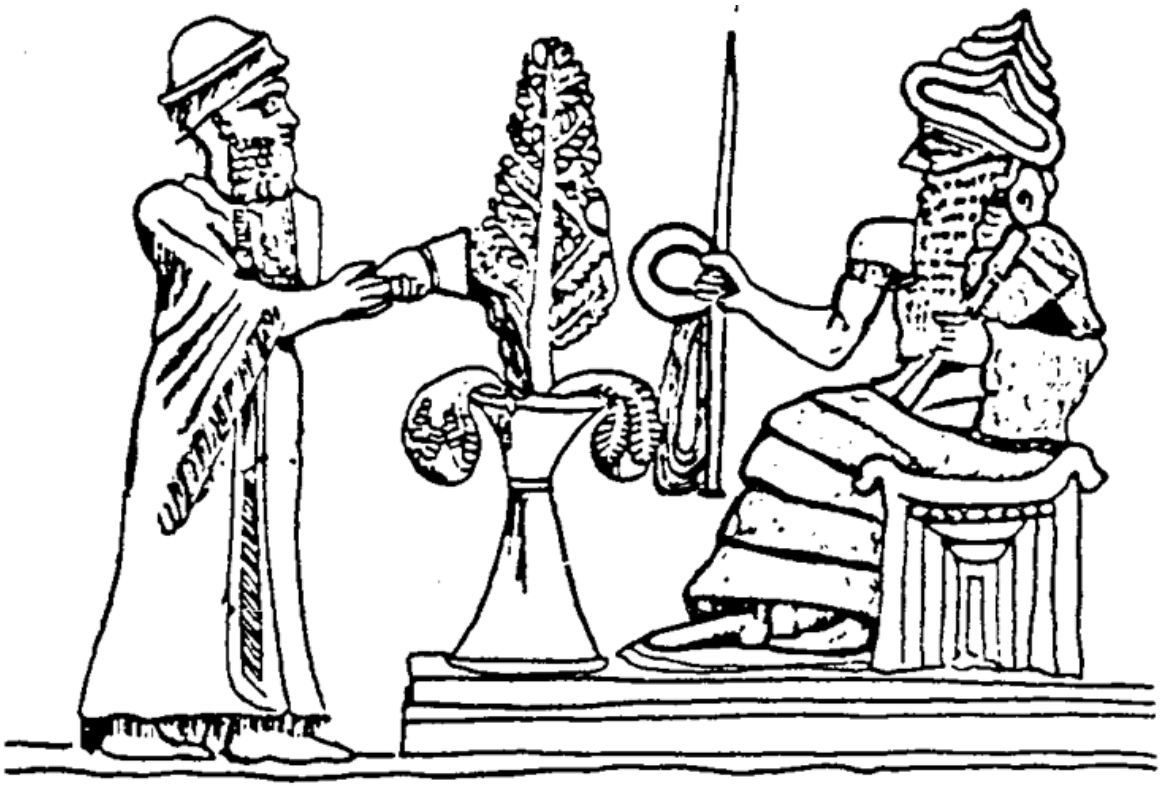
Une inscription laissée sur une brique d'argile par un *ensi* appelé Eannatum précise clairement que les rois sumériens ne pouvaient régner qu'avec l'accord des dieux. Il avait aussi enregistré la conquête d'une autre ville, nous révélant ainsi l'existence en Sumer d'autres villes-États au commencement du troisième millénaire av. J.-C.

Entemana, le successeur d'Eannatum, écrivit qu'il construisit un temple orné d'or et d'argent; il y planta des jardins et élargit des puits de briques. Il se vanta d'avoir construit une forteresse avec des tours de guet et des facilités pour amarrer les bateaux.

Parmi tous les rois de Lagash, Gudéa fut un des plus connus. Il fit faire un grand nombre de statuettes le représentant priant les dieux dans une position votive. Cette posture n'était pas affectée : en effet, Gudéa s'était voué à l'adoration de Ningirsou, sa divinité principale, et à la construction et à la reconstruction des temples.

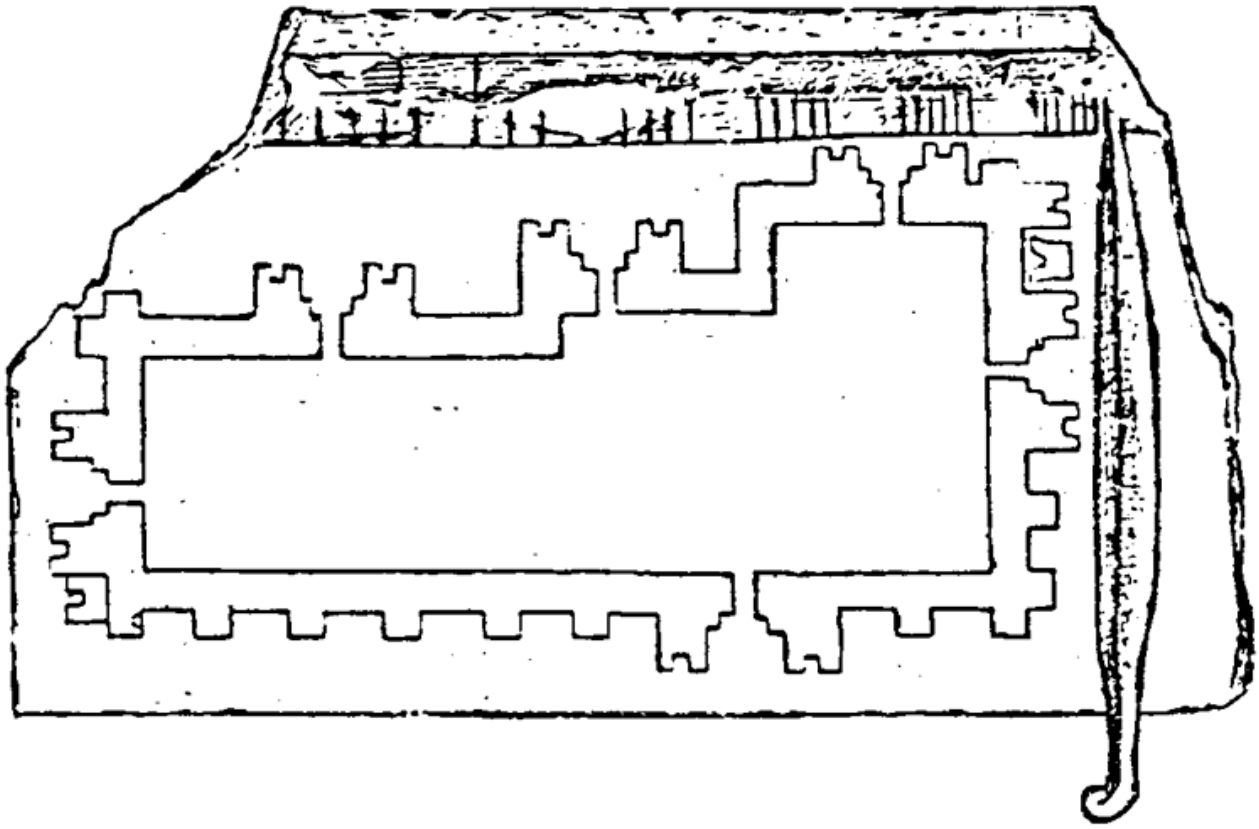
Comme le montrent ses nombreuses inscriptions, dans sa recherche de matériaux exquis, il se procura de l'or en Anatolie et en Afrique, de l'argent des montagnes de Taurus, des cèdres du Liban et d'autres bois rares de l'Ararat, du cuivre des chaînes de montagne de Zagros, de la diorite d'Égypte, du carnelian d'Éthiopie, et d'autres matériaux venant de terres qui restent encore inconnues.

Lorsque Moïse construisit dans le désert une "Résidence" pour Dieu, le Seigneur, il suivit des instructions très détaillées qui lui furent données par le Seigneur. Lorsque le roi Salomon construisit le premier temple à Jérusalem, il le fit après que le Seigneur "lui donna la sagesse". "Une personne ayant l'apparence du bronze et tenant dans sa main une corde de lin et un instrument de mesure dans une vision divine" fit part au prophète Ézéchiel de plans très détaillés pour le second temple. Our-Nammou, souverain d'Our, dépeignit, dans un millénaire Plus reculé, comment son dieu, lui donnant l'ordre de construire un temple et des instructions à cet égard, lui remit pour ce travail une règle à mesurer et une corde enroulée.



Our-Nammou, souverain d'Our, dépeignit, dans un millénaire Plus reculé, comment son dieu, lui donnant l'ordre de construire un temple et des instructions à cet égard, lui remit pour ce travail une règle à mesurer et une corde enroulée.

Mille deux cents ans avant Moïse, Gudéa affirma la même chose. Il enregistra dans une très longue inscription des instructions qui lui furent transmises dans une vision. "Un homme qui brillait comme les cieux", à côté duquel se trouvait "un oiseau divin", "m'ordonna de construire son temple". Cet "homme", qui "à en juger par la couronne qu'il portait était sans aucun doute un dieu", fut, plus tard, identifié comme étant le dieu Ningirsou. Il y avait avec lui une déesse; elle "tenait la tablette de sa bienveillante étoile des cieux" et, de l'autre main, "tenait un stylet divin", avec lequel elle indiqua à Gudéa "la planète favorable". Un troisième homme, également un dieu, tenait dans sa main une tablette de pierre précieuse, "elle contenait le plan du temple". Une des statues de Gudéa le montre assis avec cette tablette sur les genoux; on peut facilement discerner sur cette tablette le dessin divin.

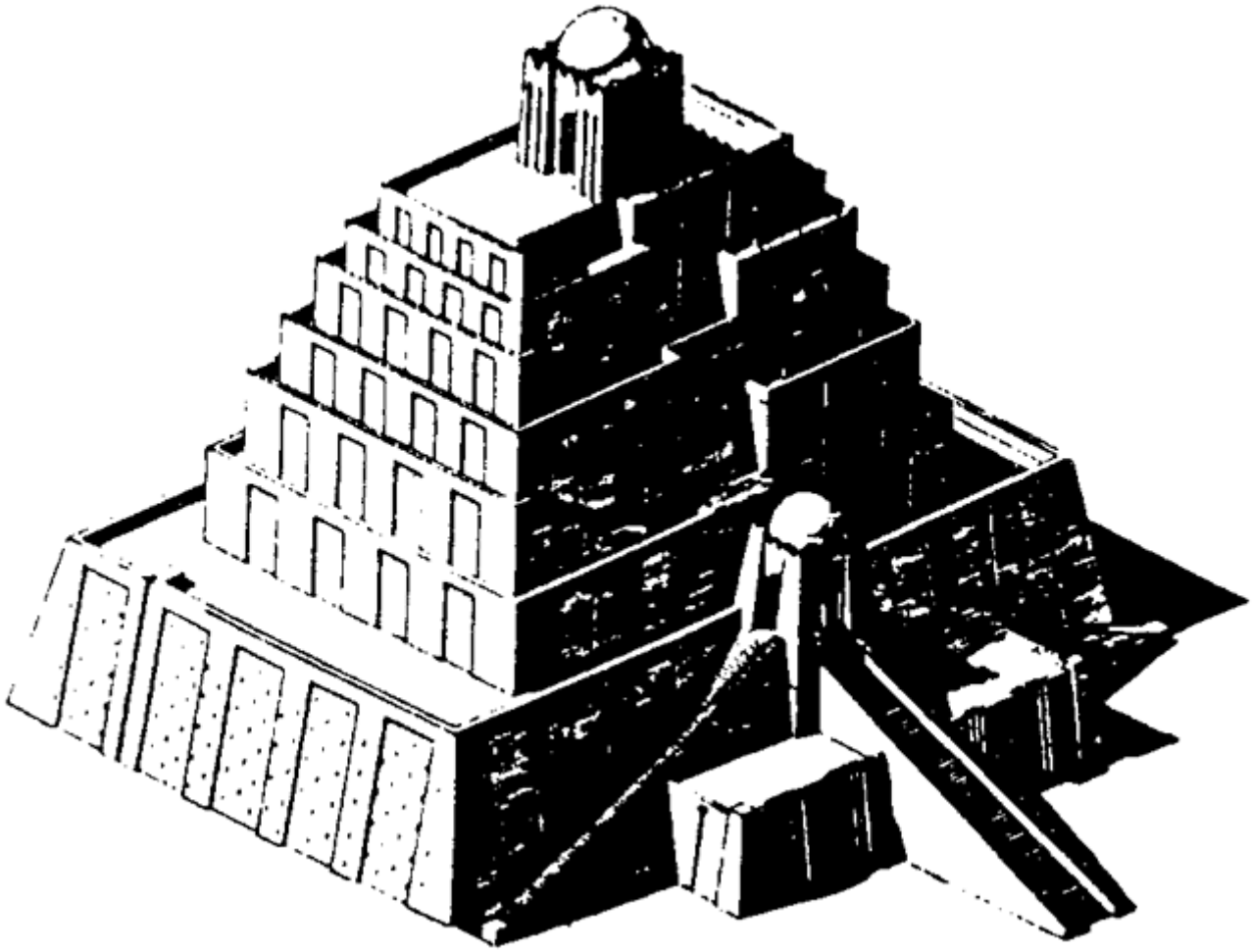


Une des statues de Gudéa le montre assis avec cette tablette sur les genoux ; on peut facilement discerner sur cette tablette le dessin divin.

Malgré sa sagesse, Gudéa fut déconcerté par ces instructions architecturales, et il demanda avis à une déesse qui pouvait interpréter les messages divins. Elle lui expliqua le sens de ces instructions, les mesures du plan, la taille et la forme des briques à utiliser. Gudéa fit alors appel à un homme "devin et preneur de décisions" et à une femme "sondeuse de secrets" pour localiser le site aux approches de la ville, là où le dieu désirait que l'on construisît son temple. Alors il recruta 216.000 personnes pour réaliser ce chantier de construction.

On comprend aisément la perplexité de Gudéa car le "plan", simple d'apparence, lui procurait l'information nécessaire pour construire un ziggourat complexe, s'élevant sur sept étages. A. Billerbeck, écrivant pour *Der Alte Orient*, en 1900, fut capable de déchiffrer une partie de ces divines instructions architecturales. L'ancien dessin, même sur la statue endommagée, est accompagné de groupes de lignes verticales dont le nombre diminue au fur et à mesure

qu'augmente l'espace qui les sépare. Les architectes divins étaient, semble-t-il, capables de fournir toutes les instructions nécessaires à la construction d'un haut temple de sept étages, chacun de taille différente, en se servant d'un simple plan accompagné de sept échelles différentes.



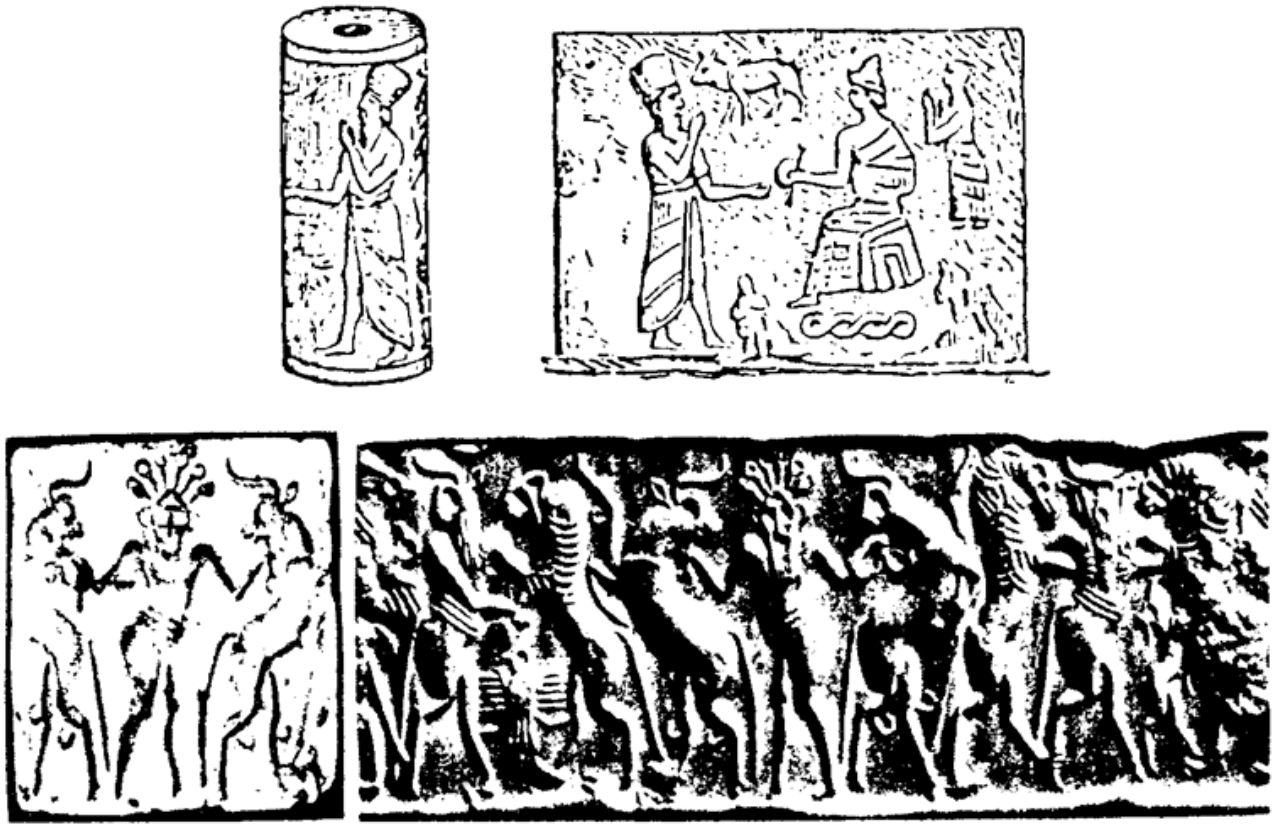
Les architectes divins étaient, semble-t-il, capables de fournir toutes les instructions nécessaires à la construction d'un haut temple de sept étages, chacun de taille différente, en se servant d'un simple plan accompagné de sept échelles différentes.

Il est dit que la guerre stimule les découvertes matérielles et scientifiques de l'homme. Dans l'ancien Sumer, c'est apparemment la construction des temples qui conduisit le peuple et ses souverains à de plus grandes réalisations technologiques, commerciales, architecturales, ainsi qu'au développement d'un système de transport et d'une meilleure organisation. Il est clair qu'un peuple capable d'exécuter d'importants travaux de constructions selon des plans préétablis, capable d'organiser et de nourrir une énorme main-d'œuvre, d'aplanir le sol et de créer des monticules, de mouler des briques et de transporter des pierres, d'aller chercher très loin des métaux précieux et d'autres matériaux, de fondre du métal et de façonner des ustensiles et des ornements, avait atteint un haut degré de civilisation en plein essor au IIIe millénaire av. J.-C.

Aussi parfaits que fussent les temples sumériens les plus anciens, ils ne sont représentatifs que d'une infime partie de l'étendue et de la richesse de la première grande civilisation connue de l'Homme.

Outre l'invention et le développement de l'écriture, sans laquelle une civilisation supérieure n'aurait pu exister, on doit également attribuer aux Sumériens l'invention de l'imprimerie. Des millénaires avant que Gutenberg ne l'"invente" en utilisant des caractères mobiles, les scribes utilisaient des caractères d'imprimerie faits de divers signes pictographiques. Ils les utilisaient — comme nos tampons en caoutchouc — pour imprimer dans l'argile la suite de signes désirés.

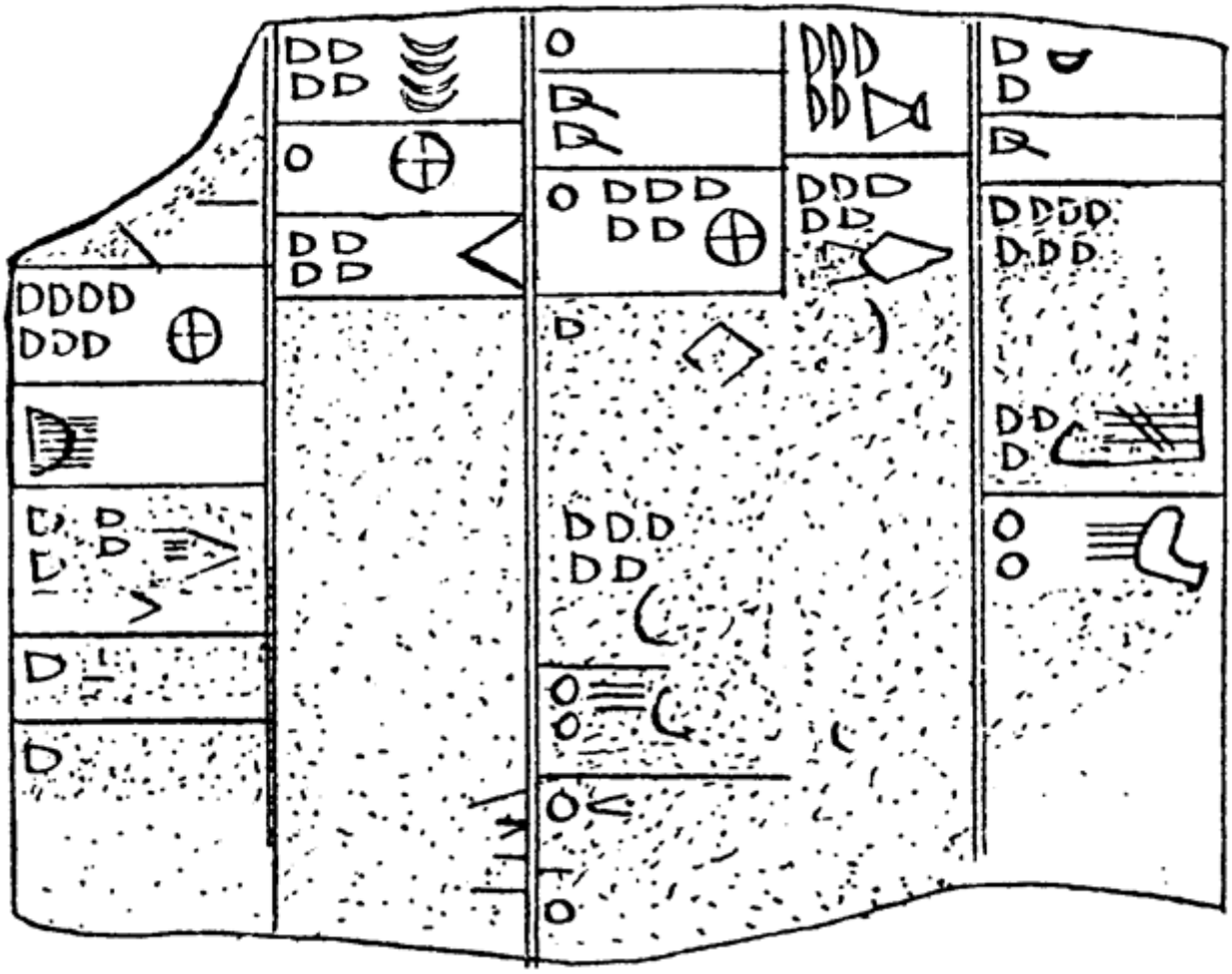
Ils inventèrent aussi le précurseur de nos presses rotatives : le sceau en rouleau. Il s'agissait d'un petit rouleau en pierre extrêmement dure à la surface duquel le message ou le dessin était gravé à l'envers. Ainsi, quand on le faisait rouler sur l'argile fraîche, il y laissait une impression en "positif". Ce sceau permettait de vérifier l'authenticité des documents ; on pouvait, en effet, obtenir aussitôt une nouvelle impression et la comparer à celle sur le document.



Sceau en rouleau : Il s'agissait d'un petit rouleau en pierre extrêmement dure à la surface duquel le message ou le dessin était gravé à l'envers. Ainsi, quand on le faisait rouler sur l'argile fraîche, il y laissait une impression en "positif".

La plupart des écrits sumériens ou mésopotamiens ne traitaient pas nécessairement du divin ou du spirituel, mais des tâches journalières telles que le compte rendu des récoltes, la mesure des champs, le calcul des prix. En effet, une civilisation supérieure n'eût pas été possible sans un système mathématique également avancé.

Le système sumérien, appelé sexagésimal, combinait le 10 mondain avec un 6 "céleste" pour obtenir le chiffre de base 60. Ce système est, à quelques égards, supérieur au nôtre; il est, en tout cas, indiscutablement supérieur aux systèmes grecs et romains qui vinrent plus tard. Il permettait aux Sumériens de diviser en fractions et de multiplier en millions, de calculer les racines ou d'élever les nombres à plusieurs puissances. Il ne fut pas seulement le premier système mathématique connu, mais aussi celui qui nous a donné le concept de "place". Tout comme dans le système décimal, 2 peut être 2 ou 20 ou 200 selon la place du numéral, de même, un 2 sumérien pouvait signifier 2 ou 120 (2 x 60) etc. selon sa "place".



Le système sumérien, appelé sexagésimal, combinait le 10 mondain avec un 6 "céleste" pour obtenir le chiffre de base 60.

Les 360 degrés du cercle, le pied et ses douze pouces, et la douzaine prise comme unité, ne sont que peu d'exemples des vestiges des mathématiques sumériennes encore en vigueur dans notre vie quotidienne. Leurs réussites parallèles en astronomie, la mise au point d'un calendrier et d'autres exploits mathématiques semblables seront étudiés plus en détail dans les prochains chapitres.

Tout comme notre système économique et social, nos livres, nos archives juridiques et fiscales, nos contrats commerciaux, nos certificats de mariage, etc., dépendent du papier, la vie en Sumérie ou en Mésopotamie dépendait de l'argile. Les temples, les tribunaux, les maisons de commerce avaient à leur disposition des scribes qui inscrivaient sur des tablettes

d'argile fraîche les décisions, les accords, les lettres, et calculaient les prix, les salaires, l'aire d'un champ, le nombre de briques nécessaires à une construction.

L'argile était aussi un matériau de base crucial à la manufacture d'ustensiles à usage quotidien et de conteneurs pour entreposer ou transporter la marchandise. Les briques — encore une invention sumérienne — étaient aussi faites en argile. On put ainsi construire des maisons pour le peuple, des palais pour les rois, des temples imposants pour les dieux.

On attribue aux Sumériens deux découvertes technologiques essentielles qui permettaient de combiner la légèreté et la résistance à la flexion pour tous les produits en argile : l'armage et la cuisson. Les architectes ont découvert comment faire du béton armé, un matériau de construction extrêmement solide, en versant du ciment dans des moules contenant des barres de fer. Il y a longtemps, les Sumériens renforçaient leurs briques en mélangeant l'argile fraîche avec des morceaux de paille et de roseau. Il savaient aussi qu'on pouvait donner solidité et durabilité aux produits d'argile en les cuisant dans un four. Les premières grandes tours et arcs de triomphe du monde, ainsi que les objets en céramique durable ne furent possibles que grâce à ces deux découvertes technologiques.

Avec l'invention du four — un four qui pouvait atteindre des températures intenses mais contrôlables sans le risque de souiller les produits avec la cendre et la poussière —, on accéda à un niveau technologique encore plus élevé : l'âge des métaux.

On imagine que l'homme, environ 6.000 ans av. J.-C., découvrit qu'à l'aide d'un marteau, il pouvait façonner à des fins utiles ou esthétiques des "pierres tendres", c'est-à-dire des pépites d'or et des composés d'argent et de cuivre. Les premiers artefacts en métal travaillés au marteau furent retrouvés dans les plateaux des montagnes de Zagros et de Taurus. Cependant, comme le fit remarquer R. J. Forbes (*"The Birthplace of Old World Metallurgy"*) "dans l'ancien Proche-Orient, la réserve de cuivre natif s'épuisa très vite et les mineurs durent recourir aux minerais". Cela exigeait le savoir et la capacité de trouver et d'extraire les minerais, de les piler, puis de les faire fondre et de les raffiner, c'est-à-dire des procédés impossibles à exécuter sans l'aide du four et d'une technologie en tous points évoluée.

Bientôt, l'art de la métallurgie s'élargit à la technique de l'alliage du cuivre et d'autres métaux, dont résulta le métal malléable et capable d'être coulé, qu'on appelle le bronze. L'âge du bronze, le premier âge de la métallurgie, est une contribution mésopotamienne de plus à la civilisation moderne. La plupart du commerce d'alors se consacrait au marché des métaux. Il est aussi à la base du développement du système bancaire mésopotamien et de la première monnaie — le *shekel* en argent (lingot pesé).

Les nombreuses variétés de métaux et d'alliages dont on a retrouvé les noms en sumérien et en akkadien, ainsi que la riche terminologie technologique témoignent du niveau élevé de la métallurgie en Mésopotamie ancienne. Ce qui intrigua un temps les savants fut que Sumer fût dépourvue de sources locales de minerais métalliques. Néanmoins, il est certain que là commença la métallurgie.

L'énergie est la réponse à cette question. La fonte, la raffinerie et le coulage étaient impossibles sans de grandes quantités de combustibles pour chauffer les fours, les creusets, et les fourneaux. La Mésopotamie, si elle manquait de minerais, possédait en revanche des combustibles en abondance. Ainsi les minerais étaient-ils amenés aux combustibles, ce qui

explique les nombreuses inscriptions décrivant le transport de minerais de métal venus de régions lointaines.

Les carburants, grâce auxquels Sumer fut à la pointe de la technologie, furent les bitumes et les asphaltes, produits pétroliers souvent trouvés en surface en Mésopotamie. R. J. Forbes (*"Bitumen and Petroleum in Antiquity"*) montre que les dépôts de surface en Mésopotamie furent la première source de combustible du monde antique à partir des temps les plus reculés jusqu'à l'ère romaine. Il conclut que l'utilisation technologique de ces produits pétroliers commença en Sumer aux alentours de 3.500 ans av. J.-C. En effet, il démontre que la connaissance et l'utilisation des combustibles et de leurs propriétés étaient plus importantes à l'époque sumérienne que dans d'autres civilisations postérieures.

Les Sumériens faisaient une si grande utilisation des produits pétroliers, non seulement comme combustibles, mais aussi pour construire des routes, isoler, calfater, peindre, cimenter et mouler, tant et si bien que, quand les archéologues entreprirent de rechercher l'ancien Our, ils le trouvèrent enfoui dans un monticule nommé par les habitants arabes "Le Mont de Bitume". Forbes montre que la langue sumérienne possédait un terme pour chaque genre ou variante de substances bitumineuses trouvées en Mésopotamie. En effet, les noms des matériaux bitumineux et pétroliers dans d'autres langues — telles l'akkadien, l'hébreu, l'égyptien, le copte, le latin, le grec, le sanskrit — sont clairement d'origine sumérienne. Par exemple, le mot le plus courant pour pétrole, *naphta*, dérive de napatu ("pierres qui s'enflamment").

L'utilisation en Sumer des produits pétroliers fut aussi la base d'une chimie avancée. On peut juger du niveau élevé des connaissances sumériennes, non seulement par la grande variété de peintures et de pigments, de techniques telles que le vernissage, mais aussi par la remarquable production de pierres semi-précieuses artificielles, dont une imitation du lapis-lazuli.

En Sumérie, on utilisait aussi les bitumes en médecine, autre domaine à avoir atteint un niveau d'excellence impressionnant. Dans les centaines de textes akkadiens que nous avons retrouvés, il est employé un grand nombre de termes et d'expressions médicales sumériennes. Ainsi se confirme l'origine sumérienne de toute la médecine mésopotamienne.

La librairie d'Ashourbanipal à Ninive possédait une section médicale. Les textes étaient divisés en trois groupes : *bultitu* (thérapie), *shipir bel inti* (chirurgie) et *urti mashmash she* (ordres et incantations).

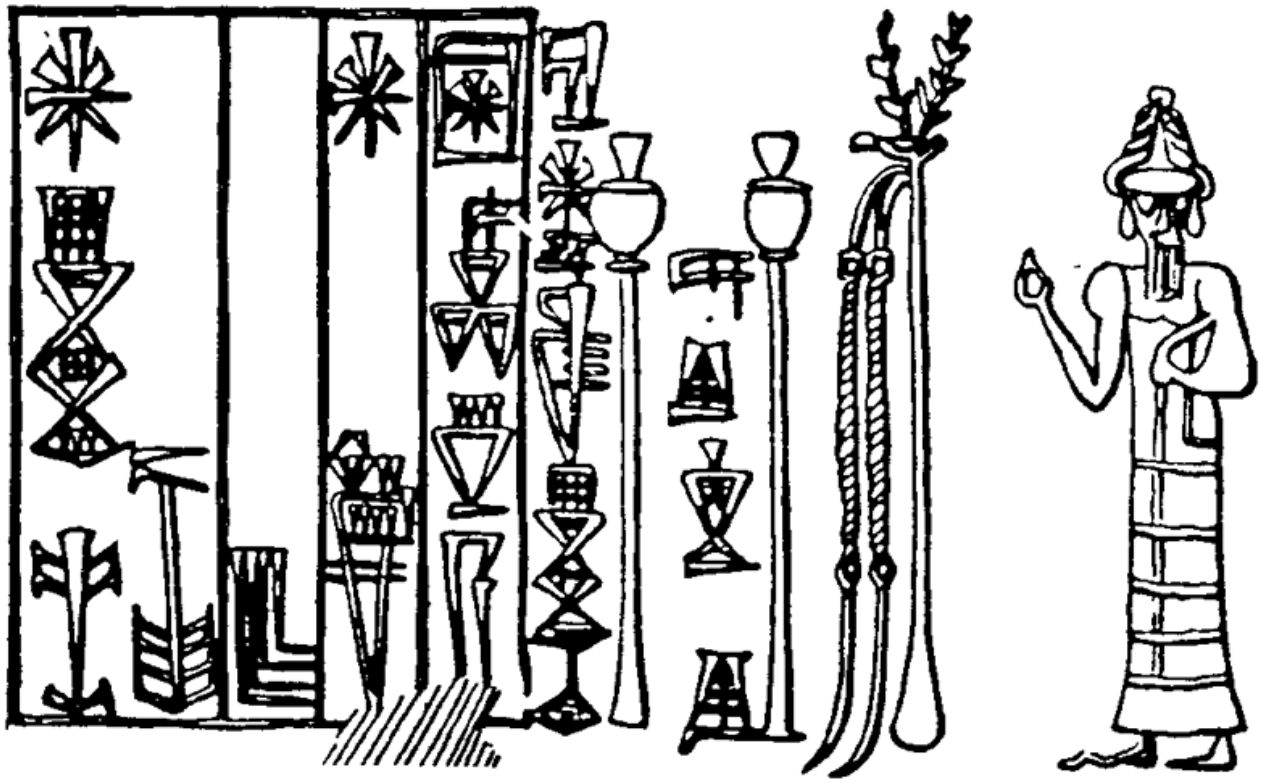
Les premiers codes juridiques comprenaient des sections ayant trait aux honoraires payables aux chirurgiens dans le cas d'une opération réussie et aux sanctions en cas d'échec. Un chirurgien qui incisait au bistouri la tempe de son patient devait payer de la perte de sa main s'il détruisait accidentellement l'œil du patient.

Des squelettes trouvés dans des tombes en Mésopotamie conservent des traces indiscutables d'interventions chirurgicales au cerveau. Un texte médical, en partie brisé, parle du retrait chirurgical d'"une ombre couvrant l'œil d'un homme" probablement une cataracte. Un autre texte mentionne l'utilisation d'un instrument coupant en précisant que, "si le mal avait atteint l'intérieur de l'os, il fallait gratter et enlever".

Les malades, à l'époque sumérienne, avaient le choix entre un A.ZU "docteur de l'eau" et un IA.ZU "docteur de l'huile". Une tablette déterrée en Our, datant de près de 5000 ans, fait

mention d'un médecin : "Lulu, le docteur". Il y avait aussi des vétérinaires, connus sous le nom de "docteurs des boeufs" ou "docteurs des ânes".

Sur un sceau en rouleau trouvé à Lagash est dessinée une paire de pinces chirurgicales appartenant à "Urlugaledina, le docteur". Le sceau montre aussi un serpent sur un arbre, symbole de la médecine jusqu'à nos jours. Un instrument utilisé par les sages-femmes pour couper le cordon ombilical était aussi fréquemment représenté.



Sur un sceau en rouleau trouvé à Lagash est dessinée une paire de pinces chirurgicales appartenant à "Urlugaledina, le docteur". Le sceau montre aussi un serpent sur un arbre, symbole de la médecine jusqu'à nos jours. Un instrument utilisé par les sages-femmes pour couper le cordon ombilical était aussi fréquemment représenté.

Les textes médicaux sumériens traitent de diagnostics et d'ordonnances. Ils dissipent l'idée que les médecins sumériens avaient recours à la magie ou à la sorcellerie. Ils recommandaient de se nettoyer et de se laver, de prendre des bains d'eau chaude et de solvants minéraux, des cataplasmes de dérivés végétaux et des frictions avec des composés de pétrole.

Les remèdes étaient à base de composés végétaux ou minéraux que l'on mélangeait à des liquides ou solvants appropriés à la méthode d'application. Prises par voie orale, les poudres étaient mélangées à du vin, de la bière ou du miel ; "versées par le rectum" et administrées par une poire, on les mélangeait à des huiles végétales ou à des plantes. L'alcool qui joue un rôle si important pour la désinfection chirurgicale et comme base de tant de remèdes, est arrivé dans nos langues en passant par l'arabe *"kohl"*, de l'akkadien *kullu*.

Des moulages de foie indiquent que la médecine était enseignée dans les écoles à l'aide de moulages d'argile des organes humains. L'anatomie devait être une science évoluée, car les

rituels des temples exigeaient des dissections élaborées d'animaux sacrificiaux, ce qui se rapproche le plus d'une connaissance comparée de l'anatomie humaine.

Sur plusieurs sceaux à rouleau ou gravés sur tablettes d'argile, sont représentées des personnes allongées sur une sorte de table chirurgicale, entourées d'équipes de dieux ou d'hommes. Nous savons, par les épopées et par d'autres textes héroïques, que les Sumériens et leurs successeurs en Mésopotamie s'intéressaient aux questions de la vie, de la maladie et de la mort. Ainsi, Gilgamesh, un des rois d'Érek, chercha l'Arbre de Vie ou quelque minéral ("une pierre") qui donnait la jeunesse éternelle. Il est aussi fait référence à des tentatives de résurrection des morts, surtout des dieux :

Sur le corps, pendu au pieu, ils dirigèrent le Pouls et le Rayonnement;
ils versèrent sur lui, Soixante fois l'Eau de la Vie, Soixante fois la Nourriture de la Vie;
Et Inanna se leva.

Des méthodes ultramodernes, que nous devons nous contenter d'imaginer, étaient-elles connues et utilisées dans de telles entreprises de résurrection ? La connaissance et l'utilisation des matériaux radioactifs sont en revanche nettement suggérées dans une scène de traitement médical représenté sur un sceau à rouleau qui date du tout début de la civilisation sumérienne. Elle montre sans équivoque un homme allongé sur un lit particulier. Son visage est protégé par un masque et il est soumis à une sorte de radiation.

La connaissance et l'utilisation des matériaux radioactifs sont en revanche nettement suggérées dans une scène de traitement médical représenté sur un sceau à rouleau qui date du tout début de la civilisation sumérienne. Elle montre sans équivoque un homme allongé sur un lit particulier. Son visage est protégé par un masque et il est soumis à une sorte de radiation.

Le développement de l'industrie du textile et du vêtement fut l'une des premières réussites industrielles de Sumer.

Notre propre révolution industrielle aurait commencé avec l'arrivée en Angleterre des métiers à tisser et à filer dans les années 1760. Depuis, la plupart des nations en cours de développement aspirent à développer une industrie du textile, premier pas pour accéder à l'industrialisation. Ce choix, familier depuis le XVIIIe siècle, a été, de toute évidence, le

processus habituel depuis la première grande civilisation humaine. L'homme n'aurait pas pu fabriquer des textiles avant l'arrivée de l'agriculture, donc du lin, et la domestication des animaux qui donna la laine. Grace M. Crowfoot (*"Textile, Basketry and Mats in Antiquity"*) déclara, à la suite du consensus général des savants, que l'art du tissage était apparu en premier en Mésopotamie environ en 3.800 av. J.-C.

De plus, Sumer était, à ces époques reculées, renommé, non seulement pour ses tissus, mais aussi pour ses vêtements. Le livre de Josué (7, 21) raconte que, pendant la prise de Jéricho, un homme ne put résister à la tentation de garder "une belle cape de Shinéar" qu'il avait trouvé dans la ville, quoiqu'il encourût la peine de mort. Les vêtements de Shinéar étaient prisés au point que les gens risquaient leur vie pour les avoir.

Il existait, à l'époque de Sumer, une riche terminologie pour décrire à la fois les vêtements et leurs créateurs. Le vêtement de base s'appelait TUG, sans nul doute le précurseur, tant par le style que par le nom de la toge romaine. Il s'agissait de TUG. TU.SHE, ce qui, en sumérien, signifiait "vêtement dont on s'enveloppe".

Le vêtement de base s'appelait TUG, sans nul doute le précurseur, tant par le style que par le nom de la toge romaine. Il s'agissait de TUG. TU.SHE, ce qui, en sumérien, signifiait "vêtement dont on s'enveloppe".

Les inscriptions anciennes révèlent, non seulement une variété surprenante et une opulence en matière d'habillement, mais aussi un sens de l'élégance où dominaient le bon goût et le souci d'assortir les vêtements, les coiffures, les coiffes et les bijoux entre eux.

Les inscriptions anciennes révèlent, non seulement une variété surprenante et une opulence en matière d'habillement, mais aussi un sens de l'élégance où dominaient le bon goût et le souci d'assortir les vêtements, les coiffures, les coiffes et les bijoux entre eux.

Les inscriptions anciennes révèlent, non seulement une variété surprenante et une opulence en matière d'habillement, mais aussi un sens de l'élégance où dominaient le bon goût et le souci d'assortir les vêtements, les coiffures, les coiffes et les bijoux entre eux.

L'autre accomplissement majeur des Sumériens fut leur agriculture. Dans une terre qui ne connaissait que des pluies saisonnières, on se servit des rivières pour irriguer, pendant toute l'année, les cultures par un grand système de canaux d'irrigation.

La Mésopotamie — la Terre-Entre-les-Rivières — était le grenier des temps anciens. L'abricotier, dont le nom espagnol est *damasco* ("arbre de Damas") porte le nom latin *armeniaca*, un mot emprunté à l'akkadien *armanu*. La cerise — *Kerasos, Kirsche* en allemand — provient de l'akkadien *karshu*. Tous ces indices nous montrent que ces fruits, et d'autres encore, ainsi que les légumes, sont venus en Europe de la Mésopotamie. Il en est de même pour beaucoup de graines spéciales et d'épices : notre mot *safran* provient de l'akkadien *azupiranu*, *crocus* de *kurkanu* (en passant par krokos en grec), *cumin* de *kumanu*, *hysope* de *zupu*, *myrrhe* de *murru*. La liste est longue; dans bien des cas, la Grèce fut le pont physique et étymologique par lequel les produits de cette terre et leurs noms sont arrivés en Europe. Les oignons, les lentilles, les haricots, les concombres, le chou et la salade faisaient partie de l'alimentation courante des Sumériens.

L'art de cuisiner des anciens Mésopotamiens est tout aussi impressionnant, autant par sa variété que par le raffinement des méthodes. Nous savons, par les textes et les illustrations, que les Sumériens avaient appris à transformer les céréales cultivées en farine à partir de

laquelle ils faisaient un assortiment de pains avec ou sans levain, de bouillies, de pâtisseries, de gâteaux et de biscuits. Ils savaient faire l'orge pour produire de la bière; des "manuels techniques" sur la fabrication de la bière ont été retrouvés. Ils produisaient du vin à partir de raisins et de dattes. Ils buvaient le lait des brebis, des chèvres et des vaches, et s'en servaient pour cuisiner, faisaient du yaourt, du beurre, de la crème et des fromages. Le poisson était un aliment courant. On pouvait se procurer aisément du mouton et ils prisaient tout particulièrement la viande des porcs qu'ils élevaient en grands troupeaux. Il semble que les canards et les oies aient été réservés à la table des dieux.

D'après les textes anciens, il ne fait aucun doute que la haute cuisine de l'ancienne Mésopotamie se développa dans les temples et au service des dieux. Un texte préconisait en offrande pour les dieux "des miches de pain d'orge... des miches de pain d'emmmer, une pâte de miel et de crème, des dattes, de la pâtisserie... de la bière, du vin et du lait... de la sève de cèdre, de la crème". Des viandes rôties étaient offertes avec des libations de "bière de premier choix, de vin et de lait". On découpait un morceau particulier de taureau que l'on préparait selon une recette précise qui demandait "de la farine fine... d'en faire une pâte avec de l'eau, de la bière de premier choix et du vin" mélangé avec des graisses animales, "d'ingrédients aromatiques provenant des cœurs des plantes", des noix, du malt, et des épices. Des instructions pour "le sacrifice quotidien des dieux à la ville d'Ourouk" recommandaient de servir cinq boissons différentes avec les repas en spécifiant ce que devaient faire "les meuniers dans la cuisine" et "le chef travaillant au pétrin".

Notre admiration pour l'art culinaire sumérien grandit au fur et à mesure que l'on découvre des poèmes qui chantent les louanges de mets fins. En effet, que peut-on dire quand on lit une recette de "coq au vin", vieille de plusieurs millénaires :

Dans la boisson du vin,
Dans l'eau parfumée,
Dans l'huile d'onction
- Cet oiseau, ai-je cuit, et mangé.

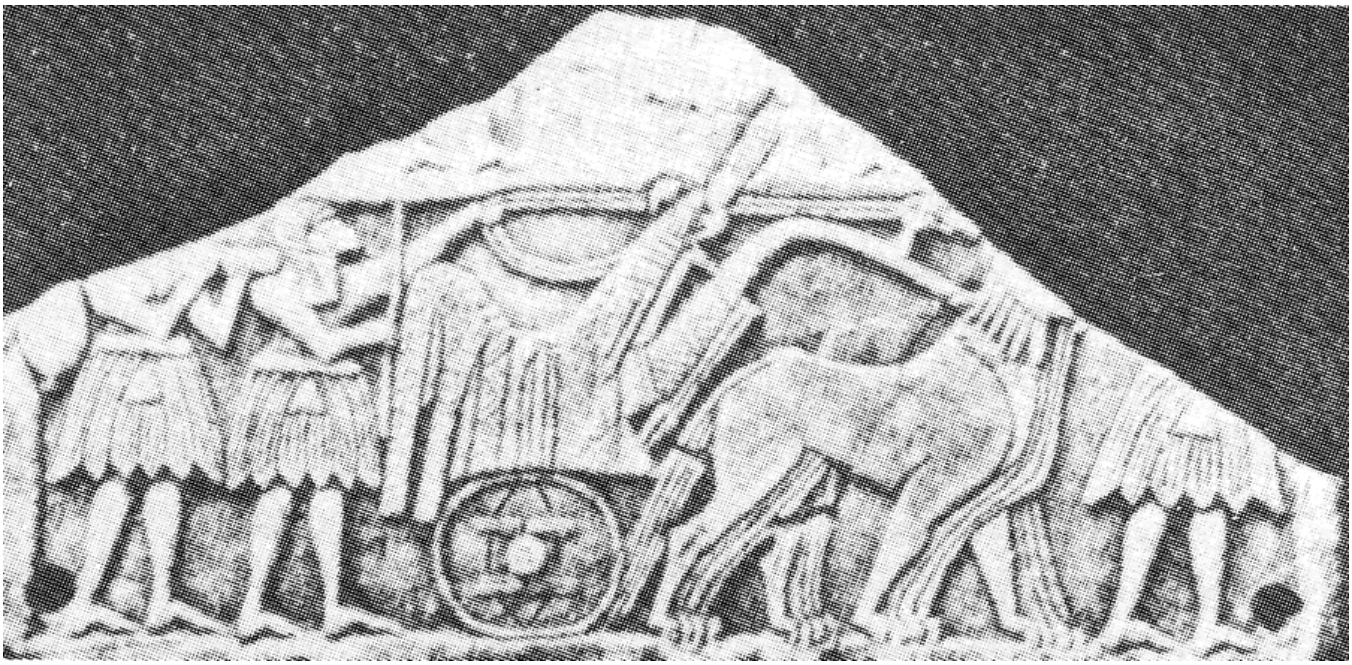
Une économie florissante, une société avec des entreprises matérielles de si grande envergure n'auraient pu se développer sans un système de transport efficace. Les Sumériens se servaient de leurs deux grands fleuves et d'un réseau de canaux faits pour transporter, par voie d'eau, les gens, les marchandises et le bétail. Certaines des plus anciennes illustrations nous montrent sans doute les premiers bateaux du monde.

Nous savons, d'après un grand nombre de textes anciens, que les Sumériens voyageaient en haute mer à bord de divers navires jusqu'à des terres lointaines, en quête de métaux, de pierres et de bois rares, ainsi que d'autres matériaux inexistants à Sumer même. On trouva dans un dictionnaire akkadien de la langue sumérienne, une section sur les navires, comportant 105 termes sumériens pour différents bateaux classés par ordre de grandeur, de destination, ou d'utilisation (pour le fret, pour les passagers, ou réservés exclusivement à certains dieux). Soixante-neuf autres termes sumériens traduits en akkadien se rapportaient à l'armement et à la construction de bateaux. Seule une grande tradition de voyage en haute mer a pu produire des vaisseaux aussi spécialisés et une terminologie si technique.

La roue fut utilisée pour la première fois en Sumer pour les transports sur terre. Son invention et son introduction dans la vie quotidienne permirent le développement d'une variété de véhicules allant des charrettes aux chariots, et, sans aucun doute, on peut attribuer aux

https://www.facebook.com/pages/Livreuniverselpourtous/148725225302229

Sumériens la distinction d'être les premiers à avoir utilisé l'énergie des boeufs ainsi que le "cheval-moteur" pour leur locomotion.



La roue fut utilisée pour la première fois en Sumer pour les transports sur terre. Son invention et son introduction dans la vie quotidienne permirent le développement d'une variété de véhicules allant des charrettes aux chariots, et, sans aucun doute, on peut attribuer aux Sumériens la distinction d'être les premiers à avoir utilisé l'énergie des boeufs ainsi que le "cheval-moteur" pour leur locomotion.

En 1956, le professeur Samuel N. Kramer, un des plus grands sumérologues de notre époque, catalogua l'héritage littéraire trouvé sous les monticules de Sumer. La table des matières de *"From the Tablets of Sumer"* est en elle-même un joyau, car chacun de ses vingt-cinq chapitres décrit une "première" sumérienne, telle que les premières écoles, le premier congrès bicamériste, le premier historien, la première pharmacopée, le premier "almanach du fermier", la première cosmogonie et cosmologie, le premier "Job", les premiers proverbes et dictons, les premiers débats littéraires, le premier "Noé", le premier catalogue de bibliothèque et le premier Âge héroïque de l'Homme, son premier code de loi et ses premières réformes sociales, sa première médecine, sa première agriculture, sa première quête pour la paix et l'harmonie sur la terre.

Cela n'est point exagéré.

Les premières écoles furent fondées à Sumer sous l'influence directe de l'invention et de l'introduction de l'écriture. L'évidence, à la fois archéologique — l'existence concrète des bâtiments d'écoles — et écrite — les tablettes d'exercices —, indique qu'un système formel d'éducation était en place vers le début du IIIe millénaire av. J.-C. Il y avait littéralement des milliers de scribes en Sumer, allant de scribes apprentis aux scribes supérieurs, aux scribes royaux, aux scribes des temples, jusqu'à ceux qui détenaient les postes de hauts fonctionnaires d'État. Certains étaient professeurs dans les écoles, et nous pouvons encore lire leurs essais à propos des écoles, de leurs ambitions et de leurs buts, de leur programme et de leurs méthodes pédagogiques.

Les écoles enseignaient, non seulement la langue et l'écriture, mais aussi les sciences de l'époque : la botanique, la zoologie, la géographie, les mathématiques et la théologie. On étudiait et on copiait les œuvres littéraires du passé et on en composait de nouvelles.

Les écoles étaient dirigées par un *ummia* ("professeur expert") dont la faculté comportait invariablement, non seulement un "homme responsable du dessin", un "homme responsable du sumérien", mais aussi un "homme responsable du fouet". Apparemment, la discipline était stricte. Un ancien élève raconta sur une tablette d'argile comment il avait été flagellé pour avoir manqué l'école, pour manque de propreté, pour vagabondage, pour bavardage, pour mauvaise conduite, et même pour une écriture peu soignée.

Un poème épique au sujet de l'histoire d'Érek et dépeignant sa rivalité avec la ville-État de Kish, conte comment les envoyés de Kish se rendirent à Érek pour proposer un règlement à l'amiable de leur dispute. Mais Gilgamesh, à cette époque souverain d'Érek, préféra se battre plutôt que de négocier. Il est intéressant de constater qu'il dut soumettre cette affaire au vote du Conseil des anciens, et du "Sénat" local :

Le seigneur Gilgamesh,
Soumit l'affaire devant les anciens de la ville
Sollicite la décision :
« Ne nous soumettons pas à la maison de Kish, frappons-la avec nos armes. »

Cependant, l'Assemblée des anciens fut d'avis de négocier. Intrépide, Gilgamesh présenta alors l'affaire aux jeunes, l'Assemblée des combattants, qui vota la guerre. L'intérêt de ce conte est qu'il révèle qu'un souverain sumérien eut — il y a quelque 5.000 ans environ — à soumettre la question de paix ou de guerre au Premier Congrès comprenant deux chambres.

Le titre de premier historien fut décerné par Kramer à Entemena, roi de Lagash, qui enregistra sur des rouleaux d'argile sa guerre avec ses voisins d'Oumma. Tandis que d'autres textes sont des œuvres littéraires ou des poèmes avec pour thèmes des événements historiques, les inscriptions d'Entemena sont en simple prose, écrites seulement dans le but d'enregistrer les faits historiques.

Le fait que les inscriptions assyriennes et babyloniennes aient été déchiffrées bien avant les documents sumériens fit longtemps croire que le premier Code de droit fut compilé et décrété par le roi Hammourabi de Babylonie aux environs de 1.900 av. J.-C. Mais, au fur et à mesure que le voile se levait sur la civilisation de Sumer, il devint manifeste que les Sumériens étaient "les premiers" à avoir eu un système de lois, des concepts d'ordre social et une application équitable de la justice.

Bien avant Hammourabi, un souverain sumérien de la ville-État d'Eshunna (au nord-est de Babylone) codifia des lois qui fixaient le prix maximal des denrées alimentaires, de la location de chariots et de bateaux, afin que les pauvres ne soient pas opprimés. Il existait aussi des lois concernant les offenses à autrui et envers la propriété, ainsi que des réglementations se rapportant à la famille et les relations entre maître et serviteur.

Dans les temps encore plus reculés, un Code avait été promulgué par Lipit-Ishtar, souverain d'Isin. Les trente-huit lois qui restent lisibles sur la tablette partiellement préservée (copie de l'original gravé sur une stèle de pierre) traitent d'immobilier, d'esclaves, de serviteurs, de mariage et d'héritage, de la location de bateaux, de la location des bœufs et du non-paiement

des impôts. Comme le fit Hammourabi par la suite, Lipit-Ishtar expliqua dans le prologue de son Code qu'il agissait selon les instructions des "grands dieux" qui lui avaient ordonné "d'apporter le bien-être aux sumériens et aux akkadiens".

Cependant, même Lipit-Ishtar ne fut pas le premier Sumérien à codifier les lois. Sur des fragments de tablette d'argile, ont été retrouvées des copies de lois codifiées par Ournammu, le souverain d'Our vers 2.350 av. J.-C., soit près d'un demi-millénaire avant Hammourabi. Ces lois, décrétées par l'autorité du dieu Nannar, étaient destinées à arrêter et à punir "les accapareurs de boeufs, de moutons et d'ânes" afin que "l'orphelin ne soit pas victime des riches, que la veuve ne soit pas la proie des puissants, que l'homme ne possédant qu'un shekel ne soit pas la proie de celui qui en possède soixante". Ournammu régit par décrets "des poids honnêtes et des mesures inchangeables".

Néammoins, le système judiciaire sumérien et l'imposition de la justice remontent à une époque encore plus ancienne.

En 2.600 av. J.-C., tant de choses avaient déjà dû se passer en Sumer qu'*ensi* Ouroukagina considéra comme nécessaire l'institution de réformes. Une de ses longues inscriptions est considérée par les savants comme le précieux registre de la première réforme sociale de l'homme, fondée sur une claire conscience de la liberté, de l'égalité, et de la justice — une "Révolution française" imposée par un roi, 4.400 ans avant le 14 juillet 1789.

Le décret de réforme d'Ouroukagina faisait tout d'abord état des maux de son siècle, puis des réformes. Le mal venait principalement de ce que les administrateurs supérieurs usaient indûment de leur pouvoir pour prendre le meilleur pour eux-mêmes; de l'abus du statut officiel; de l'extorsion de prix élevés par les groupes détenant un monopole.

Toutes ces injustices, et d'autres encore, furent interdites par ce décret de réforme. Un fonctionnaire ne pouvait plus dorénavant fixer son propre prix "pour un bon âne ou une maison". Un "grand homme" ne pouvait plus contraindre un simple citoyen. Les droits des aveugles, des pauvres, des veuves, des orphelins furent rétablis. Une femme divorcée — il y a presque 5.000 ans — jouissait de la protection de la loi.

Combien de temps la civilisation sumérienne avait-elle existé pour nécessiter tant de réformes majeures ? De toute évidence, ce fut une très longue période, car Ouroukagina proclama que son dieu Ningirsou lui avait demandé "de restituer les décrets des jours d'antan". Cela implique clairement la nécessité d'un retour en arrière vers des systèmes et des lois encore plus anciennes.

Les lois sumériennes étaient maintenues par un système de tribunaux dans lesquels les jugements, aussi bien que les contrats, étaient méticuleusement enregistrés et préservés. Les magistrats étaient plutôt des jurés que des juges; un tribunal était généralement composé de trois ou quatre juges dont un "juge royal", seul professionnel car les autres étaient tirés au sort parmi un groupe de trente-six hommes.

Alors que les Babyloniens créaient des lois et des règlements, les Sumériens s'occupaient de la justice car ils croyaient que les dieux nommaient les rois dans le but principal d'assurer la justice dans le pays.

A ce propos, on peut établir plus d'une comparaison avec les concepts de justice et de moralité exprimés dans l'Ancien Testament. Avant même d'avoir des rois, les Hébreux étaient gouvernés par des juges; les rois n'étaient pas jugés à leurs conquêtes ou à leur fortune, mais à la mesure de leur vertu. Dans la religion juive, la nouvelle année se marque par une période de dix jours pendant laquelle les actes des hommes sont pesés et évalués afin de déterminer leur destin pour l'année à venir. Il y a probablement plus qu'une simple coïncidence lorsque l'on sait que les Sumériens croyaient qu'une divinité nommée Nanshé jugeait tous les ans l'humanité de la même manière. Après tout, le premier patriarche hébreu, Abraham, venait de la ville d'Our, qui était la ville de Our-Nammou et de ses lois.

Le souci de la justice — ou son absence — s'exprima en Sumer dans ce que Kramer a appelé "le premier Job". En réunissant des fragments de tablettes d'argile au musée des Antiquités d'Istanbul, Kramer déchiffra une bonne partie d'un poème sumérien qui, comme le livre biblique de Job, contait la complainte d'un homme vertueux qui, au lieu d'être béni des dieux, dut subir toutes sortes de pertes et d'outrages, "On a fait de mon honnête parole un mensonge", s'exclamait-il dans son tourment.

Dans la deuxième partie, ce martyr anonyme fait appel à son dieu d'une façon bien proche des psaumes hébraïques :

Mon Dieu, toi qui es mon père,
qui m'as fait, redresse mon visage...
Combien de temps encore me négligeras-tu,
me laisseras-tu sans protecteur...
me laisseras-tu sans me guider ?

S'ensuit une fin heureuse, "les paroles honnêtes, les mots purs qu'il prononça, son dieu les accepta;... son dieu revint sur sa sentence funeste".

Précédant le livre biblique des Ecclésiastes de quelque deux millénaires, les proverbes sumériens exprimaient dans l'ensemble les mêmes concepts et les mots d'esprit.

Si nous sommes condamnés à mourir: dépensons;
Si nous devons vivre longtemps : épargnons.

Quand un homme pauvre meurt, ne tentez pas de le ressusciter.

Qui possède beaucoup d'argent est peut-être heureux;
Qui possède beaucoup d'orge est peut-être heureux;
Mais qui n'a rien du tout, peut dormir !

L'homme : pour son plaisir, le mariage;
s'il y réfléchit bien : le divorce.

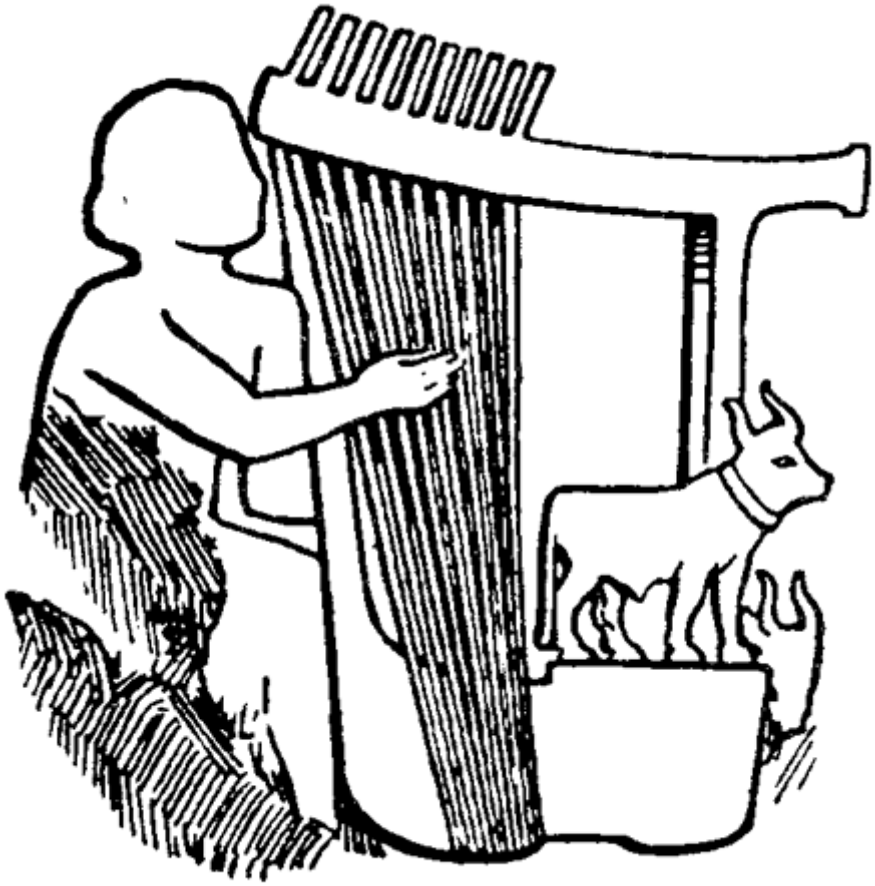
Ce n'est pas le cœur qui mène à l'inimitié;
c'est la langue qui mène à l'inimitié.

Dans une ville sans chiens de garde,
le renard est le gardien.

La réussite matérielle et spirituelle de la civilisation sumérienne s'accompagna du développement des arts du spectacle. Une équipe de savants de l'université de Berkeley fit la une de l'actualité en mars 1974 lorsqu'ils annoncèrent qu'ils avaient déchiffré la plus vieille chanson du monde. Les professeurs Richard L. Crocker, Anne D. Kilmer, Robert B. Brown ont réussi à lire et même à jouer les notes de musique inscrites sur une tablette cunéiforme d'environ 1.800 av. J.-C., trouvée à Ougarit, sur la côte méditerranéenne (maintenant en Syrie).

"Nous avons toujours su", expliqua l'équipe de Berkeley, "que la musique existait dans l'ancienne civilisation assyrio-babylonienne, mais jusqu'à ce que nous déchiffrions cela, nous ne savions pas qu'elle avait la même gamme heptatonique-diatonique qui caractérise la musique occidentale contemporaine et la musique grecque du premier millénaire av. J.-C. Jusqu'à nos jours, on pensait que notre musique venait de la Grèce. Maintenant, il est établi que notre musique, comme tant d'autres choses dans les civilisations occidentales, vient de Mésopotamie." Cela ne doit pas nous surprendre, car le savant grec Philo avait déjà déclaré que les Mésopotamiens étaient renommés pour "leur quête d'harmonie et d'unisson universelle à travers les tonalités musicales".

Force est de reconnaître aux Sumériens l'invention de la musique et des chansons. En effet, le professeur Crocker put jouer cet air ancien, simplement en construisant une lyre identique à celles trouvées dans les ruines d'Our. Les textes du IIe millénaire av. J.-C. indiquent l'existence de "clés" musicales et d'une théorie musicale cohérente; le professeur Kilmer, avait elle-même écrit, à une date antérieure (*"The Strings of Musical Instruments: their Names, Numbers and Significance"*), que de nombreux textes de cantiques portaient en marge "ce qui semble être des annotations musicales". "Les Sumériens et leurs successeurs avaient une vie musicale à part entière", conclut-elle. Il n'est alors pas étonnant que nous trouvions une grande variété d'instruments musicaux ainsi que des chanteurs et des danseurs en activité représentés sur les sceaux-rouleaux et sur les tablettes d'argile.



Il n'est alors pas étonnant que nous trouvions une grande variété d'instruments musicaux ainsi que des chanteurs et des danseurs en activité représentés sur les sceaux-rouleaux et sur les tablettes d'argile.

Comme tant d'autres réalisations sumériennes, la musique et la chanson prirent leur essor dans les temples. Mais, n'étant au départ qu'au service des dieux, ces arts du spectacle sortirent bientôt des temples. En utilisant le jeu de mot, très prisé des Sumériens, un dicton populaire commente les cachets demandés par les chanteurs : "un chanteur dont la voix n'est pas douce est en vérité un pauvre chanteur."

On a retrouvé de nombreuses chansons d'amour sumériennes. Elles étaient sans doute chantées avec un accompagnement musical. Nous avons choisi une berceuse très touchante qu'une mère avait composée pour chanter à son enfant malade :

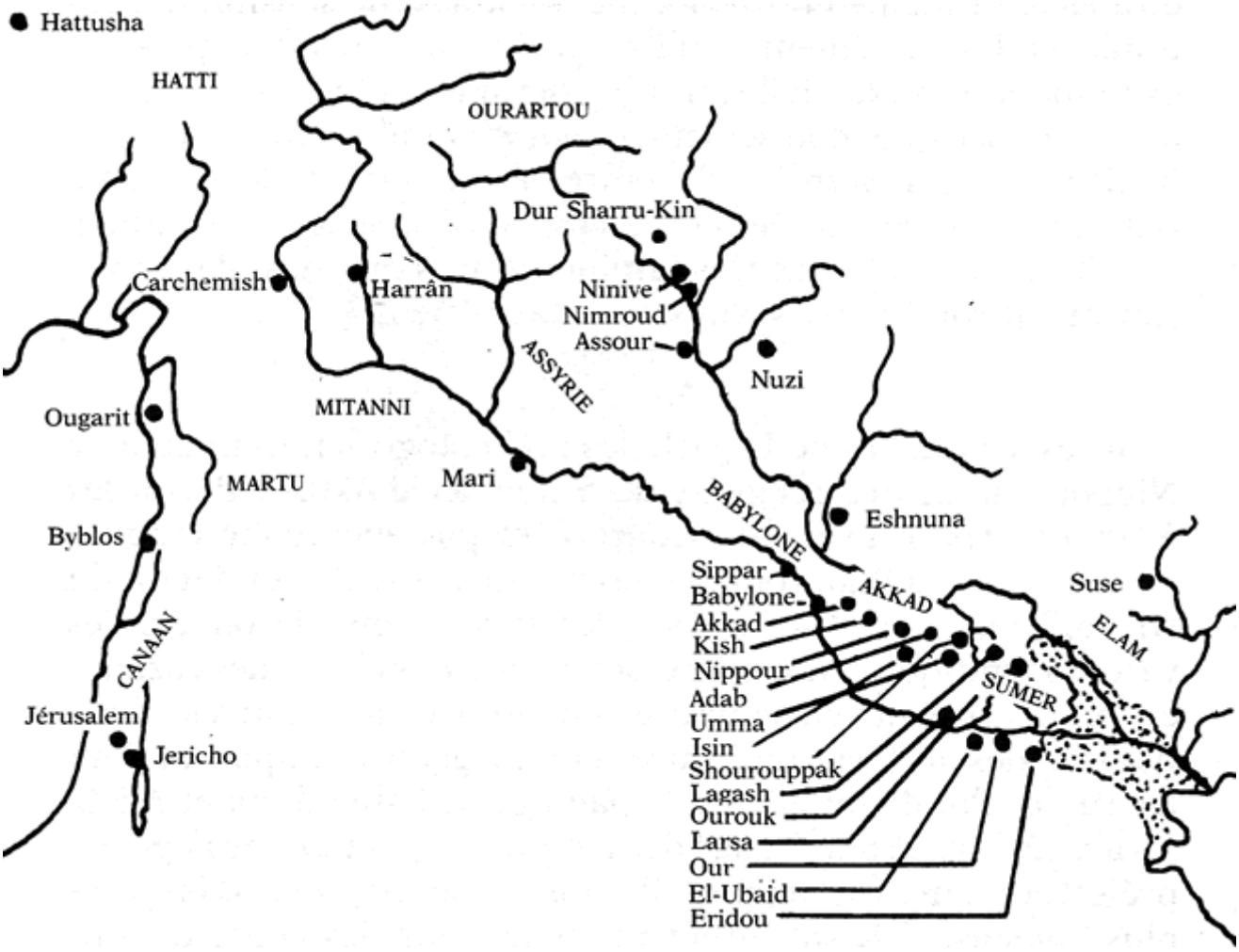
Viens sommeil, viens sommeil, viens à mon fils.
Hâte-toi, sommeil, de venir à mon fils;
Endors ses yeux agités...
Tu souffres, mon fils;
Je suis inquiète, je suis bouche bée,
Je regarde vers les étoiles.
La lune nouvelle éclaire ton visage;
Ton ombre versera des larmes pour toi.
Repose, repose dans ton sommeil...

Puisse la déesse de la croissance être ton alliée;
Puisses-tu avoir au ciel un gardien éloquent;
Puisses-tu accomplir un règne de jours heureux...
Puisse une femme être ton soutien;
Puisse un fils être ton destin.

Conclure que Sumer est la source de la musique occidentale tant pour la structure que pour la composition harmonique n'est pas ce qui frappe le plus dans cette musique et ces chansons. Plus important est le fait qu'en entendant cette musique, en lisant ces poèmes, ils ne nous paraissent ni étranges, ni même étrangers, même dans leur sensibilité profonde et les sentiments qu'ils expriment. En effet, plus on examine la grande civilisation sumérienne, plus on s'aperçoit avec surprise que, non seulement *notre* morale, *notre* sens de la justice, *nos* lois, *notre* architecture, *nos* arts, *notre* technologie ont leurs racines en Sumer, mais aussi que les institutions sumériennes nous sont très familières, très proches. Il semblerait qu'au fond nous soyons tous Sumériens.

Après les fouilles de Lagash, les archéologues mirent au jour Nippour, le centre religieux de Sumer et d'Akkad. Parmi les 30.000 textes trouvés, beaucoup n'ont pas encore été étudiés. On a retrouvé à Shourouppal des bâtiments scolaires datant du IIIe millénaire av. J.-C. A Our, les savants ont découvert des vases magnifiques, des bijoux, des armes, des chars, des casques en or, en argent, en cuivre et en bronze, les vestiges d'une filature, des archives judiciaires et un ziggourat imposant dont les ruines dominent encore le paysage. A Eshnounna et Adab, les archéologues ont dégagé des temples, des statues de l'époque pré-sargonique. Umma parlait dans ses inscriptions d'empires plus anciens. A Kish, furent mises au jour des constructions monumentales ainsi qu'un ziggourat datant d'au moins 3.000 ans av. J.-C.

Ourouk (Érek) a ramené les archéologues au IVe millénaire av. J.-C. Ils y trouvèrent les premières poteries de couleur cuites dans un four et les traces de la première utilisation du tour de potier. Un sol fait de blocs de calcaires est la plus vieille construction en pierre connue de nos jours. A Ourouk, les archéologues ont aussi identifié le premier ziggourat. C'était un vaste monticule fait par l'homme au sommet duquel s'élevaient un temple blanc et un temple rouge. C'est également là qu'on a retrouvé les premiers textes inscrits ainsi que les premiers sceaux en rouleau. Jack Finegan (*"Light from the Anciens Past"*) a dit : "La perfection de ces tampons lors de leur première apparition à l'époque d'Ourouk est incroyable." D'autres sites de la période d'Ourouk témoignent de l'émergence de l'âge du métal.

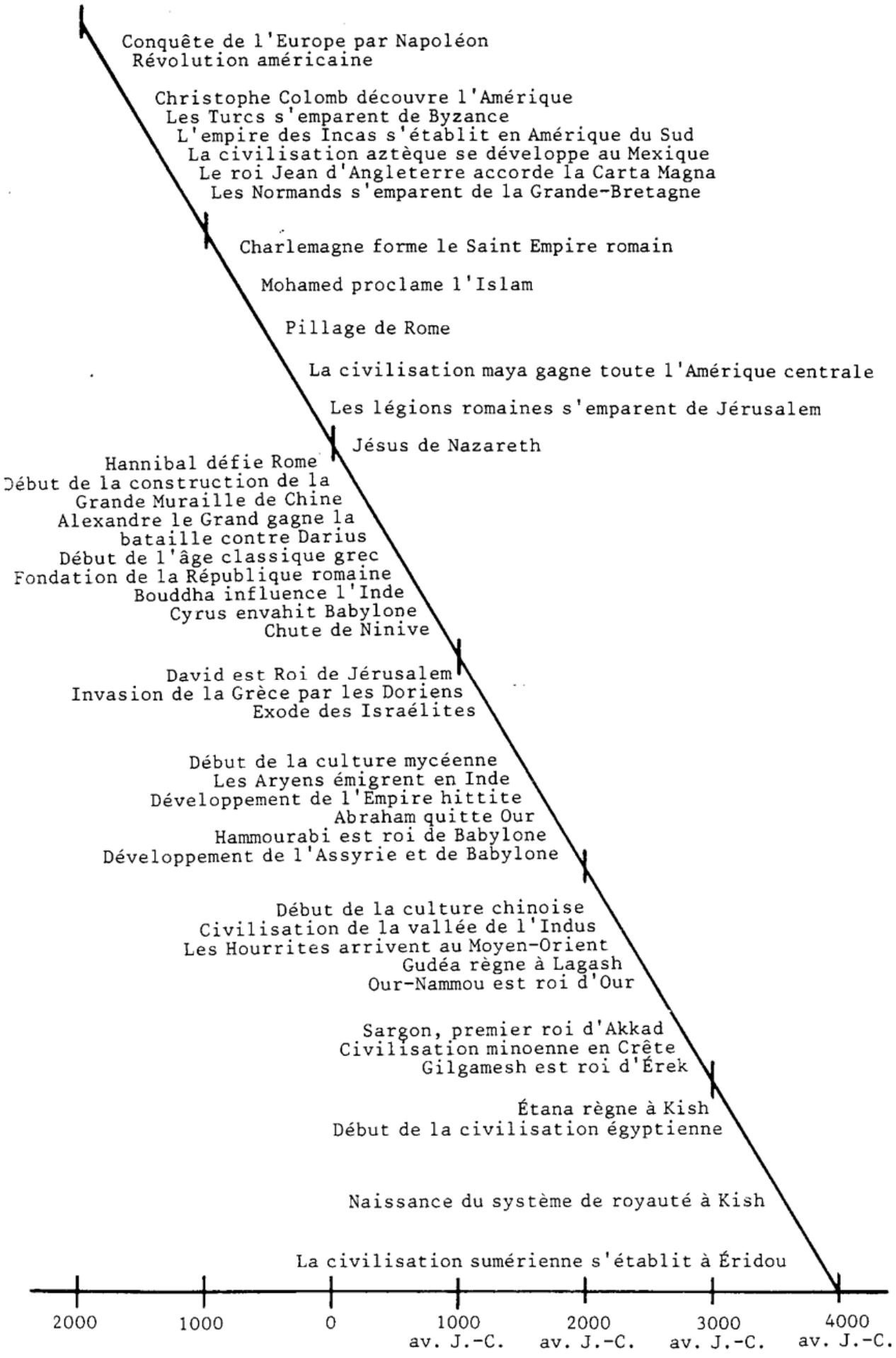


Villes sumériennes.

En 1919, H.R. Hall découvre d'anciennes ruines dans un village, appelé aujourd'hui El Ubaid, site qui a donné son nom à ce que les savants considèrent comme la première phase de la grande civilisation sumérienne. Les grandes villes sumériennes de l'époque, qui vont de la Mésopotamie du nord aux contreforts du Zagros du Sud, virent naître la première utilisation des briques en argile, des murs en plâtre, des décorations en mosaïque, des cimetières aux tombes bordées de briques, d'objets en céramique peints et décorés de dessins géométriques, de miroirs en cuivre, de perles de turquoise importée, du fard à paupière, des "tomahawks" à embout de cuivre, de l'étoffe, des maisons et, par-dessus tout, des temples monumentaux.

Plus au sud, les archéologues découvrirent Éridou, selon les anciens textes, la première ville sumérienne. En creusant plus profondément, ils découvrirent un temple dédié à Enki, le dieu du Savoir de Sumer, qui semblait avoir été construit et reconstruit plusieurs fois de suite. Les dépôts sédimentaires permirent de dater clairement ces réalisations du début de la civilisation sumérienne à 2.500 av. J.-C., 2.800 av. J.-C., 3.000 av. J.-C. et 3.500 av. J.-C.

Puis les pelles heurtèrent les fondations du premier temple dédié à Enki. Au dessous, le sol était vierge, rien n'avait jamais été construit jusqu'aux alentours de 3.800 av. J.-C., l'époque où la civilisation commença.


Conquête de l'Europe par Napoléon
Révolution américaine
Christophe Colomb découvre l'Amérique
Les Turcs s'emparent de Byzance
L'empire des Incas s'établit en Amérique du Sud
La civilisation aztèque se développe au Mexique
Le roi Jean d'Angleterre accorde la Carta Magna
Les Normands s'emparent de la Grande-Bretagne
Charlemagne forme le Saint Empire romain
Mohamed proclame l'Islam
Pillage de Rome
La civilisation maya gagne toute l'Amérique centrale
Les légions romaines s'emparent de Jérusalem
Jésus de Nazareth
Hannibal défie Rome
Début de la construction de la Grande Muraille de Chine
Alexandre le Grand gagne la bataille contre Darius
Début de l'âge classique grec
Fondation de la République romaine
Bouddha influence l'Inde
Cyrus envahit Babylone
Chute de Ninive
David est Roi de Jérusalem
Invasion de la Grèce par les Doriens
Exode des Israélites
Début de la culture mycéenne
Les Aryens émigrent en Inde
Développement de l'Empire hittite
Abraham quitte Our
Hammourabi est roi de Babylone
Développement de l'Assyrie et de Babylone
Début de la culture chinoise
Civilisation de la vallée de l'Indus
Les Hourrites arrivent au Moyen-Orient
Gudéa règne à Lagash
Our-Nammou est roi d'Our
Sargon, premier roi d'Akkad
Civilisation minoenne en Crête
Gilgamesh est roi d'Érek
Étana règne à Kish
Début de la civilisation égyptienne
Naissance du système de royauté à Kish
La civilisation sumérienne s'établit à Éridou
2000
1000
0
1000 av. J.-C.
2000 av. J.-C.
3000 av. J.-C.
4000 av. J.-C.

Chronologie de 6.000 ans. De 4.000 av. J.-C. à nos jours.

Ce n'était pas seulement la première civilisation au vrai sens du terme. C'était aussi une civilisation extrêmement développée et pluridisciplinaire, et, à maints égards, plus avancée que les autres cultures anciennes qui l'ont suivie. C'est indéniablement la civilisation sur laquelle la nôtre est fondée.

Ayant commencé à utiliser des pierres comme outils quelque 2.000.000 d'années plus tôt, l'homme atteignit cette civilisation sans précédent, en Sumer, environ 3.800 ans av. J.-C.

Plus extraordinaire encore est que, jusqu'à aujourd'hui, les savants n'ont aucune idée de l'identité des Sumériens, de leur origine, du comment et du pourquoi de la naissance et de l'éclosion de leur civilisation.

Car elle apparut soudainement, d'une manière imprévue et de nulle part.

H. Frankfort (*"Tell Uquair"*) utilise l'adjectif "époustouflant"; Pierre Amiet (*"Elam"*), "extraordinaire". A. Parrot (*"Sumer"*) la compare à "une flamme qui s'embrasa si soudainement". Leo Oppenheim (*"Ancient Mesopotamia"*) insista sur la "période incroyablement courte pendant laquelle cette civilisation a surgi." Joseph Campbell (*"Vie Masks of God"*) a résumé le tout en disant: "Avec une soudaineté renversante..., apparut dans ce petit jardin de Sumer (...) le syndrome culturel complet qui, depuis, a donné naissance à toutes les grandes civilisations du monde."

3 - Dieux de la Terre et du Ciel

Qu'est-ce qui fit qu'après des centaines de milliers d'années d'un lent et pénible développement humain, le cours des choses changea si soudainement et si radicalement et, qu'en un tour de main par trois fois, environ 11.000 ans, 7.400 ans et 3.800 ans av. J.-C., des nomades primitifs vivant de chasse et de cueillette se transformèrent en fermiers, en potiers, puis en bâtisseurs de villes, en ingénieurs, en mathématiciens, en astronomes, en métallurgistes, en marchands, en musiciens, en juges, en docteurs, en auteurs, en libraires, en prêtres ? On peut aller plus loin et se poser une question encore plus simple, si bien exprimée par le professeur R. J. Braidwood (*"Prehistoric Men"*) : "Pourquoi est-ce tout bonnement arrivé ? Pourquoi tous les êtres humains ne vivent-ils pas toujours comme le faisaient les Maglémosiens ?"

Les Sumériens, le peuple grâce auquel cette haute civilisation vit soudain le jour, avaient une réponse à cette question. Elle est résumée dans une des dizaines de milliers d'anciennes inscriptions mésopotamiennes qui ont été mises au jour. "Tout ce qui semble beau, nous l'avons fait par la grâce des dieux."

Ces dieux de Sumer, qui étaient-ils ?

Les dieux des Sumériens étaient-ils comme les dieux grecs que l'on décrit, vivant au sein d'une grande cour et festoyant aux cieux dans le Grand Salon de Zeus, à savoir l'Olympe dont le pendant sur Terre constituait le plus haut sommet de Grèce, le mont Olympe ?

Les Grecs décrivaient leurs dieux comme anthropomorphiques, physiquement semblables aux mortels, hommes et femmes. Ils connaisaient le bonheur, la colère, la jalousie; ils faisaient l'amour, se disputaient, se battaient. Ils procréaient comme les humains, c'est-à-dire avaient des enfants par relation sexuelle, entre eux ou avec des humains.

Ils étaient inaccessibles et, cependant, ils se mêlaient sans cesse des affaires des hommes. Ils pouvaient se déplacer à des vitesses considérables, apparaître et disparaître. Ils possédaient des armes d'une puissance immense et inhabituelle. Chacun d'entre eux avait une fonction précise et, en conséquence, une activité humaine spécifique pouvait souffrir ou jouir de l'attitude du dieu responsable de cette activité. C'est pourquoi les rituels de culte et les offrandes aux dieux étaient censés aider à gagner leurs faveurs.

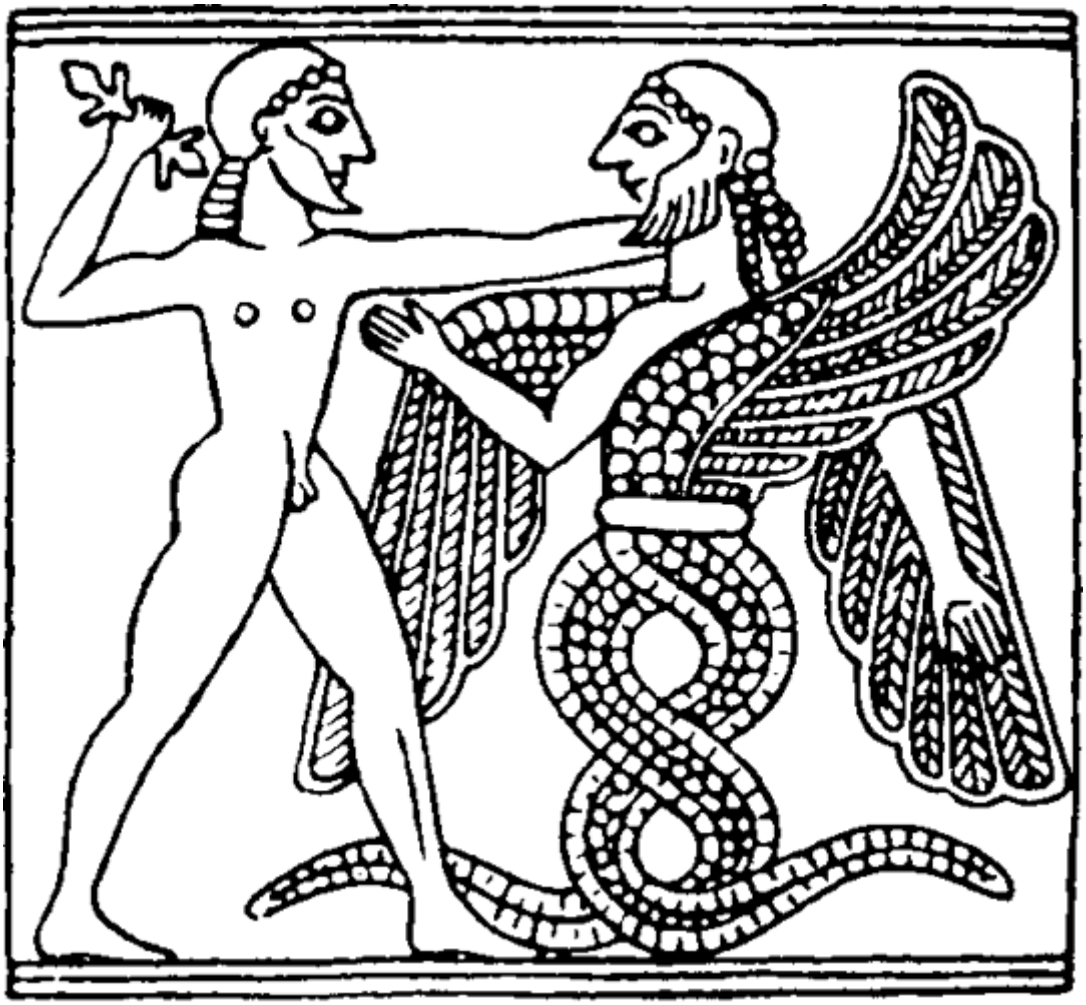
La divinité principale des Grecs pendant la civilisation hellénique était Zeus, "Père des Dieux et des Hommes", maître "du Feu Céleste". Son arme principale, et, par conséquent, son symbole, était la foudre. Il était un "roi" sur Terre, descendu des cieux. Il prenait des décisions, faisait le bien et le mal parmi les mortels, mais son domaine original était dans les cieux.

Il n'était ni le premier dieu sur Terre, ni la première divinité à être allée dans le Ciel. En mélangeant la cosmologie et la théologie pour en arriver à ce que les savants nomment la mythologie, les Grecs croyaient qu'à l'origine régnait le Chaos. Puis apparut Gaea (la Terre) et son conjoint Uranus (le Ciel). De Gaea et d'Uranus naquirent les douze Titans, six mâles et six femelles. Leurs actes légendaires eurent beau avoir eu lieu sur Terre, on pense qu'ils avaient des équivalents célestes.

Chronos, le plus jeune des Titans mâles, apparaît comme figure principale de la mythologie olympienne. Il obtint la suprématie des Titans, en flouant son père après l'avoir castré. Redoutant les autres Titans, Chronos les bannit et les fit emprisonner. Il fut, pour cela, maudit par sa mère. La malédiction prophétisait qu'il souffrirait le même sort que son père et serait détrôné par l'un de ses fils.

Chronos eut des rapports avec sa propre sœur Rhéa, qui lui donna trois fils : Hadès, Poséidon et Zeus, et trois filles, Hestia, Déméter et Hera. Une fois encore, il était écrit que le plus jeune fils serait celui qui se débarrasserait de son père. La malédiction de Gaea se réalisa lorsque Zeus renversa Chronos, son père.

Il semblerait que la prise de pouvoir n'allât pas sans peine. S'ensuivirent des années de bataille entre les dieux et une horde d'êtres monstrueux. La bataille décisive se joua entre Zeus et Typhon, une divinité semblable à un serpent. La lutte s'étendit sur de vastes territoires sur Terre et dans les Cieux. La bataille finale eut lieu sur le mont Casius, près de la frontière entre l'Égypte et l'Arabie, vraisemblablement dans la péninsule du Sinaï.



La bataille décisive se joua entre Zeus et Typhon, une divinité semblable à un serpent. La lutte s'étendit sur de vastes territoires sur Terre et dans les Cieux. La bataille finale eut lieu sur le mont Casius, près de la frontière entre l'Égypte et l'Arabie, vraisemblablement dans la péninsule du Sinaï.

Vainqueur du combat, Zeus fut reconnu dieu suprême. Il dut néanmoins partager le pouvoir avec ses frères. Par choix ou (selon une autre version en tirant au sort), Zeus reçut le contrôle des Cieux. Son frère aîné Hadès reçut "le Monde d'En-Bas" et son autre frère Poséidon devenait maître des mers.

Quoique, avec le temps, Hadès et sa région soient devenus synonymes d'Enfer, son domaine était à l'origine un territoire situé quelque part "très bas", couvrant à la fois des marécages, des déserts et des terres irriguées par de puissants fleuves. On surnommait Hadès "l'Invisible" et on le disait distant, revêche, sévère, insensible aux prières et aux sacrifices. Poséidon, en revanche, se montrait souvent, brandissant son symbole (le trident). Quoiqu'il fût à la tête des mers, il était aussi maître des arts, de la métallurgie, de la sculpture et aussi magicien de grand talent et exorciste. Alors que Zeus est dépeint dans les traditions et légendes grecques comme très sévère avec l'humanité — c'est lui qui projetait même, à une époque, de la détruire —, on voyait en Poséidon un ami de l'humanité et un dieu qui s'évertuait à gagner les louanges des mortels.

Les trois frères et leurs trois soeurs, tous enfants de Chronos par sa soeur Rhéa, composaient la partie la plus ancienne du cercle de l'Olympe, à savoir le Groupe des douze grands dieux. Les six autres étaient tous issus de Zeus et les contes grecs traitent principalement de leur généalogie et de leurs relations.

Les dieux masculins et féminins conçus par Zeus furent mis au monde par différentes déesses. Tout d'abord lié à une déesse nommée Métis, Zeus eut une fille, la grande déesse Athéna. Elle avait la responsabilité du bon sens et des travaux manuels et était, par là même, la déesse de la Sagesse. Mais, pour être la seule à être restée auprès de Zeus pendant son combat avec Typhon — tous les autres dieux s'étant enfuis —, elle révéla des talents martiaux et devint aussi déesse de la Guerre. Elle était "Ia jeune fille par excellence" et ne devint jamais la femme de personne. Mais certains récits la lient souvent à son oncle Poséidon, dont la conjointe officielle était la déesse Femme du Labyrinthe de l'île de Crête, mais qui avait pour maîtresse Athéna, sa nièce.

Zeus se lia par la suite avec d'autres déesses, mais leurs enfants ne furent pas jugés dignes du Cercle de l'Olympe. Quand Zeus décida d'entreprendre la sérieuse tâche d'engendrer un enfant mâle, il alla voir ses sœurs. L'aînée, Hestia, au dire de tous, une solitaire, était peut-être trop vieille, trop malade pour prendre part à des activités matrimoniales. Zeus ne se fit pas prier pour se précipiter vers Déméter, la puînée, la déesse de l'Abondance. Mais, au lieu d'un fils, elle lui donna une fille, Perséphone, qui épousa son oncle Hadès et partagea son pouvoir sur le Monde d'En-Bas.

Zeus, déçu de ne pas avoir eu de fils, alla chercher amour et réconfort auprès d'autres déesses. D'Harmonia il eut neuf filles. Létae, ensuite, lui donna une fille, Artémis, et un fils, Apollon, qui furent aussitôt assimilés au groupe des divinités principales.

Apollon, premier fils de Zeus, fut l'un des plus grands dieux du Panthéon hellénique, craint des hommes comme des dieux. Auprès des mortels, il était l'interprète de la volonté de son père et ainsi l'expert en matière de lois religieuses et de culte dans les temples. Représentant les lois morales et divines, il symbolisait la purification et la perfection à la fois physiques et spirituelles.

Le deuxième fils de Zeus, né de la déesse Maia, fut Hermès, protecteur des bergers, gardien des troupeaux et du bétail. Moins important et puissant que son frère Apollon, il était plus proche des affaires humaines. On lui attribuait tous les coups de chance. En tant que dispensateur de bonnes choses, il était dieu du commerce, protecteur des marchands et des voyageurs. Mais son rôle principal dans les mythes et épopées fut celui de héraut de Zeus, donc de messager des dieux.

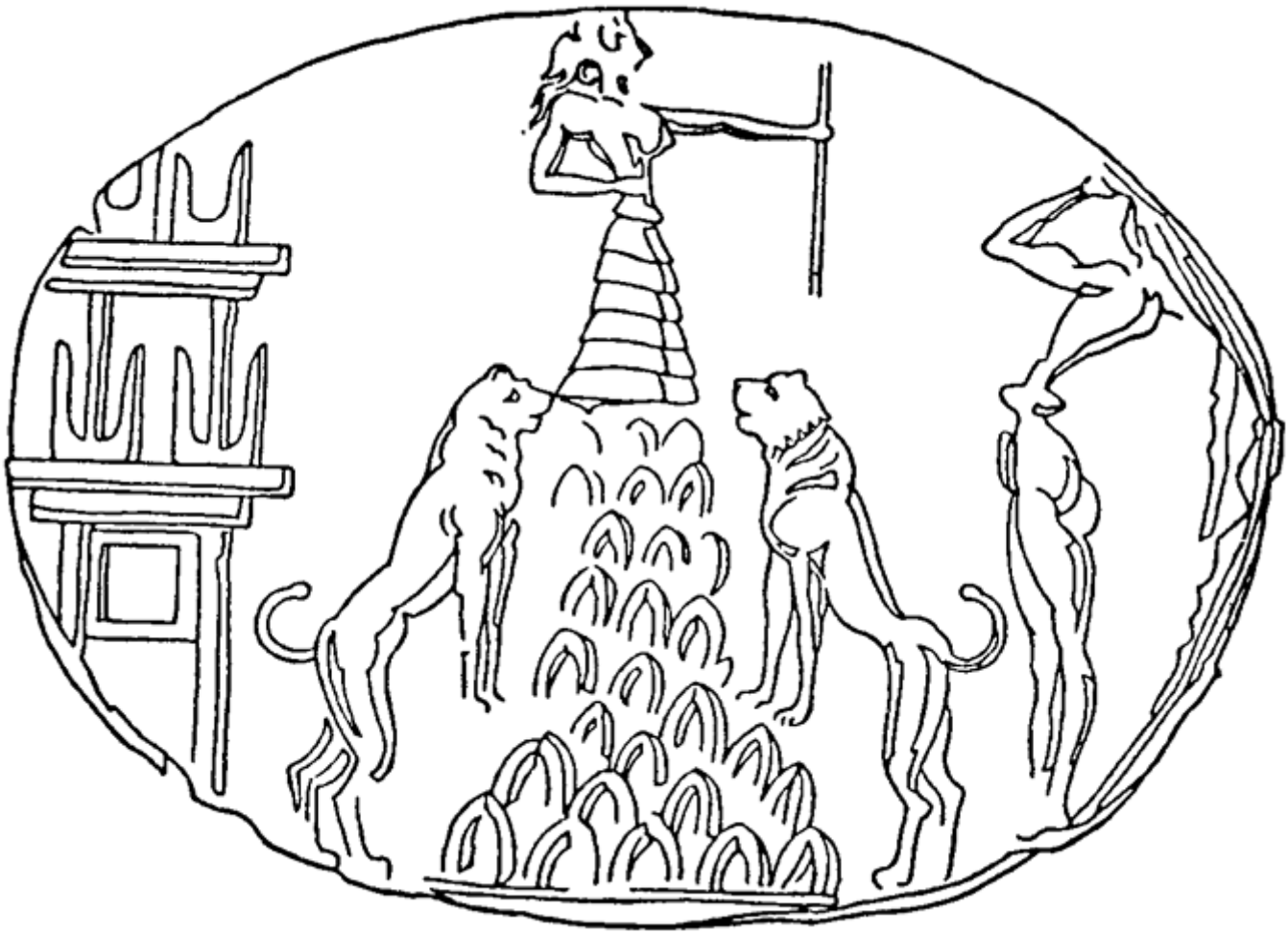
Tenu par certaines traditions dynastiques, Zeus devait encore avoir un fils d'une de ses soeurs, et il alla voir la plus jeune, Héra. L'épousant selon les rites du mariage sacré, Zeus la proclama reine des dieux et déesse mère. Leur mariage fut béni avec les naissances d'un fils, Arès, et de deux filles. Mais, en raison des infidélités continuelles de Zeus, il fut instable, ainsi que, selon les rumeurs, d'une infidélité d'Héra qui fit douter de la vraie paternité d'un autre fils, Héphaestos.

Arès fut aussitôt incorporé au cercle des douze principaux dieux de l'Olympe et nommé lieutenant chef de Zeus, dieu de la guerre. On le dépeignait comme l'esprit du carnage. Cependant, il était loin d'être invincible. Lors de la bataille de Troie, aux côtés des Troyens, il subit une blessure que seul Zeus put guérir.

Héphaestos, en revanche, dut se battre pour accéder au sommet de l'Olympe et devenir Dieu de la créativité. On lui attribua le feu de la forge et l'art de la métallurgie. Il était un divin artificier, fabricant d'objet pratiques ou magiques pour les dieux et les hommes. La légende veut qu'il soit né boiteux et que, de colère, sa mère Héra le rejetât aussitôt. Une autre version — et sans doute plus vraisemblable — affirme que ce fut Zeus qui le bannit en raison du doute concernant sa paternité. Mais Héphaestos usa de ses pouvoirs créateurs magiques pour contraindre Zeus à lui donner un siège parmi les grands dieux.

Les légendes racontent aussi que Héphaestos fit un jour un filet invisible qui, déclenché par la chaleur d'un éventuel amant, devait se refermer sur le lit de sa femme. En effet, une telle protection peut avoir été de rigueur, car sa femme et conjointe était Aphrodite, déesse de l'Amour et de la Beauté. Il est donc parfaitement normal que des récits d'histoires d'amour se soient créées autour de son personnage... Dans la plupart de ces récits, le séducteur était Arès, frère d'Héphaestos (l'un des enfants nés de cet amour illicite fut Éros, le Dieu de l'Amour).

Aphrodite fut admise au cercle olympien des douze dans des circonstances qui éclairent notre propos. Elle n'était ni la soeur de Zeus, ni sa fille, cependant on ne pouvait pas la laisser pour compte. Elle venait des côtes asiatiques de la Méditerranée, face à la Grèce (selon le poète grec Hésiode, elle arriva via Chypre) et revendiquait une origine très ancienne : elle se disait sortie du sexe d'Uranus. Ainsi généalogiquement parlant, elle était d'une génération en arrière sur Zeus, c'est-à-dire, sœur de son père et incarnation de l'ancêtre castré des dieux.



Aphrodite fut admise au cercle olympien des douze dans des circonstances qui éclairent notre propos. Elle n'était ni la soeur de Zeus, ni sa fille, cependant on ne pouvait pas la laisser pour compte. Elle venait des côtes asiatiques de la Méditerranée, face à la Grèce (selon le poète grec Hésiode, elle arriva via Chypre) et revendiquait une origine très ancienne : elle se disait sortie du sexe d'Uranus. Ainsi généalogiquement parlant, elle était d'une génération en arrière sur Zeus, c'est-à-dire, sœur de son père et incarnation de l'ancêtre castré des dieux.

Il fallait donc qu'Aphrodite fût incluse parmi les dieux de l'Olympe. Mais on ne pouvait pas apparemment aller au-delà de douze. On trouva une solution ingénieuse. En enlever un pour en ajouter un. Puisque Hadès dirigeait le "Monde d'En-Bas" et n'était jamais parmi les grands dieux du mont Olympe, une place fut libérée à point nommé pour l'accueillir dans le cercle exclusif des Douze.

Il semble aussi que le chiffre douze établissait une condition à double sens : il ne pouvait pas y avoir plus de douze Olympiens, mais pas moins non plus. Une évidence pour qui connaît les circonstances qui conduisirent Dyonisos à entrer dans le cercle de l'Olympe. Il était le fils de Zeus, né du rapport de Zeus avec sa propre fille, Sémélé. Dyonisos, qui dut être caché pour ne pas subir la colère de Héra, fut envoyé vers des terres lointaines qui incluaient l'Inde même. Où qu'il allât, il initia les gens à la viticulture et à la viniculture. Entre-temps, un siège se libéra sur l'Olympe. Hestia, la sœur aînée de Zeus, trop faible et très vieille, fut complètement écartée du cercle des Douze. Alors Dyonisos revint en Grèce et fut autorisé à prendre la place vacante. De nouveau, les Olympiens étaient au complet.

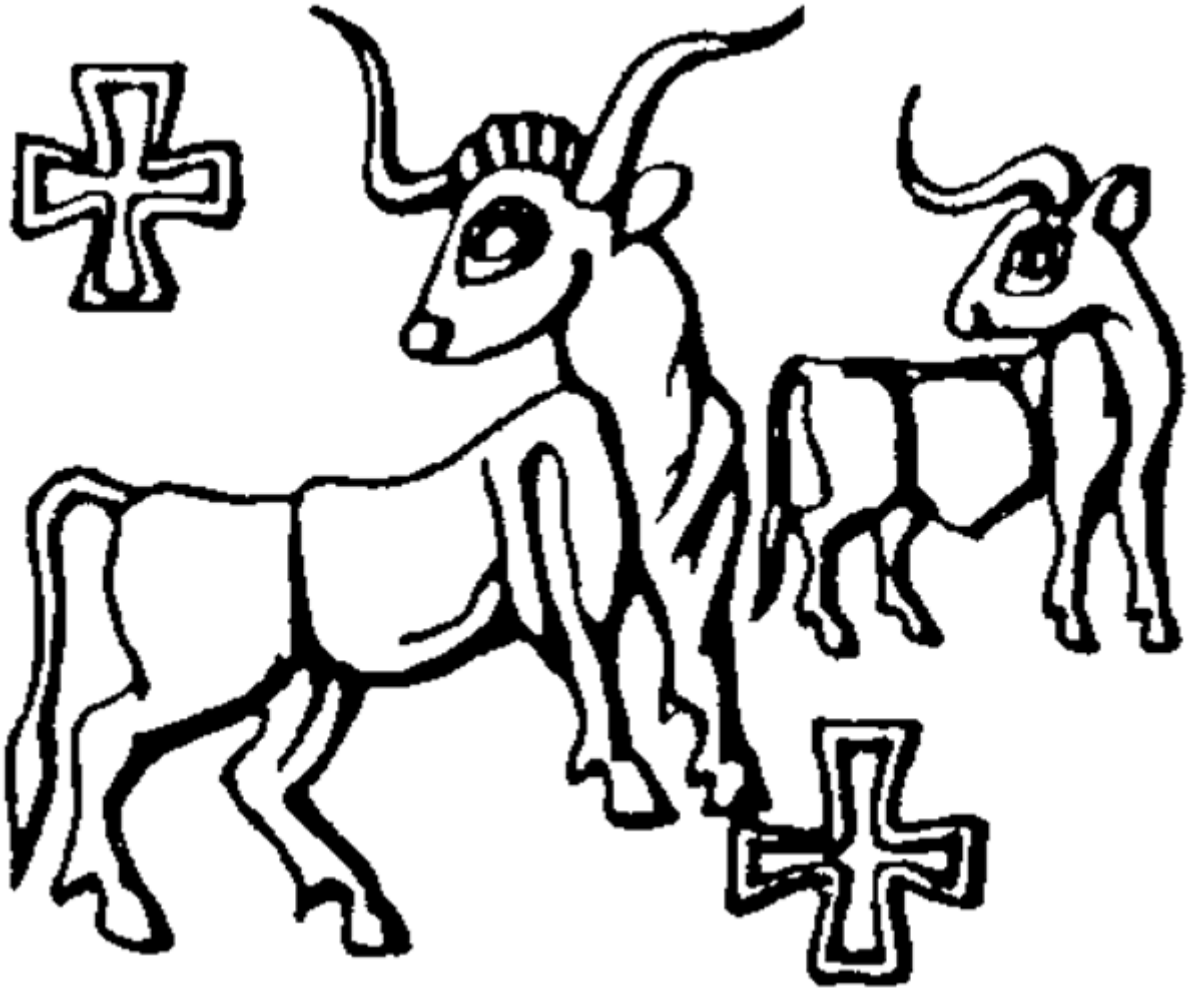
Quoique la mythologie grecque manque de clarté quant aux origines de l'humanité, les légendes racontent que les héros et les rois descendaient des dieux. Ces demi-dieux formaient le lien entre la destinée humaine (ils devaient travailler quotidiennement et étaient tributaires des éléments et fléaux naturels, de la maladie et de la mort) et un passé doré où seuls les dieux parcouraient la terre. Et quoique tant de dieux fussent nés sur Terre, le cercle des Douze Olympiens représentait la face céleste des dieux. Dans *l'Odyssée*, l'Olympe se situe "dans l'air pur d'en haut". Les douze grands dieux originaux étaient des dieux du Ciel qui étaient descendus sur Terre; et ils représentaient les douze corps célestes dans "la voûte du Ciel".

Les noms latins qui furent attribués aux grands dieux quand les Romains adoptèrent le panthéon grec mettent en évidence leurs associations astrales. Gaea devint la Terre; Hermès, Mercure; Aphrodite, Vénus; Arès, Mars; Chronos, Saturne; et Zeus, Jupiter. En perpétuant la tradition grecque, les Romains représentèrent Jupiter comme un dieu du tonnerre dont l'arme était la foudre. Comme les Grecs, les Romains l'associèrent au taureau.

En perpétuant la tradition grecque, les Romains représentèrent Jupiter comme un dieu du tonnerre dont l'arme était la foudre. Comme les Grecs, les Romains l'associèrent au taureau.

Personne à présent ne doute plus que les bases de la civilisation bien distincte qui fut celle de la Grèce furent établies sur l'île de Crête où s'épanouit la culture minoenne, autour de 2.700 à 1.400 av. J.-C. Le récit du minotaure domine les mythes et les légendes minoennes. Cet être mi-homme, mi-taureau fut engendré par l'union d'un taureau et de Pasiphaë, la femme du roi Minos. Les fouilles archéologiques ont confirmé l'étendue du culte minoen pour le taureau, et

certains sceaux en rouleau montrent le taureau comme un être divin accompagné par un symbole en croix, représentant une planète ou une étoile non identifiée. Ce qui laissa penser qu'il ne s'agissait pas dans le culte minoen du taureau terrestre, mais du Taureau céleste — la constellation Taurus — commémorant certains événements qui avaient lieu lorsque le soleil arriva à l'équinoxe du printemps dans cette constellation, vers 4.000 av. J.-C.



Le récit du minotaure domine les mythes et les légendes minoennes. Cet être mi-homme, mi-taureau fut engendré par l'union d'un taureau et de Pasiphaë, la femme du roi Minos. Les fouilles archéologiques ont confirmé l'étendue du culte minoen pour le taureau, et certains sceaux en rouleau montrent le taureau comme un être divin accompagné par un symbole en croix, représentant une planète ou une étoile non identifiée. Ce qui laissa penser qu'il ne s'agissait pas dans le culte minoen du taureau terrestre, mais du Taureau céleste — la constellation Taurus — commémorant certains événements qui avaient lieu lorsque le soleil arriva à l'équinoxe du printemps dans cette constellation, vers 4.000 av. J.-C.

Selon la tradition grecque, Zeus arriva en Grèce de Crète, d'où il s'était enfui (en traversant la Méditerranée à la nage) après avoir ravi Europa, la très belle fille du roi de la ville phénicienne de Tyr. En effet, quand la plus ancienne écriture minoenne fut enfin déchiffrée par Cyrus H. Gordon, elle se révéla être "un dialecte sémitique provenant des côtes de l'est de la Méditerranée".

En fait, les Grecs n'ont jamais prétendu que les dieux olympiens étaient venus en Grèce directement des cieux. Zeus arriva par la Crête, en traversant la Méditerranée. Aphrodite était venue par la mer du Proche-Orient, via Chypre. Poséidon (Neptune pour les Romains) amena avec lui le cheval d'Asie Mineure. Athéna apporta à la Grèce "l'olive, fertile, qui s'ensemence elle-même" des terres de la Bible.

Sans aucun doute, les traditions grecques et la religion sont venues en Grèce du Proche-Orient, par l'Asie Mineure et les îles méditerranéennes. C'est de là que leur panthéon tirait ses racines; nous devons donc y rechercher l'origine des dieux Grecs et leur rapport astral avec le chiffre douze.

L'hindouisme, l'ancienne religion de l'Inde, considère les *Vedas* — des compositions d'hymnes, des formules sacrificatoires, et d'autres paroles liées aux dieux — comme Écritures Saintes, "d'origine non humaine". La tradition hindoue affirme que les dieux les composèrent eux-mêmes à une époque qui précédait la nôtre. Mais avec le temps qui s'écoulait, les 100.000 vers originaux qui se transmettaient oralement de générations en générations furent de plus en plus perdus et confondus. Finalement un sage transcrivit les vers qui restaient, les divisant en quatre livres, puis il confia à chacun de ses quatre disciples principaux la garde des *Vedas*.

Lorsque, au XIXe siècle, les savants commencèrent à déchiffrer et à comprendre les langues oubliées et à retracer les rapports qui existaient entre elles, ils se rendirent compte que les *Vedas* avaient été écrites dans une langue européenne très ancienne, précédant le sanskrit — qui est la langue-souche de l'Inde, du grec, du latin et d'autres langues européennes. Lorsqu'ils furent enfin capables de lire et d'analyser les *Vedas*, ils furent surpris de constater l'étrange similitude entre les dieux grecs et les dieux des récits védiques.

Les *Vedas* racontent que les dieux étaient tous membres d'une grande famille où ne régnait pas toujours la paix. Parmi les histoires d'ascension vers les cieux et de descentes sur Terre, de batailles aériennes, d'armes formidables, d'amitiés et de rivalités, de mariage et d'infidélités, il semble qu'il existait la préoccupation fondamentale d'enregistrer la généalogie — qui engendra qui, et qui était le premier-né de qui. Les dieux sur Terre venaient des cieux; et les divinités principales, même sur Terre, continuaient à représenter des corps célestes.

A la source des temps, les Rishis ("les êtres ondoyants des premiers temps") "ondoyaient" dans les cieux, dotés de pouvoirs irrésistibles. Parmi eux, sept étaient les grands progéniteurs. Les dieux Rahu ("démon") et Kétu ("désuni") furent jadis un seul et même corps céleste cherchant à se joindre illicitement aux autres dieux; mais le dieu des Tempêtes lança son arme de flammes qui le coupa en deux — Rahu, la "tête du dragon"; qui parcourt les cieux sans relâche cherchant à se venger, et Ketu, "la queue du dragon". Mar Ishi, l'ancêtre de la dynastie solaire, donna naissance à Kash-Yapa ("celui qui est le trône"). Les *Vedas* le décrivent comme ayant été très prolifique; mais la succession de sa dynastie ne fut perpétuée que par les dix enfants qu'il eut de Prit-Hivi ("mère divine").

Kash-Yapa était à la tête de la dynastie, il était également chef des devas ("les êtres rayonnants") et portait le titre de Dyaus-Pitar ("père rayonnant"). Avec sa conjointe et ses dix enfants, ils constituaient la famille de douze Adityas, dieux auxquels on attribua à chacun un signe du zodiaque et un corps céleste. Le corps céleste de Kash-Yapa était l'"étoile brillante"; Prit-Hivi représente la Terre. Puis il y avait les dieux dont le pendant céleste était le Soleil, la Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus et Saturne.

Avec le temps, le commandement du panthéon des douze fut transmis à Varuna, le Dieu de l'Étendue Céleste. Il était omniprésent et omnivoyant; un des hymnes qui lui était destiné se lit tel un psaume de la Bible :

C'est lui qui fait briller le soleil dans les cieux,
Et les vents qui soufflent sont sa respiration.
Il a creusé le lit des rivières;
Elles coulent à sa volonté.
Il a créé les profondeurs de la mer.

Tôt ou tard, son règne prit fin. Indra, le Dieu qui abattit le "Dragon" céleste, accapara le trône en massacrant son père. Il était le nouveau seigneur des Cieux et dieu des Tempêtes. Ses armes étaient l'éclair et le tonnerre, et son épithète, Seigneur des Armées. Cependant, il avait à partager son empire avec ses deux frères. L'un était Vivashvat, le progéniteur de Manu, le premier homme. L'autre était Agni ("celui qui enflamme") qui apporta sur la Terre son feu des cieux afin que l'homme puisse s'en servir à des fins industrielles.

Les similitudes entre les panthéons grec et védique sont évidentes. Les récits se rapportant aux divinités principales, aussi bien que les strophes traitant d'une multitude de divinités secondaires — des fils, des femmes, des filles, des maîtresses — sont manifestement des doubles (ou des originaux ?) des récits grecs. Il n'y a aucun doute que Dyaus (*dyaus* = Dieu) vint à signifier Zeus; Dyaus Pitar, Jupiter; Varuna, Uranus; ainsi de suite. De part et d'autre, le cercle des grands dieux est resté fixé à douze, quels que fussent les changements qui eurent lieu dans cette succession divine.

Comment, à deux endroits si éloignés, aussi bien dans l'espace géographique que dans le temps, aurait pu naître une telle similitude ?

Les savants pensent que, quelque part au IIe millénaire av. J.-C., un peuple parlant une langue indo-européenne établi au nord de l'Iran et dans la région du Caucase entreprit de grandes migrations. Un groupe se dirigea par le sud-est, vers l'Inde. Les Hindous les appelaient Aryens ("hommes nobles"). Ils apportèrent avec eux les *Vedas*, qui se transmettaient alors oralement, aux alentours de 1.500 av. J.-C. Une autre vague de cette migration indo-européenne partit à l'ouest vers l'Europe. Certains contournèrent la mer Noire et arrivèrent en Europe par les steppes de la Russie. La plupart de ces gens, avec leurs traditions et leur religion, atteignirent la Grèce par l'itinéraire le plus court, soit l'Asie Mineure. En fait, certaines des plus anciennes villes grecques ne se situent pas en Grèce, mais à l'extrémité ouest de l'Asie Mineure.

Qui étaient ces Indo-européens qui élurent domicile en Anatolie ? Peu de nos connaissances occidentales ont pu éclaircir ce sujet.

Une fois de plus, la seule source disponible et fiable se révéla être l'Ancien Testament. Les savants y trouvèrent plusieurs références aux "Hittites", un peuple habitant les montagnes d'Anatolie. Contrairement à l'inimitié que l'on trouve exprimée dans l'Ancien Testament envers les Cananéens et leurs voisins dont les moeurs étaient considérés comme une "abomination", en revanche, les "Hittites" étaient perçus tommes des amis et les alliés d'Israël. Bathsheba, convoitée par le roi David, était la femme d'Uriah le Hittite, un officier de l'armée du roi David. Le roi Salomon se créa des alliances en épousant les filles des rois étrangers; il prit à la fois comme femmes la fille d'un pharaon égyptien et celle d'un roi hittite. Par ailleurs,

une armée de Syriens envahisseurs s'enfuit à la rumeur que le "roi d'Israël avait engagé les rois des Hittites et les rois des Égyptiens contre nous". Ces brèves allusions aux Hittites révèlent l'estime extrême que portaient les autres peuples de l'ancien Proche-Orient à leur génie militaire.

Avec le déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens — puis, par la suite, des inscriptions mésopotamiennes —, les savants trouvèrent de nombreuses références à une "terre de Hatti" définie tel un grand et puissant royaume en Anatolie. Se pourrait-il qu'une puissance aussi importante n'ait pas laissé de traces ? Forts des connaissances que leur fournissaient les textes égyptiens et mésopotamiens, les savants entreprirent de fouiller les sites anciens des régions montagneuses de l'Anatolie. Leurs efforts furent fructueux : ils trouvèrent des villes hittites, des palais, des trésors royaux, des tombes royales, des temples, des objets religieux, des outils, des armes, des objets d'art. Par-dessus tout, ils trouvèrent de nombreuses inscriptions — en écriture tant pictographique que cunéiforme. Les Hittites de la Bible prenaient vie.

L'ancien Proche-Orient nous a légué un monument unique qui est une paroi gravée placée à l'extérieur de l'ancienne capitale hittite (le site est à présent appelé Yazilikaya, ce qui, en turc, signifie "rocher inscrit"). Après avoir traversé les portails et les sanctuaires, les fidèles arrivaient sur une galerie en plein air, une ouverture parmi un demi-cercle de rochers sur lesquels figurent tous les dieux hittites en procession.

Venant de la gauche, il y a un long défilé de divinités essentiellement mâles, distinctement organisées en "compagnies" de douze. A l'extrême-gauche, donc les derniers à défiler dans cette étonnante parade, se trouvent douze divinités, toutes identiques et portant toutes la même arme.

Venant de la gauche, il y a un long défilé de divinités essentiellement mâles, distinctement organisées en "compagnies" de douze. A l'extrême-gauche, donc les derniers à défiler dans cette étonnante parade, se trouvent douze divinités, toutes identiques et portant toutes la même arme.

Le groupe des douze marcheurs du milieu comprend quelques divinités d'apparence plus âgée, certaines portant des armes différentes et deux autres, clairement mises en évidence par un symbole divin.

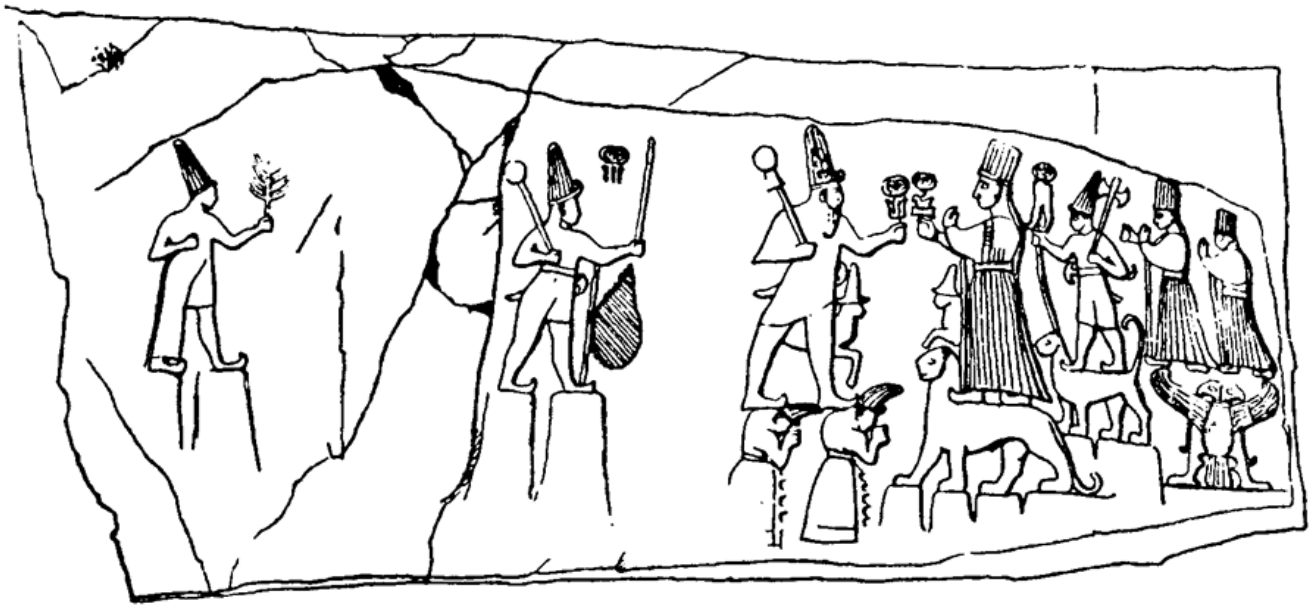
Le groupe des douze marcheurs du milieu comprend quelques divinités d'apparence plus âgée, certaines portant des armes différentes et deux autres, clairement mises en évidence par un symbole divin.

Le troisième groupe de douze, en tête, est manifestement composé des divinités masculines et féminines les plus importantes. Leurs armes et leurs emblèmes sont plus variés; quatre d'entre eux ont au-dessus d'eux des symboles divins et célestes; deux d'entre eux sont ailés. Ce groupe comprend également des participants non divins : deux taureaux soutiennent un globe, et le roi des Hittites portant une calotte debout sous l'emblème d'un disque ailé.

Fig. 27

Le troisième groupe de douze, en tête, est manifestement composé des divinités masculines et féminines les plus importantes. Leurs armes et leurs emblèmes sont plus variés; quatre d'entre eux ont au-dessus d'eux des symboles divins et célestes; deux d'entre eux sont ailés. Ce groupe comprend également des participants non divins : deux taureaux soutiennent un globe, et le roi des Hittites portant une calotte debout sous l'emblème d'un disque ailé.

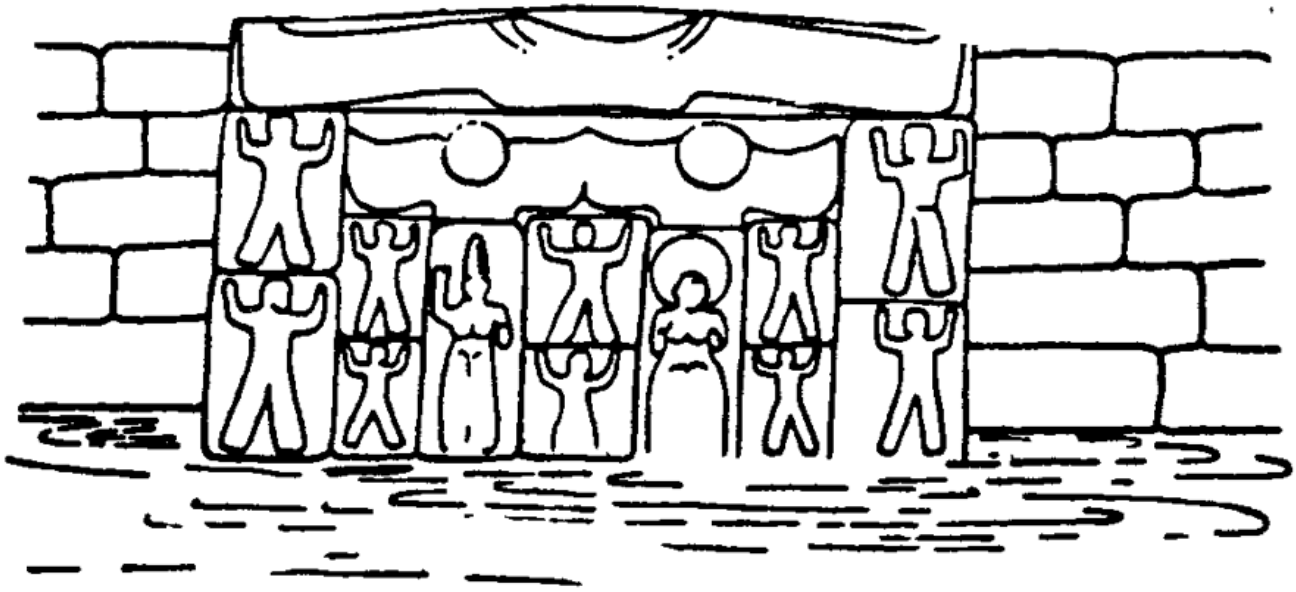
Venant de la droite, on trouve deux groupes de divinités féminines, mais les sculptures des rochers sont trop mutilées pour discerner quel était leur nombre original. Nous n'aurons certainement pas tort de présumer qu'ils étaient aussi composés de deux "compagnies" de douze chacun.
Les deux défilés de la gauche et de la droite se rencontrent sur un panneau central, où les grands dieux sont clairement représentés, car tous en position d'élévation, au-dessus de montagnes d'animaux, d'oiseaux, et l'un d'eux sur les épaules de serviteurs divins.



Venant de la droite, on trouve deux groupes de divinités féminines, mais les sculptures des rochers sont trop mutilées pour discerner quel était leur nombre original. Nous n'aurons certainement pas tort de présumer qu'ils étaient aussi composés de deux "compagnies" de douze chacun. Les deux défilés de la gauche et de la droite se rencontrent sur un panneau central, où les grands dieux sont clairement représentés, car tous en position d'élévation, au-dessus de montagnes d'animaux, d'oiseaux, et l'un d'eux sur les épaules de serviteurs divins.

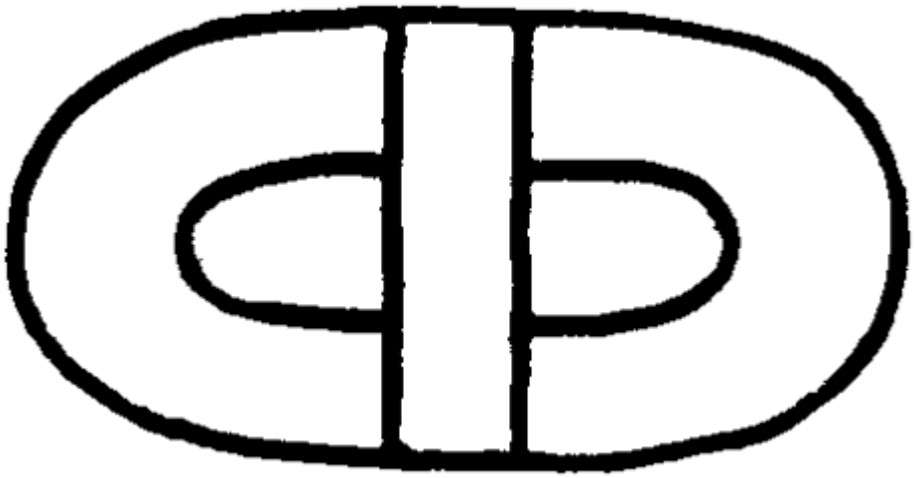
De nombreux savants s'efforcèrent (par exemple, E. Laroche, *Le Panthéon de Yazilikaya*) de déterminer les noms, les titres et le rôle des divinités faisant partie du défilé, à partir de peintures, de symboles hiéroglyphiques, et aussi d'après des textes partiellement lisibles et des noms de dieux gravés sur les rochers. Il est clair que le panthéon hittite, lui aussi, était gouverné par les douze "Olympiens". Les dieux de moindre importance étaient rangés en groupe de douze, et les grands dieux de la Terre étaient associés aux douze corps célestes.

Un autre monument hittite, un sanctuaire religieux en maçonnerie découvert près du Beit-Zehir d'aujourd'hui est une preuve supplémentaire que leur panthéon était gouverné par le "nombre sacré" douze. Le couple divin y est distinctement représenté entouré de dix autres dieux : soit un nombre total de douze.



Un autre monument hittite, un sanctuaire religieux en maçonnerie découvert près du Beit-Zehir d'aujourd'hui est une preuve supplémentaire que leur panthéon était gouverné par le "nombre sacré" douze. Le couple divin y est distinctement représenté entouré de dix autres dieux : soit un nombre total de douze.

Les conclusions des fouilles archéologiques nous indiquent que les Hittites vénéraient des dieux qui venaient "des Cieux et de la Terre", tous liés entre eux et placés selon une hiérarchie généalogique. Certains de ces dieux étaient grands et "anciens" car, à l'origine, ils venaient des cieux. Leur symbole — qui, dans l'écriture hittite pictographique, signifie "divin" ou "dieu céleste" — ressemble à une paire de grosses lunettes protectrices.



Les conclusions des fouilles archéologiques nous indiquent que les Hittites vénéraient des dieux qui venaient "des Cieux et de la Terre", tous liés entre eux et placés selon une hiérarchie généalogique. Certains de ces dieux étaient grands et "anciens" car, à l'origine, ils venaient des cieux. Leur symbole — qui, dans l'écriture hittite pictographique, signifie "divin" ou "dieu céleste" — ressemble à une paire de grosses lunettes protectrices.

On trouve fréquemment ce symbole sur des sceaux ronds comme faisant partie d'objets ressemblant à des fusées.

On trouve fréquemment ce symbole sur des sceaux ronds comme faisant partie d'objets ressemblant à des fusées.

D'autres dieux étaient présents, non seulement sur Terre mais aussi parmi les Hittites, agissant comme souverains suprêmes des terres, nommant les rois humains, et les instruisant en matière de guerre, de traités, et toutes autres affaires internationales.

Teshoub, ce qui signifie "souffleur de vent", dirigeait les dieux hittites physiquement présents. Ainsi, il était ce que les savants appellent un dieu de Tempête, associé aux vents, au tonnerre et à la foudre. On le surnomma Tarou ("taureau"). Les Hittites, comme les Grecs, nous ont décrit leur culte du taureau; et, tel Jupiter qui vint après lui, Teshoub était représenté debout sur le dos d'un taureau en dieu du Tonnerre et de la Foudre.

Teshoub, ce qui signifie "souffleur de vent", dirigeait les dieux hittites physiquement présents. Ainsi, il était ce que les savants appellent un dieu de Tempête, associé aux vents, au tonnerre et à la foudre. On le surnomma Tarou ("taureau"). Les Hittites, comme les Grecs, nous ont décrit leur culte du taureau; et, tel Jupiter qui vint après lui, Teshoub était représenté debout sur le dos d'un taureau en dieu du Tonnerre et de la Foudre.

Les textes hittites, ainsi que les légendes grecques qui suivirent, racontent comment le chef de leurs dieux dut, pour consolider sa suprématie, se battre contre un monstre. Un texte intitulé par les érudits "le Mythe du Massacre du Dragon", identifie l'adversaire de Teshoub comme étant le dieu Yanka. N'ayant pas réussi à le vaincre, Teshoub réclama l'aide des autres dieux, mais une déesse vint seulement lui prêter assistance et le débarrassa de Yanka en l'enivrant lors d'une fête.

Les savants reconnaissent à de tels contes l'origine de la légende de saint Georges et du dragon, et ils se réfèrent à l'adversaire frappé par le "bon" dieu comme étant le serpent. Mais, en fait, Yanka signifie "serpent" et les peuples anciens décrivaient ainsi le dieu du "mal" — tel qu'on peut le voir sur ce bas-relief d'un site hittite.

Les savants reconnaissent à de tels contes l'origine de la légende de saint Georges et du dragon, et ils se réfèrent à l'adversaire frappé par le "bon" dieu comme étant le serpent. Mais, en fait, Yanka signifie "serpent" et les peuples anciens décrivaient ainsi le dieu du "mal" — tel qu'on peut le voir sur ce bas-relief d'un site hittite.

Zeus également, nous l'avons montré, ne combattit pas un "dragon", mais un dieu-serpent. Comme nous le verrons plus tard, une grande signification était attribuée à ces anciennes traditions de combat entre un Dieu des vents et une divinité serpent. Ici, cependant, nous ne pouvons qu'insister sur le fait que les batailles entre les dieux pour accéder à la divine souveraineté étaient enregistrées dans les textes anciens commme des événements qui, incontestablement, eurent lieu.

Une longue épopée hittite très bien conservée intitulée "Royaume du Ciel", traite de ce sujet même, l'origine céleste des dieux. Le narrateur de ces événements des temps pré-mortels interpelle tout d'abord douze puissants dieux anciens afin qu'ils écoutent son récit et témoignent de son exactitude :

Que l'on écoute les dieux qui sont au Ciel,
Et ceux qui sont sur la Terre aux teintes sombres !
Que l'on écoute, ces anciens et puissants dieux.

Ayant ainsi établi que les dieux de jadis étaient à la fois au Ciel et sur la Terre, l'épopée donne la liste des douze "anciens et puissants", les ancêtres des dieux; et, assuré de leur attention, le narrateur raconta alors comment le dieu qui "était roi au Ciel" vint sur "la Terre aux teintes sombres".

Jadis, aux jours d'antan, Alalou était roi au Ciel;
Lui, Alalou, était assis sur son trône.
Le puissant Anou, le premier parmi les dieux, se tint droit devant lui,
S'inclina à ses pieds, plaça la coupe dans sa main.
Pendant neuf périodes comptées, Alalou fut roi au Ciel.
A la neuvième, Anou livra bataille à Alalou.
Alalou fut vaincu, il fuit devant Anou...
Il descendit vers la Terre aux teintes sombres.

Il s'en fut tout en bas vers la Terre aux teintes sombres;
Sur le trône régnait Anou.

Ainsi l'épopée attribuait-elle à une usurpation du trône l'arrivée sur Terre d'"un roi du Ciel". Un Dieu nommé Alalou, détrôné de force (quelque part dans les cieux) et s'enfuyant pour sauver sa vie, était "descendu sur la Terre aux teintes sombres". Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Le texte raconte alors comment Anou, à son tour, fut également détrôné par un Dieu du nom de Koumarbi (selon certaines interprétations, le propre frère d'Anou).

Cette épopée écrite des milliers d'années avant la composition des légendes grecques annonce sans doute le récit de la prise du trône d'Uranus par Chronos et de celui de Chronos par Zeus. Même le détail de la castration de Chronos par Zeus apparaît dans le texte hittite, car c'est précisément ce que Koumarbi fit subir à Anou.

Pendant neuf périodes comptées, Anou était roi au Ciel;
A la neuvième, Anou dut livrer bataille à Koumarbi.
Anou échappa subrepticement à Koumarbi et s'enfuit...
Anou s'enfuit, en s'élevant vers le ciel.
Koumarbi se précipita à sa recherche et le saisit par les pieds;
Il le tira, et le fit redescendre des cieux.
Il le mordit à l'aine;
Et la "virilité" d'Anou, mêlée aux entrailles de Koumarbi fusionna tel le bronze.

Selon cet ancien récit, la bataille ne fut pas une victoire totale. Quoique émasculé, Anou réussit à rejoindre, en volant, sa Maison Céleste, laissant à Koumarbi le contrôle de la Terre. Pendant ce temps, "la virilité" d'Anou engendra, dans les entrailles de Koumarbi, plusieurs divinités qu'il dut (comme Chronos dans les légendes grecques) laisser sortir. L'une d'elles était Teshoub, la divinité hittite.

Cependant, il devait y avoir une bataille épique de plus avant que Teshoub ne puisse régner en paix.

Apprenant l'apparition d'un héritier d'Anou à Koummiya ("la maison céleste"), Koumarbi fomenta un projet pour "élever un rival au Dieu des Orages". "Dans sa main, il prit le bâton. Il chaussa les chaussures qui sont rapides comme les vents", et il partit de sa ville Our-Kish vers la demeure de la Femme de la Grande Montagne.

En sa présence, son désir s'enflamma;
Il se coucha auprès de Dame Montagne;
Sa virilité coula en elle.
Cinq fois il la prit...
Dix fois, il la prit.

Koumarbi ne pensait-il qu'aux plaisirs de la chair ? Nous avons des raisons de croire qu'il s'agissait de plus que cela. Nous pensons que les lois de succession étaient telles qu'un fils de Koumarbi par la Dame de la Grande Montagne eût pu prétendre être l'héritier légitime au trône divin. Koumarbi ne "prit-il" pas la déesse cinq et dix fois, comme pour s'assurer qu'elle conçoive, comme ce fut le cas : elle eut un fils que Koumarbi nomma symboliquement Oulli-Koummi ("destructeur de Koummiya", la demeure de Teshoub).

Koumarbi avait prévu que la bataille pour la succession entraînerait bien des combats dans les cieux. Ayant destiné son fils à détruire les titulaires de Koummiya, Koumarbi proclama de plus pour son fils :

Qu'il s'élève au Ciel pour régner !
Qu'il renverse Koummiya, la belle ville !
Qu'il attaque le Dieu des Orages et le réduise en poussière comme un mortel !
Qu'il abatte tous les dieux du ciel.

Les batailles particulières que Teshoub livra sur Terre et dans les Cieux eurent-elles lieu quand l'âge du Taureau commença autour de 4.000 av. J.-C. ? Fut-ce la raison pour laquelle on permit au vainqueur de s'associer au Taureau ? Et ces événements étaient-ils, d'une façon ou d'une autre, liés au commencement, à cette même époque, de la soudaine civilisation de Sumer ?

Sans aucun doute, le panthéon hittite et les récits de ses dieux ont leurs racines en Sumer, dans sa civilisation, et ses dieux. Le récit du défi d'Oulli-Koummi au trône divin se poursuit avec des batailles héroïques aux issues indécises. A un moment donné, l'incapacité de Teshoub à vaincre son adversaire fit que sa femme Hébat tenta de se suicider. Finalement, on porta l'affaire devant les dieux pour qu'ils s'interposent en médiateurs de cette dispute. Une assemblée des dieux fut convoquée. Elle fut conduite par un "Dieu d'antan", du nom d'Enlil et par un autre "Dieu d'antan" du nom d'Ea, à qui on fit appel pour qu'ils fournissent "les vieilles tablettes qui portaient les mots de la destinée", soit des archives anciennes qui pouvaient apparemment régler la dispute concernant la succession divine.

Mais les archives se révélant n'être d'aucun secours, Enlil recommanda une autre bataille avec celui qui avait lancé le défi, mais avec l'usage d'armes très anciennes. « Écoutez, vous, dieux d'antan, vous qui savez les mots d'antan », dit Enlil à ses partisans :

Ouvrez les anciens entrepôts de nos pères et des aïeux !
Apportez l'ancienne Lance de Cuivre qui servit à séparer la Terre du Ciel;
Et qu'ils tranchent les pieds d'Oulli-Koummi.

Qui étaient ces "dieux d'antan" ? La réponse est évidente car, tous — Anou, Antou, Enlil, Ninlil, Ea, Ishkour — portent des noms sumériens. Même le nom de Teshoub ainsi que ceux des autres dieux hittites s'inscrivaient souvent en écriture sumérienne. Il en est de même pour certains endroits cités dans les faits qui étaient d'anciens sites sumériens.

Il vint brusquement à l'idée des savants que les Hittites vénéraient en fait un panthéon d'origine sumérienne et que Sumer était l'arène où se déroulait les récits des "dieux d'antan". Cela, cependant, n'était qu'une partie d'une découverte beaucoup plus importante. Non seulement on s'aperçut que la langue hittite était fondée sur plusieurs dialectes indo-européens, mais aussi qu'elle avait été soumise en grande partie à l'influence akkadienne, d'une part, dans la langue parlée et davantage encore, d'autre part, dans l'écriture. Étant donné que l'akkadien était la langue internationale de l'ancien monde au IIe millénaire av. J.-C., son influence sur le hittite s'explique facilement d'une façon ou d'une autre.

Mais la véritable surprise survint quand les savants découvrirent en déchiffrant le hittite que la langue employait un nombre considérable de signes pictographiques sumériens ainsi que des syllabes et même des mots entiers. De plus, il s'aperçut que le sumérien était la langue de leur

enseignement supérieur. La langue sumérienne, écrit O.R. Gurney (*"The Hit-tites"*), "était largement étudiée à Hattou-Shash (la capitale) où furent découverts des vocabulaires sumérien-hittite... La plupart des syllabes associées aux signes cunéiformes de la période hittite sont en réalité des mots sumériens dont le sens avait été oublié (par les hittites)... Dans les textes hittites, les scribes remplaçaient les mots hittites courants par les mots sumériens ou babyloniens correspondants".

Quand les Hittites arrivèrent à Babylone, quelque temps après 1.600 av. J.-C., les Sumériens avaient disparu depuis longtemps de la scène du Proche-Orient. Comment se fait-il alors que leur langue, leur littérature et leur religion dominèrent un grand royaume d'un autre millénaire et dans une autre partie de l'Asie ?

Les savants ont découvert récemment que le lien était un peuple appelé les Hourrites.

Les Hourrites ("peuple libre"), tels qu'ils sont appelés dans l'Ancien Testament, dominèrent la vaste région entre Sumer et Akkad en Mésopotamie et le Royaume hittite en Anatolie. Au nord, leurs terres étaient les anciennes "terres des Cèdres" d'où les pays proches ou lointains venaient chercher les bois les meilleurs. A l'est, leurs centres occupaient les champs de pétrole de l'Irak d'aujourd'hui. Dans la seule ville de Nouzi, les archéologues découvrirent non seulement les structures et artefacts habituels, mais aussi des milliers de documents légaux et sociaux de grande valeur. A l'ouest, le règne et l'influence des Hourrites s'étendaient à la côte méditerranéenne et englobaient des anciens centres commerciaux, industriels et universitaires aussi importants que ceux de Karkemish ou Alalakh.

Mais le siège de leur pouvoir, les centres principaux des anciennes routes de commerce et les sites des lieux de culte les plus vénérés se trouvaient à l'intérieur du pays qui était "entre les deux fleuves", le Naharayim de la Bible. Leur plus ancienne capitale (qui n'a pas encore été retrouvée) se situait quelque part sur le fleuve Khabour, leur plus grand centre commercial, sur le fleuve Balikh, était le Harrân de la Bible, la ville où la famille du patriarche Abraham avait fait halte pendant son voyage entre Our en Mésopotamie du Sud et la Terre de Canaan.

Les documents royaux égyptiens et mésopotamiens font référence au royaume hourrite sous le nom de Mittanni et le traitent en égal, en grande puissance dont l'influence s'étendait au-delà de ses frontières les plus proches. Les Hittites appelaient leurs voisins hourrites "Hurri". Parmi les savants, d'aucuns font remarquer que ce mot pouvait être lu "Har" et G. Contenais (dans "La Civilisation des Hittites et des Hourrites du Mitanni") ont émis l'hypothèse que l'on retrouvait dans le nom "Harri", "le nom 'Ary' ou Aryens pour ce peuple".

Sans aucun doute, les Hourrites étaient aryens ou indo-européens d'origine. Leurs inscriptions invoquaient plusieurs dieux par leurs noms "aryens" védiques, leurs rois portaient des noms indo-européens et leur terminologie militaire de cavalerie dérivait de l'indo-européen. B. Hrozny, qui, dans les années 1920, avait pour but de déchiffrer les archives hittites et hourrites, alla jusqu'à nommer les Hourrites "les plus vieux Hindous".

Sur le plan culturel et religieux, les Hourrites dominaient les hittites. On s'est aperçu que les textes mythologiques hittites étaient d'origine hourrite, ainsi même que les épopées aux héros préhistoriques ou semi-divins. Personne ne conteste à présent le fait que les Hittites tenaient des Hourrites leur cosmologie, leurs "mythes", leurs dieux et leur panthéon des Douze.

Le triple rapport entre les origines aryennes, le culte hittite et l'origine hourrite de ces croyances est remarquablement bien décrit dans la prière d'une femme pour sauver la vie de son mari malade — la prière était adressée à la déesse Hébat, épouse de Teshoub :

O déesse du Disque Levant d'Arynna,
Dame, Maîtresse des Terres d'Hatti,
Reine de la Terre et du Ciel...
Au pays de Hatti tu te nommes "Déesse du Disque Levant d'Arynna";
Mais dans ce pays que tu créas,
Dans la Terre des Cèdres,
Tu portes le nom d'"Hébat".

Malgré tout, la culture et la religion adoptées et transmises par les Hourrites n'étaient pas indo-européennes. Même leur langue n'était pas vraiment indo-européenne. Indiscutablement, il y avait des éléments akkadiens dans la langue, la culture et les traditions hourrites. Le nom de leur capitale, Washougeni, était une variante du sémitique *resh-eni* ("où commencent les eaux"). Le fleuve Tigre s'appelait Aranzakh, nom qui, nous pensons, venait des mots akkadiens signifiant "fleuve des purs cèdres". Les dieux Shamash et Tashmetoum devinrent en Hourrite Shimiki et Tashimmetish, etc.

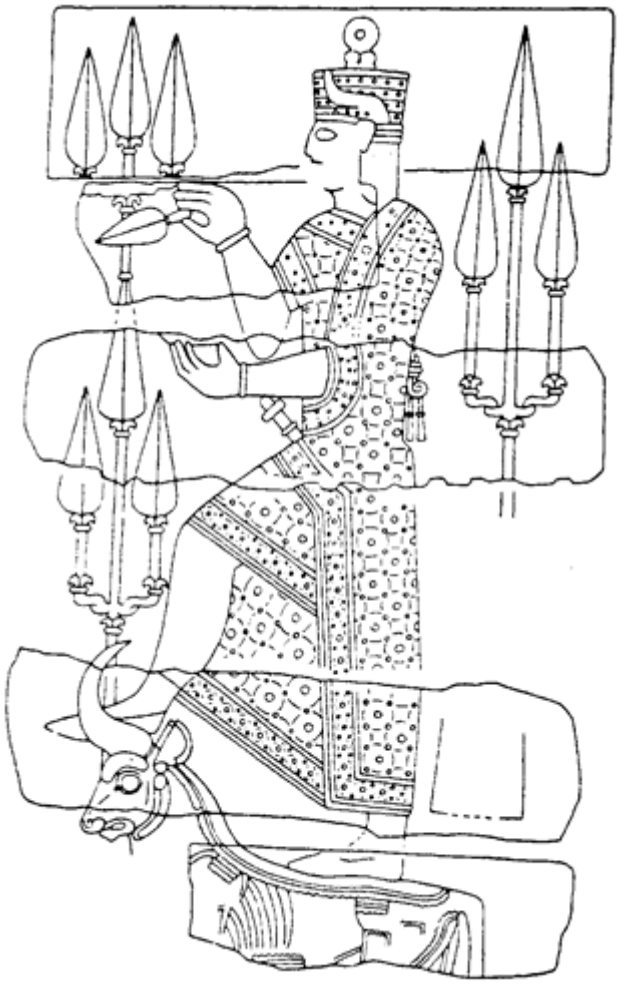
Mais, puisque la culture et la religion akkadiennes ne faisaient que découler des traditions et croyance sumériennes, les Hourrites avaient en fait absorbé et transmis la religion de Sumer. Nous en avons pour preuve l'utilisation fréquente des noms divins, des épithètes et des signes d'écriture sumériens originaux.

On a constaté que les épopées étaient des contes de Sumer. Les "lieux d'habitation des dieux d'autrefois" étaient des villes sumériennes. La "langue d'antan" était la langue de Sumer. Même l'art hourrite copiait l'art sumérien dans ses formes, ses thèmes et ses symboles.

Quand et comment les Hourrites firent-ils leur "mutation" à partir du "gène" sumérien ?

De toute évidence, les Hourrites, qui étaient les voisins nordiques de Sumer et d'Akkad au IIe millénaire av. J.-C. s'étaient en fait mélangés aux Sumériens lors du millénaire précédent. Il est établi qu'ils étaient présents et actifs en Sumer pendant le IIIe millénaire av. J.-C. et qu'ils y détenaient de hauts postes pendant sa dernière période de gloire, c'est-à-dire celle de la troisième dynastie d'Our. Nous avons la preuve que les Hourrites géraient et travaillaient dans l'industrie du vêtement pour laquelle Sumer (principalement Our) était renommée dans l'antiquité. Les célèbres marchands étaient probablement pour la plupart Hourrites.

Au XIIIe siècle av. J.-C., sous la pression de vastes migrations, les Hourrites se retirèrent dans la partie nord-est de leur royaume, choisirent leur nouvelle capitale près du lac Van, et appelèrent leur royaume Ourartou (Ararat). Là, ils vénéraient un panthéon à la tête duquel se trouvait Tesheba (Teshoub) qu'ils représentaient comme un dieu vigoureux arborant un casque à cornes et juché sur son symbole, le taureau.



Au XIIIe siècle av. J.-C., sous la pression de vastes migrations, les Hourrites se retirèrent dans la partie nord-est de leur royaume, choisirent leur nouvelle capitale près du lac Van, et appelèrent leur royaume Ourartou (Ararat). Là, ils vénéraient un panthéon à la tête duquel se trouvait Tesheba (Teshoub) qu'ils représentaient comme un dieu vigoureux arborant un casque à cornes et juché sur son symbole, le taureau.

Ils nommèrent leur sanctuaire principal Bitanou "la maison d'Anou" et vouèrent leurs efforts à faire de leur royaume "la forteresse de la vallée d'Anou". Anou, comme nous le verrons, était le père des dieux sumériens.

Qu'en est-il de l'autre route, celle par laquelle les mythes et le culte des dieux sont parvenus à la Grèce : des côtes orientales de la Méditerranée, en passant par la Crète et Chypre ?

Les terres qui forment la bande du sud-ouest de]'ancien Croissant Fertile — aujourd'hui Israël, le Liban et la Syrie du Sud — étaient alors l'habitat de peuples que l'on peut regrouper sous le noms de Cananéens. Une fois encore, tout ce que l'on savait d'eux il y a peu de temps apparaissait dans les références (pour la plupart hostiles) de l'Ancien Testament et sur quelques inscriptions phéniciennnes éparses. Les archéologues commençaient à peine à comprendre les Cananéens lorsque survinrent deux découvertes : celle de certains textes égyptiens à Louqsor et à Saqqara, et, bien plus importante encore, celle de textes historiques, littéraires et religieux déterrés au site d'un centre principal cananéen. L'endroit, aujourd'hui appelé Ras Shamra, situé sur la côte syrienne, se révéla être l'ancienne ville de Ougarit.

La langue des inscriptions d'Ougarit, le cananéen, est classée par les spécialistes comme langue sémitique occidentale, branche d'un groupe de langues qui comprend également l'akkadien le plus ancien et l'hébreu de nos jours. En effet, toute personne connaissant bien l'hébreu peut facilement comprendre les inscriptions cananéennes. La langue, le style littéraire, et la terminologie nous évoquent l'Ancien Testament, et l'alphabet est le même que celui de l'hébreu israëlite.

Il y a beaucoup de ressemblances avec le panthéon qui apparaît dans les textes cananéens et celui, plus récent, des Grecs. Une divinité suprême, nommée *El*, se trouvait à la tête du panthéon cananéen. Le nom est à la fois le nom personnel du dieu et un terme générique signifiant "haute divinité". Dans toutes les affaires, humaines ou divines, il représentait l'autorité finale. Il portait le titre Ab Adam ("père de l'homme"), on le désignait par le Bienveillant, le Miséricordieux. Il était le "créateur de toutes choses créées et seul à pouvoir conférer la royauté".

Les textes cananéens (des "mythes", pour la plupart des érudits) décrivent El tel un sage, une divinité âgée qui se tenait à l'écart des affaires quotidiennes. Sa demeure était très éloignée, à la "source des deux rivières", le Tigre et l'Euphrate. Là, il s'asseyait sur son trône, recevait des émissaires et réfléchissait aux problèmes et aux disputes que les autres dieux lui soumettaient.

Une stèle trouvée en Palestine montre une divinité âgée assise sur un trône à laquelle une divinité plus jeune sert une boisson. La divinité assise porte une coiffure conique ornée de cornes — comme nous l'avons vu le signe des dieux depuis les temps préhistoriques, et le symbole de l'étoile ailée domine la scène — un symbole omniprésent que nous verrons apparaître de plus en plus souvent. La plupart des savants considèrent que ce relief sculpté représente El, la divinité la plus ancienne des Cananéens.

Une stèle trouvée en Palestine montre une divinité âgée assise sur un trône à laquelle une divinité plus jeune sert une boisson. La divinité assise porte une coiffure conique ornée de cornes — comme nous l'avons vu le signe des dieux depuis les temps préhistoriques, et le symbole de l'étoile ailée domine la scène — un symbole omniprésent que nous verrons apparaître de plus en plus souvent. La plupart des savants considèrent que ce relief sculpté représente El, la divinité la plus ancienne des Cananéens.

El, cependant, n'a pas toujours été un vieux seigneur. Un de ses épithètes était Tor (signifiant "taureau"), exprimant, selon les spécialistes, ses prouesses sexuelles et son rôle de père des dieux. Un poème cananéen, appelé "Naissance des Dieux Gracieux", place El au bord de la mer (probablement nu) en compagnie de deux femmes complètement sous le charme de son phallus de grande taille. Pendant que rôtissait un oiseau sur la plage, El fit l'amour avec les deux femmes. C'est ainsi que naquirent deux dieux : Shahar ("l'aurore") et Shalem ("l'achèvement" ou "crépuscule").

Ils ne furent pas ses seuls enfants (il en aurait eu sept), ni les plus importants. Son fils principal fut Baal — une fois de plus nom personnel de cette divinité, ainsi que terme général pour "seigneur". Comme le firent les Grecs dans leurs récits, les Cananéens parlaient du défi du fils à l'autorité et au commandement de son père. Tel son père El, Baal est ce que les savants appellent un dieu de Tempête, un dieu de Tonnerre et de Foudre. Un surnom de Baal était Hadad ("celui qui est vif'). La hache de combat et la lance de la foudre étaient ses armes; son animal, comme celui d'El, était le taureau, et, à l'instar d'El, il était peint portant le casque conique paré d'une paire de cornes.

Baal était aussi appelé Élyon ("suprême"); c'est-à-dire le prince reconnu, l'héritier légitime. Mais il n'avait pas obtenu ce titre sans se battre, premièrement avec son frère Yam ("le prince de la mer"), et puis avec un autre frère, Mot. Un long poème, rassemblé à partir de nombreux fragments de tablettes, commence par ordonner au "Maître des Artisans" de se présenter à la demeure d'El, "aux sources des eaux, au milieu des sources des deux rivières".

Par les champs d'El il arrive, il entre dans le pavillon du Père des Années.
Aux pieds d'El il s'incline, tombe à terre, se prosterne, rendant hommage.

Le Maître Artisan reçoit l'ordre d'ériger un palais pour Yam, symbolisant son accession au pouvoir. Enhardi par ce signe, Yam envoya ses messagers à l'assemblée des dieux pour exiger la soumission de Baal. Yam demanda à ses émissaires de défier l'assemblée qui céda bel et bien. El lui-même accepta l'ordre nouveau de ses fils. Il déclara : "Baal est ton esclave, ô Yam."

Cependant, la suprématie de Yam fut de courte durée. Armé de deux "armes divines", Baal combattit et domina Yam seulement pour être provoqué par Mot (le nom signifie "celui qui frappe"). Dans ce combat, Baal fut vaincu, mais sa soeur Anat refusa d'accepter cette mort comme finale. "Elle saisit Mot, le fils d'El, et le fendit d'une lame."

A l'élimination de Mot, est due, selon le récit cananéen, la miraculeuse résurrection de Baal. Les éxégètes ont essayé de rationaliser ce fait en suggérant que tout ce récit n'était qu'une allégorie représentant simplement le récit des combats annuels dans le Proche-Orient entre l'été chaud et sans pluies desséchant la végétation, et la venue de la saison pluvieuse en automne, qui ravive et "ressuscite" la végétation. Mais, sans aucun doute, le récit cananéen ne se voulait pas allégorique, et il rapportait ce que l'on pensait être alors de vrais événements : comment les fils de la divinité principale avaient défié la défaite en revenant de la mort pour être l'héritier reconnu, à la grande joie d'El:

El, le bienveillant, le miséricordieux se réjouit.
Il pose ses pieds sur le tabouret.
Il déploie sa gorge et rit;
Il lève la voix et s'écrie :
« Je m'assoirai et me mettrai à mon aise,
L'âme se reposera dans ma poitrine;
Car Baal le puissant est vivant,
Car le Prince de la Terre existe! »

Selon les traditions cananéennes, Anat se tenait auprès de son frère le Seigneur (Baal) dans son combat à la vie et la mort avec Mot, le maléfique; ici le parallèle entre ce récit et la tradition grecque où la déesse Athéna se tenait au côté de Zeus durant son combat de vie et de mort avec Typhon, est clair. Athéna, comme nous l'avons vu, était appelée "parfaite jeune fille" bien qu'elle eût de nombreuses et illicites aventures amoureuses. De même l'épithète "la jeune fille Anat", était employée dans les traditions cananéennes (antérieures aux traditions grecques), qui, malgré cela, décrivaient ses différentes liaisons amoureuses, particulièrement avec son frère Baal. Un texte décrit arrivée d'Anat au mont Zaphon, demeure de Baal. Baal se dépêcha de congédier ses femmes. Puis il tomba aux pieds de sa soeur, ils se regardèrent dans les yeux, ils enduisirent mutuellement leurs "cornes" d'huile.

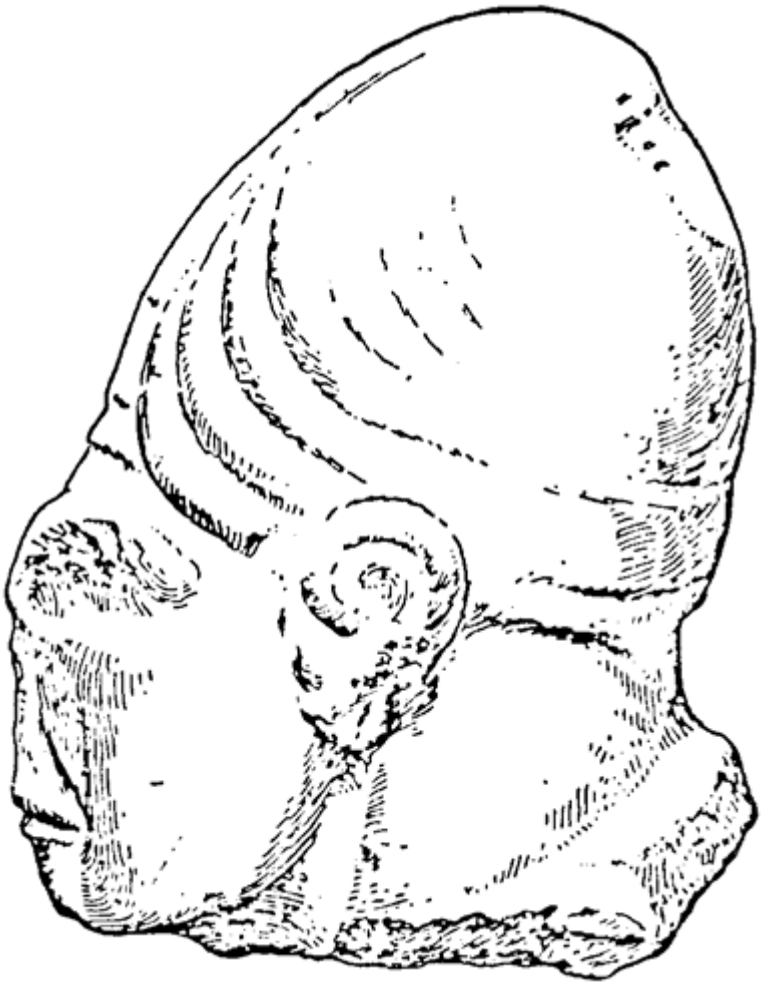
Il la saisit et lui tient l'utérus...
Elle saisit et tient ses "galets"...
Le jeune fille Anat... est faite pour concevoir et porter.

Il n'est donc pas surprenant de voir Anat peinte souvent nue, cela afin de souligner ses attributs sexuels, comme le montre cette impression sur cachet illustrant Baal portant un casque et combattant un autre dieu.

Il n'est donc pas surprenant de voir Anat peinte souvent nue, cela afin de souligner ses attributs sexuels, comme le montre cette impression sur cachet illustrant Baal portant un casque et combattant un autre dieu.

Autant dans la religion grecque que dans ses précurseurs directs, le panthéon cananéen comprend une déesse mère, la conjointe officielle du chef des divinités. Nommée Ashéra, elle est l'équivalent de la déesse grecque Héra. Astarté (Ashtoret dans la Bible), identique à Aphrodite, avait très souvent pour conjoint Athtar, associé à une planète très brillante qui est probablement l'équivalent d'Arès, le frère d'Aphrodite. Il y avait d'autres jeunes divinités, masculines et féminines, dont on peut facilement établir l'équivalent astral ou grec.

Outre de jeunes divinités, il y avait les "dieux d'antan" qui se tenaient à l'écart des affaires de ce monde mais étaient disponibles lorsque les dieux rencontraient de sérieuses difficultés. Certaines sculptures, même très endommagées, les montrent avec des traits altiers, des dieux reconnaissables par leur coiffure à cornes.



Outre de jeunes divinités, il y avait les "dieux d'antan" qui se tenaient à l'écart des affaires de ce monde mais étaient disponibles lorsque les dieux rencontraient de sérieuses difficultés. Certaines sculptures, même très endommagées, les montrent avec des traits altiers, des dieux reconnaissables par leur coiffure à cornes.

D'où les Cananéens tenaient-ils leur culture et leur religion ?

L'Ancien Testament les considère comme faisant partie de la famille hamitique des nations qui a ses racines dans les terres chaudes (*ham* signifie chaud) de l'Afrique, des frères des Égyptiens. Les artefacts et les archives écrites trouvées par les archéologues confirment cette affinité et les similitudes entre les divinités égyptiennes et cananéennes.

Les nombreux dieux nationaux et locaux, la multitude de noms et de leurs épithètes, la diversité de leur rôle, de leurs emblèmes, de leurs mascottes animales, nous font apparaître les dieux égyptiens comme une foule d'acteurs impénétrables sur une scène étrange. Mais, à les regarder de plus près, on constate qu'ils ne sont pas essentiellement différents de ceux des autres terres du monde ancien.

Les Égyptiens croyaient en de grands dieux, les dieux des Cieux et de la Terre, distincts de la multitude des petites divinités. G.A. Wainright (*"The Sky-Religion in Egypt"*) résuma les faits en montrant que la croyance égyptienne aux dieux des Cieux qui descendirent sur Terre était "extrêmement ancienne". Certaines épithètes de ces grands dieux — Le Plus Grand Dieu, le Taureau des Cieux, Seigneur/Dame des Montagnes — nous semblent familiers.

Quoique les Égyptiens aient utilisé le système décimal, leurs affaires religieuses étaient régies par le système sexagésimal (*soixante*) sumérien, et les affaires célestes étaient soumises au nombre divin *douze*. Les cieux étaient divisés en trois parties comprenant chacune douze corps célestes. L'au-delà était aussi divisé en douze parties. Le jour et la nuit étaient chacun divisés en douze heures. Et toutes ces divisions avaient pour parallèle, des "compagnies" de dieux, qui, à leur tour, étaient chacune constituées de douze dieux.

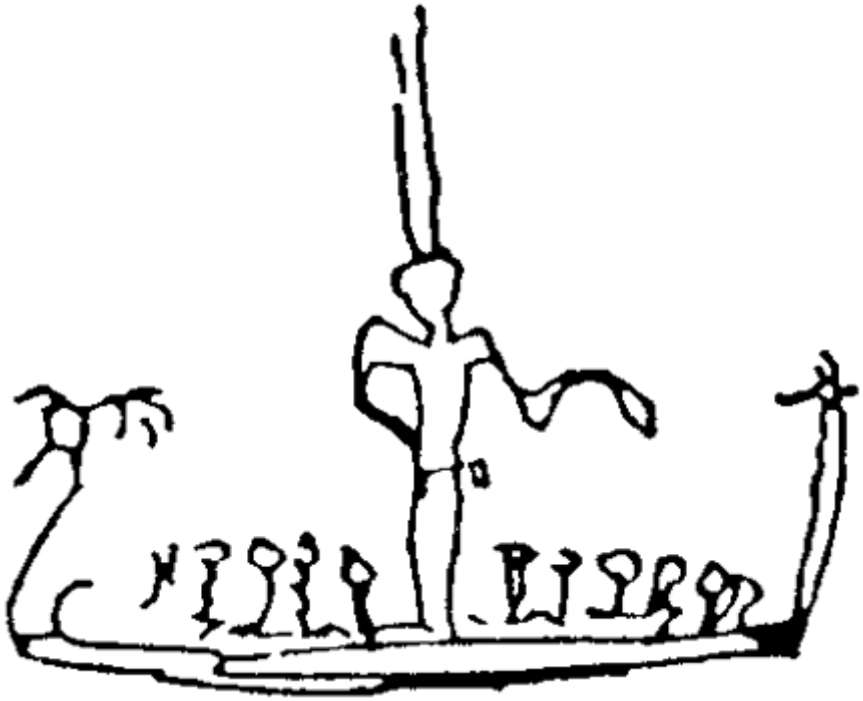
Râ ("créateur"), à la tête du panthéon égyptien, présidait une assemblée de dieux au nombre de douze. Il avait accompli ses étonnants travaux de création à une époque primordiale, en faisant apparaître Geb ("Terre") et Nut ("Ciel"). Puis il fit pousser les plantes sur Terre, créa les créatures rampantes et enfin, l'homme. Râ était un dieu céleste invisible qui se manifestait seulement périodiquement. Il se manifestait par le Aten — le disque céleste, représenté tel un globe ailé.

Râ ("créateur"), à la tête du panthéon égyptien, présidait une assemblée de dieux au nombre de douze. Il avait accompli ses étonnants travaux de création à une époque primordiale, en faisant apparaître Geb ("Terre") et Nut ("Ciel"). Puis il fit pousser les plantes sur Terre, créa les créatures rampantes et enfin, l'homme. Râ était un dieu céleste invisible qui se manifestait seulement périodiquement. Il se manifestait par le Aten — le disque céleste, représenté tel un globe ailé.

L'apparence et les activités de Râ sur Terre étaient, selon la tradition égyptienne, directement liées à la royauté d'Égypte. Selon cette tradition, les premiers souverains n'étaient pas des hommes, mais des dieux, et Râ fut le premier à régner sur l'Égypte. Par la suite, il divisa son royaume. Il donna à son fils Osiris la Basse-Égypte et à son fils Seth la Haute-Égypte. Mais Seth décida de renverser Osiris et finit pas le faire noyer. Isis, sœur et femme d'Osiris, alla chercher le corps mutilé d'Osiris et le ressuscita. Plus tard, il franchit "les portes secrètes" et rejoignit Râ sur son parcours céleste. Son fils Horus prit sa place sur le trône d'Égypte ; Horus était quelquefois représenté comme un dieu muni d'ailes et de cornes.

L'apparence et les activités de Râ sur Terre étaient, selon la tradition égyptienne, directement liées à la royauté d'Égypte. Selon cette tradition, les premiers souverains n'étaient pas des hommes, mais des dieux, et Râ fut le premier à régner sur l'Égypte. Par la suite, il divisa son royaume. Il donna à son fils Osiris la Basse-Égypte et à son fils Seth la Haute-Égypte. Mais Seth décida de renverser Osiris et finit pas le faire noyer. Isis, sœur et femme d'Osiris, alla chercher le corps mutilé d'Osiris et le ressuscita. Plus tard, il franchit "les portes secrètes" et rejoignit Râ sur son parcours céleste. Son fils Horus prit sa place sur le trône d'Égypte ; Horus était quelquefois représenté comme un dieu muni d'ailes et de cornes.

Quoique le plus majestueux dans les cieux, sur Terre, Râ était le fils du Dieu Ptah ("le développeur", celui qui concevait les choses). Les Égyptiens croyaient que Ptah avait soulevé la terre d'Égypte enfouie sous les eaux, en construisant des digues à l'endroit où le Nil prend sa source. Ils disaient que ce grand dieu était venu en Égypte d'ailleurs, et qu'il avait établi non seulement l'Égypte, mais aussi "la terre des montagnes et la terre étrangère lointaine". En effet, les Égyptiens affirmaient que tous leurs "dieux d'antan" étaient venus du sud en bateau. On a retrouvé de nombreux dessins rupestres préhistoriques représentant ces dieux du passé (caractérisés par les cornes qu'ils portent sur la tête) arrivant en Égypte par bateau.



Quoique le plus majestueux dans les cieux, sur Terre, Râ était le fils du Dieu Ptah ("le développeur", celui qui concevait les choses). Les Égyptiens croyaient que Ptah avait soulevé la terre d'Égypte enfouie sous les eaux, en construisant des digues à l'endroit où le Nil prend sa source. Ils disaient que ce grand dieu était venu en Égypte d'ailleurs, et qu'il avait établi non seulement l'Égypte, mais aussi "la terre des montagnes et la terre étrangère lointaine". En effet, les Égyptiens affirmaient que tous leurs "dieux d'antan" étaient venus du sud en bateau. On a retrouvé de nombreux dessins rupestres préhistoriques représentant ces dieux du passé (caractérisés par les cornes qu'ils portent sur la tête) arrivant en Égypte par bateau.

La mer Rouge est la seule route maritime qui, en partant du sud, mène à l'Égypte, et il est intéressant de constater que les Égyptiens l'appelaient la mer de Our. Le signe hiéroglyphique pour Our désignait "la terre étrangère lointaine à l'est". Il n'est pas à exclure qu'il fasse également référence à l'Our sumérien qui se situait dans cette même direction.

Le mot égyptien pour "être divin" ou "dieu" était NTR, ce qui signifiait "celui qui garde". C'est précisément le sens de Shumer: "terre de celui qui garde".

On a, de nos jours, réfuté l'idée première que la civilisation prît naissance en Égypte. Il existe suffisamment de preuves indiquant que la société égyptienne structurée et sa civilisation, qui commencèrent plus d'un demi-millénaire après celles de Sumer, s'étaient inspirées de celles-ci pour la culture, l'architecture, la technologie, l'écriture, et bien d'autres aspects inhérents à la civilisation sumérienne évoluée. Il existe plus d'évidences que nécessaire pour affirmer que les dieux d'Égypte venaient de Sumer.

Les Cananéens, qui étaient leurs frères de sang et de culture, partageaient les même dieux. Mais, installés sur la bande de terre qui reliait l'Asie à l'Afrique depuis la nuit des temps, ils furent marqués par de fortes influences sémitiques et mésopotamiennes. Comme les Hittites au nord, les Hourrites au nord-est et les Égyptiens au sud, les Cananéens ne pouvaient pas se targuer d'avoir un panthéon originel. Eux aussi tiraient leur cosmogonie, leurs dieux, leurs légendes, d'ailleurs. Leurs contacts directs avec la source sumérienne furent les Amorites.

La terre des Amorites se trouvait entre la Mésopotamie et les terres méditerranéennes de l'Asie occidentale. Leur nom vient de l'akkadien *amurru* et du sumérien *martu* ("ceux de l'ouest"). Ils n'étaient pas considérés comme étrangers, mais comme habitants des provinces de l'ouest de Sumer et d'Akkad.

Des personnes portant des noms amorites étaient fonctionnaires des temples de Sumer. Lorsque Our tomba, vers 2.000 av. J.-C., aux mains des envahisseurs élamites, un Martu nommé Ishbi-Irra rétablit la royauté à Larsa et libéra immédiatement Our pour y entreprendre la restauration du grand sanctuaire du Dieu Sin. Les chefs amorites y établirent la première grande dynastie indépendante en Assyrie aux alentours de 1.900 av. J.-C. Hammourabi, qui fit la grandeur de Babylone vers 1.800 av. J.-C., était le sixième successeur de cette première dynastie de Babylone.

Dans les années 1930, les archéologues découvrirent la capitale des Amorites, connue sous le nom de Mari. Là où aujourd'hui la frontière syrienne croise l'Euphrate, dans un tournant du fleuve, les chercheurs mirent au jour une ville principale dont les bâtiments avaient été continuellement bâtis et rebâtis, vers 3.000 et 2.000 av. J.-C., sur des fondations plus vieilles encore de quelques siècles. Ces restes d'une époque très ancienne comprennent une pyramide à degré et des temples consacrés aux dieux sumériens Inanna, Ninhoursag et Enlil.

Le palais de Mari occupait à lui seul deux hectares et comprenait une salle du trône avec d'étonnantes peintures murales, trois cents pièces différentes, des chambres de scribes, et — trouvaille plus remarquable pour les historiens —, plus de vingt mille tablettes d'écriture cunéiforme concernant l'économie, le commerce, la politique, la vie sociale de l'époque, les affaires d'État, les affaires militaires, et, bien évidemment, la religion de cette terre et de son peuple. Une des peintures murales du grand palais de Mari montre le sacre du roi Zimri-Lim par la déesse Inanna (appelée Ishtar par les Amorites).

Le palais de Mari occupait à lui seul deux hectares et comprenait une salle du trône avec d'étonnantes peintures murales, trois cents pièces différentes, des chambres de scribes, et — trouvaille plus remarquable pour les historiens —, plus de vingt mille tablettes d'écriture cunéiforme concernant l'économie, le commerce, la politique, la vie sociale de l'époque, les affaires d'État, les affaires militaires, et, bien évidemment, la religion de cette terre et de son peuple. Une des peintures murales du grand palais de Mari montre le sacre du roi Zimri-Lim par la déesse Inanna (appelée Ishtar par les Amorites).

De même que dans les autres panthéons, la divinité principale physiquement présente de l'Amurrus était un dieu du Temps et de la Tempête. Ils l'appelaient Adad — l'équivalent du Baal cananéen ("seigneur") — et ils le surnommaient Hadad. Son symbole était — ce n'est pas surprenant — la foudre en forme de fourche.

Dans les textes cananéens, Baal est souvent appelé "Fils de Dagon". Les textes de Mari font allusion à une divinité plus ancienne appelée Dagon, "Seigneur de l'Abondance" qui — tout comme El — est décrit comme une divinité retirée qui, un jour, à propos du déroulement d'une guerre, se plaignit de ne plus être consultée.

Le dieu de la Lune, appelé Yerah par les Cananéens, Sin par les akkadiens, Nannar par les Sumériens, était un autre membre de ce panthéon; le Dieu du Soleil, couramment appelé Shamash et d'autres divinités dont les identités ne laissent aucun doute sur le fait que Mari était le lien (géographique et chronologique) entre les terres et les peuples de la Méditerranée orientale et les sources mésopotamiennes.

Parmi les objets retrouvés à Mari, comme ailleurs dans les terres de Sumer, il y a de nombreuses statues : des rois, des nobles, des prêtres, des chanteurs, invariablement représentés les mains jointes en prière, leur regard fixé pour toujours vers leurs dieux.

Parmi les objets retrouvés à Mari, comme ailleurs dans les terres de Sumer, il y a de nombreuses statues : des rois, des nobles, des prêtres, des chanteurs, invariablement représentés les mains jointes en prière, leur regard fixé pour toujours vers leurs dieux.

Qui étaient donc ces dieux des Cieux et de la Terre, divins et cependant humains, qui étaient toujours à la tête d'un panthéon ou d'un cercle interne de douze divinités ?

Nous avons pénétré les temples des Grecs, des Aryens, des Hittites, et des Hourrites, des Cananéens, des Égyptiens et des Amorites. Nous avons suivi des chemins qui nous menèrent à travers les continents et les mers, et des indices qui nous firent parcourir plusieurs millénaires.

Et tous les couloirs de tous les temples nous ont menés à une source unique : *Sumer*.

4 - Sumer : Terre des Dieux

Sans aucun doute, les "mots anciens" qui constituèrent la langue des connaissances supérieures et des écrits religieux pendant des milliers d'années représentaient la langue de Sumer. Il est aussi certain que les "anciens dieux" étaient les dieux de Sumer. Nulle part ailleurs, ne furent retrouvées des archives, des mythes, des généalogies et des récits historiques de dieux plus anciens que ceux des dieux de Sumer.

Lorsque l'on compte et nomme ces dieux (dans leur forme d'origine, puis par la suite akkadienne, babylonienne ou assyrienne), la liste s'élargit à plusieurs centaines. Mais une fois cette foule classée, il est clair qu'il ne s'agissait pas d'un méli-mélo de divinités. Elles étaient dirigées par un panthéon de grands dieux et gouvernés par une assemblée de divinités qui lui était liée. Une fois que les nombreux neveux, nièces, petit-fils et petites-filles, etc., de moindre importance sont exclus, un groupe beaucoup plus petit et cohérent de divinités apparaît, chacune avec un rôle à jouer, chacune avec certains pouvoirs ou responsabilités.

Les Sumériens croyaient qu'il y avait des dieux "des cieux". Des textes traitant de l'époque "avant que les choses fussent créées" nous parlent de ces dieux célestes comme Apsou, Tiamat, Anshar et Kishar. Nulle part, il n'est écrit que les dieux de cette catégorie apparurent sur Terre. En examinant plus attentivement ces "dieux" existant avant que la Terre ne fût créée, nous nous apercevons qu'ils désignent les corps célestes de notre système solaire; et, comme nous le démontrerons, ces soi-disant mythes sumériens concernant ces êtres célestes sont en fait des concepts cosmologiques précis et scientifiquement plausibles décrivant la création de notre système solaire.

Il y avait aussi les dieux secondaires qui étaient "de la Terre". Leurs centres de culte se trouvaient principalement dans des villes de province; ils n'étaient guère plus que des divinités locales. Au plus, ils étaient responsables d'une fonction limitée, comme, par exemple, la déesse NIN-KASHI ("dame-bière") qui supervisait la préparation des boissons. Aucun récit héroïque ne les concerne. Ils ne possédaient aucune arme impressionnante et les autres dieux ne tremblaient pas sous leurs ordres. Ils font beaucoup penser à cette compagnie de jeunes gens qui était la dernière à défiler dans la procession hittite gravée sur les rochers de Yazilikaya.

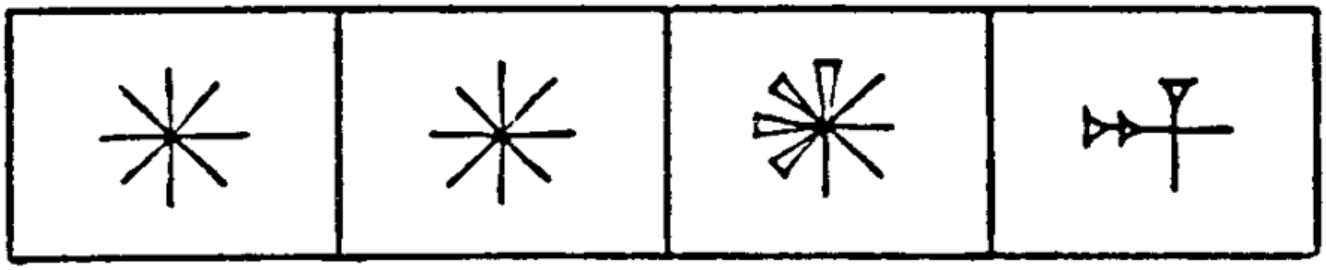
Entre ces deux groupes il y avait les dieux des Cieux et de la Terre, ceux appelés "les anciens dieux". Il s'agissait des "dieux d'antan", ceux des épopées, et, d'après la croyance sumérienne, ils étaient venus des Cieux sur Terre.

Ceux-là n'étaient pas de simples divinités locales. Ils étaient des dieux nationaux, voire internationaux. Certains étaient présents et actifs sur Terre avant la présence des hommes. En effet, on estime l'existence même de l'homme comme résultat d'un projet de création voulu par ces dieux. Ils étaient puissants, capables d'exploits dépassant de loin les possibilités et la compréhension des mortels. Cependant, non seulement ces dieux ressemblaient aux humains, mais, aussi, mangeaient et buvaient comme eux et éprouvaient, pour ainsi dire, toute la gamme des émotions humaines telles que l'amour, la haine, la loyauté et l'infidélité.

Malgré le changement de rôle et de position hiérarchique de quelques-uns de ces principaux dieux au cours des millénaires, un certain nombre d'entre eux ne perdirent jamais ni leur position suprême ni la vénération nationale et internationale qu'ils inspiraient. Si l'on regarde

de plus près, ce groupe central apparaît comme une dynastie de dieux, une famille divine, intimement liée, quoique amèrement divisée.

AN (ou bien Anou dans les textes babyloniens/assyriens) trônait à la tête de cette famille de dieux des Cieux et de la Terre. Il était le très grand Père des dieux, le roi des dieux. Son royaume s'étendait sur l'univers des Cieux, et il avait une étoile pour symbole. Dans l'écriture pictographique sumérienne, le signe de l'étoile était aussi celui qui représentait An, les "Cieux", les "êtres divins" ou "dieux" (descendant d'An). La quadruple signification de ce symbole resta en usage par-delà les âges où l'écriture pictographique sumérienne se transforma en écriture cunéiforme akkadienne puis en celle, très stylisée, des Babyloniens et des Assyriens.



AN = Étoile = cieux = “dieu”

AN (ou bien Anou dans les textes babyloniens/assyriens) trônait à la tête de cette famille de dieux des Cieux et de la Terre. Il était le très grand Père des dieux, le roi des dieux. Son royaume s'étendait sur l'univers des Cieux, et il avait une étoile pour symbole. Dans l'écriture pictographique sumérienne, le signe de l'étoile était aussi celui qui représentait An, les "Cieux", les "êtres divins" ou "dieux" (descendant d'An). La quadruple signification de ce symbole resta en usage par-delà les âges où l'écriture pictographique sumérienne se transforma en écriture cunéiforme akkadienne puis en celle, très stylisée, des Babyloniens et des Assyriens.

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à ce que l'écriture cunéiforme disparût — à partir du IVe millénaire av. J.-C. jusqu'approximativement à l'époque du Christ —, ce symbole précédait le nom des dieux pour indiquer que le nom écrit dans le texte n'était pas celui d'un mortel, mais celui d'une divinité d'origine céleste.

La demeure d'Anou ainsi que le siège de sa royauté se trouvait dans les Cieux. C'est là où allaient les autres dieux des Cieux et de la Terre lorsqu'ils avaient besoin d'un conseil personnel ou d'une faveur, là où ils se rencontraient en assemblée afin de résoudre les disputes qui survenaient entre eux ou bien de prendre des décisions majeures. De nombreux textes décrivent le palais d'Anou (dont les portes étaient gardées par un dieu de l'Arbre de Vérité et un dieu de l'Arbre de Vie), son trône, la manière dont les autres dieux l'abordaient et de quelle façon ils prenaient place en sa présence.

Les textes sumériens font aussi allusion aux occasions où il fut permis, non seulement aux autres dieux, mais aussi à certains mortels, de visiter la demeure d'Anu, essentiellement dans le but d'échapper à la mort. Une telle histoire a pour héros Adapa ("modèle de l'homme"). Il était si parfait et si loyal au dieu Ea, son créateur, que celui-ci le conduisit en présence d'Anou. Ea décrivit à Adapa ce à quoi il devait s'attendre.

Adapa,
tu vas aller devant Anou, le roi;
Tu prendras le chemin qui mène aux Cieux.
Lorsque tu auras atteint les Cieux,
et que tu auras approché la porte d'Anou,
le "Dispenseur de Vie" et "Celui qui cultive" se tiendront à la porte d'Anou.

Guidé par son créateur, Adapa "aux cieux s'en fut... il s'éleva au ciel et s'approcha de la porte d'Anou..." Mais, lorsqu'on lui offrit la chance de devenir immortel, Adapa refusa de manger le Pain de Vie, pensant qu'Anou en colère lui offrait de la nourriture empoisonnée. Il fut renvoyé sur Terre, comme prêtre oint, mais toujours mortel.

La certitude sumérienne que, non seulement les dieux, mais aussi certains élus mortels, pouvaient s'élever vers la Demeure Divine dans les Cieux est reprise dans les récits de l'ascension d'Énoch et du prophète Élie de l'Ancien Testament.

Même si Anou habitait la Demeure Céleste, les textes sumériens font allusion à ses séjours sur Terre, soit en des périodes de grande crise, ou pour des visites cérémoniales (ainsi vint-il accompagné de son épouse ANTOU), ou pour faire (au moins une fois) de son arrière-petite-fille, IN.ANNA, sa conjointe sur Terre.

Puisqu'il ne résidait pas d'une manière permanente sur Terre, il n'y avait apparemment aucune raison pour lui accorder l'exclusivité de sa propre ville ou de son centre de culte; donc la demeure, ou "haute maison", érigée pour lui, était située à Ourouk (l'Érek de la Bible), le domaine de la déesse Inanna. De nos jours encore, on peut voir dans les ruines d'Ourouk un grand monticule de construction humaine; les archéologues y découvrirent des indices de construction et de reconstruction d'un haut temple — le temple d'Anou; ils mirent en évidence au moins dix-huit couches ou phases distinctes indiquant qu'il dut y avoir des raisons de forces majeures qui poussèrent à conserver ce temple sur ce site sacré.

Le temple d'Anou était nommé E.ANNA ("maison d'An"). Mais ce nom simple désignait une structure qui, au moins dans certaines de ses phases, était magnifique à voir. Selon les textes sumériens, elle était "E-Anna la sanctifiée, le véritable sanctuaire". Les traditions affirmaient que les grands dieux, eux-mêmes "avaient façonné toutes ses parties. Sa corniche était comme le cuivre, son grand mur touchait les nuages — une demeure majestueuse"; "c'était la maison dont le charme était irrésistible, dont l'attrait était sans fin". Et les textes sont très clairs quant à la raison d'être du temple, car ils l'appellent "la Maison qui sert à descendre des Cieux".

Une tablette appartenant aux archives d'Ourouk nous donne des éclaircissements sur la pompe et le protocole qui accompagnaient l'arrivée d'Anou et de son épouse pour une "visite d'État". En raison du mauvais état de la tablette, nous ne pouvons lire qu'à partir du milieu du déroulement des cérémonies, lorsqu'Anou et Antou se trouvaient déjà assis dans la cour du temple. Les dieux, "exactement dans le même ordre qu'auparavant", formaient alors un défilé devant et derrière le porteur du sceptre. Puis voici ce qu'exigeait le protocole :

Ils descendront alors dans la Cour Exaltée et ils se tourneront vers le Dieu Anou.
Le Prêtre de la Purification répandra la libation sur le Sceptre,
et le Porteur-du-Sceptre entrera et sera assis.
Les divinités Papsoukal, Nouskou et Shala seront assises à leur tour à la cour du dieu Anou.

Entre-temps, les déesses, "la Descendance Divine d'Anou, les Filles Divines d'Ourouk", portaient au E.NIR, "la maison au Lit d'Or de la Déesse Antou", un deuxième objet dont le nom et l'usage ne sont pas clairs. Puis elles revenaient en procession dans la cour, là où était assis Antou. Pendant que le repas était préparé selon un strict rituel, un prêtre spécial enduisait d'un mélange de "bonne huile" et de vin les gonds de la porte du sanctuaire où Anou et Antou devaient plus tard se retirer pour dormir — un geste plein d'égards, semble-t-il, destiné à éliminer le grincement des portes durant le sommeil des deux divinités.

Au "repas du soir", pendant qu'étaient servis différentes boissons et des hors-d'œuvre, un prêtre astronome montait jusqu'au "dernier degré de la tour du temple principal" pour observer les cieux. Il devait observer dans une certaine partie du ciel le lever de la planète appelée Grande Anou du Ciel. Sur ce, il devait réciter les compositions intitulées "A celle qui s'illumine, la planète céleste du Seigneur Anou", et "l'image du Créateur s'est levée".

Une fois la planète en vue et les poèmes récités, Anou et Antou se lavaient les mains avec l'eau d'une cuvette en or, et, à ce moment-là, commençait la première partie du festin. A leur tour, les sept grands dieux se lavaient aussi les mains dans sept larges cuvettes en or, et, cela fait, la seconde partie de la fête commençait. On pratiquait alors "le rituel du laver de la bouche"; les prêtres récitaient l'hymne "L'Astre d'Anou est le Héros des Cieux". Les torches étaient allumées et les dieux, les prêtres, les chanteurs, les porteurs de victuailles, se mettaient en ordre de procession pour accompagner les visiteurs à leur sanctuaire où ils allaient passer la nuit.

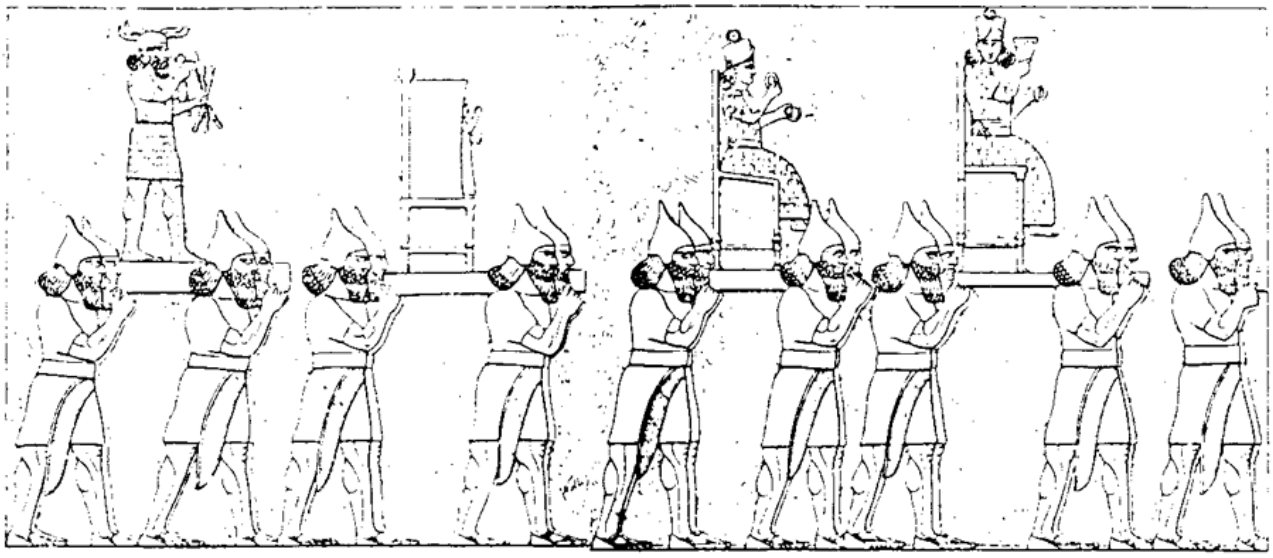
Quatre divinités principales étaient tenues de rester dans la cour et de monter la garde jusqu'au lever du jour. D'autres étaient postées à certaines portes. Pendant ce temps-là, le pays entier devait s'illuminer et célébrer la présence des deux divins visiteurs. A partir d'un signal du temple principal, les prêtres de tous les autres temples d'Ourouk devaient "se servir de torches pour allumer des feux de joie"; et, à la vue de ces feux, les prêtres de toutes les autres villes devaient faire de même. Puis :

Les habitants de la Terre devront allumer des feux en leur demeure,
et devront offrir des banquets à tous les dieux...
Les gardes des villes devront allumer des feux dans les rues et sur les places.

Le départ des deux grands dieux était aussi prévu, non seulement au jour, mais à la minute près.

Au dix-septième jour,
quarante minutes après le lever du soleil,
la porte sera ouverte devant les dieux Anou et Antou,
mettant fin à leur séjour d'une nuit.

La fin de cette tablette étant cassée, un autre texte décrit, en toute probabilité, leur départ, le repas du matin, les incantations, les poignées des mains ("serrement des mains") des autres dieux. Les grands dieux étaient conduits jusqu'au point de départ sur des litières ressemblant à des trônes portés sur les épaules des fonctionnaires du temple. La représentation assyrienne d'une procession de divinités (datant cependant d'une époque plus récente) nous donne une assez bonne idée de la façon dont Anou et Antou étaient portés pendant leur procession à Ourouk.



La fin de cette tablette étant cassée, un autre texte décrit, en toute probabilité, leur départ, le repas du matin, les incantations, les poignées des mains ("serrement des mains") des autres dieux. Les grands dieux étaient conduits jusqu'au point de départ sur des litières ressemblant à des trônes portés sur les épaules des fonctionnaires du temple. La représentation assyrienne d'une procession de divinités (datant cependant d'une époque plus récente) nous donne une assez bonne idée de la façon dont Anou et Antou étaient portés pendant leur procession à Ourouk.

Quand la procession passait par les "rues des dieux", on récitait des incantations spéciales; au moment où elle s'approchait du "quai saint" et lorsqu'elle atteignait la "digue du bateau d'Anou", on chantait d'autres psaumes et d'autres hymnes. Alors, on échangeait des au-revoir, et on récitait et on chantait encore d'autres incantations "en levant les mains en l'air".

A ce moment-là, tous les prêtres et tous les fonctionnnaires des temples qui portaient les dieux offraient, le grand prêtre à leur tête, une "prière d'adieu" particulière. "Grand Anou, que le Ciel et la Terre te bénissent", entonnaient-ils sept fois. Ils priaient pour la bénédiction des sept dieux célestes et invoquaient les dieux qui étaient au Ciel et les dieux qui étaient sur Terre. Pour conclure, ils faisaient ainsi leur adieu à Anou et Antou :

Puissent les Dieux de la Profondeur,
et les Dieux de la Demeure Divine,
te bénir !
Puissent-ils te bénir chaque jour,
chaque jour de chaque mois de chaque année !

Parmi les milliers et les milliers de représentations d'anciens dieux qui ont été exhumées, aucune ne semble représenter Anou. Cependant, il nous observe de chaque statue, de chaque portrait de chaque roi qui fut, depuis l'Antiquité à nos jours. Car Anou n'était pas seulement le grand roi, roi des dieux, il était aussi celui par la grâce duquel les autres pouvaient être couronnés rois. Selon la tradition sumérienne, le droit de gouverner découlait d'Anou, et le terme même pour royauté était *Anoutou* ("Anou-té"). Les insignes d'Anou étaient la tiare (la coiffe divine), le sceptre (symbole du pouvoir) et le bâton (symbole de la direction donnée par le berger).

A présent, le bâton de berger est plus souvent entre les mains des évêques qu'entre celles des rois. Mais la couronne et le sceptre sont toujours entre les mains des rois que l'humanité a bien voulu laisser sur leur trône.

La deuxième puissante divinité du panthéon sumérien était EN.LIL. Son nom signifiait "Seigneur de l'Espace Aérien", le prototype et le père des dieux des Tempêtes qui dirigèrent les panthéons de l'ancien monde.

Il était le fils aîné d'Anou, né en la demeure céleste de son père. Mais, à un moment donné des premiers temps, il descendit sur Terre et fut ainsi le dieu principal du Ciel et de la Terre. Quand les dieux se rencontraient en assemblée dans la Demeure Céleste, Enlil présidait ces réunions aux côtés de son père. Quand les dieux se rencontraient en assemblée sur Terre, ils le faisaient à la cour d'Enlil dans l'enceinte de Nippour, ville dédiée à Enlil et siège de son temple principal, E.KUR ("maison qui est telle une montagne").

Non seulement les Sumériens, mais aussi les dieux de Sumer considéraient Enlil comme un être suprême. Ils l'appelaient le "Souverain de toutes les Terres", et précisaient qu'"au Ciel, il est le Prince, sur Terre, il est le Chef". Sa parole (son ordre) tout là-haut faisait vibrer les Cieux, et ici-bas trembler la Terre :

Enlil,
Dont le commandement porte loin;
Dont la "parole" est grande et sainte;
Dont les déclarations sont immuables;
Qui décrète les destins dans un lointain avenir...
Les Dieux de la Terre volontairement se prosternent devant lui;
Les Dieux Célestes qui sont sur Terre font acte d'humilité devant lui;
Ils se tiennent fidèlement à ses côtés, selon les instructions.

Selon les croyances sumériennes, Enlil arriva sur Terre bien avant qu'elle ne fût colonisée et que ne s'y développe une civilisation. Un "hymne à Enlil, le Bienfaiseur de Tout" relate maints aspects de la société et de la civilisation qui n'auraient pas existé sans les instructions d'Enlil qu'on "exécute, partout, ses ordres".

Nulle ville ne serait construite, nulle colonie fondée;
Nulle étable ne serait construite, nul parc à mouton dressé;
Nul roi ne serait élevé, nul grand prêtre né.

Les textes sumériens déclarent également qu'Enlil arriva sur Terre avant que ne fût créé le "Peuple à la Tête Noire", le surnom sumérien pour désigner l'humanité. Durant ces époques pré-humaines, Enlil établit Nippour pour en faire son centre, ou "poste de commande", auquel le Ciel et la Terre étaient liés par un certain "lien". Selon les textes sumériens, il se nommait DUR.AN.KI (lien Ciel-Terre) et les mêmes textes décrivaient en termes poétiques les premiers agissements d'Enlil sur Terre.

Enlil,
Quand tu délimitas des colonies divines sur Terre,
Tu fis ériger Nippour, comme ta propre ville.
La Ville de la Terre, la majestueuse,
Ton lieu pur dont l'eau est douce.

Tu créas le Dur-An-Ki
Au centre des quatre coins du monde.

En ces temps primordiaux où les dieux habitaient Nippour et où l'homme n'avait pas encore été créé, Enlil rencontra la déesse qui devait devenir sa femme. Selon une version, Enlil vit sa future femme alors qu'elle se baignait — nue — dans la rivière de Nippour. Ce fut le coup de foudre, mais il n'eut pas nécessairement le mariage en tête.

Le berger Enlil, celui qui dicte les destinées,
Celui-au-Regard-Vif la vit.
Le seigneur lui parle d'union;
elle refuse.
Enlil lui parle d'union;
elle refuse :
« Mon vagin est trop petit [dit-elle],
Toute copulation lui est inconnue;
Mes lèvres sont trop petites,
les baisers leurs sont inconnus. »

Mais Enlil ne se laissa pas décourager. Il fit part à son chambellan Noushkou de son désir brûlant pour "la jeune fille" qui s'appelait SOUD ("l'infirmière") et qui habitait chez sa mère à E.RESCH ("maison parfumée"). Noushkou suggéra une virée en bateau et en procura un. Enlil invita Soud. Une fois à bord, il la viola.

Le récit ancien rapporte que, bien qu'Enlil fût chef des dieux, ceux-ci furent si courroucés qu'ils l'attrapèrent et l'envoyèrent en exil dans le Monde d'En-Bas. "Enlil l'immoral !" l'accusaient-ils. "Sors de cette ville !" Cette version précise que Soud, attendant un enfant d'Enlil, le suivit et qu'il l'épousa. Dans un autre texte, Enlil, repenti, chercha la jeune fille et envoya son chambellan demander sa main à sa mère. D'une façon ou d'une autre, Soud devint bel et bien la femme d'Enlil et il lui conféra le titre de NIN.LIL ("Femme de l'Espace Aérien").

Mais Enlil et les dieux qui le bannirent étaient loin de savoir que ce n'était pas Enlil qui avait séduit Ninlil, mais le contraire. La vérité est que Ninlil se baignait nue dans la rivière sur l'ordre de sa mère, qui espérait qu'Enlil, qui avait coutume de venir s'y promener, la remarquerait et désirerait "t'enlacer et t'embrasser incontinent".

En dépit de la manière dont ils s'éprirent l'un de l'autre, Ninlil obtint la plus haute estime une fois qu'Enlil lui donna le "vêtement qui faisait une dame". A une exception près, qui, à notre avis, était liée à la notion de succession dynastique, on ne connaît à Enlil aucun autre écart de conduite. Une tablette votive trouvée à Nippour montre Enlil et Ninlil se faisant servir mets et boissons dans leur temple. Cette tablette fut commandée par Our-Enlil, le "Domestique d'Enlil".

En dépit de la manière dont ils s'éprirent l'un de l'autre, Ninlil obtint la plus haute estime une fois qu'Enlil lui donna le "vêtement qui faisait une dame". A une exception près, qui, à notre avis, était liée à la notion de succession dynastique, on ne connaît à Enlil aucun autre écart de conduite. Une tablette votive trouvée à Nippour montre Enlil et Ninlil se faisant servir mets et boissons dans leur temple. Cette tablette fut commandée par Our-Enlil, le "Domestique d'Enlil".

Outre sa position de chef des dieux, Enlil était aussi Seigneur Suprême de Sumer (appelé quelquefois tout simplement "Le Pays") et de son "Peuple-à-Tête-Noire". Un psaume sumérien parle de ce dieu en des termes vénérables :

Seigneur qui connais le destin du pays,
digne de confiance dans son ordre;
Enlil qui connais le destin de Sumer,
digne de confiance dans son ordre;
Père Enlil,
Seigneur de tous les pays;
Père Enlil,
Seigneur du Juste Commandement;
Père Enlil,
Berger des Têtes-Noires...
De la Montagne du Levant,
à la Montagne du Couchant,

Il n'y a nul autre Seigneur sur la Terre;
tu es seul Roi.

Les Sumériens vénéraient Enlil à la fois par peur et par gratitude. C'était lui qui assurait que les décrets prononcés par l'assemblée des dieux contre l'humanité seraient exécutés. Son propre "souffle" déclenchait les tempêtes qui éliminaient les villes qui l'avaient offensé. C'est lui qui, à l'époque du déluge, chercha à détruire l'humanité. Mais, quand il était en paix avec elle, il fut un dieu affable et prodigue de ses faveurs; selon le texte sumérien, l'humanité doit à Enlil la science de l'agriculture ainsi que la charrue et la pioche.

Enlil choisissait aussi les rois qui devaient régner sur l'humanité, non comme souverains, mais comme serviteurs du dieu chargé de l'administration des lois divines de justice. En conséquence de quoi, les rois sumériens, akkadiens et babyloniens, commençaient leurs inscriptions d'auto-adoration en décrivant comment Enlil les avait appelés à régner. Ces "appels" (prononcés par Enlil en son nom propre ainsi qu'au nom de son père) accordaient la légitimité au souverain et déterminaient ses fonctions, Même Hammourabi, qui revendiquait comme dieu national de Babylone un dieu nommé Mardouk, déclarait dans la préface de son code de lois : "Anou et Enlil m'ont nommé pour assurer le bien-être du peuple... pour faire respecter la justice dans le pays".

Dieu du Ciel et de la Terre, premier-né d'Anou, Pourvoyeur de Royaumes, Chef de l'Exécutif de l'assemblée des dieux, Père des dieux et des hommes, Octroyeur de l'Agriculture, Seigneur de l'Espace Aérien, Voici quelques-uns des attributs d'Enlil qui dénotent sa grandeur et ses pouvoirs. "Ses ordres portaient loin", ses "déclarations étaient immuables", il "décrétait les destinées". Il possédait le "lien ciel-terre", et, de sa "redoutable ville de Nippour", il pouvait "faire apparaître les rayons qui sondent le coeur de toutes les terres" — "des yeux qui peuvent scruter toutes les terres".

Néanmoins, il était tout aussi humain qu'un jeune homme séduit par une beauté nue, assujetti à des lois morales — dictées par la communauté des dieux — dont toute transgression était punie par l'exil, et il n'était même pas à l'abri des complaintes des mortels. On connaît au moins un cas où un roi sumérien se plaignit directement à l'assemblée des dieux qu'une série de malheurs, qui s'étaient abattus sur Our et ses habitants, avait pour origine le fait maudit qu'Enlil avait bel et bien "conféré la royauté à un homme sans valeur... qui n'était pas de souche sumérienne".

Au fur et à mesure de ce récit, nous verrons qu'Enlil joua le rôle principal dans les affaires humaines et divines de ce monde, et comment plusieurs de ses fils se sont battus tout autant entre eux que contre d'autres dieux à propos de la succession divine, des conflits qui, incontestablement, suscitèrent plus tard les récits des batailles des dieux.

Le troisième grand dieu de Sumer, un autre fils d'Anou, portait deux noms, E.A et EN.KI. Il était aussi, comme son frère Enlil, dieu du Ciel et de la Terre, divinité originaire des Cieux, descendue sur Terre.

Les textes sumériens situent son arrivée sur Terre aux temps où les eaux du golfe Persique remontaient bien plus loin que de nos jours dans les terres, transformant la partie sud du pays en marécages. Ea (littéralement "maison-eau") étant un maître ingénieur traça et supervisa la construction des canaux, endigua les fleuves, et fit drainer les marécages. Il adorait faire de la voile sur les canaux et plus particulièrement dans les marais. Les eaux, ainsi le révèle son

nom, étaient sans aucun doute son domaine préféré. Il fit construire sa "grande maison" dans la ville qu'il avait fondée au bord des marais, une ville nommée avec raison HA.A.KI ("lieu des poissons d'eau"); elle était aussi connue sous le nom d'E.RI.DOU ("maison des lointains voyages").

Ea était le "Seigneur des Eaux Salées", mers et océans. Les textes sumériens mentionnent à plusieurs reprises une époque très lointaine où les trois grands dieux divisèrent entre eux les royaumes. "Les mers, ils les donnèrent à Enki, le prince de la Terre", attribuant ainsi à Enki "la direction de l'Apsou" (la "Profondeur"). Seigneur des Mers, Ea construisit des bateaux qui naviguèrent jusqu'aux terres lointaines, et particulièrement aux sites où l'on trouvait les métaux et les pierres semi-précieuses qui furent ramenées à Sumer.

Ea est dépeint sur les plus anciens sceaux-rouleaux sumériens, entouré de filets d'eau, contenant parfois des poissons. Les sceaux, comme ceux que l'on peut voir ici, associent Ea à la Lune (représentée par son croissant), association qui vient sans doute du fait que la Lune provoque les marées. C'est incontestablement par une telle analogie astrale que l'on donna à Ea l'épithète NIN.IGI.KOU ("Seigneur à l'Œi1 Brillant").

Ea est dépeint sur les plus anciens sceaux-rouleaux sumériens, entouré de filets d'eau, contenant parfois des poissons. Les sceaux, comme ceux que l'on peut voir ici, associent Ea à la Lune (représentée par son croissant), association qui vient sans doute du fait que la Lune provoque les marées. C'est incontestablement par une telle analogie astrale que l'on donna à Ea l'épithète NIN.IGI.KOU ("Seigneur à l'Œi1 Brillant").

Selon les textes sumériens, dont une très remarquable autobiographie d'Ea par lui-même, il naquit dans les cieux et descendit sur Terre avant qu'il n'y eût la moindre colonisation ou civilisation. "Lorsque j'approchai du sol, il était en majorité inondé", affirma-t-il. Il décrit la série de mesures qu'il prit pour rendre les terres habitables. Il remplit le fleuve Tigre avec "une nouvelle eau"; il désigna un dieu pour diriger la construction des canaux et les travaux pour rendre navigables le Tigre et l'Euphrate; puis il draina les terres, introduisit les poissons dans les marais qui devinrent lieu d'élection d'oiseaux de toutes sortes et centre de culture des roseaux utilisés comme matériel de construction.

Tournant le dos à la mer et aux rivières pour porter son attention à la terre ferme, Ea prétendit que ce fût lui qui "dirigeât le joug et la charrue..., creusât les sillons divins..., construisît les étables, dressât les enclos à mouton". Ce texte d'autosatisfaction (intitulé par les érudits "Enki et l'Ordre du Monde") met à son crédit l'apport sur Terre de l'art de fabriquer les briques, la construction des demeures et des villes, la métallurgie, etc.

Présenté comme le plus grand bienfaiteur de l'humanité, le dieu qui créa la civilisation, il est aussi décrit par beaucoup de textes comme étant le protagoniste principal de l'humanité au conseil des dieux. Des textes sumériens et akkadiens, à partir desquels les faits bibliques ont dû être extraits, décrivent Ea comme étant le dieu qui — défiant la décision de l'assemblée des dieux — permit à un disciple de confiance (le "Noé" mésopotamien) d'échapper au désastre.

En effet, les textes akkadiens et sumériens, qui — comme l'Ancien Testament — adhèrent à la croyance qu'un dieu ou des dieux créèrent l'homme par un acte conscient et voulu, attribuent à Ea le rôle central; scientifique principal des dieux, il élabora une méthode et un procédé par lesquels l'homme devait être créé. Avec une telle affinité pour la "création", c'est-à-dire l'avènement de l'homme, il n'est pas étonnant qu'il fût celui qui guidât Adapa — "l'homme modèle" créé par la "sagesse" d'Ea — à la demeure céleste d'Anou, et ce malgré la détermination des dieux à refuser à l'humanité la "vie éternelle".

Ea soutenait-t-il l'homme parce qu'il prit part à sa création ou avait-il d'autres motifs ? Lorsque nous examinons les documents, nous nous apercevons invariablement que le défi d'Ea — aussi bien dans les affaires mortelles que divines — visait principalement à contrecarrer les décisions et les projets d'Enlil.

Les documents décrivent à de nombreuses reprises la jalousie brûlante d'Ea envers son frère Enlil. En effet, l'autre nom (et peut-être le premier) d'Ea était EN.KI ("Seigneur de la Terre"), et les textes qui se rapportent à la division du monde entre les trois dieux insinuent que ce fut peut-être à cause d'un tirage au sort qu'Ea fut obligé de céder son pouvoir sur Terre à son frère Enlil.

Les dieux avaient joint leurs mains ensemble,
Avaient tiré au sort et partagé.
Anou s'éleva alors vers les Cieux;
A Enlil revint la Terre,
Les mers, fermées par une boucle,
Ils les avaient données à Enki, le Prince de la Terre.

Aussi amer qu'Ea/Enki pût être, à la suite de ce tirage au sort, il semble avoir nourri un ressentiment plus profond. Dans son autobiographie, les raisons en sont données par Enki lui-même : Enki prétendait être le premier-né, ce qui faisait de lui, et non d'Enlil, l'héritier légitime d'Anou :

« Mon père, le roi de l'Univers,
me fit naître dans l'univers...
Je suis la graine féconde,
engendrée par le Grand Taureau Sauvage;
Je suis le fils premier-né d'Anou,
Je suis le Grand Frère des dieux...
Je suis celui qui fut né premier fils divin d'Anou ».

Puisque les Codes de lois régissant les hommes de l'ancien Proche-Orient furent transmis par les dieux, sans nul doute les lois gouvernant la société et les familles étaient des copies de celles qui s'appliquaient aux dieux. Les archives des registres de familles et des actes des tribunaux trouvées dans les sites tels que Mari et Nouzi confirment que les coutumes et les lois de la Bible sous lesquelles vivaient les patriarches hébreux étaient les mêmes que celles qui gouvernaient les rois et les nobles de l'ancien Proche-Orient. Les problèmes de succession auxquels furent confrontés les patriarches sont donc très instructifs.

Abraham, privé d'enfants en raison de l'apparente stérilité de sa femme Sarah, eut un fils premier-né avec sa servante. Cependant, ce fils (Ismaël) fut rayé de la succession patriarcale dès que Sarah donna un fils à Abraham, Isaac.

Rébecca, la femme d'Isaac, porta des jumeaux. Le premier-né était Ésaü — un rouquin, chevelu, un peu rustre. Venu au monde agrippé à la cheville d'Esaü, suivit Jacob, enfant plus raffiné, que Rébecca chérissait. Lorsqu'Isaac, vieillissant et à moitié aveugle, fut sur le point de proclamer son testament, Rébecca rusa pour que, sur Jacob, se portât la bénédiction, signe de la succession due à Ésaü.

Les problèmes de la succession de Jacob découlèrent du fait que, s'il dut servir Laban pendant vingt ans pour obtenir la main de Rachel, il fut aussi contraint d'épouser préalablement sa sœur Leah, qui porta son premier fils (Reuben). Il eut d'autres fils et une fille avec elle ainsi qu'avec ses deux concubines. Cependant, lorsque Rachel mit au monde *son* premier fils (Joseph), Jacob le préféra à ses frères.

Ces coutumes et ces lois de succession permettent facilement de comprendre les revendications conflictuelles d'Enlil et d'Ea/Enki. Enlil, fils d'Anou et de sa conjointe officielle Antou, était, selon les archives, *légalement* le premier-né. Mais le douloureux cri d'Enki: "*Je* suis la graine féconde... *Je* suis le fils premier-né d'Anou" devait être une vérité connue de tous. Était-il donc le fils d'Anou par une autre déesse qui, peut-être, n'était seulement qu'une concubine ? Le récit d'Isaac et d'Ismaël, ou bien l'histoire des jumeaux Ésaü et Jacob, eurent peut-être un précédent dans la demeure des Cieux.

S'il semble qu'Enki ait accepté les prérogatives de succession d'Enlil, certains érudits trouvent suffisamment d'évidences tendant à prouver l'existence d'un continuel conflit de pouvoir entre les deux dieux. Samuel N. Kramer a intitulé un des anciens textes "Enki et son complexe d'infériorité". Comme nous le verrons par la suite, plusieurs récits de la Bible — Ève et le serpent dans le jardin d'Éden, ou le récit du déluge — révèlent à plusieurs reprises, dans leur version originale sumérienne, l'attitude de défi d'Enki vis-à-vis des édits de son frère.

Il semblerait que, à un moment donné, Enki décidât qu'il n'y avait plus lieu de continuer à se battre pour le Trône Divin; alors il s'efforça de porter son fils — plutôt que le fils d'Enlil — à la tête de la troisième génération. Pour arriver à ses fins, au début tout au moins, il sollicita l'aide de sa sœur NIN.HOUR.SAG ("dame de la tête de la Montagne").

Elle aussi était fille d'Anou, mais évidemment pas d'Antou, donc il existait une autre règle de succession. Pendant longtemps, les érudits se sont demandé pourquoi Abraham et Isaac se vantaient d'avoir comme femme leur sœur — une revendication surprenante vu la prohibition biblique des relations sexuelles entre frère et soeur. Mais la lecture des documents légaux, mis au jour à Mari et Nouzi, révèle qu'un homme pouvait épouser sa demi-sœur. De plus, lorsque l'on prenait en compte tous les enfants de toutes les femmes, un fils né d'une demi-sœur —

ayant cinquante pour cent en plus de "semence pure" que celui d'une femme non apparentée — devenait héritier légitime, qu'il fût ou non le fils premier-né. Soit dit en passant, là se trouve l'origine de la coutume (à Mari et Nouzi) de l'adoption de la femme préférée telle une "soeur", cela afin d'assurer que son fils fût héritier légitime incontesté.

C'était d'une telle demi-sœur, Ninhoursag, qu'Enki désirait obtenir un fils. Elle aussi "venait des cieux", étant descendue sur Terre aux temps les plus reculés. Plusieurs textes mentionnent que, lorsque les dieux divisèrent les domaines de la Terre entre eux, il lui échut la Terre de Dilmun — "un lieu pur ... une terre pure... un lieu des plus lumineux." Un texte intitulé par les érudits "Enki et Ninhoursag — un mythe du paradis" traite du voyage d'Enki à Dilmun à des fins conjugales. Le texte souligne à maintes reprises que Ninhoursag "était seule", sans attaches, une célibataire. Quoique, plus tard, elle fût décrite comme une vieille matrone, elle dut être très séduisante dans sa jeunesse, car les textes nous précisent sans pudeur, que, lorsque Enki s'approcha d'elle et l'aperçut, elle "fit que son pénis arrosât les digues".

Ayant donné des instructions afin qu'on les laissât seuls, Enki "laissa couler sa semence dans le ventre de Ninhoursag. Elle prit la semence en son ventre, la semence d'Enki"; et ensuite, "après les neuf mois de maternité... elle accoucha sur les rives des eaux". Mais ce fut une fille.

N'ayant pas réussi à obtenir un héritier mâle, Enki fit alors l'amour à sa propre fille. "Il la serra dans ses bras, il l'embrassa; Enki versa alors sa semence dans son ventre." Mais, elle aussi, lui donna une fille. Enki s'en fut alors auprès de sa petite-fille et la féconda; mais, une fois de plus, l'enfant fut une fille. Ninhoursag, déterminée à mettre un terme à ces tentatives, lui jeta un mauvais sort si bien que, en mangeant certaines plantes, Enki fut atteint d'un mal mortel. Cependant, les autres dieux obligèrent Ninhoursag à lever le mauvais sort.

Pendant ces événements qui eurent beaucoup d'influence sur les affaires divines, d'autres histoires concernant Enki et Ninhoursag eurent une grande importance sur les affaires humaines. En effet, d'après les textes sumériens, l'homme fut créé par Ninhoursag selon des procédés et des formules mis au point par Enki. Elle était l'infirmière-chef, responsable des installations médicales et, dans ce rôle, la déesse portait le nom de NIN.TI ("dame-vie").

Pendant ces événements qui eurent beaucoup d'influence sur les affaires divines, d'autres histoires concernant Enki et Ninhoursag eurent une grande importance sur les affaires humaines. En effet, d'après les textes sumériens, l'homme fut créé par Ninhoursag selon des procédés et des formules mis au point par Enki. Elle était l'infirmière-chef, responsable des installations médicales et, dans ce rôle, la déesse portait le nom de NIN.TI ("dame-vie").

Certains savants voient en *Adapa* (l'"homme-modèle" d'Enki), l'*Adama* ou l'Adam de la Bible. La double signification du TI sumérien aussi donne lieu à des parallèles bibliques. Sachant que *ti* peut signifier à la fois "vie" et "côte", le nom de Ninti peut vouloir dire "dame de la vie" et "dame de la côte". L'Ève de la Bible — dont le nom signifie "vie" — fut créée à partir de la côte d'Adam, donc Ève est aussi, d'une certaine manière, une "dame de la vie" ou bien une "dame de la côte".

Parce qu'elle donna vie aux dieux et aux hommes, Ninhoursag portait le titre de déesse mère. Elle était surnommée "Mammu" — d'où vient notre "maman" — et son symbole était le "tranchet", — l'outil dont se servaient les sages-femmes de l'Antiquité pour couper le cordon ombilical.

Parce qu'elle donna vie aux dieux et aux hommes, Ninhoursag portait le titre de déesse mère. Elle était surnommée "Mammu" — d'où vient notre "maman" — et son symbole était le "tranchet", — l'outil dont se servaient les sages-femmes de l'Antiquité pour couper le cordon ombilical.

Enlil, frère et rival d'Enki, eut le bonheur d'avoir un "juste héritier" par sa sœur Ninhoursag. Le plus jeune des dieux sur Terre nés dans les cieux s'appelait NIN.OUR.TA ("Seigneur qui achève la fondation"). Il était "le fils héroïque d'Enlil qui s'avançait armé de son filet et de rayons de lumière" pour défendre son père; "le fils vengeur... qui projetait des coups de foudre".

Enlil, frère et rival d'Enki, eut le bonheur d'avoir un "juste héritier" par sa sœur Ninhoursag. Le plus jeune des dieux sur Terre nés dans les cieux s'appelait NIN.OUR.TA ("Seigneur qui achève la fondation"). Il était "le fils héroïque d'Enlil qui s'avançait armé de son filet et de rayons de lumière" pour défendre son père; "le fils vengeur... qui projetait des coups de foudre".

Son épouse BA.OU était, elle aussi, infirmière et médecin. On l'appelait "Dame qui fait renaître les morts".

Les anciens portraits de Ninourta le représentent brandissant une arme unique — sans nul doute celle dotée du pouvoir de tirer des "coups de foudre". Les textes anciens saluaient en lui le puissant chasseur, le dieu combattant renommé pour ses talents martiaux. Cependant, il livra son plus grand et plus héroïque combat, non pas pour son père, mais pour lui-même. Ce fut une bataille de grande envergure, face à un dieu nommé ZOU (sage), dont l'enjeu n'était ni plus ni moins que la souveraineté sur les dieux de la Terre, car Zou s'était illégalement emparé des insignes et objets détenus par Enlil en tant que chef des dieux.

Les tablettes des textes qui décrivent ces événements sont en partie brisées et l'histoire ne peut se lire qu'à partir du moment où Zou arrive à E.KOUR, le temple d'Enlil. Apparemment, il est bien connu et possède un rang certain car Enlil le reçoit en lui "confiant la garde de l'entrée de son sanctuaire". Mais le "diabolique Zou" devait, malgré cette confiance, trahir Enlil, car c'était "la prise de la souveraineté d'Enlil", la prise des pouvoirs divins, qu'"il ourdissait secrètement".

Pour ce faire, Zou devait se rendre maître de certains objets dont la magique "Table des Destinées". L'astucieux Zou profita du moment où Enlil se déshabilla et alla dans sa piscine pour sa baignade quotidienne en laissant tous ses pouvoirs sans surveillance.

A l'entrée du sanctuaire,
qu'il avait observé,
Zou attend le lever du jour.
Alors qu'Enlil prenait son bain d'eau pure
— sa couronne enlevée et déposée sur le trône —
Zou se saisit de la Table des Destinées,
ravit la Souveraineté d'Enlil.

Alors que Zou s'enfuyait dans son MOU (traduit par "nom", mais désignant une machine volante) vers une cachette lointaine, les conséquences de son acte audacieux commencèrent à apparaître.

Les Divines Formules étaient suspendues;
Le calme se fit partout;
le silence fut roi...
L'éclat du Sanctuaire était éteint.

"Père Enlil resta sans voix." "En apprenant l'un après l'autre la nouvelle, les dieux de la Terre se réunirent." L'affaire était si grave qu'on alla informer Anou dans sa demeure céleste. Il examina la situation et conclut que, afin de récupérer les "formules", Zou devait être appréhendé. S'adressant "aux dieux, ses enfants", Anou demanda : « Lequel des dieux frappera-t-il Zou ? Son nom sera le plus grand de tous ! »

On convoqua plusieurs dieux réputés pour leur vaillance. Mais tous firent remarquer que, puisqu'il s'était approprié la Table des Destinées, Zou possédait les mêmes pouvoirs qu'Enlil, si bien que "celui qui s'oppose à lui est comme d'argile". C'est alors qu'Ea eut une idée de génie : pourquoi ne pas faire appel à Ninourta pour relever ce combat sans espoir ?

L'assemblée des dieux présents ne pouvait pas être dupe de l'ingénieuse manigance d'Ea. En clair, les chances pour son propre fils de succéder au trône ne faisaient que s'accroître si Zou était vaincu. De même, si Ninourta venait à être tué, il pourrait en tirer un bénéfice personnel. Au grand étonnement des dieux, Ninhoursag (NIN.MAH dans le texte : "Grande Dame") donna son accord. S'adressant à son fils, elle lui expliqua que Zou avait dérobé la puissance d'Enlil, non seulement à Enlil, mais aussi à lui-même, Ninourta. "J'ai enfanté dans la douleur", cria-t-elle et "c'est moi qui ai assuré, pour mon frère et Anou la continuité du royaume du Ciel". Afin que sa douleur n'ait pas été vaine, elle ordonna à Ninourta d'aller combattre et de gagner :

Lance ton offensive...
Capture le fugitif Zou...
Laisse ta redoutable offensive se déchaîner contre lui...
Tranche-lui la gorge !
Sois vainqueur de Zou !...
Dirige tes sept Vents néfastes à son encontre...
Fais que le tourbillon tout entier s'attaque à lui...
Laisse ton Rayonnement s'acharner sur lui...

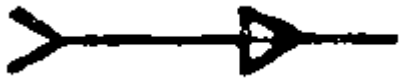
Laisse tes Vents pousser ses Ailes vers un lieu secret...
Fais que la souveraineté revienne à Ekour;
Fais que les Formules Divines reviennent au père qui te fit.

Les différentes versions de l'épopée de la bataille qui s'ensuivit sont à donner le frisson. Ninourta décocha "des flèches" sur Zou, mais les flèches ne pouvaient pas atteindre le corps de Zou... tant qu'il tenait en main la "Table des Destinées des dieux." Les "armes" lancées "s'arrêtaient en plein vol". La bataille ne menant nulle part, Ea conseilla à Ninourta d'ajouter à ses armes un *til-lum* et de l'envoyer dans les "pignons" ou petites roues dentées des "ailes" de Zou. Ninourta tira le *til-lum* dans les pignons de Zou. Ainsi touché, les pignons commencèrent à se désagréger et les "ailes" de Zou tombèrent en tourbillonnant. Zou était vaincu et la Table de la Destinée fut rendue à Enlil.

Qui était Zou ? Un "oiseau mythologique", comme l'affirment certains érudits ?

De toute évidence, il pouvait voler. Tel celui qui, aujourd'hui, prend un avion, ou l'astronaute à bord d'un engin spatial. Ninourta, lui aussi, pouvait voler avec autant — sinon plus — d'adresse que Zou. Cependant, lui n'était pas considéré comme un volatile, quelle qu'en fût l'espèce, ainsi en témoignent ses nombreuses représentations, seul ou accompagné de sa femme BA.OU. (également appelée GOU.LA). Au contraire, il volait à l'aide d'un "oiseau" remarquable gardé dans son enceinte sacrée (le GIR.SOU) dans la ville de Lagash.

Zou ne pouvait être en aucun cas un "oiseau". Apparemment, il disposait d'un "oiseau" dans lequel il pouvait s'envoler et rejoindre son lieu secret. Ce fut à l'intérieur de tels "oiseaux" que se déroula la bataille céleste entre les deux dieux. Et il n'y a aucun doute quant à la nature de l'arme qui finit par avoir raison de "l'oiseau" de Zou. Appelé TIL en sumérien et *Til-lum* en assyrien, il s'écrivait pictorialement comme suit et il devait signifier alors ce que *til* signifie aujourd'hui en hébreu "missile".



Zou était alors un dieu, un de ceux qui avaient quelques raisons de vouloir usurper le pouvoir d'Enlil. Un dieu que Ninourta, successeur légitime, avait toutes les raisons de combattre.

Est-il possible qu'il s'agisse de MAR.DOUK ("fils du pur monticule"), le premier-né d'Enki par sa femme DAM.KI.NA, impatient de s'approprier par la ruse ce qui, selon la règle, ne lui était pas dû ?

Nous avons des raisons de croire qu'Enki, n'ayant pas réussi à avoir un fils avec sa sœur pour ainsi se donner un successeur légal au trône d'Enlil, se reposait sur son fils Mardouk. En effet, aux temps où l'ancien Proche-Orient traversa de grands bouleversements sociaux et militaires, au début du IIe siècle av. J.-C., Mardouk fut, à Babylone, élevé au rang de dieu national de Sumer et d'Akkad. Mardouk fut proclamé roi des dieux en remplacement d'Enlil, et les autres dieux durent prêter serment et venir résider à Babylone où leurs actions pouvaient être facilement surveillées.

Nous avons des raisons de croire qu'Enki, n'ayant pas réussi à avoir un fils avec sa sœur pour ainsi se donner un successeur légal au trône d'Enlil, se reposait sur son fils Mardouk. En effet, aux temps où l'ancien Proche-Orient traversa de grands bouleversements sociaux et militaires, au début du IIe siècle av. J.-C., Mardouk fut, à Babylone, élevé au rang de dieu national de Sumer et d'Akkad. Mardouk fut proclamé roi des dieux en remplacement d'Enlil, et les autres dieux durent prêter serment et venir résider à Babylone où leurs actions pouvaient être facilement surveillées.

Cette usurpation du pouvoir d'Enlil (longtemps après l'incident avec Zou) fut accompagnée d'une vaste entreprise de falsification des textes anciens par les Babyloniens. Les textes les plus importants furent réécrits et modifiés pour faire apparaître Mardouk tel le Seigneur des Cieux, le Créateur, le Bienfaiseur, le Héros, à la place d'Anou, d'Enlil ou même de Ninourta. Un des textes ainsi modifié est le conte de "Zou", et, selon cette version, c'est Mardouk et non pas Ninourta qui s'opposa à Zou. Dans cette version, Mardouk se vantait : *"Mashasti moh il Zu"* (J'ai écrasé le crâne du dieu Zou). Par conséquent, Zou ne peut pas être confondu avec Mardouk.

En plus, il est tout aussi peu vraisemblable qu'Enki, "Dieu des Sciences", ait enseigné à Ninourta comment choisir et utiliser les armes décisives dans le combat contre son propre fils Mardouk. Enki, à en juger autant par sa conduite que par son expresse exhortation à Ninourta de "trancher la gorge de Zou", s'attendait à tirer un bénéfice personnel de cette bataille, quel qu'en fût le vainqueur. La seule conclusion logique est que Zou était aussi, d'une certaine manière, postulant *légal* au trône d'Enlil.

En conséquence, il en découle un seul dieu possible : Nanna, le premier-né d'Enlil par sa femme officielle Ninlil, car, si Ninourta était éliminé, Nanna se trouvait sans obstacle en ligne directe de succession.

Nanna (diminutif de NAN.NAR, "l'être brillant") nous est parvenu au travers des temps lointains sous son nom akkadien (ou sémitique) mieux connu de Sin.

En tant que premier-né d'Enlil, il fut nommé souverain de Our ("*La* ville"), la ville-État la plus connue de Sumer. Là, son temple s'appelait E.GISH.NOU.GAL ("maison de la semence du trône"). A partir de cette demeure, Nanna et sa conjointe NIN.GAL ("grande dame") dirigeaient les affaires de la ville et de ses habitants avec beaucoup de bienveillance. Les habitants d'Our se vouaient à leurs chefs divins en leur portant un grand amour et en les désignant par "Père Nanna" ou d'autres surnoms affectueux.

Les habitants d'Our attribuaient leur prospérité à Nanna. Shulgi, roi d'Our (par la grâce de Dieu) à la fin du IIIe millénaire av. J.-C., décrivait la "maison" de Nanna comme "une grande demeure d'abondance", un "lieu débordant d'offrandes de pain", où les moutons se reproduisaient et les boeufs étaient abattus, un endroit rempli d'une douce musique où roulaient le tambour et le tambourin.

Sous l'administration de son dieu-protecteur, Nanna, Our devint le grenier de Sumer, le fournisseur de grains, de moutons et de bétail aux autres temples. La "Complainte sur la destruction d'Our" nous renseigne, en image négative, sur Our avant sa perte.

Dans les greniers de Nanna, il n'y avait pas de grains.
Les repas du soir des dieux furent supprimés;
Dans leurs grandes salles à manger, c'en était fini du vin et du miel...
Dans le grand four du temple, on ne prépare plus le boeuf et le mouton;
On n'entend plus un bruit dans le grand palais des fers de Nanna;
cette maison où l'on criait les commandes pour les bœufs
— son silence est accablant...
Le mortier et le pilon à moudre gisent sans vie...
Les bateaux à offrandes ne transportaient plus d'offrandes...
N'apportaient plus à Enlil du pain en offrande à Nippour.
Le fleuve d'Our est vide, nulle barque ne le trouble...
Nul pied ne foule ses berges; de longues herbes y poussent.

Une autre complainte, déplorant "les enclos à moutons livrés au vent", les étables abandonnées, les bergers et les meneurs de bêtes qui étaient partis, est très inhabituelle : ce texte ne fut pas écrit pas le peuple d'Our, mais par le dieu Nanna et son épouse Ningal eux-mêmes. Ces lamentations, ainsi que d'autres concernant la chute d'Our, dévoilent le caractère traumatisant d'un étrange événement. Les textes sumériens nous apprennent que Nanna et Ningal quittèrent la ville avant sa chute complète. Ce fut un départ précipité, décrit d'une émouvante façon.

Nanna, qui aimait sa ville, partit de cette ville.
Sin qui aimait Our, n'était plus dans sa maison.
Ningal...
fuyant sa ville à travers le territoire ennemi,

revêtit en hâte un habit,
quitta sa Maison.

Dans les complaintes, la chute d'Our et l'exil de ses dieux sont décrits comme résultant d'une décision délibérée d'Anou et d'Enlil. C'est à eux que Nanna fit appel pour annuler la sanction.

Puisse Anou, le roi des dieux, prononcer : « C'en est assez »
Puisse Enlil, le roi des terres, décréter une destinée favorable !

S'adressant directement à Enlil, "Sin apporta son coeur douloureux à son père; il fit une révérence à Enlil, le père qui l'enfanta", et le supplia :

Mon père qui me fis naître,
Jusqu'à quand considérerez-vous mon expiation avec hostilité ?
Jusqu'à quand ?...
Sur le coeur opprimé que vous faites vaciller comme une flamme
— S'il te plaît, jette sur moi un regard bienveillant.

Les complaintes ne font, nulle part, apparaître la cause de la colère d'Anou et d'Enlil. Mais, si Nanna était Zou, la punition aurait été justifiée par son crime d'usurpation.

Certes, il aurait pu être Zou, puisque Zou possédait un certain type de machine volante — "l'oiseau" — dans lequel il s'échappa et à partir duquel il combattit Ninourta. Les psaumes Sumériens nous parlent avec adoration de son "Navire des Cieux".

Père Nannar, Seigneur d'Our...
Dont la gloire se trouve dans le Bateau sacré des Cieux...
Seigneur, fils premier-né d'Enlil.
Quand, dans le Navire des Cieux tu t'élèves,
Tu es glorieux.
Enlil a paré ta main d'un sceptre éternel.
Quand tu t'élèves au-dessus d'Our, dans le Navire Sacré.

Si Sin était Zou, nous pouvons comprendre pourquoi le seigneur Zou (Sin) fut, malgré la suggestion d'Ea, non pas exécuté, mais seulement exilé. A la fois, les textes sumériens aussi bien que les résultats archéologiques semblent indiquer que Sin et sa femme s'enfuirent jusqu'à Harrân, la ville hourrite protégée par plusieurs fleuves et un terrain montagneux. Il est intéressant de constater que, lorsque les membres du clan d'Abraham, guidés par son père Torah, quittèrent Our pour se diriger vers la Terre Promise, ils partirent pour Harrân où ils restèrent pendant plusieurs années.

Bien que Our fût, de tout temps, une ville dédiée à Nanna Sin, Harrân dut aussi avoir été sa résidence pendant très longtemps, car tout y était fait pour ressembler à Our — ses temples, ses bâtiments, ses rues — presque au moindre détail. André Parrot (*"Abraham et son Temps"*) conclut à propos de ces similitudes en disant que: "Tout porte à croire que le culte d'Harrân n'était rien d'autre qu'une réplique exacte de celui d'Our."

Lorsque, à Harrân, le temple de Sin — construit et reconstruit pendant des millénaires — fut mis au jour à la suite des fouilles qui durèrent plus de cinquante ans, deux stèles furent exhumées. Ces piliers de pierre commémoratifs sont porteurs d'un document unique dicté par

Adadgouppi, la haute prêtresse de Sin, qui nous dit comment elle priait et se préparait pour le retour de Sin, car, à un moment d'un passé inconnu :

Sin, le roi de tous les dieux,
se fâcha contre sa ville et son temple,
et monta aux Cieux.

Le fait que Sin, écoeuré ou bien désespérant, tout simplement "plia bagage" et "monta aux Cieux" est confirmé par d'autres inscriptions. Celles-ci nous font aussi savoir que le roi assyrien Ashourbanipal reprit à certains ennemis "un sceau cylindrique sacré fait du plus précieux jaspe" et "qu'il l'améliora en y faisant dessiner une image de Sin". Mieux encore, sur la pierre sacrée il fit inscrire "un panégyrique de Sin et l'accrocha autour du cou de l'image de Sin". Ce sceau de pierre de Sin devait être une relique des temps très anciens car, plus loin, il est mentionné que "c'est celui dont la surface fut endommagée aux jours d'antan, pendant la destruction infligée par l'ennemi".

On suppose que cette haute prêtresse, née au temps du règne d'Ashourbanipal, était elle-même de sang royal. Dans ses invocations à Sin, elle proposait un "marché" réaliste : la restauration de ses pouvoirs sur ses adversaires s'il aidait son fils Nabounaid à devenir souverain de Sumer et d'Akkad. Les documents historiques confirment qu'en l'année 555 av. J.-C., Nabounaid, à l'époque commandant des armées babyloniennes, fut nommé au trône par ses officiers. Il avait été assisté directement par Sin. Les inscriptions de Nabounaid nous font savoir que Sin, "au premier jour de son apparition, se servant de l'arme d'Anou", fut capable de "toucher avec un rayon de lumière" les cieux et d'écraser l'ennemi, en bas, sur Terre.

Nabounaid tint la promesse que sa mère fit au dieu. Il fit reconstruire le temple de Sin, E.HOUL.HOUL ("maison de grande joie") et le déclara dieu suprême. Ce fut alors que Sin fut à même de saisir entre ses mains "le pouvoir de la fonction d'Anou, d'exercer tous les pouvoirs de la fonction d'Enlil, de s'approprier le pouvoir de la fonction d'Ea — détenant ainsi en main tous les pouvoirs célestes". Alors, vainqueur de l'usurpateur Mardouk, ayant même pris les pouvoirs d'Ea, père de Mardouk, Sin revêtit le titre de "Croissant Céleste" et établit sa réputation en tant que dieu de la Lune.

Comment Sin, que l'on disait si dégoûté qu'il était retourné vers les Cieux, aurait-il pu accomplir de tels exploits ici-bas, sur Terre ?

Nabounaid, confirmant que Sin avait, en effet, "oublié sa décision prise sous le joug de la colère... et avait décidé de revenir au temple d'Ehoulhoul", conclut à un miracle. Un miracle "qui n'avait pas eu lieu sur Terre depuis les jours d'antan" s'était produit : une divinité "était descendue des Cieux".

Voici le grand miracle de Sin,
Qui n'est pas arrivé sur Terre
Depuis les très anciens temps;
Que le peuple de la Terre
N'avait ni vu, ni n'avait écrit
Sur des tablettes d'argiles, à préserver pour toujours :
Voici que Sin,
Seigneur de tous les dieux et déesses,

Demeurant aux Cieux,
Est descendu des Cieux.

Malheureusement, aucun détail ne nous est fourni sur l'endroit et la manière par laquelle Sin revint sur Terre. Mais nous savons que, dans les champs autour d'Harrân, Jacob, en route pour Canaan afin de trouver une femme dans le "vieux pays", vit "une échelle posée sur Terre dont l'extrémité arrivait aux Cieux sur laquelle montaient et descendaient des anges du Seigneur".

A l'époque même où Nabounaid rétablit les pouvoirs et les temples de Nanna/Sin, il restaura aussi les temples et le culte des deux enfants jumeaux de Sin, IN.ANNA ("la dame d'Anou") et OUTOU ("celui qui rayonne").

Ils étaient tous deux enfants de Sin et de son épouse officielle, Ningal, donc, par naissance, membres de la divine dynastie. Techniquement parlant, Inanna était née la première, mais son frère jumeau Outou était le *fils* premier-né, et, par conséquent, l'héritier dynastique légal. A la différence de la rivalité qui exista dans des circonstances semblables entre Ésaü et Jacob, les deux enfants divins grandirent très proches l'un de l'autre. Ils partagèrent leurs expériences et leurs aventures, ils s'entraidèrent, et, lorsque Inanna eut à choisir un mari entre deux dieux, c'est à son frère qu'elle demanda conseil.

Inanna et Outou naquirent dans les temps immémoriaux où seuls les dieux habitaient la Terre. Sippar, la ville domaniale d'Outou, est citée comme étant une des premières villes établies par les dieux en Sumer. Par une inscription, Nabounaid déclara, lorsqu'il entreprit de reconstruire à Sippar le temple d'Outou, E.BABBARA ("maison brillante") :

Je recherchais son ancienne fondation-plate-forme,
et je descendis dix-huit coudées dans la terre.
Outou, le grand Seigneur d'Ebabbara...
Me montra lui-même la fondation-plate-forme,
de Naram-Din, fils de Sargon, que, pendant 3.200 ans,
Nul roi me précédant avait vue.

Lorsque la civilisation se fut épanouie à Sumer, et que l'homme rejoignit les dieux dans la Région-entre-les-Rivières, Outou fut principalement associé à la loi et la justice. Plusieurs des premiers Codes des temps les plus reculés, mis à part le fait qu'ils invoquaient Anou et Enlil, fondaient leur acceptation et adhésion sur le fait qu'ils étaient promulgués "conformément à la vraie parole d'Outou". Le roi babylonien Hammourabi grava son Code de lois sur une stèle en haut de laquelle il est montré recevant les lois des propres mains du dieu.

Lorsque la civilisation se fut épanouie à Sumer, et que l'homme rejoignit les dieux dans la Région-entre-les-Rivières, Outou fut principalement associé à la loi et la justice. Plusieurs des premiers Codes des temps les plus reculés, mis à part le fait qu'ils invoquaient Anou et Enlil, fondaient leur acceptation et adhésion sur le fait qu'ils étaient promulgués "conformément à la vraie parole d'Outou". Le roi babylonien Hammourabi grava son Code de lois sur une stèle en haut de laquelle il est montré recevant les lois des propres mains du dieu.

Des tablettes exhumées à Sippar témoignent de sa grande réputation dans l'Antiquité comme ayant des lois justes et bonnes. Certains textes décrivent Outou lui-même assis et jugeant indifféremment dieux et hommes. Sippar était, en fait, le siège de la "Cour suprême" de Sumer.

La justice prônée par Outou nous fait penser au Sermon sur la Montagne rapporté dans le Nouveau Testament. Une "tablette de sagesse" recommande à qui veut plaire à Outou de se conduire comme suit :

A ton adversaire, ne fais aucun tort;
Récompense celui qui te maltraite avec le bien.
Sur ton ennemi, laisse la justice se faire...
Ne laisse pas ton coeur faire le mal...
A celui qui fait l'aumône, donne de quoi manger,
donne du vin à boire...
Sois prévenant; fais le bien.

Parce qu'il garantissait la justice et empêchait toute oppression — et peut-être aussi pour des raisons que nous découvrirons plus tard —, Outou était le protecteur des voyageurs. Cependant, les épithètes les plus courants et les plus tenaces le caractérisant concernaient son éclat. Depuis les temps les plus reculés, il fut nommé Babbar (celui qui brille). Il était "Outou, qui répand une grande lumière", celui qui "illumine les Cieux et la Terre".

Dans son inscription, Hammourabi le désignait par son nom akkadien, Shamash, qui, dans les langues sémitiques, signifie "soleil". C'est pourquoi les savants en conclurent qu'Outou/Shamash était le dieu-soleil de la Mésopotamie. Bien qu'ayant le soleil comme pendant céleste, nous allons bientôt montrer qu'il faut donner un autre sens aux descriptions de ce dieu qui "répandait une vive lumière" quand il accomplissait certaines tâches très particulières qui lui étaient assignées par son grand-père Enlil.

De même que les Codes de lois et les registres des tribunaux sont des témoignages humains de la véritable présence d'une divinité appelée Outou Shamash parmi les anciens peuples de la Mésopotamie, il existe de très nombreuses inscriptions, textes, incantations, oracles, prières et descriptions attestant de la présence physique et de l'existence de la déesse Inanna dont le nom akkadien est Ishtar. Un roi mésopotamien du XIIIe siècle av. J.-C. déclara qu'il avait reconstruit le temple d'Inanna à Sippar, cité de son frère, sur des fondations qui, à son époque, dataient déjà de huit cents ans. Mais à Ourouk, ville d'Inanna, les récits remontent aux temps les plus anciens.

Connue des Romains sous le nom de Vénus, des Grecs sous le nom d'Aphrodite, des Cananéens et des Hébreux sous le nom d'Astarté, des Assyriens, des Babyloniens, des Hittites et des autres peuples anciens sous le nom d'Ishtar ou Eshdar, des Akkadiens et des Sumériens sous le nom de Inanna ou Innin ou Ninni, et par d'autres sous de nombreux surnoms et épithètes, elle fut de tout temps la déesse de la Guerre et la déesse de l'Amour, une femme belle et tenace qui, quoique seulement arrière-petite-fille d'Anou, se fit elle-même une place de choix parmi les grands dieux des Cieux et de la Terre.

Elle n'était qu'une jeune déesse lorsque lui fut attribué, selon les textes, un domaine sur une terre éloignée à l'est de Sumer, la Terre d'Aratta. C'est là que "la grande Inanna, reine de toute la Terre" avait sa "demeure". Mais Inanna nourrissait de plus grandes ambitions. Dans la cité d'Ourouk se dressait le grand temple d'Anou, occupé seulement lors de ses quelques visites officielles sur Terre; Inanna briguait ce siège de pouvoir.

Les listes des rois sumériens donnent comme premier souverain non divin d'Ourouk Meshkiaggasher, fils du dieu Outou né d'une mère humaine. Il est suivi de son fils Enmerkar, un grand roi sumérien. Inanna était l'arrière-grande-tante d'Enmerkar, et elle n'eut aucun mal à le persuader qu'elle devait être la déesse d'Ourouk plutôt que celle du lointain pays d'Aratta.

Un texte long et fascinant intitulé "Enmerkar et le Seigneur d'Aratta" décrit comment Enmerkar envoya ses émissaires à Aratta, armés de tous les arguments possibles pour mener une "guerre psychologique" destinée à contraindre ce pays à se soumettre parce que "le seigneur Enmerkar qui est le serviteur d'Inanna l'a faite reine de la Maison d'Anou". La fin de l'épopée, qui n'est pas claire, suggère qu'elle fut heureuse : tout en déménageant à Ourouk, Inanna n'"abandonna pas pour autant sa maison d'Aratta". Il n'est pas improbable qu'elle devînt une "déesse itinérante" car, dans d'autres textes, Inanna/Ishtar est réputée être une voyageuse exceptionnelle.

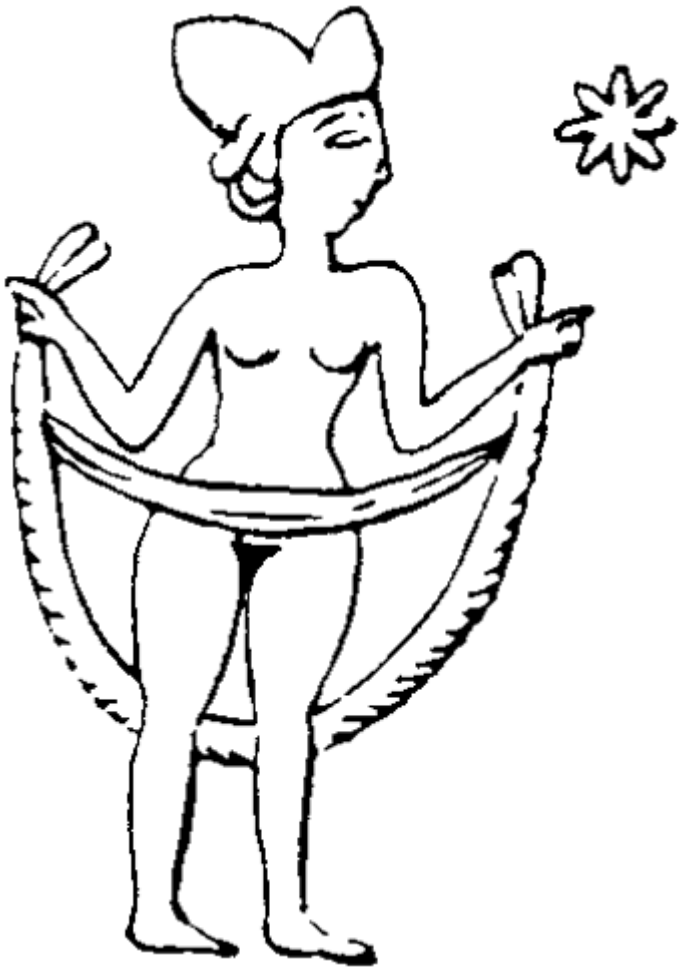
Elle n'aurait pas pu prendre possession du temple d'Anou à Ourouk sans qu'il le sache et y consentît, et les textes nous indiquent clairement comment elle obtint son accord. Bientôt, Inanna fut connue sous le surnom d'"Anounitoum": "la bien-aimée d'Anou". On l'appelait "la maîtresse sainte d'Anou", ce qui explique qu'Inanna, outre le temple d'Anou, partageait également son lit chaque fois qu'il venait à Ourouk ou, comme il est écrit, chaque fois qu'elle montait à sa Demeure Céleste.

Devenue déesse d'Ourouk et maîtresse du temple d'Anou, Ishtar continua de ruser pour renforcer la position d'Ourouk et ses propres pouvoirs. Plus bas sur l'Euphrate se trouvait l'ancienne ville d'Éridou, le centre d'Enki. Ayant bien sûr connaissance du grand savoir de ce dieu dans tous les arts et toutes les sciences de la civilisation, Inanna résolut de demander, d'emprunter ou de voler ses secrets. Inanna, avec l'intention manifeste d'user de ses "charmes personnels" sur Enki (son grand-oncle), s'arrangea pour lui rendre visite alors qu'il était seul, ce qu'Enki ne manqua pas de remarquer puisqu'il commanda à son maître de maison un dîner pour deux.

Viens, mon maître de maison Isimoud, écoute mes instructions;
je vais te dire un mot, écoute bien mes paroles :
La jeune femme a fait la route, seule, jusqu'à l'Abzou...
Fais entrer la jeune femme dans l'Abzou d'Éridou,
Donne-lui à manger des gâteaux d'orge avec du beurre,
Verse-lui l'eau froide qui rafraîchit le coeur,
Donne-lui de la bière à boire...

Ivre et heureux, Enki était prêt à tout faire pour Inanna. Avec audace, elle demanda les formules divines sur lesquelles se fonde toute grande civilisation. Enki lui en confia une centaine dont celles concernant la seigneurie suprême, la royauté, les fonctions des prêtres, les armes, les procédures légales, l'état de scribe, le travail du bois, et même la connaissance des instruments de musique et de la prostitution sacrée. Quand Enki se réveilla et comprit ce qu'il avait fait, Inanna était, depuis longtemps déjà, en route pour Ourouk. Enki lança ses "terribles armes" à sa poursuite, mais en vain, car, dans son "Navire du Ciel", Inanna avait regagné Ourouk à grande vitesse.

Ishtar fut fréquemment représentée telle une déesse nue, faisant admirer sa beauté, parfois même soulevant ses jupes pour dévoiler le bas de son corps.



Ishtar fut fréquemment représentée telle une déesse nue, faisant admirer sa beauté, parfois même soulevant ses jupes pour dévoiler le bas de son corps.

Gilgamesh, souverain d'Ourouk aux alentours de 2.900 av. J.-C., être semi-divin né d'un père humain et d'une déesse, raconta comment Inanna le séduisit, alors que déjà officiellement mariée. S'étant lavé après la bataille et "ayant revêtu une cape à franges tenue par une ceinture" :

Glorieuse Ishtar leva les yeux sur sa beauté.
« Viens, Gilgamesh, sois mon amant !
Viens, accorde-moi ton fruit.
Tu seras mon homme, je serai ta femme. »

Mais Gilgamesh savait à quoi s'en tenir. "Lequel de tes amants as-tu à jamais aimé ?" demanda-t-il. "Lequel de tes bergers a su à jamais te plaire ?" Citant la longue liste de ses aventures amoureuses, il refusa.

Graduellement, elle accéda à des rangs de plus en plus élevés du panthéon. Motivée par sa responsabilité grandissante des affaires d'État, Inanna/Ishtar commença à manifester de plus en plus de talents pour les arts guerriers et elle fut souvent représenté en déesse de la Guerre, armée jusqu'aux dents.

Graduellement, elle accéda à des rangs de plus en plus élevés du panthéon. Motivée par sa responsabilité grandissante des affaires d'État, Inanna/Ishtar commença à manifester de plus en plus de talents pour les arts guerriers et elle fut souvent représenté en déesse de la Guerre, armée jusqu'aux dents.

Les inscriptions laissées par les rois assyriens décrivent leur entrée en guerre sur son ordre, comment elle leur conseillait directement à quel moment rester sur leur positions, à quelle occasion attaquer, comment elle marchait parfois à la tête des armées et comment, une fois au moins, elle apparut en théophanie devant toutes les troupes. En échange de leur loyauté, elle promit aux rois assyriens longue vie et succès. "D'une Chambre Dorée dans les Cieux, je garderai un œil sur toi", assura-t-elle à chacun d'eux.

Devint-elle guerrière aigrie parce que, elle aussi, passa par des temps difficiles avec l'ascension de Mardouk à la suprématie. Dans l'une de ses inscriptions, Nabounaid dit: "Inanna d'Ourouk, la princesse dignifiée qui demeurait dans une enceinte d'or, qui conduisait un char tiré par sept lions, les habitants d'Ourouk changèrent son culte pendant le règne du roi Erba Mardouk, lui retirèrent son cella et désarmèrent son équipage." Inanna, poursuit Nabounaid, "furieuse, avait donc quitté l'E.Anna pour demeurer par la suite dans un endroit peu digne d'elle" (qu'il ne nomme pas).

Inanna, poursuit Nabounaid, "furieuse, avait donc quitté l'E.Anna pour demeurer par la suite dans un endroit peu digne d'elle" (qu'il ne nomme pas).

Cherchant peut-être à concilier l'amour et le pouvoir, Inanna, la très courtisée, choisit pour mari DOU.MOU.ZI, un jeune fils d'Enki. De nombreux textes anciens traitent de leurs amours et de leurs querelles. Certains sont des chansons d'amour de grande beauté et d'une sexualité florissante. D'autres racontent comment Ishtar, de retour de l'un de ses voyages, trouva Doumouzi fêtant son absence. Elle le fit capturer et disparaître dans le Monde d'En-Bas, un domaine dirigé par sa soeur E.RESH.KI.GAL et son époux NER.GAL. Quelques-uns des textes sumériens et akkadiens les plus célèbres racontent les aventures d'Ishtar partie dans le Monde d'En-Bas à la recherche du bien-aimé qu'elle avait banni.

Des six fils connus d'Enki, trois sont présents dans les contes sumériens : le premier-né Mardouk qui finit par usurper la suprématie; Nergal qui devint souverain du Monde d'En-Bas et Doumouzi qui épousa Inanna/Ishtar.

Enlil, lui aussi, avait trois fils qui jouèrent des rôles clés dans les affaires humaines et divines : Ninourta, né du couple Enlil, et sa sœur Ninhoursag, était le successeur légal. Nanna Sin, premier-né d'Enlil et de sa femme officielle Ninlil, et un plus jeune fils par Ninlil appelé Ish.KUR ("montagneux", "terre de montagnes lointaines") qu'on appelait le plus souvent Adad (le bien-aimé).

Frère de Sin et oncle d'Outou et d'Inanna, il semble qu'Adad préférait vivre chez eux plutôt que dans sa propre maison. Les textes sumériens présentent les quatre toujours ensemble. Les cérémonies liées à la visite d'Anou à Ourouk parlaient aussi du groupe des quatre. Dans un texte qui décrit l'entrée de la cour d'Anou, il est précisé que l'on accédait à la salle du trône par "la porte de Sin, Shamash, Adad, et Ishtar". Un autre texte, publié par V.K. Shileiko (Académie soviétique de l'Histoire des sociétés matérielles), raconte en termes poétiques comment les quatre se retiraient pour passer la nuit ensemble.

Adad et Ishtar semblent avoir été les plus proches et ils sont même représentés l'un à côté de l'autre, par exemple sur ce relief montrant un souverain assyrien béni par Adad (qui tient la bague et l'éclair) et par Ishtar avec son arc (la troisième divinité est trop mutilée pour être identifiable).

Adad et Ishtar semblent avoir été les plus proches et ils sont même représentés l'un à côté de l'autre, par exemple sur ce relief montrant un souverain assyrien béni par Adad (qui tient la bague et l'éclair) et par Ishtar avec son arc (la troisième divinité est trop mutilée pour être identifiable).

Cette "affinité", connaissant l'histoire amoureuse d'Ishtar, pouvait-elle n'être que platonique ? Il est intéressant de lire dans le Cantique des Cantiques de la Bible que la jeune fille espiègle appelle son amant *dod*, un mot qui veut dire à la fois "amant" et oncle". Alors, Ishkour s'appelait-il Adad — un dérivé du sumérien DA.DA — parce qu'à la fois oncle et amant ?

Mais Ishkour n'était pas un simple play-boy. Il était un dieu puissant, doté par son père Enlil des pouvoirs et prérogatives d'un dieu du Tonnerre. Il fut vénéré en tant que Teshoub par les Hurriens et les Hittites, Teshoubou ("le souffleur de vent") par les Urartiens, Ramanou ("le tonitruant") par les Amorites, Ragimou ("lanceur de grêlons") par les Cananéens, Buriash ("le faiseur de lumière") par les Indo-européens et Meir ("celui qui éclaire" les cieux) par les Sémites.

Mais Ishkour n'était pas un simple play-boy. Il était un dieu puissant, doté par son père Enlil des pouvoirs et prérogatives d'un dieu du Tonnerre. Il fut vénéré en tant que Teshoub par les Hurriens et les Hittites, Teshoubou ("le souffleur de vent") par les Urartiens, Ramanou ("le tonitruant") par les Amorites, Ragimou ("lanceur de grêlons") par les Cananéens, Buriash ("le faiseur de lumière") par les Indo-européens et Meir ("celui qui éclaire" les cieux) par les Sémites.

Une liste de dieux, conservée au British Museum, confirme, comme le montre Hans Schlobies (*"Der Akkadische Wettergott in Mesopotamien"*), que Ishkour était, en effet, le seigneur divin de régions loin de Sumer et d'Akkad. Comme en témoignent les textes sumériens, ce ne fut pas un hasard. Enlil, semble-t-il, envoya volontairement son jeune fils pour qu'il devienne "Divinité en Résidence" dans les terres montagneuses du nord et de l'ouest de la Mésopotamie.

Pourquoi Enlil envoya-t-il son plus jeune et bien-aimé fils loin de Nippour ?

De nombreuses épopées sumériennes décrivent les querelles et même les combats sanglants qui opposaient les jeunes dieux et beaucoup de sceaux cylindriques révèlent des scènes d'un dieu se battant avec un autre dieu.

De nombreuses épopées sumériennes décrivent les querelles et même les combats sanglants qui opposaient les jeunes dieux et beaucoup de sceaux cylindriques révèlent des scènes d'un dieu se battant avec un autre dieu.

Il semble que la rivalité originelle entre Enki et Enlil ait été perpétuée et intensifiée par leurs fils. On assista alors à une version divine de "Caïn et Abel" où un frère se retourne contre son propre frère. Certaines de ces batailles furent livrées contre une divinité que l'on a identifiée comme étant Kour, mais, selon toute vraisemblance, il s'agissait de Ishkour Adad. Cela pourrait bien expliquer pourquoi Enlil jugea préférable d'acorder à son plus jeune fils un domaine éloigné : afin de le tenir à l'écart des dangereuses batailles pour la succession.

La position dans la lignée dynastique des fils d'Anou, d'Enlil, d'Enki et de leurs descendants apparaît clairement grâce à un procédé sumérien unique : l'allocation à certains dieux de *rangs numériques*. La découverte de ce système met en évidence qui étaient les membres du grand cercle des dieux du Ciel et de la Terre lorsque la civilisation sumérienne prit son essor. Nous verrons que ce panthéon suprême était composé de *douze* divinités.

La découverte que les noms des dieux Sin, Shamash et Ishtar étaient parfois, dans les textes, remplacés respectivement par les numéros 30, 20 et 15, fut le premier indice qu'un système

numéral cryptographique s'appliquait aux grands dieux. 60, l'unité la plus élevée du système sexagésimal sumérien, revenait à Anou; Enlil "était" 50; Enki, 40; et Adad, 10. Le nombre 10 et ses six multiples à l'intérieur du nombre 60 étant ainsi attribués aux divinités *masculines*, il semble plausible que les nombres se terminant par 5 aient été attribués aux divinités *féminines*. De là, découle le tableau cryptographique suivant :

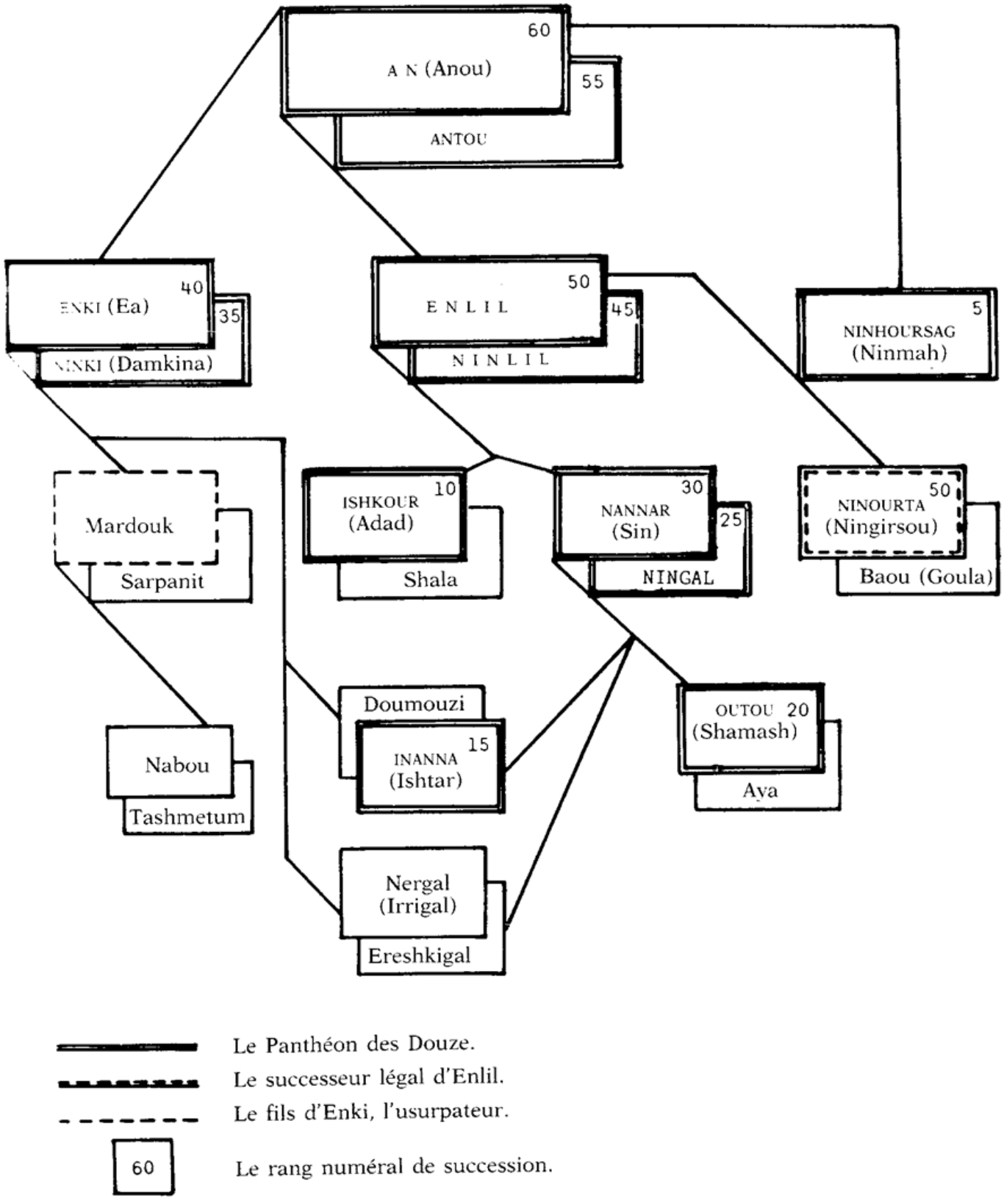
Sexe masculin	*Sexe féminin*
60-Anou	55-Antou
50-Enlil	45-Ninlil
40-Ea/Enki	35-Ninki
30-Nanna/Sin	25-Ningal
20-Outou/Shamash	15-Inanna/Ishtar
10-Ishkour/Adad	5-Ninhoursag
Six divinités masculines	Six divinités féminines

La découverte que les noms des dieux Sin, Shamash et Ishtar étaient parfois, dans les textes, remplacés respectivement par les numéros 30, 20 et 15, fut le premier indice qu'un système numéral cryptographique s'appliquait aux grands dieux. 60, l'unité la plus élevée du système sexagésimal sumérien, revenait à Anou; Enlil "était" 50; Enki, 40; et Adad, 10. Le nombre 10 et ses six multiples à l'intérieur du nombre 60 étant ainsi attribués aux divinités *masculines*, il semble plausible que les nombres se terminant par 5 aient été attribués aux divinités *féminines*.

Nous ne serons pas étonnés d'apprendre que le nombre 50 fut attribué à Ninourta comme à son père. En d'autres termes, son rang dynastique s'exprimait par un message cryptographique : si Enlil part, toi, Ninourta, prendras sa place; mais jusque-là, tu ne fais pas partie des douze car le rang "50" est occupé.

On ne sera pas plus étonné d'apprendre que, lorsque Mardouk usurpa le pouvoir d'Enlil, il tint à ce que les dieux lui confèrent "les *cinquante* noms" pour bien faire comprendre que le rang "50" était devenu sien.

Il y avait bien d'autres dieux à Sumer, enfants, petits-enfants, nièces et neveux des grands dieux; il y avait aussi plusieurs centaines de dieux-factotums appelés Anounnaki, auxquels on assignait, si l'on peut dire, des "corvées d'ordre général". Mais *douze* seulement composaient le grand cercle. Pour plus de clarté, ils sont présentés sur le tableau ci-contre avec leurs relations familiales, et surtout leur ordre de succession dynastique.



Il y avait bien d'autres dieux à Sumer, enfants, petits-enfants, nièces et neveux des grands dieux; il y avait aussi plusieurs centaines de dieux-factotums appelés Anounnaki, auxquels on assignait, si l'on peut dire, des "corvées d'ordre général". Mais *douze* seulement composaient

le grand cercle. Pour plus de clarté, ils sont présentés sur le tableau ci-contre avec leurs relations familiales, et surtout leur ordre de succession dynastique.

5 - Les Néfilim : Le peuple des fusées de feu

Les textes akkadiens et sumériens indiquent très clairement que les peuples de l'ancien Proche-Orient avaient la certitude que les dieux du Ciel et de la Terre détenaient le pouvoir de s'élever de la Terre, de monter jusqu'aux Cieux et de parcourir les airs de la Terre à volonté.

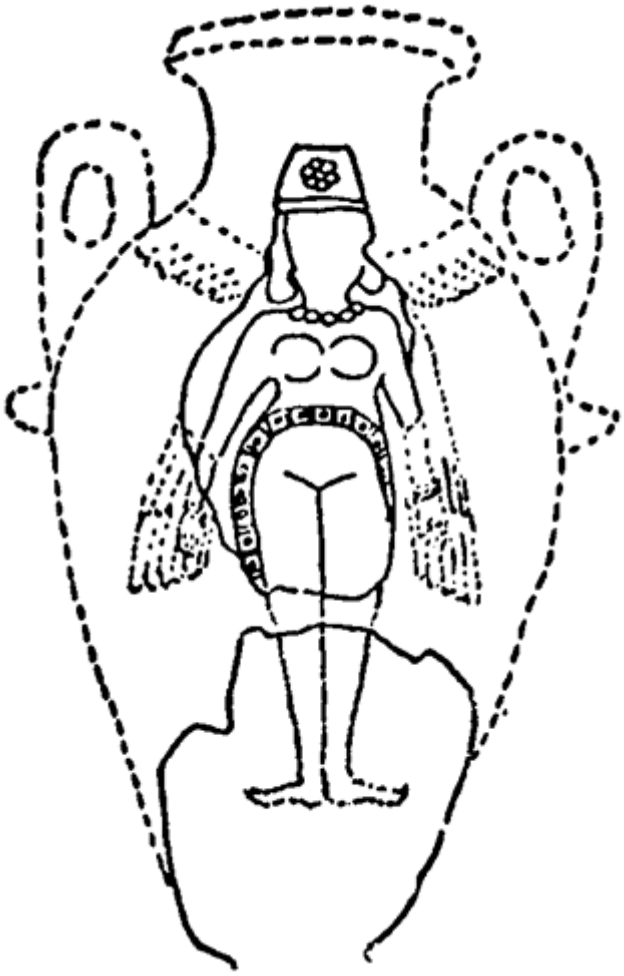
Voici comment, dans un texte traitant du viol d'Inanna/Ishtar par une personne non identifiée, celle-ci justifie son acte :

Un jour, ma Reine,
Après avoir traversé le ciel, traversé la terre —
Inanna,
Après avoir traversé le ciel, traversé la terre —
Après avoir traversé Elam et Shoubour,
Après avoir traversé...
Le hiérodule s'approcha, las, et s'endormit.
Je la vis, de l'orée de mon jardin;
Je l'embrassai, je copulai avec elle.

Inanna, décrite ici survolant les cieux de maintes terres très distantes les unes des autres — exploit que l'on ne peut réaliser qu'en volant — elle-même parla, à une autre occasion, de son pouvoir de voler. Dans un texte que S. Langdon (*"Revue d'Assyriologie et d'Archéologie orientale"*) intitulé "A Classical Liturgy to Ininni", la déesse se plaint de son expulsion de la ville. Suivant les consignes d'Enlil, un émissaire "qui m'apporta la parole du Ciel" entra dans la salle du trône, "posa sans les laver ses mains sur moi", et, après d'autres outrages,

C'est moi, depuis le temple,
qu'ils ont fait s'envoler;
Suis-je Reine si, de ma ville,
tel un oiseau, ils m'ont fait envoler.

Inanna partageait cette capacité d'envol avec quelques autres dieux principaux comme l'indiquaient souvent les anciens artistes en peignant des ailes à ces dieux qui étaient, par ailleurs — comme nous l'avons vu —, anthropomorphiques. Les ailes, comme on peut le voir dans de nombreuses représentations, ne faisaient pas partie du corps. Elles n'étaient pas naturelles mais bien plutôt attachées, comme des décorations, aux habits des dieux.



Inanna partageait cette capacité d'envol avec quelques autres dieux principaux comme l'indiquaient souvent les anciens artistes en peignant des ailes à ces dieux qui étaient, par ailleurs — comme nous l'avons vu —, anthropomorphiques. Les ailes, comme on peut le voir dans de nombreuses représentations, ne faisaient pas partie du corps. Elles n'étaient pas naturelles mais bien plutôt attachées, comme des décorations, aux habits des dieux.

Inanna/Ishtar dont les voyages au loin sont mentionnés dans de nombreux textes anciens fit régulièrement le trajet entre son lointain domaine d'Aratta et la demeure qu'elle convoitait à Ourouk. Elle rendit visite à Enki à Eridou, et à Enlil à Nippour, et à son frère Outou dans ses quartiers généraux de Sippar. Mais son voyage le plus célèbre reste celui qu'elle fit vers le Monde d'En-Bas, le domaine de sa soeur Ereshkigal. Ce voyage inspira non seulement de nombreuses épopées, mais aussi des représentations artistiques sur des sceaux cylindriques, ces derniers montrant la déesse ailée, comme pour insister sur l'idée qu'elle vola de Sumer jusqu'au Monde d'En-Bas.

Inanna/Ishtar dont les voyages au loin sont mentionnés dans de nombreux textes anciens fit régulièrement le trajet entre son lointain domaine d'Aratta et la demeure qu'elle convoitait à Ourouk. Elle rendit visite à Enki à Eridou, et à Enlil à Nippour, et à son frère Outou dans ses quartiers généraux de Sippar. Mais son voyage le plus célèbre reste celui qu'elle fit vers le Monde d'En-Bas, le domaine de sa soeur Ereshkigal. Ce voyage inspira non seulement de nombreuses épopées, mais aussi des représentations artistiques sur des sceaux cylindriques, ces derniers montrant la déesse ailée, comme pour insister sur l'idée qu'elle vola de Sumer jusqu'au Monde d'En-Bas.

Les textes relatant ce périlleux voyage décrivent comment Inanna s'était, avant son départ, très méticuleusement affublée de sept objets, et comment elle dut les ôter en passant par les sept portes qui menaient à la demeure de sa soeur. Les sept objets en question sont également mentionnés dans d'autres textes ayant trait aux voyages célestes d'Inanna.

1. Le SHOU.GAR.RA qu'elle mit sur sa tête.
2. Des "pendentifs à mesurer" à ses oreilles.
3. Des chaînes de petites pierres bleues, autour du cou.
4. Des "pierres" jumelles, sur ses épaules.
5. Un cylindre en or, dans ses mains.
6. Des ceintures, sanglant la poitrine.
7. L'habit PALA, enveloppant son corps.

Quoique, jusqu'à présent, personne n'ait été en mesure d'expliquer la nature et la signification de ces objets, nous pensons que la réponse est disponible depuis longtemps. Lors des fouilles dans la capitale assyrienne d'Assour, de 1903 à 1914, Walter Andrae et ses collègues trouvèrent dans le temple d'Ishtar une statue très abîmée de la déesse, la montrant affublée d'"équipements" divers fixés à sa poitrine et à son dos. En 1934, des archéologues trouvèrent à Mari une statue semblable, cette fois intacte, enfouie dans le sol. Elle représentait une belle femme en grandeur nature. Son étrange coiffe ornée de deux cornes indiquait qu'il s'agissait d'une déesse. La statue, vieille de 4.000 ans, fit l'admiration des archéologues. Elle semblait presque vivante et, en effet, sur l'une des photos, on distingue à peine la statue des hommes l'entourant. Ils l'appelèrent la Déesse au Vase, car elle tient dans ses mains un objet cylindrique.

Lors des fouilles dans la capitale assyrienne d'Assour, de 1903 à 1914, Walter Andrae et ses collègues trouvèrent dans le temple d'Ishtar une statue très abîmée de la déesse, la montrant affublée d'"équipements" divers fixés à sa poitrine et à son dos. En 1934, des archéologues trouvèrent à Mari une statue semblable, cette fois intacte, enfouie dans le sol. Elle représentait une belle femme en grandeur nature. Son étrange coiffe ornée de deux cornes indiquait qu'il s'agissait d'une déesse. La statue, vieille de 4.000 ans, fit l'admiration des archéologues. Elle semblait presque vivante et, en effet, sur l'une des photos, on distingue à peine la statue des hommes l'entourant. Ils l'appelèrent la Déesse au Vase, car elle tient dans ses mains un objet cylindrique.

Contrairement aux sculptures plates et aux bas-reliefs, cette représentation grandeur nature et en trois dimensions de la déesse révèle quelques détails intéressants de son accoutrement. Sur la tête, elle ne porte pas un chapeau de chapelière, mais un casque spécial. Dépassant de chaque côté, ces objets posés sur ses oreilles rappellent les écouteurs d'un pilote. Elle porte sur son cou et sur sa gorge un collier fait de nombreuses petites pierres (probablement précieuses); elle tient dans ses mains un objet cylindrique qui semble trop épais et trop lourd pour qu'il s'agisse d'un vase à eau.

Sur une blouse en tissu transparent, deux ceintures parallèles passent sous sa poitrine, rejoignant sur le dos une étrange boîte de forme rectangulaire, qu'elles maintiennent en place. La boîte, serrée contre la nuque de la déesse, est fermement attachée au casque par une sangle horizontale. Son contenu, quel qu'il fût, devait peser lourd car l'ensemble repose sur deux grandes épaulettes. Au poids de la boîte s'ajoute un tuyau qui lui est relié à sa base par un

fermoir circulaire. Cet ensemble d'instruments — puisque c'est, sans aucun doute, de cela qu'il s'agit — était maintenu à l'aide de deux systèmes de sangles croisées sur le dos et la poitrine de la déesse.

On peut facilement prouver le parallèle existant entre les sept objets dont eut besoin Inanna pour ses voyages aériens et la robe et les objets portés par la statue trouvée à Mari (ainsi que probablement par celle trouvée au temple d'Ishtar à Ashour). On voit les "pendentifs à mesurer" (les écouteurs) sur les oreilles; les rangées ou "chaînes" de petites pierres autour de son cou; les "pierres jumelles" — (les deux épaulettes) sur ses épaules; "le cylindre d'or" dans ses mains et les ceintures qui traversent sa poitrine. Elle est, en effet, habillée d'un "vêtement PALA", (vêtement de souverain) et elle porte sur la tête le casque SHOU.GAR.RA — terme qui signifie littéralement "ce qui fait aller loin dans l'univers".

Tout cela nous suggère que le costume d'Inanna était celui d'un aéronaute ou d'un astronaute.

L'Ancien Testament appelle les "anges" du Seigneur *malachim* — littéralement les "émissaires", ceux qui portaient les messages divins et exécutaient les ordres divins. Comme en témoignent de nombreux exemples, ils étaient des aviateurs divins : Jacob les vit escalader une échelle céleste, Hagar (la concubine d'Abraham) fut par eux interpellée du ciel et ce sont eux qui, à partir du ciel, détruisirent Sodome et Gomorrhe.

Le compte rendu biblique des événements qui précédèrent la destruction des deux villes pécheresses précise bien le fait que ces émissaires étaient, d'une part, en tout point, anthropomorphiques et que, d'autre part, on pouvait les identifier tels des "anges" dès l'instant où on les observait. Nous apprenons qu'ils apparaissaient avec soudaineté. Abraham "leva les yeux et... quelle ne fut pas sa surprise de voir trois hommes se tenant près de lui ?" S'inclinant devant eux et les appelant "Mes Seigneurs", il demanda : « Ne passez pas sur votre serviteur », puis il les invita à venir se laver les pieds, se reposer et manger.

Ayant fait ce qu'Abraham leur avait demandé, deux d'entre eux (le troisième "homme" se révéla être le Seigneur en personne) s'en allèrent à Sodome. Lot, le neveu d'Abraham "était assis à la porte de Sodome; et quand il les vit, il se leva pour les accueillir et se prosterna à terre en disant : « S'il plaît à mes Seigneurs, je les en supplie, qu'ils viennent chez leur serviteur se laver les pieds et passer la nuit. » Puis "il leur fit un festin et ils mangèrent". Quand la nouvelle de leur arrivée gagna la ville, "tous les gens de la ville, jeunes et vieux, entourèrent la maison, appelèrent Lot et lui demandèrent : Où sont les hommes qui sont venus te voir cette nuit ?"

Comment étaient ces hommes — qui mangeaient, buvaient, dormaient et lavaient leurs pieds fatigués — qu'on identifiait néanmoins si facilement comme anges du Seigneur ? La seule explication plausible est que ce qu'ils portaient — leur casque, leur uniforme et leurs armes — les rendait immédiatement reconnaissables. Il est très possible qu'ils aient eu des armes très caractéristiques, car les deux "hommes" sur le point d'être lynchés par la foule à Sodome, "frappèrent le peuple de cécité à l'entrée de la maison... et ils devinrent incapables d'en trouver l'entrée". Un autre ange, qui apparut à Gédéon alors qu'il avait été élu Juge en Israël, lui fit un signe divin en touchant une pierre de son bâton, pour en faire jaillir du feu.

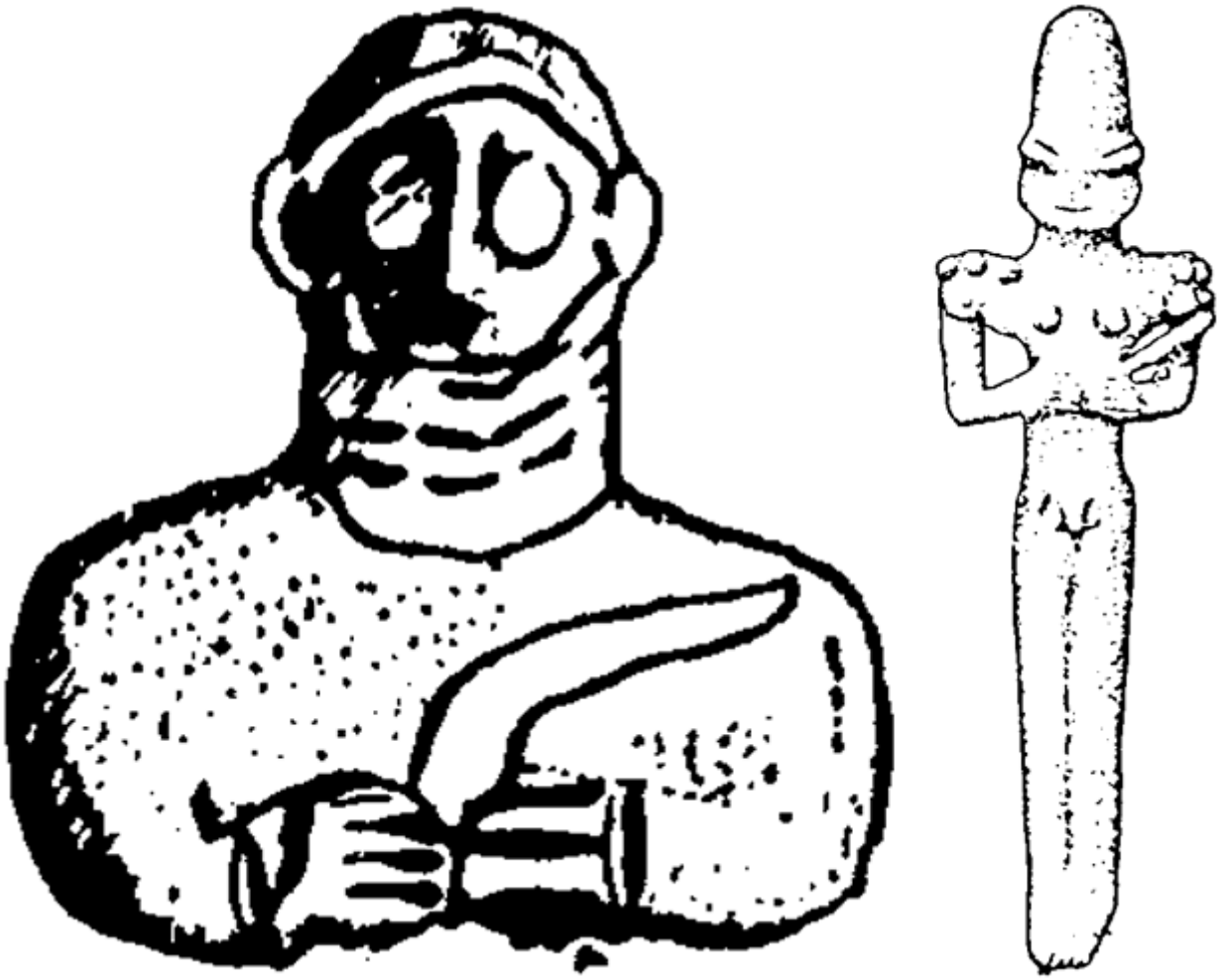
L'équipe dirigée par Andrae trouva au temple d'Ashour une autre étrange représentation d'Ishtar. Il s'agissait d'une sculpture murale, plutôt que d'un bas-relief ordinaire, qui montre la déesse portant un casque serré décoré, des "écouteurs" se prolongeant comme s'ils avaient

leurs propres antennes plates, et affublée de grosses lunettes très caractéristiques intégrées au casque.

L'équipe dirigée par Andrae trouva au temple d'Ashour une autre étrange représentation d'Ishtar. Il s'agissait d'une sculpture murale, plutôt que d'un bas-relief ordinaire, qui montre la déesse portant un casque serré décoré, des "écouteurs" se prolongeant comme s'ils avaient leurs propres antennes plates, et affublée de grosses lunettes très caractéristiques intégrées au casque.

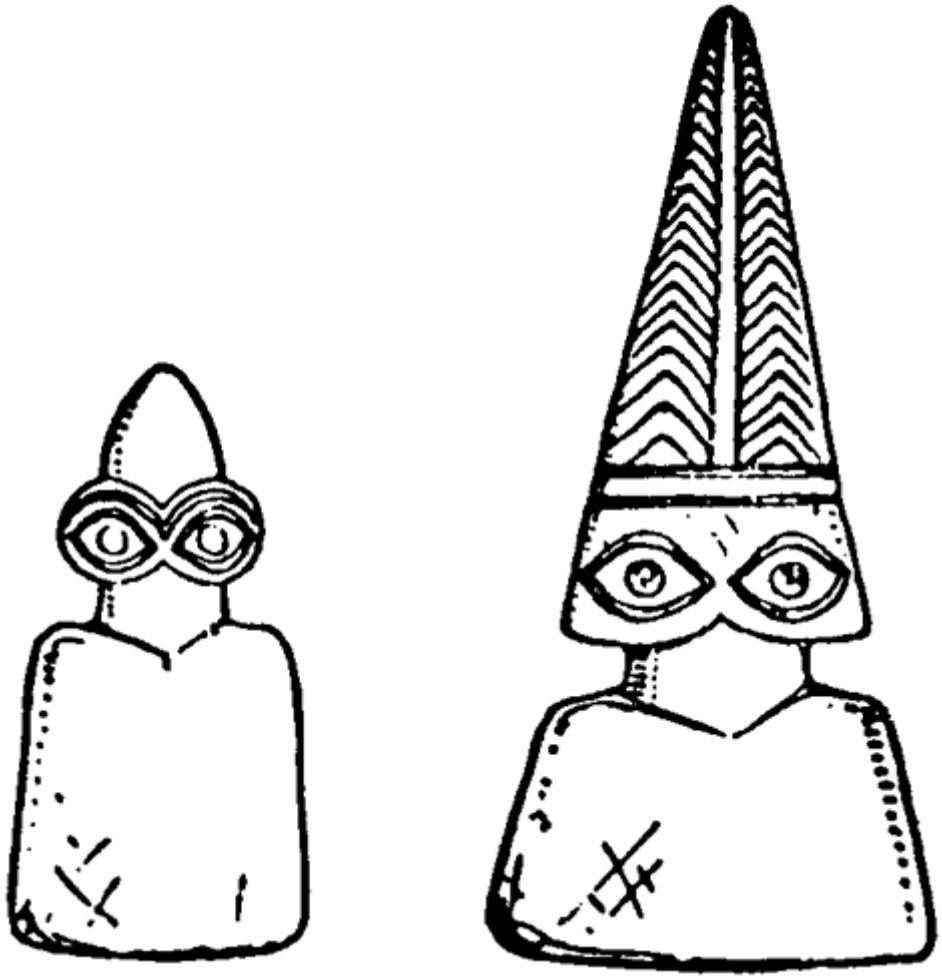
Il va sans dire que quiconque se trouvant en présence d'une personne — homme ou femme — habillée de la sorte comprendrait aussitôt qu'il s'agit d'un aéronaute divin.

Des figurines d'argile trouvées à des sites sumériens — et datant, estime-t-on, d'environ 5.000 ans — pourraient bien être des représentations de *malachim* brandissant des armes en forme de baguette. Dans un cas, la tête se découvre par la visière du casque. Dans un autre, l'"émissaire" porte la coiffe conique divine bien caractéristique et un uniforme piqueté d'objets circulaires dont on ignore la fonction.



Des figurines d'argile trouvées à des sites sumériens — et datant, estime-t-on, d'environ 5.000 ans — pourraient bien être des représentations de *malachim* brandissant des armes en forme de baguette. Dans un cas, la tête se découvre par la visière du casque. Dans un autre, l'"émissaire" porte la coiffe conique divine bien caractéristique et un uniforme piqueté d'objets circulaires dont on ignore la fonction.

La fente des yeux ou les "grosses lunettes" des figurines sont tout particulièrement intéressantes, car, au IVe millénaire av. J.-C., le Proche-Orient regorgeait de figurines très délicates qui dépeignaient d'une manière stylisée le haut du corps des dieux en exagérant leur trait le plus proéminent : un casque conique à œillères elliptiques ou à grosses lunettes.



La fente des yeux ou les "grosses lunettes" des figurines sont tout particulièrement intéressantes, car, au IVe millénaire av. J.-C., le Proche-Orient regorgeait de figurines très délicates qui dépeignaient d'une manière stylisée le haut du corps des dieux en exagérant leur trait le plus proéminent : un casque conique à œillères elliptiques ou à grosses lunettes.

Toute une collection de ces figurines fut retrouvée à Tell Brak, un site préhistorique sur la rivière Khabour, cours d'eau sur les berges duquel Ézéchiel vit, des millénaires plus tard, le divin chariot.

Ce n'est sans doute pas une coïncidence si les Hittites, reliés à Sumer et Akkad par la région de Khabour, adoptèrent comme signe écrit pour "dieux" le symbole suivant visiblement emprunté aux figurines "œil".

Il n'est pas non plus surprenant que ce symbole ou hiéroglyphe pour "être divin", exprimé dans un style artistique, ait fini par dominer l'art, non seulement d'Asie Mineure, mais aussi des premiers Grecs pendant les époques minoenne et mycénienne.

Il n'est pas non plus surprenant que ce symbole ou hiéroglyphe pour "être divin", exprimé dans un style artistique, ait fini par dominer l'art, non seulement d'Asie Mineure, mais aussi des premiers Grecs pendant les époques minoenne et mycénienne.

Les textes anciens indiquent que les dieux revêtaient de tels costumes, non seulement pour voler dans les cieux de la Terre, mais aussi quand ils montaient vers les cieux lointains. Parlant de ses visites occasionnelles à Anou dans sa demeure céleste, Inanna elle-même expliquait qu'elle pouvait entreprendre de tels voyages parce qu'"Enlil lui-même attachait le divin vêtement - ME autour de mon corps". Voici, cité dans le texte, ce que lui confiait Enfil:

Tu as soulevé le ME,
Tu as lié le ME à tes mains,
Tu as réuni le ME,
Tu as attaché le ME à ton sein...
Ô, reine de tous les ME, ô lumière rayonnante
Qui de sa main saisit les sept ME.

Un des premiers souverains sumériens invité par les dieux à monter aux cieux fut nommé EN.ME.DUR.AN.KI, ce qui signifiait littéralement "roi dont les me relient Ciel et Terre". Une inscription de Nebouchadnezzar II, décrivant la reconstruction d'un pavillon spécial pour le "char céleste" de Mardouk, déclare qu'il faisait partie "de la maison fortifiée des sept me du Ciel et de la Terre".

Les érudits mentionnent les me comme "objets du pouvoir divin". Littéralement, le terme vient du concept de "nageant dans les eaux célestes". Inanna les décrivaient comme des parties du "vêtement céleste" qu'elle revêtait pour ses voyages dans le navire du Ciel. Les me faisaient ainsi partie de l'équipement spécial porté pour voler dans les Cieux de la Terre ainsi que dans l'espace extra-terrestre.

La légende grecque d'Icare le fait tenter de voler en s'attachant au corps des ailes emplumées avec de la cire. Les preuves trouvées dans l'ancien Proche-Orient nous montrent que, si les dieux furent dépeints avec des ailes pour indiquer leur capacité à se déplacer dans les airs et dans l'espace — ou peut-être quelquefois mettaient-ils des uniformes ailés en signe de leurs qualités d'aviateurs —, ils n'essayèrent jamais de s'attacher des ailes pour voler. Pour de tels voyages, ils utilisaient des véhicules.

L'Ancien Testament nous informe que le patriarche Jacob, passant la nuit dans un champ à l'extérieur de Harrân, vit "une échelle posée sur Terre dont l'extrémité atteignait les cieux" sur laquelle les "anges du Seigneur" montaient et descendaient avec affairement. Le Seigneur lui-même se tenait en haut de l'échelle. Et Jacob, stupéfait "eut peur et dit" :

Vraiment, un dieu se trouve en ce lieu,
et je ne le savais pas...
Que ce lieu est redoutable !

Certes, ce n'est autre que la demeure du Seigneur
et c'est la porte des Cieux.

Il y a deux faits intéressants dans cette histoire. Le premier est que des êtres divins montaient et descendaient de cette "porte des Cieux" en se servant d'un moyen mécanique — une "échelle". Le deuxième est que Jacob fut complètement surpris par cette apparition. La "demeure du Seigneur", l'"échelle", et les "anges du Seigneur" qui s'en servaient n'étaient pas là quand Jacob s'étendit dans le pré pour s'endormir. Il y eut soudainement cette "vision" redoutable. Et au matin, la "demeure", l'"échelle" et leurs occupants avaient disparu.

Nous pouvons en conclure que le matériel utilisé par les êtres divins était une sorte de vaisseau qui pouvait apparaître au-dessus d'un endroit, le survoler quelque temps, et disparaître de nouveau.

L'Ancien Testament raconte que le prophète Élie n'est pas mort sur Terre, qu'il s'éleva aux Cieux dans un tourbillon. Ce n'était pas un événement soudain et inattendu : l'ascension d'Élie avait été arrangée au préalable. On lui avait dit d'aller, un jour bien précis, à Beth-El ("la maison du Seigneur"). La rumeur qu'il était sur le point d'être amené aux cieux s'était déjà propagée parmi ses disciples. Lorsqu'ils interrogèrent son représentant pour savoir si la rumeur était vraie, il confirma qu'en effet : "Le Seigneur emmènera le Maître aujourd'hui." Et puis :

Il apparut un chariot de feu,
et des chevaux de feu...
Et Elie s'éleva vers les Cieux dans un tourbillon.

Plus célèbre encore, et certes bien mieux décrit, on trouve le chariot céleste vu par le prophète Ézéchiel, alors qu'il vivait parmi les déportés judéens sur les rives du fleuve Khabour dans la Mésopotamie du Nord.

Les cieux furent ouverts,
et je vis les apparitions du Seigneur.

Ce que vit Ézéchiel était un être semblable à un homme, entouré d'éclat et de luminosité, assis sur un trône qui reposait sur un "firmament" en métal à l'intérieur d'un chariot. Le véhicule lui-même, qui pouvait se diriger dans toutes les directions sur des roues — qui étaient les unes dans les autres — et décoller verticalement, fut décrit par le prophète comme un tourbillon lumineux.

Et je vis
un tourbillon venant du nord,
comme un grand nuage avec des éclairs de feu
et de la lumière tout autour.
Et à l'intérieur, à l'intérieur du feu,
il y avait un rayonnement qui brillait comme une auréole.

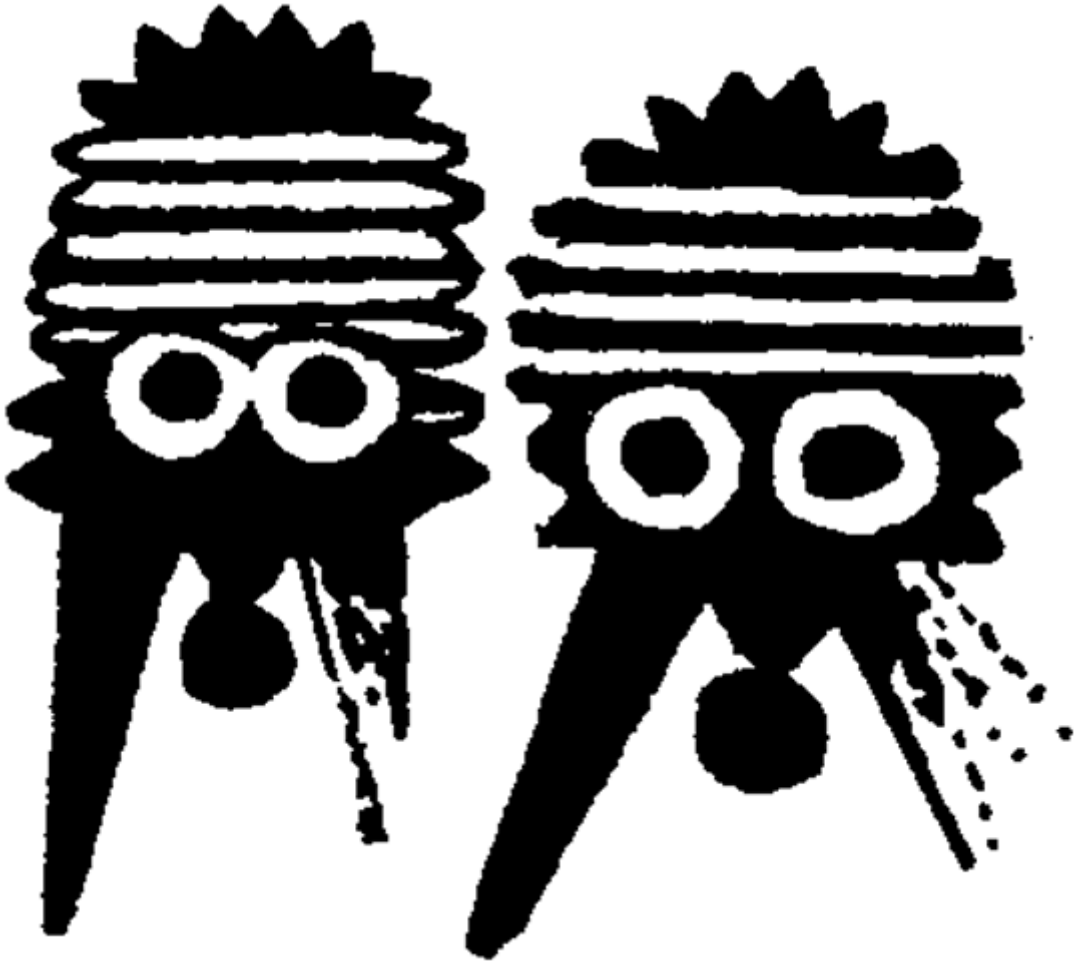
Quelques chercheurs s'appuyant sur la description de la Bible (tel Josef F. Blumrich, de l'Administration Américaine Nationale de l'Aéronautique et de l'Espace — NASA) ont conclu récemment que le "chariot" vu par Ézéchiel était un hélicoptère composé d'une cabine reposant sur quatre pieds, chacun équipés d'ailes tournantes — effectivement un "tourbillon".

Deux millénaires auparavant, lorsque le souverain sumérien Goudéa commémora la construction du temple pour son dieu Ninourta, il écrivit que lui apparut un "homme qui brillait comme les Cieux... et de par le casque qu'il portait, c'était un dieu". Lorsque Ninourta et ses deux compagnons divins apparurent à Goudéa, ils se tenaient debout à côté du "divin oiseau noir du vent" de Ninourta. Il se trouve que la raison principale de la construction du temple de Ninourta était de procurer une zone de sécurité, un enclos spécial à l'intérieur des murs du temple, pour cet "oiseau divin".

Goudéa raconta que la construction de cet enclos nécessita d'énormes poutres et d'immenses pierres importées de très loin. On considéra la construction du temple comme achevée seulement lorsque l'"oiseau divin" fut placé à l'intérieur de l'enclos. Et, une fois mis en place, l'"oiseau divin pouvait tenir les Cieux" et était capable de "réunir les Cieux et la Terre". L'objet était si important — "sacré" — qu'il était continuellement protégé par deux "armes divines", le "chasseur suprême" et le "tueur suprême" — des armes qui projetaient des faisceaux de lumière et des rayons mortels.

La similitude des descriptions de la Bible et des descriptions sumériennes, à la fois des véhicules et des êtres à l'intérieur de ces véhicules est évidente. La description des véhicules comme "oiseaux", "oiseaux à vent", et "tourbillon" qui pouvaient s'envoler vers les cieux en projetant une lumière brillante, ne laisse aucun doute : il s'agissait d'une sorte de machine volante.

Les fresques murales énigmatiques mises au jour à Tell Ghassul — un site à l'est de la mer Morte dont le nom ancien est perdu — pourraient éclaircir notre sujet. Les fresques, datant d'environ 3.500 av. J.-C. dépeignent un large "compas" à huit pointes, la tête d'une personne portant un casque, placée à l'intérieur d'une salle en forme de cloche, et deux dessins d'engins mécaniques qui auraient très bien pu être les "tourbillons" de l'Antiquité.



Les fresques murales énigmatiques mises au jour à Tell Ghassul — un site à l'est de la mer Morte dont le nom ancien est perdu — pourraient éclaircir notre sujet. Les fresques, datant d'environ 3.500 av. J.-C. dépeignent un large "compas" à huit pointes, la tête d'une personne portant un casque, placée à l'intérieur d'une salle en forme de cloche, et deux dessins d'engins mécaniques qui auraient très bien pu être les "tourbillons" de l'Antiquité.

Les textes anciens décrivent également un véhicule dont on se servait pour envoyer les astronautes dans les cieux. Goudéa déclara que l'"oiseau divin" s'élevait pour encercler les terres, il "lançait des éclairs sur les briques élevées". L'enclos protégé était décrit comme MOU.NA.DA.TOUR.TOUR ("base en pierre dure du MOU"). Ouroukagina, qui régnait à Lagash, dit à propos du "divin oiseau noir du vent" : « le MOU qui s'illumine tel un feu que je fais haut et ardent ». De la même manière, Lou-Outou, souverain d'Oumma au IIIe millénaire av. J.-C., fit construire un endroit pour un *mou* "qui jaillit d'un feu" pour le dieu Outou "dans l'endroit désigné à l'intérieur de son temple."

Le roi babylonien Nébouchadnezzar II, rapportant sa construction de l'enceinte sacrée de Mardouk, disait qu'à l'intérieur des murs fortifiés faits de briques cuites et de marbre luisant d'onyx :

Je soulevai la proue du vaisseau ID.GE.OUL
le chariot de la noblesse princière de Mardouk;
Le bateau ZAG.MOU.KOU dont on guette l'approche,
le voyageur suprême entre les Cieux et la Terre

au milieu du pavillon je l'ai enfermé
dissimulant ses côtés.

ID.GE.OUL, le premier qualitatif dont on se servit pour décrire ce "voyageur suprême", ou "chariot de Mardouk", signifie littéralement "haut vers les cieux, brillant dans la nuit". ZAG.MOU.KOU, la deuxième épithète décrivant le véhicule — visiblement un "bateau" reposant dans un bâtiment spécial — signifie "le MOU brillant destiné au lointain".

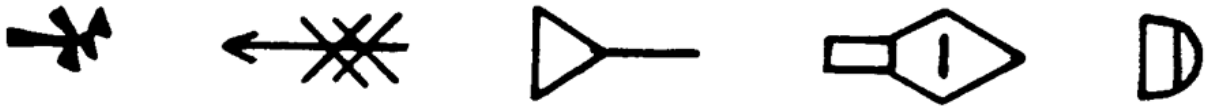
Heureusement, on peut prouver qu'un mou — objet conique au sommet ovale — était véritablement installé dans l'enclos intérieur et sacré des temples des grands dieux des Cieux et de la Terre. Une pièce de monnaie très ancienne trouvée à Byblos (le Gebal de la Bible) sur la côte méditerranéenne du Liban de nos jours, dépeint le grand temple d'Ishtar. Certes, il est représenté tel qu'il était au Ier millénaire av. J.-C., mais le fait que les temples devaient être construits et reconstruits sur le même site et selon les plans d'origine signifie sans aucun doute que nous avons devant nous les éléments de base du temple original de Byblos, tracé des millénaires auparavant.

C'est un temple en deux parties qui est représenté sur cette pièce de monnaie. A l'avant, se trouve la structure du temple principal qui est imposante avec son portique d'entrée encadré de colonnes. Derrière, il y a une cour intérieure, ou "endroit sacré", caché et protégé par un haut mur massif. C'est manifestement un endroit surélevé, car on ne peut y accéder qu'en gravissant de nombreuses marches.

C'est un temple en deux parties qui est représenté sur cette pièce de monnaie. A l'avant, se trouve la structure du temple principal qui est imposante avec son portique d'entrée encadré de colonnes. Derrière, il y a une cour intérieure, ou "endroit sacré", caché et protégé par un haut mur massif. C'est manifestement un endroit surélevé, car on ne peut y accéder qu'en gravissant de nombreuses marches.

Au centre de cet endroit sacré, il y a une plate-forme spéciale, dont les traverses de construction ressemblent à celles de la tour Eiffel, structurée de manière à supporter un poids énorme. Et, sur cette plate-forme, figure l'objet de toute cette protection et de toute cette sécurité : un objet qui ne peut être qu'un *mou*.

Comme la plupart des mots syllabiques sumériens, *mou* a une signification primaire : "ce qui s'élève tout droit". Ses trente et quelques autres significations comprennent "hauteur", "feu", "commander", "une période mesurée", aussi bien que (plus tard) "ce par quoi on reste dans les mémoires". Si l'on retrace l'écriture du signe *mou* de ses stylisations assyriennes et babyloniennes jusqu'aux pictographes sumériens d'origine, une évidence pictographique s'impose :



On peut clairement distinguer une chambre conique, représentée seule ou attachée avec une section étroite. "De la chambre d'or-dans-les-cieux, je veillerai sur toi", promit Inanna au roi assyrien. Le *mou* était-il cette "chambre céleste ?".

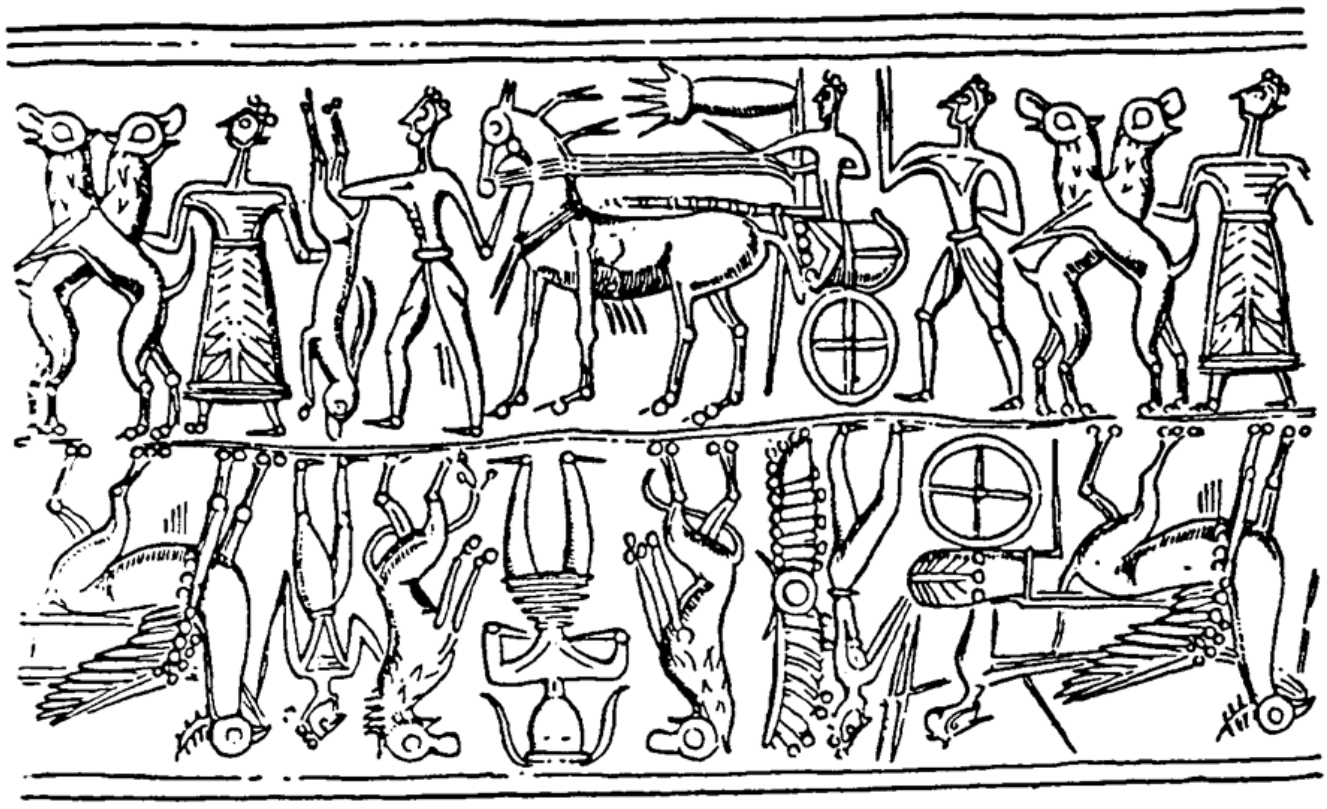
Un hymne célébrant Inanna/Ishtar et ses voyages dans le vaisseau des Cieux précise clairement que le mou était le véhicule dans lequel les dieux parcouraient de long en large et très haut les Cieux :

Dame des Cieux :
Elle revêtit l'habit des Cieux;
Elle monte vaillamment dans les Cieux.
Au-dessus de toutes les terres habitées elle vole dans son MOU.
Dame, qui dans son MOU à tire-d'aile va joyeusement jusqu'en haut des Cieux.
Sur tous les lieux en repos elle vole dans son MOU.

Il existe des preuves qui indiquent que les gens de l'est de la Méditerranée avaient vu des objets en forme de fusée, non seulement dans l'enceinte du temple, mais aussi en plein vol. Des glyphes hittites nous dévoilent, par exemple — avec pour arrière-plan un ciel étoilé — des missiles de croisière, des fusées montées sur des bases de lancement, et un dieu à l'intérieur d'une chambre rayonnante.

Il existe des preuves qui indiquent que les gens de l'est de la Méditerranée avaient vu des objets en forme de fusée, non seulement dans l'enceinte du temple, mais aussi en plein vol. Des glyphes hittites nous dévoilent, par exemple — avec pour arrière-plan un ciel étoilé — des missiles de croisière, des fusées montées sur des bases de lancement, et un dieu à l'intérieur d'une chambre rayonnante.

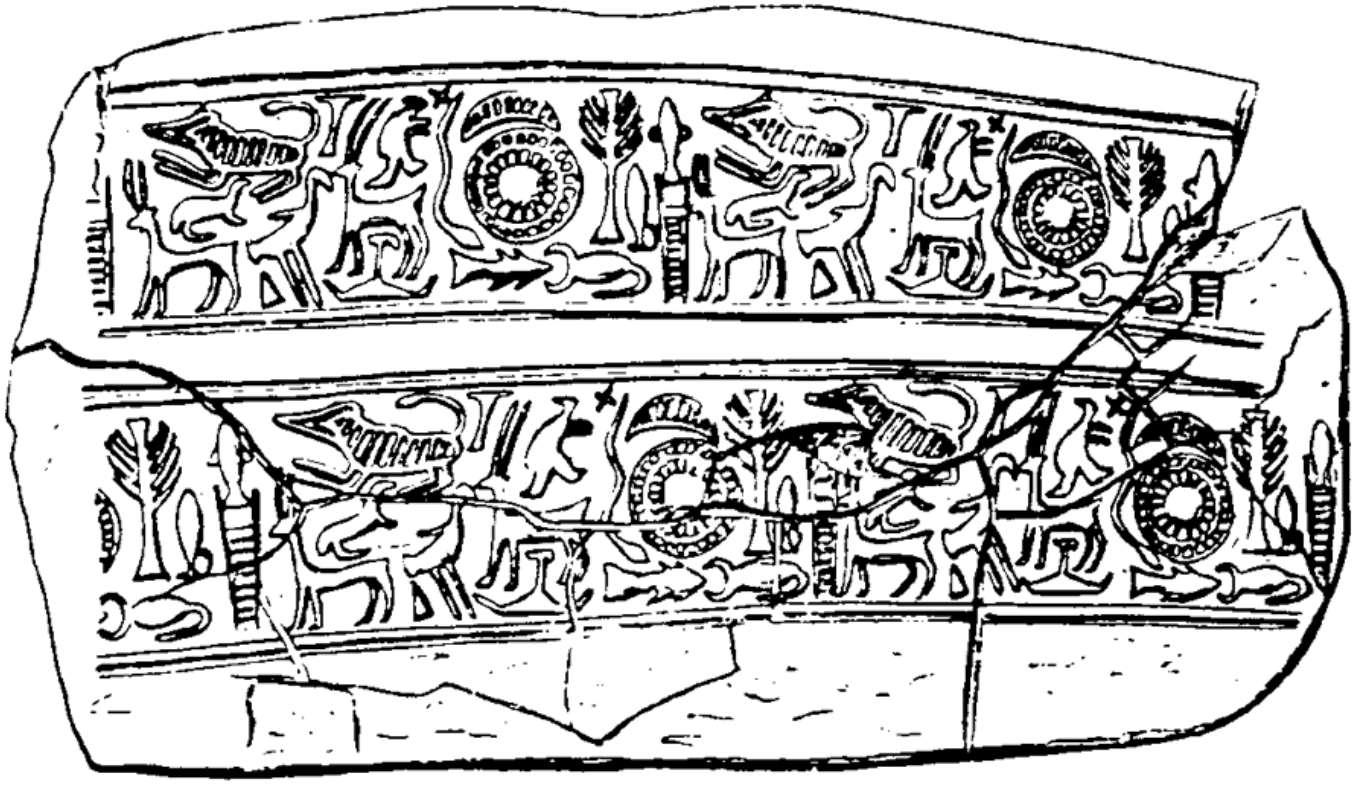
Le professeur H. Frankfort (*"Cylinder Seals"*), tout en démontrant comment, d'une part, l'art de fabriquer les sceaux cylindriques mésopotamiens et, d'autre part, les scènes qui y sont gravées s'étaient répandus à travers tout le monde ancien, reproduit dans son ouvrage la scène d'un sceau datant du XIIIe millénaire av. J.-C. trouvé en Crète. La scène représente très visiblement une fusée traversant les cieux propulsée par les flammes échappant à l'arrière.



Le professeur H. Frankfort (*"Cylinder Seals"*), tout en démontrant comment, d'une part, l'art de fabriquer les sceaux cylindriques mésopotamiens et, d'autre part, les scènes qui y sont gravées s'étaient répandus à travers tout le monde ancien, reproduit dans son ouvrage la scène d'un sceau datant du XIIIe millénaire av. J.-C. trouvé en Crète. La scène représente très visiblement une fusée traversant les cieux propulsée par les flammes échappant à l'arrière.

Les chevaux ailés, les animaux entrelacés, le globe céleste ailé, et la divinité avec des cornes sortant de sa coiffe, sont tous des thèmes mésopotamiens connus. On peut certainement supposer que la fusée enflammée visible sur ce sceau crétois était aussi un objet familier à travers l'ancien Proche-Orient.

En effet, sur une tablette exhumée à Gezer, une ville de l'ancien Canaan à l'ouest de Jérusalem, apparaît une fusée avec des "ailes" ou des nageoires — accessible par une "échelle". La double impression sur ce même sceau révèle également une fusée posée sur le sol près d'un palmier. Les symboles du Soleil, de la Lune et des constellations du zodiaque témoignent de la nature céleste ou de la destination de ces objets.



En effet, sur une tablette exhumée à Gezer, une ville de l'ancien Canaan à l'ouest de Jérusalem, apparaît une fusée avec des "ailes" ou des nageoires — accessible par une "échelle". La double impression sur ce même sceau révèle également une fusée posée sur le sol près d'un palmier. Les symboles du Soleil, de la Lune et des constellations du zodiaque témoignent de la nature céleste ou de la destination de ces objets.

Les textes mésopotamiens se référant aux enclos intérieurs des temples ou aux voyages célestes des dieux, et même aux situations où des mortels montèrent aux cieux, utilisent le terme sumérien *mou* ou son dérivé sémitique *shou-mou* ("celui qui est un *mou*"), *sham* ou *shem*. Parce que ce terme signifie également "ce par quoi on reste dans les mémoires", le mot

a pris la signification de "nom". Mais l'usage de "nom" sur les textes plus anciens qui mentionnent un objet utilisé pour voler, a voilé le véritable sens de ces anciens documents.

Ainsi G.A. Barton (*"The Royal Inscriptions of Sumer and Akkad"*) établit ainsi la traduction incontestée de l'inscription du temple de Goudéa — "son MOU reliera les terres d'horizon à horizon" par "son *nom* remplira les terres". Un hymne à Ishkour, prônant son "MOU émetteur de rayons" qui pouvait atteindre le plus haut des cieux fut ainsi rendu : "Ton *nom* est radieux, il atteint le zénith des Cieux." Cependant, pressentant que *mou* ou *shem* pouvait signifier un objet et non pas un "nom", certains érudits ont traité ce terme comme un suffixe ou un phénomène grammatical ne nécessitant pas de traduction et, ce faisant, contournèrent tout le problème.

Il n'est pas très difficile de tracer l'étymologie de ce terme, et la manière par laquelle "chambre du ciel" vint à signifier "nom". Des sculptures représentant un dieu à l'intérieur d'une chambre en forme de fusée ont été découvertes, entre autres cet objet extrêmement ancien (à présent dans la collection du musée de l'Université de Philadelphie) décoré de douze globes qui attestent de la nature céleste de cette chambre.

Il n'est pas très difficile de tracer l'étymologie de ce terme, et la manière par laquelle "chambre du ciel" vint à signifier "nom". Des sculptures représentant un dieu à l'intérieur d'une chambre en forme de fusée ont été découvertes, entre autres cet objet extrêmement ancien (à présent dans la collection du musée de l'Université de Philadelphie) décoré de douze globes qui attestent de la nature céleste de cette chambre.

De nombreux sceaux représentent d'une manière semblable un dieu, (et parfois deux) à l'intérieur de "chambres divines" ovales; dans la plupart des cas, ces dieux à l'intérieur de leur ovale sacré sont présentés comme étant des objets de vénération.

Les peuples anciens, désirant étendre le culte de leurs dieux partout, et non seulement à la "maison" du culte officiel de chaque divinité, installèrent des imitations du dieu à l'intérieur de sa "chambre divine". Des piliers de pierre façonnés de manière à simuler le véhicule ovale étaient érigés sur des sites sélectionnés, et l'image du dieu était sculptée dans la pierre pour bien indiquer qu'il se trouvait à l'intérieur de l'objet.

Il se passa un certain temps avant que les rois et les souverains — associant ces piliers (appelés stèles) au pouvoir de monter à la demeure céleste — commencent à graver leur propre image sur les stèles afin d'associer leur personne à la demeure éternelle. S'ils ne pouvaient pas échapper à l'oubli certain de leur apparence physique, il était pour eux important qu'au moins leur "nom" fût à jamais commémoré.

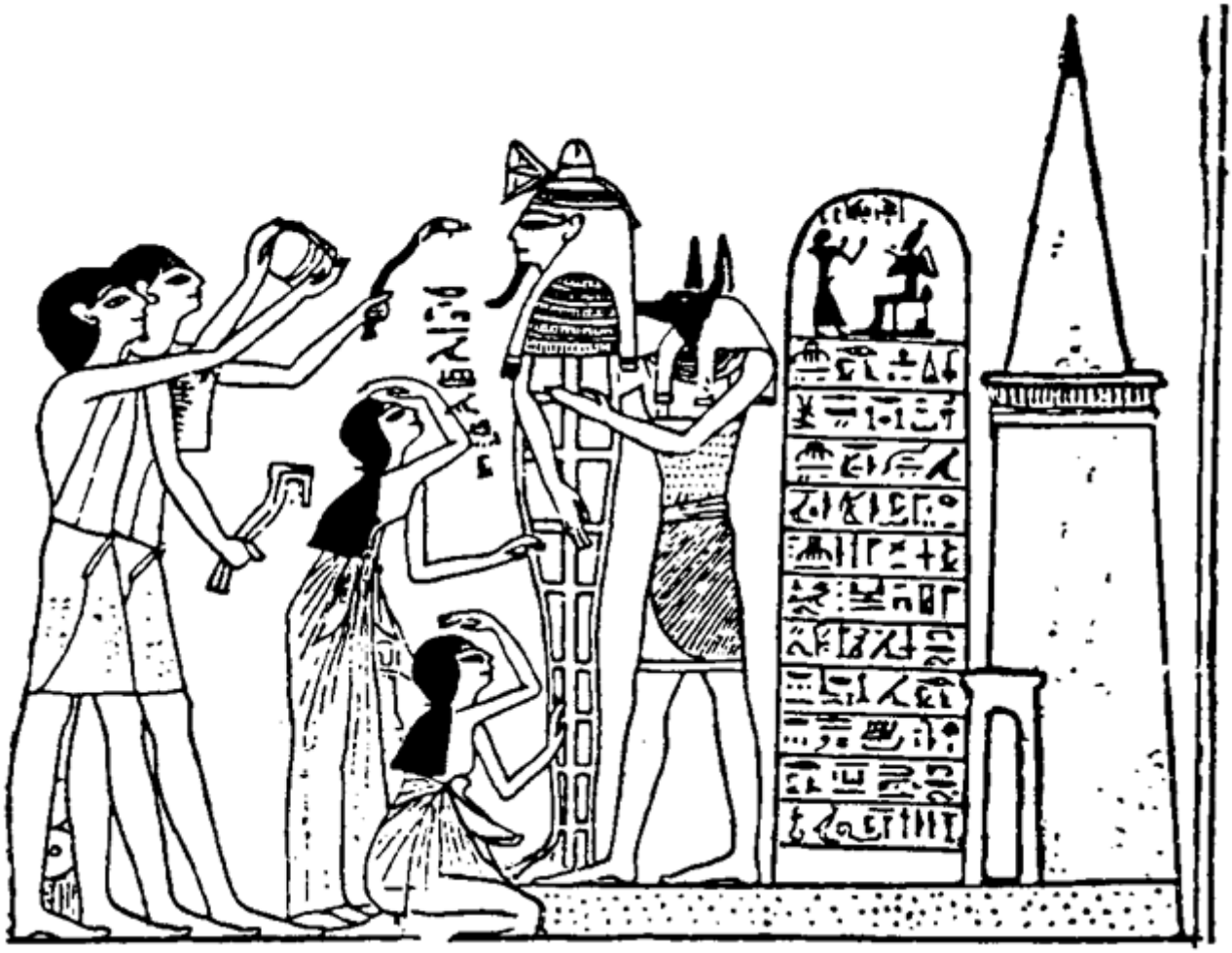
Il se passa un certain temps avant que les rois et les souverains — associant ces piliers (appelés stèles) au pouvoir de monter à la demeure céleste — commencent à graver leur propre image sur les stèles afin d'associer leur personne à la demeure éternelle. S'ils ne pouvaient pas échapper à l'oubli certain de leur apparence physique, il était pour eux important qu'au moins leur "nom" fût à jamais commémoré.

Le terme qui, dans l'Antiquité, désignait de telles stèles vient confirmer que le but des piliers de pierre commémoratifs était de simuler un vaisseau céleste *enflammé*. Les Sumériens les appelaient NA.ROU, "les pierres qui montent". Les Akkadiens, les Babyloniens et les Assyriens les appelaient *narou*, "objets qui dégagent de la lumière". Les Amurru les appelaient *nouras* ("objets enflammés"). En hébreu, *ner* signifie toujours un pilier qui émet de la lumière, donc la "bougie" d'aujourd'hui. Dans les langues indo-européennes des Hourrites et des Hittites, les stèles s'appelaient *hou-ou-ashi* ("oiseau de feu en pierre").

Quelques références bibliques indiquent la relation étroite entre deux genres de monuments commémoratifs, le *yad* et le *shem*. Le prophète Isaïe annonça au peuple éprouvé de Judée la promesse du Seigneur d'un avenir meilleur et plus sûr :

Et je leur donnerai,
Dans ma maison et dans mes murs,
Un Yad et un Shem.

Si l'on s'en tient à la traduction littérale, cela voudrait dire que la promesse du Seigneur consistait à pourvoir son peuple d'une "main" et d'un "nom". Cependant, par bonheur, d'anciens monuments appelés *yad* toujours visibles en Terre sainte nous apprennent qu'ils se distinguaient par un sommet en forme de pyramidion. En revanche, le *shem* était un mémorial au sommet ovale. De toute évidence, au départ, tous deux simulèrent la "chambre du ciel", le véhicule des dieux pour monter à la demeure éternelle. Dans l'Égypte ancienne, les croyants allaient en pèlerinage dans un temple particulier d'Héliopolis pour voir et admirer le *ben-ben*, un objet en forme de pyramidion dans lequel les dieux étaient arrivés sur Terre à des époques immémoriales. Les pharaons égyptiens étaient, à leur mort, soumis à une cérémonie "d'ouverture de la bouche" au cours de laquelle ils étaient transportés par un *yad* ou par un *shem* à la demeure divine de la vie éternelle.



Les pharaons égyptiens étaient, à leur mort, soumis à une cérémonie "d'ouverture de la bouche" au cours de laquelle ils étaient transportés par un *yad* ou par un *shem* à la demeure divine de la vie éternelle.

Les traducteurs de la Bible s'obstinèrent à employer le mot "nom" chaque fois qu'apparaît le mot *shem* en dépit d'un étude très poussée publiée il y a plus d'un siècle par G.M. Redslob (*"Zeitschrift der deutschen Morgenlandischen Gesellschaft"*) dans laquelle il fait remarquer avec raison que le terme *shem* et le terme *shamain* (ciel) viennent du mot racine *shamah* signifiant "ce qui est vers le haut". Où, dans l'Ancien Testament, il est dit que le roi David "fit un shem" pour marquer sa victoire sur les Araméens, Reslob dit, il ne "fit pas un nom" mais érigea un monument qui pointait vers le ciel.

Une fois compris que *mu* et *shem* devraient être traduits dans les textes mésopotamiens non pas par "nom" mais par "véhicule spatial", on commence à comprendre le vrai sens de nombreux récits anciens, en particulier l'histoire de la tour de Babel.

Au chapitre *11* du livre de la Genèse, il est question des tentatives humaines pour élever un "shem". Le compte rendu de la Bible est écrit dans une langue concise et précise qui tend à prouver la vérité historique de ce fait. Or, des générations d'érudits et de traducteurs n'ont cherché à donner au texte qu'un sens allégorique car — tel qu'ils le comprenaient — il s'agissait du désir de l'humanité de se "faire un *nom*" pour elle-même. Une telle approche

vidait le texte de son vrai contenu. Notre conclusion quant au vrai sens de *shem* restitue au texte tout le sens qu'il devait avoir pour les peuples de l'antiquité eux-mêmes.

Le récit biblique de la tour de Babel traite d'événements qui suivirent la repopulation de la Terre après le déluge, quand certains hommes "partis de l'est trouvèrent une plaine dans le pays de Shinéar et s'y établirent".

Le pays de Shinéar est, bien entendu, le pays de Sumer dans la plaine entre les deux fleuves en Mésopotamie du Sud. Et ce peuple qui connaissait déjà l'art de faire des briques et de construire de hauts bâtiments, nécessaire à une civilisation urbaine, déclara :

« Laisse-nous construire une ville,
et une tour dont le sommet touche les cieux;
et laisse-nous faire un *shem*
sinon nous serons dispersés sur la surface de la Terre ».

Mais ce projet humain ne fut pas du goût du Seigneur :

Et le Seigneur descendit,
pour voir la ville et la tour
que les Enfants d'Adam avaient érigées.
Et il déclara: « Regardez-bien,
ils ne font tous qu'un peuple d'une seule langue,
et cela n'est que le début de leurs efforts;
A présent quoi qu'ils projettent de faire
rien ne leur sera plus jamais impossible. »

Et le Seigneur dit — à quelques collègues dont l'Ancien Testament ne révèle pas les noms :

« Venez, descendons,
et, une fois sur place, brouillons leurs langues;
Qu'ils ne puissent plus se comprendre entre eux. »
Et, de là, le Seigneur les dispersa
sur la face de la Terre entière,
et ils cessèrent de construire la ville.
Ainsi elle fut appelée Babel,
car c'est là que le Seigneur brouilla la langue de la Terre.

La traduction traditionnelle de "nom" pour *shem* a rendu ce récit inintelligible pendant de nombreuses générations. Pourquoi les anciens habitants de Babel — Babylonia — voulaient-ils à tout prix "se faire un nom" ? Pourquoi ce "nom" devait-il être posé sur une tour dont le sommet atteindrait les Cieux ? Comment le fait de "se faire un nom" pourrait-il empêcher que l'humanité fût dispersée à la surface de la Terre ?

Si tout ce que désiraient ces gens était (comme l'expliquent les spécialistes) de se faire "une réputation", pourquoi cette tentative fâcha-t-elle tant le Seigneur ? Pourquoi l'élévation d'un "nom" était-elle considérée par Dieu comme un exploit tel que "plus rien ensuite ne leur serait impossible à faire" ? Les explications traditionnelles ne suffisent pas à qui veut comprendre pourquoi le Seigneur jugea nécessaire de faire appel à d'autres divinités non identifiées pour descendre et mettre un terme à cette tentative humaine.

Nous pensons que les réponses à toutes ces questions deviennent plausibles, évidentes même, une fois que nous traduisons par "véhicule aérien" plutôt que par "nom" le mot *shem*, qui est le terme employé dans l'hébreu original de la Bible. Il est donc bien question de l'inquiétude des hommes, une fois dispersés sur Terre, de perdre tout contact entre eux. Ils décidèrent donc de construire un "véhicule aérien" et d'ériger une *tour de lancement* pour un tel véhicule afin de pouvoir, eux aussi — comme par exemple la déesse Ishtar —, survoler dans un *mou* "toutes les terres habitées".

Une partie du texte babylonien connu sous le nom de "Épopée de la Création" raconte que la première "Porte des dieux" fut construite par les dieux eux-mêmes à Babylone. Voici l'ordre donné aux Anounnaki, les dieux subalternes :

Construisez la Porte des Dieux...
Que l'on travaille la brique.
Son *shem* sera à l'endroit choisi.

Deux années durant, les Anounnaki s'attelèrent au travail, appliquèrent l'instrument... fabriquèrent des briques", jusqu'à ce qu'ils aient érigé très haut le sommet de Eshaliga ("maison des grands dieux") et qu'ils aient "construit la tour aussi haute que les hauts Cieux".

L'humanité fit preuve d'une audace certaine en établissant sa propre tour de lancement sur un site qui était à l'origine à l'usage exclusif des dieux; le nom de cet endroit n'était-il pas en effet, Babili, littéralement "Porte des dieux" ?

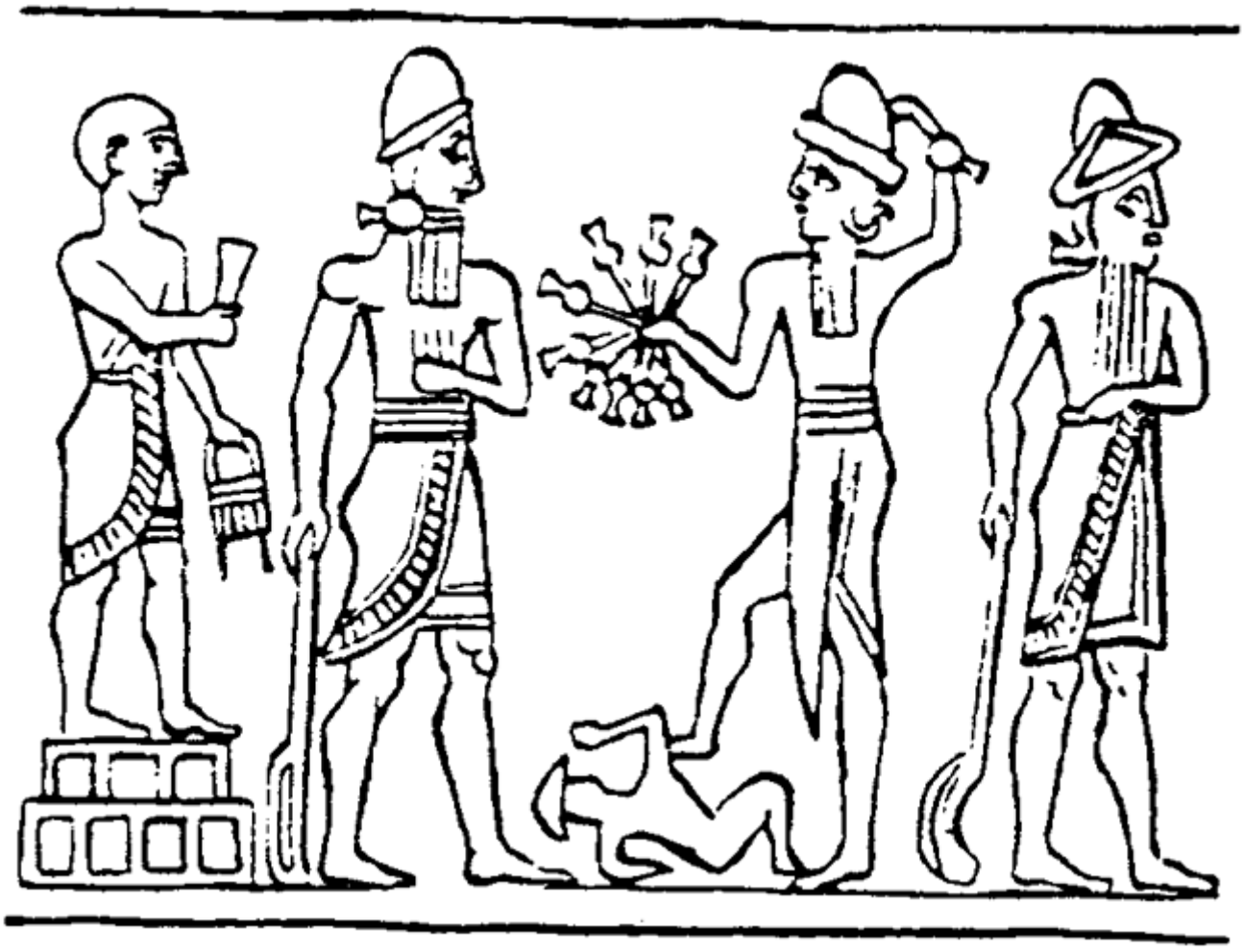
Existe-t-il d'autres preuves qui puissent confirmer le récit de la Bible et notre propre interprétation ?

Le prêtre-historien babylonien Bérossus qui, au IIIe siècle av. J.-C., composa une histoire de l'humanité, rapporte que "les premiers habitants de la région, se glorifiant de leur propre force,... entreprirent d'ériger une tour dont le sommet atteindrait le ciel". Mais la tour fut renversée par les dieux et les tempêtes, "et les dieux introduisirent une variété de langues parmi les hommes qui, jusqu'alors, avaient tous parlé la même".

Georges Smith (*"The Chaldean Account of Genesis"*) trouva dans les écrits de l'historien grec Hestaeus un texte qui, en accord avec les "traditions d'antan", indiquait que les hommes qui avaient échappé au déluge vinrent à Senaar en Babylonie, mais ne purent y rester en raison de la diversité des langues qu'on y parlait. L'historien Alexandre Polyhistor (Ier siècle av. J.-C.) écrivit qu'à l'origine tous les hommes parlaient la même langue. Puis certains entreprirent d'ériger une grande et majestueuse tour qui leur permettrait de "monter jusqu'au ciel". Mais le dieu chef contrecarra leur projet en envoyant un tourbillon de vent. On donna une langue à chaque tribu. "Babylone est la ville où cela se produisit."

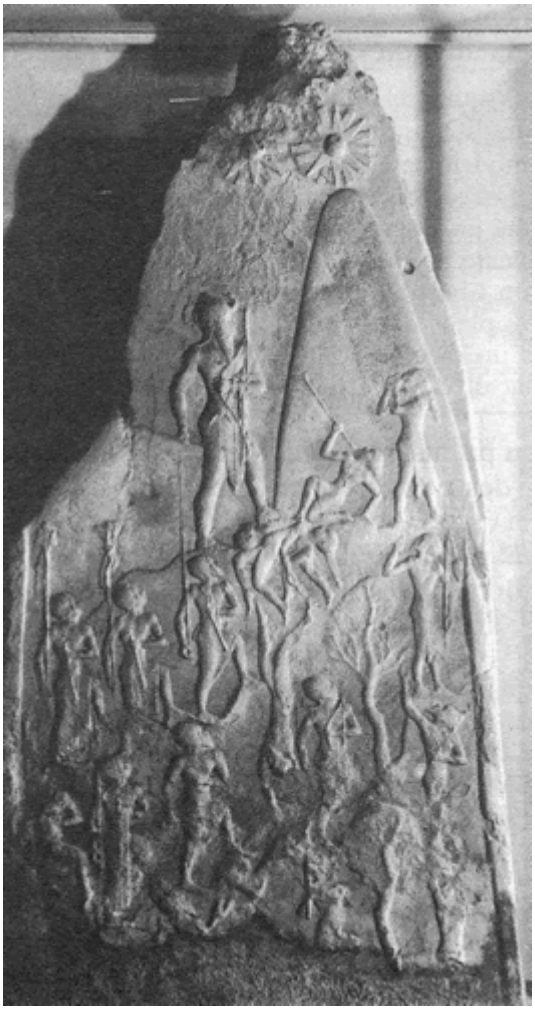
Il y a peu de doute à présent que les contes bibliques et les récits des historiens grecs d'il y a 2.000 ans ainsi que ceux de leur prédécesseur Bérossus découlent tous d'origines *sumériennes* antérieures. A.H. Sayce (*"The Religion of the Babylonians"*) dit avoir lu, sur une tablette fragmentée du British Museum, "la version babylonienne de la construction de la tour de Babel". Dans tous les cas, les efforts pour atteindre les cieux et la confusion des langues qui s'ensuivit forment la base de cette version. D'autres textes sumériens font état de la volonté d'un dieu en colère de brouiller le langage de l'Homme.

On imagine qu'alors l'humanité ne possédait pas la technologie requise pour un tel projet aérospatial. Les conseils et la collaboration d'un dieu savant étaient essentiels. Pour venir en aide aux hommes, un tel dieu défia-t-il les autres ? On peut voir sur un sceau sumérien une confrontation entre des dieux armés, due apparemment à la construction controversée d'un tour à degrés par les hommes.



On imagine qu'alors l'humanité ne possédait pas la technologie requise pour un tel projet aérospatial. Les conseils et la collaboration d'un dieu savant étaient essentiels. Pour venir en aide aux hommes, un tel dieu défia-t-il les autres ? On peut voir sur un sceau sumérien une confrontation entre des dieux armés, due apparemment à la construction controversée d'un tour à degrés par les hommes.

Une stèle sumérienne visible aujourd'hui au musée du Louvre à Paris pourrait bien représenter l'incident cité dans le livre de la Genèse. Elle fut élevée aux alentours de 2.300 av. J.-C. par Naram-Sin, roi d'Akkad, et les spécialistes pensent qu'elle représente la victoire du roi sur ses ennemis. Mais le grand personnage central est une divinité et non pas un roi humain, car il porte un casque orné de cornes, le signe distinctif des dieux. En outre, le personnage central ne semble pas être le chef des humains de plus petite taille, car il les piétine. Ces humains, à leur tour, ne paraissent pas être occupés à guerroyer, mais à marcher dans une position d'adoration vers le grand objet conique sur lequel se fixe l'attention du dieu. Armé d'un arc et d'une lance, le dieu semble regarder l'objet d'un air plus menaçant qu'adorateur.



Une stèle sumérienne visible aujourd'hui au musée du Louvre à Paris pourrait bien représenter l'incident cité dans le livre de la Genèse. Elle fut élevée aux alentours de 2.300 av. J.-C. par Naram-Sin, roi d'Akkad, et les spécialistes pensent qu'elle représente la victoire du roi sur ses ennemis. Mais le grand personnage central est une divinité et non pas un roi humain, car il porte un casque orné de cornes, le signe distinctif des dieux. En outre, le personnage central ne semble pas être le chef des humains de plus petite taille, car il les piétine. Ces humains, à leur tour, ne paraissent pas être occupés à guerroyer, mais à marcher dans une position d'adoration vers le grand objet conique sur lequel se fixe l'attention du dieu. Armé d'un arc et d'une lance, le dieu semble regarder l'objet d'un air plus menaçant qu'adorateur.

L'objet conique est montré dirigé vers trois corps célestes. Si sa taille, sa forme, son but indiquent que c'était un *shem*, alors la scène représente un dieu en colère armé jusqu'aux dents et piétinant le peuple qui célébrait l'érection d'un *shem*.

Les textes mésopotamiens, tout comme la Bible, renvoient à la même morale : les machines volantes étaient destinées aux dieux et non aux hommes.

Les hommes, comme l'affirment les textes, ne pouvaient monter en la demeure céleste qu'à la demande expresse des dieux. Il y a tout aussi bien dans les textes mésopotamiens que dans la Bible d'autres récits d'ascension vers les cieux et même de voyages dans l'espace.

L'Ancien Testament rapporte la montée aux cieux de plusieurs mortels.

Le premier fut Énoch, un patriarche vivant avant le déluge, que Dieu traitait en ami et qui "se promenait avec le Seigneur". Il était le septième patriarche dans la lignée d'Adam et l'arrière grand-père de Noé, héros du déluge. Le chapitre *5* du livre de la Genèse dresse la liste des généalogies de tous ces patriarches avec les âges auxquels ils moururent, exception faite d'Énoch "qui était parti, car le Seigneur l'avait pris". De par la tradition et ses implications, c'est vers les Cieux, pour le sauver de la mort sur Terre, que Dieu emmena Énoch. L'autre mortel fut le prophète Élie qui fut soulevé de Terre et emmené vers les Cieux dans un "tourbillon de vent".

Dans l'Ancien Testament, on trouve l'histoire très peu connue d'un troisième mortel qui visita la Demeure Divine où il reçut une très grande sagesse. Il s'agit du souverain de Tyr (centre phénicien de la côte est de la Méditerranée). Nous pouvons lire dans le chapitre *28* du livre d'Ézéchiel que le Seigneur ordonna au prophète de rappeler au roi que, du fait de sa perfection et sa sagesse, la divinité l'avait autorisé à aller rendre visite aux dieux :

Tu es modelé selon un plan,
plein de sagesse, de beauté parfaite,
Tu as été en Éden, le jardin de Dieu;
toute pierre précieuse était ton buisson...
Tu es un Chérubin, oint, protégé;
et je t'ai placé dans la montagne sacrée;
comme un dieu tu étais,
te déplaçant à l'intérieur des pierres enflammées.

Tout en prédisant à Ézéchiel que le souverain de Tyr subirait la mort "des non-circoncis" aux mains d'étrangers, même s'il leur criait : "Je suis une divinité", le Seigneur donna la raison de ce châtiment : après avoir été conduit à la demeure divine où il lui fut donné accès à toute sagesse et richesse, le roi "devint hautain", abusa de sa sagesse et souilla les temples.

Parce que ton coeur est hautain, disant :
« Je suis un dieu;
dans la demeure de la divinité je me suis assis,
au milieu des eaux »;
Alors que tu es homme et non un dieu,
tu as prétendu ton coeur égal à celui d'un dieu.

Les textes sumériens nous parlent aussi de plusieurs hommes qui eurent le privilège de monter aux cieux. L'un était Adapa, l'"homme modèle" créé par Ea. Ea "lui avait donné la sagesse; la vie éternelle, il ne la lui avait pas accordée". Les années s'écoulant, Ea décida de modifier la fin mortelle d'Adapa en lui fournissant un *shem* avec lequel il devait atteindre la divine demeure d'Anou pour goûter au Pain de Vie et à l'Eau de la Vie. lorsque Adapa arriva à la demeure céleste d'Anou, Anou exigea de savoir qui avait fourni un *shem* à Adapa afin de lui permettre d'atteindre le lieu divin.

On trouve quelques indices importants à la fois dans les récits de la Bible et dans les contes mésopotamiens consacrés aux rares ascensions de mortels jusqu'à la demeure des dieux. Adapa, comme le roi de Tyr, était fait d'un "moule" parfait. Chacun d'eux devait trouver un *shem* — "pierre enflammée" — et s'en servir afin d'atteindre "l'Éden" céleste. Certains étaient montés puis revenus sur Terre; d'autres, tels que le héros mésopotamien du déluge, y restèrent

afin de jouir de la compagnie des dieux. C'est avec le désir de trouver le "Noé" mésopotamien et de lui soutirer le secret de l'arbre de vie que Gilgamesh, le Sumérien, se mit en route.

La recherche futile par l'homme mortel de l'arbre de vie fait le sujet d'un des plus longs et plus impressionnants textes épiques légués à la culture humaine par la civilisation sumérienne. Intitulé par les érudits modernes "l'épopée de Gilgamesh", ce conte émouvant parle du souverain d'Ourouk né d'un père mortel et d'une mère divine. En conséquence, Gilgamesh était considéré comme "deux tiers dieu et un tiers humain", situation qui l'incita à tenter d'éviter la mort, le destin propre des mortels.

La tradition l'informait qu'un de ses aïeux, Outnapishtim — le héros du déluge —, avait échappé à la mort, car, avec sa femme, il avait été conduit à la demeure des Cieux. Gilgamesh décida de se rendre là et d'obtenir de son ancêtre la vie éternelle.

Ce qui l'incita à y aller fut ce qu'il prit pour une invitation d'Anou. Les vers qui suivent semblent être la description de la retombée sur Terre d'une fusée après son lancement. Gilgamesh en témoigne ainsi à sa mère, la déesse NIN.SOUN :

Ma mère,
Pendant la nuit, je me sentis plein de joie
et je marchais parmi mes nobles.
Les étoiles s'assemblèrent dans les Cieux.
L'ouvrage d'Anou tomba vers moi.
Je cherchais à le soulever; il était trop lourd.
Je cherchais à le déplacer; je ne pus le déplacer !
Les gens d'Ourouk se rassemblent autour,
Pendant que les nobles embrassaient ses jambes.
Tandis que j'y posais mon front, ils me soutinrent
Je l'ai soulevé. Je te l'ai apporté.

L'interprétation de cet incident par la mère de Gilgamesh est un texte très mutilé, qui manque donc de clarté. Mais, de toute évidence, Gilgamesh avait été suffisamment encouragé par la vue de cet objet en chute — "l'ouvrage d'Anou" — pour s'embarquer dans son aventure. Dans l'introduction de cette épopée, le narrateur appelait Gilgamesh "celui qui est sage, qui a tout vécu" :

Il a vu des choses secrètes,
ce qui est caché à l'homme il le connaît;
Il apporta même des nouvelles
d'un temps avant le déluge.
Il entreprit aussi un voyage lointain,
fastidieux et rempli de vicissitudes;
Il en revint, et fit graver sa dure entreprise
sur un pilier de pierre.

Le "voyage lointain" que Gilgamesh entreprit était, bien sûr, son voyage à la demeure des dieux; il avait pour compagnon son camarade Enkidou. Leur but était la Terre de Tilmoun, car, là, Gilgamesh pouvait ériger son *shem*. Comme on peut s'y attendre, les traductions courantes se servent du mot "nom" lorsque le mot *mou* ou *shoumou* akkadien apparaissent

dans les textes; cependant nous utiliserons *shem* afin que soit rendue la véritable signification du terme — "un véhicule destiné aux Cieux" :

Le souverain Gilgamesh
fixa son attention sur la Terre de Tilmoun
Il dit à son compagnon Enkidou :
« Enkidou...
J'entrerais dans le pays et j'y installerais mon *shem*.
Dans les endroits où les *shem* furent élevés
J'y érigerais mon *shem*. »

Incapables de le dissuader, les anciens d'Ourouk et les dieux que Gilgamesh avait consultés lui conseillèrent d'obtenir au préalable le consentement et l'assistance d'Outou/Shamash. "Si tu veux pénétrer cette Terre, préviens Outou", l'avertirent-ils. "Cette Terre, Outou en a la responsabilité." Ils insistèrent et réinsistèrent sur ce fait. Ainsi prévenu et consulté, pour obtenir sa permission, Gilgamesh implora Outou :

Laisse-moi entrer dans la Terre,
Laisse-moi y installer mon *shem*
Dans les lieux où les *shem* furent érigés,
laisse-moi ériger mon *shem*...
Amène-moi au lieu d'atterrissage de...
Fais régner ta protection sur moi !

Une malencontreuse cassure de la tablette nous laisse sans connaissance de l'emplacement du "lieu d'atterrissage". Mais où qu'il fût, Gilgamesh et son compagnon parvinrent finalement à l'approcher. C'était une "zone interdite", protégée par des gardes terrifiants. Las et tombants de sommeil, les deux amis décidèrent de se reposer une nuit avant de continuer.

A peine endormis, quelque chose les secoua et les réveilla. « M'as-tu réveillé ? » demanda Gilgamesh à son camarade. « Suis-je éveillé ? » s'exclama-t-il, car il assistait à un spectacle incroyable, tellement impressionnant qu'il se demandait s'il rêvait. Il dit à Enkidou :

Dans mon rêve, mon ami, la terre haute se renversa.
Elle me plaqua au sol, m'emprisonna les pieds...
L'éblouissement était accablant !
Un homme apparut;
Il était le plus beau de toute la terre.
Sa grâce...
Il me tira de la terre renversée,
Il me donna de l'eau à boire; mon cœur se calma.

Qui était cet homme, "le plus beau de toute la terre", qui dégagea Gilgamesh de l'éboulement, lui donna de l'eau, "calma son cœur" ? Et quel était cet éblouissement impressionnant qui accompagna ce mystérieux éboulement ?

Incertain, préoccupé, Gilgamesh se rendormit — mais pas pour longtemps.

Au milieu de la veille, son sommeil fut rompu.
Il tressaillit, dit à son ami :

« Mon ami, m'as-tu appelé ?
Pourquoi suis-je réveillé ?
Ne m'as-tu pas touché ?
Pourquoi suis-je alarmé ?
Un dieu ne serait-il pas passé ?
Pourquoi ma chair est-elle engourdie ? »

Ainsi mystérieusement réveillé à nouveau, Gilgamesh se demanda qui l'avait touché. Si ce n'était pas son camarade, était-ce un "*dieu*" qui était passé par là ? Une fois de plus, Gilgamesh s'assoupit, pour être réveillé une troisième fois. Il décrivit cet événement troublant à son ami.

La vision que j'ai eue fut extrêmement impressionnante !
Les Cieux hurlèrent, la Terre gronda;
La clarté du jour se voila, l'obscurité régna.
L'éclair jaillit, une grande flamme s'éleva.
Les nuages grossirent, il pleuvait la mort !
Puis la lueur disparut; le feu s'éteignit.
Et tout ce qui retomba était devenu cendres.

Il suffit de très peu d'imagination pour voir dans ces quelques vers le récit, certes ancien, d'un témoin d'un lancement de fusée spatiale. En premier lieu, il y eut l'énorme bruit sourd des moteurs de la fusée lorsqu'ils s'allumèrent ("les cieux hurlaient"), accompagné d'un net tremblement du sol ("la terre gronda"). Des nuages de fumée et de poussière enveloppèrent la base de lancement ("la clarté du jour se voila, l'obscurité régna"). Puis l'éclat des moteurs allumés perça à travers ("les éclairs jaillirent"); quand la fusée commença à s'élever dans les cieux, "une grande flamme s'éleva". Le nuage de poussière et de débris "grossit" dans toutes les directions; puis lorsqu'il commença à retomber, "il pleuvait la mort". Maintenant, la fusée était haute, s'acheminant vers les cieux ("la lueur disparut; le feu s'éteignit"). La fusée spatiale avait disparu; et les débris chutèrent, "tout ce qui retomba était devenu cendres".

Très impressionné par ce qu'il avait vu et cependant toujours aussi décidé à atteindre sa destination, une fois encore Gilgamesh sollicita la protection et le soutien de Shamash. Venant à bout d'un "garde monstrueux", il arriva à la montagne de Mashou d'où l'on pouvait voir Shamash "s'élever jusqu'à la voûte des Cieux".

Il était à présent proche de son premier objectif — l'"endroit où sont érigés les *shem*". Mais l'entrée de ce site, apparemment taillé dans la montagne, était gardée par des sentinelles féroces :

Leur allure est redoutable, leur regard est mortel.
La lumière vacillante de leur projecteur balaie les montagnes.
Ils surveillent Shamash,
Quand il s'élève et descend.

La scène d'un sceau montrant Gilgamesh (deuxième à gauche) et son compagnon Enkidou (à l'extrême-droite) pourrait représenter l'intervention d'un dieu avec un des gardes semblable à un robot qui pouvait balayer les lieux avec un projecteur et émettre des rayons mortels. La description fait penser au passage du livre de la Genèse où il est dit que Dieu plaça "l'épée tournoyante" à l'entrée du jardin d'Éden pour en interdire l'accès aux humains.

La scène d'un sceau montrant Gilgamesh (deuxième à gauche) et son compagnon Enkidou (à l'extrême-droite) pourrait représenter l'intervention d'un dieu avec un des gardes semblable à un robot qui pouvait balayer les lieux avec un projecteur et émettre des rayons mortels. La description fait penser au passage du livre de la Genèse où il est dit que Dieu plaça "l'épée tournoyante" à l'entrée du jardin d'Éden pour en interdire l'accès aux humains.

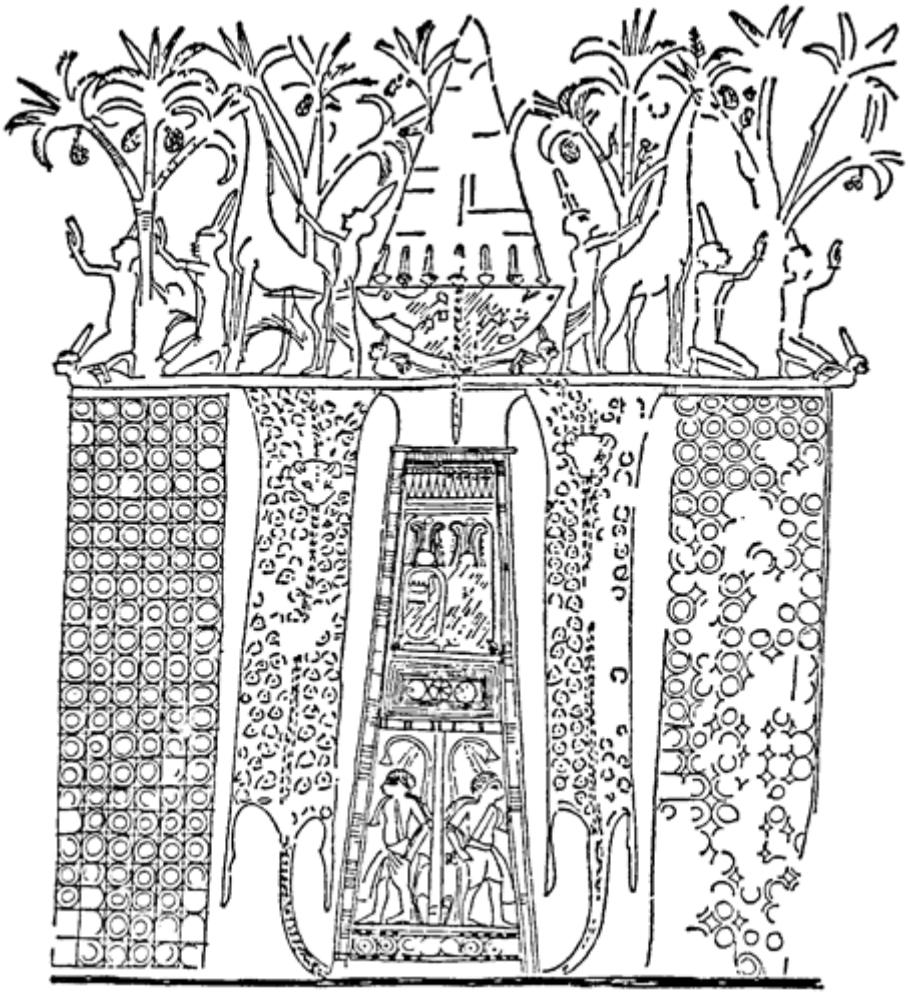
Lorsque Gilgamesh annonça son origine en partie divine, puis le but de son voyage ("Je désire interroger Outnapishtim à propos de la vie et de la mort") qu'il avait entrepris avec l'accord de Outou/Shamash, les gardes le laissèrent passer.

Poursuivant son voyage "sur la route de Shamash", Gilgamesh fut surpris par une totale obscurité; "ne voyant rien ni devant, ni derrière", il se mit à hurler de peur. Ayant parcouru de nombreux *beru* (une unité de temps, de distance ou d'arc des cieux), il avançait toujours, noyé dans l'obscurité. Finalement, au bout de douze *beru*, la lumière revint".

Le texte, abîmé et effacé, fait arriver Gilgamesh dans un magnifique jardin où arbres et fruits étaient sculptés dans des pierres semi-précieuses. C'est là que résidait Outnapishtim. Son problème posé à son ancêtre lui valut une réponse décevante : l'homme, dit Outnapishtim, ne peut échapper à son destin de mortel. Néanmoins, il offrit à Gilgamesh un moyen de différer l'heure de sa mort en lui révélant l'emplacement de la plante de la jeunesse — "l'homme rajeunit en pleine vieillesse", s'appelait-elle. Triomphant, Gilgamesh cueillit la plante. Mais le destin voulut qu'il la perdît sottement sur le chemin du retour, et il regagna Ourouk bredouille.

Mis à part les qualités littéraires et philosophiques de l'épopée, l'histoire de Gilgamesh nous intéresse au premier chef par ses caractéristiques "aérospatiales". Le *shem* dont avait besoin Gilgamesh pour atteindre la demeure des dieux était sans nul doute une fusée spatiale, l'une de celles dont il avait vu le lancement alors qu'il s'approchait du "lieu d'atterrisage". Les fusées se trouvaient, semble-t-il, à l'intérieur d'une montagne, et le lieu était une zone interdite bien gardée.

Jusqu'à présent, nous ne possédons aucune représentation picturale de ce que vit Gilgamesh. Mais un dessin trouvé dans la tombe du gouverneur égyptien d'un pays lointain montre une tête de fusée sur le sol d'un endroit où poussent des palmiers dattiers. Le corps de la fusée est manifestement conservé sous terre, dans un silo artificiel, fait de segments tubulaires et décoré de peaux de léopard.



Jusqu'à présent, nous ne possédons aucune représentation picturale de ce que vit Gilgamesh. Mais un dessin trouvé dans la tombe du gouverneur égyptien d'un pays lointain montre une tête de fusée sur le sol d'un endroit où poussent des palmiers dattiers. Le corps de la fusée est manifestement conservé sous terre, dans un silo artificiel, fait de segments tubulaires et décoré de peaux de léopard.

D'une manière très proche de celle des dessinateurs modernes, les artistes anciens représentèrent une coupe transversale de la partie souterraine du silo. Nous voyons que la fusée comprenait un certain nombre de compartiments. La section inférieure montre deux hommes entourés de tubes courbes. On trouve au-dessus d'eux trois cadrans circulaires. En comparant la taille de la tête de la fusée — le *ben-ben* — à celle des deux hommes à l'intérieur et des hommes au-dessus du sol, il est évident que la tête de la fusée — équivalent au *mou* sumérien — "la chambre céleste", pouvait facilement recevoir un ou deux opérateurs ou passagers.

La Terre vers laquelle Gilgamesh dirigea ses pas se nommait TIL.MOUN. Ce nom signifiait littéralement "Terre des missiles". C'est là où se dressaient les *shems*, là où s'exerçait l'autorité de Outou/Shamash, là où l'on pouvait voir ce dieu "s'élever vers la voûte des cieux".

Et, quoique le Soleil fût le pendant céleste de ce membre du panthéon des douze, son nom, pensons-nous, ne signifiait pas "Soleil", mais était une épithète décrivant ses fonctions et ses responsabilités. Son nom sumérien Outou signifiait "celui qui entre brillamment". Son dérivé akkadien — Shem-Esh — était plus significatif. *Esh* veut dire "feu" et nous connaissons maintenant le sens original de *shem*.

Outou/Shamash était "celui des fusées de feu". Nous suggérons qu'il était le commandant de la base spatiale des dieux.

Le rôle de commandant de Outou/Shamash quant à ce qui relevait des voyages vers la demeure céleste des dieux, et les fonctions exercées par ses subalternes dans ce même domaine, nous ont été données avec de plus amples détails par un autre récit sumérien du voyage d'un mortel vers les cieux.

Nous apprenons, dans les listes des rois sumériens, que le treizième souverain de Kish était Étana, "celui qui monta au Ciel". Cette brève déclaration ne nécessitait pas de plus amples précisions car, alors, au Moyen-Orient, on connaissait bien l'histoire de ce roi mortel monté jusqu'au plus haut des cieux, un thème qui fit l'objet de nombreuses représentations sur sceaux.

Il est dit qu'Étana fut désigné par les dieux pour apporter à l'humanité la sécurité et la prospérité que la royauté devait, dans une civilisation avancée, assurer. Mais, pour perpétuer la dynastie, Étana ne réussissait pas à avoir un fils. Le seul remède connu était une plante de naissance, qu'Étana ne pouvait se procurer qu'en allant la chercher aux cieux.

Comme, plus tard, Gilgamesh, Étana sollicita la permission et l'assistance de Shamash. Au fur et à mesure de l'épopée, il se confirme que ce qu'Étana demandait à Shamash était un *shem* !

Ô Seigneur, que cela vienne de ta bouche même !
Accorde-moi la Plante de la Naissance !
Montre-moi la Plante de la Naissance !
Ôte mon handicap !
Donne-moi un *shem* !

Flatté par les prières et régalé de mouton sacrificiel, Shamash consentit à accéder à la demande d'Étana et de lui fournir un *shem*. Mais Shamash ne parla pas de *shem* et, à la place, il mentionna qu'un "aigle" l'emmènerait au lieu céleste désiré.

Dirigeant Étana vers la fosse où se trouvait l'aigle, Shamash instruisit à l'avance l'aigle de sa mission. Échangeant avec l'aigle des messages énigmatiques, "Shamash, son Seigneur" lui dit : « Je t'enverrai un homme; il te prendra la main..., conduis-le ici... fais tout ce qu'il te dit... fais comme je te le dis. »

En arrivant à la montagne que lui avait indiquée Shamash, "Étana vit la fosse" et, à l'intérieur, "était l'aigle". "A la demande du vaillant Étana", l'aigle entra en communication avec lui. Étana expliqua derechef son but et sa destination. Sur ce, l'aigle commença à expliquer à

Étana comment "faire s'élever l'aigle de la fosse". Les deux premières tentatives échouèrent, mais, à la troisième, l'aigle s'éleva. A l'aube, l'aigle annonça à Étana : « Mon ami... je te porterai jusqu'au ciel d'Anou ! » Lui indiquant comment bien s'installer, l'aigle prit son vol et, bientôt, ils furent en plein ciel, prenant rapidement de l'altitude.

Comme le décrivent les astronautes modernes qui regardent la Terre diminuer en s'éloignant, l'ancien conteur précise comment la Terre sembla de plus en plus petite à Étana :

Quand il lui eut fait parcourir un *beru*,
l'aigle dit à Étana :
« Vois, mon ami, comment la Terre paraît !
Regarde la mer sur les côtés de la Maison de la Montagne;
La Terre n'est plus qu'une simple colline,
La mer immense comme un bassin. »

L'aigle s'éleva de plus en plus haut. La Terre rapetissait de plus en plus. Au bout d'un deuxième *beru*, l'aigle dit :

« Mon ami,
Regarde comment la Terre paraît !
Elle est devenue un sillon...
La mer immense n'est qu'un panier à pain... »
Quand il lui eut fait parcourir un troizième *beru*,
L'aigle dit à Étana :
« Vois, mon ami, comment est la Terre !
La Terre est devenue un fossé de jardinier ! »

Puis, alors qu'ils continuaient leur ascension, la Terre disparut.

Je regardais autour de moi, la terre avait disparu,
et mes yeux ne pouvaient plus admirer l'immensité de la mer.

Selon une version de cette histoire, l'aigle et Étana atteignirent le Ciel d'Anou. Mais, dans une autre, il est dit qu'Étana prit peur en ne voyant plus la Terre et ordonna à l'aigle de changer de cap et de "piquer" sur la Terre.

Une fois de plus, on trouve dans la Bible un récit décrivant de la même façon la Terre vue d'une grande distance. Exaltant le Seigneur Yahvé, le prophète Isaïe dit : « C'est lui qui est assis sur le cercle de la Terre, et, de là, les habitants sont comme des insectes. »

Le récit d'Étana nous apprend que, à la recherche d'un *shem*, Étana dut communiquer avec un aigle placé à l'intérieur d'une fosse. Sur un sceau se trouve gravée une haute structure ailée (une tour de lancement ?) au-dessus de laquelle s'envole un aigle.

Le récit d'Étana nous apprend que, à la recherche d'un *shem*, Étana dut communiquer avec un aigle placé à l'intérieur d'une fosse. Sur un sceau se trouve gravée une haute structure ailée (une tour de lancement ?) au-dessus de laquelle s'envole un aigle.

Quel ou qui fut l'aigle qui emmena Étana vers les cieux lointains ?

On ne peut pas s'empêcher d'associer l'ancien texte au message qu'en juillet 1969, Neil Armstrong, commandant du vaisseau spatial Apollo 11, envoya à la Terre : « Houston ! Ici, base de Tranquillité. L'*Aigle* s'est posé ! »

Il rendait compte du premier alunissage de l'homme. La "base de Tranquillité" était le lieu de contact choisi; *Aigle*, le nom du module lunaire qui se détacha du vaisseau spatial et emmena les deux astronautes sur la Lune (puis les ramena au vaisseau mère). Quand le vaisseau se sépara pour la première fois pour entreprendre son propre vol sur l'orbite de la Lune, les astronautes annoncèrent à la mission de contrôle à Houston : « L'*Aigle* a des ailes ».

Mais "Aigle" pouvait aussi signifier les astronautes qui constituaient l'équipage du vaisseau, car, pendant la mission Apollo 11, l'"aigle" fut le symbole des astronautes eux-mêmes, et ils le portaient comme emblème sur leurs combinaisons. Tout comme dans le conte d'Étana, eux aussi étaient des "aigles" qui pouvaient voler, parler et communiquer.

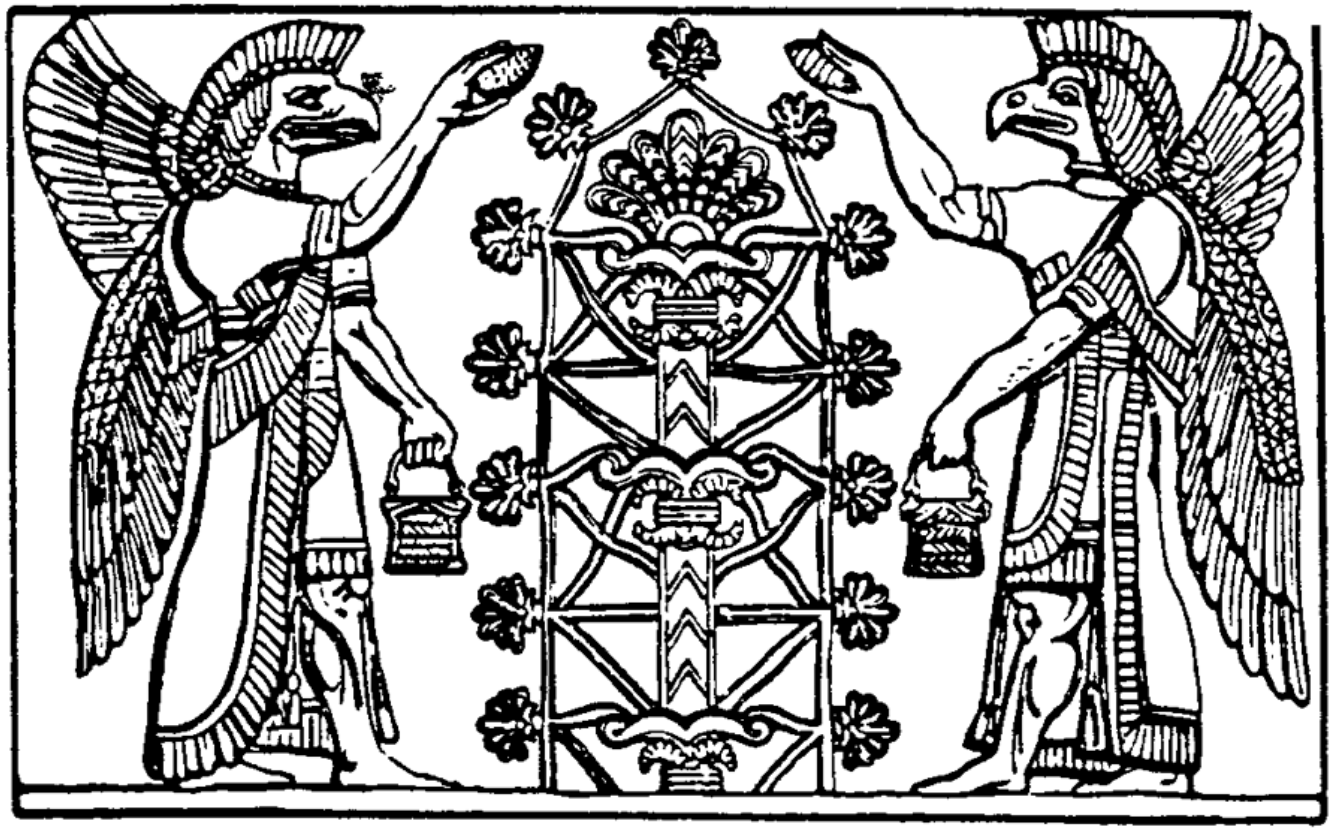
Mais "Aigle" pouvait aussi signifier les astronautes qui constituaient l'équipage du vaisseau, car, pendant la mission Apollo 11, l'"aigle" fut le symbole des astronautes eux-mêmes, et ils le portaient comme emblème sur leurs combinaisons. Tout comme dans le conte d'Étana, eux aussi étaient des "aigles" qui pouvaient voler, parler et communiquer.

Comment un artiste de cette époque eût-il pu peindre les pilotes des vaisseaux célestes des dieux ? Est-il possible qu'il les ait, par hasard, dessinés tels des aigles ?

C'est précisément ce que nous avons trouvé : l'empreinte d'un sceau assyrien datant d'environ 100 ans av. J.-C. représente deux hommes-aigles saluant un *shem* !

C'est précisément ce que nous avons trouvé : l'empreinte d'un sceau assyrien datant d'environ 100 ans av. J.-C. représente deux hommes-aigles saluant un *shem* !

On a découvert de nombreuses représentations de tels "aigles" que les savants nomment "hommes-oiseaux". La plupart des documents les montrent de chaque côté de l'arbre de vie, comme pour bien signifier que, dans leurs *shems*, ils créaient le lien avec la demeure céleste où se trouvaient le pain de vie et l'eau de vie. En effet, les aigles étaient le plus souvent représentés tenant dans une main le fruit de la vie et, dans l'autre, l'eau de la vie, cela en totale conformité avec les récits d'Adapa, d'Étana et de Gilgamesh.



On a découvert de nombreuses représentations de tels "aigles" que les savants nomment "hommes-oiseaux". La plupart des documents les montrent de chaque côté de l'arbre de vie, comme pour bien signifier que, dans leurs *shems*, ils créaient le lien avec la demeure céleste où se trouvaient le pain de vie et l'eau de vie. En effet, les aigles étaient le plus souvent représentés tenant dans une main le fruit de la vie et, dans l'autre, l'eau de la vie, cela en totale conformité avec les récits d'Adapa, d'Étana et de Gilgamesh.

Les nombreuses représentations d'aigles montrent clairement qu'ils n'étaient pas de monstrueux "hommes-oiseaux", mais des êtres anthropomorphiques portant des costumes ou uniformes qui leur donnaient l'apparence d'aigles.

Un récit hittite concernant le roi Télépinou qui avait disparu, raconte que "les grands dieux et les dieux inférieurs s'engagèrent à la recherche de Télépinou" et que "shamash envoya un aigle rapide" pour le retouver.

Dans le livre de l'Exode, il est écrit que Dieu rappela aux enfants d'Israël : "Je vous ai portés sur les ailes d'aigles, et vous ai amenés à moi", confirmant semble-t-il, qu'on accédait à la demeure céleste grâce aux ailes des aigles — tel que le raconte le récit d'Étana. En fait, de nombreux vers bibliques décrivent la divinité comme un être ailé. Boaz accueillit Ruth dans la communauté judéenne comme "venue sous les ailes" du Dieu Yahvé. Le psalmiste cherchait la sécurité "à l'ombre de tes ailes" et décrivit la descente du Seigneur des cieux. "Il enfourcha un chérubin et s'envola. Il s'éleva sur les ailes du vent." En analysant les similitudes entre le El biblique (employé comme titre ou terme générique pour le dieu) et le El cananéen, S. Langdon (*"Semitic Mythology"*) démontra que tous deux étaient représentés dans les textes et sur les pièces de monnaie comme des dieux ailés.

Invariablement, les textes mésopotamiens présentent Outou/Shamash comme dieu responsable du lieu d'atterrissage des *shems* et des aigles. Parfois, il était dépeint, comme ses subordonnés, dans l'attirail complet du costume de l'aigle.

Invariablement, les textes mésopotamiens présentent Outou/Shamash comme dieu responsable du lieu d'atterrissage des *shems* et des aigles. Parfois, il était dépeint, comme ses subordonnés, dans l'attirail complet du costume de l'aigle.

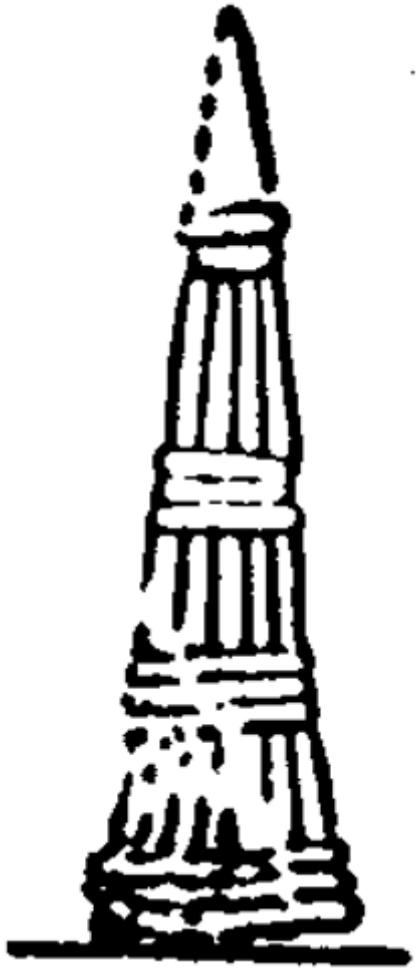
De par une telle fonction, il pouvait accorder aux rois le privilège "de voler sur les ailes des oiseaux" et de "s'élever des cieux inférieurs aux cieux d'en haut". Et, à bord d'une fusée ardente qui était lancée, c'était lui "qui parcourait des distances inconnues pendant d'interminables heures". Il était dit, bien justement, que son "filet était la Terre et les Cieux lointains son piège".

La terminologie sumérienne pour les objets se rapportant aux voyages célestes n'était pas limité aux *me**s que les dieux revêtaient ni aux*** **mou**s qui étaient leurs "chariots" en forme de cônes.

Les textes sumériens décrivant Sippar précisent qu'il y avait une partie centrale, cachée et protégée par de puissants murs. Le temple d'Outou se trouvait à l'intérieur de ces murs, "une maison qui est comme une maison des Cieux". Dans une cour à l'intérieur du temple, également protégée par de hauts murs, se trouvait "érigée vers le haut, le puissant APIN" ("un objet qui sillonne", selon les traducteurs).

Un dessin trouvé au monticule du temple d'Anou à Ourouk décrit un tel objet. Dire ce dont il s'agissait constituait, il y a quelques décades, une impossible devinette; mais, maintenant,

nous reconnaissons facilement une fusée à plusieurs étages, en haut de laquelle se trouve le *mou* conique, la cabine de commande.



Un dessin trouvé au monticule du temple d'Anou à Ourouk décrit un tel objet. Dire ce dont il s'agissait constituait, il y a quelques décades, une impossible devinette; mais, maintenant, nous reconnaissons facilement une fusée à plusieurs étages, en haut de laquelle se trouve le *mou* conique, la cabine de commande.

La preuve que les dieux de Sumer possédaient non seulement des "chambres volantes" pour parcourir les Cieux de la Terre, mais aussi des fusées à étages pour aller dans l'espace, ressort de l'examen des textes décrivant les objets sacrés du temple d'Outou à Sippar. Il nous est dit que les témoins de la Cour suprême de Sumer devaient prêter serment dans une cour intérieure, debout près d'une entrée d'où ils pouvaient voir et faire face à trois "objets divins". Ceux-ci avaient pour noms : "la sphère dorée" (la cabine de l'équipage ?), le GIR, et le *alik-mahrati* — un terme qui signifiait, littéralement, "l'avanceur qui fait marcher les vaisseaux", ou ce que nous appellerions un moteur.

Nous avons ici une référence à une fusée à trois étages avec la cabine, ou module de commande, à l'extrémité supérieure, les moteurs en bas, et le *gir* au milieu. Ce dernier est un terme dont l'usage est fréquent lorsqu'il est fait mention de vols spéciaux. Les gardes que Gilgamesh rencontra à l'entrée du terrain d'atterrissage de Shamash étaient appelés des hommes-*gir*. L'endroit le plus sacré et le plus gardé du temple de Ninourta était appelé le GIR.SOU ("d'où l'on fait jaillir le *gir*").

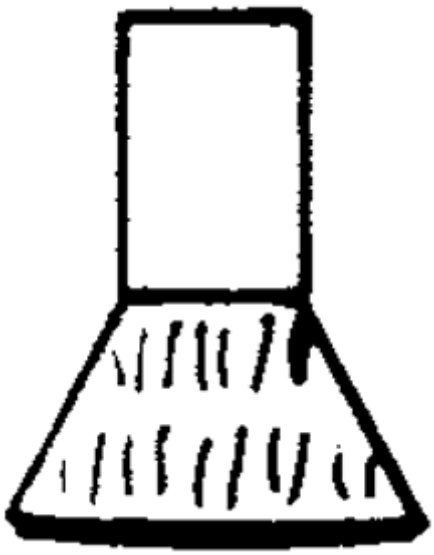
Il est généralement admis que le *gir* était un terme dont on se servait pour décrire un objet aux arêtes tranchantes. L'observation attentive de la représentation du pictographe *gir* permet une meilleure compréhension de la nature "divine" de ce terme, car ce que nous voyons est un long objet en forme de flèche, divisé en différents compartiments ou parties :

Le fait que le *mou* puisse s'élever seul dans les Cieux de la Terre, ou survoler les continents de la Terre lorsqu'il était attaché à un *gir*, ou bien devenir un module de commande en haut d'un *apin* multi-étage, témoigne du génie technologique des dieux des Cieux et de la Terre.

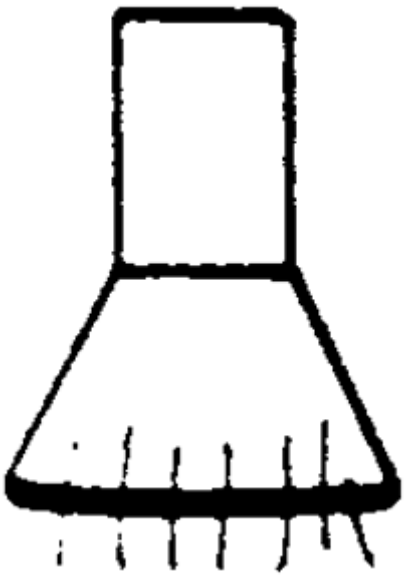
Un examen des pictographes et des idéogrammes sumériens certifie que ceux qui dessinèrent ces signes connaissaient bien les formes et savaient à quel usage étaient destinées les fusées aux queues ondoyantes de flammes, les véhicules ressemblant à des missiles, et les "cabines célestes".

KA.GIR ("bouche de la fusée") nous montre un *gir* équipé d'ailerons, ou une fusée, à l'intérieur d'un silo souterrain en forme de puits.

ESH ("demeure divine"), la chambre ou le module de commande d'un véhicule spatial.

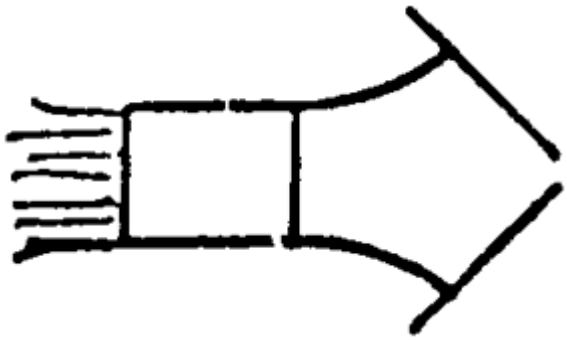


ZIK ("s'élever") un module de commande qui décolle ?



Regardons enfin, en sumérien, le signe pictographique pour "dieux". Ce terme était un mot de deux syllabes : DIN.GIR. Nous avons déjà vu ce qu'était ce symbole pour GIR : une fusée à deux étages avec des ailerons. DIN, la première syllabe, signifie le "vertueux", "pur", "brillant". En les associant, DIN.GIR signifiant "dieux" ou "êtres divins" porte alors le sens de "les justes des objets pointus et brillants" ou plus explicitement "les purs des fusées embrasées".

Le signe pictographique pour *din* est :



Il nous fait facilement penser à un puissant moteur à réaction crachant des flammes à l'arrière avec une partie mystérieusement ouverte en avant. Mais le mystère tourne à l'étonnement lorsque nous épelons *dingir* en associant les deux pictographes. La queue du *gir* aux ailerons rentre parfaitement dans l'ouverture de la pointe du *din* !

Mais le mystère tourne à l'étonnement lorsque nous épelons *dingir* en associant les deux pictographes. La queue du *gir* aux ailerons rentre parfaitement dans l'ouverture de la pointe du *din* !

L'incroyable résultat est une représentation d'un vaisseau spatial propulsé par une fusée avec un module de débarquement parfaitement arrimé dessus — tel le module lunaire arrimé sur le navire spatial d'Apollo 11 ! C'est, en effet, un véhicule à trois étages, dont chaque partie s'encastre adroitement dans l'autre: l'étage de poussée contient les moteurs, l'étage médian transporte les approvisionnements et l'équipement, et la "chambre céleste" cylindrique héberge les personnes nommées *dingir* — les dieux de l'Antiquité, les astronautes des millénaires passés.

Peut-il y avoir encore un doute ? Lorsque ces peuples anciens appelaient leurs divinités "dieux des Cieux et de la Terre", ils voulaient littéralement dire qu'ils étaient des êtres venus des cieux sur Terre.

L'évidence présentée jusqu'ici concernant ces anciens dieux et leurs véhicules ne devrait laisser aucun doute quant à l'existence, dans le passé, d'êtres vivants, de chair et de sang, des êtres qui, littéralement, étaient venus des Cieux sur Terre.

De même, les compilateurs de l'Ancien Testament — qui dédièrent la Bible à un seul dieu — trouvèrent indispensable de reconnaître dans les temps anciens la présence sur Terre de tels êtres divins.

La partie énigmatique — qui fait dresser d'horreur les cheveux des traducteurs et des théologiens — est le début du chapitre *6* de la Genèse. Il est introduit entre la description du

développement de l'humanité à travers les générations succédant à Adam et le récit du divin dépit causé par l'humanité juste avant le déluge. Il dit — sans équivoque — qu'à cette époque,

les fils des dieux
virent que les filles de l'homme étaient bonnes;
et ils les prirent pour épouses,
parmi toutes ils choisirent.

Les implications du contenu de ces versets, et les parallèles des récits sumériens des dieux, de leurs fils et petits-fils, et de la descendance à moitié divine résultant de la vie commune des dieux et des mortels, s'accentue au fur et à mesure de la lecture de la Bible :

Les Néfilim étaient sur Terre,
en ces temps et par la suite aussi,
lorsque les fils des dieux
vivaient avec les filles d'Adam,
et elles portèrent leurs enfants.
Ils étaient les puissants de l'éternité -
Le Peuple des *shem*.

Cela n'est pas une traduction traditionnelle. Pendant longtemps, l'expression "les Néfilim étaient sur Terre" fut traduite par : "Il y avait des géants sur Terre"; mais les traducteurs actuels, reconnaissant l'erreur, ont simplement laissé le terme hébreu *Néfilim* dans la traduction. Comme on peut s'y attendre, on a interprété le vers "le peuple des *shem*" comme "le peuple qui a un nom" donc "le peuple renommé". Mais, comme nous avons déjà établi, le terme de *shem* doit être pris dans son sens original : une fusée, une fusée spatiale.

Que veut donc dire le terme de *Néfilim* ? Issu de la racine sémitique NFL ("jeté en bas"), il signifie exactement ce qu'il dit, c'est à dire : *ceux qui furent jetés ici-bas, sur Terre* !

Les théologiens contemporains et les savants de la Bible ont eu tendance à éviter les versets problématiques, soit en les expliquant allégoriquement, soit simplement en les ignorant. Mais les écrits juifs de l'époque du second temple voyaient dans ces vers les traces des anciennes traditions des "anges déchus". Certaines, parmi les premières de ces oeuvres scolastiques, mentionnent le nom de ces êtres divins "qui tombèrent des cieux et étaient sur Terre en ces temps" : Sham-Hazzai ("vigie du *shem*"), Uzza ("puissant"), et Uzi-El ("puissance de Dieu").

Malbim, un commentateur de la Bible, juif très apprécié, au XIXe siècle, reconnut ces anciennes racines et expliqua que "dans les temps anciens, les souverains des pays étaient les fils des divinités qui arrivèrent des Cieux sur Terre, y régnèrent, épousèrent des femmes parmi les filles des hommes; et leur descendance comprenait des héros, des êtres puissants, des princes et des souverains". Ces histoires, dit Malbim, étaient celles des dieux païens "fils des divinités, qui, aux temps les plus anciens, tombèrent des Cieux sur Terre ... c'est pour cela qu'ils s'appelèrent 'Néfilim' c'est-à-dire Ceux-qui-Tombèrent".

Sans tenir compte des implications théologiques, on ne peut échapper au sens littéral et original de ces vers : les fils des dieux qui vinrent des Cieux sur Terre étaient les Néfilim.

Et les Néfilim étaient le peuple des Shem — le peuple des fusées. Désormais, nous les désignerons donc par leur nom biblique.

6 - LaSuggérer que la Terre fut visitée par des êtres intelligents venus d'ailleurs présume de l'existence d'un autre corps céleste sur lequel des êtres intelligents avaient établi une civilisation plus évoluée que la nôtre.

La spéculation sur la possibilité de la visite sur Terre par des êtres intelligents venus d'ailleurs s'est concentrée jusqu'à présent sur des planètes telles que Mars ou Vénus comme lieu d'origine possible. Cependant, maintenant qu'il est presque certain que, sur ces planètes voisines de la Terre, il n'y a ni forme de vie intelligente ni civilisation évoluée, ceux qui croient aux visiteurs de la Terre cherchent à situer la base de ces astronautes extraterrestres sur d'autres galaxies ou sur des étoiles lointaines.

L'avantage de telles suggestions est qu'elles ne peuvent être ni approuvées, ni niées. Le désavantage est que les "bases" mentionnées sont extraordinairement loin de la Terre, nécessitant des années et des années de voyage à la vitesse de la lumière. Les auteurs de telles suggestions avancent la thèse de l'aller simple : une équipe d'astronautes avec une mission sans retour, ou peut-être un navire spatial, égaré, ayant perdu contrôle : un atterrisage forcé sur Terre.

Cela n'est certes *pas* la définition sumérienne de la demeure céleste des Cieux.

Les Sumériens acceptaient l'existence d'une telle "demeure céleste", un "lieu pur", une "demeure originelle". Lorsque Enlil, Enki, Ninhoursag vinrent sur Terre et y élirent domicile, Anou, leur père, resta à la demeure céleste en temps que souverain. Il y a non seulement des références occasionnelles dans différents textes, mais aussi des "listes des dieux" détaillées nommant en fait vingt et un couples divins de la dynastie précédant Anou sur le trône du "lieu pur".

Anou régna, lui-même, sur une cour très influente et de splendeur magnifique. Comme en témoigna Gilgamesh (et le Livre d'Ézéchiel le confirma), c'était un lieu avec un jardin artificiel totalement sculpté de pierres semi-précieuses. Anou y résidait avec sa conjointe officielle Antou et six concubines, quatre-vingts enfants (dont quatorze par Antou), un Premier ministre, trois commandants responsables des *Mou'*s (vaisseaux spatiaux), trois commandants des armes, deux grands maîtres du savoir écrit, un ministre du Portefeuille, deux chefs de la Justice, deux "qui impriment avec le son", deux scribes chefs et cinq assistants scribes.

Les textes mésopotamiens font de fréquentes références à la magnificence de la demeure d'Anou et des dieux et des armes qui gardaient son entrée. L'épopée d'Adapa raconte que, le dieu Enki lui ayant fourni un *shem*,

Lui fit prendre la route des Cieux,
et il s'éleva vers les Cieux.
Lorsqu'il fut monté aux Cieux,
il approcha de la Porte d'Anou.
Tammouz et Gizzida étaient de garde
à la porte d'Anou.

Gardée par les armes divines SHAR.OUR ("le chasseur royal") et SHAR.GAZ ("le tueur royal"), la salle du trône d'Anou était le lieu de l'assemblée des dieux. En de telles occasions, un strict protocole régissait l'ordre des entrées et du placement des dieux :

Enlil entre dans la salle du trône d'Anou,
s'assied à la place du diadème parfait,
à la droite d'Anou.
Ea entra [dans la salle du trône d'Anou],
s'assit à la place du diadème sacré,
à la gauche d'Anou.

Les dieux des Cieux et de la Terre de l'ancien Proche-Orient étaient, non seulement originaires des cieux, mais pouvaient également retourner à la demeure céleste. Occasionnellement, Anou vint sur Terre pour des visites d'État; Ishtar monta visiter Anou au moins deux fois. Le centre d'Enlil à Nippour était doté d'un "lien Ciel-Terre". Shamash était responsable des aigles et du lieu de lancement des fusées. Gilgamesh monta au lieu de l'éternité et revint à Ourouk; Adapa fit aussi le voyage et revint pour le raconter; et, selon la Bible, le roi de Tyr fit de même.

Un nombre de textes mésopotamiens concernent l'*apkallou*, un terme akkadien provenant du sumérien AB.GAL (le "grand qui conduisit" ou le "maître qui montre le chemin"). Une étude de Gustav Guterbock (*"Die historische Tradition und Ihre Literarische Gestaltung bei Babylonien und Hethiten"*) apporta la preuve qu'ils étaient des "hommes-oiseaux" tels les "aigles" dont nous avons déjà parlé. Les textes mentionnant leurs exploits révèlent que l'un d'eux "transporta Inanna des Cieux, qu'il fit descendre E-Anna au temple". Cela, et quelques autres références indiquent que ces *apkallou* étaient les pilotes des vaisseaux spatiaux des Néfilim.

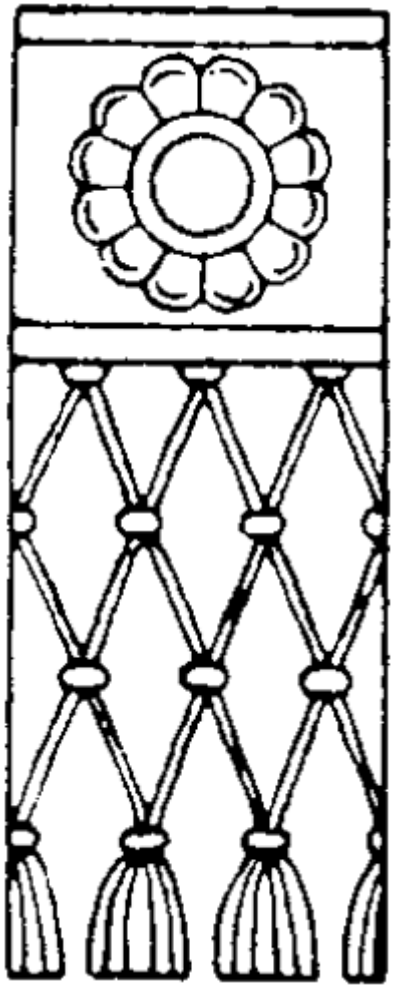
Le voyage aller-retour n'était pas seulement possible, mais il avait été envisagé en tout premier lieu, car, nous est-il dit, ayant décidé d'établir en Sumer la porte des dieux (Babili), le chef des dieux s'expliqua :

Quant à la source première
vous monterez pour vous assembler,
Il y aura un gîte pour la nuit
afin de vous y accueillir tous.
Quand, des Cieux,
vous descendrez pour vous assembler,
Il y aura un gîte pour la nuit
afin de tous vous accueillir.

S'apercevant que le voyage aller-retour entre la Terre et la demeure divine avait été envisagé et pratiqué, le peuple de Sumer n'a pas situé ses dieux en de lointaines galaxies. Leur témoignage nous le révèle, la demeure des dieux se trouvait à l'intérieur de notre propre système solaire.

Nous avons vu Shamash dans son uniforme officiel de commandant des aigles. Il porte à chacun de ses poignets un objet ressemblant à une montre tenue en place par un fermoir en métal. D'autres illustrations dévoilent que tous les aigles d'une certaine importance en portaient aussi. Nous ne savons pas s'ils n'étaient que décoratifs ou bien fonctionnels. Mais

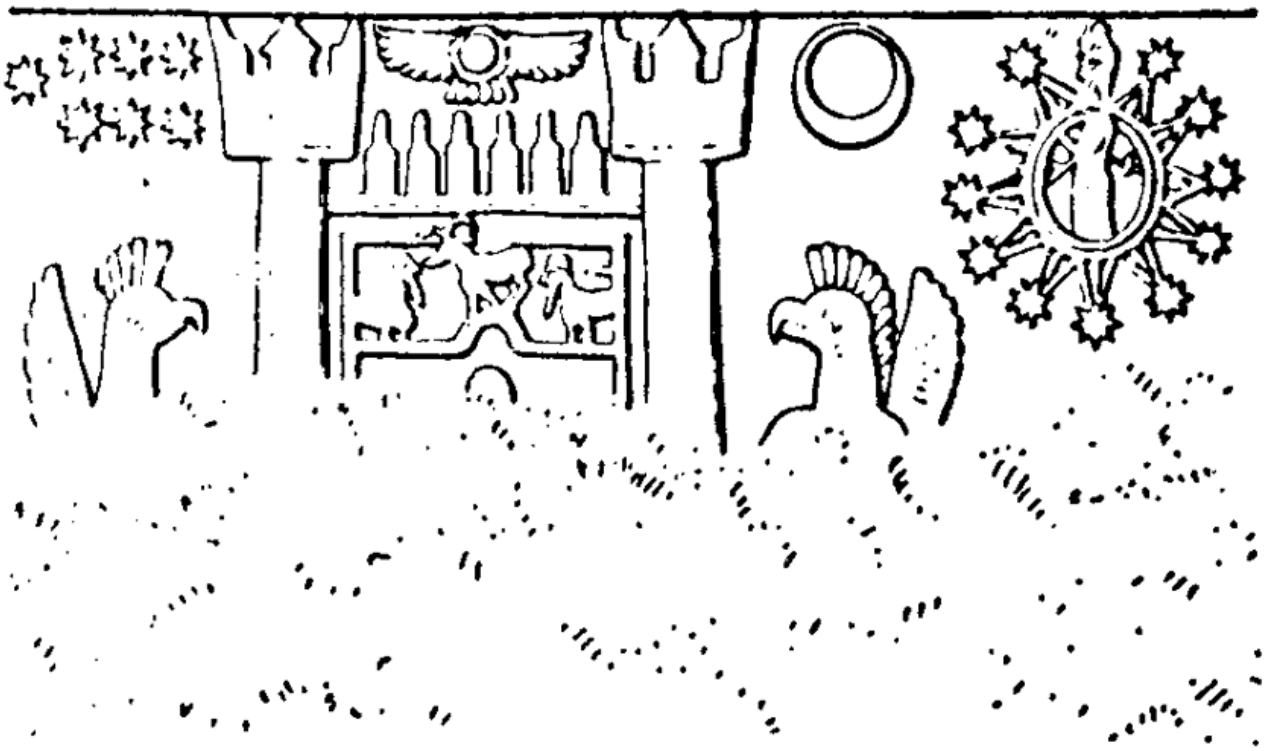
tous les érudits sont d'accord sur le fait que ces objets représentent des rosettes — un bouquet circulaire de "pétales" rayonnant d'un point central.



Nous avons vu Shamash dans son uniforme officiel de commandant des aigles. Il porte à chacun de ses poignets un objet ressemblant à une montre tenue en place par un fermoir en métal. D'autres illustrations dévoilent que tous les aigles d'une certaine importance en portaient aussi. Nous ne savons pas s'ils n'étaient que décoratifs ou bien fonctionnels. Mais tous les érudits sont d'accord sur le fait que ces objets représentent des rosettes — un bouquet circulaire de "pétales" rayonnant d'un point central.

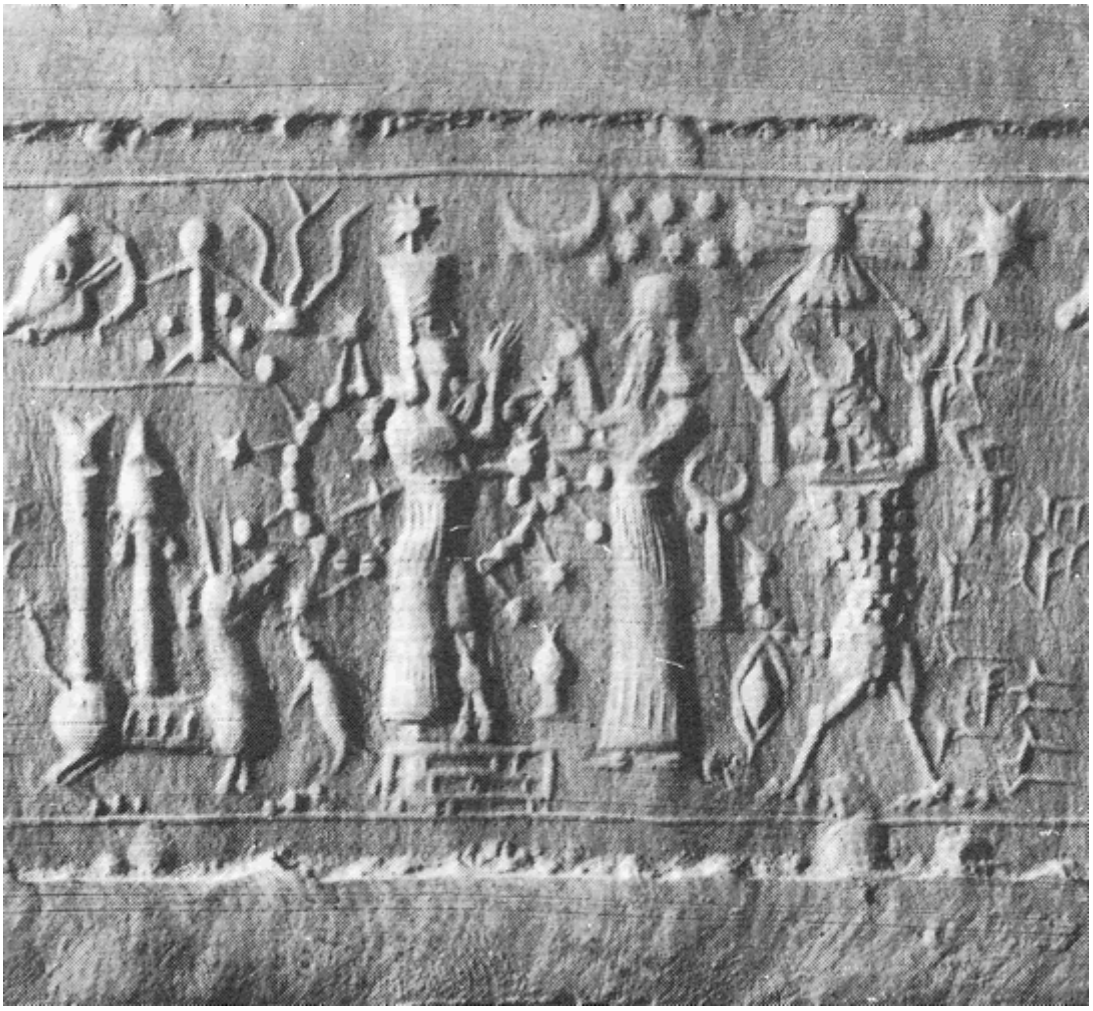
La rosette était le symbole décoratif le plus commun des temples dans tous les pays anciens; elle prédomine en Mésopotamie, en Asie de l'Ouest, en Anatolie, à Chypre, en Crète et en Grèce. Il est généralement admis que cette rosette, symbole de temple, résultait d'une représentation stylisée d'un phénomène céleste : un soleil entouré de ses satellites. Le fait que les anciens astronautes portaient ce symbole au poignet conforte ce point de vue.

Une description assyrienne de la porte d'Anou de la demeure des Cieux confirme la familiarité ancienne avec le système solaire tel que celui de notre Soleil et ses planètes. La porte est flanquée de deux aigles — indiquant que leur usage est indispensable pour atteindre la demeure céleste. Le globe ailé — suprême emblème divin — identifie la porte. Il est entouré des symboles célestes du chiffre sept et du croissant, représentant — nous pensons — Anou accompagné d'Enlil et d'Enki.



Une description assyrienne de la porte d'Anou de la demeure des Cieux confirme la familiarité ancienne avec le système solaire tel que celui de notre Soleil et ses planètes. La porte est flanquée de deux aigles — indiquant que leur usage est indispensable pour atteindre la demeure céleste. Le globe ailé — suprême emblème divin — identifie la porte. Il est entouré des symboles célestes du chiffre sept et du croissant, représentant — nous pensons — Anou accompagné d'Enlil et d'Enki. Où sont les corps célestes représentés par ces symboles ? Où se trouve la demeure céleste ? L'artiste ancien y répond par une autre illustration, celle d'une grande divinité céleste étendant ses rayons aux onze corps célestes plus petits qui l'entourent. C'est l'illustration d'un Soleil avec onze planètes en orbite autour.

Où sont les corps célestes représentés par ces symboles ? Où se trouve la demeure céleste ? L'artiste ancien y répond par une autre illustration, celle d'une grande divinité céleste étendant ses rayons aux onze corps célestes plus petits qui l'entourent. C'est l'illustration d'un Soleil avec onze planètes en orbite autour. Ce n'est pas une représentation unique, les reproductions d'autres illustrations de sceaux-rouleaux, comme celle qui se trouve au musée de l'ancien Proche-Orient de Berlin nous le prouvent.



Où sont les corps célestes représentés par ces symboles ? Où se trouve la demeure céleste ? L'artiste ancien y répond par une autre illustration, celle d'une grande divinité céleste étendant ses rayons aux onze corps célestes plus petits qui l'entourent. C'est l'illustration d'un Soleil avec onze planètes en orbite autour. Ce n'est pas une représentation unique, les reproductions d'autres illustrations de sceaux-rouleaux, comme celle qui se trouve au musée de l'ancien Proche-Orient de Berlin nous le prouvent.

Lorsque le dieu central ou l'être céleste du sceau de Berlin est agrandi, nous pouvons voir qu'il représente une large étoile rayonnante entourée de onze corps célestes — des planètes. Celles-ci, en revanche, reposent sur une chaîne composée de vingt-quatre globes plus petits. Le fait que le nombre de toutes les "Lunes" ou satellites, des planètes de notre système solaire (les astronomes ne comptent pas celles de moins de seize kilomètres de diamètre), soit exactement vingt-quatre, est-il simplement une coïncidence ? (Note LeSurHumain : il y a plus de 24 "lunes" sur le dessin !!!)

Lorsque le dieu central ou l'être céleste du sceau de Berlin est agrandi, nous pouvons voir qu'il représente une large étoile rayonnante entourée de onze corps célestes — des planètes. Celles-ci, en revanche, reposent sur une chaîne composée de vingt-quatre globes plus petits. Le fait que le nombre de toutes les "Lunes" ou satellites, des planètes de notre système solaire (les astronomes ne comptent pas celles de moins de seize kilomètres de diamètre), soit exactement vingt-quatre, est-il simplement une coïncidence ? (Note LeSurHumain : il y a plus de 24 "lunes" sur le dessin !!!)

Il serait audacieux de revendiquer que ces illustrations — un Soleil et *onze* planètes — représentent *notre* système solaire, alors que nos savants disent que le système solaire dont fait partie la Terre comprend le Soleil, la Terre et la Lune, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune et Pluton. Cela fait un Soleil et dix planètes (si l'on admet que la Lune compte pour une planète).

Mais ce n'est pas ce qu'affirmaient les Sumériens. Ils proclamaient notre système composé d'un Soleil et de *onze* planètes (la Lune comprise), et ils soutenaient qu'en plus des planètes dont nous avons connaissance aujourd'hui, il existait un *douzième* membre de notre système solaire : la planète des Néfilim.

Nous l'appellerons désormais *la Douzième Planète*.

Avant de vérifier l'exactitude des données sumériennes, retraçons l'histoire de nos connaissances de la Terre et des Cieux qui l'entourent.

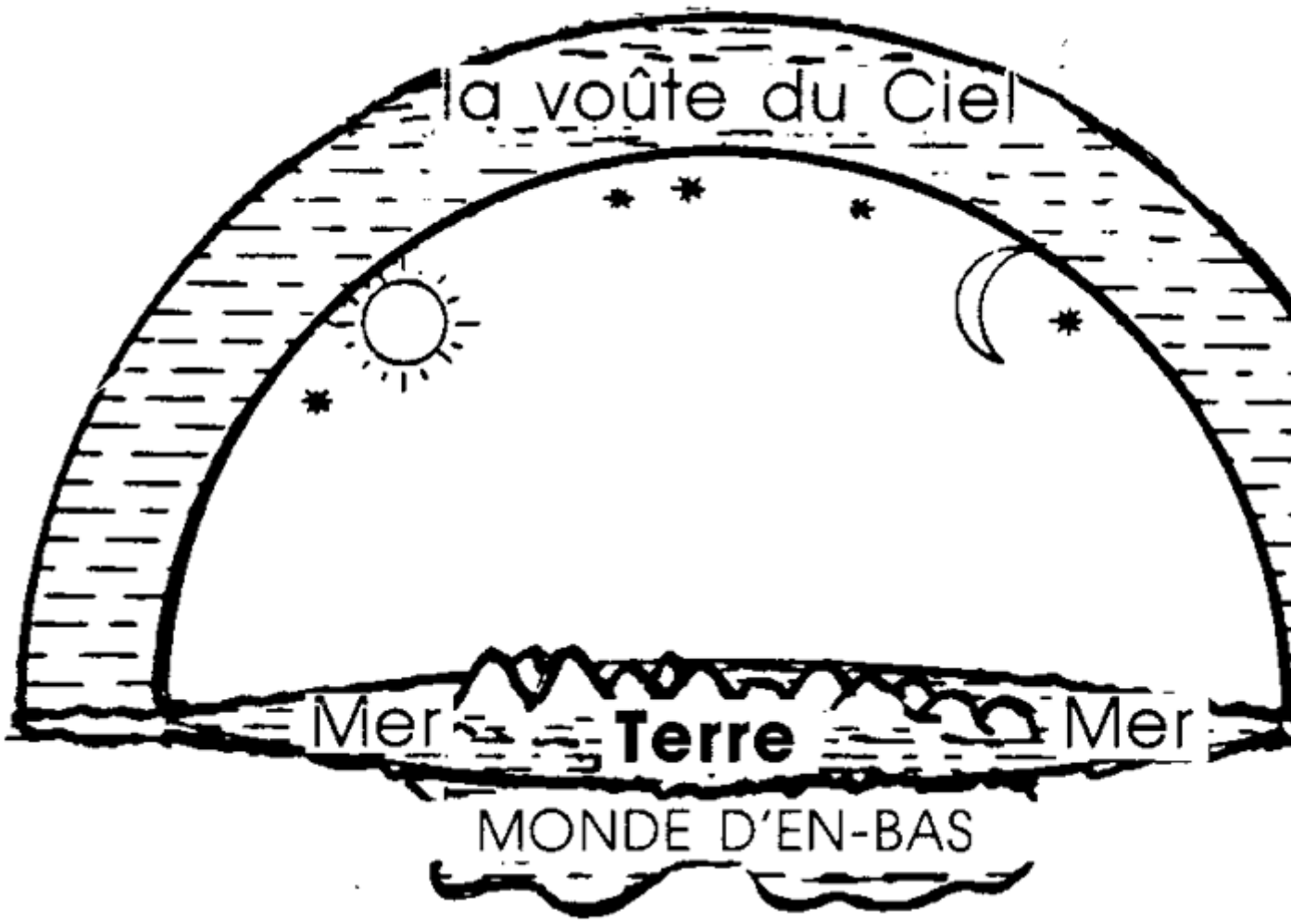
Nous savons aujourd'hui que, au-delà des planètes géantes de Jupiter et de Saturne — à des distances insignifiantes à l'échelle de l'univers, mais immenses à l'échelle humaine —, deux planètes principales (Uranus et Neptune) et une petite troisième (Pluton) appartiennent à notre système solaire. Cette connaissance est assez récente. Uranus fut découverte à l'arrivée des télescopes améliorés en 1781. Après l'avoir observé pendant une cinquantaine d'années, quelques astronomes conclurent que son orbite subissait l'influence d'une autre planète. Par déduction mathématique, la planète manquante — appelée Neptune — fut localisée par les astronomes en 1846. A la fin du XIXe siècle, il est devenu apparent que Neptune lui-même subissait l'influence d'une force de gravitation inconnue. Y avait-il encore une autre planète dans notre système solaire ? L'énigme ne fut résolue qu'en 1930 avec l'observation et la localisation de Pluton.

Jusqu'en 1780, et depuis des siècles, on crut qu'il n'existait que *sept* corps dans notre système solaire : le Soleil, la Lune, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne. On ne considérait pas la Terre comme une planète parce que l'on pensait que ces autres corps célestes orbitaient autour d'elle — le corps céleste le plus important créé par Dieu, avec, pour habitant, l'Homme, la plus importante création de Dieu.

Nos manuels, généralement, attribuent à Nicolas Copernic la découverte que la Terre était l'une parmi plusieurs planètes dans un système héliocentrique (centré autour du Soleil). Redoutant la colère de l'Église catholique, dont il contestait la théorie de la position centrale de la Terre, Copernic ne publia son étude (*"De revolutionibus orbium cœlestium libri VI"*) que sur son lit de mort, en 1543.

Copernic fut incité à réexaminer les concepts astronomiques datant de plusieurs siècles, principalement à cause des besoins de navigation de l'âge de la découverte, et à la suite des découvertes de Christophe Colomb (1492), Fernand de Magellan (1520) et d'autres, attestant que la Terre n'était pas plate, mais sphérique. Il travailla par calculs mathématiques et chercha des réponses dans les textes anciens. Cardinal Schonberg, un des rares ecclésiastiques qui soutint Copernic, lui écrivit en 1536 : "J'ai appris que, non seulement vous connaissiez les bases des anciennes doctrines mathématiques, mais que vous aviez développé une nouvelle théorie... selon laquelle la Terre est en mouvement, et c'est le Soleil qui occupe une position fondamentale, donc cardinale."

Les concepts auxquels on croyait à l'époque, issus des traditions grecques et romaines, affirmaient que la Terre était plate et que les cieux lointains formaient "une voûte au-dessus" sur laquelle étaient fixées les étoiles. Les planètes (du grec *planêtês* = vagabond) se déplaçaient autour de la Terre sous un ciel parsemé d'étoiles fixes. Il y avait ainsi sept corps célestes, desquels dérivent les noms des sept jours de la semaine : le Soleil (sun en anglais, d'où *sunday* = dimanche), la Lune (*lundi*), Mars (*mardi*), Mercure (*mercredi*), Jupiter (*jeudi*), Vénus (*vendredi*), Saturne (*samedi*, saturday en anglais).



Les concepts auxquels on croyait à l'époque, issus des traditions grecques et romaines, affirmaient que la Terre était plate et que les cieux lointains formaient "une voûte au-dessus" sur laquelle étaient fixées les étoiles. Les planètes (du grec *planêtês* = vagabond) se déplaçaient autour de la Terre sous un ciel parsemé d'étoiles fixes. Il y avait ainsi sept corps célestes, desquels dérivent les noms des sept jours de la semaine : le Soleil (sun en anglais, d'où *sunday* = dimanche), la Lune (*lundi*), Mars (*mardi*), Mercure (*mercredi*), Jupiter (*jeudi*), Vénus (*vendredi*), Saturne (*samedi*, saturday en anglais).

De telles notions astronomiques provenaient des travaux et de la codification de Ptolémée, un astronome du IIe siècle après J.-C., qui vivait à Alexandrie en Égypte. Il conclut de ses découvertes les plus avancées que le Soleil, la Lune et cinq planètes se déplaçaient en cercles autour de la Terre. L'astronomie de Ptolémée a prédominé pendant plus de 1.300 ans — jusqu'à ce que Copernic place le Soleil au centre.

Alors que certains nomment Copernic "Père de l'astronomie moderne", d'autres le considérèrent comme un chercheur et un reconstructeur d'idées plus anciennes. Le fait est qu'il avait lu très attentivement les écrits des astronomes grecs qui précédèrent Ptolémée, tels Hipparque et Aristarque de Samos. Ces derniers suggérèrent, au IIIe siècle av. J.-C., que les mouvements des corps célestes pouvaient être mieux expliqués si on prenait comme hypothèse que le Soleil et non la Terre était au centre. En fait, 2.000 ans avant Copernic, des astronomes grecs ont dressé la liste des planètes dans l'ordre correct à partir du Soleil, reconnaissant ainsi que le Soleil, et non la Terre, était le point focal du système solaire.

Le concept héliocentrique fut seulement redécouvert par Copernic; et il est intéressant de savoir que les astronomes étaient plus savants en 500 av. J.-C. qu'en 500 et 1.500 après J.-C.

En effet, les savants ont, à présent, bien du mal à expliquer pourquoi, tout d'abord, les Grecs, et ensuite les Romains pensèrent que la Terre était plate et s'élevait au-dessus d'une couche d'eaux sombres au-dessous de laquelle se trouvait Hadès ou "l'enfer", alors que les éléments laissés par les astronomes grecs indiquent qu'ils pensaient tout autrement.

Hipparque qui habitait en Asie Mineure au IIe siècle av. J.-C. a parlé du "déplacement du signe solsticiel et équinoxial", phénomène que l'on nomme à présent précession des équinoxes. Cependant, ce phénomène ne s'explique qu'en terme d'une "astronomie sphérique" selon laquelle la Terre est entourée des autres corps célestes, telle une sphère à l'intérieur d'un univers sphérique.

Hipparque savait-il donc que la Terre était un globe, et fit-il ses calculs en utilisant l'astronomie sphérique ? Une autre question tout aussi importante s'impose. Le phénomène de la précession pouvait être observé en mettant en relation l'arrivée du printemps et la position du Soleil (tel qu'il est visible de la Terre) dans une constellation zodiacale donnée. Mais le déplacement d'une maison zodiacale à l'autre demande 2.160 ans. Hipparque n'a certes pas pu vivre assez longtemps pour faire cette observation astronomique. D'où, alors, tenait-il cette information ?

Eudoxe de Cnidus, un autre mathématicien et astronome grec qui vivait en Asie Mineure deux siècles avant Hipparque, conçut une sphère céleste dont on fit une copie à Rome pour la statue d'Atlas portant la Terre. Les dessins sur la sphère représentent les constellations zodiacales. Mais, si Eudoxe conçut les Cieux comme une sphère, où se trouvait la Terre par rapport aux Cieux ? Croyait-il que le globe céleste reposât sur une terre plate — une disposition somme toute maladroite — ou avait-il connaissance d'une terre sphérique envelopée par une sphère céleste ?

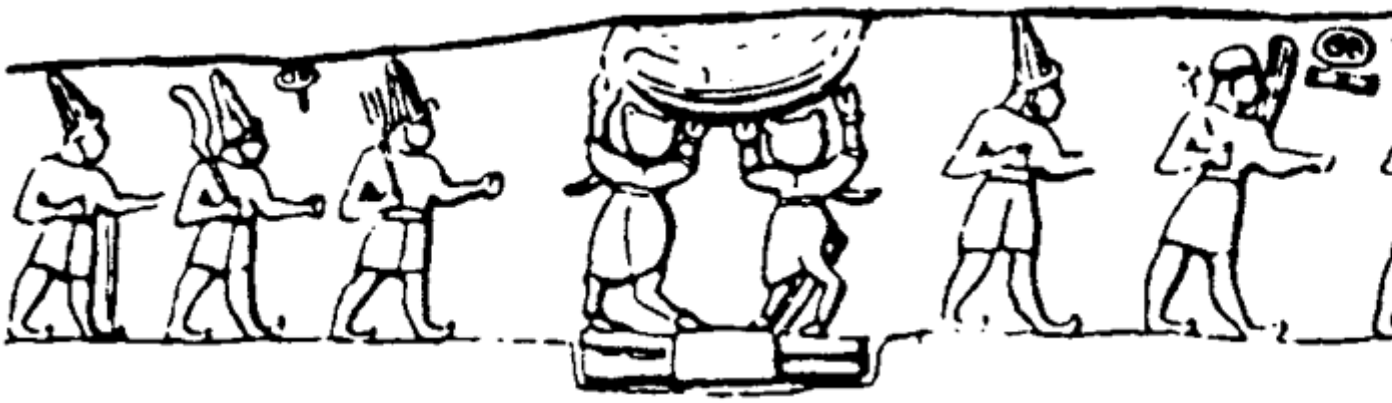
Eudoxe de Cnidus, un autre mathématicien et astronome grec qui vivait en Asie Mineure deux siècles avant Hipparque, conçut une sphère céleste dont on fit une copie à Rome pour la statue d'Atlas portant la Terre. Les dessins sur la sphère représentent les constellations zodiacales. Mais, si Eudoxe conçut les Cieux comme une sphère, où se trouvait la Terre par rapport aux Cieux ? Croyait-il que le globe céleste reposât sur une terre plate — une disposition somme toute maladroite — ou avait-il connaissance d'une terre sphérique envelopée par une sphère céleste ?

Les oeuvres d'Eudoxe, dont on a perdu les originaux, nous sont parvenues grâce aux poèmes d'Aratus qui, au IIIe siècle av. J.-C., "traduisit" en termes poétiques les données avancées par l'astronome. Dans ce poème — probablement bien connu de saint Paul, puisqu'il en cita plusieurs passages —, les constellations sont décrites avec force détails "dessinés de tous côtés"; et leur regroupement et leur nombre datent, il est précisé, d'une époque très ancienne. "Quelques hommes d'antan, une nomenclature ont pensé et élaboré, et des formes appropriées ont trouvé".

Qui étaient ces "hommes d'antan" auxquels Eudoxe attribuait la désignation des constellations ? Se fondant sur certains indices existant dans le poème, les astronomes modernes croient que les vers grecs décrivent les Cieux tels qu'ils furent observés en Mésopotamie aux alentours de 2.200 av. J.-C.

Le fait que Hipparque et Eudoxe vivaient en Asie Mineure permet de proposer l'hypothèse qu'ils tenaient leur savoir de sources hittites. Ils visitèrent peut-être même la capitale hittite et

y virent la procession divine gravée sur les rochers. Car, parmi les hommes qui défilent, deux hommes-taureaux tiennent un globe — une vue qui a bien pu inspirer Eudoxe pour sa sculpture d'Atlas et de la sphère céleste.



Le fait que Hipparque et Eudoxe vivaient en Asie Mineure permet de proposer l'hypothèse qu'ils tenaient leur savoir de sources hittites. Ils visitèrent peut-être même la capitale hittite et y virent la procession divine gravée sur les rochers. Car, parmi les hommes qui défilent, deux hommes-taureaux tiennent un globe — une vue qui a bien pu inspirer Eudoxe pour sa sculpture d'Atlas et de la sphère céleste.

Les premiers astronomes grecs qui vivaient en Asie Mineure étaient-ils mieux informés que leurs successeurs parce qu'ils pouvaient s'inspirer des sources mésopotamiennes?

En fait, Hipparque a confirmé dans ses écrits que ses études se fondaient sur des connaissances accumulées et vérifiées au cours de plusieurs millénaires. Il cita ses mentors : "Les astronomes babyloniens d'Érek, Borsippa et Babylone." Géminus de Rhodes attribua aux "Chaldéens" (les anciens Babyloniens) la découverte des mouvements exacts de la Lune. L'historien Diodore Siculus, qui écrivit au Ier siècle av. J.-C. confirma l'exactitude de l'astronomie mésopotamienne. Il déclara que "les Chaldéens nommèrent les planètes... au centre de leur système, il y avait le Soleil, la plus grande lumière, dont les planètes étaient les 'enfants' reflétant la position et la luminosité du soleil".

Alors, la Chaldée était la source des connaissances astronomiques grecques. Invariablement, ces premiers Chaldéens possédaient un savoir plus grand et plus précis que les peuples qui suivirent. Des générations durant, à travers le monde ancien tout entier, le nom "Chaldéen" fut synonyme de "scruteurs d'étoiles", astronomes.

Abraham, qui vint de "Our des Chaldéens", reçut de Dieu l'ordre de scruter le ciel lors des débats sur les générations hébraïques à venir. Joseph se comparait lui-même avec ses frères aux douze corps célestes, et le patriarche Jacob bénit ses douze descendants en les associant aux douze constellations du zodiaque. Les psaumes et le livre de Job se réfèrent à maintes reprises aux phénomènes célestes, et à d'autres groupes d'étoiles (tels les Pléiades). Le zodiaque, la division scientifique des cieux, et d'autres données astronomiques étaient donc bien connus dans l'ancien Proche-Orient bien avant les temps de l'ancienne Grèce.

L'étendue de l'astronomie mésopotamienne dont s'inspirèrent les astronomes grecs était certainement considérable car, en ne s'en tenant qu'aux seules découvertes archéologiques, on trouve une avalanche de textes, d'inscriptions, de sceaux, de reliefs, de dessins, de listes des

corps célestes, de présages, de calendriers, de tables des levers et couchers du Soleil et des planètes, et des prévisions d'éclipses.

Un grand nombre de ces textes parmi les plus récents sont certes de nature plus astrologique qu'astronomique. Les Cieux et les mouvements des corps célestes sont alors la préoccupation primordiale des puissants rois, des prêtres des temples et des gens de la Terre en général. En scrutant les Cieux, ils semblaient chercher à trouver une réponse au déroulement des affaires terrestres : la guerre, la paix, l'abondance, la famine.

En compilant et en analysant des centaines de textes datant du 1er millénaire av. J.-C., R.C. Thompson (*"The Reports of the Magicians and Astrologers of Nineveh and Babylon"*) put démontrer que ces scruteurs du ciel s'intéressaient au devenir de la Terre, de ses habitants, et de ses souverains, d'un point de vue national, et non au devenir de l'individu (comme le fait l'astrologie "horoscopique" moderne) :

Quand la Lune à son heure calculée ne sera pas visible, il y aura une invasion d'une ville puissante.

Quand une comète atteindra le sentier du soleil, les récoltes diminueront en abondance; il se produira par deux fois un grand tumulte.

Quand Jupiter rejoindra Vénus, les prières de la terre atteindront le coeur des dieux.

Si le Soleil se trouve dans la station de la Lune, le roi de la terre sera en sécurité sur son trône.

Même cette astrologie demandait des connaissances astronomiques étendues et précises, sans lesquelles aucun présage n'était possible. Les Mésopotamiens qui possédaient de telles connaissances faisaient la distinction entre les étoiles "fixes" et les planètes "errantes" et ils savaient que le Soleil et la Lune n'étaient ni des étoiles fixes, ni des planètes ordinaires. Ils connaissaient bien les comètes, les météores et les autres phénomènes célestes, et ils savaient calculer les relations entre les mouvements du Soleil, de la Lune et de la Terre, aussi bien que prédire les éclipses. Ils suivaient les mouvements des corps célestes et les associaient à l'orbite et la rotation de la Terre grâce au système héliacal — système toujours utilisé de nos jours — qui mesure le lever et le coucher des planètes et des étoiles dans les Cieux de la Terre par rapport au Soleil.

Pour enregistrer les mouvements des corps célestes et de leurs positions dans les Cieux par rapport à la Terre et entre eux, les Babyloniens et les Assyriens tenaient des éphémérides très précis. Il s'agissait de tables qui indiquaient et prédisaient les positions à venir des corps célestes. Le professeur George Sarton (*"Chaldean Astronomy of the Last Three Centuries B.C."*) a découvert qu'elles étaient calculées grâce à deux méthodes : la plus récente en usage à Babylone et une plus ancienne venant d'Ourouk. A sa grande surprise, il découvrit que la méthode la plus ancienne était plus sophistiquée et plus précise que le système plus récent. Il expliqua cette surprenante situation en concluant que les notions astronomiques erronées des Grecs et des Romains venaient de leur adhésion à une philosophie déviatrice qui expliquait le monde en termes géométriques, alors que les prêtres astronomes de Chaldée restaient fidèles aux formules prescrites et aux traditions de Sumer.

Les fouilles de ces cent dernières années qui ont conduit à la découverte des civilisations mésopotamiennes ont permis d'affirmer, dans le domaine de l'astronomie, comme dans tant

d'autres, que les racines de notre savoir sont profondément ancrées en Mésopotamie. Dans ce même domaine, nous puisons dans l'héritage de Sumer tout en le perpétuant.

Les conclusions de Sarton se trouvent confirmées par les études approfondies faites par le professeur O. Neugebauer (*"Astronomical Cuneiform Texts"*) qui fut émerveillé par sa découverte que les éphémérides, pour précis qu'ils fussent, ne se fondaient nullement sur des observations faites par les astronomes babyloniens qui les mirent au point. Ils furent, au contraire, calculés "à partir de projections arithmétiques fixes... données qui ne devaient en aucun cas être modifiées par les astronomes qui en faisaient usage".

Une adhérence aussi systématique aux "projections arithmétiques" était rendue possible grâce aux "manuels d'utilisation" qui accompagnaient les éphémérides, et qui "indiquaient les régles pour calculer les éphémérides pas à pas" selon une "Théorie mathématique stricte". Neugebauer conclut que les astronomes babyloniens ignoraient tout des théories sur lesquelles fondaient les éphémérides et leurs calculs mathématiques. Il reconnut également que "le fondement empirique et théorique" de ces tables très précises dépasse en grande partie l'entendement des savants d'aujourd'hui. Il reste néanmoins convaincu que les théories astronomiques anciennes "ont dû exister, car il est impossible de mettre au point des formules de calcul de haut niveau sans un plan très élaboré".

Le professeur Alfred Jeremias (*"Handbuch der altorientalischen Geistkultur"*) tira la conclusion que les astronomes mésopotamiens connaissaient le phénomène rétrograde, à savoir la course apparemment anarchique et serpentine des planètes telles qu'on les voit de la Terre, effet lié au fait que la Terre orbite autour du Soleil plus vite ou plus lentement que les autres planètes. L'importance d'une telle connaissance ne réside pas uniquement dans le fait que l'effet rétrograde est un phénomène associé aux orbites autour du Soleil, mais également dans le fait qu'il avait fallu de très longues périodes d'observation avant de le comprendre et de le suivre.

Où furent donc développées ces théories complexes, et qui procéda aux observations sans lesquelles il eût été impossible de les développer ? Neugebauer fit remarquer que "dans les manuels d'utilisation, on rencontre un grand nombre de termes techniques inconnus dont la lecture et la compréhension restent parfaitement obscurs". Quelqu'un, bien avant les Babyloniens, possédait des connaissances astronomiques et mathématiques très supérieures à celles des cultures qui suivirent, à Babylone, en Assyrie, en Égypte, en Grèce ou à Rome.

Dans le domaine de l'astronomie, les Babyloniens et les Assyriens consacrèrent la grande partie de leurs efforts à tenir un calendrier précis. A l'instar du calendrier juif actuel, il s'agissait d'un calendrier lunaire et solaire qui faisait correspondre ("intercalait") l'année solaire d'un peu plus de 365 jours avec un mois lunaire d'un peu moins de 30 jours. Si un calendrier était important pour les affaires et autres contingences matérielles, son exactitude était principalement requise pour déterminer le jour et le moment très précis de la Nouvelle Année ainsi que les fêtes et cultes des dieux.

Afin de mesurer et de pouvoir faire la corrélation des mouvements complexes du Soleil, de la Terre, de la Lune et des planètes, les prêtres-astronomes mésopotamiens se servaient d'une astronomie sphérique très élaborée. Ils considéraient que la Terre était une sphère dotée d'un équateur et de pôles; les Cieux étaient eux-mêmes divisés par des lignes équatoriales et polaires imaginaires. Le passage des corps célestes était lié à l'écliptique, projection du plan de l'orbite de la Terre autour du Soleil sur la sphère céleste; aux équinoxes (points et moments

auxquels le Soleil durant son mouvement apparent annuel du nord au sud, traverse par deux fois l'équateur céleste); et aux solstices (moments auxquels le Soleil, pendant son mouvement annuel apparent le long de l'écliptique, est à son plus fort degré de déclinaison nord ou sud). Tous ces concepts astronomiques sont encore en usage de nos jours.

Mais ce ne sont ni les Babyloniens, ni les Assyriens qui inventèrent le calendrier ou les ingénieuses méthodes propres à le calculer. Leurs calendriers, tout comme le nôtre, viennent droit de Sumer. C'est là que les savants ont trouvé un calendrier — utilisé depuis les temps les plus reculés — qui fut la base de *tous* les calendriers qui suivirent. Le calendrier, modèle principal, était le calendrier de Nippour, le siège et le centre d'Enlil. Notre calendrier moderne est établi sur celui de Nippour.

Les Sumériens considéraient que la Nouvelle Année commençait au moment exact où le Soleil croise l'équinoxe de printemps. Le professeur Stephen Langdon (*"Tables from the Archives of Drehem"*) a découvert que les archives laissées par Dungi, un souverain d'Our aux alentours de 2.100 av. J.-C., montrent que le calendrier nippourien choisissait un certain corps céleste dont la descente sur l'horizon au coucher du Soleil permettait de déterminer le moment exact de la venue de la Nouvelle Année. Il en conclut que cela fut déterminé "peut-être 2.000 ans avant l'époque de Dungi," c'est-à-dire environ 4.000 ans av. J.-C. !

Se peut-il que les Sumériens, dépourvus de tout instrument réel, aient néanmoins disposé du savoir astronomique et mathématique sophistiqué qu'exigent la géométrie et l'astronomie sphérique ? Certes oui, comme le montre leur langue.

Ils avaient un terme, DOUB, qui — en astronomie — voulait dire "la circonférence du monde" de 360 degrés, par rapport à laquelle ils parlaient de courbure ou arc des cieux. Pour leurs calculs astronomiques et mathématiques, ils dessinaient le AN.OUR — un "horizon céleste" imaginaire sur lequel ils pouvaient mesurer le lever et le coucher des corps célestes. Perpendiculairement à cet horizon, ils prolongèrent une ligne verticale imaginaire, le NOU.BOU.SAR.DA, à l'aide de laquelle ils obtenaient le point zénithal qu'ils appelaient AN.PA. Ils traçaient les lignes que nous appelons méridiens et les nommaient "jougs gradués"; les lignes de latitude étaient appelées "lignes médianes des cieux". La ligne de latitude marquant le solstice d'été, par exemple, portait le nom d'AN.BIL ("point ardent des cieux").

Les chefs-d'œuvre littéraires akkadiens, hourrites, hittites et autres de l'ancien Proche-Orient étant des traductions ou des versions d'originaux sumériens, étaient remplis de mots d'emprunt sumériens concernant les corps et les phénomènes célestes. Les savants babyloniens et assyriens qui dressèrent la liste des étoiles ou mirent par écrit les calculs des mouvements planétaires, firent souvent référence aux originaux sumériens qu'ils copiaient ou qu'ils traduisaient sur leurs tablettes. Les 25.000 textes consacrés à l'astronomie et à l'astrologie qui, dit-on, constituaient une partie de la bibliothèque d'Ashourbanipal à Ninive, font de fréquentes allusions à leurs origines sumériennes.

Une série astronomique importante appelée par les Babyloniens "Le Jour du Seigneur" fut, selon ses scribes, copiée d'une tablette sumérienne écrite à l'époque de Sargon d'Akkad — au IIIe millénaire av. J.-C. Une tablette datant de la IIIe dynastie d'Our — c'est-à-dire aussi du IIIe millénaire av. J.-C. —, dresse si distinctement la liste d'une série de corps célestes que les savants modernes eurent peu de difficultés à y reconnaître une classification de constellations, telle que la Grande Ourse, le Dragon, la Lyre, le Cygne, Céphéus et le Triangle dans

l'hémisphère nord; Orion, Canis Majeur, Hydra, Corvus et le Centaure dans l'hémisphère sud; et aussi les constellations bien connues du zodiaque de la céleste bande centrale.

Dans l'ancienne Mésopotamie, les secrets des connaissances célestes étaient gardés, étudiés et transmis par les prêtres-astronomes. C'est peut-être bien à propos que les trois savants, qui passent pour nous avoir rendu cette science "chaldéenne" perdue, aient été des jésuites : Joseph Epping, Johann Strassman et Franz X. Kugler. Kugler, dans une œuvre magistrale (*"Sternkunde und Sterndienst in Babel"*), analysa, déchiffra, organisa, et expliqua un grand nombre de textes et de listes. Dans un cas particulier, en "retournant les cieux à l'envers" mathématiquement, il fut capable de montrer qu'une liste de trente-trois corps célestes des Cieux babyloniens de 1.800 av. J.-C. était proprement rangée dans l'ordre même de nos groupements modernes !

Après un travail acharné pour décider quels sont les vrais groupes et ceux qui ne sont que des sous-groupes, la communauté astronomique mondiale se mit d'accord (en 1925) pour diviser les Cieux, tels qu'on les voyait de la Terre, en trois régions — celle du Nord, du Centre et du Sud — et de regrouper les étoiles en quatre-vingt-huit constellations. On constata que cet arrangement n'avait rien de nouveau, car les Sumériens étaient les premiers à avoir divisé les Cieux en trois bandes ou "voies" — la "voie" du Nord porte le nom d'Enlil, celle du Sud, d'Ea, et la bande du centre était la "Voie d'Anou" — et à leur assigner différentes constellations. La bande centrale d'aujourd'hui, celle des douze constellations du zodiaque, correspond *exactement* à la Voie d'Anou, dans laquelle les Sumériens groupaient les étoiles en douze maisons.

Dans l'Antiquité comme aujourd'hui, ce phénomène découlait du concept du zodiaque. Le grand cercle de la Terre autour du Soleil était divisé en douze parties égales, chacune de trente degrés. Les étoiles figurant dans chacun de ces segments, ou "maisons", étaient groupées en une constellation, nommée selon la forme que semblaient représenter les étoiles de chaque groupe.

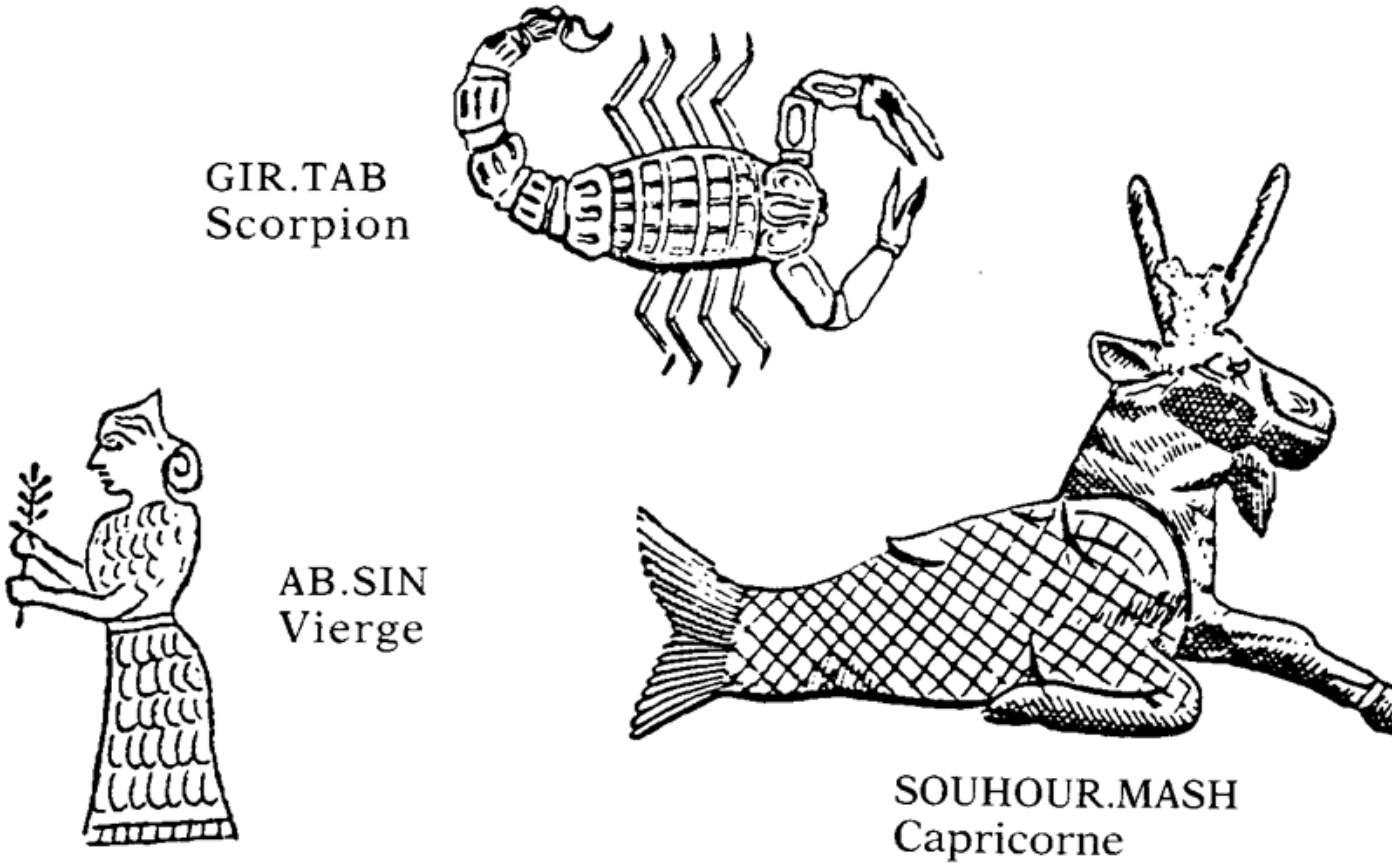
Parce que les constellations et leurs subdivisions, et même les étoiles individuelles comprises dans les constellations, sont parvenues à la civilisation occidentale avec des noms et des descriptions largement empruntés à la mythologie grecque, le monde occidental a eu tendance pendant deux millénaires à attribuer cet exploit de classification aux Grecs. Il est maintenant clair que les premiers astronomes grecs n'ont fait qu'adapter dans leur langue et leur mythologie une astrologie toute faite qui avait été obtenue des Sumériens. Nous avons déjà signalé comment Hipparque, Eudoxe et d'autres acquirent leurs connaissances. Même Thalès, le plus ancien astronome grec d'importance, qui avait prédit, est-il rapporté, l'éclipse solaire totale du 28 mai 585 av. J.-C. qui mit un terme à la guerre entre les Lydiens et les Médéens, fit savoir que les sources de ses connaissances étaient d'origine mésopotamienne pré-sémitique, c'est-à-dire sumérienne.

Le nom "zodiaque" nous vient du grec *zodiakos kyklos* ("cercle animal") car les groupes d'étoiles ont la forme de lion, de poissons, etc. Mais ces formes imaginaires et ces noms avaient été conçus par les Sumériens qui appelaient les douze constellations du zodiaque OUL.HE ("le troupeau qui brille") :

1. GOU.AN.NA ("taureau céleste"), *Taureau*. 2. MASH.TAB.BA ("jumeaux"), *Gémeaux*. 3. DOUB ("pinces", "pincettes"), le *Crabe* ou *Cancer*. 4. OUR.GOU.LA ("lion"), que nous appelons *Lion*. 5. AB.SIN ("son père était Sin"), la *Vierge*. 6. ZI.BA.AN.NA ("destinée

céleste"), la *Balance*. 7. GIR.TAB ("qui pince et coupe"), le *Scorpion*. 8. PA.BIL ("défenseur"), l'Archer, le *Sagittaire*. 9. SOUHOUR.MASH ("chèvre poisson"), *Capricorne*. 10. GOU ("seigneur des eaux"), le Porteur d'Eau, le *Verseau*. Il. SIM.MAH ("poissons"), *Poissons*. 12. KOU.MAL ("l'habitant des champs") le *Bélier*.

Les représentations imagées ou signes du zodiaque, sont, aussi bien que leur nom, restés pratiquement inchangés depuis leur introduction en Sumer.



Les représentations imagées ou signes du zodiaque, sont, aussi bien que leur nom, restés pratiquement inchangés depuis leur introduction en Sumer.

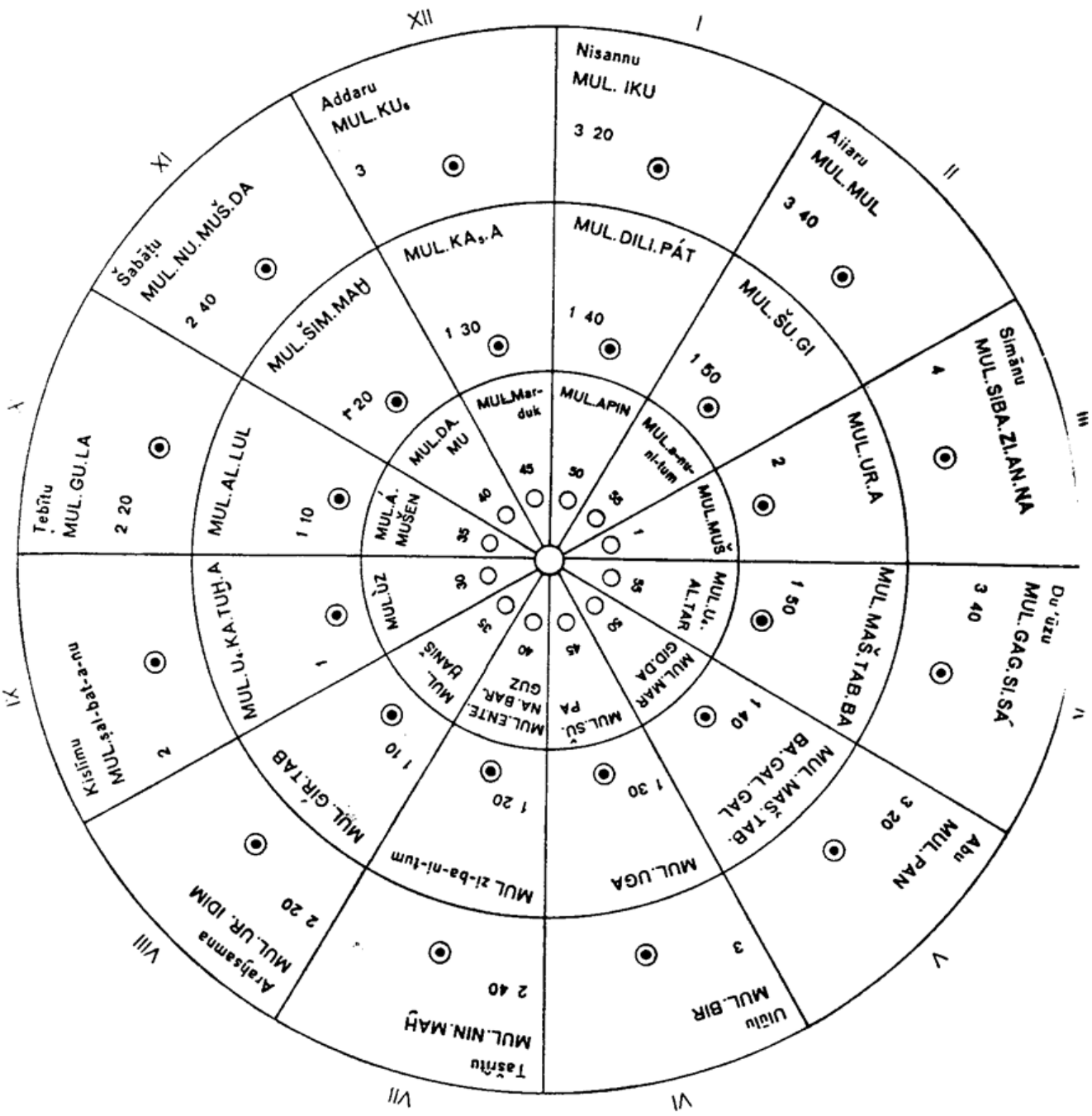
Avant l'arrivée du télescope, les astronomes européens avaient accepté la reconnaissance selon Ptolémée de dix-neuf constellations seulement dans les cieux de l'hémisphère nord. En 1925, à la suite de l'accord de la classification courante, vingt-huit constellations avaient été reconnues dans ce que les Sumériens appellent la Voie d'Enlil. Nous ne serons plus surpris de découvrir que, contrairement à Ptolémée, les anciens Sumériens reconnurent, identifièrent, groupèrent, nommèrent et firent une liste de toutes les constellations des cieux de l'hémisphère nord !

Des corps célestes se trouvant dans la Voie d'Enlil, douze sont dites être à Enlil, ce qui fait écho aux douze corps célestes du zodiaque dans la Voie d'Anou. De même, dans la partie sud des Cieux — la Voie d'Ea — on trouve douze constellations, non seulement mentionnées comme présentes dans l'hémisphère du sud, mais comme étant du dieu Ea. En plus de ces douze constellations principales d'Ea, dans l'hémisphère céleste sud, plusieurs autres étaient classées — bien que très peu d'entre elles le soient même de nos jours.

La Voie d'Ea a posé de graves problèmes aux assyriologues qui entreprirent l'immense tâche de démêler les connaissances anciennes astronomiques, non seulement en termes de nos connaissances modernes, mais aussi en fonction de la réalité des cieux, il y a des siècles et des millénaires. En observant les cieux à partir d'Our ou de Babylone, les astronomes mésopotamiens pouvaient seulement voir un peu plus de la moitié des cieux de l'hémisphère sud, le reste étant sous l'horizon. Néanmoins, bien que correctement identifiées, certaines constellations de la Voie d'Ea se trouvaient très au-dessous de l'horizon. Cependant, un problème encore plus important se posa : si les Mésopotamiens, comme les savants l'ont dit, croyaient (comme le firent les Grecs plus tard) que la Terre était une masse de terre sèche reposant sur les ténèbres chaotiques des enfers (Hadès en grec) — un disque plat au-dessus duquel les Cieux étaient voûtés en un demi-cercle —, il n'y aurait même pas dû y avoir d'hémisphère céleste sud.

Contraints par l'hypothèse que les Mésopotamiens adhéraient au concept d'une Terre plate, les savants modernes ne pouvaient pas permettre à leurs conclusions de s'aventurer beaucoup plus bas que la ligne équatoriale divisant le nord et le sud. L'évidence montre, malgré tout, que les trois "voies" sumériennes prenaient en compte l'intégralité des cieux d'une Terre-globe, et, en aucun cas, celui d'une Terre plate.

En 1900, T.G. Pinches fit part à la Société asiatique royale du fait qu'il était capable de reconstituer et de reconstruire un astrolabe (littéralement "preneur d'étoiles") mésopotamien complet. Il montra un disque circulaire divisé, comme une tarte, en douze sections et en trois cercles concentriques, créant ainsi un champ de trente-six portions. Le dessin complet avait l'apparence d'une rosette à douze "feuilles", chacune d'entre elles portant le nom d'un mois. Pour plus de commodité, Pinches les numérota de I à XII en commençant avec Nisannou, le premier mois du calendrier mésopotamien.



En 1900, T.G. Pinches fit part à la Société asiatique royale du fait qu'il était capable de reconstituer et de reconstruire un astrolabe (littéralement "preneur d'étoiles") mésopotamien complet. Il montra un disque circulaire divisé, comme une tarte, en douze sections et en trois cercles concentriques, créant ainsi un champ de trente-six portions. Le dessin complet avait l'apparence d'une rosette à douze "feuilles", chacune d'entre elles portant le nom d'un mois. Pour plus de commodité, Pinches les numérota de I à XII en commençant avec Nisannou, le premier mois du calendrier mésopotamien.

Chacune des trente-six portions contenait aussi un nom au-dessus d'un petit cercle signifiant qu'il s'agissait d'un corps céleste. Ces noms qui, depuis, ont été redécouverts dans bien des textes et des "listes d'étoiles" sont, sans aucun doute possible, des noms de constellations, d'étoiles ou de planètes.

Chacune des trente-six sections incluait aussi un numéro écrit sous le nom du corps céleste. Dans le cercle le plus proche du centre, les nombres vont de 30 à 60; dans le cercle central, de 60 (écrit comme "1") jusqu'à 120 (ce "2" dans le système sexagésimal signifie 2 x 60 = 120), et dans le cercle extérieur de 120 à 240. Que représentaient donc ces nombres ?

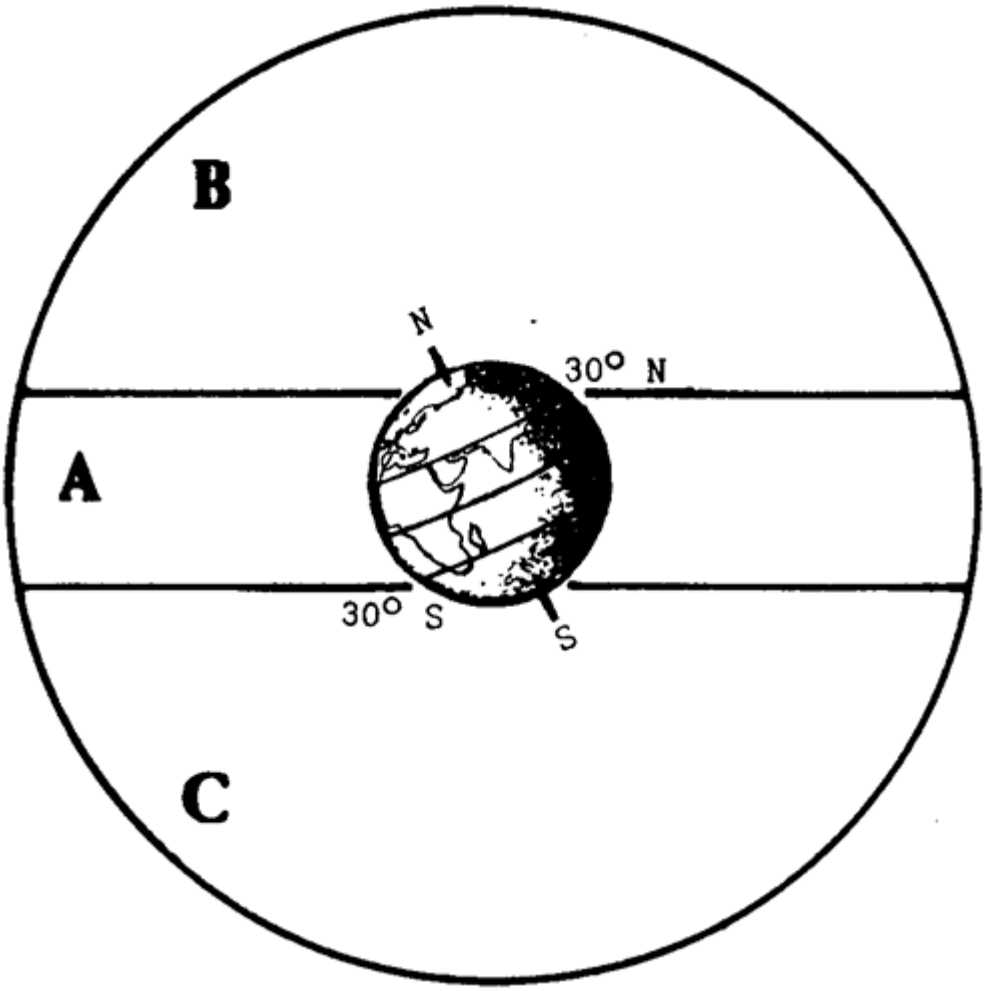
Écrivant presque cinquante ans après la présentation de Pinches, l'astronome et assyriologue O. Neugebauer (*"A History of Ancient Astronomy : Problems and Methods"*) ne put que conclure que "le texte entier constitue une sorte de carte céleste schématique... dans chacun des trente-six champs nous trouvons le nom d'une constellation et un nombre simple dont la signification n'est pas encore claire". Un éminent expert du sujet, B.L. Van der Waerden (*"Babylonien Astronomy : The Thirty-Six Stars"*), méditant sur l'apparente suite croissante et décroissante des nombres avec un certain rythme, n'a pu suggérer que "les nombres avaient quelque chose à voir avec la durée de la lumière du jour".

Nous pensons que l'énigme ne peut être résolue que si l'on se défait de la notion que les Mésopotamiens croyaient en une Terre plate et si on admet que leurs connaissances astronomiques étaient aussi bonnes que les nôtres — non pas parce qu'ils possédaient de meilleurs instruments que nous, mais parce que la source de leur information était les Néfilim.

Nous suggérons que les nombres énigmatiques représentent les degrés de l'arc céleste, avec le pôle nord comme point de départ, et que l'astrolabe était un planisphère, c'est-à-dire la représentation d'une sphère sur une surface plate.

Alors que les nombres augmentent et décroissent, ceux du segment opposé pour la Voie d'Enlil (tel que Nisannou-50, Tashritou-40) s'additionnent tous à 90; tous ceux dans la Voie d'Anou à 180, et tous ceux de la Voie d'Ea à 360 (tel Nisannou 200, Tahsritou 160). Ces figures nous sont trop connues pour être mal interprétées : elles représentent les segments de la circonférence d'une sphère complète: un quart de cercle (90 degrés), une moitié de cercle (180 degrés) ou un cercle complet (360 degrés).

Les nombres donnés pour la Voie d'Enlil sont appariés de façon à montrer que ce segment sumérien de l'hémisphère céleste nord s'étendait sur 60 degrés à partir du pôle nord jusqu'à la Voie d'Anou à 30 degrés au-dessus de l'équateur. La Voie d'Anou était équidistante de chaque côté de l'équateur, à 30 degrés au sud de celui-ci. Puis, plus au sud, au plus loin du pôle nord, se trouve la Voie d'Ea — partie de la Terre et du globe céleste entre les 30 degrés sud et le pôle sud.



La Sphère CélesteA. La Voie d'Anou, la bande céleste du Soleil, des planètes et des constellations du zodiaque.
B. La Voie d'Enlil, les cieux du Nord.
C. La Voie d'Ea, les cieux du Sud.

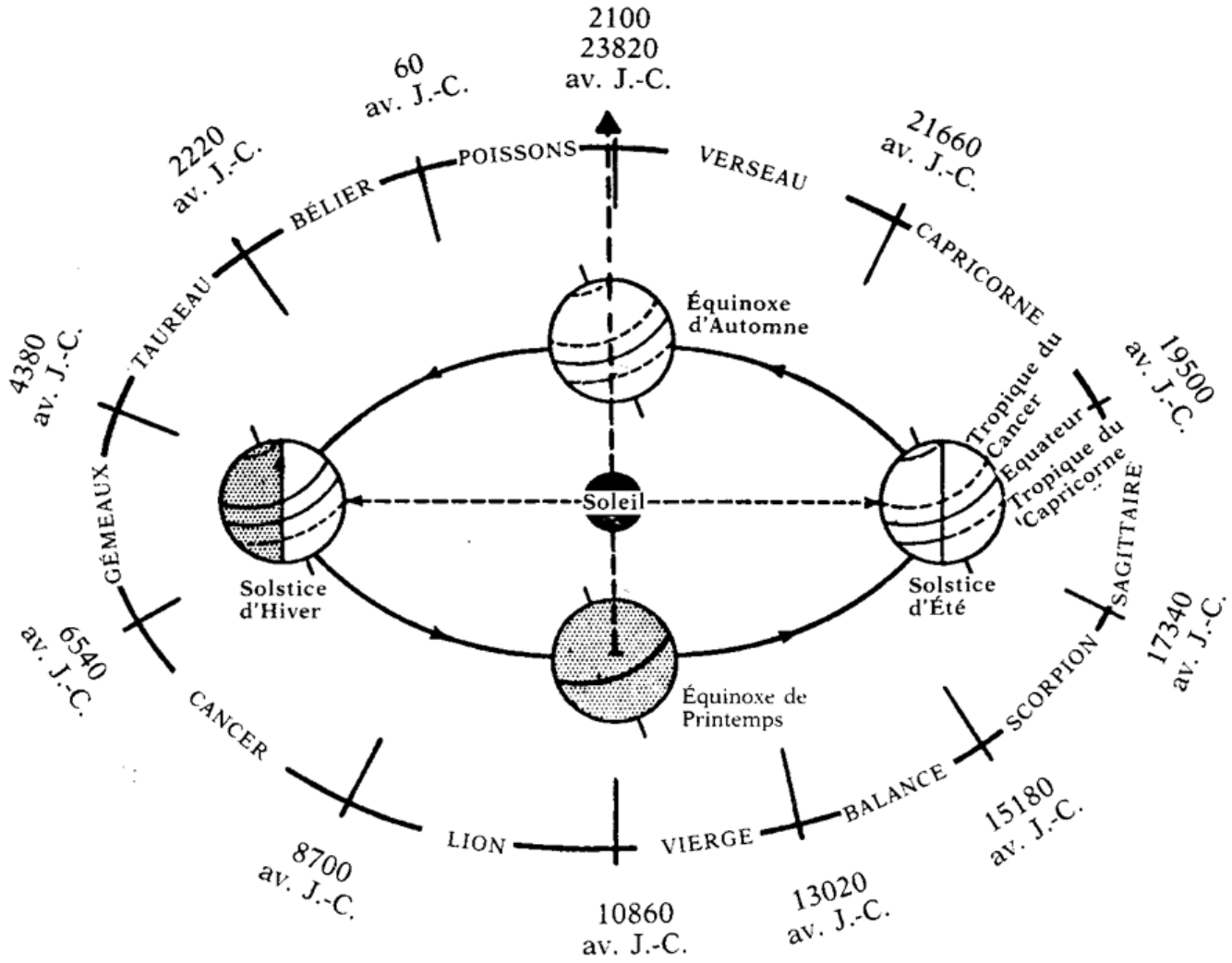
Les nombres donnés pour la Voie d'Enlil sont appariés de façon à montrer que ce segment sumérien de l'hémisphère céleste nord s'étendait sur 60 degrés à partir du pôle nord jusqu'à la Voie d'Anou à 30 degrés au-dessus de l'équateur. La Voie d'Anou était équidistante de chaque côté de l'équateur, à 30 degrés au sud de celui-ci. Puis, plus au sud, au plus loin du pôle nord, se trouve la Voie d'Ea — partie de la Terre et du globe céleste entre les 30 degrés sud et le pôle sud.

Les nombres des segments de la Voie d'Ea totalisent 180 degrés en Addarou (février-mars) et Ouloulou (août-septembre). Le seul point qui se trouve à 180 degrés du pôle nord que l'on aille au sud par l'ouest ou par l'est reste le pôle sud. Et cela ne peut être vrai que si l'on a affaire à une sphère.

La précession est un phénomène provoqué par l'oscillation de l'axe nord-sud de la Terre, ce qui fait que le pôle nord (celui qui est orienté vers l'étoile polaire) et le pôle sud décrivent un grand cercle dans les cieux. Ce retard apparent de la Terre par rapport aux constellations étoilées est d'à peu près 50 secondes d'arc par an, soit un degré tous les soixante-douze ans. Le grand cercle — le temps que prend le pôle nord de la Terre pour se diriger de nouveau vers la même étoile polaire — dure ainsi 25.920 années (72 x 360), et c'est ce que les astronomes

appellent la Grande Année ou l'Année Platonicienne (car Platon aussi, semblerait-il, était au courant de ce phénomène).

Le lever et le coucher de différentes étoiles considérées importantes dans l'Antiquité, et la détermination de l'équinoxe de printemps (qui introduisait la Nouvelle Année) étaient liés à la maison zodiacale dans laquelle ils avaient lieu. Du fait de la précession, l'équinoxe du printemps et les autres phénomènes célestes, retardés d'année en année, sont finalement décalés d'une maison complète du zodiaque tous les 2.160 ans. Nos astronomes continuent d'utiliser un "point zéro" ("le premier point du Bélier"), qui indiquait l'équinoxe du printemps aux environs de 900 ans av. J.-C., mais ce point, ayant à présent changé de position, se trouve dans la maison des Poissons. Aux environs de 2.100, l'équinoxe de printemps commencera dans la maison précédente du Verseau. C'est ce qu'entendent par là ceux qui disent que nous sommes prêts à entrer dans l'âge du Verseau.



Le lever et le coucher de différentes étoiles considérées importantes dans l'Antiquité, et la détermination de l'équinoxe de printemps (qui introduisait la Nouvelle Année) étaient liés à la maison zodiacale dans laquelle ils avaient lieu. Du fait de la précession, l'équinoxe du printemps et les autres phénomènes célestes, retardés d'année en année, sont finalement décalés d'une maison complète du zodiaque tous les 2.160 ans. Nos astronomes continuent d'utiliser un "point zéro" ("le premier point du Bélier"), qui indiquait l'équinoxe du printemps aux environs de 900 ans av. J.-C., mais ce point, ayant à présent changé de position, se trouve

dans la maison des Poissons. Aux environs de 2.100, l'équinoxe de printemps commencera dans la maison précédente du Verseau. C'est ce qu'entendent par là ceux qui disent que nous sommes prêts à entrer dans l'âge du Verseau.

Puisque le déplacement d'une maison du zodiaque à l'autre prend plus de deux millénaires, les savants se sont demandés où et comment Hipparque aurait pu apprendre quoi que ce fût sur la précession au IIe siècle av. J.-C. Il est clair, à présent, que ses sources étaient sumériennes. Les découvertes du professeur Langdon révèlent que le calendrier nippourien établi aux alentours de 4.400 av. J.-C. à l'âge du Taureau apporte la preuve que l'on connaissait la précession et le changement des maisons zodiacales qui avaient eu lieu 2.160 ans *auparavant*. Le professeur Jeremias qui mit en corrélation les textes astronomiques mésopotamiens et les textes astronomiques hittites partageait aussi l'opinion que les plus vieilles tablettes astronomiques avaient enregistré le passage du Taureau au Bélier; et il en conclut que les astronomes mésopotamiens avaient prédit et anticipé le passage du Bélier au Poisson.

S'attachant à ces conclusions, le professeur Willy Hartner (*"The Earliest History of the Constellations in the Near East"*) montra que les Sumériens avaient laissé sur ce point d'abondantes preuves illustrées. Quand l'équinoxe du printemps se trouvait dans le signe du zodiaque du Taureau, le solstice d'été avait lieu dans le signe du zodiaque du Lion. Hartner attira l'attention sur le fréquent motif sumérien du "combat" du Lion et du Taureau qui apparut dès les temps les plus anciens dans les représentations sumériennes, et laissa entendre que ces motifs représentaient les positions clés des constellations du Taureau et du Lion pour un observateur placé à 30 degrés au nord (par exemple, Our) aux alentours de 4.000 av. J.-C.

S'attachant à ces conclusions, le professeur Willy Hartner (*"The Earliest History of the Constellations in the Near East"*) montra que les Sumériens avaient laissé sur ce point d'abondantes preuves illustrées. Quand l'équinoxe du printemps se trouvait dans le signe du zodiaque du Taureau, le solstice d'été avait lieu dans le signe du zodiaque du Lion. Hartner attira l'attention sur le fréquent motif sumérien du "combat" du Lion et du Taureau qui apparut dès

les temps les plus anciens dans les représentations sumériennes, et laissa entendre que ces motifs représentaient les positions clés des constellations du Taureau et du Lion pour un observateur placé à 30 degrés au nord (par exemple, Our) aux alentours de 4.000 av. J.-C.

La plupart des savants considèrent que la volonté des Sumériens de faire du Taureau leur première constellation, non seulement constitue la preuve de l'ancienneté du zodiaque — fixé à environ 4.000 ans av. J.-C. —, mais aussi permet d'établir le moment de la naissance de la civilisation sumérienne. Le professeur Jeremias (*"The Old Testament in the Light of the Anciens East"*) prouva que le "point zéro" sumérien, d'un point de vue zodiacal et chronologique, se situait précisément entre le Taureau et les Gémeaux. A partir de cette donnée et d'autres encore, il conclut que le zodiaque fut conçu à l'âge des Gémeaux, à savoir avant même que n'ait commencé la civilisation sumérienne. Une tablette sumérienne exposée au musée de Berlin (cataloguée VAT.7847) en faisant commencer la liste des constellations par le Lion nous ramène à 11.000 ans av. J.-C., quand l'homme commençait à peine à cultiver la terre.

Le professeur H.V. Hilprecht (*"The Babylonien Expedition of The University of Pennsylvanie"*) alla même plus loin. Après avoir étudié des milliers de tablettes portant des calculs mathématiques, il conclut que "toutes les tables de multiplication et de division des bibliothèques des temples de Nippour et Sippar et celles de la bibliothèque d'Ashourbanipal [à Ninive] ont pour base [le nombre] **12.960.000**". En analysant ce nombre et sa signification, il conclut qu'il ne pouvait être associé qu'au phénomène de la précession et que les Sumériens avaient connaissance de **la Grande Année de 25.920 ans**.

Il s'agit là d'une astronomie incroyablement développée à une époque où elle est considérée comme impossible.

De même qu'il est évident que les astronomes sumériens se servaient de connaissances qu'ils n'auraient pas pu avoir acquis par eux-mêmes, il est clair que la grande partie de ce savoir ne leur était d'aucune utilité.

Cela n'est pas seulement vrai pour l'usage de méthodes astronomiques très sophistiquées — par exemple, celui qui, en Ancien Sumer, avait, en effet, besoin d'établir l'équateur céleste ? — mais aussi pour une multitude de textes très élaborés qui traitaient du calcul des distances entre les étoiles.

Un de ces textes (catalogué AO.6478) dresse la liste des vingt-six étoiles principales visibles le long de la ligne que nous appelons le Tropique du Cancer et indique les distances qui les séparent mesurées de trois manières différentes. Tout d'abord, le texte se sert d'une unité appelée *mana shoukoultou* ("mesuré et pesé"). Les spécialistes pensent qu'il s'agissait d'un moyen ingénieux qui mettait en rapport le poids de l'eau qui s'écoule avec le passage du temps. Il permettait de déterminer les distances comprises entre deux étoiles en termes de temps écoulé.

La deuxième colonne traite des distances en fonction des *degrés d'arc* des cieux. Une journée pleine (le jour et la nuit) était divisée en douze heures doubles. L'arc des cieux comprenait un cercle complet de 360 degrés. Ainsi, un *beru* ou "heure double" représentait 30 degrés d'arc des cieux. C'est une méthode qui, par la mesure du passage du temps sur Terre, permettait la connaissance des distances angulaires en degrés entre les corps célestes mentionnés.

La troisième méthode de calcul était le *beru ina shame* ("longueur dans les cieux"). F. Thureau-Dangin (*Distances entre étoiles fixes*) fit remarquer que, si les deux premières méthodes dépendaient d'un phénomène autre, cette dernière fournissait des mesures absolues. Il n'est pas le seul à avancer qu'"un *beru* céleste" équivalait à 10.692 de nos mètres modernes. La "distance dans les cieux" entre les 26 étoiles s'additionnait, selon les calculs, à 655.200 "*beru* dessinés dans les cieux".

La possibilité du recours à trois méthodes différentes pour mesurer les distances entre les étoiles met en évidence l'importance accordée à ce domaine. Or, qui, parmi les hommes et les femmes de Sumer, avait besoin de telles connaissances ? Et qui, parmi eux, put mettre au point ces méthodes et s'en servir avec précision ? Une seule réponse est possible : les Néfilim étaient les seuls à avoir à la fois les connaissances et le besoin de ces mesures si précises.

Capables de se déplacer dans l'espace, venus d'une autre planète sur Terre, parcourant les cieux de cette Terre, ils étaient les seuls à pouvoir — et ce fut le cas — posséder à l'aube de la civilisation humaine les connaissances astronomiques qui exigent des millénaires pour se développer, ainsi que les méthodes sophistiquées, les mathématiques et les concepts pour une astronomie de pointe, et le besoin d'enseigner aux scribes humains comment copier et enregistrer méticuleusement, une table après l'autre, les distances dans les cieux, l'ordre des étoiles et des groupes d'étoiles, les levers et les couchers du soleil, un calendrier Soleil-Lune-Terre complexe et tout ce qui constitue une extraordinaire connaissance de la Terre et des Cieux.

Dans un tel contexte, peut-on continuer à prétendre que les astronomes mésopotamiens, guidés par les Néfilim, ignoraient les planètes au-delà de Saturne, qu'ils ignoraient Uranus, Neptune et Pluton ? Leurs connaissances de la Terre et de sa propre famille, du système solaire, pouvaient-elles se montrer moindres que celles des étoiles lointaines, leur ordre et leurs distances ?

Les données astronomiques des époques anciennes figurant dans des centaines de textes détaillés dressent des listes de corps célestes classés selon leur ordre céleste ou selon les dieux, les mois, les pays ou les constellations auxquels ils étaient associés. Un de ces textes analysé par Ernst F. Weidner (*"Handbuch der Babylonischen Astronomie"*) a reçu le nom de "Grande Liste des Étoiles". Il établit en cinq colonnes la liste de dizaines de corps célestes en fonction de leur relation entre eux, avec les mois, les pays et les divinités. Un autre texte dresse la liste correcte des principales étoiles dans les constellations zodiacales. Un texte (catalogé BM.86378) range (dans sa partie conservée intacte) soixante et onze corps célestes selon leur position dans les cieux... Et ainsi de suite...

En voulant évaluer cette multitude de textes, et principalement identifier les planètes de notre système solaire, les savants, les uns après les autres, sont arrivés à des résultats confondants. Comme nous le savons à présent, ces tentatives étaient vouées à l'échec parce qu'elles partaient de l'hypothèse fausse que les Sumériens et leurs successeurs ignoraient que le système solaire fût héliocentrique, que la Terre fût une planète parmi tant d'autres, et qu'il en existât encore au-delà de Saturne.

Ne tenant pas compte de la possibilité que certains noms dans les listes d'étoiles aient pu s'appliquer à la Terre elle-même, et cherchant à faire correspondre le grand nombre d'autres noms et épithètes aux seules cinq planètes, qui, pensaient-ils, étaient connues des Sumériens, les savants en arrivèrent à des conclusions divergentes. D'aucuns allèrent même jusqu'à

prétendre que cette confusion ne venait pas d'eux mais des Chaldéens qui, disaient-ils, auraient, pour une raison inconnue, permuté les noms des cinq planètes "connues".

Les Sumériens employaient le mot MOUL ("qui brille dans les hauteurs") pour désigner tous les corps célestes (planètes, étoiles ou constellations). Le terme akkadien *kakkab* utilisé par les Babyloniens et les Assyriens désignait, d'une manière générale, tout corps céleste. Cette pratique ne fit que compliquer la tâche des savants qui s'appliquaient à démêler les textes astronomiques anciens. Cependant, certains *moul*'s appelés LOU.BAD désignaient clairement des planètes de notre système solaire.

Sachant que le nom grec pour planète était "errant", les savants comprirent LOU.BAD comme "moutons errants", dérivant de LOU ("ceux qui ont un berger") et de BAD ("haut et loin"). Mais à présent que nous avons démontré que les Sumériens connaissaient parfaitement la réelle nature du système solaire, les autres sens du terme BAD ("l'ancien", "la fondation", "là où est la mort") s'imposent.

Ce sont des épithètes appropriés au Soleil, et il s'ensuit que, par *loubad*, les Sumériens entendaient, non seulement "moutons errants", mais aussi "moutons avec un berger", le Soleil, donc les planètes de notre Soleil.

La position et la relation des *loubad* entre eux et avec le Soleil furent décrits dans de nombreux textes astronomiques mésopotamiens. Il y était fait référence à ces planètes qui sont "au-dessus" et celles qui sont "au-dessous", et Kugler devina justement que le point de référence était la Terre elle-même.

Mais, en général, on parlait des planètes dans le cadre de textes astronomiques traitant de MOUL.MOUL — un terme qui pose bien des problèmes aux savants. A défaut d'une solution meilleure, la plupart d'entre eux s'accordent à dire que le terme *moulmoul* désignait les Pléiades, un ensemble d'étoiles dans la constellation zodiacale du Taureau, précisément celle où passa l'axe de l'équinoxe du printemps depuis Babylone, autour de 2.200 ans av. J.-C. Les textes mésopotamiens indiquent fréquemment que le *moulmoul* comprenait sept LOU.MASH (sept "vagabonds qui sont familiers") et les savants en déduisirent qu'ils constituaient les membres les plus lumineux des Pléiades, ceux visibles à l'œil nu. Le fait que, selon la classification, le groupe soit formé de six ou neuf étoiles brillantes et non de sept posa problème. Mais il fut écarté faute de meilleures idées quant au sens de *moulmoul*.

Frantz Kugler (*"Sternkunde und Sterndienst in Babel"*) accepta avec réticence comme solution les Pléiades, mais ne cacha pas son étonnement en découvrant qu'il était dit sans équivoque, dans les textes mésopotamiens, que le terme *moulmoul* englobait, non seulement les "errants" (les planètes), mais aussi le Soleil et la Lune, ce qui excluait définitivement l'idée des Pléiades. Il trouva également des textes dans lesquels il était clairement dit : "*moulmoul oul-shou 12*" ("*moulmoul* est une bande de douze"), dont dix formaient un groupe distinct.

Nous pensons que le terme *moulmoul* désignait le système solaire, la répétition (MOUL.MOUL) indiquant le groupe en tant que tout, en tant que "corps céleste comprenant tous les corps célestes".

Charles Virolleaud (*"L'Astrologie chaldéenne"*) translittéra un texte mésopotamien (catalogué K.3558) qui décrit les membres du groupe *moulmoul* ou *kakkabou/kakkabou*. La dernière ligne du texte est très explicite :

Kakkabou/kakkabou.
Le nombre de tes corps célestes est douze.
Les stations de tes corps célestes sont de douze.
Les mois complets de la Lune sont de douze.

Les textes ne laissent aucun doute possible : le *moulmoul*, notre système solaire, comprenait *douze* membres. Cela ne devrait pas nous surprendre, car le savant grec Diodore, expliquant les trois "voies" des Chaldéens et la classification des trente-six corps célestes, déclara que, "parmi ces dieux célestes, douze détiennent une autorité de chef; les Chaldéens attribuent à chacun d'eux un mois et un signe du zodiaque".

Ernst Weidner (*"Die Tierkreis und die Wege am Himmel"*) fait remarquer que l'on trouve dans certains textes, outre la Voie d'Anou et ses douze constellations zodiacales, des références à la "voie du Soleil" qui était aussi composée de douze corps célestes : le Soleil, la Lune et dix autres. Il est dit à la ligne 20 de la tablette, ainsi l'a-t-on appelée: "*naphar 12 shere-mesh ha.la sha kakkab.lu sha Sin u Shamash ina libbi ittiqu*," signifiant "en tout et pour tout douze membres d'où viennent la Lune et le Soleil, où les planètes sont en orbite".

Nous comprenons, à présent, toute l'importance du chiffre *douze* dans le monde ancien. Le grand cercle des dieux sumériens, et tous les dieux de l'Olympe qui suivirent, étaient composés de douze. Les dieux les plus jeunes ne pouvaient se joindre au cercle que si un de leurs aînés prenait sa retraite. De la même manière, toute place vacante devait être occupée afin de conserver le chiffre divin de douze. Le cercle céleste principal, la voie du Soleil avec ses douze membres, formait le modèle selon lequel tout autre groupe céleste se divisait en douze segments, ou bien se voyait attribuer douze corps célestes principaux. En conséquence, les années étaient divisées en douze mois, les jours en douze doubles heures. On attribua à chaque division de Sumer douze corps célestes en signe de bonne chance.

De nombreuses études, telles celle de S. Langdon (*"Babylonien Menologies and the Semitic Calendar"*) montrent que la division de l'année en douze mois était, depuis les premiers temps, liée aux douze Grands Dieux. Fritz Hommel (*"Die Astronomie der alter Chaldäer"*) et d'autres après lui ont démontré que les douze mois étaient étroitement liés aux douze zodiaques et que tous deux venaient de douze principaux corps célestes. Charles F. Jean (*"Lexicologie sumérienne"*) reproduisit une liste sumérienne de vingt-quatre corps célestes où douze constellations zodiacales et douze membres de notre système solaire se plaçaient par paires.

Dans un long texte identifié par F. Thureau-Dangin (*"Rituels accadiens"*) comme étant un programme de temple pour les fêtes du Nouvel An de Babylone, on trouve l'évidence incontestable de la consécration de douze comme phénomène céleste principal. Le grand temple, l'Ésagila, avait douze portes. Mardouk fut investi de tous les pouvoirs des dieux célestes en récitant douze fois : "Mon Seigneur, n'est-il pas mon Seigneur." La miséricorde du dieu était invoquée douze fois, et celle de son épouse douze fois aussi. Le total de vingt-quatre était alors assujetti aux douze constellations du zodiaque et aux douze membres du système solaire.

Une pierre de bornage sur laquelle furent gravés par un roi de Suse les symboles des corps célestes, représente les vingt-quatre signes suivants : les douze signes bien connus du zodiaque, et les symboles qui représentent les douze membres du système solaire. Ils étaient

les douze dieux astraux de Mésopotamie ainsi que ceux des Hourrites, des Hittites, des Grecs et de tous les autres anciens panthéons.

Une pierre de bornage sur laquelle furent gravés par un roi de Suse les symboles des corps célestes, représente les vingt-quatre signes suivants : les douze signes bien connus du zodiaque, et les symboles qui représentent les douze membres du système solaire. Ils étaient les douze dieux astraux de Mésopotamie ainsi que ceux des Hourrites, des Hittites, des Grecs et de tous les autres anciens panthéons.

Quoique notre base de calcul soit le chiffre 10, le chiffe 12 domina toutes les questions célestes et divines bien après la disparition des Sumériens. Il y avait douze titans grecs, douze tribus d'Israël, douze parties dans le pectoral magique du Grand Prêtre israélite. Le pouvoir de ce douze céleste se transmit jusqu'aux Douze Apôtres de Jésus, et, dans le système décimal anglais, nous comptons de 1 à 12 (*twelve*), et, après, nous pratiquons le "dix-trois (*thir-teen*)", le "dix et quatre (*four-teen*)", et ainsi de suite.

D'où venait ce chiffre puissant et décisif *douze* ? Venait-il des Cieux ?

Pour ce qui est du système solaire, le *moulmoul* comprenait, outre toutes les planètes que nous connaissons, également celle d'Anou, celle dont le symbole — un corps céleste radieux — représentait, dans l'écriture sumérienne, le dieu Anou et l'adjectif "divin". "Le *kakkab* du Sceptre Suprême est un des moutons de *moulmoul*", nous explique un texte astronomique. Et,

quand Mardouk usurpa la suprématie et remplaça Anou pour le dieu associé à cette planète, les Babyloniens dirent : "La planète de Mardouk apparaît à l'intérieur de *moulmoul*."

En enseignant à l'homme la vraie nature de la Terre et du Ciel, les Néfilim instruisirent les anciens prêtres astronomes non seulement des planètes au-delà de Saturne, mais également de l'existence de la planète la plus importante, celle dont ils venaient :

LA DOUZIÈME PLANÈTE.

douzième planète

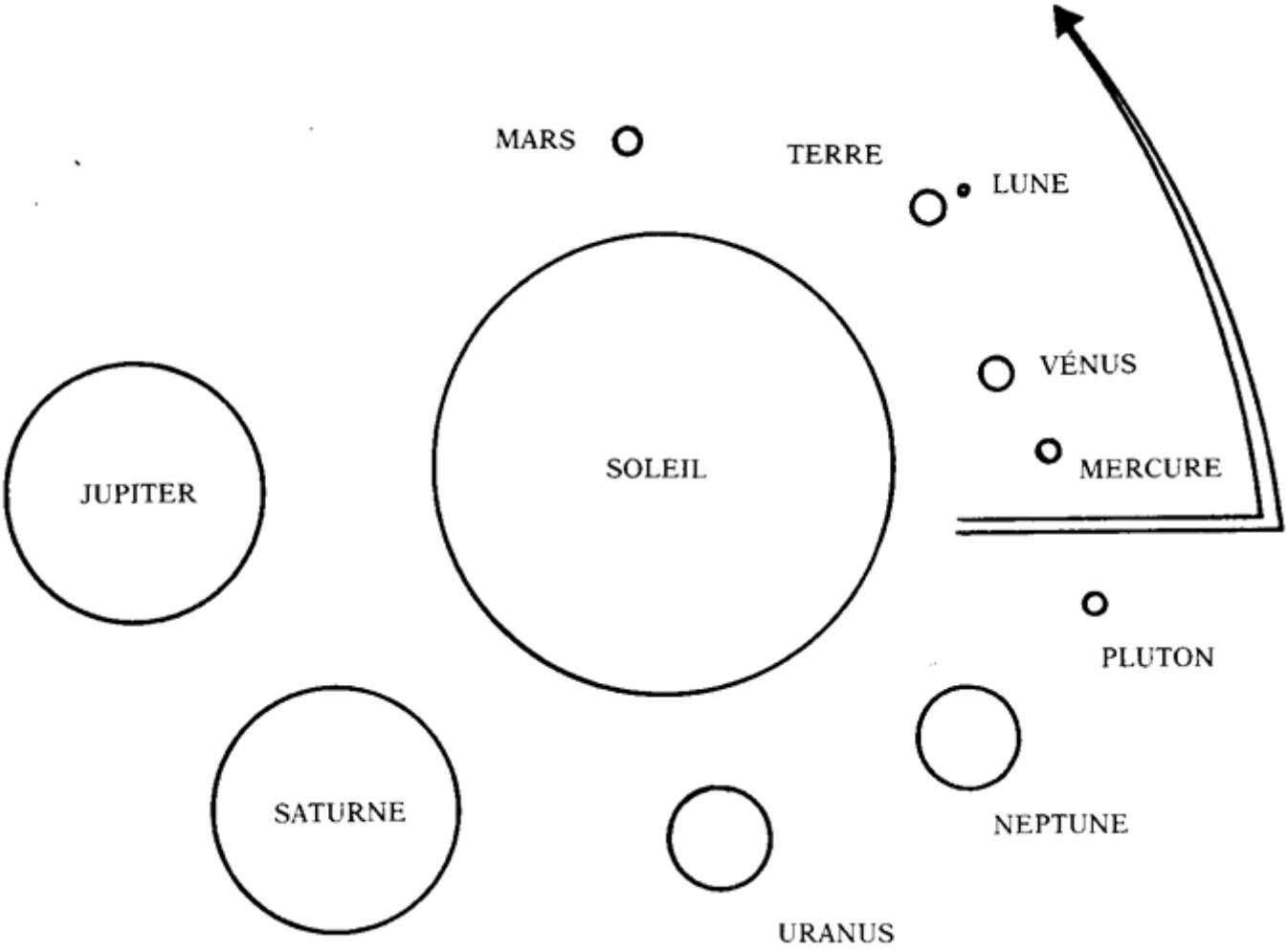
7 - L'épopée de la création

Sur la plupart des sceaux-rouleaux que l'on a retrouvés, des symboles représentant des corps célestes membres de notre système solaire figurent au-dessus de représentations de dieux ou d'hommes.

Un sceau akkadien datant du IIIe millénaire av. J.-C. conservé au Vorderasiatische Abteilung au musée de Berlin-Est (catalogué VA/243) tranche dans la façon habituelle de décrire les corps célestes. Il ne les présente pas séparément, mais plutôt comme un groupe de onze globes entourant une grande étoile rayonnante. Il s'agit vraisemblablement d'une représentation du système solaire tel que le connaissaient les Sumériens : un système composé de *douze* corps célestes.

Un sceau akkadien datant du IIIe millénaire av. J.-C. conservé au Vorderasiatische Abteilung au musée de Berlin-Est (catalogué VA/243) tranche dans la façon habituelle de décrire les corps célestes. Il ne les présente pas séparément, mais plutôt comme un groupe de onze globes entourant une grande étoile rayonnante. Il s'agit vraisemblablement d'une représentation du système solaire tel que le connaissaient les Sumériens : un système composé de *douze* corps célestes.

Notre système solaire est, en général, représenté de façon schématique comme une succession de planètes s'étendant sur une ligne, à partir du soleil et à des distances toujours plus grandes. Mais, si l'on représentait les planètes, non pas sur une ligne, mais l'une après l'autre dans un cercle (Mercure, la plus proche en premier, puis Vénus, puis la Terre, etc.), il en résulterait quelque chose de semblable à ce qui est représenté à la figure suivante (ces dessins sont schématiques, aucun n'est à l'échelle, et les orbites planétaires sont, pour les besoins de la présentation, circulaires plutôt qu'elliptiques).

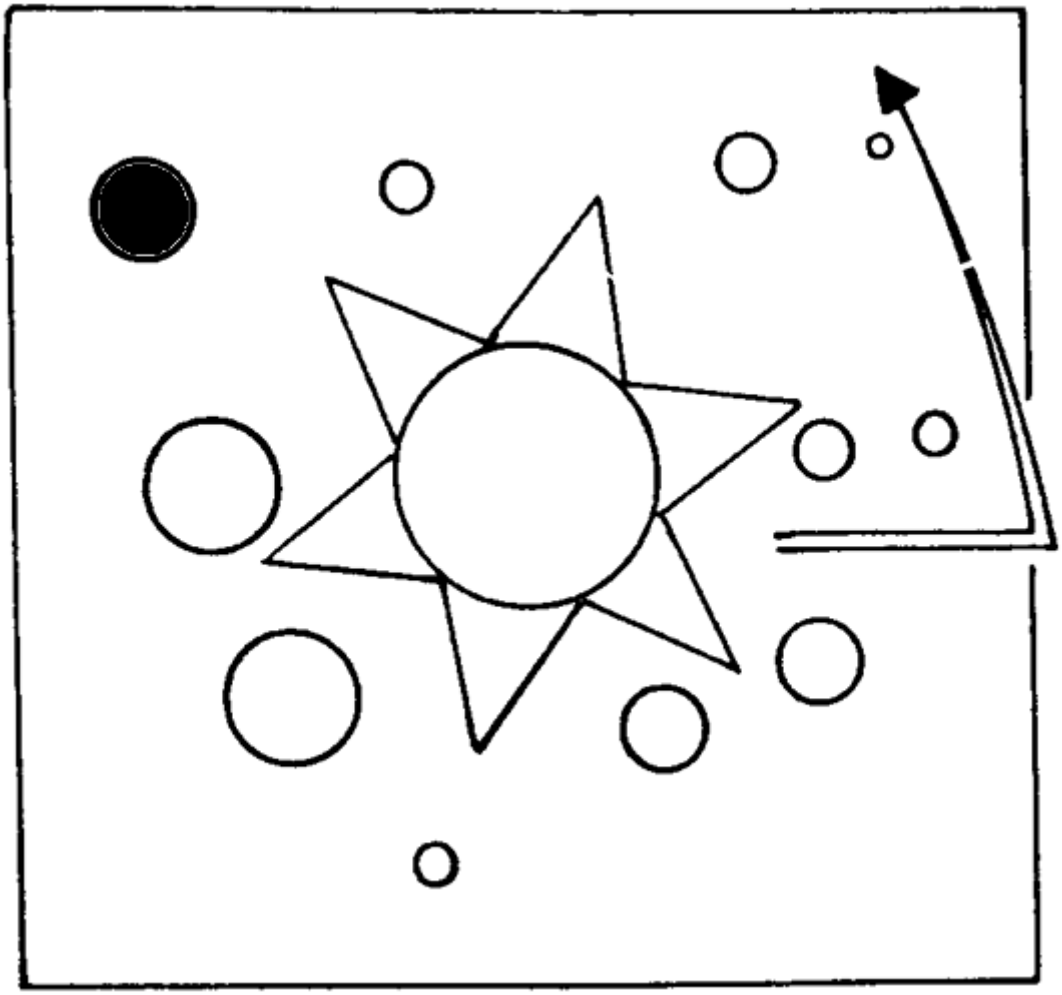


Notre système solaire est, en général, représenté de façon schématique comme une succession de planètes s'étendant sur une ligne, à partir du soleil et à des distances toujours plus grandes. Mais, si l'on représentait les planètes, non pas sur une ligne, mais l'une après l'autre dans un cercle (Mercure, la plus proche en premier, puis Vénus, puis la Terre, etc.), il en résulterait quelque chose de semblable à ce qui est représenté à la figure ci-dessus (ces dessins sont schématiques, aucun n'est à l'échelle, et les orbites planétaires sont, pour les besoins de la présentation, circulaires plutôt qu'elliptiques).
Si on se penche une fois de plus sur l'agrandissement du système solaire représenté sur le sceau cylindrique VA/243, on s'aperçoit que les "points" qui entourent les étoiles sont, en réalité, des globes dont la taille et l'ordre sont conformes à ceux du système solaire représenté à la figure ci-dessus.
La petite planète Mercure est suivie d'une planète plus grande, qui est Vénus. La Terre, de la même taille que Vénus, est accompagnée de la petite Lune. En continuant dans le sens contraire des aiguilles d'une montre, on trouve Mars correctement représenté plus petit que la Terre, mais plus grand que la Lune ou Mercure.

Si on se penche une fois de plus sur l'agrandissement du système solaire représenté sur le sceau cylindrique VA/243, on s'aperçoit que les "points" qui entourent les étoiles sont, en réalité, des globes dont la taille et l'ordre sont conformes à ceux du système solaire représenté à la figure ci-dessus.

La petite planète Mercure est suivie d'une planète plus grande, qui est Vénus. La Terre, de la même taille que Vénus, est accompagnée de la petite Lune. En continuant dans le sens contraire des aiguilles d'une montre, on trouve Mars correctement représenté plus petit que la Terre, mais plus grand que la Lune ou Mercure.

On trouve ensuite une planète qui nous est inconnue, considérablement plus grande que la Terre, quoique plus petite que Jupiter et Saturne qui, visiblement, la suivent. Plus loin, une autre paire correspond parfaitement à Uranus et à Neptune. Enfin, on trouve Pluton, d'assez petite taille, mais pas à l'endroit où on le situe maintenant (après Neptune). Il apparaît entre Saturne et Uranus.



On trouve ensuite une planète qui nous est inconnue, considérablement plus grande que la Terre, quoique plus petite que Jupiter et Saturne qui, visiblement, la suivent. Plus loin, une autre paire correspond parfaitement à Uranus et à Neptune. Enfin, on trouve Pluton, d'assez petite taille, mais pas à l'endroit où on le situe maintenant (après Neptune). Il apparaît entre Saturne et Uranus.

En faisant de la Lune un corps céleste à part entière, la représentation sumérienne tient compte de toutes nos planètes connues, les place dans le bon ordre (à l'exception de Pluton) et en indique les tailles respectives.

Cette représentation vieille de 4.500 ans insiste cependant sur le fait qu'il existait, ou avait existé, une autre grande planète entre Mars et Jupiter. Il s'agit, comme nous allons le démontrer, de la Douzième Planète, la planète des Néfilim.

Si cette carte sumérienne avait été découverte et étudiée il y a deux siècles, les astronomes en auraient déduit que les Sumériens étaient vraiment mal renseignés puisqu'ils imaginaient des planètes au-delà de Saturne. Or, maintenant nous savons qu'Uranus, Neptune et Pluton existent réellement. Les Sumériens ont-ils imaginé eux-même les autres anomalies, ou ont-ils appris auprès des Néfilim que la Lune était un membre du système solaire à part entière, que Pluton se situait près de Saturne et qu'il existait une Douzième Planète entre Mars et Jupiter ?

Il aura fallu plusieurs missions américaines d'Apollo sur la Lune pour rejeter la vieille théorie qui la présenta longtemps comme une "balle de golf gelée". Au mieux, pensait-on, elle était un morceau de matière qui s'était détaché de la Terre à l'époque où celle-ci se trouvait encore en ébullition et malléable. Sans l'impact de millions de météorites qui laissèrent des cratères sur la Lune, elle eût été un bout de matière sans visage, sans vie et sans histoire, qui se serait solidifié et suivrait la Terre sans relâche.

Les observations faites par les satellites sans équipages déclenchèrent cependant les premières remises en question de ces vieilles croyances. On détermina que la composition chimique et minérale de la Lune présentait des différences suffisantes avec celle de la Terre pour permettre de réfuter la théorie de la "séparation". Les expériences effectuées sur la Lune par les astronautes américains suivies de l'étude et de l'analyse du sol et des échantillons qu'ils ramenèrent sur Terre ont établi, sans l'ombre d'un doute, que la Lune, quoique actuellement aride, fut un jour "une planète vivante". Comme la Terre, elle est composée de couches, ce qui signifie qu'elle s'est solidifiée à partir d'un état originel en ébullition. Comme la Terre, elle dégageait de la chaleur, mais, alors que la chaleur de la Terre provient de ses matériaux radioactifs "cuits" sous la pression énorme qui existe à l'intérieur d'elle, la chaleur de la Lune provient apparemment de couches de matériaux radioactifs qui s'étendent près de sa surface. Ces matériaux radioactifs sont cependant trop lourds pour être remontés à la surface. Quel est le processus qui les a déposés si proches de la surface ?

Le champ de gravité de la Lune semble anarchique, comme si d'énormes morceaux de matière (telle que le fer) n'avaient pas uniformément rejoint le noyau, mais avaient été dispersés. Mais par quel procédé ou sous la pression de quelle force ? On sait que les roches anciennes de la Lune étaient magnétisées. On a aussi découvert que les champs magnétiques furent changés ou inversés. Cela résulta-t-il d'un processus interne inconnu ou d'une influence extérieure indéterminée ?

Les astronautes d'Apollo 16 ont trouvé sur la Lune des morceaux de pierre (appelées brèches) qui sont le produit de l'éclatement de la pierre solide et de sa reconstitution sous l'effet d'une chaleur extrême et soudaine. Quand et comment ces pierres ont-elles éclaté puis se sont refondues les unes dans les autres ? D'autres matériaux à la surface de la Lune sont riches en potassium radioactif très rare et en phosphore, matériaux qui, sur Terre, se trouvent profondément enfouis.

En regroupant de telles découvertes, les scientifiques ont à présent la certitude que la Lune et la Terre, formées approximativement des mêmes éléments à environ la même époque, ont évolué, tels des corps célestes séparés. Selon les scientifiques de la NASA (US National Aeronautics and Space Administration), la Lune a évolué "normalement" pendant ses

premiers 500 millions d'années. Voici leurs propos tirés d'un rapport paru dans le *New York Times*.

La période la plus cataclysmique a eu lieu, il y a 4 milliards d'années, quand des corps célestes de la taille de grandes villes ou de petits pays vinrent s'écraser contre la Lune et donnèrent naissance à ses immenses bassins et à ses très hautes montagnes.
Les quantités extrêmement importantes de matériaux radioactifs laissées par les collisions commencèrent à chauffer la roche sous la surface, en firent fondre de grandes quantités et firent jaillir au travers des failles des mers de lave jusqu'à la surface.
Apollo 15 trouva dans le cratère Tsiolkovski un glissement de roches six fois plus important que le plus vaste glissement de roches sur Terre. Apollo 16 découvrit que la collision qui avait créé la mer de Nectar avait projeté des débris sur 1.600 km à la ronde.
Apollo 17 se posa sur un escarpement huit fois plus élevé que le plus haut existant sur Terre. Ce qui veut dire qu'il fut créé par un tremblement de Lune huit fois plus violent que le plus fort tremblement de Terre rapporté dans notre histoire.

Les convulsions qui suivirent cet événement cosmique se poursuivirent durant quelque 800 millions d'années, si bien que la composition et la surface de la Lune finirent par prendre leur forme figée, il y a quelque 3,2 milliards d'années.

Les Sumériens avaient donc raison de décrire la Lune comme un corps céleste à part entière. Et, comme nous le verrons bientôt, ils ont également laissé un texte expliquant et décrivant la catastrophe cosmique découverte par les experts de la NASA.

La planète Pluton a été nommée "l'énigme". Si les orbites autour du soleil des autres planètes deviennent très peu différentes d'un cercle parfait, la déviation (l'excentricité) de Pluton est telle que son orbite autour du soleil est la plus étendue et la plus elliptique. Alors que les autres planètes tournent en orbite autour du soleil sur plus ou moins le même plan, Pluton est la seule planète à traverser l'orbite d'une autre planète, Neptune.

Par sa taille, Pluton se situe dans la classe des "satellites". Son diamètre — 5.793 km — n'est pas beaucoup plus grand que celui de Triton, un satellite de Neptune, ou de Titan, un des dix satellites de Saturne. Toujours en raison de ses caractéristiques, on a suggéré que cette "marginale" aurait commencé sa vie céleste en tant que satellite et aurait, d'une façon ou d'une autre, échappé à son maître pour se mettre d'elle-même en orbite autour du Soleil.

Nous verrons bientôt que, d'après les textes sumériens, c'est bien ce qui se produisit.

Nous arrivons à présent au point crucial dans notre quête de réponses aux événements célestes des ères premières : l'existence de la Douzième Planète. Aussi incroyable que cela puisse paraître, nos astronomes ont recherché les preuves qu'une telle planète a bel et bien existé entre Mars et Jupiter.

Vers la fin du XVIIIe siècle, avant même la découverte de Neptune, plusieurs astronomes ont démontré que "les planètes étaient placées à certaines distances du soleil selon une loi définie". Cette déduction, connue sous le nom de "Loi de Bode" a convaincu les astronomes qu'une planète avait dû être en orbite, là où, jusqu'alors, on ne soupçonnait l'existence passée d'aucun corps céleste, à savoir entre les orbites de Mars et de Jupiter.

Aiguillonnés par ces calculs mathématiques, les astronomes se mirent à scruter les cieux dans la zone indiquée de la "planète manquante". Le premier jour du XIXe siècle, l'astronome italien Giuseppe Piazzi découvrit, exactement à la distance indiquée, une très petite planète (780 km de diamètre) qu'il appela Cérès. En 1804, le nombre des astéroïdes ("petites planètes") s'éleva à quatre. A ce jour, on a dénombré 3.000 astéroïdes en orbite autour du soleil sur ce que l'on nomme aujourd'hui la ceinture astéroïdale. Sans nul doute, il s'agit là des débris d'une planète qui s'est désintégrée. Les astronomes russes lui ont donné le nom de Phayton ("chariot").

Quoique les astronomes aient la certitude qu'une telle planète ait existé, ils demeurent incapables d'expliquer sa disparition. La planète a-t-elle explosé d'elle-même ? Dans ce cas, ses morceaux se seraient dispersés tous azimuts. Ils ne seraient pas restés concentrés dans une seule ceinture. Si une collision fut la cause de l'explosion de la planète manquante, où est le corps céleste responsable ? S'est-il, lui aussi, désintégré ? Mais, lorsque l'on additionne les débris qui circulent autour du Soleil, leur somme ne suffit pas à justifier une planète entière, à plus forte raison deux planètes. De plus, s'il s'agit des débris de deux planètes, ceux-ci devraient avoir conservé respectivement les axes de révolution des deux planètes. Or, tous les astéroïdes ont une rotation axiale simple, indiquant qu'ils proviennent d'un seul et même corps céleste. Comment la planète manquante a-t-elle été brisée et par quoi ?

Les réponses à ces énigmes nous ont été transmises depuis l'Antiquité.

Il y a environ un siècle, après avoir déchiffré des textes trouvés en Mésopotamie, on s'aperçut, avec surprise, qu'il existait en Mésopotamie des textes qui, non seulement, s'apparentaient à des extraits de la Bible, mais qui, de plus, les *précédaient* dans le temps. La parution en 1872 de "*Die Kielschriften und das alte Testament*", de Eberhard Schräder, déclencha une avalanche de livres, d'articles, de débats qui durèrent un demi-siècle. Existait-il, à une époque antérieure, un lien entre Babylone et la Bible ? Par provocation, les journaux titraient en l'affirmant ou le dénonçant : BABEL UND BIBEL.

Parmi les textes découverts par Henry Layard dans les ruines de la bibliothèque d'Ashourbanipal à Ninive, il en est un qui raconte une histoire de la Création qui n'est pas sans rappeler celle du livre de la Genèse. Les tablettes brisées reconstituées puis publiées par George Smith en 1878 (*"The Chaldean Genesis"*) établissent avec certitude qu'il avait existé un texte akkadien rédigé dans le dialecte du vieux Babylone qui racontait comment une certaine divinité avait créé le Ciel et la Terre et toute chose sur Terre, y compris l'homme.

On trouve aujourd'hui de nombreux textes visant à comparer le texte mésopotamien au récit biblique. Si le travail du dieu babylonien ne fut pas accompli en six jours, le récit couvre, en fait, six tablettes. On trouva, en parallèle au septième jour de repos et de jouissance devant son travail du dieu de la Bible, une septième tablette consacrée à l'exaltation du dieu babylonien et de ses exploits. L.W. King appela à juste titre son texte se rapportant à ce sujet : "*The Seven Tablets of Creation*".

Nommé à présent "Épopée de la Création", ce texte était connu dans l'Antiquité par ses premiers vers : "*Enuma Elish*" ("Quand, dans les hauteurs"). Le récit biblique de la Création débute avec la création du Ciel et de la Terre. Le texte mésopotamien figure une vraie cosmogonie traitant d'événements antérieurs et nous ramenant aux tout premiers temps :

Enuma elish la nabu shamamu
Quand, dans les hauteurs, le ciel n'avait pas été nommé,
Shaplitu ammatum shama la zakrat
Et au-dessous, la Terre ferme, la Terre ne portait aucun nom

C'est alors, nous dit l'épopée, que deux corps célestes engendrèrent une succession de "dieux" célestes. Au fur et à mesure qu'augmentait le nombre des êtres célestes, ils faisaient grand vacarme et provoquaient de nombreuses collisions qui perturbaient le Père Originel. Son messager fidèle l'exhorta à prendre de sévères mesures destinées à discipliner les jeunes dieux, mais ceux-ci s'allièrent contre lui et lui ravirent ses pouvoirs créateurs. La Mère Originelle chercha à le venger. Le dieu qui avait mené la révolte contre le Père Originel proposa autre chose : que son jeune fils soit invité à se joindre à l'Assemblée des dieux et qu'on lui accorde le pouvoir suprême afin qu'il puisse aller seul combattre le "monstre" que leur mère était devenue.

Le pouvoir suprême lui ayant été accordé, le jeune dieu — Mardouk, selon la version babylonienne — s'en fut affronter le monstre, et, après une bataille féroce, la domina et la coupa en deux. D'une des parties, il fit le Ciel, de l'autre, la Terre.

Il proclama alors un ordre fixe pour les cieux, c'est-à-dire assigna une position permanente à chaque dieu céleste. Sur Terre, il forma les montagnes, les mers et les rivières, y établit les saisons et la végétation, puis créa l'homme. Babylone et son haut temple furent construits sur Terre pour y reproduire la demeure divine. Des tâches de commandements et des rituels à suivre furent donnés aux dieux tout aussi bien qu'aux mortels. Ensuite, les dieux proclamèrent Mardouk divinité suprême; il fut investi des "cinquante noms" — privilèges et rang numériques du pouvoir d'Enlil.

Au fur et à mesure que d'autres tablettes et fragments furent trouvés puis traduits, le texte se révéla être bien plus qu'une simple oeuvre littéraire : c'était l'épopée historico-religieuse la plus révérée de Babylone, lue au moment des rituels de la Nouvelle Année. Son but manifeste était de propager la suprématie de Mardouk, la version babylonienne en fit le héros de l'histoire de la Création. Cependant, il n'en fut pas toujours ainsi. Il existe suffisamment de preuves pour montrer que cette interprétation babylonienne de l'épopée était une brillante contrefaçon politico-religieuse de plus anciennes versions sumériennes, dont Anou, Enlil et Ninourta se trouvaient les héros.

Quels que soient les noms des acteurs de ce drame céleste et divin, le conte est, certes, au moins aussi ancien que la civilisation sumérienne. La grande partie des érudits n'y voient qu'une œuvre philosophique — la version la plus ancienne du combat éternel entre les forces du bien et du mal — ou bien un conte allégorique à propos des phénomènes naturels tels que l'hiver et l'été, le lever et le coucher du soleil, la mort et la résurrection.

Pourquoi ne pas donner à cette épopée sa valeur textuelle, c'est-à-dire ni plus ni moins qu'un énoncé des faits cosmologiques connus des Sumériens tels qu'ils avaient été transmis par les Néfilim ? Cette approche, audacieuse et nouvelle, nous conduit à découvrir que "l'Épopée de la Création" explique parfaitement les événements qui, selon toute probabilité, se déroulèrent dans notre système solaire.

L'univers originel est la scène sur laquelle se déroule le drame céleste d'*Enouma Elish*. Les acteurs célestes sont, à la fois, ceux qui créent et ceux qui sont créés. Acte premier :

Quand, dans les hauteurs, les Cieux n'avaient pas été nommés,
Et dessous, la Terre ne portait aucun nom;
Rien, que l'APSOU originel, leur Géniteur,
MOUMMOU, et TIAMAT — celle qui les enfanta tous;
Leurs eaux étaient mélangées ensemble.

Aucun roseau n'avait encore été formé, aucun marais n'était encore apparu.
Aucun des dieux n'avait encore été créé,
Aucun ne portait un nom, leurs destinées n'étaient pas déterminées;
Ce fut alors qu'en leur domaine les dieux furent créés.

C'est avec quelques traits d'un stylet de roseau sur la première tablette d'argile — en neuf petits vers — que l'ancien poète chroniqueur réussit à faire de nous un spectateur au premier rang, et, audacieusement ainsi que dramatiquement, à lever le rideau sur le spectacle le plus majestueux qui fût jamais vu : la Création de notre système solaire.

Dans l'étendue de l'espace, les "dieux" — les planètes — doivent encore apparaître, être nommé(e)s, avoir leurs "destinées" — leurs orbites — déterminées. Il existe seulement trois corps : l'AP.SOU originel ("celui qui existe dès le début"); MOUM.MOU ("celui qui est né") et TIAMAT ("pucelle de la vie"). Les "eaux" d'Apsou et de Tiamat étaient mélangées, et, dans le texte, il est clair que cela ne signifiait pas les eaux dans lesquelles poussaient les roseaux, mais plutôt les eaux primordiales, les éléments de base d'une vie dans l'univers.

Apsou est donc le Soleil, "celui qui existe dès le début".

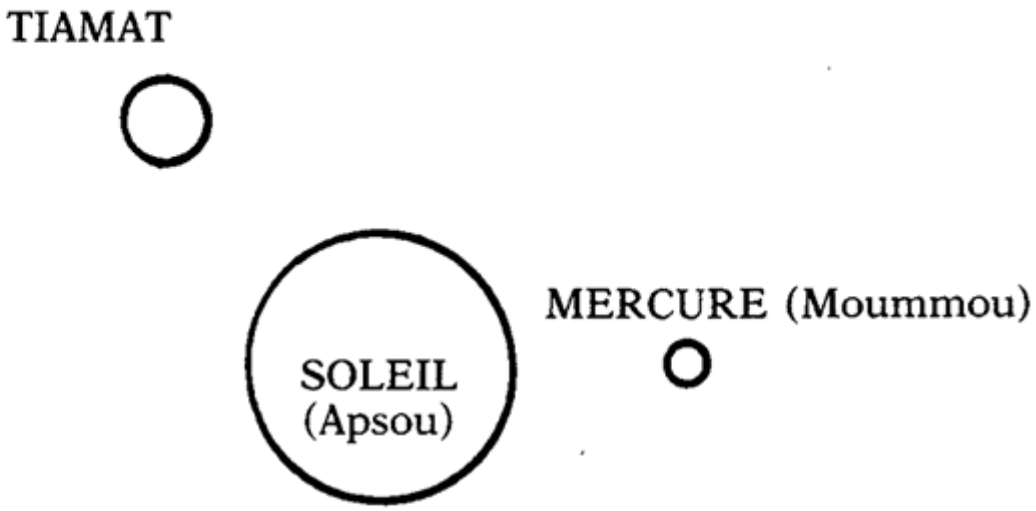
Le plus proche de lui est Moummou. Par la suite, à la lecture de l'épopée, il apparaît clairement que Moummou était l'aide de confiance et l'émissaire d'Apsou : une bonne description de Mercure, la petite planète qui court à grande vitesse autour de son maître géant. C'est, en effet, le concept que les anciens Grecs et les Romains se faisaient de leur dieu-planète Mercure : le messager rapide des dieux.

A une distance plus grande, se trouvait Tiamat. Elle était le "monstre" que, plus tard, Mardouk brisa en éclats — la planète "manquante". Mais, au commencement des temps, elle était la toute première Vierge-Mère de la première Trinité Divine. L'espace entre elle et Apsou n'était pas vide : il était plein des éléments originels d'Apsou et de Tiamat. Ces "eaux" "se mêlèrent ensemble" et une paire de dieux célestes — des planètes — fut créée dans l'espace entre Tiamat et Apsou.

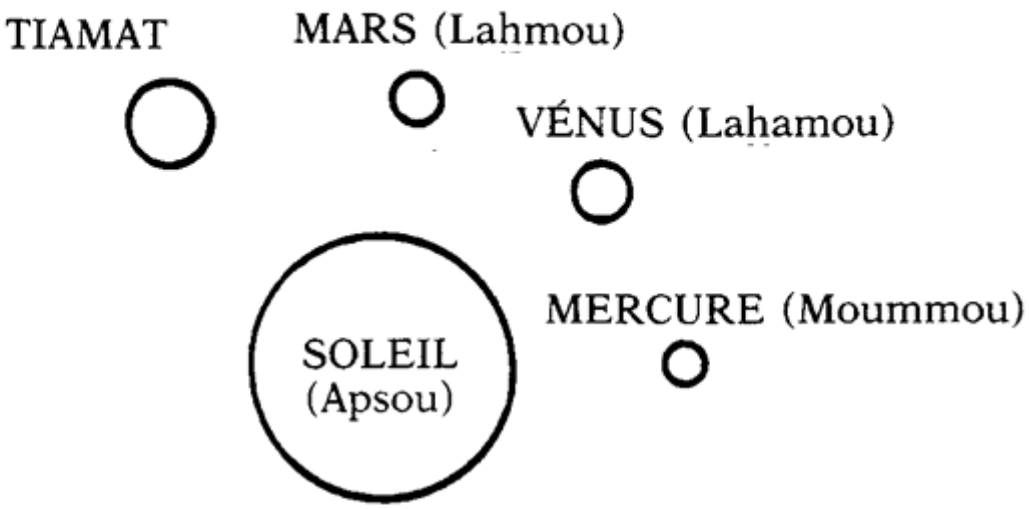
Leurs eaux furent mêlées ensemble...
Des dieux furent créés en leur milieu :
Le dieu LAHMOU et le dieu LAHAMOU naquirent;
Ils furent appelés par un nom.

Étymologiquement, les noms de ces deux planètes proviennent de la racine LHM ("faire la guerre"). Les anciens nous léguèrent la tradition que Mars était le dieu de la Guerre et Vénus à la fois la déesse de l'Amour et de la Guerre. LAHMOU et LAHAMOU sont, en effet, respectivement mot masculin et mot féminin; et, dans l'épopée, l'identité de ces deux dieux avec les planètes Mars et Vénus se confirme ainsi à la fois étymologiquement et mythologiquement. Il existe aussi une confirmation astronomique : en tant que "planète manquante", Tiamat était située au-delà de Mars. Mars et Vénus sont, en effet, situées dans

l'espace entre le Soleil et Tiamat. Nous pouvons le démontrer en nous servant d'une carte sumérienne du ciel.



I - Au commencement : Soleil, Mercure, "Tiamat".



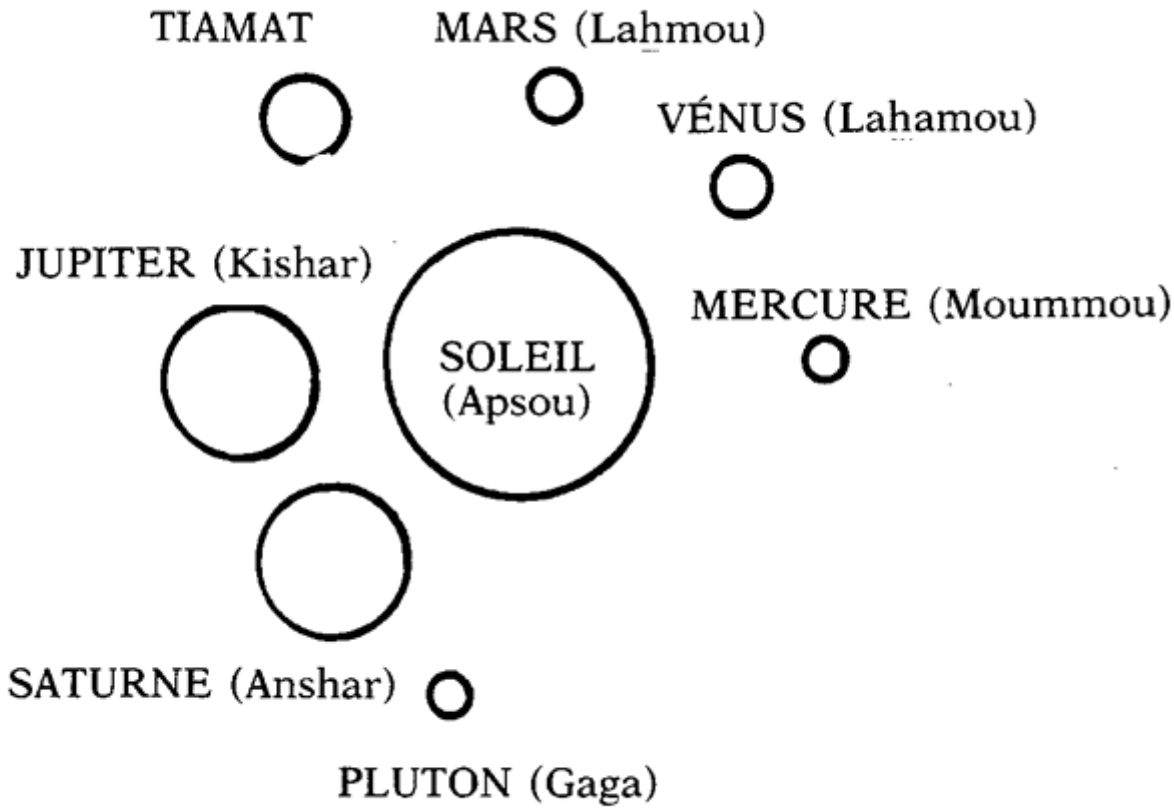
II - Les planètes Intérieures - Les "dieux en leur milieu" - se manifestent.
Soleil, Mercure, Vénus, Mars, "Tiamat"

Le processus de formation du système solaire se poursuivit. Lahmou et Lahamou — Mars et Vénus — furent créées, mais

Avant qu'ils ne grandissent en âge
Et en stature jusqu'à une taille voulue -
Dieu ANSHAR et Dieu KISHAR furent façonnés,
Les surpassant [en taille].
Au fur et à mesure que s'agrandirent les jours et que se multiplièrent les années,
Dieu ANOU devint leur fils — un rival de ses ancêtres.
Puis Anou, le premier né d'Anshar,
Comme son égal et à son image engendra NOUDIMMOUD.

L'acte ler de l'Épopée de la Création se déroule ainsi devant nos yeux avec une concision qui n'a d'égale que la précision du récit. Il nous est dit que Mars et Vénus ne devaient croître qu'à une taille limitée; mais, avant même que leur formation ne fût achevée, une autre paire de planètes fut créée. Toutes deux étaient des planètes majestueuses, comme leurs noms en témoignent : AN.SHAR ("prince, le premier des cieux") et KI.SHAR ("le premier des terres fermes"). Elles dépassèrent par leur taille la première paire, les "surpassant" en stature. La

description, les épithètes, et l'emplacement de cette deuxième paire permettent de les identifier facilement comme étant Saturne et Jupiter.

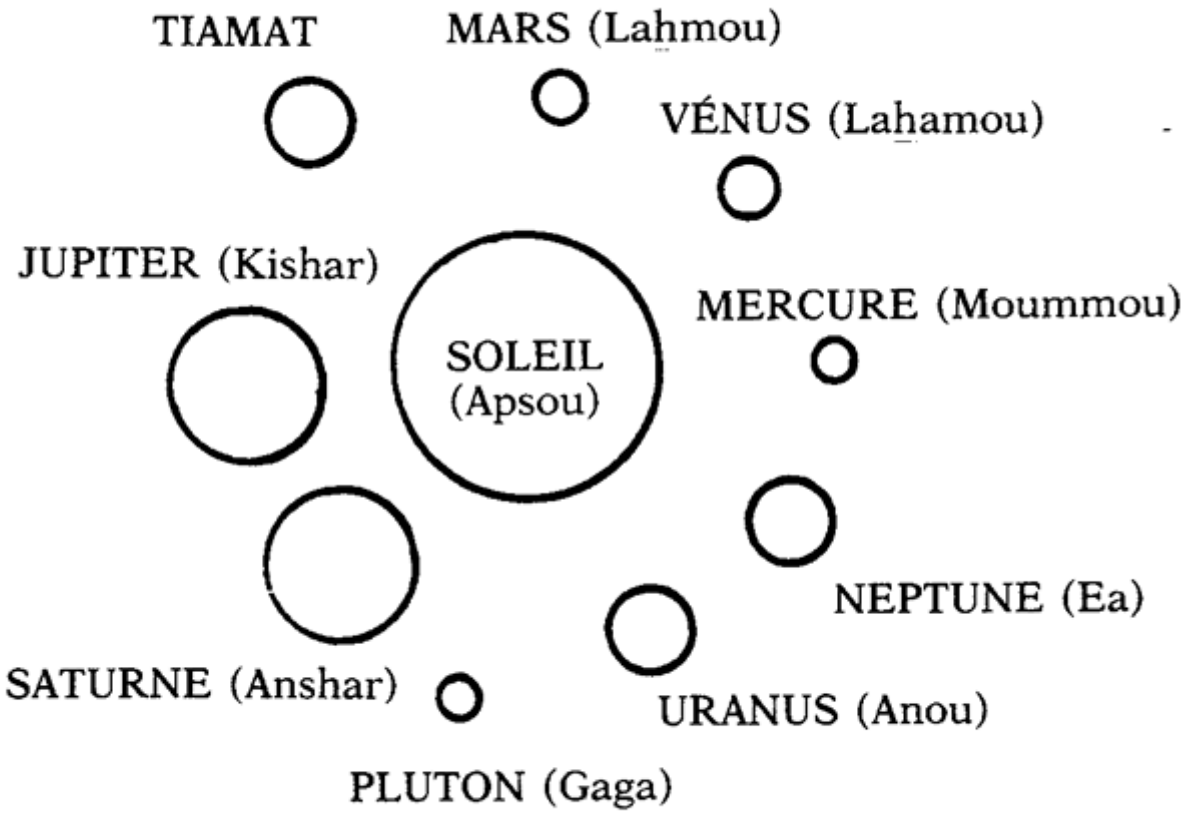


III - Le Shar - les planètes géantes sont créées ensemble avec leurs "émissaires". Soleil, Mercure, Vénus, Mars, "Tiamat", Jupiter, Saturne et Pluton

Un certain temps s'écoula ("les années se multiplièrent"), et une troisième paire de planètes vit le jour. ANOU vint en premier, plus petite qu'Anshar et Kishar ("leur fils"), mais plus grande que les premières planètes (en taille "un rival de ses ancêtres"), puis, à son tour, Anou engendra une planète jumelle, "son égale et son image". La version babylonienne lui donne le nom de NOUDIMMOUD, une épithète d'Ea/Enki. Une fois encore, les descriptions des tailles et des emplacements correspondent à la paire suivante des planètes connues dans notre système solaire, Uranus et Neptune.

Il y avait cependant encore une autre planète à introduire parmi ces planètes extérieures, celle que nous nommons Pluton. L'"Épopée de la Création" mentionne Anou comme étant "le premier-né d'Anshar", ce qui laisse entendre qu'il existait un autre dieu planétaire "né" d'Anshar/Saturne. L'épopée fait intervenir cette divinité céleste par la suite, lorsqu'elle conte comment Anshar chargea son émissaire GAGA de diverses missions vers les autres planètes. La fonction et la stature de Gaga est égale à celle de Moummou, l'émissaire d'Apsou ; cela conduit à remarquer les nombreuses similitudes entre Pluton et Mercure. Donc, Gaga était

Pluton. Mais, sur leur carte du ciel, les Sumériens situèrent Pluton, non pas au-delà de Neptune, mais à côté de Saturne, dont elle était l'"émissaire" ou le satellite (fig. 105).



IV - les deux dernières planètes viennent s'ajouter.
Soleil, Mercure, Vénus, Mars, "Tiamat", Jupiter, Saturne (et Pluton), Uranus, Neptune

Alors que l'Acte Ier de l'"Épopée de la Création" tirait à sa fin, le système solaire se composait du Soleil et de neuf planètes :

SOLEIL — *Apsou,* "celui qui existait depuis le commencement".
MERCURE — *Moummou,* "conseiller et émissaire d'Apsou".
VENUS — *Lahammou,* "dame des batailles".
MARS — *Lahmou,* "divinité de la guerre".
??? — *Tiamat,* "pucelle qui donne la vie".
JUPITER — *Kishar,* "le premier des terres fermes".
SATURNE — *Anshar,* "le premier des cieux".
PLUTON — *Gaga,* "conseiller et émissaire d'Anshar".
URANUS — *Anou,* "celui des cieux".
NEPTUNE — *Noudimmoud (Ea),* "créateur habile".

Où se trouvaient donc la Terre et la Lune ? Elle n'avaient pas encore été produites dans la collision cosmique à venir.

Avec la fin du drame majestueux de la naissance des planètes, les auteurs de l'Épopée de la Création lèvent à présent le rideau sur l'Acte II, un drame céleste tumultueux de planètes. A peine créée, la famille était loin d'avoir trouvé la stabilité. Les planètes gravitaient l'une vers l'autre; elles convergeaient sur Tiamat, perturbant et mettant en danger les corps célestes originaux.

Les frères divins se groupèrent ensemble;
Ils dérangèrent Tiamat lorsqu'ils déambulèrent d'avant en arrière.
Ils troublèrent le "ventre" de Tiamat
Par leurs singeries dans les demeures du ciel.
Apsou ne peut apaiser leurs clameurs;
Tiamat était sans mots devant leur conduite.
Leurs actes étaient détestables...
Leurs manières étaient intempestives.

Nous avons ici des références évidentes à leurs orbites irrégulières. Les nouvelles planètes "déambulèrent d'avant en arrière"; elles se rapprochèrent trop l'une de l'autre. ("se groupèrent ensemble"); elles interférèrent avec l'orbite de Tiamat; elles s'approchèrent trop près de son "ventre", leurs manières étaient "intempestives". Bien que Tiamat fût la seule en danger, Apsou, lui aussi, trouva "détestable" la conduite des planètes. Il annonça son intention de "détruire, d'écraser leurs façons d'être" au cours d'une séance secrète, où il fit part de son secret à Moummou. Mais ce "quoi qu'ils aient tramé entre eux" vint aux oreilles des dieux, et le complot qui s'ensuivit, visant à les détruire, les laissa bouche bée. Ea fut le seul à ne pas perdre la tête. Il imagina une stratégie pour "verser le sommeil sur Apsou". Une fois que les autres dieux célestes eurent approuvé le projet, Ea "dessina une carte très fidèle de l'univers" et il jeta un sort divin sur les eaux originelles du système solaire.

Quel était ce "sort" ou cette force exercée par "Ea" (la planète Neptune) — alors la planète la plus éloignée du centre — à partir de son orbite autour du soleil qui encerclait aussi toutes les autres planètes ? Sa propre orbite autour du soleil avait-elle un effet sur le magnétisme solaire et, ainsi, sur ses émissions radioactives ? Ou bien est-ce Neptune lui-même qui dégagea, lors de sa création, de considérables rayonnements d'énergie ? Quels que fussent ces effets, l'épopée les compare à une "immersion dans le sommeil" — un effet calmant sur Apsou (le soleil). Même "Moummou, le Conseiller, se trouva impuissant à se gouverner."

Ainsi, dans le conte biblique de Samson et Dalila, le héros — succombant au sommeil — pouvait facilement se faire déposséder de ses pouvoirs. Pour dérober à Apsou le rôle créateur, Ea se déplaça rapidement. Mettant fin, semble-t-il, aux immenses projections de matière originelle du soleil, Ea/Neptune "retira le diadème d'Apsou, enleva sa cape d'aura". Apsou fut "vaincu". Moummou dut cesser son vagabondage. Il fut "attaché et abandonné", planète sans vie liée aux côtés de son maître.

En privant le soleil de sa créativité — arrêt du processus d'émission d'énergie et de matière propre à former d'autres planètes —, les dieux apportèrent au système solaire une paix temporaire. La victoire fut encore plus marquée lorsque le sens et l'emplacement d'Apsou furent modifiés. Dorénavant, cette épithète s'appliqua à la "Demeure d'Ea". Toute planète supplémentaire ne pouvait être issue à présent que du nouvel Apsou, de "la Profondeur" — les lointaines limites de l'espace faisant face à la planète la plus éloignée du centre.

Combien de temps se passa-t-il avant que la paix céleste fût à nouveau rompue ? L'épopée ne le dit pas. Mais, après une petite pause, elle continue et lève le rideau sur l'acte III :

Dans la salle des Oracles, le lieu des Destinées,
Un dieu fut engendré, le plus habile et le plus sage des dieux;
Dans le coeur de la Profondeur, MARDOUK fut créé.

Un nouveau "dieu" céleste — une nouvelle planète — rejoint la distribution. Elle fut créée dans la Profondeur, très loin dans l'espace, dans une zone où le mouvement orbital — "destinée" d'une planète — lui avait été communiqué. Elle fut attirée dans le système solaire par la planète la plus éloignée du centre : "Celui qui l'engendra fut Ea" (Neptune). La nouvelle planète donna un véritable spectacle :

Séduisante était son apparence, étincelant l'éclat de ses yeux;
Royale était sa démarche, majestueuse comme jadis...
Extrêmement exalté au-dessus des dieux, surpassant tout...
Il était le plus altier des dieux, surprenant de taille;
Ses membres étaient énormes, il était extrêmement haut.

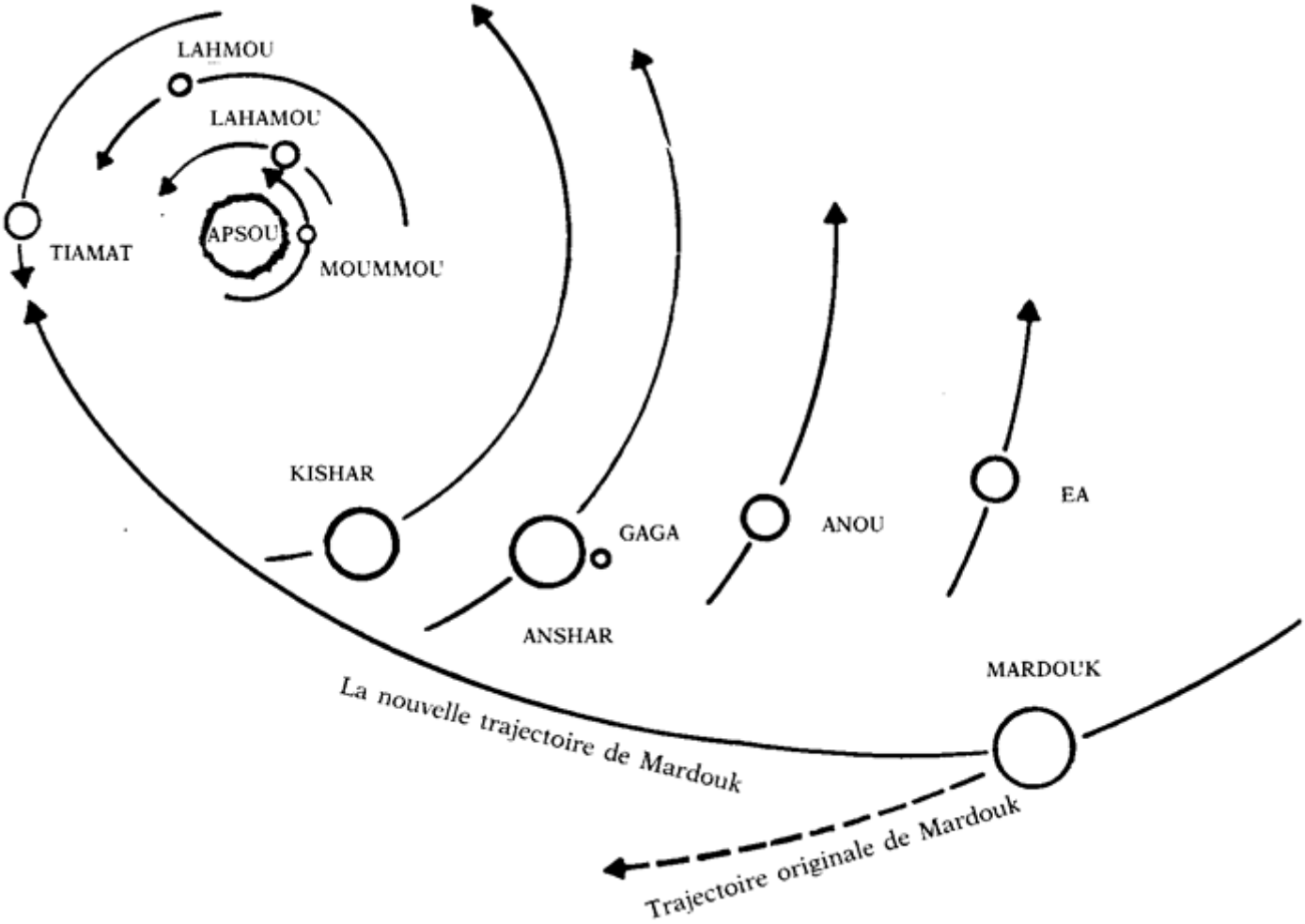
Venant de l'espace lointain, Mardouk n'était encore qu'une planète à peine née, crachant des flammes, émettant des radiations. "Quand il remuait les lèvres, le feu jaillissait."

Lorsque Mardouk s'approcha des autres planètes, "elles lancèrent sur lui leurs flammes terrifiantes" et il s'illumina, "vêtu d'une auréole de dix dieux". Son approche déclencha des émissions électriques ou d'autre nature à partir des autres membres du système solaire. Un seul mot suffit ici à confirmer notre décryptage de l'Épopée de la Création : *dix* corps célestes l'attendaient — le soleil et neuf autres planètes.

Le récit de l'épopée nous entraîne alors dans la course effrénée de Mardouk. Il passe tout d'abord par la planète Ea/Neptune, planète qui l'"engendra" et qui l'attira dans le système solaire. Au fur et à mesure qu'il se rapproche de Neptune, la force de gravitation de cette planète sur le nouvel arrivant s'amplifie. Elle arrondit le chemin de Mardouk, "le rendant propre à son but".

Mardouk devait être encore très malléable. Lorsqu'il passa par Ea/Neptune, cette attraction le gonfla d'un côté comme s'il avait "une deuxième tête". A son passage, aucune partie de son corps ne fut cependant arrachée. Mais, quand Mardouk atteignit le voisinage de Anou/Uranus, des morceaux de matière commencèrent à se détacher puis formèrent quatre satellites autour de lui. "Anou intervint, façonna les quatre côtés et remit leur puissance au conducteur de l'hôte." Appelés "vents", les quatre furent placés en orbite autour de Mardouk, "tourbillonnante telle la tornade".

L'indication du passage, tout d'abord par Neptune puis par Uranus, montre que Mardouk entrait dans le système solaire, non pas dans la direction de mouvement du système orbital (sens contraire aux aiguilles d'une montre), mais dans la direction opposée. Continuant sa course, la planète fut bientôt sujette aux immenses forces magnétiques et gravitationnelles du géant Anshar/Saturne, puis à celles de Kishar/Jupiter. Sa trajectoire s'incurva plus encore vers le centre du système solaire, vers Tiamat.



L'indication du passage, tout d'abord par Neptune puis par Uranus, montre que Mardouk entrait dans le système solaire, non pas dans la direction de mouvement du système orbital (sens contraire aux aiguilles d'une montre), mais dans la direction opposée. Continuant sa course, la planète fut bientôt sujette aux immenses forces magnétiques et gravitationnelles du géant Anshar/Saturne, puis à celles de Kishar/Jupiter. Sa trajectoire s'incurva plus encore vers le centre du système solaire, vers Tiamat.

L'approche de Mardouk eut tôt fait de perturber Tiamat et les planètes intérieures (Mars, Vénus, Mercure). "Il fit naître des courants, perturba Tiamat. Les dieux n'étaient pas tranquilles, portés comme par un orage."

Quoique certains vers du texte ancien aient été en partie abîmés à cet endroit, nous pouvons tout de même lire que la planète qui se rapprochait "dilua leurs organes vitaux... pinça leurs yeux". Tiamat elle-même "s'avança, très désemparée". Son orbite, manifestement, était perturbée.

La force de gravitation de la grande planète approchante commença à arracher des morceaux de Tiamat. De son noyau, sortirent onze "monstres", une foule "hurlante et rageuse" de satellites qui "se séparaient" de son corps et "marchaient aux côtés de Tiamat". Se préparant à affronter l'attaque de Mardouk, Tiamat "les couronna d'auréoles" leur donnant apparence de "dieux" (planètes).

Le satellite principal de Tiamat acquiert une importance toute particulière dans l'épopée et dans la cosmogonie mésopotamienne. On le baptisa KINGOU "le premier-né parmi les dieux qui formaient son assemblée".

Elle exalta Kingou,
En leur centre, elle le fit grand...
Le haut commandement de la bataille
Elle plaça en ses mains.

Soumis à des forces de gravitation contraires, ce grand satellite de Tiamat commença à dériver vers Mardouk. Le fait même que fut accordée à Kingou une Tablette des Destinées — une orbite planétaire — perturba tout particulièrement les planètes extérieures. Qui donc avait accordé à Tiamat le droit de créer d'autres planètes ? demanda Ea. Il s'en remit à Anshar, le géant Saturne.

Tout ce qu'avait ourdi Tiamat, il le lui répéta :
« ...elle a formé une Assemblée et elle est folle furieuse...
elle a ajouté des armes sans égales, enfanté des dieux-monstres...
en tout onze de cette espèce, elle donna naissance;
parmi les dieux qui formaient son Assemblée,
elle éleva Kingou, son premier-né, au rang de chef...
elle lui donna une Tablette des Destinées, l'attacha à sa poitrine. »

Se tournant vers Ea/Neptune, Anshar/Saturne lui demanda s'il pouvait aller se débarrasser de Kingou. Une cassure dans les tablettes nous empêche de lire la réponse. Mais, apparemment, Ea/Neptune ne donna pas satisfaction à Anshar/Saturne, car le texte qui suit décrit Anshar/Saturne se tournant vers Anou/Uranus afin de savoir s'il pouvait "aller affronter Tiamat". Mais Anou/Uranus "fut incapable de lui tenir tête et rebroussa chemin".

Dans les cieux agités, une confrontation se prépare; les dieux se désistent, les uns après les autres. N'y aura-t-il personne pour livrer bataille à la furieuse Tiamat ?

Mardouk, étant passé devant Neptune et Uranus, s'approche à présent d'Anshar (Saturne) et de ses grands anneaux. Cela donne une idée à Anshar/Saturne : "Celui qui est puissant sera notre Vengeur; celui qui met de l'ardeur à se battre; Mardouk le héros !" A proximité des anneaux de Saturne ("il embrassa les lèvres d'Anshar"), Mardouk répond :

« Si, moi, votre Vengeur
Doit vaincre Tiamat et sauver vos vies -
Convenez d'une Assemblée pour proclamer ma Destinée suprême ! »

La condition était audacieuse, mais simple : Mardouk et sa destinée — son orbite autour du soleil — devait être suprême parmi tous les dieux célestes. C'est alors que Gaga, le satellite de Anshar/Saturne — le futur Pluton — se vit détaché de sa course :

Anshar ouvrit sa bouche,
A Gaga, son Conseiller, il adressa un mot...
« Mets-toi en route, Gaga,
tiens tête aux dieux,

et ce que je vais te dire
tu leur répéteras. »

Passant par les autres planètes/dieux, Gaga/Pluton les exhorta de "fixer vos décrets pour Mardouk". La décision fut comme prévue : les dieux n'étaient que trop heureux de laisser aller un autre régler l'affaire à leur place. "Mardouk est roi !" crièrent-ils, et ils l'invitèrent à ne pas perdre plus de temps : "Va et tranche la vie de Tiamat !"

Le rideau se lève sur l'acte IV, la bataille céleste.

Les dieux ont décidé de la "destinée" de Mardouk. Leurs gravitations mises en commun ont déterminé à présent la voie de l'orbite de Mardouk afin qu'il ne puisse emprunter qu'une seule direction : celle d'une "bataille", une collision avec Tiamat.

En vrai guerrier, Mardouk se munit de tout un ensemble d'armes. Il emplit son corps d'une "flamme ardente"; "il fabriqua un arc... y attacha une flèche... devant lui, il fixa l'éclair". Puis "il confectionna un filet pour sur le champ saisir Tiamat". Il s'agit ici de noms courants pour désigner ce qui n'a pu être que des phénomènes célestes : la décharge d'éclairs électriques lors de la convergence des deux planètes, la force de gravité (un filet) de l'une sur l'autre.

Mais les armes principales de Mardouk étaient ses satellites, les quatre "vents" qu'Uranus lui avait fournis quand il passa près de cette planète : le Vent du Sud, le Vent du Nord, le Vent de l'Est, le Vent de l'Ouest. Passant à présent proche des géants, Saturne et Jupiter — et soumis à leurs formidables forces de gravité —, Mardouk "engendra" 3 satellites de plus — Vent du Mal, Tourbillon de Vent et Vent sans Égal.

Se servant de ses satellites comme d'un "char d'orage", il "envoya les vents qu'il avait engendrés, tous les sept". Les adversaires étaient prêts pour la bataille.

Le Seigneur avança, suivit sa course;
Il dirigea son Visage vers le furieux Tiamat...
Le Seigneur s'approcha pour scruter l'intérieur de Tiamat —
Le projet de Kingou, son compagnon, il perçut.

Mais, au fur et à mesure que les planètes se rapprochaient, la course de Mardouk devint irrégulière :

Alors qu'il persiste à observer, sa course est perturbée,
Sa direction distraite, ses actes sont confus.

Même les satellites de Mardouk commencèrent de dévier de leur course :

Quand les dieux, ses aides,
Qui marchaient à ses côtés,
Virent le vaillant Kingou, leur vision se brouilla.

Les combattants allaient-ils, après tout, se manquer ?

Mais le sort était jeté, leurs courses étaient irrévocablement programmées pour provoquer leur collision. "Tiamat émit un rugissement"... "le Seigneur souleva l'orage qui inonde, son arme

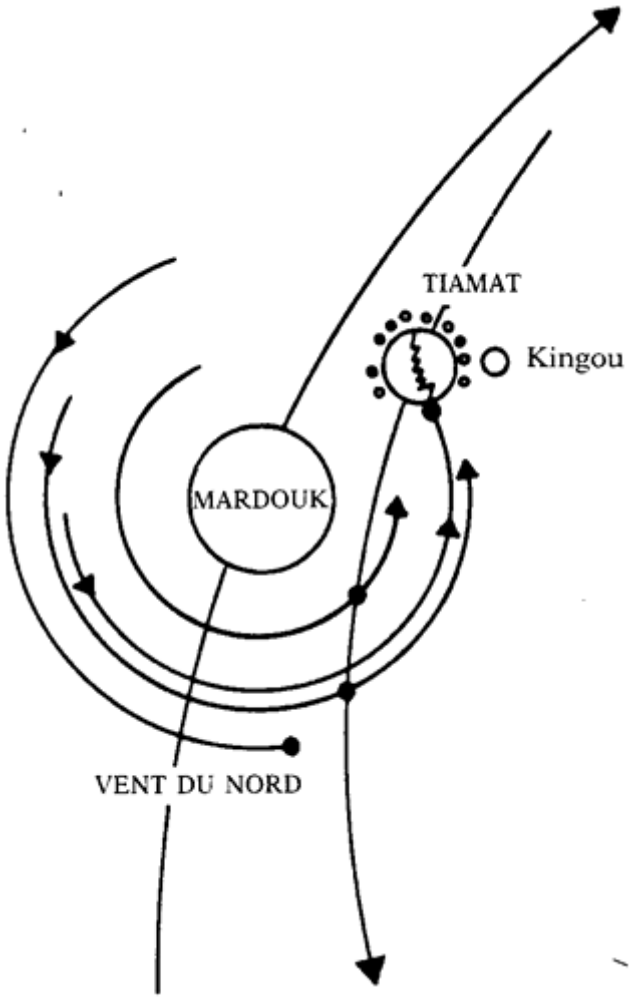
puissante". La "fureur" de Tiamat grandissait à l'approche de Mardouk; "les racines de ses jambes tremblaient dans un mouvement de va-et-vient." Elle se mit à jeter des "sorts" contre Mardouk, le même genre d'ondes célestes dont Ea/Neptune s'était servi auparavant contre Apsou/Soleil et Moummou/Mercure. Mais Mardouk continua d'avancer vers elle.

Tiamat et Mardouk, les plus sages des dieux,
Avancèrent l'un contre l'autre;
Ils se précipitaient vers un unique combat,
Ils s'approchaient pour se battre.

L'épopée décrit alors la bataille céleste à la suite de laquelle le Ciel et la Terre furent créés.

Le Seigneur déploya son filet pour l'y enfermer;
Le Vent du Mal, le plus loin derrière, il lui jeta au visage.
Comme elle, Tiamat, ouvrait la bouche pour le dévorer —
Il fit entrer le Vent du Mal, pour qu'elle ne puisse clore les lèvres.
Les féroces Vents de Tempête se jetèrent alors sur son ventre;
Son corps perdit toute forme. Sa bouche s'était grande ouverte.
Il la transperça d'une flèche, qui déchira son ventre,
Qui perça ses entrailles, incisa sa matrice.
L'ayant ainsi assujettie, il éteignit son souffle de vie.

Voici donc une théorie des plus originales pour expliquer les énigmes célestes auxquelles nous nous heurtons. Un système solaire instable, composé du soleil et de neuf planètes, fut envahi par une grande planète telle une comète venue de l'espace. Elle rencontra d'abord Neptune; puis, passant près d'Uranus, du géant Saturne et de Jupiter, sa course s'incurva profondément vers le centre du système solaire et enfanta sept satellites. Elle était vouée sans appel à une collision avec Tiamat, la planète qui venait en ligne, juste après.



Voici donc une théorie des plus originales pour expliquer les énigmes célestes auxquelles nous nous heurtons. Un système solaire instable, composé du soleil et de neuf planètes, fut envahi par une grande planète telle une comète venue de l'espace. Elle rencontra d'abord Neptune; puis, passant près d'Uranus, du géant Saturne et de Jupiter, sa course s'incurva profondément vers le centre du système solaire et enfanta sept satellites. Elle était vouée sans appel à une collision avec Tiamat, la planète qui venait en ligne, juste après.
A) Les "vents" de Mardouk frappent Tiamat et ses "hôtes" (dirigés par Kingou).

A) Les "vents" de Mardouk frappent Tiamat et ses "hôtes" (dirigés par Kingou).

Mais les deux planètes n'entrèrent pas en collision, ce qui constitue un fait d'une très grande importance astronomique : les satellites de Mardouk — et non Mardouk lui-même — s'écrasèrent contre Tiamat. Ils "déformèrent" le corps de Tiamat, Mardouk tira une "flèche", "un éclair divin", "une énorme décharge d'électricité" qui jaillit telle une étincelle du corps de Mardouk chargé d'énergie, la planète "emplie d'éclat". Se frayant un chemin à travers les entrailles de Tiamat, il "éteignit son souffle de vie", c'est-à-dire neutralisa les champs et forces électriques et magnétiques de Tiamat, et les "éteignit".

La première rencontre entre Mardouk et Tiamat la laissa fissurée et sans vie. Mais son ultime destin devait être déterminé par leurs rencontres futures. Kingou, principal satellite de Tiamat dut faire l'objet d'une action différente. Mais le sort des dix autres plus petits satellites de Tiamat fut déterminé sur le champ.

Après qu'il eut abattu Tiamat, le chef,
Sa bande fut brisée, ses hôtes cassés.
Les dieux, ses aides qui marchaient à ses côtés,
Tremblants de peur,
Firent volte-face afin de se sauver et de préserver leur vie.

Pouvons-nous identifier ces hôtes "brisés... cassés" qui "tremblèrent et tournèrent leurs dos", c'est-à-dire changèrent de direction ?

Ce faisant, nous apportons une explication à une autre énigme de notre système solaire : le phénomène des comètes. Ces minuscules globes de matière qu'on appelle également "les membres rebelles" du système solaire ne semblent obéir à aucune des règles de trajectoire normale. Les orbites des planètes placées autour du Soleil sont, à l'exception de Pluton, presque circulaires. Les orbites des comètes sont de forme allongée, et, dans la plupart des cas, dans une telle mesure que certaines d'entre elles disparaissent de notre vue pendant des centaines, voire des milliers d'années. Les planètes (hormis Pluton) sont en orbite autour du Soleil sur un même plan. Les orbites des comètes se situent sur de nombreux plans différents. Plus important encore, alors que toutes les planètes connues tournent autour du Soleil dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, de nombreuses comètes évoluent dans le sens direct.

Les astronomes sont incapables de dire quelle est la force ou l'événement à l'origine des comètes, et ce qui les précipita dans leurs étranges orbites. Notre réponse est nette : Mardouk. Allant à grande allure dans la direction opposée, sur son plan orbital propre, il brisa, cassa les hôtes de Tiamat dont il fit de petites comètes et leur imposa sa force de gravité, son soi-disant filet :

Jetés dans le filet, ils se retrouvèrent piégés...
Toute la bande de démons qui avaient marché à ses côtés
Il mit aux fers, leur lia les mains...
Étroitement encerclés, ils ne purent s'enfuir.

Au terme de la bataille, Mardouk retira à Kingou la Tablette des Destinées (l'orbite indépendante de Kingou) et l'attacha à sa propre poitrine : sa course était à jamais prise en orbite autour du soleil. Dorénavant, Mardouk devrait toujours retourner aux lieux de la bataille céleste.

Ayant "vaincu" Tiamat, il continua de voguer dans les cieux, dans l'espace, autour du soleil et dut reprendre sa course de retour par le même chemin des planètes extérieures : Ea/Neptune, "dont Mardouk accomplit le désir", Anshar/Saturne "à qui Mardouk assura le triomphe". Puis sa nouvelle voie orbitale fit revenir Mardouk sur les lieux de son triomphe "pour renforcer son emprise sur les dieux vaincus", Tiamat et Kingou.

Au moment où le rideau s'apprête à se lever sur l'acte V, ce sera là — et là seulement — que le récit biblique de la Genèse rejoint l'"Épopée de la Création" mésopotamienne; car c'est à ce moment précis seulement que l'histoire de la création du Ciel et de la Terre commença.

Ayant achevé sa toute première orbite autour du Soleil, Mardouk "revint alors à Tiamat, qu'il avait subjuguée".

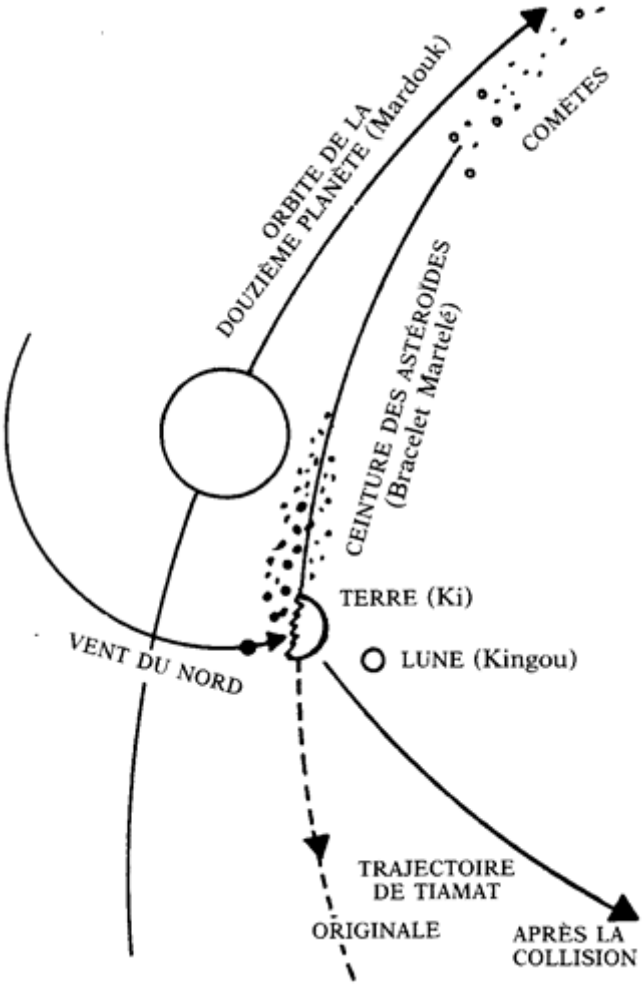
Le Seigneur s'arrêta afin de contempler son corps sans vie.
Afin de diviser le monstre, il eut un habile plan,
Puis, comme une moule, il la fendit en deux.

Mardouk alors frappa lui-même la planète vaincue, fendant Tiamat en deux, tranchant son "crâne" ou sa partie supérieure. Puis un autre satellite de Mardouk, celui nommé Vent du Nord, heurta la moitié séparée. Le coup très dur porta cette partie — destinée à devenir la Terre — jusqu'à une orbite où aucune planète n'était encore jamais allée :

Le Seigneur foula la partie arrière de Tiamat;
Avec son arme il en détacha le crâne;
Il trancha les canaux de son sang;
Et força le Vent du Nord à le porter
Vers des lieux alors inconnus.

La Terre avait été créée !

Une autre destinée fut réservée à la partie inférieure. Au deuxième tour sur son orbite, Mardouk, lui-même, la frappa, la réduisit en mille morceaux.



Une autre destinée fut réservée à la partie inférieure. Au deuxième tour sur son orbite, Mardouk, lui-même, la frappa, la réduisit en mille morceaux.
B) Tiamat a été fendue : sa moitié fracassée forme les Cieux — La Ceinture des Astéroïdes.

L'autre moitié, la Terre, est projetée sur une nouvelle orbite par le satellite de Mardouk "Vent du Nord". Kingou, le satellite principal de Tiamat devient la Lune de la Terre; ses autres satellites sont devenus des comètes.

B) Tiamat a été fendue : sa moitié fracassée forme les Cieux — La Ceinture des Astéroïdes.
L'autre moitié, la Terre, est projetée sur une nouvelle orbite par le satellite de Mardouk "Vent du Nord". Kingou, le satellite principal de Tiamat devient la Lune de la Terre; ses autres satellites sont devenus des comètes.

Son [autre] moitié, il en fit un écran pour les cieux :
Les enchaînant ensemble, il les plaça comme gardes...
Il tordit la queue de Tiamat pour en faire la Grande Bande telle un bracelet.

Les pièces de cette moitié brisée furent martelées pour devenir un "bracelet" dans les cieux, servant d'écran entre les planètes intérieures et les planètes extérieures. Elles furent étalées en une "grande bande". Ainsi fut créée la ceinture des astéroïdes.

Les astronomes et les physiciens reconnaissent l'existence de grandes différences entre les planètes intérieures, ou "terrestres" (Mercure, Vénus, la Terre et sa Lune, et Mars) et les planètes extérieures (Jupiter et au-delà), deux groupes séparés par la ceinture des astéroïdes. On trouve à présent dans l'épopée sumérienne une ancienne reconnaissance de ces phénomènes.

De plus, il nous est offert — pour la première fois — une explication cosmogonique scientifique des événements célestes qui aboutirent à la disparition de la planète "manquante" et à la création qui s'ensuivit de la ceinture des astéroïdes (plus les comètes) et de la Terre. Après que plusieurs de ses satellites et ses éclairs électriques eurent brisé Tiamat en deux, un autre satellite de Mardouk aiguillonna sa moitié supérieure sur une nouvelle orbite pour en faire notre planète Terre; puis, au deuxième tour de sa nouvelle orbite, Mardouk fracassa la partie inférieure et étendit les morceaux dans une grande bande céleste.

Toute l'énigme que nous avons introduite auparavant trouve ses réponses dans l'"Épopée de la Création" telle que nous l'avons déchiffrée. De plus, nous tenons aussi une réponse à la question de savoir pourquoi les continents de la Terre sont tous concentrés d'un seul côté, alors qu'à l'opposé, il existe une cavité profonde (le lit de l'océan Pacifique). Les références constantes aux "eaux" de Tiamat nous donnent aussi de bonnes indications. Elle était appelée le Monstre d'Eau, et il est raisonnable de penser que la Terre, faisant partie de Tiamat, soit également dotée de ces eaux... En effet, certains savants modernes décrivent la Terre comme la "planète Océan", car elle est la seule connue dans notre système solaire à bénéficier de ces eaux qui donnent la vie.

Aussi nouvelles que ces théories cosmologiques puissent nous sembler, elles furent acceptées, en tant que fait établi, par les prophètes et les sages dont on trouve les paroles tout au long de l'Ancien Testament. Le prophète Isaïe rappelle que, dans "les premiers jours", lorsque la puissance du Seigneur "tailla le Hautain, il fit pivoter le monstre d'eau, assécha les eaux de *Tehom-Raba*". Appelant le Seigneur Yahvé "mon premier roi", le Psalmiste exprima en quelques vers la cosmogonie de l'Épopée de la Création. "Par ta puissance, tu dispersas les eaux; tu brisas le chef des monstres d'eau". Job rappela comment ce Seigneur céleste frappa aussi "les assistants du Hautain"; et, avec une sophistication astronomique impressionnante, il exalta le Seigneur qui :

La voûte martelée étendit à la place de *Tehom*,
La Terre suspendue dans le néant...
Ses pouvoirs arrêtèrent les eaux,
Son énergie le Hautain fendit;
Son Vent mesura le Bracelet Martelé;
Sa main éteignit le dragon serpentant.

Les spécialistes de la Bible reconnaissent à présent que le *Tehom* hébreu ("profondeur d'eau") vient de Tiamat; que *Tehom-Raba* signifie "grande Tiamat", et que la compréhension biblique des événements originels est fondée sur les épopées cosmologiques sumériennes. D'abord et avant tout, il est clair que l'on trouve parmi ces parallèles les premiers vers du livre de la Genèse décrivant comment le Vent du Seigneur errait au-dessus des eaux de *Tehom*, et comment la foudre du Seigneur (Mardouk, dans la version babylonienne) illumina les ténèbres de l'espace quand elle vint heurter et fendre Tiamat, créant la Terre et le *Rakia* (littéralement le "bracelet martelé"). Cette bande céleste (traduite jusqu'ici par "firmament") est appelée le "Ciel".

Le livre de la Genèse (1, 8) cite explicitement que c'est ce "bracelet martelé" que le Seigneur avait nommé "Ciel" (*shamaim*) . Les textes akkadiens appellent aussi cette zone céleste le "bracelet martelé" (*rakkis*) et décrivent comment Mardouk étendit la partie inférieure de Tiamat jusqu'à ce qu'il en joignît une extrémité à l'autre, et l'attachât en un grand cercle permanent. Les sources sumériennes ne laissent aucun doute que ce "Ciel" ainsi désigné, aussi distinct soit-il du concept général de cieux et d'espace, était la ceinture des astéroïdes.

Notre Terre et la ceinture des astéroïdes sont "le Ciel et la Terre" des références à la fois mésopotamiennes et bibliques, créés lorsque Tiamat fut démembrée par le Seigneur céleste.

Après que le Vent du Nord de Mardouk eut poussé la Terre jusqu'à son nouvel emplacement céleste, la Terre obtint sa propre orbite autour du soleil (dont les saisons résultent) et reçut son mouvement de rotation axiale (nous donnant le jour et la nuit). Les textes mésopotamiens proclament qu'une des tâches de Mardouk, après qu'il eut créé la Terre, fut, en effet, d'avoir "alloué (à la Terre) les jours du soleil et d'avoir établi les limites du jour et de la nuit". Les concepts de la Bible sont identiques:

Et Dieu dit:
« Qu'il y ait des Lumières dans le Ciel martelé,
afin de diviser le Jour et la Nuit;
et laisssons-les être des signes célestes
et pour les Saisons et pour les Jours et pour les Années. »

Les savants modernes pensent qu'une fois la Terre devenue planète, elle fut une boule bouillante de volcans en éruption remplissant les cieux de brumes et de nuages. Dès que les températures commencèrent à se refroidir, les vapeurs se transformèrent en eau, divisant la face de la Terre en terres sèches et en océans.

La cinquième tablette d'*Enuma Elish*, bien que très mutilée, nous fait part des mêmes données scientifiques. Se référant à l'éruption de lave comme le "crachat" de Tiamat, l'Épopée de la Création situe correctement ce phénomène avant la formation de l'atmosphère, des océans de la Terre et des continents. Après que les "nuages d'eau furent rassemblés", les océans commencèrent à se former, et les "fondations" de la Terre — ses continents — furent élevés.

Lorsque "la fabrication de froid" — un refroidissement — eut lieu, la pluie, la brume apparurent. Pendant ce temps, le "crachat" continua de jaillir, "faisant couche sur couche", formant la topographie de la Terre.

Une fois encore, le parallèle de la Bible est évident :

Et Dieu dit:
« Que les eaux sous les cieux se rassemblent,
à un endroit, et que les terres sèches apparaissent. »
Et il en fut ainsi.

Dès lors, la Terre, avec les océans, les continents et une atmosphère, était prête pour la création de montagnes, de rivières, de sources et de vallées. Attribuant toute la Création au Seigneur Mardouk, *Enuma Elish* poursuit ainsi sa narration :

Mettant la tête de Tiamat [la Terre] en place,
Il y éleva les montagnes.
Il fit jaillir les sources, pour alimenter les torrents.
Il lâcha de ses yeux le Tigre et l'Euphrate.
Il forma les hautes montagnes de ses tétons,
Il creusa des sources pour les puits, pour en tirer l'eau.

En parfait accord avec le résultat des recherches modernes, à la fois le livre de la Genèse, *Enuma Elish*, ainsi que d'autres textes mésopotamiens qui s'y rapportent, situèrent le commencement de la vie sur Terre dans les eaux, suivi par "les créatures qui nagent" et "les oiseaux qui volent". Alors seulement, les "créatures vivantes selon leurs espèces : le bétail et les choses rampantes et les bêtes" apparurent sur Terre, culminant avec l'apparition de l'homme — l'acte final de la Création.

Dans ce nouvel ordre céleste sur Terre, Mardouk "fit apparaître la divine Lune... pour qu'elle marque les nuits et définisse les jours de chaque mois".

Qui était ce dieu céleste ? Il est nommé SHESH.KI ("dieu céleste qui protège la Terre"). Jamais auparavant il n'a été fait mention dans l'Épopée d'une planète ainsi nommée; or la voici, "elle est à l'intérieur de sa pression céleste [champ de gravitation]. Que veut dire elle"; Tiamat ? Ou bien la Terre ?

Les rôles et les références à Tiamat et à la Terre semblent être interchangeables. La Terre est Tiamat réincarnée. La Lune est appelée "protecteur" de la Terre; c'est exactement le nom que Tiamat donnait à Kingou, son satellite principal.

Dans l'Épopée de la Création, Kingou n'est pas — cela est clairement précisé — dans "l'armée" de Tiamat qui fut brisée, éparpillée et placée en tant que comète en mouvement inverse autour du soleil. Après que Mardouk eut accompli sa première orbite et fut revenu à la scène de la bataille, il décréta le destin séparé de Kingou :

Et Kingou, qui était devenu le principal parmi eux,
Il fit rétrécir;
Il le compta comme dieu DUG.GA.E.

Il lui prit la Tablette des Destinées,
Pas légalement la sienne.

Mardouk ne détruisit donc pas Kingou. Il le punit en lui retirant l'orbite indépendante que Tiamat lui avait octroyée lorsqu'il avait augmenté de taille. Kingou, réduit à une taille plus petite, continua à être un "dieu" — un membre planétaire de notre système solaire. Sans orbite, il ne pouvait que devenir à nouveau un satellite. Lorsque la partie supérieure de Tiamat fut envoyée sur une nouvelle orbite (telle la nouvelle planète Terre), nous supposons que Kingou fut entraîné par ce mouvement. **Nous pensons que notre Lune est Kingou, l'ancien satellite de Tiamat.**

Transformé en un *duggae* céleste, Kingou fut dépouillé de ses éléments "vitaux" — atmosphère, eaux, matière radioactive; il diminua de taille et devint "une masse d'argile sans vie". Ces termes sumériens décrivent avec justesse notre Lune sans vie, dont l'histoire fut récemment découverte, et le sort auquel fut voué ce satellite qui commença en tant que KIN.GOU ("grand émissaire") et devint DUG.GA.E ("pot de plomb").

L.W. King (*"The Seven Tablets of Creation"*) fit état de l'existence de trois fragments, provenant d'une tablette astronomique et mythologique, qui présentaient une autre version de la bataille de Mardouk avec Tiamat, dans laquelle se trouvaient des vers ayant trait à la manière dont Mardouk envoya Kingou en mission : "Kingou, son époux, avec une arme non guerrière, il découpa... Il prit les Tablettes de la Destinée des mains de Kingou." Une autre tentative de B. Landsberger (en 1923, dans *"Archiv für Keilschriftforschung"*) d'éditer et de traduire complètement le texte démontra l'interchangeabilité des noms de Kingou/Ensou/Lune.

De tels textes nous confirment, non seulement la conclusion que le satellite principal de Tiamat devint notre Lune, mais ils expliquent aussi les découvertes de la NASA quant à une immense collision "lorsque des corps célestes de la taille de grandes villes vinrent s'écraser sur la Lune". Les trouvailles de la NASA et le texte découvert par L.W. King décrivent la Lune comme "la planète qui fut dévastée".

Des sceaux-rouleaux ont été trouvés, décrivant la bataille céleste et montrant Mardouk combattant une féroce divinité féminine. Une de ces illustrations nous montre Mardouk lançant sa foudre à Tiamat, avec Kingou, distinctement identifié comme la Lune, essayant de protéger Tiamat, son créateur.

Des sceaux-rouleaux ont été trouvés, décrivant la bataille céleste et montrant Mardouk combattant une féroce divinité féminine. Une de ces illustrations nous montre Mardouk lançant sa foudre à Tiamat, avec Kingou, distinctement identifié comme la Lune, essayant de protéger Tiamat, son créateur.

Cette représentation qui fournit l'évidence que la Lune de la Terre et Kingou sont le même satellite est rehaussée par l'étymologie du nom du dieu SIN, devenu associé par la suite avec la Lune : SIN vient de SU.EN (" Seigneur des terres dévastées").

Mardouk, ayant disposé de Tiamat et de Kingou, "parcourut à nouveau les cieux et observa les régions". Cette fois-ci, son attention était fixée sur la "demeure de Noudimmoud" (Neptune), afin d'établir une "destinée" définitive pour Gaga, autrefois satellite d'Anshar/Saturne qui le fit "émissaire" aux autres planètes.

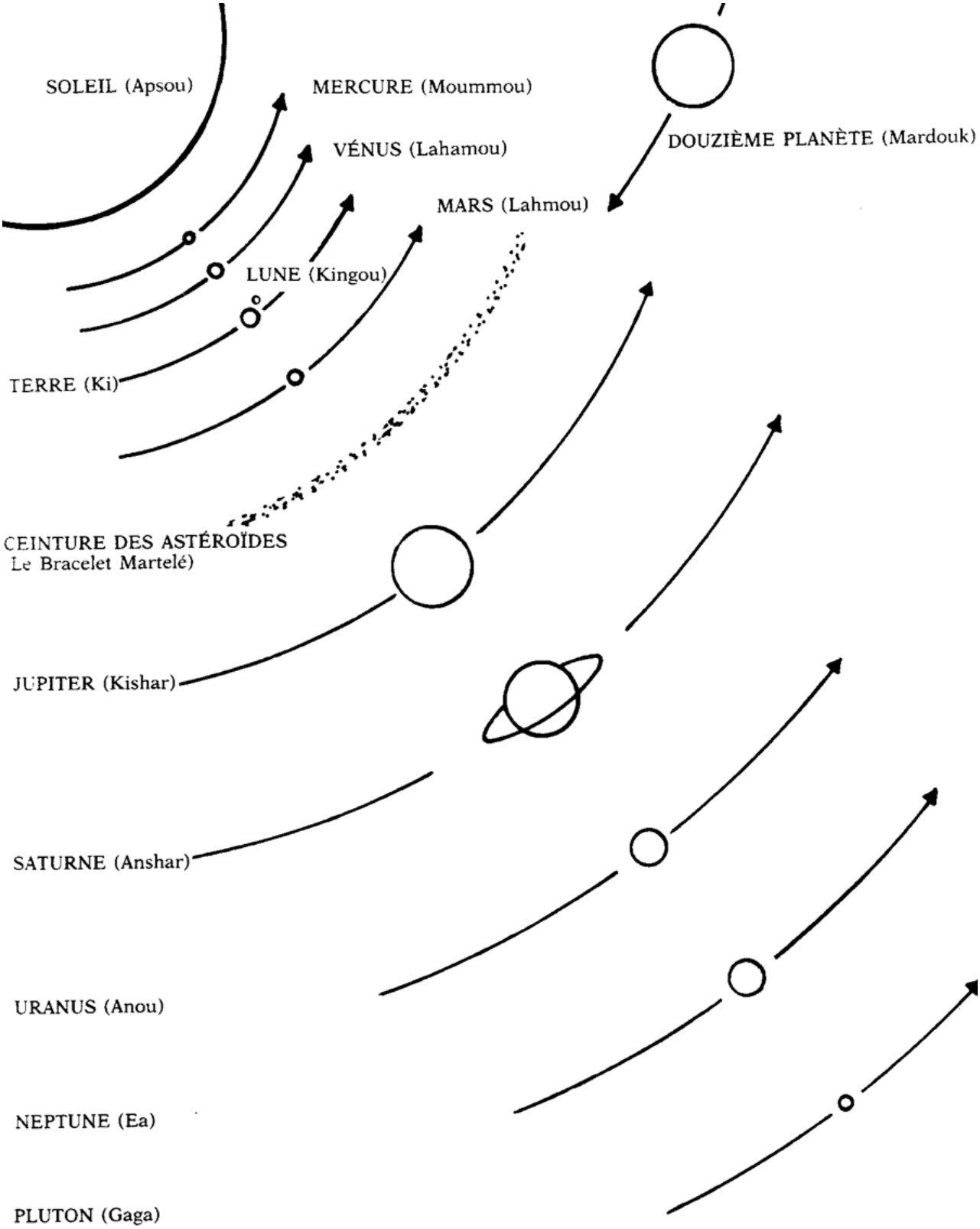
L'épopée nous informe que Mardouk, dans une de ses actions finales, assigna à ce dieu céleste "un endroit caché", une orbite jusqu'alors inconnue tournée vers "la profondeur" (l'espace intersidéral) et lui confia "le poste de conseiller de la Profondeur Aqueuse". En accord avec sa nouvelle position, la planète fut rebaptisée US.MI ("celui qui montre la voie"), la planète la plus extérieure, celle que nous appelons Pluton.

Selon l'Épopée de la Création, Mardouk, à un moment donné, se vanta : « Je vais habilement changer les voies des dieux célestes... En deux groupes, ils seront divisés. »

C'est, en effet, ce qu'il fit. Il élimina des cieux le premier partenaire-en-Création du Soleil, Tiamat. Il fit apparaître la Terre, et la projeta sur une nouvelle orbite plus proche du soleil. Il martela un "bracelet" dans les cieux — la ceinture des astéroïdes qui sépare le groupe des planètes intérieures de celui des planètes extérieures. Il transforma la plupart des satellites de Tiamat en comètes; il mit son satellite principal, Kingou, en orbite autour de la Terre pour en faire la Lune. Il repositionna un des satellites de Saturne, Gaga, et en fit la planète Pluton, en lui donnant certaines caractéristiques orbitales propres à lui-même (par exemple, le plan orbital différent).

Les énigmes de notre système solaire — les cavités océaniques sur Terre, la dévastation de la Lune, les orbites inverses des comètes, le phénomène énigmatique de Pluton — sont parfaitement résolues dans l'Épopée de la Création mésopotamienne, telle que nous l'avons déchiffrée.

Mardouk ayant ainsi "construit les stations pour les planètes", prit pour lui-même la "Station Nibirou" et "traversa les cieux et observa" le *nouveau* système solaire. Il était à présent composé de douze corps célestes, avec, pour pendants, douze grands dieux.



Mardouk ayant ainsi "construit les stations pour les planètes", prit pour lui-même la "Station Nibirou" et "traversa les cieux et observa" le *nouveau* système solaire. Il était à présent composé de douze corps célestes, avec, pour pendants, douze grands dieux.

SOLEIL — *Apsou,* "celui qui existait depuis le commencement".
MERCURE — *Moummou,* "conseiller et émissaire d'Apsou".

VENUS — *Lahammou,* "dame des batailles".
TERRE — *Ki*.
LUNE — *Kingou*.
MARS — *Lahmou,* "divinité de la guerre".
CEINTURE DES ASTÉROÏDES — *le bracelet martelé*.
DOUZIÈME PLANÈTE — *Mardouk*.
JUPITER — *Kishar,* "le premier des terres fermes".
SATURNE — *Anshar,* "le premier des cieux".
URANUS — *Anou,* "celui des cieux".
NEPTUNE — *Ea,* "créateur habile".
PLUTON — *Gaga,* "conseiller et émissaire d'Anshar".

8 - La royauté du Ciel

Des études faites sur "l'Épopée de la Création" et des textes parallèles (tel "*The Babylonien Epic of Creation*" de S. Langdon) ont démontré que, quelque temps après 2.000 ans av. J.-C., Mardouk, fils d'Enki, sortit brillamment vainqueur d'un concours, l'opposant à Ninourta, fils d'Enlil, dont l'enjeu était la suprématie parmi les dieux. Les Babyloniens transformèrent alors le texte original de l'"Épopée de la Création", y supprimèrent toute référence à Ninourta ainsi que la plupart de celles faites à Enlil et rebaptisèrent Mardouk la planète intruse.

Aux temps où Mardouk fut élevé véritablement au rang de "roi des dieux" sur Terre, il lui fut attribué comme pendant céleste la planète des Néfilim, la Douzième Planète. En tant que "seigneur des dieux célestes" [les planètes], Mardouk était donc également "roi des Cieux".

Tout d'abord, certains érudits crurent que "Mardouk" était soit l'étoile polaire, soit quelque autre planète brillante visible dans les cieux mésopotamiens à l'équinoxe de printemps, car le Mardouk céleste était décrit comme "un brillant corps divin". Mais Albert Schott (*"Marduk und sein Stern"*) ne fut pas le seul à montrer de manière convaincante que tous les textes astronomiques anciens désignaient Mardouk comme membre de notre système solaire.

Puisqu'il lui était également attribué d'autres épithètes tels que "Grand Corps Céleste" et "Celui qui illumine", on avança la thèse que Mardouk était un dieu-soleil babylonien semblable au dieu égyptien Râ considéré également par les chercheurs comme un dieu-soleil. Des textes décrivant Mardouk comme celui "qui scrute les hauteurs des cieux lointains... portant une auréole dont l'éclat est redoutable" semblent confirmer cette théorie. Mais, plus loin dans le même texte, il est dit qu'il observe des terres, tel Shamash (le soleil)". Si Mardouk était de quelque manière *apparenté* au soleil, il ne pouvait pas, bien évidemment, *être* le soleil.

Si Mardouk n'était pas le Soleil, laquelle des planètes était-il ? Les textes astronomiques anciens n'ont réussi à l'associer à aucune planète. Basant leur théorie sur certaines épithètes (tels que Fils du Soleil), quelques savants indiquèrent Saturne. La description de Mardouk comme planète rougeâtre faisait de Mars un candidat également possible. Mais les textes situaient Mardouk dans *markas shame* ("au centre du ciel") et, pour cette raison, la plupart des spécialistes furent convaincus qu'il fallait voir en Mardouk Jupiter, bien situé au centre de l'alignement des planètes :

Mercure, Vénus, Terre, Mars, **Jupiter**, Saturne, Uranus, Neptune, Pluton

Cette théorie souffre cependant d'une contradiction. Les savants qui l'ont avancée sont ceux qui soutiennent la thèse qui veut que les Chaldéens ignoraient les planètes au-delà de Saturne. Ces savants mentionnent la Terre telle une planète, tout en affirmant que les Chaldéens la concevaient comme un centre plat du système planétaire. De plus, ils omettent la Lune que, sans nul doute, les Mésopotamiens comptaient parmi les "dieux célestes". La formule Douzième Planète = Jupiter n'est tout simplement pas valable.

L'"Épopée de la Création" indique avec précision que Mardouk était un envahisseur venu de l'extérieur du système solaire en passant par les autres planètes (dont Saturne et Jupiter) avant de rentrer en collision avec Tiamat. Les Sumériens appelaient cette planète NIBIROU, "la

planète du croisement" et voici les données astronomiques retenues dans la version babylonienne de l'épopée :

Planète NIBIROU :
Les Croisées du Ciel et de la Terre il occupera.
En haut et en bas, ils n'iront pas en travers;
Ils doivent l'attendre.

Planète NIBIROU :
Planète qui brille dans les cieux.
Il détient la position centrale;
Ils lui rendront hommage.

Planète NIBIROU :
C'est lui qui, sans relâche,
ne cesse de traverser le milieu de Tiamat.
Qu'on nomme "CROISEMENT" -
Celui qui occupe le milieu.

Ces vers apportent la preuve définitive qu'en divisant les autres planètes en deux groupes égaux, la Douzième Planète "ne cesse de traverser le milieu de Tiamat" : son orbite ramène toujours au lieu de la bataille céleste, où se trouvait Tiamat.

Il apparaît que les textes astronomiques traitant d'une manière très élaborée des périodes planétaires, ainsi que des listes des planètes classées dans leur ordre céleste, suggèrent également que Mardouk apparaissait quelque part entre Jupiter et Mars. Étant donné que les Sumériens connaissaient bel et bien toutes les planètes, l'apparition de la Douzième Planète en "position médiane" vient confirmer notre théorie :

Mercure, Vénus, Lune, Terre, Mars, **Mardouk**, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune, Pluton

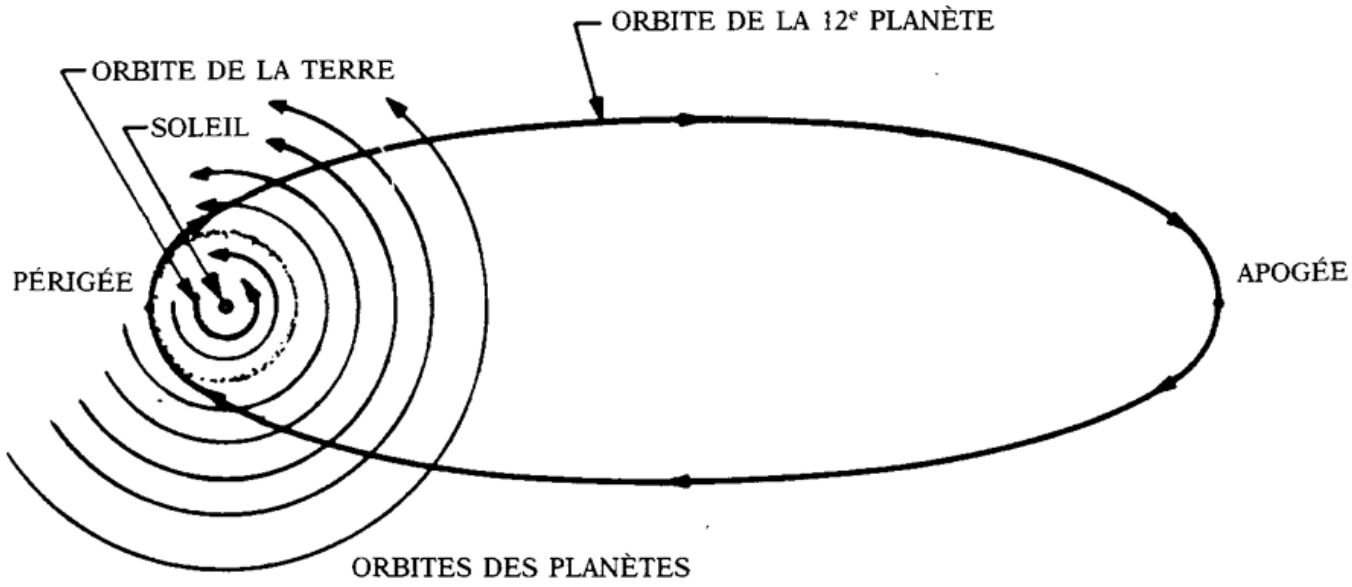
Si l'orbite de Mardouk le conduit où se trouvait jadis Tiamat, c'est-à-dire relativement près de nous (entre Mars et Jupiter), pourquoi n'avons-nous pas encore vu cette planète pourtant grande et lumineuse ?

Les textes mésopotamiens disent que Mardouk accédait à des régions inconnues des cieux et aux confins de l'univers. "Il scrute le savoir caché... Il voit tous les quartiers de l'univers." Ils le décrivent comme étant "le moniteur" de toutes les planètes, et de celle dont l'orbite lui permettait d'encercler toutes les autres. "Il conserve son emprise sur leurs bandes [orbites]", décrit une "boucle" autour d'elles. Son orbite était plus "élevée" et plus "grande" que celle d'aucune autre planète. Il vint ainsi à l'esprit de Franz Kugler (*"Sternkunde und Sterndienst in Babylon"*) que Mardouk était un corps céleste rapide, en orbite sur une grande trajectoire elliptique, semblable à celle d'une comète.

Une telle trajectoire elliptique, centrée sur le Soleil qui est un de ses foyers, a son apogée — le point le plus éloigné du Soleil — où commence le vol du retour, et un périgée — le point le plus proche du Soleil — où commence le retour vers l'espace. Deux "bases" semblables sont effectivement associées à Mardouk dans les textes mésopotamiens. Les textes sumériens décrivent la planète partant d'AN.OUR ("la base du ciel") vers E.NOUN ("demeure seigneuriale"). L'Épopée de la Création disait de Mardouk :

Il traversa le ciel et observa les régions...
Le seigneur alors mesura la structure de la Profondeur.
E.Shara il prit pour sa demeure la plus vaste;
D'*E.Shara* il fit une grande résidence dans le Ciel.

Il existait ainsi une "résidence la plus vaste" — loin dans les régions profondes de l'espace. L'autre était établie dans "le Ciel" à l'intérieur de la ceinture des astéroïdes entre Mars et Jupiter.



ORBITES DES PLANETES DU SYSTEME SOLAIRE
Il existait ainsi une "résidence la plus vaste" — loin dans les régions profondes de l'espace. L'autre était établie dans "le Ciel" à l'intérieur de la ceinture des astéroïdes entre Mars et Jupiter.

Fidèles à l'enseignement de leur aïeul sumérien, Abraham de Our, les anciens Hébreux associèrent, eux aussi, leurs dieux à la planète suprême. A l'instar des textes mésopotamiens, de nombreux livres de l'Ancien Testament décrivent le "seigneur" ayant sa demeure dans les "hauteurs du Ciel" d'où il "contemplait les planètes les plus en avant alors qu'elles se levaient"; un dieu céleste qui, sans être vu, "se déplace en un cercle dans les cieux." On trouve dans le livre de Job, suite à la description de la collision céleste, ces vers significatifs qui nous renseignent sur la destination prise par cette planète seigneuriale :

Dans la Profondeur il délimita une orbite;
Là où lumière et obscurité [se confondent]
Est sa plus lointaine limite.

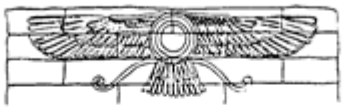
De façon non moins explicite, les psaumes précisent la course majestueuse de la planète :

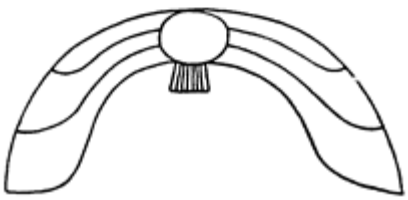
Les Cieux illustrent la gloire du seigneur;
Le Bracelet Martelé proclame le travail de sa main...
Il surgit comme le marié de la voûte;
Tel un athlète il se réjouit d'être dans la course.

Du fin fond des cieux, il émane,
Et son circuit est au bout de ceux-là.

Reconnue comme étant une grande voyageuse dans les Cieux et s'élevant à des hauteurs spectaculaires à son apogée pour "redescendre, dans une révérence au Ciel" à son périgée, la planète était représentée comme un globe ailé.

Partout où les archéologues mirent au jour des vestiges de peuples du Proche-Orient, ils trouvèrent le symbole du globe ailé en bonne place : sur le fronton des temples et des palais, gravé sur les rochers, finement incisé sur les sceaux cylindriques, peint sur les murs. Il accompagnait les rois et les prêtres, dominait leurs trônes, "survolait en cercles" les lieux de bataille, et était sculpté sur leurs chars. Les objets d'argile, de métal, de pierre, et de bois étaient ornés de ce symbole. Les souverains de Sumer, d'Akkad, de Babylone, d'Assyrie, d'Élam et Ourartou, de Mari et Nouzy, de Mitanni et Canaan le vénéraient tous. Les rois hittites, les pharaons égyptiens, les *Shar's* perses, tous proclamèrent le symbole et ce qu'il représentait, suprême. Il en fut ainsi pendant des millénaires.





Partout où les archéologues mirent au jour des vestiges de peuples du Proche-Orient, ils trouvèrent le symbole du globe ailé en bonne place : sur le fronton des temples et des palais, gravé sur les rochers, finement incisé sur les sceaux cylindriques, peint sur les murs. Il accompagnait les rois et les prêtres, dominait leurs trônes, "survolait en cercles" les lieux de bataille, et était sculpté sur leurs chars. Les objets d'argile, de métal, de pierre, et de bois étaient ornés de ce symbole. Les souverains de Sumer, d'Akkad, de Babylone, d'Assyrie,

d'Élam et Ourartou, de Mari et Nouzy, de Mitanni et Canaan le vénéraient tous. Les rois hittites, les pharaons égyptiens, les *Shar's* perses, tous proclamèrent le symbole et ce qu'il représentait, suprême. Il en fut ainsi pendant des millénaires.

On trouve au centre des croyances religieuses et astronomiques du monde ancien la conviction que la Douzième Planète, la "planète des dieux", restait liée au système solaire et que, sur sa grande orbite, elle retournait périodiquement dans le voisinage de la Terre. Le signe pictographique représentant la Douzième Planète, la "planète du croisement", était une croix.

Ce signe cunéïforme :

Ce signe cunéïforme signifiant également "Anou" et "divin"

signifiant également "Anou" et "divin", se transforma dans les langues sémitiques en la lettre tav :

La lettre tav en langues sémitiques signifiant le "signe".

signifiant le "signe".

En effet, tous les peuples de l'ancien monde considéraient l'approche périodique de la Douzième Planète comme un signe de bouleversements, de grands changements et d'ères nouvelles. Les textes mésopotamiens parlent de l'apparition périodique de la planète comme d'un événement attendu, prévisible et observable :

La grande planète :
A son apparition, rouge vif.
Elle divise le Ciel en deux
et se présente comme Nibirou.

La plupart des textes qui traitaient de l'arrivée de la planète étaient des textes de présages annonçant l'effet qu'exercerait l'événement sur la Terre et l'humanité. R. Campbell Thompson (*"Reports of the Magicians and Astronomers of Nineveh and Babylon"*) reproduisit plusieurs de ces textes qui retracent l'avancée de la planète alors qu'"elle encerclait la station de Jupiter" et arrivait au point de croisement, Nibirou :

Quand, depuis la station de Jupiter,
la Planète passera vers l'ouest,
il y aura un temps de vie en sécurité.

Une douce paix descendra sur la Terre.
Quand depuis la station de Jupiter
la Planète augmentera en éclat
et deviendra Nibirou dans le zodiaque du Cancer,
Akkad débordera d'abondance,
le roi d'Akka deviendra puissant.
Quand Nibirou culminera...
Les terres seront en sécurité,
Les rois hostiles seront en paix,
Les dieux recevront des prières et entendront des supplications.

On s'attendrait néanmoins à ce que la planète qui approchait provoquât pluies et inondations, comme ses puissants effets de gravitation l'ont démontré :

Quand la Planète du Trône du Ciel
s'illuminera,
il y aura des inondations et des pluies...
Quand Nibirou atteindra son périgée,
les dieux donneront la paix;
les troubles seront dissipés,
les complications démêlées.
Les pluies et les déluges viendront.

Comme les savants mésopotamiens, les prophètes hébreux considéraient que l'époque où la planète se rapprocherait de la Terre et deviendrait visible introduirait une ère nouvelle. Les similitudes entre les présages de paix et de prospérité mésopotamiens qui accompagnaient la Planète du Trône du Ciel, et les prophéties bibliques de paix et de justice qui seraient instaurées sur Terre après le Jour du Seigneur, apparaissent très bien dans les paroles d'Isaïe :

Et cela adviendra à la Fin des Jours :
... le Seigneur jugera parmi les nations
et blâmera de nombreux peuples.
Ils battront le fer de leurs épées pour en faire des socs de charrue
et leurs lances pour en faire des crochets à élaguer;
une nation ne lèvera plus le fer contre une autre nation.

En opposition avec les bienfaits de l'ère nouvelle succédant au Jour du Seigneur, cette journée elle-même était décrite par l'Ancien Testament comme une époque de pluies, d'inondations et de séismes. Si nous pensons que les textes bibliques se réfèrent, comme leur équivalents mésopotamiens, au passage d'une grande planète au puissant champ de gravité dans le voisinage de la Terre, on comprend parfaitement les paroles d'Isaïe :

Tel le bruit d'une multitude dans les montagnes,
un bruit tumultueux comme celui d'un très grand nombre,
des royaumes des nations réunis;
c'est le seigneur des Armées,
commandant une Armée à la bataille.
Ils viennent de terres lointaines,
des confins des Cieux
le seigneur et ses Armes de courroux

viennent détruire la Terre tout entière...
Ainsi, je vais agiter les Cieux
et la Terre sera secouée hors de sa place
lorsque le seigneur des Armées traversera,
le jour de sa colère enflammée.

Pendant que, sur Terre, "les montagnes fondront... les vallées seront fendues", la rotation axiale de la Terre en ressentira aussi l'effet. Le prophète Amos l'avait clairement prédit :

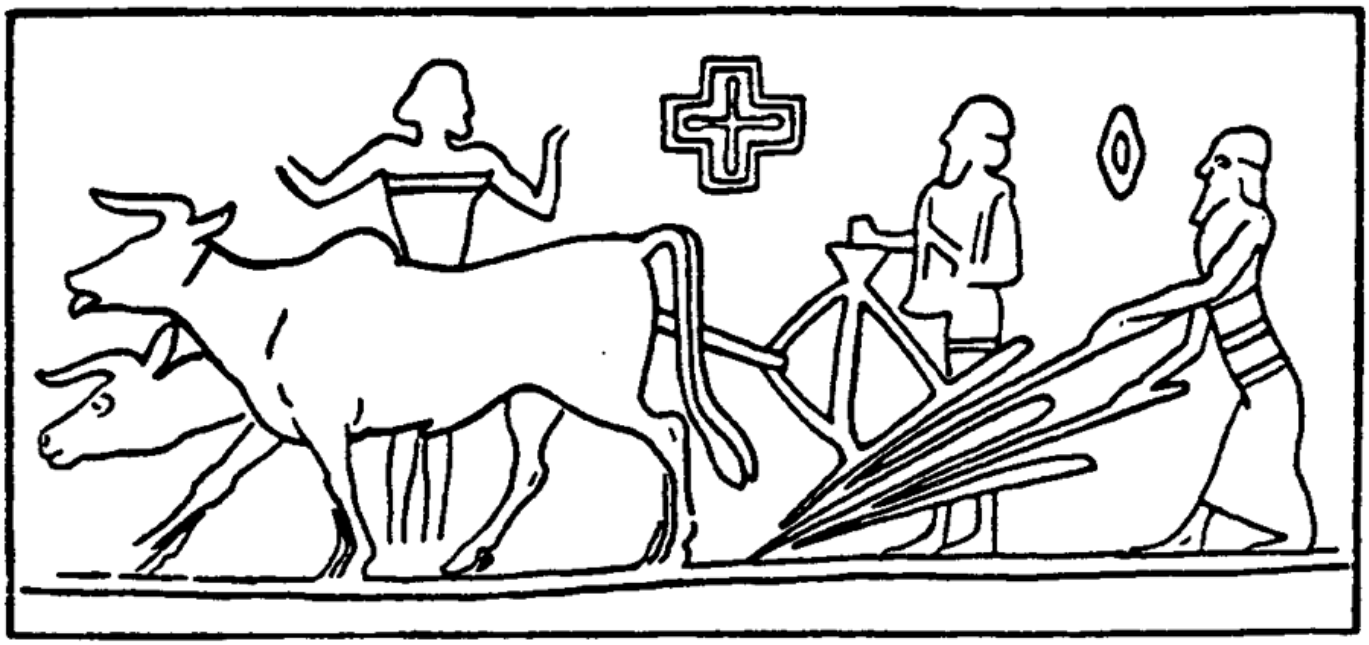
Il adviendra en ce Jour,
dit Dieu le Seigneur,
que je provoquerai le coucher du Soleil à midi
j'obscurcirai la Terre au milieu du jour.

En annonçant : "Voyez, le Jour du Seigneur est arrivé !", le prophète Zacharie informa le peuple que le phénomène d'arrêt de la rotation de la Terre sur son propre axe ne durerait qu'un jour :

Et il adviendra qu'en ce Jour
la lumière ne sera plus — il gèlera de manière inhabituelle.
Et il y aura un jour, connu du Seigneur,
qui ne sera ni jour, ni nuit,
quand, à l'heure de la veille, la lumière sera.

Au Jour du Seigneur, le prophète Joël dit, "le Soleil et la Lune seront obscurcis, les étoiles retiendront leur rayonnement"; "le Soleil reviendra à la noirceur, et la Lune sera aussi rouge que le sang."

Les textes mésopotamiens exaltaient le rayonnement de la planète et suggéraient que l'on pouvait même l'apercevoir en plein jour : "visible au lever du Soleil, disparaissant de la vue au coucher du Soleil". Un sceau cylindrique, trouvé à Nippour, décrit un groupe de laboureurs regardant terrifiés vers le haut alors que la Douzième Planète (signifiée par le symbole de la croix) est visible dans les cieux.



Les textes mésopotamiens exaltaient le rayonnement de la planète et suggéraient que l'on pouvait même l'apercevoir en plein jour : "visible au lever du Soleil, disparaissant de la vue au coucher du Soleil". Un sceau cylindrique, trouvé à Nippour, décrit un groupe de laboureurs regardant terrifiés vers le haut alors que la Douzième Planète (signifiée par le symbole de la croix) est visible dans les cieux.

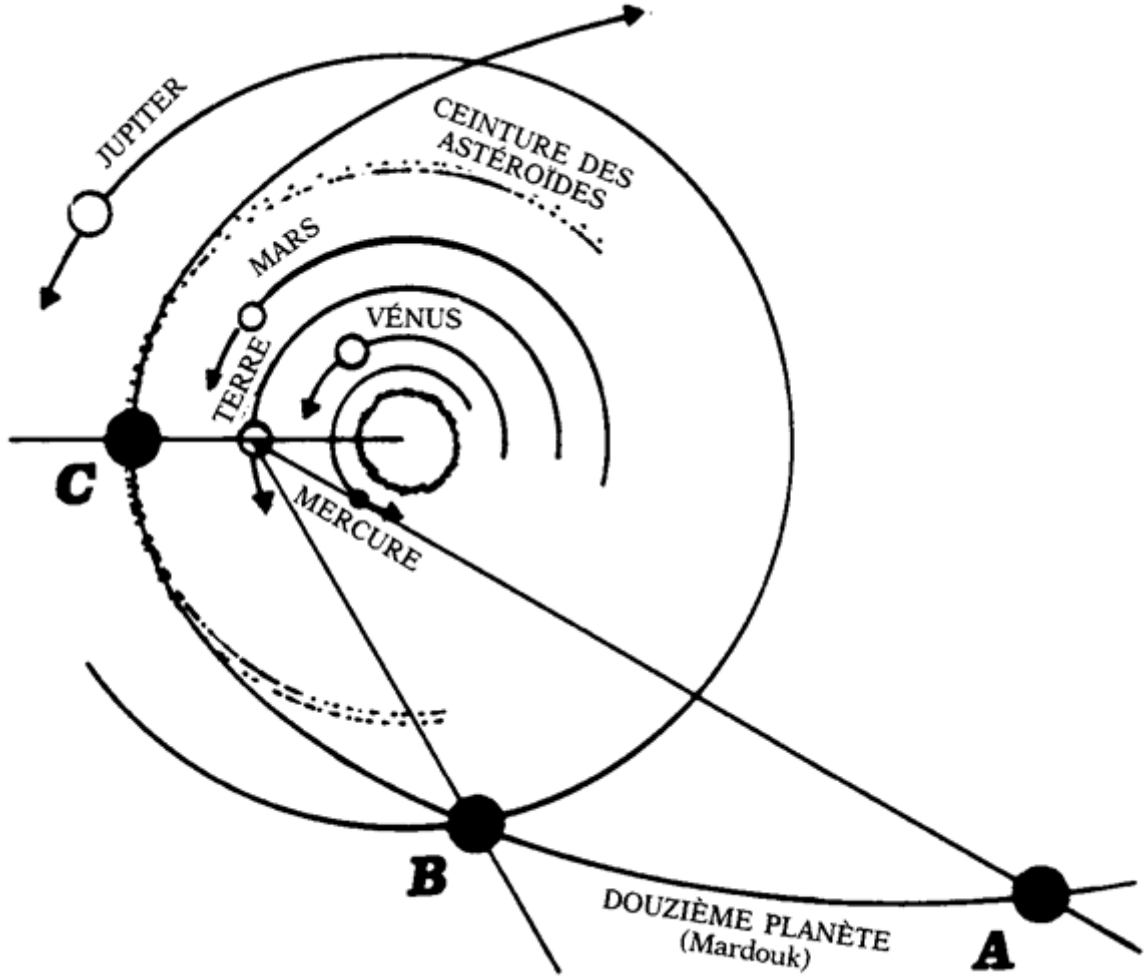
Les peuples anciens, non seulement s'attendaient à l'arrivée périodique de la Douzième Planète, mais aussi cartographièrent la route de son progrès.

Différents passages de la Bible — spécialement dans Isaïe, Amos et Job — mettent en rapport le mouvement du Seigneur céleste avec différentes constellations. "Seul, il s'étend à travers les cieux et s'en va vers la plus haute Profondeur; il arrive à la Grande Ourse, Orion, Sirius, et les constellations du sud." Ou bien "son visage sourit sur le Taureau et le Bélier; il ira du Taureau au Sagittaire." Ces vers décrivent une planète qui, non seulement, parcourt les cieux les plus hauts, mais qui, aussi, vient du *sud* et se déplace dans le sens des *aiguilles d'une montre*, informations identiques à celles que nous avions déduites des données mésopotamiennes. Le prophète Habacuc déclara assez explicitement : "Le Seigneur viendra du sud... sa gloire s'étendra sur toute la Terre... et Vénus sera comme la lumière, ses rayons donnés pas le Seigneur."

Parmi les nombreux textes mésopotamiens traitant ce sujet, l'un est très clair :

Planète du dieu Mardouk :
Lors de son apparition : Mercure.
S'élevant à trente degrés de l'arc céleste: Jupiter.
Lorsque se tenant à la place de la bataille céleste :
Nibirou.

Comme l'illustre la carte, les textes ci-dessus ne se réfèrent pas tout simplement à la Douzième Planète à l'aide de noms différents (comme les savants l'avaient présumé). Ils traitent plutôt des mouvements de la planète et des trois points cruciaux où elle peut être observée et cartographiée de la Terre.



LA RÉAPPARITION DE LA DOUZIÈME PLANÈTE
Planète du dieu Mardouk :
Lors de son apparition : Mercure.
S'élevant à trente degrés de l'arc céleste: Jupiter.
Lorsque se tenant à la place de la bataille céleste :
Nibirou.
Comme l'illustre la carte, les textes ci-dessus ne se réfèrent pas tout simplement à la Douzième Planète à l'aide de noms différents (comme les savants l'avaient présumé). Ils traitent plutôt des mouvements de la planète et des trois points cruciaux où elle peut être observée et cartographiée de la Terre.

La première occasion d'observer la Douzième Planète lorsque son orbite la ramène à proximité de la Terre, à l'époque se présenta au moment où celle-ci se trouvait sur le même alignement que Mercure (le point A) selon nos calculs, à un angle de 30 degrés de l'axe céleste imaginaire du Soleil-Terre-Périgée. S'approchant de la Terre et ainsi ayant l'air de "s'élever" dans les cieux de la Terre (un autre 30 degrés pour être exact), la planète traversa l'orbite de Jupiter au point B. Arrivant enfin à l'endroit où eut lieu la bataille céleste, le périgée, ou le lieu du croisement, la planète est Nibirou, le point C.

Dessinant un axe imaginaire entre le Soleil, la Terre et le périgée de l'orbite de Mardouk, les observateurs sur Terre virent Mardouk premièrement aligné avec Mercure, à un angle de 30 degrés (au point A). Progressant un autre 30 degrés, Mardouk traversa la course orbitale de Jupiter au point B.

Puis à son périgée (le point C), Mardouk atteignit le croisement : de retour au site de la bataille céleste, il se trouvait au plus proche de la Terre et ensuite reprit son orbite revenant vers l'espace lointain.

L'attente du Jour du Seigneur dans les écrits hébreux et de l'ancienne Mésopotamie (dont il est fait écho dans les espoirs du Nouveau Testament d'une venue de la Royauté des Cieux) est ainsi fondée sur des expériences concrètes des peuples de la Terre témoignant du retour de la planète de la royauté à proximité de la Terre.

La périodicité de l'apparition et de la disparition de la planète à partir de la Terre confirme l'hypothèse de sa permanence dans son orbite solaire. Dans ce sens, elle agit comme beaucoup de comètes. Certaines des comètes qui sont connues — telle la comète de Halley, qui approchent la Terre tous les soixante-quinze ans — disparaissent de notre vue pour des périodes si longues que les astronomes ont du mal à réaliser qu'ils ont devant leurs yeux la même comète. D'autres comètes n'ont été vues qu'une fois de mémoire humaine, et on présume qu'elles ont des périodes orbitales pouvant aller jusqu'à des milliers d'années. La comète Kohoutek, par exemple, qui fut découverte en mars 1973, s'approcha de 120.697.500 km de la Terre en janvier 1974 et disparut derrière le Soleil peu de temps après. Les astronomes calculent qu'elle prendra entre 7.500 à 75.000 ans pour réapparaître.

La bonne connaissance des apparitions périodiques de la Douzième Planète et de ses disparitions nous laisse supposer que sa période orbitale est plus courte que celle qui fut calculée pour Kohoutek. S'il en est ainsi, pourquoi nos astronomes n'ont-ils pas pris conscience de l'existence de cette planète ? Le fait est que, même avec une orbite de moitié moins longue que la plus petite estimée pour Kohoutek, cela mènerait la Douzième Planète six fois plus loin de nous que Pluton — une distance à laquelle une telle planète ne serait pas visible de la Terre, puisqu'elle refléterait à peine (et peut-être pas du tout) la lumière du Soleil vers la Terre. En fait, les planètes connues au-delà de Saturne furent découvertes mathématiquement et non visuellement. Les astronomes découvrirent que les orbites des planètes connues étaient apparemment sous l'influence d'autres corps célestes.

Peut-être cela sera-t-il la manière par laquelle les astronomes "découvriront" la Douzième Planète. Il existe déjà des spéculations concernant une certaine "planète X" qui existerait, et bien qu'elle n'ait pas encore été vue, elle se fait "sentir" par ses effets sur les orbites de certaines comètes. En 1972, Joseph L. Brady du laboratoire Lawrence Livermore de l'Université de Californie découvrit qu'une planète de la taille de Jupiter orbitant autour du Soleil tous les 1.800 ans pouvait être responsable des anomalies de l'orbite de la comète de Halley. De par sa présence, estimée à 9.655.800.000 km, elle ne pourrait être détectée que mathématiquement.

Bien qu'une telle période orbitale ne puisse être ignorée, en fait les sources mésopotamiennes et bibliques présentent de fortes preuves pour que la période orbitale de la Douzième Planète soit de 3.600 ans. Le nombre 3.600 était écrit en mésopotamien comme un grand cercle. L'épithète pour planète — *shar* ("souverain suprême") — signifiait également "un cercle parfait", "un cercle complet", et aussi le nombre 3.600. Ainsi, l'identité des trois termes — planète/orbite/3.600 — ne peut pas être qu'une simple coïncidence.

Bérossus, le prêtre astronome-savant babylonien, fit mention de dix souverains qui régnèrent sur Terre avant le déluge. Résumant les textes de Bérossus, Alexander Polyhistor écrivit : "Dans le deuxième livre se trouvait l'histoire des dix rois des Chaldéens, et les périodes de

chacun de leur règne, qui constituait en tout cent-vingt *shar's*, ou quatre-cent-trente-deux-mille années, allant jusqu'à l'époque du déluge."

Abydenus, un disciple d'Aristote, cita aussi Bérossus, à propos de dix souverains prédiluviens dont la totalité des règnes égalait 120 *shar's*. Il précisa clairement que ces souverains et leurs villes étaient situées en ancienne Mésopotamie :

Il est dit que le premier roi de la Terre était Alorus... Il régna dix *shar's*.
Alors, un *shar* est estimé être de trois mille six cent ans...
Après lui, Alaprus régna pendant trois *shar's*; Amilarus, de la ville de panti-Biblon, lui succéda, et il régna treize *shar's*...
Après lui, Ammenon régna douze *shar's*. Il était de la ville de panti-Biblon. Puis Mégalurus du même lieu fut roi pendant dix-huit *shar's*.
Puis Daos, le berger, gouverna pendant un temps de dix *shar's*...
Après, il y eut d'autres souverains, et le dernier de tous était Sisithrus; ce qui en tout porta le nombre de rois à dix, et le terme de leur règne à cent-vingt *shar's*.

De même Apollodorus d'Athènes fit note des découvertes préhistoriques de Bérossus en des termes semblables : dix souverains régnèrent pendant un total de 120 *shar's* (432.000 années), et le règne de chacun d'eux était aussi mesuré en unité de 3.600 années-*shars*.

Avec le développement de la sumérologie, les "textes d'antan" auxquels se référait Bérossus furent trouvés et déchiffrés. Ils étaient composés de listes de rois sumériens, qui, en toute apparence, établissaient la tradition de dix souverains prédiluviens qui régnèrent sur Terre depuis le temps où "la Royauté fut descendue des Cieux" jusqu'à ce que le "Déluge balaie la Terre."

Une liste de rois sumériens, connue sous le nom de W-B/144, fait état de règnes divins dans cinq lieux colonisés et "villes". Dans la première ville, Éridou, il y avait deux souverains. Le texte fait précéder leurs deux noms par les titres-syllabes "A" voulant dire "progéniteur".

Lorsque du Ciel la royauté fut descendue,
C'est à Éridou que la royauté s'installa.
A Éridou,
A.LOU.LIM devint roi; il régna 28.000 ans.
A.LAL.GAR régna 36.000 ans.
Deux rois y régnèrent pendant 64.800 ans.

La royauté fut ensuite transferée à d'autres sièges de gouvernement où les souverains étaient nommés *en*, ou "seigneur" (et dans un cas par le titre divin de *dingir*)

J'ai laissé tombé Éridou;
son siège royal fut transféré à Bad-Tibira.
A Bad-Tibira,
EN.MEN.LOU.AN.NA régna 43.200 ans.
EN.MEN.GAL.AN.NA régna 28.200 ans.
Le Berger Divin DOU.MOU.ZI régna 36.000 ans. Trois rois y régnèrent pendant 108.000 ans.

La liste donne alors les noms des villes qui suivirent, Larak, Sippar et leurs souverains divins; et, en dernier, la ville de Shourouppak, où un humain de parenté divine fut roi. Le fait

étonnant de ces règnes d'une durée fantastique est que, sans exception, ils sont des multiples de 3.600 :

Aloulim - 8 x 3.600 = 28.800 Alalgar - 10 x 3.600 = 36.000 Enmenlouanna - 12 x 3.600 = 43.200 Enmengalanna - 8 x 3.600 = 28.800 Doumouzi - 10 x 3.600 = 36.000 Ensipazianna - 8 x 3.600 = 28.800 Enmendouranna - 6 x 3.600 = 21.600 Oubartoutou - 5 x 3.600 = 18.000

Un autre texte sumérien (W-B/62) ajouta Larsa et ses deux souverains divins à la liste des rois, et les périodes de règne qui sont données se révèlent être aussi de parfaits multiples du *shar* de 3.600 ans. A l'aide d'autres textes, il faut en conclure qu'en effet il y eut dix souverains à Sumer avant le déluge; chaque règne dura un certain nombre de *shar's*; et en totalité leur règne dura 120 *shar's* — tel que nous l'avait déclaré Bérossus.

La conclusion qui se présente est que ces *shar's* de règne ont un rapport direct avec le *shar* (3.600 ans) de la période orbitale de la planète "Shar", la "planète de la royauté"; que le règne d'Aloulim s'étendit sur huit orbites de la Douzième Planète, et ainsi de suite.

Si ces souverains prédiluviens étaient comme nous le suggérons, des Néfilim, qui vinrent sur Terre de la Douzième Planète, il ne serait donc pas surprenant que leur période de "règne" sur Terre soit en rapport avec la période orbitale de la Douzième Planète. Les périodes d'un tel mandat ou royauté dureraient d'un atterrissage jusqu'au moment d'un décollage; de cette manière, un commandant arriverait de la Douzième Planète alors qu'un autre aurait terminé son temps. Puisque les atterrissages et les décollages devaient être liés à l'approche de la Douzième Planète vers la Terre, les mandats de commandement n'auraient pu être mesurés que par ces périodes orbitales, soit des *shar's*.

On peut, bien sûr, se demander si certains d'entre les Néfilim, ayant atterri sur Terre pouvaient continuer à rester en commande ici pendant les soi-disant 28.000 ou 36.000 années. Rien de surprenant à ce que les savants parlent de la durée de ces règnes comme étant "légendaires".

Mais qu'est-ce donc une année ? Notre "année" est simplement le temps nécessaire à la Terre pour terminer une orbite autour du Soleil. Parce que la vie se développa sur Terre alors qu'elle était déjà en orbite autour du Soleil, la vie sur Terre est donc conditionnée par la durée de cette orbite (même un temps d'orbite moins important, tel que celui de la Lune, où le cycle du jour et de la nuit est suffisamment puissant pour avoir un effet sur presque tout ce qui vit sur Terre). Nous vivons un certain nombre d'années parce que nos montres biologiques sont réglées au cycle du mouvement de la Terre autour du Soleil.

Il ne peut y avoir que très peu de doutes sur le fait que la vie sur une autre planète soit "réglée" selon les cycles de cette planète. Si la trajectoire de la Douzième Planète autour du Soleil était prolongée de telle manière qu'une orbite de cette planète soit parcourue dans la même durée de temps que la Terre prend pour accomplir 100 orbites, alors une année des Néfilim correspondrait à 100 de nos années. Si leur orbite prenait 1.000 fois plus de temps que la nôtre, 1.000 années sur Terre correspondraient à une année des Néfilim.

Et que se passerait-il si, comme nous le pensons, leur orbite autour du Soleil durait 3.600 années terrestres ? Ce qui serait pour nous 3.600 ans ne correspondrait qu'à une année de leur calendrier, et donc à une année de leur vie. Les mandats de royauté décrits par les Sumériens et Bérossus n'auraient rien de "légendaire" ou de fantastique. Ils auraient duré cinq, huit ou dix années de Néfilim.

Nous avons remarqué, dans les chapitres précédents, que la marche de l'humanité vers la civilisation passa, par le biais de l'intervention des Néfilim, par trois étapes qui furent séparées par des périodes de 3.600 ans : la période mésolithique (aux alentours de 11.000 av. J.-C.), la période de la poterie (environ 7.400 av. J.-C.) et la soudaine civilisation sumérienne (environ 3.800 av. J.-C.). Il n'est certes pas invraisemblable que les Néfilim aient suivi périodiquement le progrès de l'humanité (et aient été résolus à continuer) car ils pouvaient se retrouver chaque fois que la Douzième Planète s'approchait de la Terre.

De nombreux savants (par exemple, Heinrich Zimmern dans *The Babylonien and Hebrew Genesis*) ont fait remarquer que l'Ancien Testament mentionnait aussi les chefs prédiluviens, ou ancêtres, et que la généalogie d'Adam à Noé (le héros du déluge) comprenait aussi dix souverains. Plaçant en perspective la situation antérieure au déluge, le livre de la Genèse (chap. 6) décrit le désenchantement divin envers l'humanité. "Et le Seigneur se repentit d'avoir créé l'Homme sur Terre... et le seigneur dit : Je vais détruire l'Homme que j'ai créé."

Et le Seigneur dit :
Mon esprit ne protégera pas l'Homme à tout jamais;
ayant péché, il n'est que chair.
Et ses jours furent de cent vingt années.

Des générations d'érudits ont lu les vers "Et ses jours seront de cent vingt années" comme si Dieu accordait à l'Homme une vie de 120 ans. Mais cela n'a aucun sens. Si le texte se rapportait à l'intention de Dieu de détruire l'humanité, pourquoi simultanément offrirait-il à l'homme une longue vie ? A peine le déluge s'était-il apaisé, nous remarquons que Noé vécut bien plus que la prétendue limite de 120 années, comme le firent ses descendants Shem (600), Arpakhshad (438), Shelah (433), ainsi de suite.

En cherchant à accorder à l'homme le temps d'une vie de 120 années, les savants ne prennent pas en compte le fait que la langue de la Bible n'utilise pas le temps du futur : "Ses jours *seront*", mais le passé : "et ses jours *furent* au nombre de 120 ans". La question qui vient à l'esprit est celle-ci : à la durée de *qui* fait-on ici référence ?

Nous en concluons que le total de 120 ans était censé s'appliquer à la divinité.

Le fait de placer un événement de grande importance dans son propre contexte temporel est un trait courant des textes épiques sumériens et textes babyloniens. "L'Épopée de la Création" s'ouvre sur les mots *Enuma Elish* ("Quand, du haut"). L'histoire de la rencontre du dieu Enlil et de la déesse Ninlil se situe à l'époque "*quand* l'homme n'avait pas encore été créé", et ainsi de suite.

La langue et la portée du chapitre *6* de la Genèse s'attachent au même but : replacer dans leur propre contexte les événements marquants du déluge. Le tout premier mot du tout premier vers du chapitre *6* est *quand*.

Quand les Terriens
commencèrent à croître en nombre
sur la face de la Terre,
et des filles naquirent parmi eux.

Cela, poursuit le récit, se passait quand :

Les fils des dieux
virent les filles des Terriens
qu'elles étaient compatibles;
et ils prirent des épouses
qu'ils choisirent parmi elles.

C'était quand :

Les Néfilim étaient sur la Terre
en ces époques, et plus tard aussi;
quand les fils des dieux
cohabitaient avec les filles des Terriens
et qu'elles conçurent.
Ils étaient les Puissants d'Olam
le Peuple du *Shem*.

Cela se passait à l'époque même où l'homme était sur le point d'être rayé de la surface de la Terre par le déluge.

Quand cela exactement ?

Le verset *3* fournit une réponse sans équivoque : quand le compte de la divinité fut de 120 ans. Cent vingt "années" non pas de l'homme ni de la Terre, mais telles que les calculaient les puissants, le "Peuple des Fusées", les Néfilim. Et leur année était le *shar* : 3.600 années terrestres.

Non seulement cette interprétation clarifie les vers mystérieux du chapitre *6* de la Genèse, mais elle montre également comment ces vers se conforment aux données sumériennes : 120 chars, 432.000 années terrestres s'étaient écoulées entre le premier atterrissage sur Terre des Néfilim et le déluge.

A partir de notre estimation de la date du déluge, nous considérons que le premier atterrissage des Néfilim eut lieu il y a approximativement 450.000 années.

Avant d'aborder l'étude des documents anciens concernant les voyages des Néfilim vers la Terre, et leur installation sur Terre, deux questions primordiales demandent réponse : des êtres manifestement si peu différents de nous ont-ils pu évoluer sur une autre planète ? De tels êtres auraient-ils pu avoir, il y a un demi-million d'années, les moyens d'effectuer des voyages interplanétaires ?

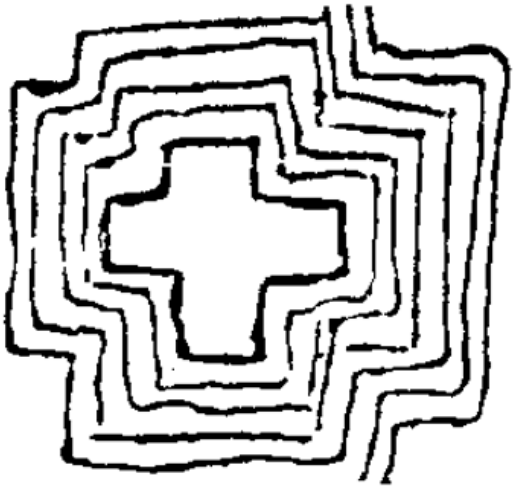
La première question en entraîne une autre plus fondamentale encore : existe-t-il une vie telle que nous la connaissons en dehors de la planète Terre ? Les scientifiques savent à présent qu'il existe un nombre infini de galaxies comme la nôtre, composées d'un nombre incalculable d'étoiles comme notre soleil, de multitude de planètes offrant toutes les combinaisons imaginables de températures, d'atmosphères et de substances chimiques propres à fournir des milliards de chances de vie.

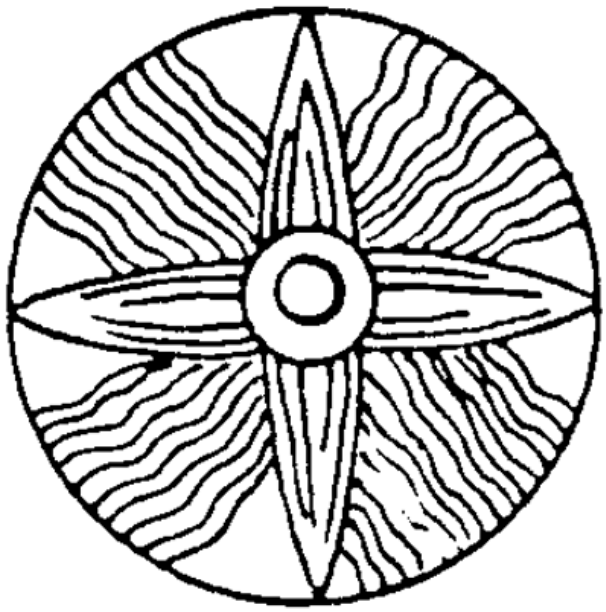
Ils ont également découvert que notre propre espace interplanétaire n'est pas vide. Par exemple, il y a dans l'espace des molécules d'eau, vestiges de ce qu'on croit être des nuages de cristaux de glace qui, apparemment, enveloppent les étoiles aux premières phases de leur

développement. Cette découverte expliquerait les incessantes références mésopotamiennes aux eaux du Soleil qui se mélangeaient à celles de Tiamat.

La découverte de molécules de base de matière vivante retrouvées "flottant" dans l'espace interplanétaire réduit à néant la théorie selon laquelle la vie ne pouvait exister qu'à l'intérieur de certaines atmosphères et sous certaines températures. En outre, on a écarté la notion qui veut que les radiations du Soleil soient la seule source d'énergie et de chaleur dont disposent les organismes vivants. Ainsi le vaisseau *Pioneer 10* découvrit que Jupiter, quoique bien plus éloigné du Soleil que la Terre, était si chaud qu'il devait avoir ses propres sources d'énergie et de chaleur.

Une planète ayant à sa disposition une abondance d'éléments radio-actifs dans ses profondeurs ne se contenterait pas d'engendrer sa propre chaleur, elle subirait également une grande activité volcanique. Une telle activité volcanique produit une atmosphère. Si la planète est, par ailleurs, assez grande pour exercer une importante force gravitationnelle, elle conservera son atmosphère presque indéfiniment. Une telle atmosphère crée à son tour un effet de serre; elle protège du froid de l'espace et empêche la chaleur de la planète de se dissiper — tout comme les vêtements nous tiennent chaud en conservant la chaleur du corps. Sur la base de ces observations, les descriptions faites dans les textes anciens de la Douzième Planète "vêtue d'une auréole" ne sont pas simplement poétiques. D'ailleurs, elle est toujours mentionnée telle une planète radieuse : "la plus radieuse des dieux" et elle est représentée parfois comme un corps rayonnant. La Douzième Planète pouvait produire sa propre chaleur et retenir cette chaleur grâce à son manteau atmosphérique.





Les scientifiques en sont également arrivés à la conclusion que, plus qu'une simple possibilité, la vie s'est probablement bel et bien développée sur les planètes lointaines (Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune). Ces planètes faites des éléments les plus légers du système solaire ont une composition proche de celle de l'univers en général, et présentent une abondance d'hydrogène, d'hélium, de méthane, d'ammoniac, et probablement de néon et de vapeur d'eau dans leurs atmosphères : tous ces éléments sont indispensables à la production de molécules organiques.

Pour la vie, celle dont nous connaissons le développement, l'eau est essentielle. Les textes mésopotamiens ne laissent planer aucun doute sur le fait que la Douzième Planète était une planète aqueuse. Dans l'"Épopée de la Création", la liste des cinquante noms de la planète comprend un groupe exaltant ses aspects aqueux. Basé sur l'épithète A.SAR ("roi des eaux"), "qui établissait les niveaux de l'eau", les noms décrivaient la planète comme A.SAR.U (majestueux, lumineux "roi des eaux"), et A.SAR.U.LU.DU ("majestueux, lumineux roi de l'eau dont la profondeur est abondante"), et ainsi de suite.

Les Sumériens étaient persuadés que la Douzième Planète était verdoyante de vie : ils l'appelèrent, en effet, NAM.TIL.LA.KOU "le dieu qui maintient la vie". Il était aussi "pourvoyeur de la culture", "créateur du grain et des herbes qui font jaillir la végétation... qui creusait les puits, répartissait les eaux de l'abondance" "l'arroseur du Ciel et de la Terre".

La vie, conclurent les scientifiques, ne se développa pas sur les planètes terrestres aux composants chimiques lourds, mais aux limites du système solaire. De ses limites du système solaire, la Douzième Planète vint en notre milieu, une planète rougeâtre, rayonnante, engendrant et irradiant sa propre chaleur, fournissant avec sa propre atmosphère les ingrédients indispensables à la chimie de la vie.

Si énigme il y a, elle réside dans l'apparition de la vie sur Terre. La Terre fut formée il y a quelque 4.500.000.000 ans, et les scientifiques croient que les formes les plus simples de vie y étaient déjà présentes, quelques centaines de millions d'années après. Croire à l'apparition aussi rapide que cela de la vie découle d'une simplicité d'esprit qui ne peut pas ne pas être dérangeante. Nous possédons également de nombreux indices prouvant que les formes de vie les plus vieilles et les plus primaires, datant de plus de 300.000.000.000 années, étaient composées de molécules d'origine biologique et *non pas* non biologique. **En d'autres termes, cela signifie que la vie qui existait sur Terre, si peu de temps après que cette dernière ne naquit, était elle-même une descendante d'une forme de vie antérieure et *non pas* le résultat d'une combinaison de gaz et de produits chimiques inanimés.**

Tout cela indique aux scientifiques stupéfaits que la vie, qui ne pouvait pas se développer facilement sur Terre, ne s'y est tout simplement pas développée. Dans un article pour le magazine scientifique *Icarus* (sept. 1973), le prix Nobel Francis Crick et le Dr. Leslie Orgel ont avancé la théorie selon laquelle "la vie sur Terre pourrait être née d'organismes minuscules venus d'une planète lointaine".

Ils ont propulsé leurs études hors du carcan des réticences bien connues des savants pour ce qui est des théories actuelles sur les origines de la vie sur Terre. Pourquoi n'existe-t-il qu'un seul Code génétique pour tout ce qui vit sur Terre ? Si la vie a commencé dans un "bouillon" originel, comme le croient la plupart des scientifiques, des organismes à Codes génétiques multiples auraient dû se développer. De même, pourquoi le molybdène joue-t-il un rôle clé dans les réactions d'enzymes qui sont essentielles à la vie lorsque qu'on sait que le molybdène est un élément extrêmement rare ? Pourquoi les éléments qui sont très abondants sur Terre, tel le chrome ou le nickel, sont-ils si peu importants dans les réactions biochimiques ?

Cette théorie bizarre avancée par Crick et Orgel ne se bornait pas à dire que toute vie sur Terre pouvait être née d'un organisme d'une autre planète, elle suggérait également qu'un tel "ensemencement" procédait d'un acte *délibéré* — que des êtres intelligents habitant une autre planète lancèrent de cette planète "la semence de vie" sur Terre dans le but d'y enclencher la chaîne de la vie.

Même sans l'aide des données que nous fournit ce livre, ces deux éminents scientifiques avaient presque trouvé la vraie solution. Il n'y eut pas d'"ensemencement" prémédité; en revanche, il y eut une collision céleste : une planète porteuse de vie, la Douzième Planète, accompagnée de ses satellites, entra en collision avec Tiamat et la brisa en deux, "créant" la Terre à partir d'une des moitiés.

Lors de cette collision, le sol fertile et l'atmosphère de la Douzième Planète "ensemença" la Terre, lui donnant les toutes premières formes biologiques et les complexes de vie dont on ne peut pas s'expliquer autrement l'apparition si récente.

Si la vie sur la Douzième Planète a commencé ne serait-ce que 1% plus tôt que celle sur Terre, elle commença alors 45.000.000 ans plus tôt. Même avec cette marge infinitésimale, des êtres aussi développés que l'homme auraient vécu sur la Douzième Planète alors que les premiers petits mammifères venaient à peine de faire leur apparition sur Terre.

Ayant cette amorce de vie plus précoce sur la Douzième Planète, il est vraiment possible que ses habitants aient été capables de voyager dans l'espace, il y déjà 500 000 ans.

9 - L'atterrissage sur la planète Terre

Nous n'avons fait que poser le pied sur la Lune et c'est à l'aide de vaisseaux sans équipage que nous avons sondé les planètes les plus proches. Au-delà de nos voisins relativement proches, à la fois l'espace intersidéral et l'espace interplanétaire sont encore hors de portée, même de très petits vaisseaux d'observation. Mais, avec sa vaste orbite, la planète des Néfilim leur a servi d'observatoire ambulant qui les conduisit au travers des orbites de toutes les planètes extérieures et leur permit d'observer sur le champ même la plus grande partie du système solaire.

Il n'est donc pas surprenant que, lorsqu'ils se posèrent sur Terre, les connaissances qu'ils apportèrent avec eux aient concerné en grande partie l'astronomie et les mathématiques célestes. Les Néfilim, "dieux du Ciel" sur Terre, enseignèrent à l'homme à lever les yeux vers les cieux, tout comme Yahvé encouragea Abraham à le faire.

On ne s'étonnera pas davantage de constater que même les sculptures et dessins les plus primitifs et les plus crus comportaient des symboles célestes de constellations et de planètes; et que, lorsqu'il s'agissait de représenter ou d'invoquer les dieux, les symboles célestes étaient utilisés telle une sténographie. En invoquant les symboles célestes (divins), l'homme n'était plus seul; les symboles réunissaient les terriens et les Néfilim, la Terre et le Ciel, l'humanité et l'univers.

Certains de ces symboles expriment, pensons-nous, des données qui ne pouvaient se rapporter qu'à des voyages spatiaux sur Terre.

Les sources anciennes nous fournissent une profusion de textes et de listes traitant des corps célestes et de leurs associations aux différentes divinités. L'ancienne coutume qui consistait à attribuer plusieurs noms épithètes à la fois aux corps célestes et aux divinités a rendu l'identification difficile. Même dans le cas d'identification établie, telle celle de Vénus/Ishtar, l'image est brouillée en raison des changements dans le panthéon. C'est ainsi que Vénus fut tout d'abord associée à Ninhoursag.

Des savants, tel E.D. Van Buren (*"Symbols of the Gods in Mesopotamian Art"*), sont parvenus à apporter un tant soit peu de clarté en assemblant et démêlant quatre-vingts symboles au plus — de dieux et de corps célestes — que l'on trouve sur les sceaux cylindriques, les sculptures, les stèles, les bas-reliefs, les mureaux, et (de facon nette et détaillée) sur les bornes frontières (*kudurru* en akkadien). Une fois la classification des symboles faite, il apparaît clairement qu'en plus de figurer à la place de certaines des constellations les mieux connues du sud et du nord (tel le Serpent de mer pour la constellation de l'Hydre), elles représentaient, soit les *douze* constellations du zodiaque (par exemple, le Crabe pour le Scorpion) ou les *douze* dieux du Ciel et de la Terre, ou les *douze* membres du système solaire. Le *kudurru* établi par Melishipak, roi de Suse (voir "pierre de bornage" du Roi de Suse) montre les douze symboles du zodiaque et les symboles des douze dieux astraux.

Une stèle érigée par le roi assyrien Esarhaddon montre le souverain tenant la Coupe de Vie en faisant face aux douze dieux principaux du Ciel et de la Terre. Nous voyons quatre dieux juchés sur des animaux et on distingue nettement Ishtar sur le lion et Adad tenant l'éclair fourchu. Quatre autres dieux sont représentés par les outils de leurs attributs personnels, tel le dieu de la Guerre Ninourta symbolisé par sa massue à tête de lion. Les quatre derniers dieux

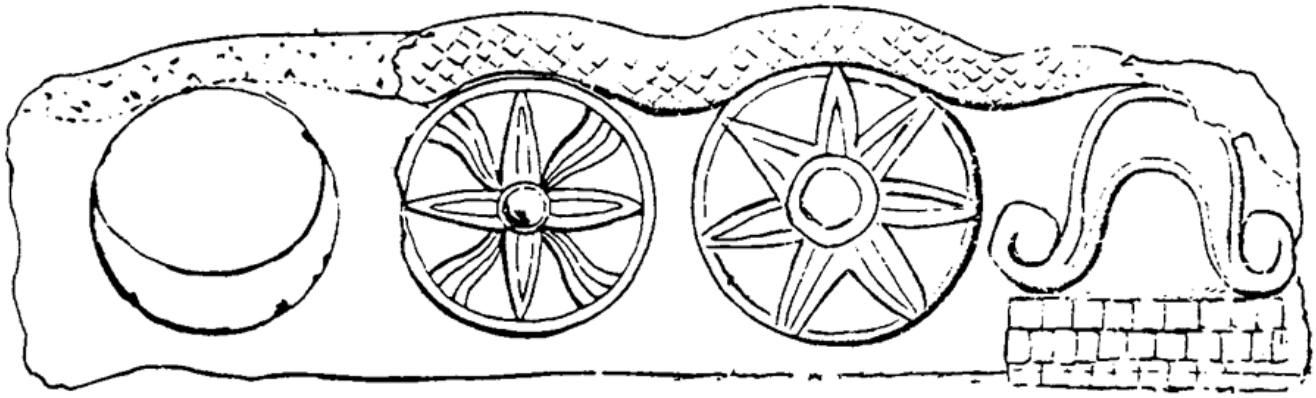
sont présentés sous la forme de corps célestes : le Soleil (Shamash), le globe ailé (la Douzième Planète, la demeure d'Anou), le croissant de Lune, et un symbole composé de sept points.

Une stèle érigée par le roi assyrien Esarhaddon montre le souverain tenant la Coupe de Vie en faisant face aux douze dieux principaux du Ciel et de la Terre. Nous voyons quatre dieux juchés sur des animaux et on distingue nettement Ishtar sur le lion et Adad tenant l'éclair fourchu. Quatre autres dieux sont représentés par les outils de leurs attributs personnels, tel le dieu de la Guerre Ninourta symbolisé par sa massue à tête de lion. Les quatre derniers dieux sont présentés sous la forme de corps célestes : le Soleil (Shamash), le globe ailé (la Douzième Planète, la demeure d'Anou), le croissant de Lune, et un symbole composé de sept points.

Quoique, plus tard, le dieu Sin fut associé à la Lune, identifiée par son croissant, de nombreuses preuves indiquent que, "aux temps d'antan", le croissant était le symbole d'une divinité âgée et barbue, un des véritables "dieux d'antan" de Sumer. Souvent dépeint entouré de cours d'eau, ce dieu était indéniablement Ea. Le croissant était aussi associé à la science de la mesure et du calcul dont Ea était le maître divin. Il était de rigueur que le dieu des Mers et des Océans, Ea, reçût, comme pendant céleste, la Lune, qui provoque les marées des océans.

Que signifiait le symbole des sept points ?

Il est clair, grâce à de nombreux indices, qu'il s'agissait du symbole céleste d'Enlil. La représentation de la Porte d'Anou (le globe ailé) encadré d'Ea/Enki et d'Enlil (voir Porte d'Anou) les exprime par le croissant et le symbole des sept points. Certaines des représentations les plus claires des symboles célestes que copia méticuleusement Sir Henry Rawlinson (*"The Cuneiform Inscriptions of Western Asia"*) donnent la position la plus importante à un groupe de trois symboles, figurant Anou flanqué de ses deux fils, ceux-ci indiquent que le symbole pour Enlil pouvait être soit les sept points soit l'"étoile" à sept branches. L'élément essentiel dans la représentation d'Enlil était le nombre *sept* (sa fille, Ninhoursag, était quelquefois incluse en introduisant le tranchet ombilical).



Il est clair, grâce à de nombreux indices, qu'il s'agissait du symbole céleste d'Enlil. La représentation de la Porte d'Anou (le globe ailé) encadré d'Ea/Enki et d'Enlil (voir Porte d'Anou) les exprime par le croissant et le symbole des sept points. Certaines des représentations les plus claires des symboles célestes que copia méticuleusement Sir Henry Rawlinson (*"The Cuneiform Inscriptions of Western Asia"*) donnent la position la plus importante à un groupe de trois symboles, figurant Anou flanqué de ses deux fils, ceux-ci indiquent que le symbole pour Enlil pouvait être soit les sept points soit l'"étoile" à sept branches. L'élément essentiel dans la représentation d'Enlil était le nombre *sept* (sa fille, Ninhoursag, était quelquefois incluse en introduisant le tranchet ombilical).

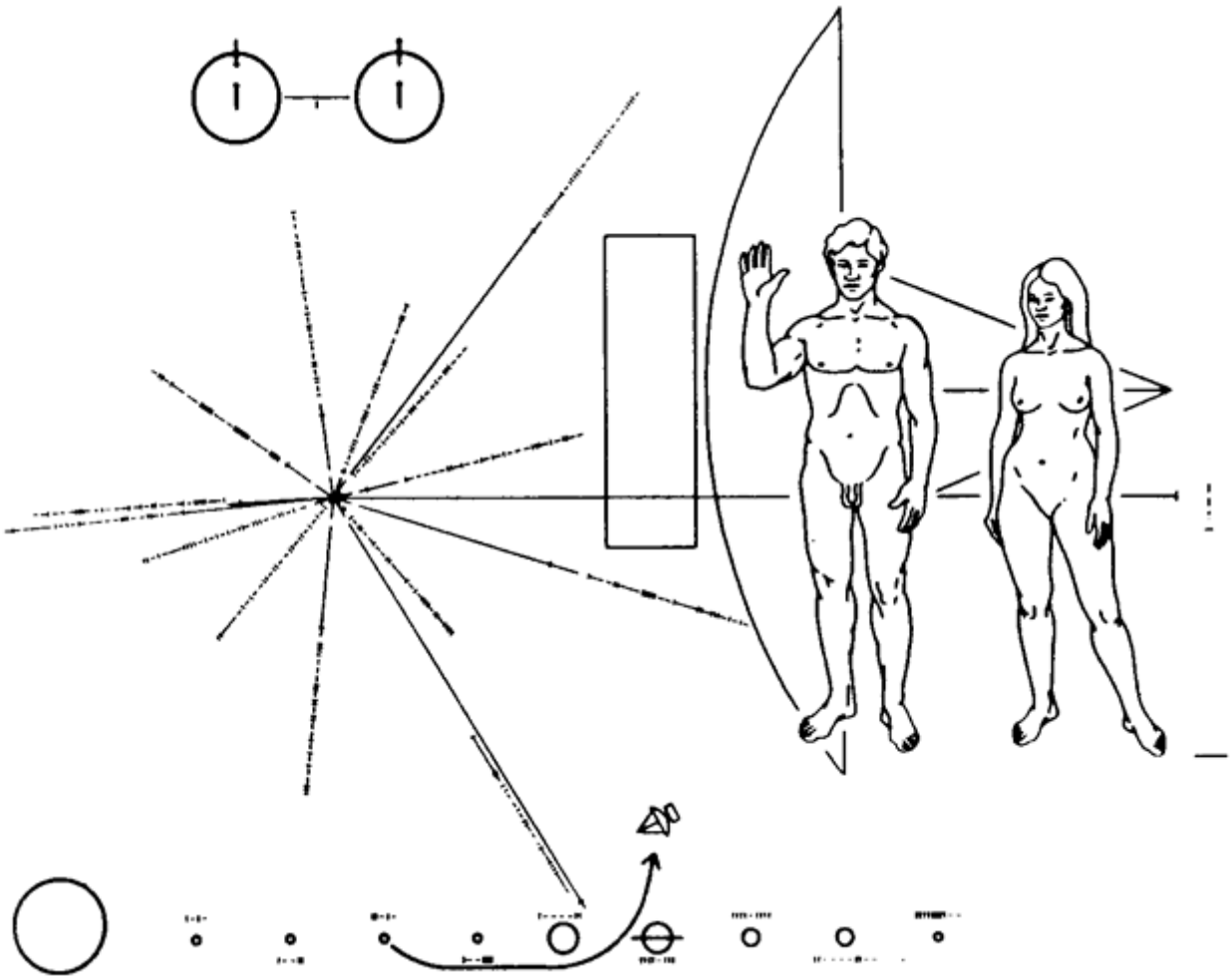
Les érudits restent incapables de comprendre cette parole de Gudéa, Roi de Lagash : "le 7 céleste est 50". Les tentatives visant à trouver des solutions arithmétiques à ce problème — des formules selon lesquelles le chiffre 50 est divisible par 7 — ne sont pas parvenues à révéler le sens de sa parole. Cependant, nous voyons poindre une réponse simple : Gudéa fit remarquer que le corps céleste qui est "sept" signifie le dieu qui est "cinquante". Le dieu Enlil dont le rang était cinquante avait pour pendant céleste la planète qui était la septième.

Laquelle des planètes était celle d'Enlil ? Il nous suffit de nous rappeler les textes qui parlent des premiers temps où les dieux vinrent sur Terre pour la première fois, où Anou resta sur la Douzième Planète et ses deux fils, qui étaient descendus sur Terre, avaient tiré le partage au sort. A Ea échut "la souveraineté sur la Profondeur" et à Enlil "fut donné pour domaine la Terre". La réponse à l'énigme éclate au grand jour.

La planète d'Enlil était la Terre. La Terre pour les Néfilim était la septième planète.

En février 1971, les USA lancèrent un vaisseau spatial sans équipage pour une mission qui resta la plus longue accomplie à ce jour. Pendant vingt et un mois, il s'achemina, passant devant Mars et la ceinture des astéroïdes, vers un rendez-vous minutieusement programmé

avec Jupiter. Puis, comme l'avaient pressenti les savants de la NASA, l'énorme force de gravitation de Jupiter "attrapa" le vaisseau et le projeta dans l'espace intersidéral.



Supposant que *Pioneer 10* puisse, un jour, se trouver capturé par la force de gravitation d'un autre "système solaire" et qu'il aille s'écraser sur une autre planète quelque part dans l'univers, les scientifiques de *Pioneer 10* ont fixé une plaque gravée portant le "message" du dessin ci-dessus.

Le message utilise une langue pictographique — des signes et des symboles guère différents de ceux de la toute première écriture pictographique de Sumer. Il vise à communiquer à toute personne trouvant la plaque que l'humanité est "mâle" et "femelle", d'une taille exprimée par rapport à celle du vaisseau et à sa forme. Elle présente les deux éléments chimiques de base de notre monde et notre position suivant une certaine source interstellaire d'émissions radio... Et il représente notre système solaire comme étant composé d'un Soleil et de neuf planètes, cela pour indiquer à celui qui le trouve : "Le vaisseau que vous avez trouvé vient de la *troisième* planète de ce Soleil".

Notre astronomie repose sur la notion selon laquelle la Terre est la troisième planète, ce qui est, en effet, vrai si l'on commence à compter à partir du centre de notre système, c'est-à-dire du Soleil.

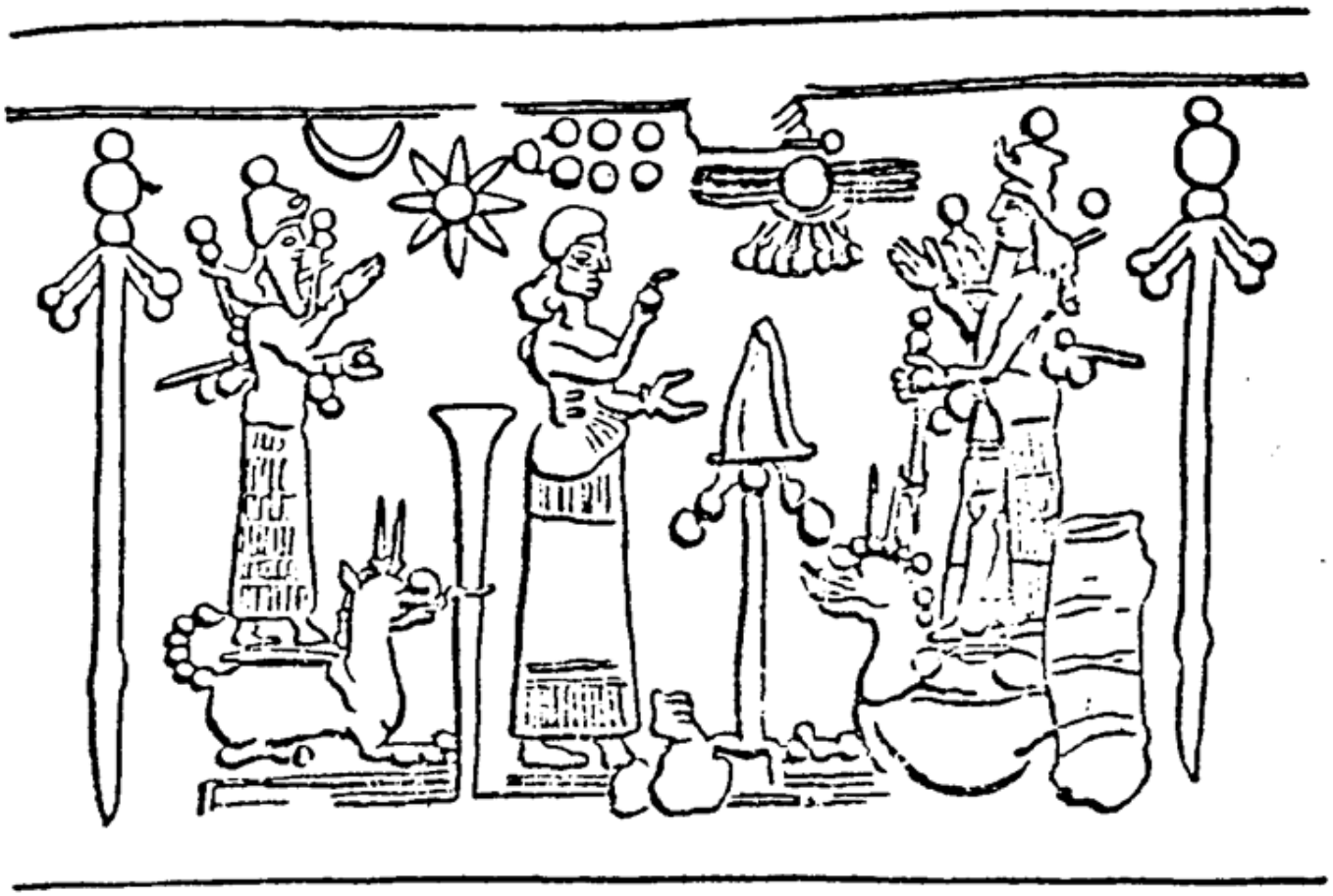
Mais pour quiconque s'approche de notre système solaire *de l'extérieur*, la première planète rencontrée serait Pluton, la deuxième Neptune, la troisième Uranus et non la Terre. En quatrième position, il trouverait Saturne, en cinquième Jupiter, en sixième Mars.

Enfin, en *septième*, la Terre.

Seuls les Néfilim qui voyagèrent vers la Terre en passant devant Pluton, puis Neptune, Uranus, Saturne, Jupiter et Mars ont pu considérer la Terre comme étant la "septième" planète. Même si, pour aller jusqu'au bout de l'argument, on imagine que les habitants de Mésopotamie plutôt que des voyageurs de l'espace possédaient le savoir ou la sagesse de calculer la position de la Terre non pas à partir du Soleil comme centre, mais depuis les abords du système solaire, il en résulterait alors que les peuples anciens *connaissaient* l'existence de Pluton, de Neptune et d'Uranus. Puisqu'ils n'auraient en aucun cas pu, seuls, avoir découvert ces lointaines planètes, nous en concluons que les Néfilim les instruisirent de leur existence.

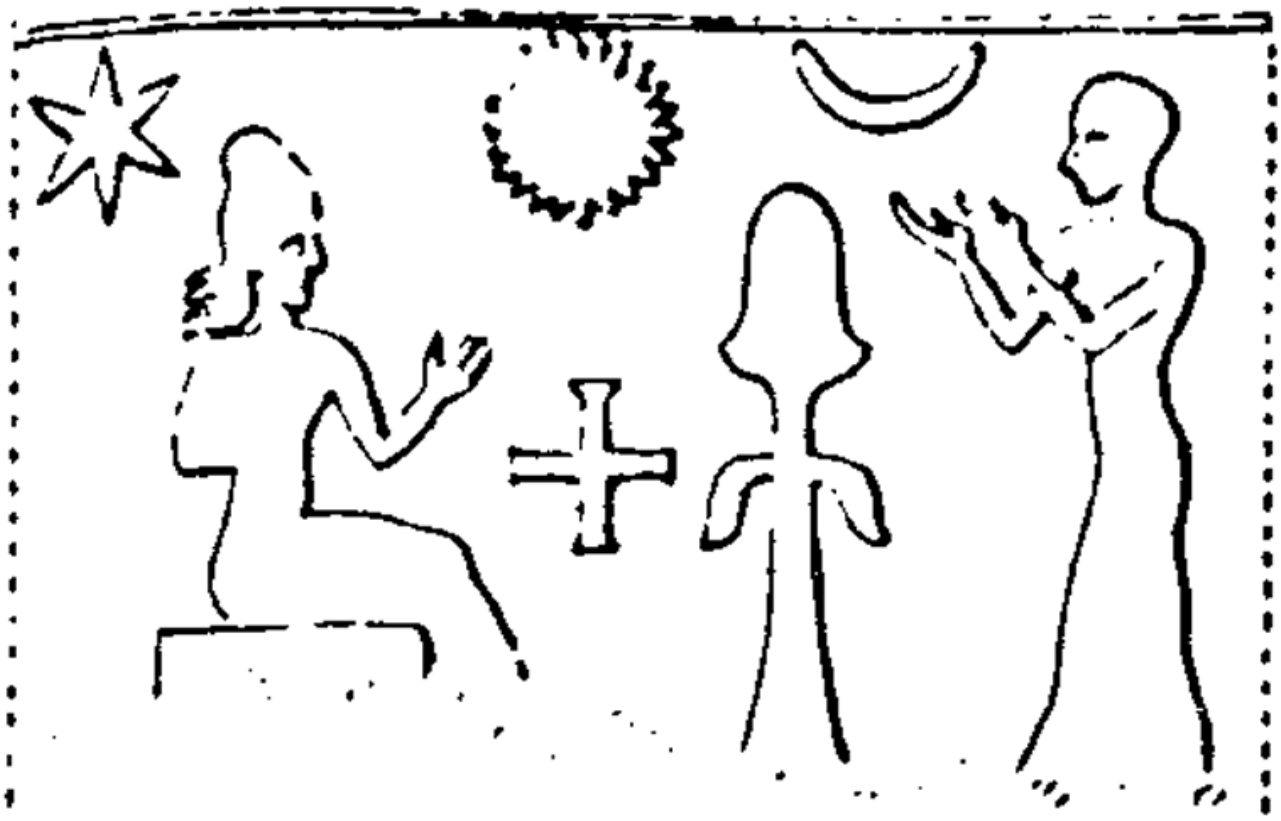
Quelle que soit l'hypothèse que l'on adopte comme point de départ, la conclusion reste la même. Seuls les Néfilim pouvaient savoir qu'il existait des planètes au-delà de Saturne, en conséquence de quoi la Terre — en comptant de l'extérieur — se trouve être la septième planète.

La Terre n'est pas la seule planète dont la position numérique dans le système solaire ait été représentée par un symbole. On trouve de nombreuses preuves démontrant que Vénus était dépeinte comme une étoile à huit branches : Vénus est la huitième planète, après la Terre si on compte à partir de l'extérieur. L'étoile à huit branches représentait également la déesse Ishtar dont la planète était Vénus.



La Terre n'est pas la seule planète dont la position numérique dans le système solaire ait été représentée par un symbole. On trouve de nombreuses preuves démontrant que Vénus était dépeinte comme une étoile à huit branches : Vénus est la huitième planète, après la Terre si on compte à partir de l'extérieur. L'étoile à huit branches représentait également la déesse Ishtar dont la planète était Vénus.

De nombreux sceaux, rouleaux et autres vestiges graphiques dépeignent Mars comme étant la sixième planète. Un sceau cylindrique montre le dieu associé à Mars (à l'origine Nergal, puis Nabou) assis sur un trône sous une "étoile" à six branches, son symbole. On voit sur le sceau d'autres symboles montrant le Soleil, d'une manière très semblable à celle dont on le représente aujourd'hui, la Lune et la croix, symbole de la "planète du croisement", la Douzième Planète.



De nombreux sceaux, rouleaux et autres vestiges graphiques dépeignent Mars comme étant la sixième planète. Un sceau cylindrique montre le dieu associé à Mars (à l'origine Nergal, puis Nabou) assis sur un trône sous une "étoile" à six branches, son symbole. On voit sur le sceau d'autres symboles montrant le Soleil, d'une manière très semblable à celle dont on le représente aujourd'hui, la Lune et la croix, symbole de la "planète du croisement", la Douzième Planète.

Au temps des Assyriens, le "compte céleste" de la planète d'un dieu était souvent indiqué par le nombre approprié d'étoiles-symboles placées le long du trône divin. Ainsi, une plaque dépeignant le dieu Ninourta plaçait à son trône quatre étoiles-symboles. Sa planète, Saturne, est, en effet, la quatrième planète, suivant la façon de compter des Néfilim. De semblables représentations ont été retrouvées pour la plupart des autres planètes.

L'événement religieux principal de l'ancienne Mésopotamie, le festival de douze jours pour célébrer le Nouvel An, débordait de symbolisme exprimant l'orbite de la Douzième Planète, la composition du système solaire, et le voyage des Néfilim vers la Terre. On trouve parmi ces "affirmations de foi" les mieux documentées, les rites babyloniens du Nouvel An. Mais, selon toute évidence, les Babyloniens se contentaient de copier des traditions remontant au début de la civilisation sumérienne.

A Babylone, le festival suivait un rituel strict et très précis. Chaque partie, acte et prière avaient une raison traditionnelle et un sens particulier. Les cérémonies commençaient le premier jour de Nisan — alors le premier mois de l'année — coïncidant avec l'équinoxe du printemps. Pendant onze jours, les autres dieux ayant un statut céleste se joignaient à Mardouk selon un ordre établi. Le douzième jour, chacun des autres dieux repartait vers sa propre demeure, et Mardouk restait seul dans sa splendeur. Le parallèle avec le rôle de

Mardouk à l'intérieur du système planétaire (sa "visite" aux onze autres membres du système solaire, et la séparation le douzième jour — laissant le douzième dieu continuer, pour être le roi des dieux, mais isolé d'eux —) est évident.

Les cérémonies du festival du Nouvel An se déroulaient selon la course de la Douzième Planète. Les quatre premiers jours, s'accordant au passage de Mardouk par les quatre premières planètes (Pluton, Neptune, Uranus et Saturne) étaient des jours de préparation. Au terme du quatrième jour, les rituels exigeaient que l'on marquât l'apparition de la planète Ikou (Jupiter) dans le champ de vision de Mardouk. La céleste Mardouk s'approchant de façon symbolique du lieu de la bataille céleste, le grand prêtre entamait le récit de l'"Épopée de la Création" — le récit de cette bataille céleste.

Personne ne dormait cette nuit-là. Lorsqu'à l'aube du cinquième jour, le récit de la bataille céleste s'achevait, les rituels exigeaient que Mardouk soit proclamé douze fois "le Seigneur", affirmant ainsi que, suite à la guerre céleste, il y avait à présent douze membres du système solaire. On récitait ensuite les noms des douze membres du système solaire et des douze constellations du zodiaque.

Lors du cinquième jour, le dieu Nabou, fils et héritier de Mardouk, arrivait par bateau de son centre du culte, Borsippa. Mais il ne pénétrait dans l'enceinte du temple de Babylone que le sixième jour, car Nabou, lorsqu'il était devenu membre du panthéon babylonien des douze s'était vu attribuer la planète Mars — la sixième planète.

Nous apprenons dans le livre de la Genèse que c'est en six jours que furent achevés "le Ciel et la Terre et tous leurs hôtes". Les rituels babyloniens commémorant les événements célestes qui débouchèrent sur la création de la ceinture d'astéroïdes et de la Terre étaient également achevés dans les six premiers jours de Nisan.

Le septième jour, le festival tournait son attention vers la Terre. Quoique les détails des rituels du septième jour fassent cruellement défaut, H. Frankfort (*"Kingship and the Gods"*) pense qu'ils consistaient en une mise en scène, par les dieux conduits par Nabou, de la libération de Mardouk des "Montagnes de la Terre inférieure". Etant donné la découverte de textes qui détaillent les luttes épiques entre Mardouk et d'autres aspirants à la souveraineté sur Terre, nous pouvons supposer que les événements du septième jour étaient une reconstitution de la lutte de Mardouk pour la suprématie sur Terre (la "Septième"), celle de ses défaites initiales, et sa victoire finale avec l'usurpation des pouvoirs.

Au huitième jour du festival du Nouvel An de Babylone, Mardouk, vainqueur sur Terre, de même que l'*Enuma Elish* falsifié l'avait proclamé aux cieux, recevait les pouvoirs suprêmes. Les dieux qui les avaient accordés à Mardouk s'engageaient au neuvième jour, assistés des rois et de la population, dans une procession rituelle qui emmenait Mardouk de sa demeure à l'intérieur de l'enceinte sacrée de la ville jusqu'à la "Maison d'Akitou", située quelque part à l'extérieur de la ville. Mardouk et les onze dieux visiteurs y résidaient jusqu'au onzième jour. Au douzième jour, les dieux se dispersaient vers leurs différentes demeures, et le festival s'achevait.

De tous les aspects de la fête babylonienne qui mettent en évidence son origine sumérienne, l'un des plus signifiants est celui concernant la Maison d'Akitou. Diverses études, telles que *"The Babylonien Akitu Festival"* de S.A. Pallis, ont démontré que cette maison était caractéristique des cérémonies religieuses à Sumer existant déjà au IIIe millénaire av. J.-C. La

cérémonie était essentiellement une procession sainte qui voyait le dieu souverain quitter sa demeure ou son temple, et aller, par plusieurs stations, à un endroit bien en dehors de la ville. Le périple se faisait à bord d'un vaisseau spécial, un "Bateau Divin". Ensuite, le dieu ayant réussi sa mission, quelle qu'elle fût, à la Maison A.KI.TI, revenait au quai de la ville par le même Bateau Divin, et reprenait son chemin de retour au temple parmi les festivités et les réjouissances du roi et de la population.

Le terme sumérien A.KI.TI (d'où l'*akitou* babylonien tirait son origine) signifiait littéralement "édification de la vie sur Terre". Ce terme associé aux différents aspects du voyage mystérieux, nous amène à conclure que cette procession symbolisait le voyage périlleux, mais néanmoins couronné de succès des Néfilim, de leur demeure à la septième planète, la Terre.

Les fouilles qui durèrent pendant quelque vingt années sur le site de l'antique Babylone, apportant une brillante corrélation aux textes de rituels babyloniens, permirent aux équipes de savants dirigés par F. Wetzel et F.H. Weissbach (*"Das Hauptheiligtum des Marduks in Babylon"*) de reconstruire l'enceinte sacrée de Mardouk, les caractéristiques architecturales de son ziggourat, et l'avenue de Procession, qui fut en partie recréée au musée de l'ancien Proche-Orient, de Berlin-Est.

Les noms symboliques des sept stations et l'épithète de Mardouk à chaque station sont donnés en akkadien et en sumérien — attestant à la fois de l'Antiquité et des origines sumériennes de la procession et de son symbolisme.

La première station de Mardouk, où son épithète était "souverain des cieux" était nommée "Maison de la Sainteté" en akkadien et "Maison des Eaux Brillantes" en sumérien. L'épithète du dieu à la deuxième station est illisible, la station elle-même était nommée "Où le Champ se Sépare". Le nom partiellement mutilé de la troisième station commence avec les mots "Lieu faisant face à la planète...", et ici l'épithète du dieu se transforme en "Seigneur du Feu Versé".

La quatrième station était appelée "Lieu Saint des Destinées", et Mardouk était nommé "Seigneur de la Tempête des Eaux d'*An* et de *Ki*". La cinquième station semble être moins turbulente. Elle était nommée "la Voie", et Mardouk prenait le titre de "Où apparaît le Mot du Berger". La sixième station faisait état d'une navigation plus calme et s'appelait "Le Vaisseau du Voyageur" où l'épithète de Mardouk devenait "dieu de la Porte Désignée".

La septième station était le *Bit Akitou* ("Maison de l'édification de la vie sur Terre"). Là, Mardouk prenait le titre de "dieu de la Maison du repos".

Nous soutenons que les sept stations de la procession de Mardouk représentaient le voyage spatial des Néfilim de leur planète à la Terre; que la première "station", la "Maison des Eaux Brillantes" représentait leur passage par Pluton; la deuxième ("Où le Champ se Sépare") était Neptune; la troisième, Uranus; la quatrième — "Un lieu de tempêtes célestes" — Saturne; la cinquième, où "la Voie" s'éclaircit, "où le mot du berger apparaît", était Jupiter; la sixième où le voyage se transformait en "Vaisseau du Voyageur" était Mars.

Et la septième station était la Terre : la fin du voyage, là où Mardouk procurait la "Maison du Repos" (la "Maison de l'édification de la vie sur Terre" pour les dieux.)

Comment "l'Administration de l'Aéronautique et de l'Espace" des Néfilim envisageait-elle le système solaire en termes du voyage spatial vers la Terre ?

Logiquement — et en fait —, ils considéraient le système divisé en deux parties. Un des points préoccupants était, bien sûr, la zone du vol qui comportait l'espace qu'occupaient les sept planètes s'étendant de Pluton à la Terre. Le deuxième groupe, au-delà de la zone de navigation, était composé de quatre corps célestes — la Lune, Vénus, Mercure, et le Soleil. En astronomie et en généalogie divine, les deux groupes étaient considérés comme séparés.

Généalogiquement, Sin (en tant que Lune) était à la tête du groupe des "Quatre". Shamash (en tant que Soleil) était son fils, et Ishtar (Vénus), sa fille. Adad, c'est-à-dire Mercure, était l'Oncle, le frère de Sin/Lune, qui tenait toujours compagnie à son neveu Shamash/Soleil et (particulièrement) à sa nièce Ishtar/Vénus.

En revanche, les "Sept", étaient groupés ensemble dans les textes ayant affaire à la fois aux dieux et aux hommes, ou événements célestes. Il y avait "les sept qui jugent", les "sept émissaires d'Anou, leur roi", et c'était en leur honneur que le numéro sept était consacré. Il y avait "sept villes d'antan"; les villes avaient sept portes; les portes avaient sept verrous; les bénédictions demandaient sept années de plénitude; les malédictions de famine et de peste duraient sept ans; les mariages divins étaient célébrés "en faisant l'amour pendant sept jours"; et ainsi de suite.

Pendant que les cérémonies solennelles comme celles qui accompagnaient les rares visites d'Anou et de sa conjointe sur Terre, les divinités représentant les Sept Planètes recevaient certaines positions et robes cérémoniales, et les Quatre étaient traités comme un groupe à part. Par exemple, la règle ancienne du protocole déclarait : "Les divinités Adad/Mercure, Sin/Lune, Shamash/Soleil et Ishtar/Vénus seront assises dans la cour jusqu'au lever du jour."

Dans les Cieux, chaque groupe était tenu de rester dans sa propre zone céleste, et les Sumériens supposaient qu'il existait une "barrière céleste" les séparant. "Un texte astro-mythologique important", selon A. Jeremias (*"The Old Testament in the Light of The Ancient Near East"*), traite d'un événement céleste remarquable, lorsque les Sept "assaillirent la barrière céleste". Dans ce bouleversement, qui apparemment était un alignement inhabituel des Sept Planètes, "ils se sont fait des alliés du héros Shamash [Soleil] et du vaillant Adad [Mercure]", cela voulant peut-être dire qu'elles exerçaient toutes une force de gravitation dans la même direction. "En même temps, Ishtar [Vénus], cherchant une glorieuse résidence avec Anou, s'efforça de devenir reine des cieux". D'une façon ou d'une autre, Vénus cherche à changer d'emplacement pour une plus "glorieuse résidence". Sin [Lune] en subit l'effet le plus marquant. "Les Sept qui ne craignaient pas les lois... avaient violemment assiégé Sin, le Donneur de Lumière." Selon le texte, l'apparition de la Douzième Planète sauva la Lune obscurcie et la fit à nouveau "briller" dans les cieux.

Les Quatre étaient situés dans une zone céleste que les Sumériens nommaient GIR.HEA ("eaux célestes où les fusées sont perturbées"), MU.HE ("la perturbation du vaisseau spatial"), ou UL.HE ("la bande de perturbation"). Ces termes énigmatiques prennent un sens lorsque nous nous rendons compte que les Néfilim considéraient les cieux du système solaire en termes d'astronautique. Il n'y a que peu de temps que les ingénieurs du Comsat (Corporation de Communication par Satellite) découvrirent que le Soleil et la Lune "jouaient des tours" aux satellites et les "éteignaient". Ces satellites venus de la Terre pouvaient être perturbés, soit par des orages magnétiques dus au rayonnement solaire, soit par le changement de réflexion des rayons infrarouges sur la Lune. Les Néfilim avaient également pris conscience du fait que les fusées ou les vaisseaux spatiaux pénétraient dans "une zone de perturbation" dès qu'ils dépassaient la Terre et s'approchaient de Vénus, de Mercure et du Soleil.

Séparés des Quatre par une soi-disant barrière céleste, les Sept se trouvaient dans une zone céleste pour laquelle les Sumériens utilisaient le terme UB. Le *ub* était composé de sept parties appelées (en akkadien) *giparu* ("les résidences de la nuit"). Il est quasiment certain que là réside l'origine des "Sept Cieux" commune aux croyances du Proche-Orient.

Les sept "globes" ou "sphères" de l'*ub* comprenaient le *kishshatu* akkadien ("l'intégralité"). L'origine du terme était le SHU sumérien, qui signifiait aussi "la partie qui fut la plus importante", le Suprême. Par conséquent, les Sept Planètes étaient parfois nommées les "Sept Brillantes SHU.NU". Les Sept qui "demeuraient de la Partie Suprême."

Les Sept firent l'objet de beaucoup plus d'attention technique que les Quatre. Des listes célestes sumériennes, babyloniennes, et assyriennes les décrivent par différents épithètes et les cataloguent dans leur ordre exact. De nombreux érudits supposant que les textes sumériens ne pouvaient assurément pas tenir compte des planètes au-delà de Saturne, ont eu des difficultés à identifier correctement les planètes décrites dans le texte. Mais nos conclusions nous facilitent leur identification et la compréhension de la signification de leurs noms.

La première planète que les Néfilim rencontraient en s'approchant du système solaire était *Pluton*. Les listes mésopotamiennes nomment cette planète SHU.PA ("le surveillant de SHU"), la planète qui garde l'approche de la Partie Suprême du système solaire.

Comme nous le verrons, les Néfilim ne pouvaient arriver sur Terre que si leur vaisseau était lancé de la Douzième Planète bien avant qu'elle ait atteint le voisinage de la Terre. Ils ont ainsi pu traverser l'orbite de Pluton, non seulement en tant qu'habitants de la Douzième Planète, mais aussi en astronautes dans un vaisseau spatial lancé dans sa course. Un texte astronomique affirme que la planète Shupa était celle où "la divinité Enlil établit la destinée pour la Terre" — où le dieu, responsable du navire spatial, traça la bonne route pour la planète Terre et la Terre de Sumer.

IRU ("boucle") arrivait après Shupa. Dès *Neptune*, le vaisseau des Néfilim commença probablement sa grance courbe ou "boucle" vers sa destination finale. Une autre liste nomme la planète HUM.BA qui signifie "végétation marécageuse". Lorsqu'un jour nous explorerons Neptune, découvrirons-nous que son association constante aux eaux est due aux zones marécageuses que les Néfilim y virent ?

Uranus était appelé *Kakkab Shanamma* ("planète qui est la double"). Uranus est réellement la jumelle de Neptune en taille et en apparence. Une liste sumérienne l'appelle EN.TI.MASH.SIG ("planète de la brillante vie verdâtre"). Uranus est-elle également une planète où la végétation marécageuse abonderait ?

Au-delà d'Uranus se profile *Saturne*, une planète géante (presque dix fois la taille de la Terre), qui se distingue par ses anneaux qui s'étendent à une distance de plus de deux fois son diamètre. Pourvue d'une force de gravitation extraordinaire et de mystérieux anneaux, Saturne dut poser bien des problèmes aux Néfilim et à leur vaisseau spatial. Ce qui pourrait bien expliquer pourquoi ils appelèrent la quatrième planète TAR.GALLU ("le grand destructeur"). Elle était aussi nommée KAK.SI.DI ("l'arme de la vertu") et SI.MUTU "celui qui pour justice tue". Tout à travers l'ancien Proche-Orient, la planète représentait le châtieur de l'injustice. Ces noms exprimaient-ils des attitudes de peur ou bien faisaient-ils allusion à de véritables accidents de l'espace?

Les rituels de l'*Akitou* font référence, comme nous l'avons vu, "aux tempêtes des eaux" entre *An* et *Ki*, au quatrième jour, lorsque le vaisseau spatial se trouvait entre *Anshar* (Saturne) et *Kishar* (Jupiter).

Il est très possible qu'un texte sumérien très ancien, qui, depuis sa première publication en 1912, fut présumé être "un ancien texte magique", fasse état de la perte d'un navire spatial et de ses cinquante occupants. Il relate comment Mardouk, arrivant à Éridou, se précipita vers son père Ea/Neptune, porteur d'une terrible nouvelle :

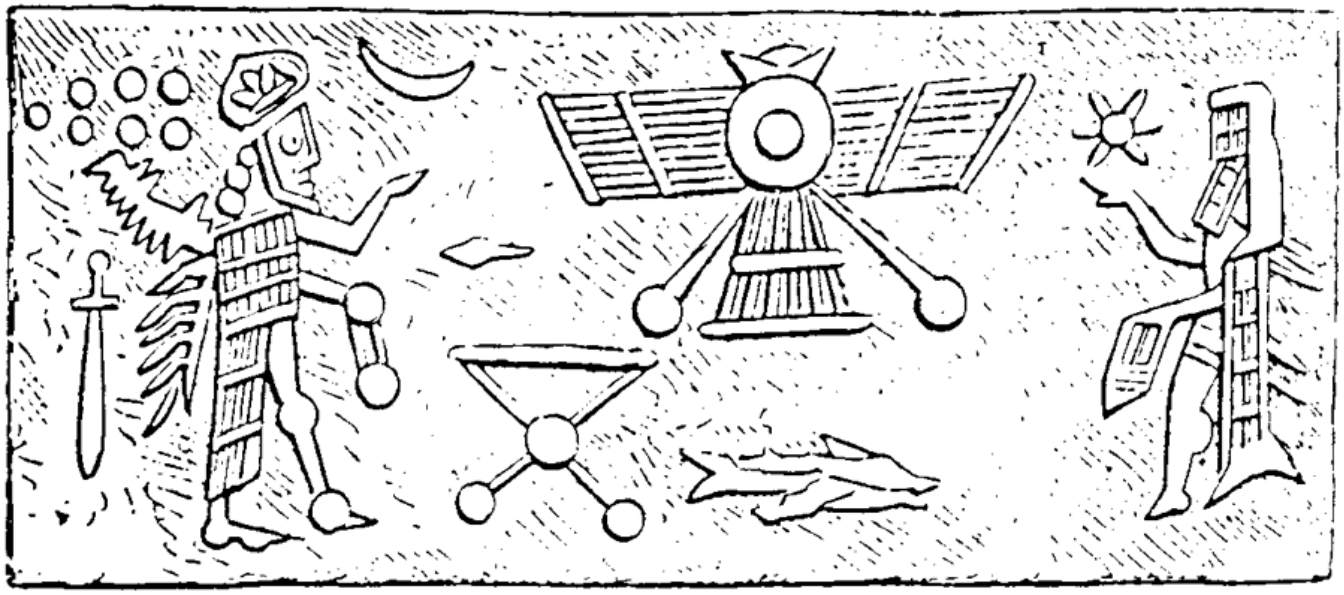
« Il a été créé comme une arme;
Il a foncé en avant comme la mort...
Les Anounnaki qui sont cinquante,
il a frappé...
SHU.SAR, qui vole tel un oiseau,
il a grièvement blessé à la poitrine ».

Le texte n'identifie pas ce "il", quoi que ce fût, qui détruisit le SHU.SAR ("le chasseur suprême" volant) et ses cinquante astronautes. Mais la peur du danger céleste était évidente quant à ce qui était de Saturne.

Les Néfilim dépassèrent Saturne et avec grand soulagement, *Jupiter* se présenta à leurs yeux. Ils appelèrent la cinquième planète Barbaru ("celle qui brille") et aussi SAG.ME.GAR ("la grande où les combinaisons spatiales sont mises"). Un autre nom pour Jupiter, SIB.ZI.AN.NA ("le guide véritable des cieux") décrit également son rôle probable dans le voyage jusqu'à la Terre : c'était le signal pour virer dans le passage difficile entre Jupiter et Mars, l'entrée dans la zone dangereuse de la ceinture des astéroïdes. D'après les épithètes, il semblerait que c'est à partir de là que les Néfilim mettaient leurs *me'*s, leurs combinaisons spatiales.

Mars était appelé bien à propos UTU.KA.GAB.A. ("la lumière établie à la porte des eaux"), ce qui nous rappelle les descriptions sumériennes et bibliques de la ceinture des astéroïdes comme un "bracelet" céleste séparant les "eaux supérieures" des "eaux inférieures" du système solaire. Plus précisément, Mars était nommé *Shelibbu* ("Celui proche du centre" du système solaire).

Un dessin inhabituel d'un sceau rouleau suggère qu'après avoir dépassé Mars, le vaisseau spatial des Néfilim pouvait entrer en communication constante avec le "Centre de Contrôle" placé sur Terre.



Un dessin inhabituel d'un sceau rouleau suggère qu'après avoir dépassé Mars, le vaisseau spatial des Néfilim pouvait entrer en communication constante avec le "Centre de Contrôle" placé sur Terre.

L'objet central de cette ancienne illustration ressemble au symbole de la Douzième Planète, le globe ailé. Cependant, il a une allure différente : il est plus mécanique, plus manufacturé que naturel. Ses "ailes" ressemblent presque exactement aux panneaux solaires dont sont pourvus les vaisseaux spatiaux américains pour convertir l'énergie du Soleil en électricité. Il est impossible de se méprendre à propos de ces deux antennes.

Le vaisseau circulaire avec son dessus en forme de couronne, ses ailes et ses antennes est situé dans les cieux entre Mars (l'étoile à six branches), la Terre (le symbole des sept points) et la Lune. Sur Terre, un dieu tend sa main en signe de bienvenue à un astronaute toujours haut dans le ciel, près de Mars. L'astronaute est montré avec un casque à visière et un plastron. La partie inférieure de sa combinaison ressemble à celle d'"un homme-poisson", une exigence peut-être dictée par l'éventualité d'un amerrissage forcé dans l'océan. Dans une main, il tient un instrument, de l'autre il répond au signe de bienvenue sur Terre.

Et enfin on trouve, poursuivant tranquillement son chemin, la *Terre*, la septième planète. Dans les listes des "sept dieux célestes", elle s'appelait SHU.GI ("le bon lieu du repos de SHU"). Ce nom signifiait également "la terre à l'extrémité de SHU", de la partie supérieure du système solaire — la destination finale du long voyage dans l'espace.

Alors que, dans l'ancien Proche-Orient, le son *gi* fut souvent transformé en celui plus courant de *ki* ("Terre", "terre sèche"), la prononciation et la syllabe *gi* ont résisté au temps et ont conservé à l'heure actuelle leur sens d'origine, celui des Néfilim : *géo*-graphie, *géo*-métrie, *géo*-logie, etc.

Dans les formes premières de l'écriture pictographique, le signe SHU.GI signifiait aussi *shibu* ("*la septième*"). Les textes astronomiques nous expliquent cela :

Shar shadi il Enlil ana kakkab SHU.GI ikkabi
"Seigneur des Montagnes, divinité Enlil, est identique à la planète Shugi. "

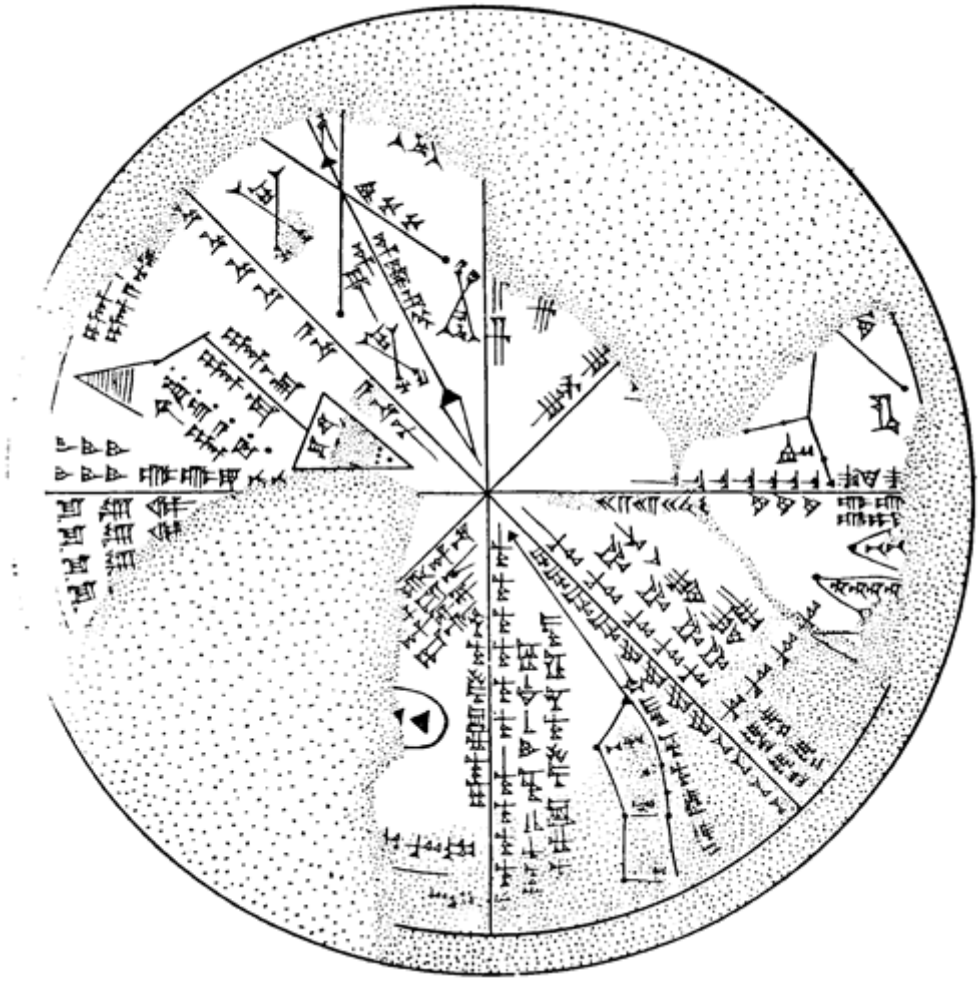
Outre le fait qu'ils décrivent les sept étapes du voyage de Mardouk, les noms des planètes décrivent également un vol spatial. Au terme du voyage était la septième planète, la Terre.

Nous n'avons aucune certitude sur le fait de savoir si, d'ici à un nombre incalculable d'années, quelqu'un sur une autre planète trouvera et comprendra le message dessiné sur la plaque fixée sur *Pioneer 10*. De même, il semble futile d'espérer trouver sur Terre une plaque de même nature informant les Terriens de la position et du parcours suivi en venant de la Douzième Planète.

Or, aussi extraordinaire que cela puisse paraître, un document de ce genre existe.

C'est une tablette d'argile trouvée dans les ruines de la Bibliothèque royale de Ninive. Comme bon nombre de tablettes, il s'agit sans doute d'une copie assyrienne d'une tablette sumérienne plus ancienne. Contrairement aux autres, c'est un disque circulaire; et quoique certains de ses signes cunéiformes soient remarquablement conservés, les quelques savants qui entreprirent de la déchiffrer finirent par la définir comme le plus énigmatique "document mésopotamien".

En 1912, L. W. King, alors conservateur des Antiquités assyriennes et babyloniennes au British Museum, fit une reproduction minutieuse du disque qui est divisé en 8 segments. Les parties intactes portent des formes géométriques jamais vues sur un objet antique, des formes conçues et dessinées avec une grande précision. Elles comportent des flèches, des triangles, des intersections de lignes, et même une ellipse — une courbe géométrico-mathématique que l'on croyait auparavant inconnue des peuples de l'Antiquité.



C'est une tablette d'argile trouvée dans les ruines de la Bibliothèque royale de Ninive. Comme bon nombre de tablettes, il s'agit sans doute d'une copie assyrienne d'une tablette sumérienne plus ancienne. Contrairement aux autres, c'est un disque circulaire; et quoique certains de ses signes cunéiformes soient remarquablement conservés, les quelques savants qui entreprirent de la déchiffrer finirent par la définir comme le plus énigmatique "document mésopotamien". En 1912, L.W. King, alors conservateur des Antiquités assyriennes et babyloniennes au British Museum, fit une reproduction minutieuse du disque qui est divisé en 8 segments. Les parties intactes portent des formes géométriques jamais vues sur un objet antique, des formes conçues et dessinées avec une grande précision. Elles comportent des flèches, des triangles, des intersections de lignes, et même une ellipse — une courbe géométrico-mathématique que l'on croyait auparavant inconnue des peuples de l'Antiquité.

L'attention de la communauté scientifique se porta sur cette plaque énigmatique et inhabituelle en premier lieu suite au rapport soumis à la Société royale britannique d'Astronomie, le 9 janvier 1880, par R. H. M. Bosanquet et A. H. Sayce, dans l'un des tout premiers débats sur "l'astronomie babylonienne" : elle était identifiée comme étant un planisphère (la reproduction d'une surface sphérique telle sur une carte plate). Il fut aussi précisé que certains des signes cunéiformes que l'on y voyait "suggèrent des mesures... qui semblent empreintes d'une signification technique".

Les nombreux noms des corps célestes qui apparaissent dans les huit segments de la plaque établissent clairement son caractère astronomique. Bosanquet et Sayce furent tout particulièrement intrigués par les "sept" points d'un segment. Ils déclarèrent qu'ils auraient pu représenter

les phases de la Lune si toutefois les points n'avaient pas été disposés le long d'une ligne désignant expressément "l'étoile des étoiles" DIL.GAN et un corps céleste appelé APIN.

« Il ne fait aucun doute qu'il y ait une explication très simple à cette énigmatique figure », dirent-ils. Ils eurent beau chercher à fournir une telle explication, ils ne parvinrent qu'à lire correctement les valeurs phonétiques des signes cunéiformes et à en conclure que ce disque était un planisphère.

Quand la Société royale d'Astronomie publia une esquisse du planisphère, J. Oppert et P. Jensen améliorèrent la lecture en découvrant certains noms de planètes ou d'étoiles. Fritz Hommel, dans un article dans un magazine allemand en 1891 (*"Die Astronomie der alter Chaldäer"*) fit remarquer que chacun des huit segments du planisphère formait un angle de 45 degrés, et qu'ainsi l'ensemble des cieux — soit 360 degrés — était présenté. Il émit aussi la proposition que le point central signalait un lieu précis "des cieux de Babylone".

L'affaire en resta là jusqu'à ce que Ernst F. Weidner, tout d'abord dans un article paru en 1912 (*"Babyloniaca : Zur Babylonischen Astronomie"*), puis, dans son ouvrage principal *"Handbuch der Babylonischen Astronomie"* (1915), analyse la tablette dans son intégralité pour en conclure qu'elle n'avait aucun sens.

Sa perplexité découlait du fait que, quoique les formes géométriques et les noms des étoiles et des planètes inscrites à l'intérieur des segments divers fussent lisibles et compréhensibles (même si leur sens ou leur but restaient peu clair), les inscriptions le long des lignes (réparties à 45 degrés les unes des autres) n'avaient tout bonnement aucun sens. Elles étaient, invariablement, une série de syllabes réitérées dans la langue assyrienne de la tablette. En voici un exemple :

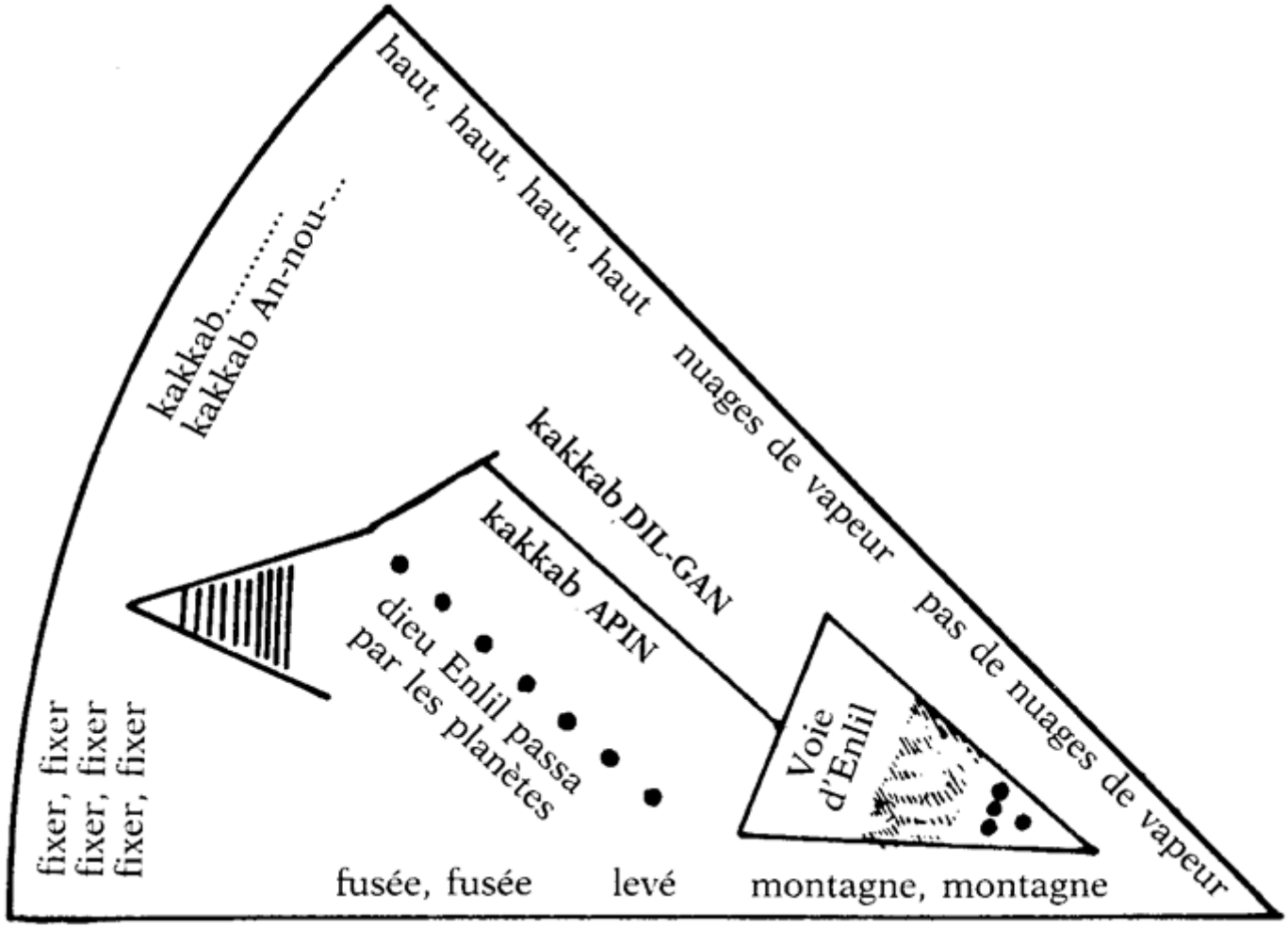
lu bur di lu bur di lu bur di
bat bat bat kash kash kash kash alu alu alu alu

Weidner en conclut qu'il s'agissait d'une plaque, à la fois astronomique et astrologique, dont on se servait comme d'une tablette magique pour les exorcismes, ainsi que de nombreux autres textes composés de répétitions de syllabes. Cela dit, il perdit tout intérêt pour cette tablette semblable à aucune autre.

Cependant, les inscriptions de la tablette se révèlent sous un aspect tout à fait différent pour qui tente de les lire non pas comme des mots-signes assyriens mais comme des mots-syllabes sumériens, car il ne peut y avoir aucun doute sur le fait que cette tablette soit une copie assyrienne d'un original sumérien plus ancien. Si nous considérons un des segments (que nous numéroterons segment 1), ces syllabes dénuées de sens :

na na na na a na ananu (le long de la ligne descendante),
sha sha sha sha sha sha (le long de la circonférence),
sham sham bur kur Kur (le long de la ligne horizontale),

prennent tout à coup une signification si l'on fait intervenir les mots-syllabes sumériens.



Cependant, les inscriptions de la tablette se révèlent sous un aspect tout à fait différent pour qui tente de les lire non pas comme des mots-signes assyriens mais comme des mots-syllabes sumériens, car il ne peut y avoir aucun doute sur le fait que cette tablette soit une copie assyrienne d'un original sumérien plus ancien. Si nous considérons un des segments (que nous numéroterons segment 1), ces syllabes dénuées de sens :
na na na na a na ananu (le long de la ligne descendante),
sha sha sha sha sha sha (le long de la circonférence),
sham sham bur kur Kur (le long de la ligne horizontale),
prennent tout à coup une signification si l'on fait intervenir les mots-syllabes sumériens.

Nous découvrons alors une *carte itinéraire*, marquant le chemin emprunté par le dieu Enlil pour "passer par les planètes", accompagnée d'instructions techniques. La ligne inclinée à 45 degrés semble indiquer la ligne de la descente d'un vaisseau d'un point qui est "haut, haut, haut, haut" à travers des "nuages de vapeur" et d'une zone inférieure dépourvue de vapeur, vers le point d'horizon où se rejoignent le ciel et la terre.

Dans les cieux, près de la ligne horizontale, les instructions aux astronautes sont claires : il leur est dit de "fixer, fixer, fixer" le cap à l'aide de leurs instruments pour l'approche finale; puis, alors qu'ils s'approchent du sol, les "fusées, fusées, fusées" sont déclenchées pour ralentir l'engin, qui devrait être apparemment soulevé ("levé") avant d'atteindre le point d'atterrissage car il fallait passer au-dessus d'un terrain haut et accidenté ("montagne, montagne").

Les informations fournies par ce segment sont clairement celles d'un voyage spatial effectué par Enlil lui-même. Dans ce premier segment, nous trouvons une esquisse précise de deux triangles reliés par une ligne brisée selon un angle. Cette ligne représente un itinéraire, car l'inscription indique clairement que l'esquisse montre comment le "dieu Enlil passa par les planètes".

Le point de départ est le triangle sur la gauche, représentant les confins les plus lointains du système solaire. La zone cible est placée à droite, où tous les segments convergent vers le point d'atterrissage.

Le triangle de gauche, dessiné avec sa base ouverte, est semblable à un signe connu de l'écriture pictographique du Proche-Orient; sa signification peut être lue comme "le domaine du souverain, la terre montagneuse". Le triangle sur la droite est identifié par l'inscription *Shu-ut il Enlil* ("Chemin du dieu Enlil"); ce terme, comme nous le savons, décrit les cieux du nord de la Terre.

La ligne brisée relie donc ce que nous pensons être la Douzième Planète — "le domaine du souverain, la terre montagneuse" — avec les cieux de la Terre. L'itinéraire passe entre deux corps célestes — Dilgan et Apin.

Certains savants insistent sur le fait que ces noms désignent des étoiles lointaines ou des parties de constellations. En sachant que les vaisseaux spatiaux actuels naviguent en établissant une direction "fixe" sur des étoiles lointaines très brillantes préalablement choisies, comment ne pas considérer que les Néfilim aient, eux aussi, employé cette technique de navigation. Cependant, la notion que ces deux noms représentent des étoiles distantes, ne concorde pas avec leur signification : DIL.GAN veut dire littéralement "la première station", et APIN "là où le cours est fixé".

Le sens de ces noms marque les stations en cours de route, des lieux de passage. Nous sommes plutôt de l'avis des spécialistes tels que Thompson, Epping et Strassmaier, qui identifient Apin comme étant la planète Mars. Dans ce cas, la signification du croquis devient claire : la route entre la planète de la royauté et des cieux au-dessus de la Terre passait entre Jupiter ("la première station") et Mars ("là où le cours exact est fixé").

Cette terminologie par laquelle le nom descriptif des planètes était lié à leur rôle dans le voyage spatial des Néfilim, est conforme aux noms et épithètes des listes des sept planètes *Shu*. Venant en quelque sorte confirmer nos conclusions, l'inscription déclarant qu'il s'agissait de l'itinéraire d'Enlil apparaît sous une rangée de sept points : les sept planètes qui s'étendent de Pluton à la Terre.

Rien de surprenant à ce que les quatre autres corps célestes, ceux dans la "zone perturbée" soient représentés séparément, au-delà des cieux septentrionaux de la Terre et de la bande céleste.

La preuve qu'il s'agit d'une carte du ciel et d'un plan de vol existe aussi dans tous les autres segments qui ne sont pas endommagés. En continuant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, la partie lisible de la section suivante porte l'inscription : "prendre, prendre, prendre, jeter, jeter, jeter, jeter, compléter, compléter". La troisième section porte une partie d'une forme elliptique peu commune et l'inscription lisible incluse "*kakkab* SIB.ZI.AN.NA...

envoyé d'AN.NA... divinité ISH.TAR" et une phase intrigante, "Divinité NI.NI : directeur de la descente."

Dans la quatrième section, qui contient ce qui semble être les instructions pour établir la destination selon un certain groupe d'étoiles, la ligne descendante est clairement identifiée comme était l'horizon du ciel : le mot *ciel* est onze fois répété sous la ligne.

Cette section représente-t-elle la phase de vol la plus proche de la Terre, à proximité du lieu de l'atterrissage ? Il semble vraiment que ce soit le sens de la légende placée sur la ligne horizontale : "colline, colline, colline, colline, sommet, sommet, sommet, sommet, ville, ville, ville, ville". On peut lire sur l'inscription centrale : "*kakkab* MASH.TAB.BA [Gémeaux] dont la rencontre est déterminée; *kakkab* SIB.ZI.AN.NA [Jupiter] fournit le savoir."

Si, comme cela semble être le cas, les sections sont disposées en une séquence d'approche, alors le lecteur peut pratiquement partager l'enthousiasme des Néfilim approchant la base spatiale terrestre. La section suivante identifie à nouveau la ligne de descente : "ciel ciel ciel" et annonce également :

notre lumière notre lumière notre lumière
changez changez changez changez
observez la trajectoire et le sol surélevé
...terre plate...

Les lignes horizontales comportent pour la première fois des chiffres :

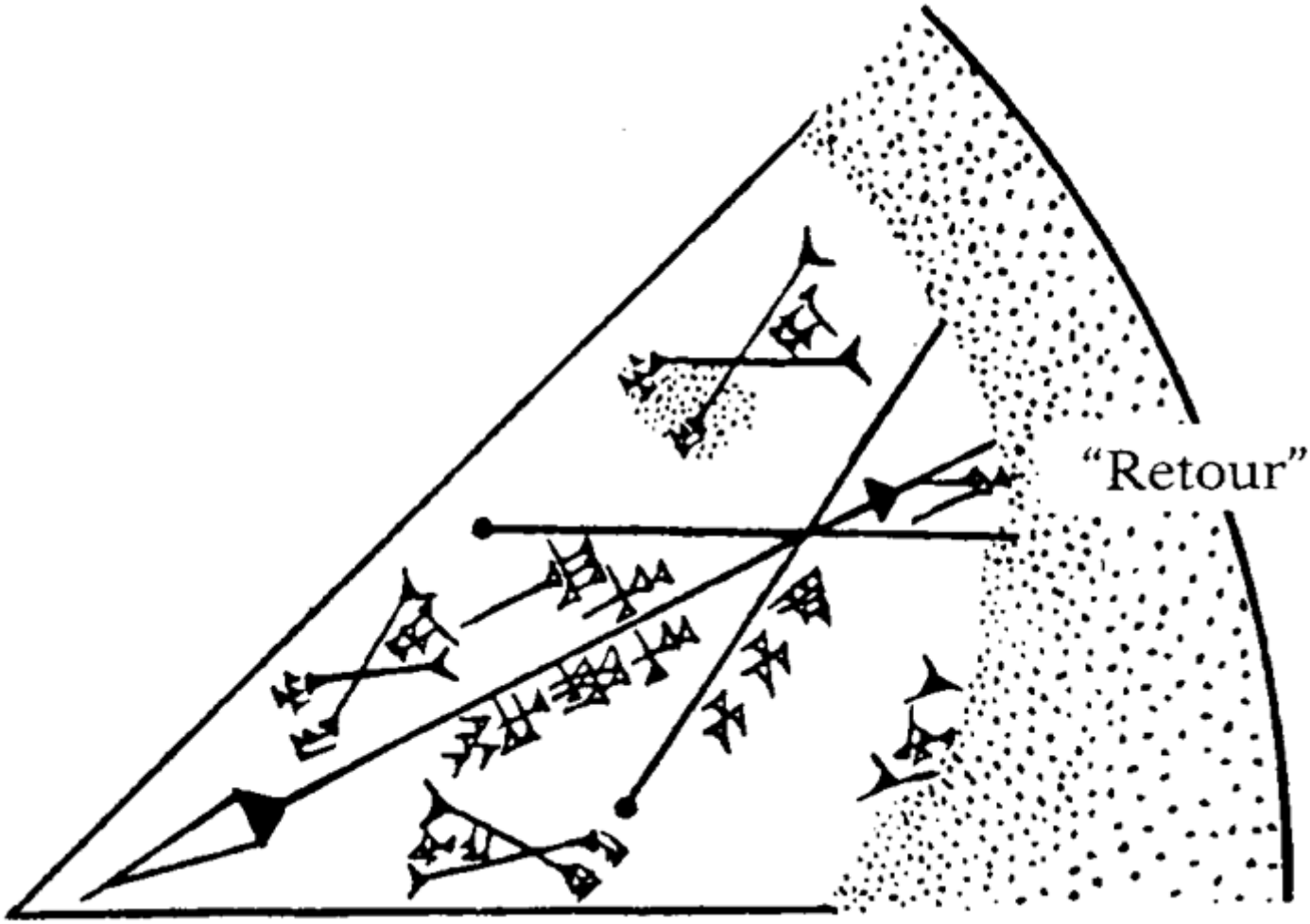
fusée fusée
fusée s'élève glisse
40,40,40
40, 40, 20, 22, 22.

Dans la ligne supérieure de la section suivante, il n'est plus cité : "ciel ciel", et, en fait, elle donne le commandement de "bande, bande, 100, 100, 100, 100, 100, 100, 100". On peut, dans cette section très endommagée, percevoir un tracé le long d'une des lignes, il est écrit : "*Ashshur*" qui peut signifier "Celui qui voit" ou "voir".

La septième section est trop endommagée pour ajouter quoi que ce soit à notre étude; les quelques syllabes visibles signifient "éloigné, éloigné... vue, vue" et les mots d'ordre sont "descendre".

Cependant, le huitième et dernier segment est pratiquement complet. Des lignes de direction, des flèches et des inscriptions marquent une route entre deux planètes. Des instructions pour "rechargez, montagne, montagne", montrent quatre ensembles de croix, dont deux accompagnées de "carburant, eau, grain" et les deux autres par "vapeur, eau, grain".

Cette section traitait-elle des préparatifs nécessaires au vol vers la Terre, ou mentionne-t-elle l'approvisionnement pour le vol du retour vers la Douzième Planète ? Cette dernière supposition peut être la bonne car la ligne avec sa flèche pointue dirigée vers le site d'atterrissage sur Terre comporte, à son autre extrémité, une autre "flèche" dirigée dans le sens opposé et portant la légende "Retour".



Cependant, le huitième et dernier segment est pratiquement complet. Des lignes de direction, des flèches et des inscriptions marquent une route entre deux planètes. Des instructions pour "rechargez, montagne, montagne", montrent quatre ensembles de croix, dont deux accompagnées de "carburant, eau, grain" et les deux autres par "vapeur, eau, grain". Cette section traitait-elle des préparatifs nécessaires au vol vers la Terre, ou mentionne-t-elle l'approvisionnement pour le vol du retour vers la Douzième Planète ? Cette dernière supposition peut être la bonne car la ligne avec sa flèche pointue dirigée vers le site d'atterrissage sur Terre comporte, à son autre extrémité, une autre "flèche" dirigée dans le sens opposé et portant la légende "Retour".

Lorsqu'Ea se débrouilla pour que l'émissaire d'Anou "fît prendre à Adapa la voie des Cieux", Anou découvrit la ruse et il demanda à savoir :

Pourquoi Ea, à un humain sans valeur
dévoila-t-il le plan Ciel-Terre -
le rendant distingué
faisant pour lui un Shem ?

Dans le planisphère céleste que nous venons de déchiffrer, nous avons, en effet, un plan de voyage, un "plan Ciel-Terre". Les Néfilim nous ont représenté, en langue de signes et en mots, la route de leur planète à la nôtre.

Des textes ayant trait aux distances célestes, qui sont restés inexplicables, prennent un sens si nous les lisons en fonction d'un voyage dans l'espace à partir de la Douzième Planète. Un de ces textes trouvé dans les ruines de Nippour, estimé à plus de 4.000 ans, est à présent conservé dans la collection Hilprecht à l'Université de Iéna. O. Neugebauer (*"The Exact Sciences in Antiquity"*) démontra que cette tablette était sans aucun doute une copie "d'une composition originale qui était plus ancienne"; elle porte des rapports de distances célestes, en premier lieu de la Lune à la Terre, et ensuite au travers de l'espace à six autres planètes.

La deuxième partie de texte, qui semble fournir les formules mathématiques pour résoudre le problème interplanétaire, quel qu'il fût, déclare (selon certaines lectures) :

40 4 20 6 40 X 9 est 6 40
13 kasbu 10 ush mul SHU.PA
eli mul GIR sud
40 4 20 6 40 X 7 est 5 11 6 40
10 kasbu 11 ush 6½ gar 2 u mul GIR tab
eli mul SHU.PA sud

Les savants n'ont jamais été entièrement d'accord entre eux sur la lecture correcte des unités de mesure de cette partie du texte (une nouvelle lecture nous a été proposée par le Dr. J. Oelsner, conservateur de la collection Hilprecht à Iéna). Il est clair, cependant, que la deuxième partie du texte mesure des distances à partir de SHU.PA (Pluton).

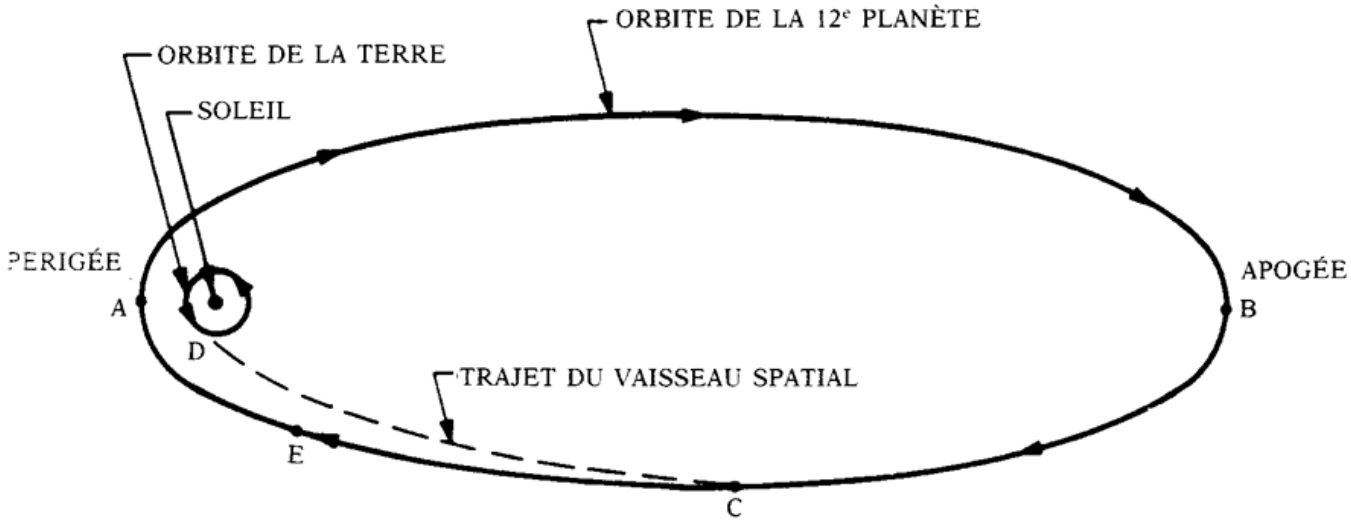
Seuls, les Néfilim, traversant les orbites planétaires, auraient pu établir ces formules; il n'y avait qu'eux qui avaient besoin de telles données.

En sachant que leur propre planète et leur objectif, la Terre, étaient tous deux en mouvement continuel, les Néfilim devaient diriger leur vaisseau, non pas où se trouvait la Terre lors du lancement, mais où elle se trouverait à l'heure de l'arrivée. On peut présumer à coup sûr que les Néfilim calculèrent leurs trajectoires d'une manière très semblable à celle des scientifiques qui préparent, aujourd'hui, les missions pour la Lune ou pour d'autres planètes.

Le vaisseau des Néfilim était probablement lancé dans la direction de la propre orbite de la Douzième Planète, mais bien avant son voisinage avec la Terre. A partir de cela, ainsi que d'une myriade d'autres facteurs, une alternative de trajectoire pour ce vaisseau spatial nous a été programmée par Amnon Sitchin, docteur en aéronautique et en ingéniérie. La première trajectoire exigerait le lancement du vaisseau spatial à partir de la Douzième Planète avant que celle-ci ait atteint son apogée (le point le plus éloigné). Avec peu de besoin énergétique, le Vaisseau ne changerait pas vraiment de trajectoire mais simplement ralentirait sa course. Pendant que la Douzième Planète (elle aussi, un véhicule spatial gigantesque) continuerait son immense orbite elliptique, le vaisseau spatial suivrait une trajectoire elliptique plus courte et atteindrait la Terre bien avant la Douzième Planète. Ce choix de l'alternative offrait aux Néfilim à la fois des avantages et des désavantages.

La période de 3.600 années terrestres, qui est en rapport avec la durée des fonctions et autres activités des Néfilim sur Terre, fait penser qu'ils auraient pu préférer la deuxième possibilité de l'alternative : celle d'un voyage court et d'un séjour dans les cieux de la Terre coïncidant avec l'arrivée de la Douzième Planète. Ce choix aurait nécessité le lancement du vaisseau spatial (C) lorsque la Douzième Planète était à peu près à mi-chemin de sa trajectoire de retour de l'apogée. La vitesse de la planète s'accroissant rapidement, le vaisseau spatial aurait

eu besoin de moteurs très puissants pour dépasser sa propre planète et atteindre la Terre (D) quelques années terrestres avant la Douzième Planète.



La période de 3.600 années terrestres, qui est en rapport avec la durée des fonctions et autres activités des Néfilim sur Terre, fait penser qu'ils auraient pu préférer la deuxième possibilité de l'alternative : celle d'un voyage court et d'un séjour dans les cieux de la Terre coïncidant avec l'arrivée de la Douzième Planète. Ce choix aurait nécessité le lancement du vaisseau spatial (C) lorsque la Douzième Planète était à peu près à mi-chemin de sa trajectoire de retour de l'apogée. La vitesse de la planète s'accroissant rapidement, le vaisseau spatial aurait eu besoin de moteurs très puissants pour dépasser sa propre planète et atteindre la Terre (D) quelques années terrestres avant la Douzième Planète.

En se fondant sur des données techniques complexes, ainsi que sur les allusions trouvées dans les textes mésopotamiens, il semblerait que les Néfilim aient suivi pour leur mission sur Terre l'approche qu'adopta la NASA pour les missions sur la Lune : lorsque le vaisseau spatial principal s'approcha de la planète cible (la Terre), il se plaça en orbite autour de celle-ci. Alors fut lancé à partir du vaisseau-mère un plus petit vaisseau qui rejoignit la Terre et y atterrit.

Aussi difficiles et précis que furent les atterrissages, les départs de la Terre ont dû être encore plus délicats. L'unité d'atterrissage devait rejoindre son vaisseau-mère, qui devait alors faire démarrer ses moteurs et accélérer à des vitesses extrêmement élevées car il fallait rattraper la Douzième Planète qui devait être alors à son périgée entre Mars et Jupiter, soit à sa vitesse orbitale maximum. Le docteur Sitchin a calculé qu'il y avait trois positions sur l'orbite autour de la Terre desquelles le vaisseau spatial pouvait s'élancer vers la Douzième Planète. Les trois possibilités offraient aux Néfilim le choix de rattraper la Douzième Planète dans 1,1 à 1,6 année terrestre.

Un terrain convenable, un guidage de la Terre et une coordination parfaite avec la planète-mère étaient nécessaires pour assurer les arrivées, les atterrissages, les décollages et les départs de la Terre.

Comme nous allons le voir, les Néfilim pouvaient satisfaire à tous ces besoins techniques.

10 - Les cités des Dieux

Le conte de la première colonisation de la Terre par des êtres intelligents est une saisissante saga tout aussi fantastique que la découverte de l'Amérique ou le premier tour du monde en bateau. Cet événement est certes d'une beaucoup plus grande importance puisqu'il a pour résultats à la fois l'humanité et les civilisations d'aujourd'hui.

Nous apprenons dans l'"Épopée de la Création" que les "dieux" vinrent sur Terre conformément à la décision de leur chef. La version babylonienne, qui attribue cette décision à Mardouk, précise que celui-ci attendit que le sol de la Terre séchât et durcît suffisamment pour pouvoir s'y poser et y entreprendre les premières constructions. Alors Mardouk annonça sa décision au groupe d'astronautes :

Dans la profondeur d'En-Haut,
où jusqu'à présent vous avez demeuré,
J'ai construit "la Maison Royale d'En-Haut".
Maintenant, son pendant,
Je vais construire En-Bas.

Puis Mardouk expliqua son projet :

Quand du haut des Cieux
vous descendrez en assemblée,
la nuit, il y aura un gîte
pour chacun de vous.
Je l'appellerai "Babylone" —
La Porte des Dieux.

Il est donc clair qu'ils ne venaient pas sur Terre pour une simple visite ou même un court séjour d'exploration, mais pour s'y installer définitivement, être "chez eux, loin de chez eux".

La planète des Néfilim était en quelque sorte un vaisseau céleste dont la trajectoire croisait celle de la plupart des autres planètes. Sans aucun doute, c'est en voyageant, pour ainsi dire, à bord de leur propre planète qu'ils commencèrent à scruter les cieux. Ils lancèrent probablement par la suite des sondes sans équipage jusqu'à ce que, tôt ou tard, ils aient développé les moyens d'envoyer des êtres en mission sur les autres planètes.

En quête d'un nouveau "chez eux", les Néfilim durent être séduits par la Terre. Ses taches bleues indiquaient, en effet, la présence vitale d'air et d'eau, les brunes celle de terre ferme, et les vertes, celle de végétation et d'un milieu propice à une faune. Toutefois, lorsque, finalement, les Néfilim entreprirent leur premier voyage vers la Terre, elle dut leur offrir un spectacle quelque peu différent de celui que connaissent les astronautes de nos jours. A l'époque du premier voyage des Néfilim, la Terre était, en effet, en pleine période de glaciation — à savoir une ère glaciaire qui correspondait à une des phases de glaciation et de fonte de climat terrestre.

La première glaciation commença, il y a quelque 600.000 ans. Le premier réchauffement (période interglaciaire), il y a 550.000 ans.

La deuxième période de glaciation, il y a 480.000 à 430.000 ans.

Lors de leur premier atterrissage, il y a quelque 450.000 ans, environ un tiers de la surface émergée était recouverte de glaciers et de calottes de glace. De plus, les eaux étant pour la plupart gelées, les précipitations y étaient très réduites, à l'exception de certains endroits. A cause, principalement, des particularités du relief et des régimes des vents, quelques régions aujourd'hui pluvieuses et fertiles étaient alors sèches et arides, et d'autres où ne tombent maintenant que des pluies saisonnières connaissaient alors des précipitations continues.

En raison de la grande quantité d'eau prise par les glaces terrestres, les niveaux des mers étaient plus bas. Il est prouvé qu'au point culminant de ces deux principales ères glaciaires, les niveaux des mers se trouvaient de 180 à 210 mètres plus bas que de nos jours. Ainsi nos côtes et nos rivières n'étaient alors que des terres fermes. Les fleuves creusaient des gorges profondes et des canyons au travers des terrains rocheux et, si leur cours rencontrait de la terre molle et de l'argile, leurs eaux gagnaient les mers par de vastes marécages.

En arrivant sur Terre dans des conditions climatiques et géographiques telles, où les Néfilim allaient-ils, en premier lieu, élire domicile ?

Sans aucun doute, ils cherchèrent un endroit au climat relativement tempéré, où de simples abris suffiraient et où ils pourraient se déplacer avec des vêtements de travail légers plutôt que dans de lourdes combinaisons isolantes. Ils ont dû également rechercher suffisamment d'eau pour boire, se laver, établir des industries, et pour maintenir en vie la faune et la flore indispensables à leur alimentation. L'existence de fleuves leur faciliterait à la fois l'irrigation de grandes étendues de terre et fournirait un moyen de transport pratique.

Seule une zone, plutôt étroite et tempérée de notre planète, pouvait satisfaire à toutes ces exigences ainsi qu'au besoin de longues surfaces planes pour atterrir. Comme nous le savons à présent, les Néfilim portèrent leur attention sur trois principaux systèmes fluviaux : le Nil, l'Indus et le Tigre-Euphrate. Chacun de ces bassins fluviaux se prêtait à une colonisation immédiate et chacun devint à son tour le centre d'une civilisation ancienne.

Il est un autre besoin que les Néfilim ne sauraient avoir négligé, celui d'énergie et de carburant. Sur Terre, le pétrole a toujours été une source multiple et abondante d'énergie, de chaleur et de lumière ainsi qu'un minéral brut vital à partir duquel sont fabriqués d'innombrables produits essentiels. Les Néfilim, si l'on en juge par les coutumes et les documents sumériens, utilisèrent abondamment le pétrole et ses dérivés. Il va de soi que les Néfilim à la recherche du meilleur habitat possible sur Terre préféraient un site riche en pétrole.

Ayant cela en tête, ils placèrent probablement la plaine de l'Indus en dernier, car celle-ci se montre très pauvre en pétrole. La vallée du Nil vint en deuxième position; géologiquement elle se situe dans une zone rocheuse sédimentaire principale, mais son pétrole se trouve à une certaine distance de la vallée et demande des forages en profondeur. Sans aucun doute, ils choisirent "la Terre des Deux Fleuves", la Mésopotamie. En effet, les nappes de pétrole les plus riches du monde s'étendent de l'extrémité du golfe Persique aux montagnes où le Tigre et l'Euphrate prennent leur source. Alors que, presque partout dans le monde, on doit forer profondément pour faire jaillir le pétrole brut, en ancien Sumer (maintenant l'Iraq du Sud), les bitumes, les goudrons, la poix et l'asphalte remontaient naturellement à la surface.

Il est intéressant de constater que les Sumériens avaient un nom pour *chaque* substance bitumineuse — le pétrole, les pétroles bruts, les asphaltes d'origine, les asphaltes rocheux, les goudrons, les asphaltes produits par chaleur, les mastics, les cires, et les différentes variétés de poix. Il y avait neuf noms pour les bitumes. En comparaison, l'ancienne langue égyptienne n'en comportait que deux et le sanscrit seulement trois.

Le livre de la Genèse décrit l'Éden — la demeure de Dieu sur Terre — comme un endroit au climat tempéré, doux et légèrement venteux, car Dieu profitait de la brise pour se promener et se rafraîchir tous les après-midi. C'était un endroit au sol fertile, propice à l'agriculture et l'horticulture, tout particulièrement à la culture des arbres fruitiers. C'était un endroit où abondait l'eau amenée par un réseau de quatre fleuves. "Et le nom du troisième fleuve [était] Hidekel (Tigre); c'est celui qui coule vers l'est de l'Assyrie; et le quatrième était l'Euphrate."

Si l'on ne peut retenir aucune des thèses concernant l'identité des deux premiers fleuves, Pishon ("abondant") et Gihon ("qui jaillit"), il n'y a aucun doute quant à celle des deux autres, le Tigre et l'Euphrate. Quelques savants situent l'Éden en Mésopotamie du Nord, là où les deux fleuves et deux confluents de moindre importance prennent leur source; d'autres (tels que E. A. Speiser, dans *"The Rivers of Paradise"*) pensent que les quatre cours d'eau convergeaient au fond du golfe Persique, si bien que l'Éden n'était pas au nord, mais au sud de la Mésopotamie.

Le nom biblique d'Éden, d'origine mésopotamienne, vient de l'akkadien *edinu* signifiant "plaine". Souvenons-nous que le titre "divin" des anciens dieux était DIN.GIR ("les justes des fusées"). Le nom sumérien désignant la demeure des dieux, E.DIN ("le pays des justes") en donne une description pertinente.

Le choix de la Mésopotamie pour vivre sur Terre dut être motivé par au moins une autre et très importante considération. Si, en temps voulu, les Néfilim établirent une base spatiale sur terre ferme, il apparaît, selon les textes, qu'au début au moins, ils se posèrent sur la mer dans une capsule hermétique. Pour ce type d'atterrissage, la Mésopotamie offrait la proximité non pas d'une, mais de deux mers — l'océan Indien au sud et la Méditerranée à l'Ouest — si bien qu'en cas d'urgence l'amerrissage ne restait pas tributaire d'un seul plan d'eau. Comme nous le verrons, il était aussi essentiel de trouver des baies et des golfes appropriés au départ de bateaux pour de longs voyages en mer.

Les textes et les illustrations anciens se référaient initialement au vaisseau des Néfilim en termes de "navires célestes". On peut s'imaginer que l'atterrissage de tels astronautes "maritimes" aurait bien pu être décrit dans les épopées anciennes comme l'apparition dans la mer d'une sorte de sous-marin venu des cieux duquel sortaient des "hommes-poissons" qui venaient à terre.

Les textes mentionnent, en fait, que certains des AB.GAL qui naviguaient dans les navires célestes étaient vêtus comme des poissons. Un texte ayant trait aux voyages divins d'Ishtar la décrit cherchant à atteindre le "Grand *gallu*" (navigateur chef) qui était parti dans "un navire immergé". Bérossus transmit les légendes concernant Oannes, l'"Être Doué de Raison", un dieu qui apparut dans "la mer d'Érythrée qui longeait la Babylonie", la première année de la descente de la royauté des cieux. Bérossus précisa que, bien qu'Oannes ressemblât à un poisson, il avait une tête humaine sous une tête de poisson, et sous la queue d'un poisson des pieds comme ceux d'un homme. "Sa voix ainsi que son langage étaient articulés et humains".

Les textes mentionnent, en fait, que certains des AB.GAL qui naviguaient dans les navires célestes étaient vêtus comme des poissons. Un texte ayant trait aux voyages divins d'Ishtar la décrit cherchant à atteindre le "Grand *gallu*" (navigateur chef) qui était parti dans "un navire immergé". Bérossus transmit les légendes concernant Oannes, l'"Être Doué de Raison", un dieu qui apparut dans "la mer d'Érythrée qui longeait la Babylonie", la première année de la descente de la royauté des cieux. Bérossus précisa que, bien qu'Oannes ressemblât à un poisson, il avait une tête humaine sous une tête de poisson, et sous la queue d'un poisson des pieds comme ceux d'un homme. "Sa voix ainsi que son langage étaient articulés et humains".

Les trois historiens grecs qui nous ont transmis les écrits de Bérossus déclarent que de tels hommes-poissons apparaissent périodiquement, débarquant à terre de la "mer d'Érythrée" — une étendue d'eau que nous appelons maintenant la mer d'Arabie (la partie ouest de l'océan Indien).

Pourquoi les Néfilim auraient-ils amerri dans l'océan Indien, à quelques centaines de kilomètres de leur site choisi en Mésopotamie, au lieu d'amerrir dans le golfe Persique, beaucoup plus proche ? Les anciens rapports confirment indirectement nos conclusions : les atterrissages eurent bien lieu pendant la deuxième période de glaciation, lorsque le golfe Persique d'aujourd'hui n'était pas une mer mais une étendue de marécages et de lacs peu profonds dans laquelle un amerrissage était impossible.

Descendant dans la mer d'Arabie, les premiers êtres intelligents sur Terre se mirent alors en route pour la Mésopotamie. Les marécages s'étendaient bien plus à l'intérieur des terres que la

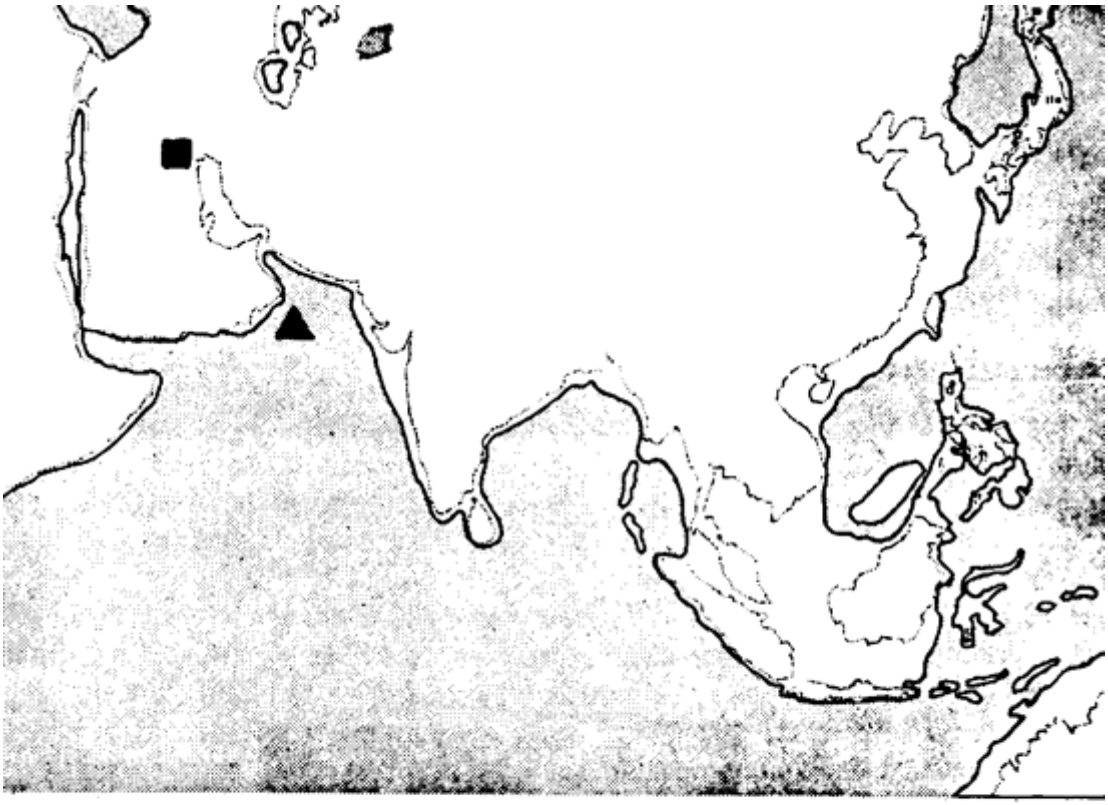
ligne littorale d'aujourd'hui. A cet endroit, en bordure des marais, ils établirent leur toute première colonie sur notre planète.

Ils l'appelèrent E.RI.DOU ("maison construite au lointain"). Quel nom approprié !

Aujourd'hui encore, le terme perse *ordu* signifie "campement". C'est un mot dont la signification a pris racine dans toutes les langues : la Terre colonisée est appelée *Erde* en allemand, *Erda* en vieux haut allemand, *Jördh* en islandais, *Jord* en danois, *Airtha* en gothique, *Erthe* en moyen anglais; et en remontant aussi bien géographiquement que, dans le temps, "Earth" (l'anglais pour terre) était *Aratha* ou *Ereds* en araméen, *Erd* ou *Ertz* en kurde et *Eretz* en hébreu.

A Éridou en Mésopotamie du sud, les Néfilim établirent la station Terre I, un avant-poste isolé sur une planète à demi-gelée.

Un avant-poste isolé sur une planète étrangère :
Vue aérienne de l'Asie, telle qu'elle dut probablement apparaître au milieu d'une ère glaciaire. Les niveaux de mers inférieurs indiquent que le littoral est, de nos jours, différent. Le golfe Persique et la Mésopotamie du Sud, étaient composés de parcelles de terre boueuse, de lacs et de marécages.



····· Littoral d'aujourd'hui

▲ Lieu d'amerrissage supposé, dans la mer d'Arabie

■ Emplacement d'Éridou au bord des marécages

A Éridou en Mésopotamie du sud, les Néfilim établirent la station Terre I, un avant-poste isolé sur une planète à demi-gelée.

Un avant-poste isolé sur une planète étrangère :
Vue aérienne de l'Asie, telle qu'elle dut probablement apparaître au milieu d'une ère glaciaire. Les niveaux de mers inférieurs indiquent que le littoral est, de nos jours, différent. Le golfe Persique et la Mésopotamie du Sud, étaient composés de parcelles de terre boueuse, de lacs et de marécages.

Des textes sumériens, qui, plus tard, furent confirmés par des traductions akkadiennes, donnent la liste de toutes les colonies où "villes" des Néfilims dans l'ordre où elles furent établies. Il nous est même indiqué quel dieu était responsable de chaque colonie. Un texte sumérien, que l'on estime être l'original des "tablettes du déluge" akkadiennes, raconte ce qui concerne cinq des sept villes de la manière suivante :

Après que la royauté eut été descendue des cieux,
après que la couronne exaltée, le trône de royauté,
eut été descendue des cieux,
il... perfectionna les procédés,
les décrets divins...
Établit cinq cités en des lieux purs,
les nomma,
les conçut comme des centres.
La première de ces villes, ÉRIDOU,
il donna à Noudimmoud, le chef.
La deuxième, BAD.TIBIRA,
il donna à Nougig.
La troisième, LARAK,
il donna à Pabilsag.
La quatrième, SIPPAR,
il donna au héros Outou.
La cinquième, SHOUROUPPAK,
il donna à Soud.

Le nom du dieu qui fit descendre la royauté des cieux, planifia l'établissement d'Éridou et des quatre autres villes, et nomma leur gouverneur et leur commandant a malheureusement été effacé. Cependant, tous les textes s'accordent à dire que le dieu qui rejoignit à pied la rive jusqu'au bord des marécages et dit, "Ici : nous nous installerons" était Enki, surnommé dans le texte "Noudimmoud" ("celui qui façonnait les choses").

Les deux noms de ce dieu — EN.KI ("seigneur de la terre ferme") et E.A ("dont la maison est eau") — sont tout à fait à propos. Éridou, qui resta le siège du pouvoir d'Enki et le centre de son culte à travers toute l'histoire mésopotamienne, était construite sur une terre artificiellement surélevée au-dessus des eaux des marécages. Le texte intitulé (par S.N. Kramer) le "Mythe d'Enki et d'Éridou" en contient la preuve :

Le seigneur de la profondeur des eaux, le roi Enki...
construisit sa maison...
A Éridou il construisit la Maison de la Berge d'Eau...
Le roi Enki... a construit sa maison :
Éridou, telle une montagne,
il l'éleva de la terre;
dans un bon lieu il l'a fait construire.

Ces lignes et d'autres textes, pour la plupart fragmentés, suggèrent que l'une des premières actions de ces "colons" sur Terre concernait les lacs peu profonds et les marécages. "Il amena... ; instaura l'assainissement des petites rivières." L'effort de drainer les lits des rivières et de leurs tributaires pour permettre un meilleur écoulement des eaux était pratiqué afin de drainer les marécages et ainsi obtenir de l'eau plus propre, potable, ainsi que d'implanter une irrigation contrôlée. Le récit sumérien parle aussi de remblayage ou de construction de digues afin de protéger les premières maisons des eaux omniprésentes.

Un texte nommé par les érudits le "mythe" d'"Enki et l'Ordre de la Terre" est un des poèmes de narration sumérien les plus longs et les mieux préservés de tous ceux mis au jour jusqu'à présent. Le texte comporte 470 lignes, dont 375 sont parfaitement lisibles. Son début (quelque 50 lignes) est malheureusement cassé. Les vers qui s'ensuivent sont dédiés à l'exaltation d'Enki et à la relation qu'il établit avec la divinité principale Anou (son père), Ninti (sa soeur) et Enlil (son frère).

Après ces instructions, Enki lui-même "prend le micro". Aussi fantastique que cela puisse paraître, le fait est que le texte est le compte rendu de l'atterrissage d'Enki écrit par Enki lui-même à la première personne.

« Lorsque j'approchai de la Terre,
il y avait beaucoup d'inondations.
Lorsque j'approchai des vertes prairies,
des tas et des monticules furent érigés
à mon commandement.
J'ai construit ma maison en un lieu pur...
Ma maison -
Son ombre s'étend jusqu'au marais du Serpent...
Les carpes y ondoient leur queue
parmi les petits roseaux de *gizi* ».

Le poème continue alors à décrire et à rapporter, à la troisième personne, les réalisations d'Enki. En voici quelques vers choisis :

Il délimita le marécage,
y plaça des carpes... — poisson;
Il délimita le fourré des roseaux
à y placer... — roseaux et roseaux verts.
Enbiloulou, l'Inspecteur des Canaux,
il plaça en charge des marécages.

Lui qui pose des filets dont aucun poisson n'échappe,
des collets dont aucun... n'échappe,
des pièges dont aucun oiseau n'échappe,
... le fils de... un dieu qui aime le poisson
Enki plaça en charge des Poissons et des oiseaux.

Enkimdou, celui des fossés et des digues,
Enki plaça en charge des fossés des digues.

Celui dont... moule dirige,
Koulla, le fabricant de briques de terre,
Enki plaça en charge du moule et des briques.

Le poème dresse la liste d'autres réalisations d'Enki, y compris la purification des eaux du Tigre et le raccordement par canal du Tigre et de l'Euphrate. Sa maison sur la rive de l'eau était proche d'un quai auquel pouvaient être ancrés des radeaux de roseaux et des bateaux, et d'où ils pouvaient partir. La maison était appelée E.ABZOU ("maison de la Profondeur"). L'enceinte sacrée d'Enki à Eridou fut connue sous ce nom pendant des millénaires.

Sans aucun doute, Enki et ceux qui atterrirent avec lui explorèrent les terres autour d'Éridou, mais il semblerait qu'il préférait voyager par voie d'eau. Dans l'un des textes, il dit que le marécage "est mon lieu préféré; il tend ses bras vers moi". Dans d'autres textes, Enki décrit la navigation à la voile dans les marécages à bord de son bateau, appelé MA.GUR (littéralement "bateau pour se déplacer partout"), c'est-à-dire un bateau de croisière. Il raconte comment son équipage "tirait sur les rames en cadence", comment ils avaient l' habitude de "chanter des chansons douces qui réjouissaient la rivière". Il avoua qu'en ces temps-là "des chansons sacrées et des charmes magiques remplissaient ma Profondeur d'Eau". Même un détail aussi mineur que le nom du capitaine du bateau d'Enki est enregistré.

Sans aucun doute, Enki et ceux qui atterrirent avec lui explorèrent les terres autour d'Éridou, mais il semblerait qu'il préférait voyager par voie d'eau. Dans l'un des textes, il dit que le marécage "est mon lieu préféré; il tend ses bras vers moi". Dans d'autres textes, Enki décrit la navigation à la voile dans les marécages à bord de son bateau, appelé MA.GUR (littéralement "bateau pour se déplacer partout"), c'est-à-dire un bateau de croisière. Il raconte comment son équipage "tirait sur les rames en cadence", comment ils avaient l' habitude de "chanter des chansons douces qui réjouissaient la rivière". Il avoua qu'en ces temps-là "des chansons sacrées et des charmes magiques remplissaient ma Profondeur d'Eau". Même un détail aussi mineur que le nom du capitaine du bateau d'Enki est enregistré.

La liste des rois sumériens indique qu'Enki et son premier groupe de Néfilim restèrent seuls sur Terre pour une période assez longue : huit *shar'*s (28.800 ans) s'écoulèrent avant que le deuxième commandant ou "chef de la colonie" fût nommé.

Ce propos s'éclaircit d'une manière intéressante une fois considérée la réalité astronomique. Les érudits ont été intrigués par l'apparente "confusion" sumérienne pour décider laquelle des douze maisons du zodiaque était associée à Enki. Le signe du poisson-chèvre représentant la constellation du Capricorne, était apparemment associé à Enki, (et, en fait, peut expliquer l'épithète du fondateur d'Éridou, A.LOU.LIM, qui peut signifier "mouton des eaux étincelantes"). Cependant Ea/Enki était dépeint fréquemment tenant des vases d'eau vive : le Porteur d'Eau originel, ou Verseau; et il était certainement le dieu des Poissons, et ainsi associé au signe des Poissons.

Les astronomes ont bien du mal à définir comment les anciens scruteurs d'étoiles virent dans un groupe d'étoiles les contours, par exemple, de Poissons ou d'un porteur d'eau. La réponse qui vient à l'esprit est que les signes du zodiaque ne furent pas nommés d'après les formes du groupe d'étoiles, mais d'après l'épithète ou l'activité principale d'un dieu essentiellement associé avec l'époque où l'équinoxe du printemps se trouvait dans la maison zodiacale en question.

Si Enki atterrit sur Terre — comme nous le pensons — à la fin de l'âge des Poissons, il fut témoin de l'entrée, due à la précession, dans le Verseau, et resta la durée d'une Grande Année (25.920 ans) jusqu'à ce que commençât l'âge du Capricorne; alors il fut, en effet, seul à commander sur Terre pendant cette prétendue durée de 28.800 ans.

Le passage du temps, tel qu'indiqué, confirme aussi notre première conclusion sur le fait que les Néfilim arrivèrent sur Terre au milieu d'une ère glaciaire. La difficile tâche qui consiste à élever des digues et creuser des canaux commença lorsque les conditions climatiques étaient encore sévères. Mais en l'espace de quelques *shar'*s après leur atterrissage, la période de glaciation fit place à un climat plus tempéré et aux précipitations plus fortes (il y a environ 430.000 ans). C'est alors que les Néfilim décidèrent d'emménager plus vers l'intérieur des terres et d'étendre leurs colonies. De manière très appropriée, les Anounnaki (Néfilim subalternes) nommèrent le deuxième commandant d'Éridou "A.LAL.GAR" ("celui qui, en temps de pluie, apporta le repos").

Mais, pendant qu'Enki était en train d'endurer les difficultés inhérentes à son rôle de pionnier sur Terre, sur la Douzième Planète, Anou et son autre fils Enlil en observaient les développements. D'après les textes mésopotamiens, il est manifeste que le responsable de la mission sur Terre était Enlil; et, dès que la décision fut prise de poursuivre cette mission, Enlil lui-même descendit sur Terre. Un établissement ou une base spéciale appelé Larsa lui fut construite par EN.KI DOU.NOU ("Enki creuse en profondeur"). Lorsqu'Enlil prit le commandement du lieu, il fut surnommé ALIM ("bélier") car cela coïncidait avec l'"âge" de la constellation zodiacale du Bélier.

L'établissement de Larsa marqua le début d'une nouvelle phase de la colonisation de la Terre par les Néfilim, en particulier la décision d'engager les tâches pour lesquelles ils étaient venus sur Terre. Ces travaux nécessitaient l'envoi sur Terre de beaucoup de "main-d'œuvre", d'outils, d'équipements et le retour à la Douzième Planète de cargaisons de grande valeur.

Pour de tels chargements, les amerrissages ne suffisaient plus. Les transformations climatiques rendirent l'intérieur des terres accessibles; il était temps de déplacer le lieu d'atterrissage au centre de la Mésopotamie. C'est à ce moment-là qu'Enlil vint sur Terre pour établir à partir de Larsa un "Centre de contrôle" — un poste de commande sophistiqué à partir duquel les Néfilim sur Terre pouvaient coordonner les voyages dans l'espace, vers — et de — leur planète mère, guider l'atterrissage de leurs navettes spatiales et perfectionner leur lancement et leur arrimage au vaisseau spatial orbitant autour de la Terre.

Le site choisi par Enlil à cet effet, connu depuis des millénaires sous le nom de Nippour, fut nommé par lui NIBROU.KI ("le croisement de la Terre"); souvenons-nous que le site céleste qui constituait le passage de la Douzième Planète le plus proche de la Terre s'appelait "Lieu céleste du Croisement"). Enlil installa sur ce site le DUR.AN.KI, "le lien Ciel-Terre".

On comprend aisément que la tâche était complexe et demandait beaucoup de temps. Enlil resta à Larsa durant 6 *shar'*s (21.600 ans) tandis que l'on construisait Nippour. Comme l'indiquent les surnoms zodiacaux d'Enlil, l'entreprise nippourienne fut tout aussi longue. S'étant associé au Bélier alors qu'il était à Larsa, il fut associé plus tard au Taureau. Nippour fut établi à l'âge du Taureau.

Un poème dévotionnel composé sous la forme d'un "Hymne à Enlil, le Tout-Bienfaiseur" glorifiant Enlil, sa conjointe Ninlil, sa ville Nippour et sa "majestueuse demeure", le E.KUR, nous renseigne très bien sur Nippour. Il est certain qu'Enlil y avait à disposition quelques instruments hautement élaborés : "un œil placé très haut qui scrute la terre" et un "rayon élevé qui fouille le coeur de toute la terre". Nippour, nous dit le poème, était protégé par de redoutables armes : "Sa vue inspire une terrible crainte, de la frayeur"; "son extérieur, aucun dieu puissant ne peut approcher"; son "bras" était un "vaste filet", et en son centre était tapi "un oiseau à la course rapide" un "oiseau" à la "main" duquel les méchants et les malfaisants ne pouvaient échapper. Ce lieu était-il protégé par un rayon de la mort, par un puissant champ électronique ? Y avait-il en son centre une piste pour hélicoptère, un "oiseau" si rapide que nul ne pouvait lui échapper ?

Au centre de Nippour, sur une plate-forme surélevée artificiellement, se trouvaient les quartiers généraux d'Enlil, le KI.OUR ("lieu de la racine de la Terre"), le lieu où s'élevait le centre de communication de la mission de contrôle, l'endroit d'où les Anounnaki qui vivaient sur Terre communiquaient avec leurs camarades, les IGI.GI ("ceux qui tournent et voient") dans leur vaisseau en orbite autour de la Terre.

Dans ce centre, poursuit le texte, s'élevait "un haut pilier pointant vers le ciel". Ce "pilier" extrêment haut, fermement fixé au sol "tel une plate-forme inébranlable", était utilisé par Enlil pour y "prononcer sa parole" vers le ciel. Il s'agit simplement de la description d'une tour émettrice. Dès que "la parole d'Enlil" — son commandement — "touchait le ciel, l'abondance se déversait sur Terre". Il s'agit là d'une manière bien simple de décrire le flot de matériaux, de nourritures spéciales, de médicaments et d'outils apportés par la navette dès que l'"ordre" de Nippour avait été lancé !

Ce centre de contrôle sur une plate-forme surélevée, la "majestueuse maison" d'Enlil contenait une chambre mystérieuse, nommé la DIR.GA :

Aussi mystérieuses que les Eaux lointaines,
que le Céleste Zénith.

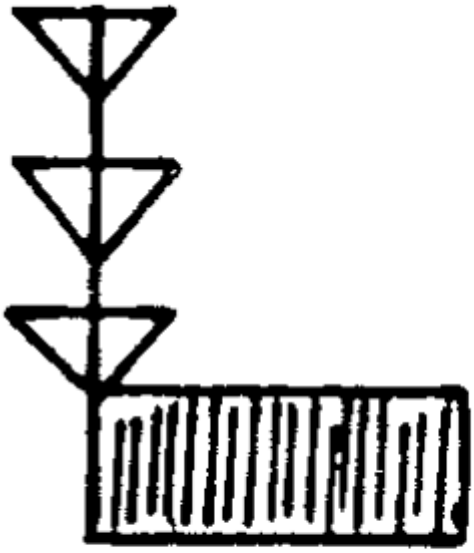
Parmi ses... emblèmes,
les emblèmes des étoiles.
Il transporte le ME à la perfection.
Ses paroles doivent être exprimées...
Ses paroles sont de gracieux oracles.

Que pouvait donc être ce *dirga* ? Le mauvais état des tablettes nous empêche d'en savoir plus; mais le nom parle de lui-même puisqu'il signifie "la chambre noire en forme de couronne", un lieu où étaient conservées les cartes des étoiles, où étaient faites les prédictions, où les *me* (les télécommunications des astronautes) étaient reçues et transmises. Cette description rappelle la Mission de Contrôle de Houston, Texas, qui suivait les astronautes lors de leurs missions sur la Lune, amplifiant leurs transmissions, situant leur course dans le ciel étoilé, leur donnant pour les guider de "gracieux oracles".

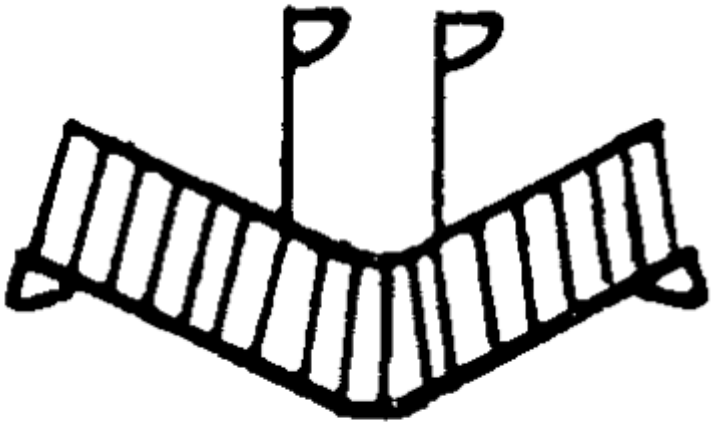
Ce qui nous amène à mentionner le conte du dieu Zou, qui se rendit au sanctuaire d'Enlil et s'empara de la Tablette des Destinées, sur quoi "suspendue fut l'émission des commandements... La chambre intérieure perdit son éclat... l'immobilité se répandit... le silence régna".

Dans l'"Épopée de la Création", les "destinées" des dieux planétaires étaient leurs orbites. Il est donc raisonnable d'imaginer que la Tablette des Destinées qui était tellement essentielle aux fonctions du "Centre de Mission de Contrôle" d'Enlil, contrôlait également les orbites et les trajectoires des vaisseaux spatiaux qui assuraient le "lien" permanent entre le Ciel et la Terre. Il se peut qu'il se soit agi de la "boîte noire" extrêmement vitale car contenant les programmes de l'ordinateur pour guider les vaisseaux spatiaux sans lesquels le contact entre les Néfilim sur Terre ainsi que leur lien avec leur planète d'origine était interrompu.

La plupart des spécialistes donnent au nom EN.LIL le sens de "Seigneur du vent". Cela va dans le sens de la théorie selon laquelle les anciens "personnifiaient" les éléments de la nature et désignaient ainsi un dieu pour s'occuper des vents et des orages. Néanmoins, certains savants ont déjà suggéré que, dans ce cas le terme LIL ne peut signifier un vent d'orage de la nature, mais le "souffle" qui vient de la bouche — une parole, un commandement, une communication orale. A nouveau, les pictographes sumériens archaïques pour le terme EN — principalement ceux appliqués à Enlil — et pour le terme LIL viennent éclairer notre propos. Nous nous trouvons, en effet, en face d'une structure dotée d'une haute tour couronnée d'antennes, ainsi que d'un engin ressemblant étrangement aux filets de radar géant que l'on érige de nos jours afin de capter et d'émettre des signaux — le "vaste filet" décrit dans les textes.



EN



LIL

La plupart des spécialistes donnent au nom EN.LIL le sens de "Seigneur du vent". Cela va dans le sens de la théorie selon laquelle les anciens "personnifiaient" les éléments de la nature et désignaient ainsi un dieu pour s'occuper des vents et des orages. Néanmoins, certains savants ont déjà suggéré que, dans ce cas le terme LIL ne peut signifier un vent d'orage de la nature, mais le "souffle" qui vient de la bouche — une parole, un commandement, une communication orale. A nouveau, les pictographes sumériens archaïques pour le terme EN — principalement ceux appliqués à Enlil — et pour le terme LIL viennent éclairer notre propos. Nous nous trouvons, en effet, en face d'une structure dotée d'une haute tour couronnée d'antennes, ainsi que d'un engin ressemblant étrangement aux filets de radar géant que l'on érige de nos jours afin de capter et d'émettre des signaux — le "vaste filet" décrit dans les textes.

A Bad-Tibira, créé pour être un centre industriel, Enlil installa comme commandeur son fils Nannar/Sin. Les textes le mentionnent dans la liste des villes tel NOU.GIG ("celui du ciel de la nuit"). Nous pensons que c'est là que naquirent les jumeaux Inanna/Ishtar et Outou/Shamash — un événement marqué en associant leur père Nannar à la constellation zodiacale suivante, les Gémeaux. En tant que dieu maître de l'art des fusées, Shamash reçut la constellation GIR (signifiant à la fois "fusée" et la "pince du Crabe", ou Cancer) suivi d'Ishtar et du Lion, sur le dos duquel elle était communément représentée.

La soeur d'Enlil et d'Enki, l'infirmière Ninhoursag (SOUD) ne fut pas oubliée : Enlil lui remit Shourouppak, le centre médical des Néfilim — un événement marqué en donnant à sa constellation le nom de "La Pucelle" (Vierge).

Alors que ces centres s'installèrent dès l'achèvement de Nippour, un port spatial des Néfilim sur Terre fut réalisé. Les textes disent clairement que Nippour était le lieu où les "paroles" — les commandements — étaient prononcées : là, quand Enlil commandait : "Vers le ciel !... ce qui irradie de lumière s'éleva tel une fusée du ciel." Mais cette scène même se produisit "là où Shamash s'élève" et cet endroit, le "cap Kennedy" des Néfilim était Sippar, la cité qui avait la

charge du Chef des Aigles, où des fusées à plusieurs étages étaient érigées à l'intérieur de l'enclave spéciale, "l'enceinte sacrée".

Lorsque Shamash fut assez mûr pour prendre la direction des fusées enflammées et, plus tard, devenir également dieu de la Justice, il lui fut attribué les constellations du Scorpion et de la Balance.

Fermant la liste des sept premières villes des dieux et la correspondance avec les douze constellations zodiacales se trouve Larak dont Enlil donna la direction à son fils Ninourta. Les listes de la Cité lui donnent le nom de PA.BIL.SAG ("grand protecteur"), nom même qui fut donné à la constellation du Sagittaire.

Il ne serait pas réaliste de penser que les sept villes des dieux furent placées au hasard. Ces "dieux", qui étaient capables de se déplacer dans l'espace, repérèrent les premiers emplacements selon un plan précis, répondant à un besoin vital : pouvoir se poser sur Terre et quitter la Terre pour revenir à leur propre planète.

Que pouvait donc bien être ce projet majeur ?

Alors que nous cherchons une réponse, il nous vient une question. Quelle est l'origine du symbole astrologique et astronomique de la Terre, un cercle traversé d'une croix à angle droit, le symbole que nous utilisons pour indiquer une cible ?

Ce symbole remonte aux origines de l'astronomie et de l'astrologie à Sumer et il est identique aux hiéroglyphes égyptiens qui désignent "l'endroit" :

Est-ce là une coïncidence ou une preuve explicite ? Les Néfilim se sont-ils posés sur Terre en surimposant sur son image ou sur la carte une sorte de "cible" ?

Les Néfilim étaient des étrangers sur Terre. Lorsqu'ils scrutèrent sa surface, ils durent s'attacher tout particulièrement à ses montagnes et ses chaînes de montagnes car elles pouvaient présenter des risques lors des atterrissages et des décollages, mais elles pouvaient aussi servir de repères pour la navigation.

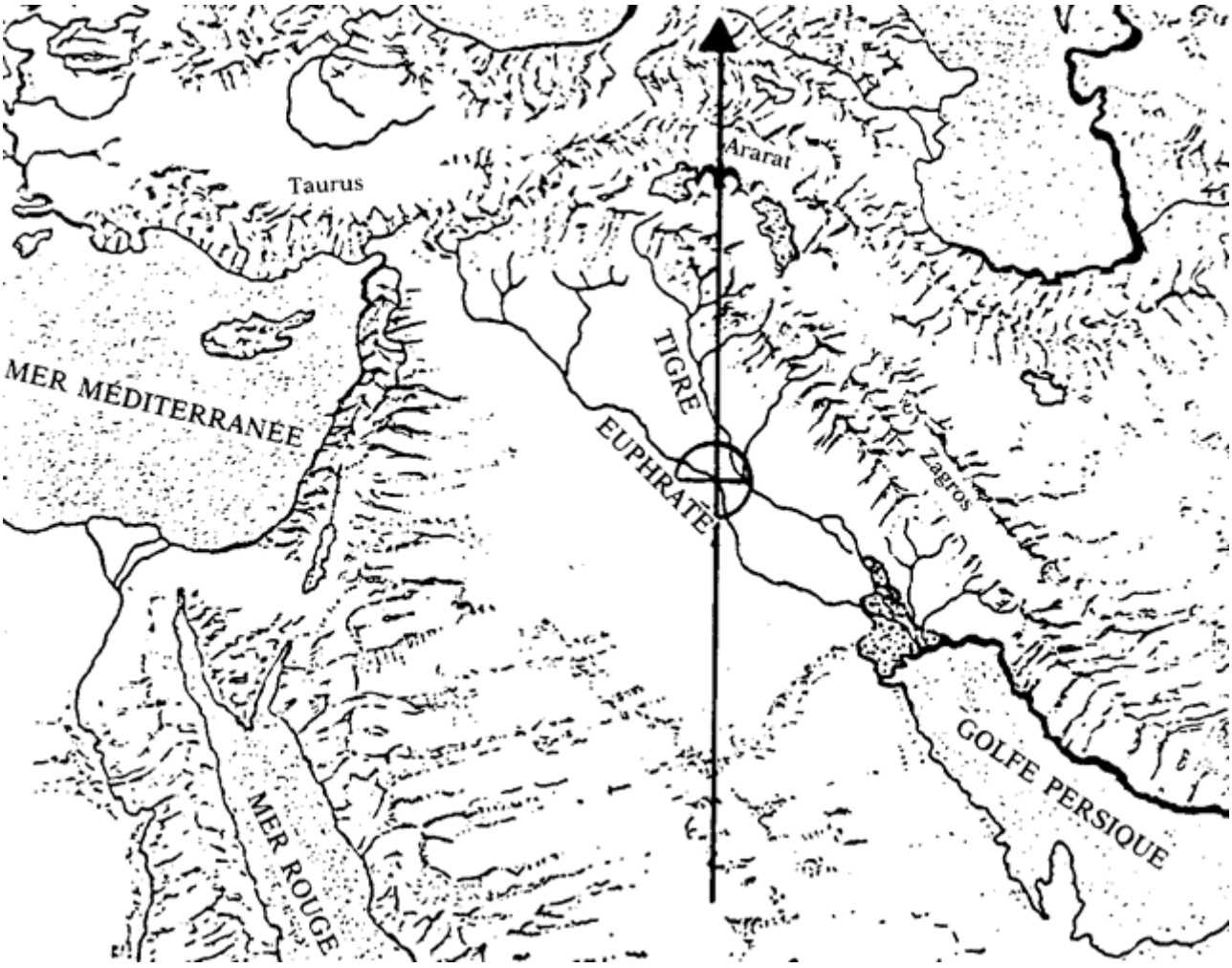
Si les Néfilim, en survolant l'océan Indien, portèrent leur regard vers la Terre-Entre-les-Rivières, celle qu'ils avaient choisie pour leur première tentative de colonisation, un repère se détachait nettement : le mont Ararat.

L'Ararat, un massif volcanique éteint, domine le plateau arménien où se rejoignent aujourd'hui les frontières de la Turquie, de l'Iran et de l'Arménie soviétique. Il s'élève sur ses bords nord et

est à quelque 1.000 mètres au-dessus du niveau de la mer et sur son rebord nord-ouest à 1.600 mètres environ. Le massif entier a environ 40 kilomètres de diamètre, soit un dôme imposant qui jaillit de la Terre.

D'autres caractéristiques le font remarquer, non seulement à partir de l'horizon, mais aussi de très haut dans les cieux. Tout d'abord, il est situé presque à mi-chemin entre deux lacs; le lac Van et le lac Se-Van. Ensuite, deux pointes jaillissent de son massif supérieur : le Petit Ararat (4.000 mètres) et le Grand Ararat (plus de 5.000 mètres). Aucune autre montagne ne peut rivaliser avec les hauteurs solitaires des deux sommets qui sont en permanence couverts de neige. Ils sont comme deux signaux brillants entre deux lacs qui, le jour, servent de réflecteurs géants.

Nous avons des raisons de croire que les Néfilim choisirent leur terrain d'atterrissage en coordonnant un méridien nord-sud passant par un repère terrestre évident à un site de rivière adéquat. Au nord de la Mésopotamie, l'Ararat, l'immanquable montagne à deux pics, a dû être le repère tout trouvé. Le méridien passant par le milieu des deux pics de l'Ararat traversait l'Euphrate. Voilà la cible — le site choisi comme port spatial.



Nous avons des raisons de croire que les Néfilim choisirent leur terrain d'atterrissage en coordonnant un méridien nord-sud passant par un repère terrestre évident à un site de rivière adéquat. Au nord de la Mésopotamie, l'Ararat, l'immanquable montagne à deux pics, a dû être

le repère tout trouvé. Le méridien passant par le milieu des deux pics de l'Ararat traversait l'Euphrate. Voilà la cible — le site choisi comme port spatial.

Était-il facile de s'y poser et d'en décoller ?

La réponse est oui ! Le site choisi se trouvait sur une plaine, les chaînes de montagnes qui entouraient la Mésopotamie étaient assez éloignées. Les plus hautes (à l'est, au nord-est et au nord) ne pouvaient pas présenter d'obstacle pour une navette spatiale arrivant du sud-est en vol plané.

L'endroit était-il accessible ? Les astronautes et le matériel pouvaient-ils y être amenés sans trop de difficultés ?

La réponse est encore oui. Il était possible d'y accéder par les terres et par la rivière Euphrate avec un vaisseau fait pour l'eau.

Encore une question cruciale : y avait-il à proximité une source d'énergie, de carburant pour s'éclairer et répondre aux besoins industriels ? La réponse se traduit par un grand oui. La boucle de la rivière Euphrate, où devait s'installer Sippar, est l'une des plus riches sources connues dans l'Antiquité de bitumes de surface et de produits pétroliers qui remontaient par des puits naturels : on pouvait les recueillir à la surface sans beaucoup creuser ou forer.

Représentons-nous Enlil, entouré de ses lieutenants au poste de commande du vaisseau spatial, dessinant une croix à l'intérieur d'un cercle sur la carte : « Comment allons-nous nommer cet endroit? » demande-t-il.

« Pourquoi pas Sippar? » suggéra quelqu'un.

Dans les langues du Proche-Orient, le nom signifie "oiseau". Sippar était l'endroit où les aigles viendraient faire leur nid.

Comment les navettes descendraient-elle sur Sippar? En vol plané ?

Nous pouvons imaginer l'un des navigateurs de l'espace indiquant du doigt la route la meilleure. Sur la gauche, il y avait l'Euphrate et le plateau montagneux occidental; à droite, le Tigre et les montagnes orientales du Zagros. Si le vaisseau approchait Sippar sous l'angle facilement déterminable de 45 degrés avec le méridien du mont Ararat, sa trajectoire le conduisait en toute sûreté entre les deux régions moins sûres. De surcroît, en atterrissant sous un tel angle, il aurait survolé à haute altitude la pointe rocheuse de l'Arabie, où il aurait alors amorcé son vol plané sur les eaux du golfe Persique. Que ce soit en arrivant ou en partant, le vaisseau aurait eu un champ de vision et de communication libre d'obstacles en direction de la Mission de Contrôle de Nippour.

Le lieutenant d'Enlil aurait alors dessiné une esquisse du lieu, un triangle d'eau et de montagnes de chaque côté pointant, telle une flèche, vers Sippar. Un "X" aurait indiqué au centre la position de Nippour.

Aussi incroyable que cela puisse sembler, nous n'avons pas établi cette esquisse; le dessin a été peint sur un objet de céramique exhumé à Suse dans une couche de terre datant d'environ

3.200 ans av. J.-C. Il fait penser au planisphère qui décrivait la trajectoire de vol, donnait des instructions, et était fondé sur une division à 45 degrés.

Le lieutenant d'Enlil aurait alors dessiné une esquisse du lieu, un triangle d'eau et de montagnes de chaque côté pointant, telle une flèche, vers Sippar. Un "X" aurait indiqué au centre la position de Nippour.
Aussi incroyable que cela puisse sembler, nous n'avons pas établi cette esquisse; le dessin a été peint sur un objet de céramique exhumé à Suse dans une couche de terre datant d'environ 3.200 ans av. J.-C. Il fait penser au planisphère qui décrivait la trajectoire de vol, donnait des instructions, et était fondé sur une division à 45 degrés.

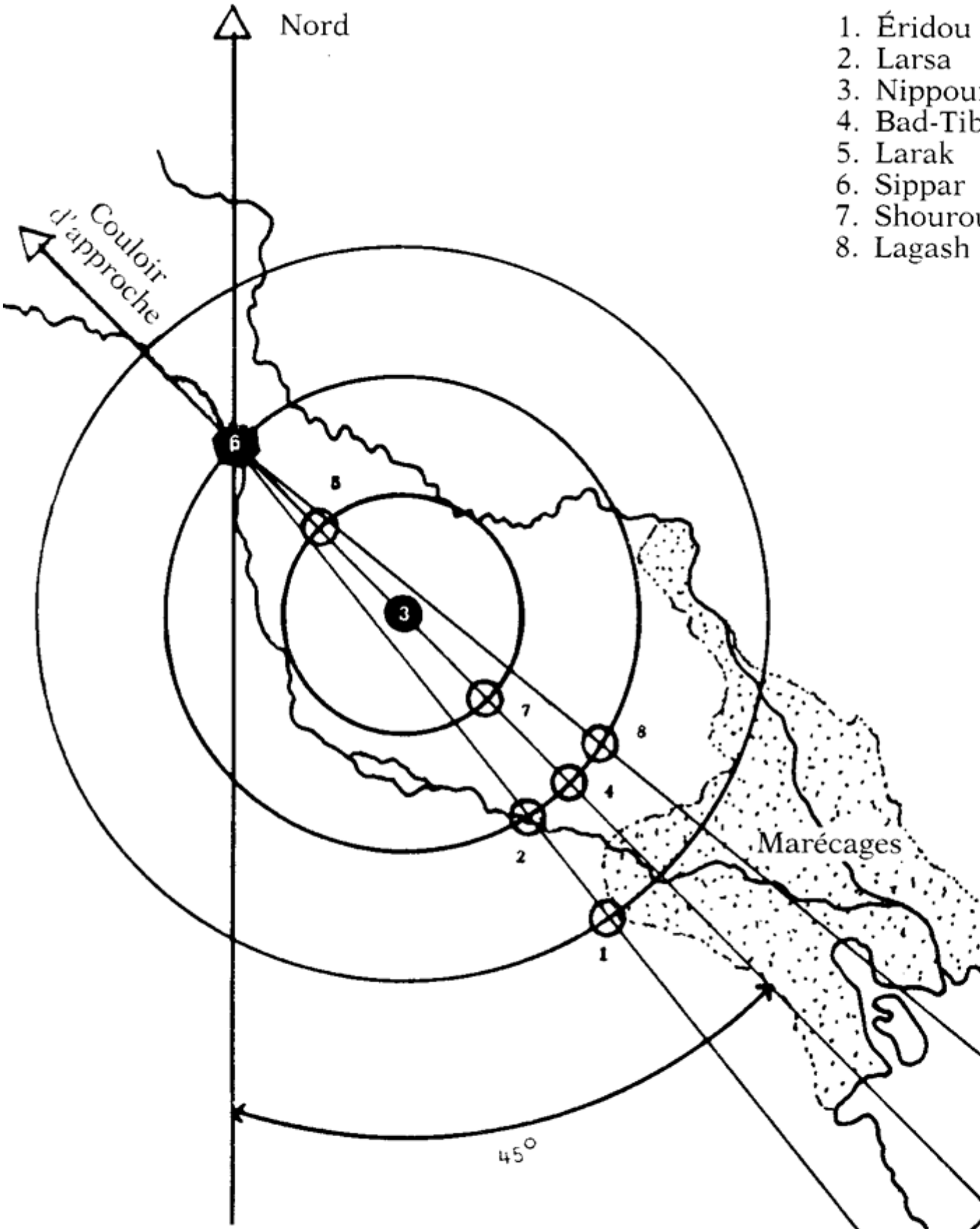
L'établissement des colonies Néfilim sur Terre ne fut pas fait au hasard. Toutes les alternatives avaient été étudiées, toutes les ressources évaluées, tous les impondérables pris en compte; qui plus est, le projet de colonisation avait été soigneusement planifié afin que chaque site soit un élément d'un concept global qui avait pour but de délimiter la voie d'approche de l'atterrissage à Sippar.

Auparavant, personne n'avait essayé de reconnaître l'existence d'un plan conceptuel d'ensemble dans l'éparpillement des colonies sumériennes. Mais, si nous observons les sept toutes premières villes établies, nous trouvons que Bad-Tibira, Shourouppak et Nippour se trouvaient sur une ligne droite faisant exactement un angle de 45 degrés avec le méridien Ararat, et que cette ligne croisait exactement ce méridien à Sippar ! Les deux autres villes

dont les sites sont connus, Éridou et Larsa, se trouvaient, elles aussi, sur une ligne droite qui croisait la première ligne et le méridien de l'Ararat, également à Sippar.

En se fondant sur l'ancienne illustration qui plaça Nippour au centre du cercle, et en dessinant des cercles concentriques ayant pour centre Nippour et passant par chacune de ces villes, nous trouvons qu'une autre ancienne cité sumérienne, Lagash, était située précisément sur un des cercles et sur une ligne symétrique par rapport à la ligne à 45 degrés du méridien à la ligne Éridou-Larsa-Sippar. L'emplacement de Lagash est le reflet de celui de Larsa.

Bien que l'emplacement de LA.RA.AK ("voyant l'auréole lumineuse") demeure inconnu, il serait normal qu'il fût situé au Point 5, puisque, logiquement, il devrait y avoir une cité des dieux complétant ainsi la série de villes alignées sur la voie centrale d'envol tous les six beru : Bad-Tibira, Shourouppak, Nippour, Larak, Sippar.


Nord
1. Éridou
2. Larsa
3. Nippou
4. Bad-Tib
5. Larak
6. Sippar
7. Shurou
8. Lagash
Couloir d'approche
Marécages
45°
60
Les villes et leurs rôles
Centre de Contrôle
Base spatiale

Auparavant, personne n'avait essayé de reconnaître l'existence d'un plan conceptuel d'ensemble dans l'éparpillement des colonies sumériennes. Mais, si nous observons les sept toutes premières villes établies, nous trouvons que Bad-Tibira, Shourouppak et Nippour se trouvaient sur une ligne droite faisant exactement un angle de 45 degrés avec le méridien Ararat, et que cette ligne croisait exactement ce méridien à Sippar ! Les deux autres villes dont les sites sont connus, Éridou et Larsa, se trouvaient, elles aussi, sur une ligne droite qui croisait la première ligne et le méridien de l'Ararat, également à Sippar.
En se fondant sur l'ancienne illustration qui plaça Nippour au centre du cercle, et en dessinant des cercles concentriques ayant pour centre Nippour et passant par chacune de ces villes, nous trouvons qu'une autre ancienne cité sumérienne, Lagash, était située précisément sur un des cercles et sur une ligne symétrique par rapport à la ligne à 45 degrés du méridien à la ligne Éridou-Larsa-Sippar. L'emplacement de Lagash est le reflet de celui de Larsa.
Bien que l'emplacement de LA.RA.AK ("voyant l'auréole lumineuse") demeure inconnu, il serait normal qu'il fût situé au Point 5, puisque, logiquement, il devrait y avoir une cité des dieux complétant ainsi la série de villes alignées sur la voie centrale d'envol tous les six beru : Bad-Tibira, Shourouppak, Nippour, Larak, Sippar.

Les deux lignes, encadrant la ligne centrale qui traversait Nippour, étaient situées à six degrés de chaque côté, servaient de limites au sud-ouest et au nord-est de la direction centrale d'envol. Le nom LA.AR.SA signifiant "voyant la lumière rouge"; et LA.AG.ASH signifiant "voyant l'auréole à six" étaient des noms très à propos. Les villes le long de ces lignes se trouvaient en fait à six beru (approximativement soixante kilomètres l'une de l'autre).

Cela est en fait ce que nous pensons être le plan conceptuel d'ensemble des Néfilim. Une fois sélectionné le meilleur emplacement pour leur port spatial (Sippar), ils établirent les autres colonies selon un dessein qui délimitait l'indispensable approche de vol qui le servait. Au centre, ils placèrent Nippour, là où était situé le "lien Ciel-Terre".

Ni les cités des dieux originelles, ni leurs ruines ne pourront jamais plus être contemplées par les hommes; elles furent toutes détruites par le déluge qui, plus tard, submergea la Terre. Mais nous pouvons malgré cela en apprendre beaucoup à leur propos car le devoir sacré des rois mésopotamiens était de reconstruire sans relâche les enceintes sacrées exactement au même endroit et selon leurs plans d'origine. Les architectes de la reconstruction soulignaient dans leurs inscriptions de dédicace le fait qu'ils adhéraient scrupuleusement aux plans d'origine. Ainsi celle-ci (découverte par Layard) :

Le plan éternel,
qui pour le futur
détermine la construction
[J'ai suivi].
C'est celui qui porte
les dessin des Temps d'Antan
et l'écriture des Cieux d'En-Haut.

Si Lagash, comme nous le suggérons, était une des villes qui servaient de balise d'atterrissage, alors l'information transmise par Gudéa au IIIe millénaire av. J.-C. prend tout son sens. Il écrivit que, lorsque Ninourta lui ordonna de reconstruire l'enceinte sacrée, un dieu l'accompagnant lui donna des plans d'architecture (inscrits sur une tablette de pierre) et une

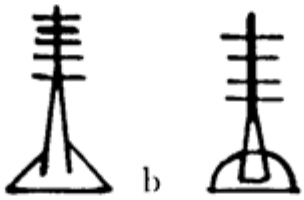
déesse ("ayant voyagé entre le Ciel et la Terre" dans sa "chambre") lui montra une carte céleste et lui donna des instructions pour respecter l'alignement astronomique de la structure.

Outre le "divin oiseau noir", "l'œil terrible" du dieu ("le rayon puissant qui soumet le monde à son pouvoir") et le "contrôleur du monde" (dont le son "faisait écho partout") étaient installés dans l'enceinte sacrée. Lorsque la structure fut achevée l'"emblème d'Outou devait être dressé au plus haut, placé vers le lieu où Outou s'élève" — vers la base spatiale de Sippar. Tous ces objets rayonnant étaient importants pour le fonctionnement de la base spatiale, car Outou lui-même, "vint joyeusement" inspecter les installations une fois qu'elles furent terminées.

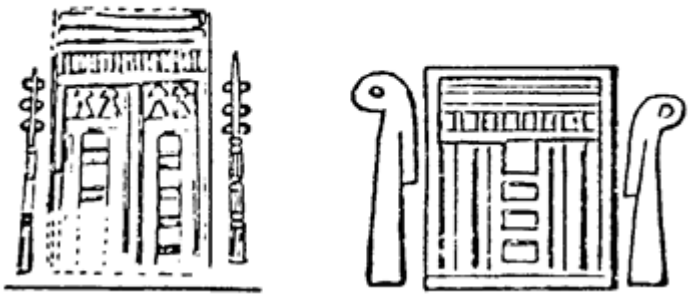
On voit fréquemment dans les anciennes illustrations sumériennes des structures massives dans les champs parmi le bétail en pâturage; dans les temps les plus anciens, elles étaient construites de roseaux et de bois. L'hypothèse généralement admise qu'il s'agissait d'étables est contredite par l'existence manifeste des piliers qui, invariablement, saillissent de telles structures (fig. a).

La raison d'être de ces piliers était visiblement de soutenir une — ou plusieurs — paire(s) d'"anneaux", dont le rôle n'est pas spécifié. Quoique ces structures aient été érigées dans les champs, se pose la question de savoir si elles étaient construites afin d'héberger le bétail. Les pictographes sumériens (fig. b) décrivent le mot DUR, ou TUR (signifiant "demeure", "lieu de rassemblement") par des dessins qui représentent des structures identiques à celles reproduites sur les sceaux cylindriques; mais, dans ces dessins, il est clair que la caractéristique essentielle de la structure n'était pas la "hutte" mais le pylône d'antennes. De semblables piliers aux "anneaux" étaient dressés à l'entrée des temples, à l'intérieur des enceintes sacrées des dieux, et pas seulement à la campagne (fig. c).

a



b



c

On voit fréquemment dans les anciennes illustrations sumériennes des structures massives dans les champs parmi le bétail en pâturage; dans les temps les plus anciens, elles étaient construites de roseaux et de bois. L'hypothèse généralement admise qu'il s'agissait d'étables est contredite par l'existence manifeste des piliers qui, invariablement, saillissent de telles structures (fig. a).
La raison d'être de ces piliers était visiblement de soutenir une — ou plusieurs — paire(s) d'"anneaux", dont le rôle n'est pas spécifié. Quoique ces structures aient été érigées dans les champs, se pose la question de savoir si elles étaient construites afin d'héberger le bétail. Les pictographes sumériens (fig. b) décrivent le mot DUR, ou TUR (signifiant "demeure", "lieu de rassemblement") par des dessins qui représentent des structures identiques à celles reproduites sur les sceaux cylindriques; mais, dans ces dessins, il est clair que la caractéristique essentielle de la structure n'était pas la "hutte" mais le pylône d'antennes. De semblables piliers aux "anneaux" étaient dressés à l'entrée des temples, à l'intérieur des enceintes sacrées des dieux, et pas seulement à la campagne (fig. c).

Ces objets étaient-ils des antennes servant un appareil d'émission radiophonique ? Les paires d'anneaux étaient-ils des émetteurs radars, disposés dans le champ d'approche et servant à guider les navettes qui arrivaient ? Les piliers semblables à des yeux étaient-ils des appareils à scruter ? Les "yeux qui voient tout" des dieux dont parlent de nombreux textes.

Nous savons que le matériel auquel étaient branchés ces divers appareils était portable, car certains sceaux sumériens dépeignent des "objets divins" en forme de boîte que l'on

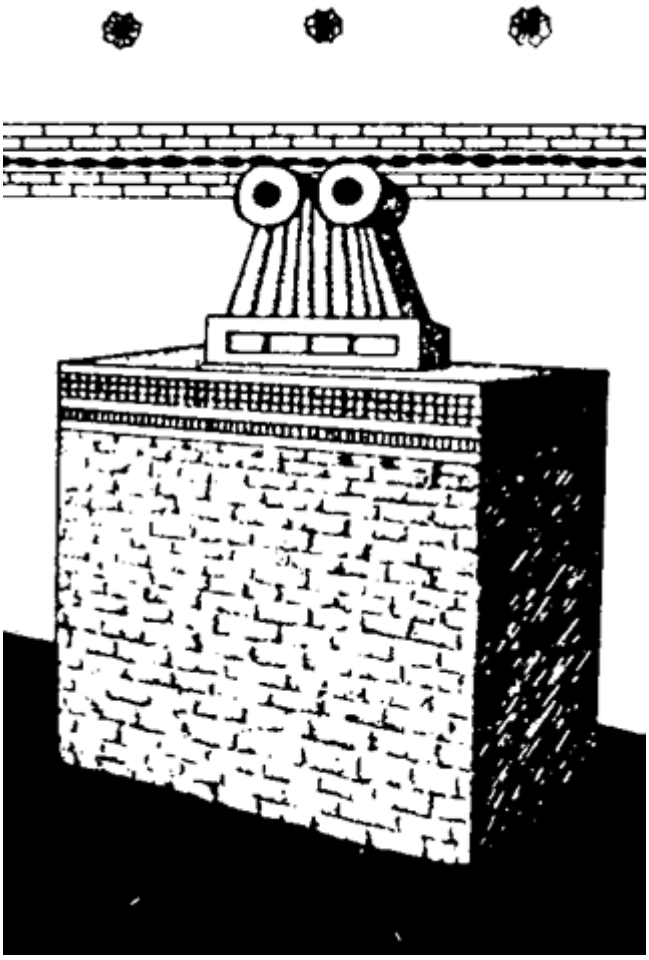
transportait par bateau ou à dos d'animal pour pénétrer dans les terres une fois qu'ils avaient été déchargés des bateaux.

Nous savons que le matériel auquel étaient branchés ces divers appareils était portable, car certains sceaux sumériens dépeignent des "objets divins" en forme de boîte que l'on transportait par bateau ou à dos d'animal pour pénétrer dans les terres une fois qu'ils avaient été déchargés des bateaux.

Quand nous voyons à quoi ressemblaient ces "boîtes noires", il nous revient à la mémoire l'arche construite par Moïse selon les ordres de Dieu. Le coffre devait être en bois, recouvert d'or à l'extérieur comme à l'intérieur : ces deux surfaces conductrices d'électricité étaient isolées par le bois placé entre elles. Un *kapporeth*, fait également en or, devait être placé au-dessus du coffre maintenu par deux chérubins coulés dans de l'or massif. La nature du *kapporeth* (signifiant, d'après les érudits: "recouvrant") n'est pas claire. Mais son utilisation est suggérée dans ce vers de l'Exode : "Et je m'adresserai à toi du haut du Kapporeth, entre les deux chérubins."

L'hypothèse que cette arche fût principalement une station de communications, alimentée électriquement, est renforcée par les instructions concernant son transport. Elle devait être transportée à l'aide de barres de bois que l'on faisait passer dans quatre anneaux d'or. Nul ne devait toucher la boîte elle-même; et lorsqu'un israëlite le fit, il fut tué sur le coup, comme par une décharge électrique de haute tension.

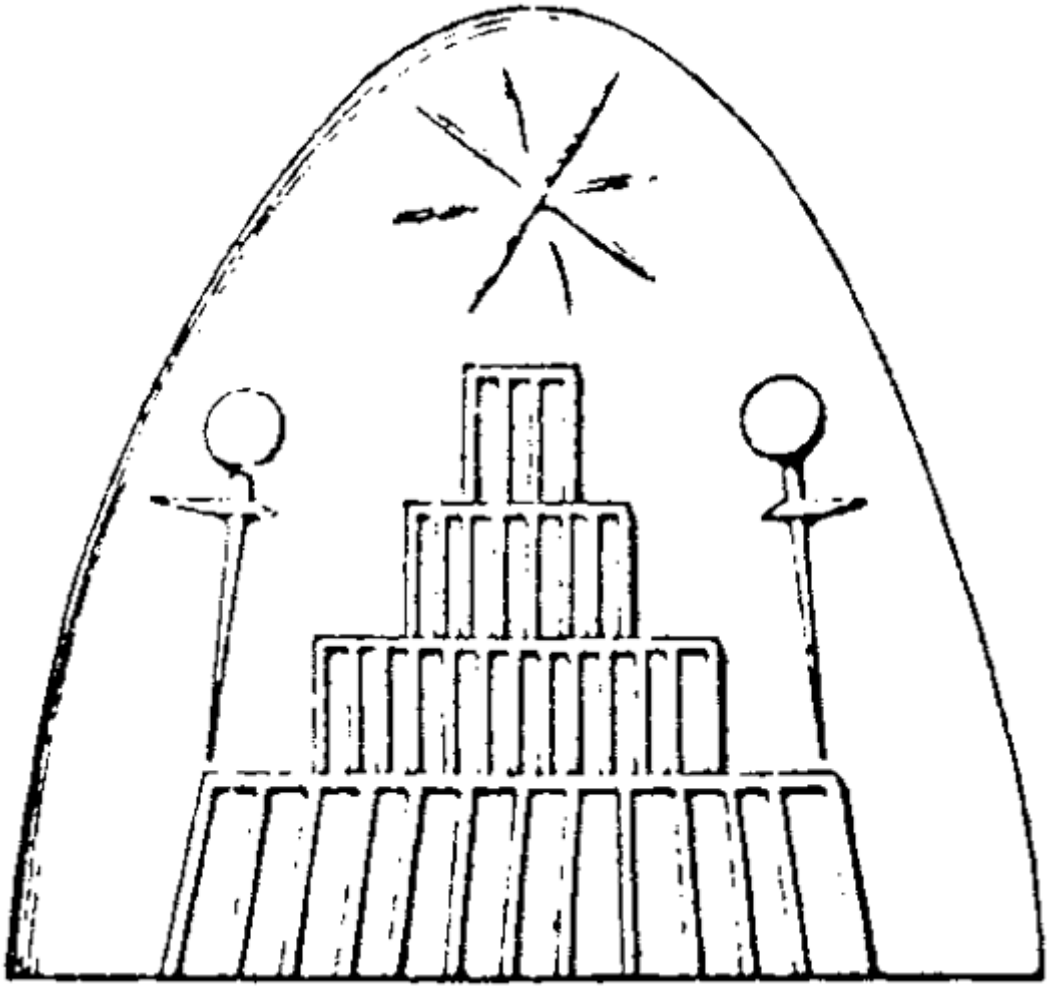
Un tel équipement d'apparence si surnaturelle qui permettait de communiquer avec une divinité alors même que celle-ci était physiquement ailleurs — devint objet de culte, "symboles secrets du culte". A Lagash, Our et Mari, les temples et autres sites anciens possédaient parmi leurs objets de dévotion "des yeux-idoles". Le plus remarquable exemple fut trouvé dans un "temple de l'œil" à Tell Brak, au nord-ouest de la Mésopotamie. Ce temple, vieux de quatre millénaires, était ainsi appelé non seulement parce que des centaines de symboles "oeil" y furent exhumés, mais surtout parce que le saint des saints intérieur du temple n'avait qu'un seul autel sur lequel était exposé un énorme symbole de "l'oeil-double" en pierre.



Un tel équipement d'apparence si surnaturelle qui permettait de communiquer avec une divinité alors même que celle-ci était physiquement ailleurs — devint objet de culte, "symboles secrets du culte". A Lagash, Our et Mari, les temples et autres sites anciens possédaient parmi leurs objets de dévotion "des yeux-idoles". Le plus remarquable exemple fut trouvé dans un "temple de l'œil" à Tell Brak, au nord-ouest de la Mésopotamie. Ce temple, vieux de quatre millénaires, était ainsi appelé non seulement parce que des centaines de symboles "oeil" y furent exhumés, mais surtout parce que le saint des saints intérieur du temple n'avait qu'un seul autel sur lequel était exposé un énorme symbole de "l'oeil-double" en pierre.

De toute évidence, c'est là une copie de l'authentique objet divin. Le "terrible oeil" de Ninourta ou celui du Centre de Mission de Contrôle d'Enlil à Nippour, dont le scribe dit "son œil levé scrute la terre... son Rayon élevé fouille la terre".

La plaine plate de Mésopotamie nécessita, semble-t-il, l'élévation artificielle de plates-formes sur lesquelles devait être placé le matériel servant au voyage dans l'espace. Les textes et les dessins ne laissent aucun doute sur le fait que ces structures allaient de la hutte primaire aux plus récentes plates-formes auxquelles on accédait par des escaliers et des rampes inclinées qui conduisaient d'un étage inférieur large à un étage supérieur plus étroit, et ainsi de suite. Au sommet du ziggourat au centre d'une cour plate fermée de murs, était bâtie, la résidence du dieu dans laquelle il y avait son "oiseau" et ses "armes". Sur le ziggourat représenté sur un sceau, non seulement la construction à étages habituelle est clairement visible mais aussi deux "antennes à anneaux" dont la taille semble égaler trois étages.

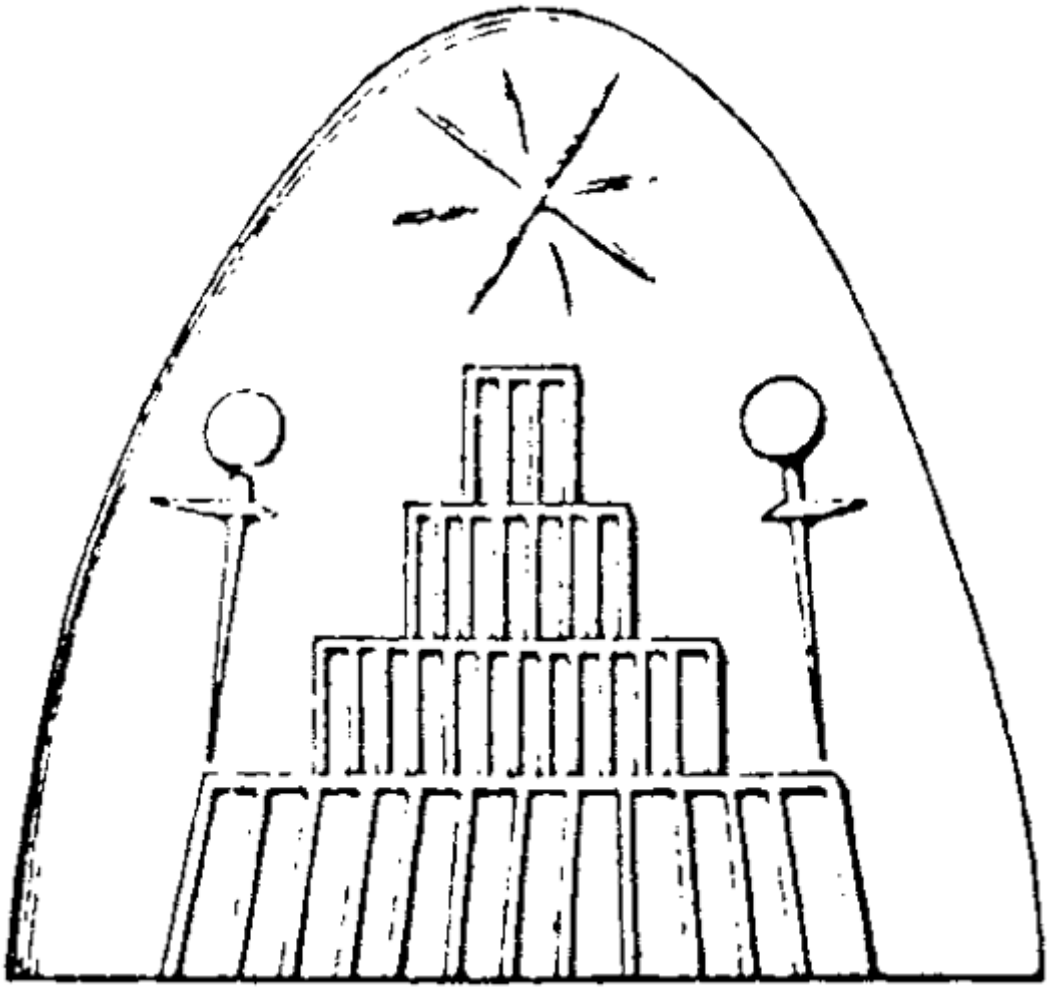


La plaine plate de Mésopotamie nécessita, semble-t-il, l'élévation artificielle de plates-formes sur lesquelles devait être placé le matériel servant au voyage dans l'espace. Les textes et les dessins ne laissent aucun doute sur le fait que ces structures allaient de la hutte primaire aux plus récentes plates-formes auxquelles on accédait par des escaliers et des rampes inclinées qui conduisaient d'un étage inférieur large à un étage supérieur plus étroit, et ainsi de suite. Au sommet du ziggourat au centre d'une cour plate fermée de murs, était bâtie, la résidence du dieu dans laquelle il y avait son "oiseau" et ses "armes". Sur le ziggourat représenté sur un sceau, non seulement la construction à étages habituelle est clairement visible mais aussi deux "antennes à anneaux" dont la taille semble égaler trois étages.

Mardouk prétendait que le complexe ziggourat et temple de Babylone (l'E.SAG.IL) avait été construit sous ses ordres ainsi qu'en accord avec les "écritures des Cieux Supérieurs". A partir d'une tablette (connue sous le nom de la tablette de Smith qui la déchiffra) analysée par André Parrot (*"Ziggurats et Tour de Babel"*), il a été établi que la ziggourat à sept étages était un carré parfait dont le premier étage ou la base avait des côtés de 15 *gar* : chaque étage était successivement plus petit en surface et en hauteur, hormis le tout dernier (la résidence du dieu) qui était plus haut. La hauteur totale était cependant de nouveau égale à 15 *gar*, si bien que la structure tout entière était, outre un carré parfait, un cube parfait.

Le *gar*, utilisé dans ces mesures, équivalait à douze petites coudées, environ six mètres, ou 20 pieds. Deux érudits, H. G. Wood et L. C. Stecchini ont démontré que la base sexagésimale sumérienne, le chiffre 60, détermina toutes les mesures primaires des ziggourats

mésopotamiennes. Ainsi, chaque côté mesurait trois coudées sur six à la base et le total était de 60 *gar*.



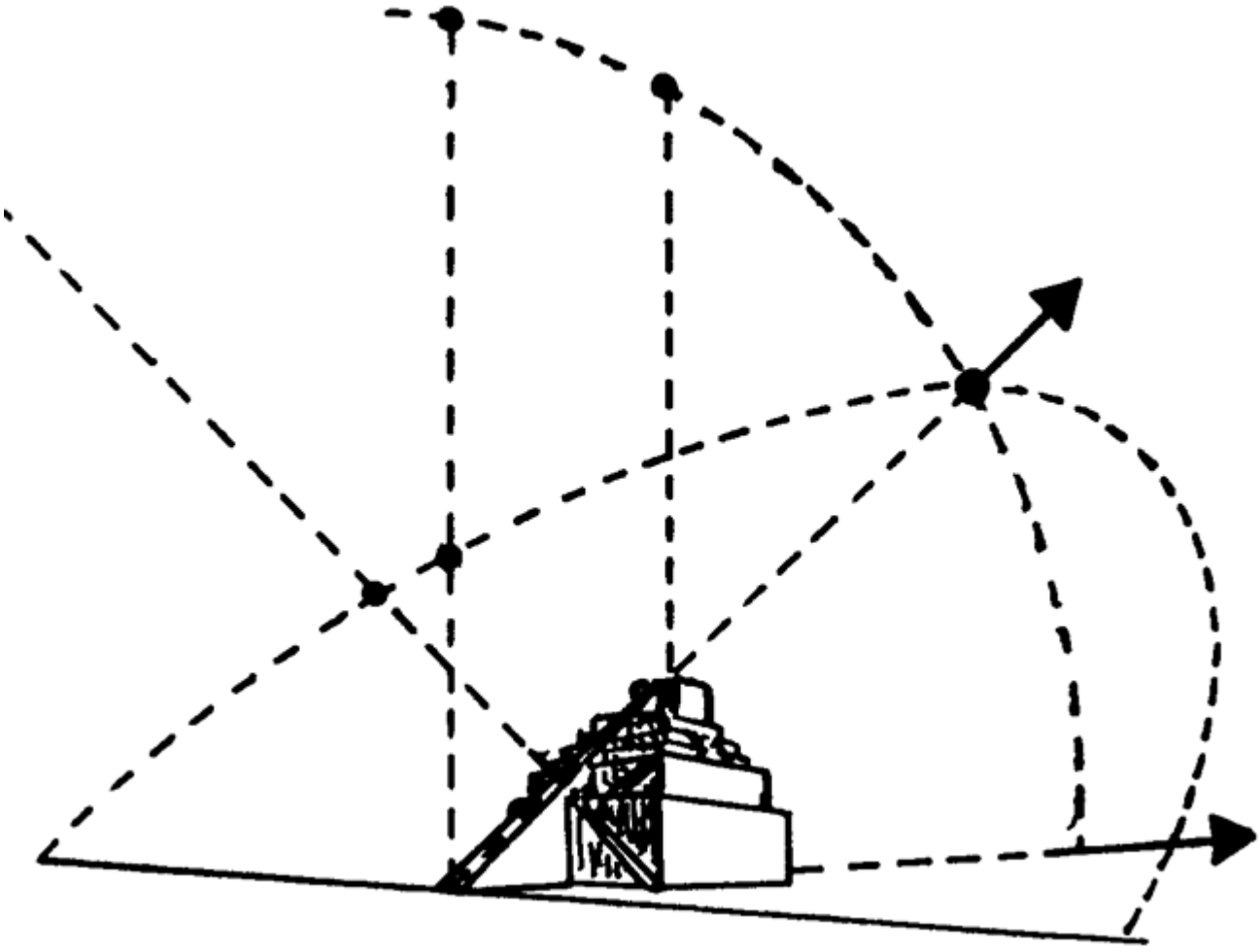
Mardouk prétendait que le complexe ziggourat et temple de Babylone (l'E.SAG.IL) avait été construit sous ses ordres ainsi qu'en accord avec les "écritures des Cieux Supérieurs". A partir d'une tablette (connue sous le nom de la tablette de Smith qui la déchiffra) analysée par André Parrot (*"Ziggurats et Tour de Babel"*), il a été établi que la ziggourat à sept étages était un carré parfait dont le premier étage ou la base avait des côtés de 15 *gar* : chaque étage était successivement plus petit en surface et en hauteur, hormis le tout dernier (la résidence du dieu) qui était plus haut. La hauteur totale était cependant de nouveau égale à 15 *gar*, si bien que la structure tout entière était, outre un carré parfait, un cube parfait.
Le *gar*, utilisé dans ces mesures, équivalait à douze petites coudées, environ six mètres, ou 20 pieds. Deux érudits, H. G. Wood et L. C. Stecchini ont démontré que la base sexagésimale sumérienne, le chiffre 60, détermina toutes les mesures primaires des ziggourats mésopotamiennes. Ainsi, chaque côté mesurait trois coudées sur six à la base et le total était de 60 *gar*.

Quel facteur détermina la hauteur de chaque étage ? Stecchini découvrit qu'en multipliant la hauteur d'un premier étage (5,5 *gar*) par des "pieds doubles", on obtient 33, soit environ la latitude de Babylone (32,5 degrés nord). Avec un calcul semblable, le deuxième étage élève l'angle d'observation à 51 degrés et chacun des quatre étages suivants d'encore 6 degrés. Le septième se tenait sur une plate-forme élevée à 75 degrés au-dessus de l'horizon à la latitude géographique de Babylone. Ce dernier étage ajoutait quinze degrés, ce qui permettait à

l'observateur de regarder vers le haut à un angle de 90 degrés. Stecchini en conclut que chaque étage tenait le rôle d'un observatoire astronomique avec une élévation pré-déterminée en relation avec l'arc du ciel.

Il y avait peut-être d'autres considérations "cachées" dans ces mesures. Si l'élévation de 33 degrés n'était pas très précise pour Babylone, elle l'était pour Sippar. Y avait-il une relation entre l'élévation de 6 degrés à chacun des 4 étages et les distances de 6 *bérus* entre les Cités des dieux? Les sept étages étaient-ils liés de quelque façon à l'emplacement des sept premiers établissements ou à la position de la Terre en tant que septième planète ?

G. Martiny (*"Astronomisches zur babylonischen Turm"*) a démontré comment ces caractéristiques de la ziggourat favorisaient les observations du ciel, et que le tout dernier étage de l'Esagila était orienté vers la planète Shupa (que nous appelons Pluton) et la constellation du Bélier.



G. Martiny (*"Astronomisches zur babylonischen Turm"*) a démontré comment ces caractéristiques de la ziggourat favorisaient les observations du ciel, et que le tout dernier étage de l'Esagila était orienté vers la planète Shupa (que nous appelons Pluton) et la constellation du Bélier.

Mais les ziggourats étaient-elles érigées dans le seul but d'observer les étoiles et les planètes, ou devaient-elles également servir les vaisseaux des Nefilim ? Tous les ziggourats étaient

orientés de telle manière que leurs coins pointent exactement vers le nord, le sud, l'est et l'ouest. En conséquence, leurs côtés étaient à un angle de 45 degrés des quatre points cardinaux. Cela voulait dire qu'une navette prête à atterrir pouvait suivre certains côtés de la ziggourat placée exactement le long de la trajectoire de vol, et atteindre Sippar sans peine !

Le nom *zukiratu* donné à ces structures par les Akkadiens et les Babyloniens signifiait "tube d'esprit divin". Les Sumériens appelaient les ziggourats des ESH; le terme contenait l'idée de "suprême" ou "plus haut" — telles étaient en effet ces structures. Il pouvait également avoir le sens d'entité numérique en rapport avec la fonction de "calculateur" des ziggourats. Il signifiait aussi "source de chaleur" ("feu" en akkadien et en hébreu).

Même les érudits qui ont abordé le sujet sans notre interprétation "spatiale" sont invariablement arrivés à la conclusion que les ziggourats n'avaient pas comme seul but de faire de la demeure des dieux une très haute construction. Samuel N. Kramer résuma ainsi le consensus des savants : "La ziggourat, la tour à degrés qui devint le signe distinctif de l'architecture des temples mésopotamiens... devait servir à faire la liaison entre les cieux et les mortels sur terre aussi bien concrètement que symboliquement."

Nous avons démontré, malgré tout, que la véritable fonction de ces structures était d'associer les dieux du Ciel aux dieux — et non aux mortels — sur Terre.

11 - La mutinerie des Anounnaki

Lorsque Enlil arriva lui-même sur Terre, on retira le "Commandement de la Terre" des mains d'Enki. C'est probablement alors que le nom (ou épithète) d'Enki fut changé en E.A ("Seigneur des Eaux") au lieu de "Seigneur de la Terre".

Les textes sumériens expliquent qu'au tout début de l'arrivée des dieux sur Terre, il fut décidé une séparation des pouvoirs : Anou devait rester dans les cieux et régner sur la Douzième Planète; Enlil devait diriger les terres; Enlil reçut la charge de l'AB.ZU (*apsu* en akkadien). Guidé par le sens de "aqueux" du nom Ea, les savants ont traduit AB.ZU par "profondeur aqueuse" avec l'idée que, comme dans la mythologie grecque, Enlil représentait le tonitruant Zeus, et qu'Ea était le prototype de Poséidon, dieu des Océans.

Dans d'autres cas, on mentionne le domaine d'Enlil comme Monde Supérieur et celui d'Ea est le Monde Inférieur; là encore, l'hypothèse des savants fut que les termes signifiaient qu'Enlil contrôlait l'atmosphère de la Terre pendant qu'Ea régnait sur les "eaux souterraines" — à savoir un dieu similaire à l'Hadès grec auquel, dit-on, les Mésopotamiens croyaient. Notre mot *abysse* (qui dérive de *apsu*) évoque des eaux dangereuses, sombres et profondes dans lesquelles on peut se noyer et disparaître. C'est pourquoi, lorsque les savants découvrirent les textes mésopotamiens décrivant le monde inférieur, ils le traduisirent par *Unterwelt* ("monde du dessous") ou *Totenwelt* ("monde des morts"). Ce n'est que depuis peu d'années que les sumérologues ont quelque peu atténué le caractère menaçant du terme en le traduisant par *"Netherworld"* ("monde inférieur").

Les textes mésopotamiens qui entraînèrent cette erreur d'interprétation se présentaient comme une série de liturgies déplorant la disparition de Doumouzi, que l'on connaît mieux à partir de textes cananéens ou bibliques tel Tammuz. C'est avec lui qu'Inanna/Ishtar vécut sa grande et célèbre histoire d'amour, et, lorsqu'il disparut, elle s'en fut le rechercher dans le Monde d'En-Bas.

Le volumineux *Tammuz-Liturgen und Verwandtes* de P. Maurus Witzel, un chef-d'œuvre sur les "textes Tammuz" sumériens et akkadiens n'a fait qu'aider à perpétuer l'erreur en question. Les épopées de la quête d'Ishtar y sont présentées comme un voyage "au royaume des morts suivi de son retour vers la terre des vivants".

Les textes sumériens et akkadiens décrivant la descente d'Inanna/Ishtar vers le Monde d'En-Bas nous disent que la déesse avait décidé de rendre visite à sa soeur Éreshkigal, maîtresse des lieux. Ishtar n'y alla pas morte ou contre sa propre volonté, c'est vivante et sans invitation qu'elle s'y rendit, et s'introduisit de force en menaçant le gardien.

Si tu n'ouvres pas cette porte de sorte que je ne puisse entrer,
J'abattrai cette porte, je ferai voler la serrure,
J'abattrai le chambranle, j'ouvrirai les portes.

Ishtar se fit ouvrir l'une après l'autre les sept portes menant à la demeure d'Éreshkigal. Quand elle y parvint, Éreshkigal, surprise de sa présence fut folle furieuse (le texte akkadien dit "explosa en la voyant"). Le texte sumérien qui reste vague quant au but de ce voyage ou la cause de la colère d'Éreshkigal, révèle néanmoins que Inanna s'attendait à une telle réception. Elle avait pris la peine d'avertir les autres divinités principales de son voyage et de s'assurer

qu'elles feraient en sorte de lui venir en aide, fût-elle emprisonnée dans le "Grand Au-Dessous".

L'époux d'Éreshkigal — et Seigneur du Monde d'En-Bas — était Nergal. La façon dont il arriva au Grand Au-Dessous et en devint le maître illustre, non seulement révèle la nature humaine des "dieux", mais dépeint aussi le Monde d'En-Bas comme tout sauf un "monde des morts".

Le récit trouvé dans plusieurs versions commence par un banquet dont Anou, Enlil, et Ea sont les invités d'honneur. Le banquet se tint "dans les cieux", mais pas dans la demeure d'Anou sur la Douzième Planète. Peut-être eut-il lieu à bord d'un vaisseau en orbite, car comme Éreshkigal ne pouvait pas monter les rejoindre, les dieux lui envoyèrent un messager qui "descendit le long escalier des cieux, atteignit la porte d'Éreshkigal". Ayant reçu l'invitation, Éreshkigal instruisit son conseiller, Namtar :

« Gravis, Namtar, le long escalier des Cieux;
Ôte le plat de la table, prends ma part;
Quoi que Anou te donne, apporte le moi ».

Quand Namtar pénétra dans la salle de banquet, tous les dieux sauf "un dieu chauve, assis dans le fond" se levèrent pour l'accueillir. Namtar rapporta l'incident à Éreshkigal à son retour dans le Monde d'En-Bas. Tous les dieux inférieurs de son domaine prirent, comme elle, cette attitude pour une insulte. Elle exigea que lui fût envoyé le dieu coupable afin qu'il soit puni.

Or, il s'agissait de Nergal, un des fils du grand Ea. Après une sévère réprimande de son père, Nergal fut enjoint de partir seul et avec, pour seule arme, une bonne mesure de conseils paternels sur la façon dont il devait se conduire. Quand Nergal arriva à la porte, Namtar le reconnut et le conduisit à la "grande cour d'Éreshkigal" où il dut subir plusieurs épreuves.

A un moment ou à un autre, Éreshkigal alla prendre son bain quotidien.

...elle montra son corps.
Ce qui est normal pour l'homme et la femme,
lui... dans son cœur...
... ils s'enlacèrent,
passionnément se couchèrent.

Ils s'aimèrent sept jours et sept nuits. Dans le Monde d'En-Haut, l'alarme relative à la disparition de Nergal fut lancée. Libérez-moi, dit-il à Éreshkigal. "Je partirai et je reviendrai", promit-il. Mais il n'était pas plus tôt parti que Namtar alla trouver Éreshkigal et accusa Nergal de n'avoir aucune intention de revenir. Namtar fut derechef envoyé à Anou. Le message d'Éreshkigal était clair :

Moi, ta fille, j'étais jeune;
Je n'ai pas connu le jeu des jeunes filles...
Ce dieu que tu m'envoyas,
et avec lequel j'ai eu des rapports amoureux —
Envoie-le moi, afin qu'il soit mon mari,
Qu'il puisse habiter avec moi.

La vie de couple n'étant peut-être pas encore dans les idées de Nergal, celui-ci réunit une expédition militaire et défonça les portes d'Éreshkigal dans l'intention de "lui couper la tête". Mais Éreshkigal supplia :

« Sois mon mari et je serai ta femme.
Je te laisserai régner
sur les vastes terres du Monde d'En-Bas.
Je déposerai la Tablette de la Sagesse en tes mains.
Tu seras Maître, je serai Maîtresse. »

Vint alors l'heureuse fin :

Quand Nergal entendit ses paroles,
Il lui prit la main et l'embrassa,
Lui essuya ses larmes :
« Ce que tu désires pour moi
depuis des mois — ainsi soit-il ! »

Les événements de ce récit ne suggèrent pas une Terre des Morts. Bien au contraire, il s'agissait d'un lieu où les dieux pouvaient entrer et sortir, un endroit où l'on faisait l'amour, un endroit suffisamment important pour le placer entre les mains d'une petite-fille d'Enlil et d'un fils d'Enki. Reconnaissant que les faits ne viennent en rien appuyer la thèse première d'une région lugubre, W. F. Albright (*Mesopotamian Elements in Canaanite Eschatology*) suggéra que la demeure de Doumouzi dans le Monde d'En-Bas était "un domaine brillant et productif dans un paradis souterrain appelé l'"embouchure des rivières" qui correspondait avec la demeure d'Ea dans l'Apsu".

Cet endroit était éloigné et difficile d'accès, en quelque sorte une "zone interdite", mais certes pas un "lieu de non-retour". Tout comme Inanna, d'autres dieux importants y allèrent et en revinrent. Après qu'il eut violé Ninlil, Enlil fut, pendant un temps, banni dans l'Apsu. Et Ea faisait souvent l'aller-retour entre Éridou en Sumer et l'Abzu, apportant à l'Abzu le "savoir-faire d'Éridou" et il y installa pour lui-même un "somptueux sanctuaire".

Loin d'être un lieu sombre et désert, il fut décrit comme un lieu lumineux abondant d'eau vive.

Une terre riche, bien-aimée d'Enki;
Regorgeant de richesses, d'une plénitude parfaite...
Dont le fleuve puissant court à travers tout le pays.

Nous avons vu de nombreuses représentations d'Ea, dieu des Eaux Vives. D'après les sources sumériennes, il est évident que ces eaux vives existaient — non pas en Sumer et sur les terres plates, mais dans le grand Monde d'En-Bas. B.F. Albright a attiré notre attention sur un texte traitant du Monde d'En-Bas comme étant la terre de UT.TU — "à l'ouest" de Sumer. Le texte raconte un voyage d'Enki vers l'Apsu.

Vers toi, Apsu, terre pure,
Où les grands fleuves coulent vivement,
Vers la Demeure des Eaux Vives
Le Seigneur se rend...
La Demeure des Eaux Vives

Enki a établi dans les eaux pures;
Au milieu de l'Apsu,
Il a installé un grand sanctuaire.

Selon tous les écrits, cet endroit se trouvait au-delà d'une mer. Une complainte pour le "fils pur", le jeune Doumouzi, raconte qu'il fut emporté vers le Monde d'En-Bas sur un navire. Une "Complainte sur la destruction de Sumer" décrit comment Inanna réussit à se faufiler à bord d'un bateau en attente." Elle voyagea loin de ses biens. Elle descendit vers le Monde d'En--Bas."

Un long texte, dont on ne possède aucune version complète, raconte une grande dispute entre Ira (le titre de Nergal en tant que seigneur du Monde d'En-Bas) et son frère Mardouk. Au cours de la dispute, Nergal quitta son domaine et alla affronter Mardouk à Babylone; Mardouk, en revanche, proféra cette menace : « Je descendrai dans l'Apsu, pour surveiller les Anounnaki,... je lèverai mes armes enragées contre eux. » Pour atteindre l'Apsu, il quitta la Terre de Mésopotamie et voyagea au-dessus "des eaux qui s'élevaient". Sa destination était Arali dans les "fondations" de la Terre et les textes laissent entrevoir clairement où se trouvaient ces "fondations" :

Dans la mer lointaine,
100 *beru* d'eau [plus loin]...
La terre d'Arali...
C'est là où les Pierres Bleues rendent malade,
Où l'artisan d'Anou
porte la Hache d'Argent qui luit comme le jour.

Le *beru*, à la fois unité de mesure d'espace et de temps, fut probablement utilisé à cette dernière fin au cours des voyages en mer. Il représentait alors une heure double, c'est-à-dire que cent *beru* sont deux cents heures de navigation. Nous ne pouvons, en aucune manière, déterminer la vitesse moyenne de navigation utilisée dans ces anciens calculs de distances. Mais il ne fait aucun doute que, après un voyage de plus de 3 000 ou 5 000 km, on atteignait une terre réellement éloignée.

Les textes indiquent que Arali se situait à l'ouest et au sud de Sumer. Un bateau voyageant de 3 000 à 5 000 km vers le sud-ouest par rapport au golfe Persique ne pouvait avoir qu'une seule direction possible : les côtes du sud de l'Afrique.

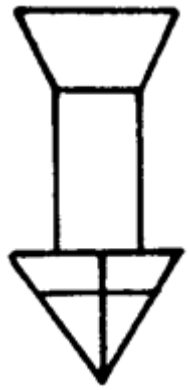
Seule, une telle conclusion peut expliquer le terme Monde d'En-Bas, signifiant l'hémisphère sud où se trouvait la terre d'Arali — tout comme le Monde d'En-Haut était l'hémisphère nord où se trouvait Sumer. Une telle division des hémisphères terrestres entre Enlil (nord) et Ea (sud) coïncide avec le concept des cieux du nord comme étant la Voie d'Enlil et des cieux du sud comme étant la Voie d'Ea.

La faculté des Néfilim à entreprendre des voyages interplanétaires, à se mettre en orbite autour de la Terre et à s'y poser devrait permettre d'éviter la question de savoir si, outre la Mésopotamie, ils connaissaient l'Afrique australe. De nombreux sceaux cylindriques représentant des animaux typiques de ces régions (tels que le zèbre ou l'autruche), des scènes de jungle, ou des chefs portant, selon la tradition africaine, des peaux de léopard, témoignent de l'existence d'un "rapport avec l'Afrique".

Quel intérêt pouvait avoir eu les Néfilim à cette partie de l'Afrique pour y avoir envoyé leur génie scientifique Ea, et avoir accordé aux dieux importants responsables de cette région la "Tablette de la Sagesse" qui n'existait qu'en un seul exemplaire ?

Le terme sumérien AB.ZU, dont le sens "profondeur d'eau" fait l'unanimité parmi les savants, mérite une nouvelle analyse critique. Littéralement, ce terme signifiait "source profonde originelle" — pas nécessairement d'eau. Selon les règles de la grammaire sumérienne, l'une ou l'autre de deux syllabes de n'importe quel terme peut passer devant l'autre sans changer le sens du mot; en conséquence de quoi AB.ZU et ZU.AB signifiaient la même chose. Cette dernière orthographe du terme sumérien permet de l'identifier à son équivalent dans les langues sémites, *za-ab*, qui a toujours signifié et signifie encore "métal précieux", plus spécifiquement "or", en hébreu et ses langues sœurs.

Le pictographe sumérien pour AB.ZU représente une profonde excavation dans la Terre surmontée d'un puits. Ainsi, Ea n'était pas le Seigneur d'une "profondeur d'eau" infinie, mais le dieu chargé de l'exploitation des minéraux de la Terre !



Le pictographe sumérien pour AB.ZU représente une profonde excavation dans la Terre surmontée d'un puits. Ainsi, Ea n'était pas le Seigneur d'une "profondeur d'eau" infinie, mais le dieu chargé de l'exploitation des minéraux de la Terre !

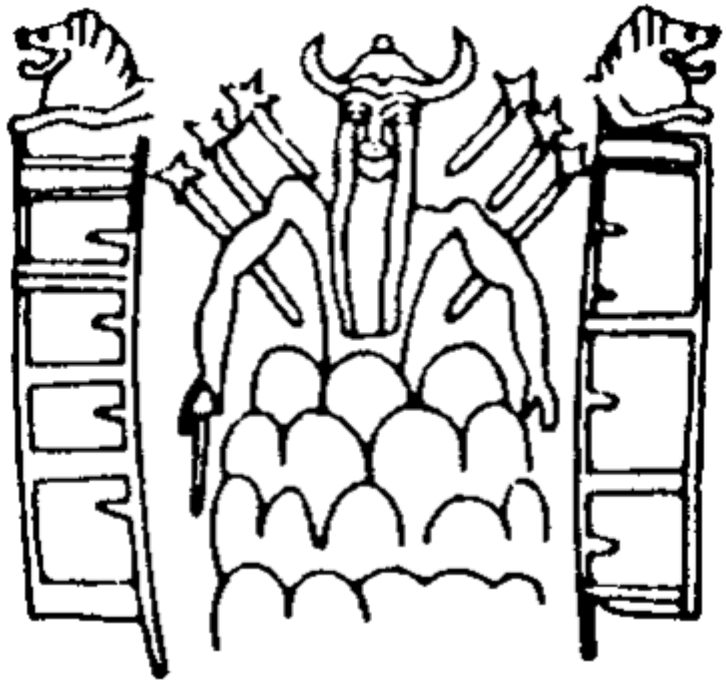
En fait, le grec *abyssos*, emprunté à l'akkadien *apsu*, signifiait également un trou extrêmement profond dans le sol. Les manuels akkadiens expliquaient que *"apsu est nikbu"*; le sens de ce mot et celui de son équivalent hébreu *nikba* est très précis : une tranchée ou un forage profond fait par l'homme.

P. Jensen (*Die Kosmologie der Babylonien*) fit observer en 1890 que le terme akkadien très courant Bit Nimiku devrait être traduit non pas par "maison de la sagesse" mais "maison de la profondeur". Il cita un texte (V.R. 30, 49-50ab) qui dit : "C'est de Bit Nimiku que viennent l'or et l'argent." Il fit remarquer qu'un autre texte (III R 57,35ab) expliquait que le nom akkadien "déesse Shala de *Nimiki*" était la traduction de l'épithète sumérien "déesse qui donne le Bronze Brillant". Le terme akkadien de *nimiku*, que l'on traduit par "sagesse" a un "rapport avec les métaux". Telle est la conclusion de Jensen. Mais à la question : « Pourquoi ? », il répondit tout simplement : « Je ne sais pas. »

Certains hymnes mésopotamiens dédiés à Ea l'exaltent sous le nom de *Bel Nimiki* traduit "Seigneur de la Sagesse"; mais la traduction correcte devrait être assurément "Seigneur de la Mine". De même que la Tablette des Destinées à Nippour contenait des données orbitales, il

s'ensuit que la Tablette de la Sagesse confiée à Nergal et Éreshkigal était en fait une "Tablette de la Mine", une "banque de données" concernant les opérations minières des Néfilim.

Seigneur de l'Abzu, Ea était là, aidé par son fils, le dieu GI.BIL ("celui qui brûle le sol"), qui dirigeait le feu et la fonte des métaux. Forgeron de la Terre, il est généralement représenté tel un jeune dieu aux épaules rayonnantes d'étincelles de feu jaillissant ou s'enfonçant dans le sol. Les textes confirment que Gibil fut introduit à la "sagesse" par Ea, c'est-à-dire qu'il lui apprit les techniques minières.

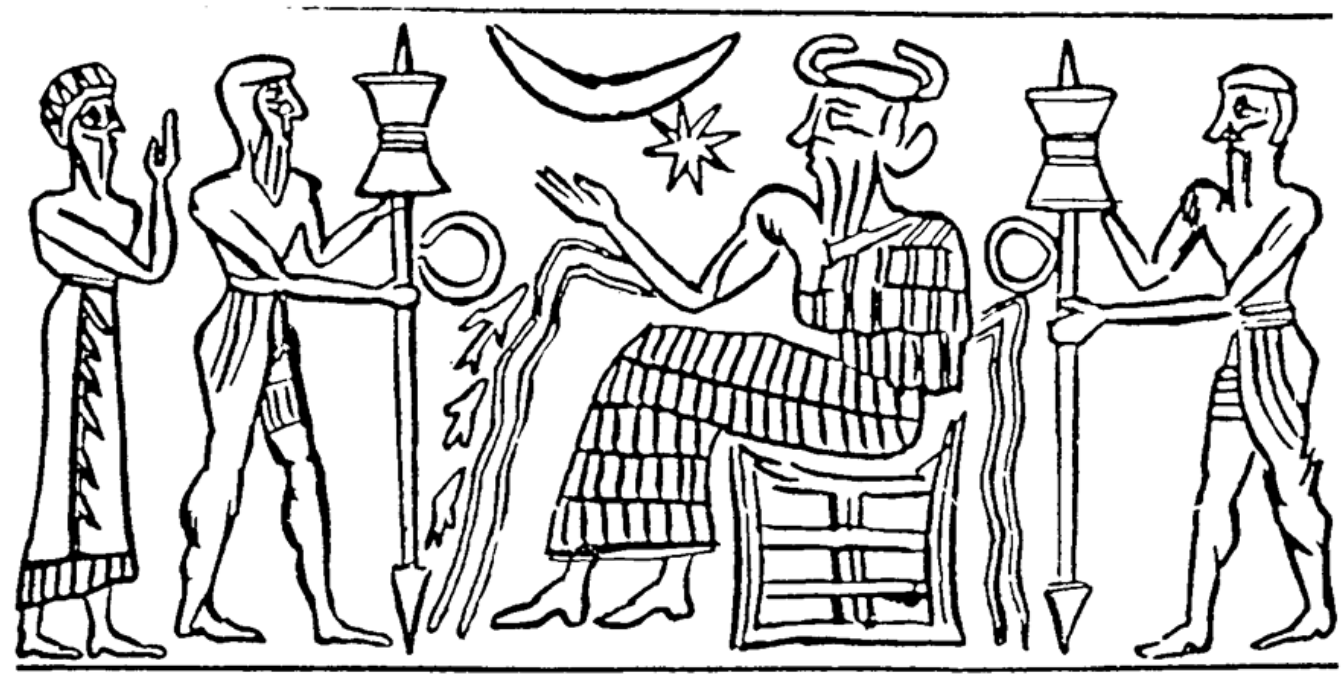


Seigneur de l'Abzu, Ea était là, aidé par son fils, le dieu GI.BIL ("celui qui brûle le sol"), qui dirigeait le feu et la fonte des métaux. Forgeron de la Terre, il est généralement représenté tel un jeune dieu aux épaules rayonnantes d'étincelles de feu jaillissant ou s'enfonçant dans le sol. Les textes confirment que Gibil fut introduit à la "sagesse" par Ea, c'est-à-dire qu'il lui apprit les techniques minières.

Les minerais de métal extraits par les Néfilim en Afrique étaient ramenés en Mésopotamie à bord de cargos construits à cet effet les MA.GUR UR.NU AB.ZU ("bateau pour le minerai du Monde d'En-Bas"). Là, le minerai était amené à Bad-Tibira dont le nom signifiait littéralement la "fondation de la métallurgie". Une fois fondu et raffiné, le métal était coulé en lingots dont la forme resta la même dans toute l'Antiquité pendant des millénaires. On a retrouvé de tels lingots en de nombreux lieux lors de fouilles au Proche-Orient, ce qui, par ailleurs, confirme l'exactitude des pictographes sumériens représentant les objets qu'ils "exprimaient"; le signe sumérien pour le terme ZAG ("purifié précieux") est un de ces lingots. Dans les premiers temps, il comportait un trou creusé dans sa longueur pour passer une perche qui servait à le transporter.

Les minerais de métal extraits par les Néfilim en Afrique étaient ramenés en Mésopotamie à bord de cargos construits à cet effet les MA.GUR UR.NU AB.ZU ("bateau pour le minerai du Monde d'En-Bas"). Là, le minerai était amené à Bad-Tibira dont le nom signifiait littéralement la "fondation de la métallurgie". Une fois fondu et raffiné, le métal était coulé en lingots dont la forme resta la même dans toute l'Antiquité pendant des millénaires. On a retrouvé de tels lingots en de nombreux lieux lors de fouilles au Proche-Orient, ce qui, par ailleurs, confirme l'exactitude des pictographes sumériens représentant les objets qu'ils "exprimaient"; le signe sumérien pour le terme ZAG ("purifié précieux") est un de ces lingots. Dans les premiers temps, il comportait un trou creusé dans sa longueur pour passer une perche qui servait à le transporter.

Le dieu des Eaux Vives était souvent représenté flanqué des porteurs de lingots de métal précieux, indiquant qu'il était également Seigneur de la Mine.



Le dieu des Eaux Vives était souvent représenté flanqué des porteurs de lingots de métal précieux, indiquant qu'il était également Seigneur de la Mine.

Les noms et épithètes divers de la Terre Africaine des Mines d'Ea contiennent de nombreux indices qui nous renseignent sur son emplacement et sa nature. Elle était connue sous le nom de A.RA.LI ("lieu des filons brillants"), la terre d'où viennent les minerais métalliques.

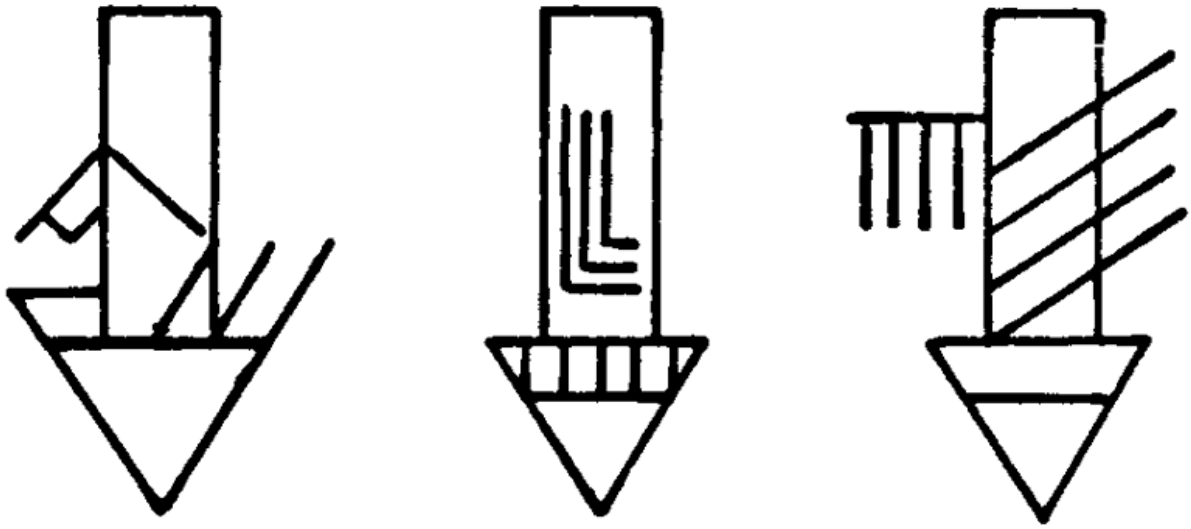
Inanna, préparant sa descente vers l'hémisphère sud, parlait de cet endroit comme étant une région où "le métal précieux est couvert de terre" — où on le trouve sous terre. Un texte rapporté par Erica Reiner, dressant la liste des montagnes et des rivières du monde sumérien, déclarait : "Mont Arali : maison de l'or"; et un texte morcelé décrit par H. Radau corrobore que Arali était la terre dont dépendait Bad-Tibirou pour la bonne continuation de ses opérations.

Les textes mésopotamiens décrivaient la Terre des Mines comme une terre montagneuse, assortie de plateaux et de steppes herbeux, à la végétation débordante. La capitale d'Éreshkigal dans cette terre était sise, d'après les textes sumériens, dans le GAB.KUR.RA ("dans le coeur des montagnes"), bien à l'intérieur des terres. Dans la version akkadienne du voyage d'Ishtar, la gardien de la porte l'accueille ainsi :

Entre, ma dame,
Que Kutu se réjouisse de ta venue;
Que le palais de la terre de Nugia
Se félicite de ta venue.

KU.TU, dont le sens en akkadien est "celui qui est au coeur des terres", dans son sumérien d'origine signifiait aussi "les hautes terres lumineuses". C'était, comme tous les textes l'indiquent, une terre aux jours très clairs, baignée de soleil. Les termes sumériens pour or (KU.GI "lumineux sorti du sol") et argent (KU.BABBAR "or brillant") conservaient l'association originelle des métaux et précieux avec le domaine lumineux (ku) d'Éreshkigal.

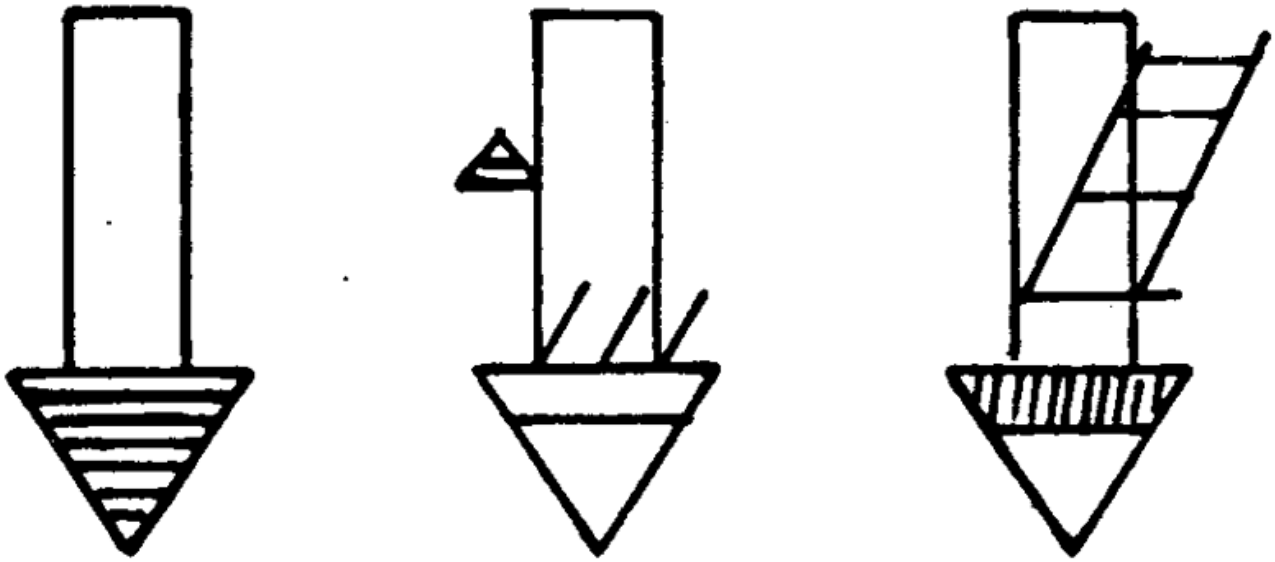
Les signes pictographiques utilisés dans la première écriture de Sumer dévoilent la bonne connaissance de procédés métallurgiques divers mais aussi le fait que l'origine des métaux se trouvait dans les mines profondément creusées sous terre. Les termes pour cuivre et bronze ("belle pierre brillante", l'or ("le suprême métal extrait") ou "raffiné" (brillant purifié) étaient tous des variantes picturales du puit de mine ("ouverture/bouche pour le métal rouge foncé").



Les signes pictographiques utilisés dans la première écriture de Sumer dévoilent la bonne connaissance de procédés métallurgiques divers mais aussi le fait que l'origine des métaux se trouvait dans les mines profondément creusées sous terre. Les termes pour cuivre et bronze

("belle pierre brillante", l'or ("le suprême métal extrait") ou "raffiné" (brillant purifié) étaient tous des variantes picturales du puit de mine ("ouverture/bouche pour le métal rouge foncé").

Le nom de la Terre — Arali — pouvait également s'écrire comme une variante du pictographe "rouge foncé" (sol) de *Kush* ("rouge foncé"), signifiant au début les métaux qui en étaient extraits, mais aussi plus tard "Nègre". Tous ces pictographes décrivaient des variantes du puit de mine.



Le nom de la Terre — Arali — pouvait également s'écrire comme une variante du pictographe "rouge foncé" (sol) de *Kush* ("rouge foncé"), signifiant au début les métaux qui en étaient extraits, mais aussi plus tard "Nègre". Tous ces pictographes décrivaient des variantes du puit de mine.

Les nombreuses références à l'or et aux autres métaux dans les anciens textes impliquent une bonne connaissance de la métallurgie dès les premiers temps. Un commerce florissant des métaux existait au tout début de la civilisation. Celui-ci, nous disent les textes, résultait du savoir que les hommes avaient hérité des dieux qui avaient commencé l'exploitation des mines et de la métallurgie bien avant l'apparition de l'homme. De nombreuses études qui mettent en corrélation les contes divins mésopotamiens et la liste biblique des patriarches prédiluviens, notent que, selon la Bible, Tubal Cain était un "faiseur d'or, de cuivre et de fer" bien avant le Déluge.

L'Ancien Testament reconnaît que la Terre d'Orphir, qui se trouvait probablement quelque part en Afrique, était une source d'or dans l'Antiquité. Les convois de bateaux du roi Salomon faisaient route jusqu'à la mer Rouge à partir de Ézion-Geber (aujourd'hui Elath). "Et ils allèrent à Ophir et en ramenèrent de l'or." Ne voulant pas risquer de retarder la construction du temple du Seigneur à Jérusalem, Salomon s'entendit avec son allié, Hiram, roi de Tyr, pour envoyer par une autre route, une deuxième flotte à Ophir :

Et le roi avait en mer une flotte de Tarshish
avec une flotte d'Hiram.
Une fois tous les trois ans arrivait la flotte de Tarshish,
qui apportait de l'or et de l'argent, de l'ivoire et des singes grands et petits.

Il fallait à la flotte de Tarshish trois ans pour revenir de sa destination. En comptant le temps nécessaire au chargement du bateau à Ophir, le voyage dans les deux directions devait durer plus d'un an. Cela laisse supposer que leur route était beaucoup moins directe que celle passant par la mer Rouge et l'océan Indien — en fait, la circumnavigation de l'Afrique.

Il fallait à la flotte de Tarshish trois ans pour revenir de sa destination. En comptant le temps nécessaire au chargement du bateau à Ophir, le voyage dans les deux directions devait durer plus d'un an. Cela laisse supposer que leur route était beaucoup moins directe que celle passant par la mer Rouge et l'océan Indien — en fait, la circumnavigation de l'Afrique.

La plupart des savants situent Tarshish en Méditerranée occidentale, peut-être au détroit de Gibraltar, ou près de celui-ci. C'eût été un endroit idéal pour entreprendre un voyage autour du continent africain. D'aucuns pensent que le nom de Tarshish signifiait "fonderie".

De nombreux experts bibliques ont suggéré qu'Ophir serait la Rhodésie actuelle. Z. Herman (*Peoples, Seas, Ships*) a rassemblé les preuves d'après lesquelles les Égyptiens se procuraient, dès les premiers temps, de nombreux minerais de Rhodésie. Les ingénieurs des mines prospectant en Rhodésie ainsi qu'en Afrique du Sud ont souvent retracé l'or en découvrant des mines préhistoriques.

Comment accédait-on à la demeure d'Éreshkigal qui se trouvait dans les terres ? Comment les minerais furent-ils transportés du "coeur de la terre" aux ports côtiers ? Lorque l'on sait l'importance qu'avait la navigation fluviale chez les Néfilim, on ne s'étonne pas de découvrir un grand fleuve navigable dans le Monde d'En-Bas. Le conte de "Enlil et Ninlil" nous informe que Enlil fut envoyé en exil dans le Monde d'En-Bas. Lorqu'il eut atteint la terre, on lui fit traverser un large fleuve sur un bac.

Un texte babylonien traitant des origines et de la destinée de l'humanité nomme le fleuve du Monde d'En-Bas, le fleuve Habur, le. "Fleuve des Poissons et des Oiseaux". Certains textes sumériens le surnommèrent la Terre de Éreshkigal, le "Pays Prairie de HA.BUR".

Des quatre grands fleuves d'Afrique, le Nil se jette dans la Méditerranée; le Congo et le Niger dans l'océan Atlantique à l'ouest, et le Zambèze prend sa source au cœur de l'Afrique, puis son cours décrit un demi-cercle vers l'est jusqu'à la côte orientale. Il offre un large delta propre à l'installation de ports; il est navigable sur plusieurs centaines de km à l'intérieur des terres.

Le Zambèze était-il le "Fleuve des Oiseaux et des Poissons" du Monde d'En-Bas ? Ses chutes d'eau majestueuses de Victoria étaient-elles celles citées dans un texte, au lieu même de la capitale d'Éreshkigal ?

Sachant que bon nombre des sites miniers "nouvellement découverts" en Afrique du Sud avaient déjà été exploités dans l'Antiquité, la compagnie Anglo-American Co. fit venir des archéologues pour examiner ces lieux avant que les machines modernes ne commencent à effacer toute trace de travaux anciens. Dans leur article publié par le magazine *Optima*, Adrian Boshier et Peter Beaumont déclarèrent avoir découvert plusieurs couches superposées attestant des activités minières datant de la préhistoire, ainsi que des restes humains. A l'Université de Yale (USA) et à l'Université de Groningen (Hollande), grâce à la datation au carbone 14, l'âge de ces artefacts fut fixé d'un plausible 2.000 av. J.-C. au surprenant 7.690 av. J.-C.

Intrigués par l'ancienneté inattendue de ces vestiges, l'équipe développa l'aire de ses fouilles. A la base d'une falaise sur les raides versants occidentaux de Lion Peak, un bloc d'hématite de 5 tonnes obstruait l'entrée d'une caverne. Des restes de charbon de bois trouvés dans cette caverne permirent de dater les exploitations minières de 20.000 à 26.000 av. J.-C.

Existait-il des mines pour en extraire des métaux au début de l'âge de la pierre ? Incrédules, les savants creusèrent un puis à un endroit où, apparemment, les anciens mineurs avaient commencé leurs opérations : ils y trouvèrent un échantillon de charbon de bois qui fut envoyé pour datation au laboratoire de Groningen : 41.250 av. J.-C. avec une erreur de plus ou moins 1.600 ans !

Les chercheurs d'Afrique du Sud explorèrent des sites de mines préhistoriques au sud du Swaziland. Ils trouvèrent des brindilles, des feuilles, de l'herbe et même des plumes à l'intérieur des cavernes ayant connu une exploitation minière — tout cela fut vraisemblablement

apporté par les anciens mineurs pour couvrir le sol. Au niveau correspondant à 35.000 av. J.-C., ils trouvèrent des os gravés d'encoches qui "indiquent que l'homme savait compter à cette époque si éloignée". D'autres restes situaient l'âge des artefacts aux environs de 50.000 av. J.-C.

Pensant que "l'âge véritable du commencement de l'extraction minière en Swaziland se situait dans les parages de 70.000 à 80.000 av. J.-C.", les deux scientifiques en conclurent que "le sud de l'Afrique... aurait très bien pu être au premier plan des inventions technologiques et des innovations pendant la majeure partie de la période qui suivit 100.000 av. J.-C.".

Le Dr. Kenneth Oakley, anthropologue, ancien directeur du musée d'Histoire naturelle de Londres, adressant ses commentaires sur les découvertes y vit une signification très différente. "Cela apporte un éclaircissement important sur les origines de l'homme... il est à présent possible que le sud de l'Afrique ait été le foyer évolutionnaire, le 'lieu de naissance' de l'*homo sapiens*."

Comme nous le démontrerons, ce fut en fait là que l'Homme moderne apparut sur Terre, à la suite d'une série d'événements provoqués par les dieux à la recherche des métaux.

Que ce soit les écrivains de science-fiction ou les scientifiques, tous ont suggéré qu'une bonne raison pour établir des colonies sur d'autres planètes ou sur des astéroïdes pouvait être la disponibilité de minéraux rares sur ces corps célestes, des minéraux trop peu présents ou trop coûteux pour les extraire de la Terre. Ce même but aurait-il pu être celui des Néfilim qui colonisèrent la Terre ?

Les savants modernes divisent les activités de l'homme sur Terre en âge de la pierre, âge du bronze, âge du fer, etc.; cependant, dans l'Antiquité, le poète grec Hésiode, par exemple, répertoria cinq âges — or, argent, bronze, héroïque et fer. Mis à part l'âge héroïque, toutes les anciennes traditions s'accordent sur la séquence or-argent-cuivre-fer. Le prophète Daniel eut une vision dans laquelle il vit une "grande image" avec une tête en or fin, une poitrine et des bras d'argent, un ventre d'airain, des jambes de fer et des extrémités, ou des pieds, d'argiles.

Les mythes et le folklore, de nébuleuses mémoires de l'âge d'or abondent, pour la plupart associés aux temps où les dieux parcouraient la Terre, suivi de l'âge de l'argent, puis des époques où les dieux et les hommes se partageaient la Terre — l'âge des héros, du cuivre, du bronze et du fer. Ces légendes sont-elles, en fait, de vagues réminiscences d'événements qui eurent bel et bien lieu sur Terre ?

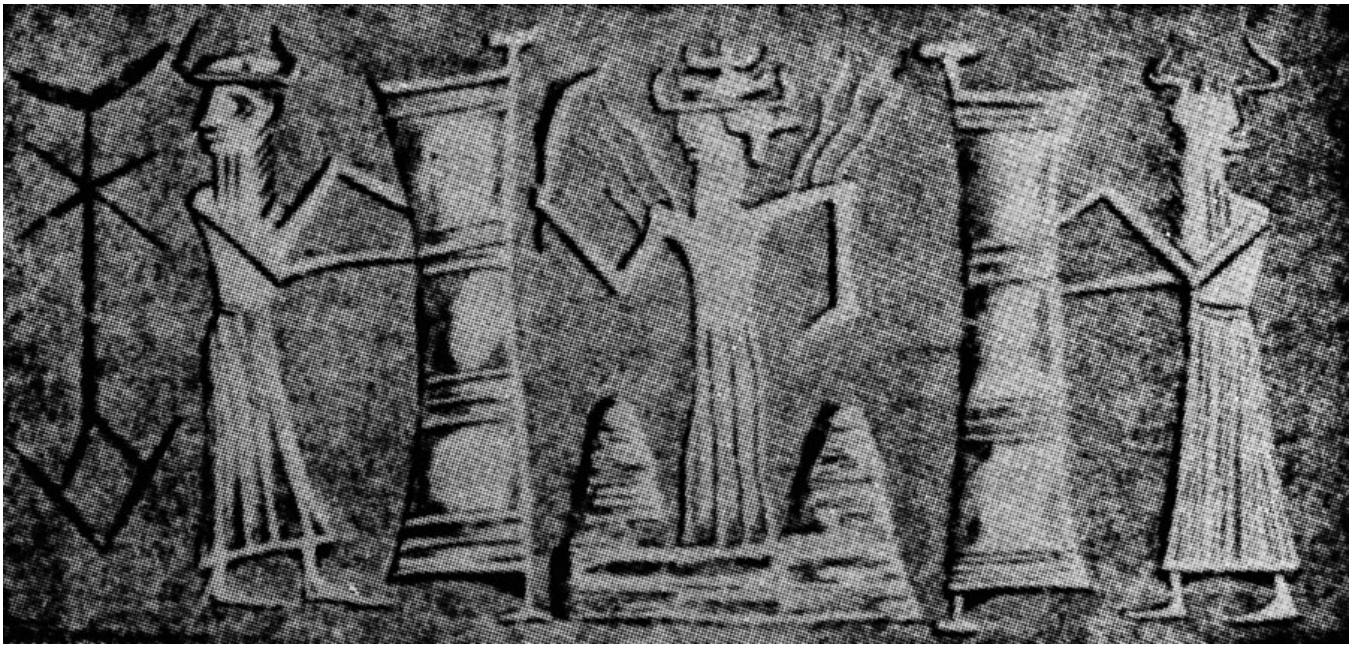
L'or, l'argent et le cuivre sont tous trois des éléments naturels appartenant au groupe de l'or. De par leur masse atomique et leur nombre, ils sont tous dans la même famille de classification périodique; ils ont une cristallographie ainsi que des propriétés physiques et chimiques semblables. Tous sont tendres, malléables, et ductiles. De tous les éléments connus, ce sont les meilleurs conducteurs de chaleur et d'électricité.

Parmi les trois, l'or est le plus durable, pour ainsi dire indestructible. Quoique son usage en pièces de monnaie, en bijouterie et artefacts raffinés soit mieux connu, il est pratiquement indispensable à l'industrie électronique. Une société d'un haut degré technologique a besoin d'or pour les assemblages micro-électroniques, les circuits de guidage et les "cerveaux" d'ordinateur.

On peut retracer l'engouement de l'homme pour l'or aux origines de sa civilisation et de sa religion — à ses contacts avec les anciens dieux. Les dieux de Sumer exigeaient que la nourriture leur soit servie sur des plateaux en or, l'eau et le vin dans des récipients d'or, et qu'ils soient vêtus d'habits tissés d'or. Bien que les Israélites aient quitté l'Égypte dans une hâte telle qu'ils n'eurent point le temps de faire lever leur pain, ils reçurent l'ordre de demander aux Égyptiens tous leurs objets disponibles en or et en argent. Ce commandement, comme nous le découvrirons plus tard, annonçait le besoin de ces matériaux pour construire le Tabernacle et son attirail électronique.

L'or, que nous appelons métal royal, était en fait le métal des dieux. En parlant du prophète Haggai, le Seigneur précisa clairement, en relation avec son retour pour juger les nations : "L'argent est mien et l'or est mien."

L'évidence suggère que l'engouement de l'homme pour ces métaux a pour origine le grand besoin d'or des Néfilim. Il semble que les Néfilim vinrent sur Terre pour l'or et les métaux associés. Ils vinrent peut-être aussi pour d'autres métaux rares — tels que le platine (abondant en Afrique australe), qui permet de créer des batteries, source d'énergie extraordinaire. On ne doit pas non plus ignorer la possibilité qu'ils vinrent sur Terre pour trouver des sources de minerais radioactifs, tels que l'uranium et le cobalt — "les pierres bleues qui rendent malades" du Monde d'En-Bas, décrites dans certains textes. La plupart des dessins montrent Ea — Dieu de la Mine — émettant des rayons si puissants à sa sortie d'une mine que les dieux qui l'assistent doivent porter des écrans protecteurs; dans toutes ces illustrations, Ea est représenté tenant une scie à pierre de mineur.



L'évidence suggère que l'engouement de l'homme pour ces métaux a pour origine le grand besoin d'or des Néfilim. Il semble que les Néfilim vinrent sur Terre pour l'or et les métaux associés. Ils vinrent peut-être aussi pour d'autres métaux rares — tels que le platine (abondant en Afrique australe), qui permet de créer des batteries, source d'énergie extraordinaire. On ne doit pas non plus ignorer la possibilité qu'ils vinrent sur Terre pour trouver des sources de minerais radioactifs, tels que l'uranium et le cobalt — "les pierres bleues qui rendent malades" du Monde d'En-Bas, décrites dans certains textes. La plupart des dessins montrent Ea — Dieu de la Mine — émettant des rayons si puissants à sa sortie d'une mine que les dieux qui

l'assistent doivent porter des écrans protecteurs; dans toutes ces illustrations, Ea est représenté tenant une scie à pierre de mineur.

Bien que Enki ait été responsable du premier groupe qui avait atterri et du développement de l'Abzu, il ne faut pas lui donner crédit pour tout ce qui fut accompli — tel doit être le cas pour tous les généraux. Ceux qui, en fait, réalisèrent les travaux, jour et nuit, étaient les membres de rang inférieur du groupe de colonisateurs, les Anounnaki.

Un texte sumérien décrit la construction du centre d'Enlil à Nippour. "Les Annuna, dieux du Ciel et de la Terre, travaillent. La hache et le panier-porteur, avec lesquels ils construisent les fondations des villes, ils tiennent dans leurs mains."

Les textes anciens décrivent les Anounnaki comme des dieux subalternes ayant fait partie de la colonisation de la Terre — les dieux "qui accomplissaient les tâches". "L'Épopée de la Création" babylonienne attribue à Mardouk le rôle d'assigner les tâches aux Anounnaki (nous pouvons présumer en toute sécurité que, dans la version originale sumérienne, Enlil était le dieu nommé pour commander ces astronautes).

Affectés à Anou, pour écouter ses ordres,
Il en stationna trois cents dans les cieux comme gardes;
afin de, à partir des Cieux, définir les usages de la Terre;
Et, sur Terre,
Il en fit installer six cents.
Après qu'il leur eut donné toutes ses instructions,
aux Anounnaki du Ciel et de la Terre
il assigna les tâches.

Les textes dévoilent que trois cents d'entre eux — "les Anounnaki du Ciel" ou Igigi — étaient de véritables astronautes qui restèrent sur leur vaisseau spatial sans, en fait, se poser sur Terre. En orbite autour de la Terre, ces vaisseaux lançaient et recevaient les navettes spatiales qui allaient et venaient de la Terre.

Shamash, chef des "aigles" était un invité bienvenu et héroïque à bord de la "toute-puissante grande chambre des cieux" des Igigi. Un "Hymne à Shamash" décrit comment les Igigi observaient Shamash qui s'approchait dans sa navette :

Lors de tes apparitions, tous les princes se réjouissent;
Tous les Igigi se réjouissent de toi...
Dans l'éclat de ta lumière, leur voie...
Ils cherchent constamment ton rayonnement...
Grande ouverte est ta porte, entièrement...
Les offrandes de pain de tous les Igigi [t'attendent].

Du fait que les Igigi demeuraient dans les hauteurs, apparemment les hommes ne les auraient jamais rencontrés. Certains textes mentionnent qu'ils se trouvaient "trop haut pour l'homme" et qu'en conséquence "ils n'étaient pas concernés par le peuple". Par ailleurs, les Anounnaki qui atterrirent et demeurèrent sur Terre étaient connus et vénérés des hommes. Les textes déclarent que "les Anounnaki des Cieux... sont 300" et aussi que "les Anounnaki de la Terre... sont 600".

Cependant, beaucoup de textes continuent à se référer aux Anounnaki comme les "cinquante grands princes". Une orthographe courante de leur nom en akkadien, *An-nun-na-ki* se rend aisément par "les cinquante qui allèrent (des Cieux) à la Terre". Y a t-il une manière de résoudre la contradiction apparente ?

Nous nous souvenons du texte racontant comme Mardouk s'empressa auprès de son père Ea pour lui annoncer la perte du vaisseau qui transportait les "Anounnaki au nombre de cinquante", lorsque celui-ci passa près de Saturne. Un texte d'exorcisme de l'époque de la IIIe dynastie d'Our parle des *anunna eridu ninnubi* ("les cinquante Anounnaki de la ville d'Éridou"). Cela indique fortement que le groupe de Néfilim qui furent les fondateurs d'Éridou sous le commandement d'Enki étaient au nombre de cinquante. Le nombre de Néfilim dans chaque équipe d'atterrissage était-il de cinquante ?

Nous pensons qu'il est tout à fait plausible que les Néfilim arrivassent sur Terre en groupe de cinquante. Ils arrivèrent plus nombreux lorsque les visites des Néfilim à la Terre se régularisèrent, coïncidant de manière opportune avec les temps de lancement adéquats à partir de la Douzième Planète. A chaque voyage, certains de ceux qui étaient arrivés auparavant montaient à bord d'un module terrestre pour rejoindre le vaisseau spatial afin de retourner chez eux. Mais, à chaque fois, plus de Néfilim demeuraient sur Terre et le nombre d'astronautes de la Douzième Planète qui restèrent pour coloniser la Terre passa du groupe initial des cinquante aux "600 qui s'installèrent sur Terre".

Comment les Néfilim espéraient-ils accomplir leur mission — extraire de la Terre les minéraux convoités et expédier les lingots à la Douzième Planète — avec une main-d'œuvre si peu importante ?

Ils se servirent, sans aucun doute, de leurs connaissances scientifiques. C'est là que toute la valeur d'Enki prend son sens — la raison pour que ce soit lui, et non Enlil, le premier à atterrir, la raison de sa fonction dans l'Abzu.

Un sceau très connu car exposé au musée du Louvre dépeint Ea avec ses habituelles eaux vives; cependant les eaux semblent émaner ou être filtrées à travers une série d'éprouvettes de laboratoire. Une aussi ancienne interprétation de l'association d'Ea avec les eaux laisse supposer que le premier espoir des Néfilim était d'extraire leurs minéraux de la mer. Les eaux des océans contiennent certes de vastes quantités d'or et d'autres minéraux vitaux, mais ils sont tellement dilués que des techniques hautement sophistiquées et bon marché sont nécessaires pour justifier l'extraction "minière des eaux". Il est bien connu que les lits des mers contiennent d'immenses quantités de minéraux en forme de nodules de la taille d'une prune — disponibles pour qui peut les atteindre et les ramasser.

Un sceau très connu car exposé au musée du Louvre dépeint Ea avec ses habituelles eaux vives; cependant les eaux semblent émaner ou être filtrées à travers une série d'éprouvettes de laboratoire. Une aussi ancienne interprétation de l'association d'Ea avec les eaux laisse supposer que le premier espoir des Néfilim était d'extraire leurs minéraux de la mer. Les eaux des océans contiennent certes de vastes quantités d'or et d'autres minéraux vitaux, mais ils sont tellement dilués que des techniques hautement sophistiquées et bon marché sont nécessaires pour justifier l'extraction "minière des eaux". Il est bien connu que les lits des mers contiennent d'immenses quantités de minéraux en forme de nodules de la taille d'une prune — disponibles pour qui peut les atteindre et les ramasser.

Les textes anciens font continuellement allusion à un type de bateau dont se servaient les dieux, appelé *elippu tebiti* ("bateau submergé" — ce que nous appelons à présent sous-marin —). Nous avons vu les "hommes-poissons" qui étaient sous les ordres d'Ea. Est-ce là une preuve qu'il y eut des tentatives pour plonger dans les profondeurs de l'océan et recouvrir ces richesses minérales ? Nous avons déjà remarqué que la Terre des Mines était appelée auparavant A.RA.LI. — "lieu des eaux des filons brillants", ce qui pourrait vouloir signifier une terre d'où l'or pouvait être extrait à la battée dans les rivières; cette expression pourrait également constituer une référence aux efforts déployés pour obtenir l'or des mers.

Si tels étaient les projets des Néfilim, apparemment ils n'aboutirent pas, car peu de temps après qu'ils eurent établi leur première colonie, une tâche imprévue et des plus dures fut confiée aux Anounnaki : descendre dans les profondeurs de la terre africaine pour y extraire les minéraux nécessaires.

Des illustrations trouvées sur des sceaux rouleaux représentent les dieux placés près de ce qui pourrait être des entrées de mines ou des puits de mines; l'une montre Ea dans une terre où Gibil se trouve au-dessus du sol et un autre dieu travaille sous terre, à quatre pattes.

Des illustrations trouvées sur des sceaux rouleaux représentent les dieux placés près de ce qui pourrait être des entrées de mines ou des puits de mines; l'une montre Ea dans une terre où Gibil se trouve au-dessus du sol et un autre dieu travaille sous terre, à quatre pattes.

A une époque postérieure, des textes babyloniens et assyriens révèlent que des hommes — jeunes ou âgés — furent condamnés aux travaux forcés dans les mines du Monde d'En-Bas. Travaillant dans le noir et ayant la poussière pour nourriture, ils étaient voués à ne jamais retourner chez eux. Là réside la raison pour laquelle l'épithète sumérien pour la région — KUR.NU.GI.A. — fut interprété comme "terre du non-retour"; sa signification littérale était "terre où les dieux-qui-travaillent dans de profonds tunnels entassent [les minerais]". L'époque où les Néfilim colonisèrent la Terre, toutes les sources anciennes l'affirment, était un temps où l'homme n'existait pas encore; et en l'absence de l'humanité, le petit nombre d'Anounnaki durent peiner dans les mines. Ishtar, lors de la descente dans le Monde d'En-Bas, décrivit les Anounnaki travaillant dur, mangeant de la nourriture mélée à l'argile et buvant de l'eau impure, souillée de poussière.

Avec une telle situation, nous pouvons très bien comprendre le texte d'une longue épopée intitulée (d'après son premier vers, comme c'était la coutume) : "Lorsque les dieux, comme des hommes, devaient travailler."

Rassemblant les nombreux fragments des versions à la fois babyloniennes et assyriennes, W. G. Lambert et A. R. Millard (*Atra-Hasis : The Babylonien Story of the Flood*) purent présenter un texte entier. Ils arrivèrent à la conclusion qu'il était issu de versions sumériennes plus anciennes et, peut-être même, des premières traditions orales concernant l'arrivée des dieux sur Terre, la création de l'homme et sa destruction par le déluge.

Alors que, pour leurs traducteurs, beaucoup de ces vers n'ont qu'une valeur littéraire, nous les trouvons très significatifs car ils viennent étayer nos découvertes et nos conclusions des

chapitres précédents. Ils expliquent aussi les circonstances qui incitèrent les Anounnaki à se mutiner.

L'histoire commence à l'époque où, seuls, les dieux vivaient sur Terre :

Lorsque les dieux, comme des hommes,
avaient la charge du travail et souffraient dans leur labeur —
le labeur des dieux était très grand,
le travail était très dur,
la détresse était énorme.

En ce temps, raconte l'épopée, les divinités principales avaient déjà partagé le commandement :

Anou, père des Anounnaki, était leur roi Céleste;
Leur Seigneur Chancelier était le guerrier Enlil.
Leur officier Chef était Ninourta,
Et leur Garde des Sceaux était Ennougi.
Les dieux s'étaient pris par les mains,
Avaient tiré au sort et divisé.
Anou avait rejoint le ciel,
[Laissé] la Terre à ses sujets.
Les mers, enfermées comme par une boucle,
Il les avait données à Enki, le prince.

Sept villes furent établies, le texte se réfère aux sept Anounnaki qui furent les commandants des villes. La discipline dut être stricte, car le texte nous précise : "Les sept grands Anounnaki faisaient porter la charge du travail aux dieux subalternes."

Parmi toutes leurs tâches, il semble que celle de creuser était la plus courante, la plus rude et la plus détestée. Les dieux subalternes creusèrent le lit des rivières pour les rendre navigables; ils creusèrent des canaux pour l'irrigation, et ils creusèrent dans l'Apsu pour extraire les minéraux de la Terre. Bien qu'ils aient possédé, sans aucun doute, quelques outils très perfectionnés — les textes parlent de la "hache d'argent qui brillait comme le jour", même sous terre — le travail était trop asservissant. Pendant longtemps — quarante "périodes" pour être exact — les Anounnaki "subirent ce dur labeur"; et puis ils crièrent : Plus jamais !

Ils se plaignaient, médisaient,
Bougonnaient dans les tranchées.

Il semblerait qu'une visite d'Enlil au pays des mines ait catalysé la mutinerie. Saisissant l'occasion, les Anounnaki se dirent :

Confrontons notre... l'Officier-Chef,
Qu'il nous soulage de notre dur travail.
Le roi des dieux, le héros Enlil,
Effrayons-le dans sa demeure !

Un meneur ou un organisateur de la mutinerie fut vite trouvé. Il était "l'officier principal de l'ancien temps" qui devait garder rancune à son successeur. Son nom est malheureusement absent car la tablette est brisée, mais son discours incitateur est explicite :

« Maintenant, proclamons la guerre;
Conjuguons hostilités et batailles. »

La description de la mutinerie est si vivante qu'elle évoque des scènes de la prise de la Bastille :

Les dieux écoutèrent ses paroles
Ils mirent le feu à leurs outils;
A leurs haches ils mirent le feu;
Ils affligèrent le dieu des mines dans les tunnels;
Ils [le] détinrent avec eux lorsqu'ils allèrent
à la porte du héros Enlil.

Grâce au poète ancien, le drame et la tension dans le déroulement des événements renaissent :

Il faisait nuit, la garde de nuit à moitié écoulée.
Sa maison était entourée -
mais le dieu, Enlil, ne le savait pas.
Kalkal [ensuite] le remarqua, fut troublé.
Il glissa le verrou et regarda...
Kalkal réveilla Nusku;
ils écoutèrent le bruit de...
Nusku réveilla son seigneur —
il le sortit du lit, [lui disant] :
« Mon seigneur, ta maison est entourée,
la bataille est arrivée jusqu'à ta porte. »

La première réaction d'Enlil fut de prendre les armes contre les mutins. Mais Nusku, son chancelier, conseilla de faire réunir le conseil des dieux :

« Transmettez un message afin qu'Anou descende;
Faites conduire Enki en votre présence. »
Il le transmit et Anou fut transporté en bas;
Enki fut aussi conduit en sa présence.
En la présence du grand Anounnaki,
Enlil se leva... ouvrit la bouche
Et s'adressa aux grands dieux.

Prenant la mutinerie personnellement à coeur, Enlil exigea de savoir :

« Est-ce contre moi que tout cela est dirigé ?
Dois-je m'engager dans des hostilités...?
Qu'ai-je vu de mes propres yeux ?
Cette bataille est venue jusqu'à ma porte ! »

Anou proposa qu'une enquête soit faite. Couvert par l'autorité d'Anou et des autres commandants, Nusku se rendit au campement des mutins. « Qui est l'instigateur de la bataille ? », demanda-t-il. « Qui est le provocateur des hostilités ? »

Les Anounnaki firent front commun :

« Chaque dieu parmi nous a déclaré la guerre !
Nous avons nos... dans les excavations;
Le labeur excessif nous a tués,
Notre travail était rude, et grande la détresse ».

Lorsque Enlil écouta le rapport de ces revendications que lui fit Nusku, "ses larmes coulèrent". Il présenta un ultimatum : ou bien le chef des mutins serait exécuté, ou bien il démissionnait lui-même. « Reprenez le poste, reprenez votre pouvoir », dit-il à Anou, « et je monterai aux cieux vers vous ». Mais Anou, qui était descendu des Cieux, prit parti pour les Anounnaki :

« De quoi les accusons-nous ?
Leur travail est dur, leur détresse excessive !
Tous les jours...
Les lamentations étaient grandes, nous pouvions entendre leur complainte ! »

Encouragé par les paroles de son père, Ea aussi "ouvrit la bouche" et répéta la sommation d'Anou. Mais il offrit une solution : Qu'un *lulu*, un "Travailleur Primitif" soit créé !

« Puisque la Déesse des Naissances est présente,
Qu'elle crée un Travailleur Primitif;
Qu'il subisse le joug...
Qu'il porte le labeur des dieux ! »

La proposition qu'un "Travailleur Primitif" soit *créé* afin qu'il puisse prendre le fardeau de travail des Anounnaki fut acceptée sur le champ. Les dieux votèrent à l'unanimité la création du "Travailleur". « *Homme* sera son nom », dirent-ils :

Ils appelèrent et firent venir la déesse,
La sage-femme des dieux, la sage Mami,
[et lui dirent :]
« Tu es la déesse des Naissances, crée des Travailleurs !
Crée un Travailleur Primitif,
Qu'il prenne le joug !
Qu'il prenne le joug attribué par Enlil,
Que le Travailleur porte le labeur des dieux » !

Mami, la mère des dieux dit qu'elle avait besoin de l'aide d'Ea, "en qui se trouve l'habileté". Dans la Maison de Shimti, un lieu ressemblant à un hôpital, les dieux attendaient. Ea aida à préparer la mixture à partir de laquelle la déesse mère se mit à façonner l'"homme". Des déesses de naissance étaient présentes. La déesse mère continua à travailler pendant que des incantations furent sans cesse récitées. Puis elle s'écria triomphalement :

« J'ai créé !
Mes mains l'ont fait! »

Elle "fit venir les Anounnaki; les grands dieux... elle ouvrit la bouche, s'adressa aux grands dieux" :

« Vous m'avez commandé une tâche -
Je l'ai achevée...
J'ai supprimé votre dur travail
J'ai imposé votre labeur au Travailleur "Homme".
Vous avez poussé un cri pour une espèce de Travailleur :
J'ai détaché le joug,
Je vous ai donné votre liberté. »

C'est avec enthousiasme que les Anounnaki reçurent sa déclaration. "Ils accoururent et lui baisèrent les pieds". A partir de maintenant, le Travailleur Primitif — l'Homme — "portera le joug".

Les Néfilim, étant arrivés sur Terre pour y installer leurs colonies, avaient créé leur propre forme d'esclavage, non pas en important des esclaves d'un autre continent, mais avec des Travailleurs Primitifs qu'ils façonnèrent eux-mêmes.

La mutinerie des dieux avait conduit à la création de l'Homme.

12 - La création de l'Homme

L'affirmation que les Sumériens furent les premiers à écrire et à transmettre, selon laquelle l'"homme" fut créé par les Néfilim, semble à première vue en totale contradiction avec la théorie de l'évolution et les principes fondamentaux judéo-chrétiens de la Bible. Mais, en fait, les renseignements contenus dans les textes sumériens — et eux seuls — peuvent confirmer à la fois la validité de la théorie de l'évolution et la vérité du récit biblique, et démontrer qu'ils ne se contredisent pas.

Dans l'épopée — "lorsque les dieux comme des hommes" — dans d'autres textes particuliers, ainsi que dans quelques références, les Sumériens décrivent l'homme à la fois comme une créature voulue des dieux et comme le lien dans la chaîne évolutive qui commença avec les événements célestes décrits dans l'"Épopée de la Création". Intimement convaincu que la création de l'homme avait été précédée d'une époque pendant laquelle seuls les Néfilim étaient sur Terre, les textes sumériens notent au fur et à mesure de leur déroulement les événements (par exemple l'incident entre Enlil et Enki) qui s'étaient produits "quand l'homme n'avait pas encore été créé, quand Nippour n'était habituée que par les dieux". En même temps, les textes décrivent également la création de la Terre et le développement de sa vie animale et végétale en des termes conformes aux théories actuelles de l'évolution.

Les textes sumériens déclarent que, lorsque les Néfilim vinrent sur Terre pour la première fois, l'art de la culture des céréales et des fruits, ainsi que l'élevage du bétail n'avaient pas encore été introduits sur Terre. Le récit biblique situe la création de l'homme au sixième "jour" ou la phase du processus de l'évolution. Le livre de la Genèse affirme également qu'à une époque plus ancienne de l'évolution :

"Aucune plante des champs défrichés n'était encore sur Terre,
Aucune herbe plantée n'y avait encore poussé...
Et l'Homme n'y était pas encore pour travailler la terre."

Tous les textes sumériens affirment que les dieux créèrent l'homme pour qu'il accomplisse leur travail. Donnant l'explication des lèvres de Mardouk, l'Épopée de la Création rapporte ainsi la décision :

Je créerai un Primitif inférieur;
« Il s'appelera Homme ».
Je créerai un Travailleur Primitif;
Sa tâche sera de servir les dieux,
afin qu'ils soient plus à leur aise.

Les termes mêmes utilisés par les Sumériens et les Akkadiens pour mentionner "l'homme" renseignent sur sa position et son but. Il était un *lulu* ("primitif") un *lulu amelu* ("travailleur primitif") un *avilum* ("travailleur de force"). Que l'homme ait été créé serviteur des dieux n'étonnait en rien les peuples anciens. Aux époques bibliques, le dieu était" Seigneur", "Souverain", "Roi", "Gouverneur", "Maître". Le mot communément traduit par "vénérer" était en fait *avod* (travailler). L'homme ancien et biblique ne "vénérait" pas son dieu, il travaillait pour lui.

La divinité de la Bible, comme les dieux dans des récits sumériens, n'eut pas plus tôt créé l'homme qu'elle fit un jardin et l'y envoya travailler :

Genèse 2.15
Et le seigneur Dieu prit "l'Homme"
et le plaça dans le jardin de l'Éden
pour qu'il le cultive et le soigne.

Plus loin, la Bible *(Genèse 3.8)* décrit le Dieu, "se promenant dans le jardin dans la brise du jour", puisque le nouvel être existait pour soigner le Jardin de l'Éden. Dans quelle mesure cette version diffère-t-elle des textes sumériens qui décrivent comment les dieux réclamèrent des travailleurs afin qu'ils puissent eux-mêmes se reposer et se détendre ?

Dans la version sumérienne, la décision de créer l'homme fut adoptée par les dieux dans leur Assemblée. Il est important de noter que le livre de la Genèse en exaltant censément les accomplissements d'un seul dieu emploie le pluriel Élohim (littéralement "divinités") pour parler de "dieu", et comporte une étonnante remarque :

Genèse 1.26
Et Élohim dit :
« Créons l'homme à notre image, à notre ressemblance ».

A qui cette divinité unique — quoique plurielle — s'adressait-elle, et qui était le "nous" à l'image desquels l'homme devait être créé et auquel il devait ressembler ? Le livre de la Genèse ne fournit pas de réponse. Ainsi, lorsque Adam et Eve mangèrent du fruit de l'Arbre de la Connaissance, Élohim prononça un avertissement aux mêmes collègues toujours anonymes : *(Genèse 3.22)* « Regardez bien, l'homme est devenu l'un des nôtres, il connaît le bien et le mal. »

Puisque l'histoire de la création de la Bible, comme les autres récits de la Genèse, remonte à des origines sumériennes, la réponse est naturelle. En réduisant les nombreux dieux à un seul dieu suprême, le récit biblique n'est qu'une version éditée des comptes rendus sumériens des discussions de l'assemblée des dieux.

L'Ancien Testament a pris la peine de bien préciser que l'homme n'était ni un dieu ni venu du ciel. "Les Cieux sont les Cieux du Seigneur, à l'homme il a donné la Terre." Le nouvel être fut appelé l'"Adam" parce qu'il fut créé à partir de l'*adama*, le sol de la terre. Il était, en d'autres termes, le "terrien".

L'Adam, auquel il ne manquait qu'un certain "savoir" et une durée divine de vie, fut, par ailleurs, créé à l'image (*selem*) et selon l'apparence (*amout*) de son (ses) créateur(s). L'emploi dans le texte des deux termes visait à ce qu'il n'y ait aucun doute quant au fait que l'homme était semblable au(x) dieu(x) à la fois, physiquement, émotionnellement, extérieurement et intérieurement.

Sur toutes les illustrations anciennes mêlant des dieux et des hommes, cette ressemblance physique est évidente. Quoique le fait que la Bible s'insurge contre la vénération d'images païennes ait laissé penser que le dieu hébreu n'avait ni image ni ressemblance, non seulement la Genèse, mais d'autres textes bibliques, témoignent du contraire. On pouvait regarder le Dieu des anciens Hébreux en face, se battre avec lui, l'entendre et lui parler. Il avait une tête et

des pieds, des mains et des doigts et une taille. Le Dieu biblique et ses émissaires ressemblaient à des hommes et agissaient comme des hommes. Car les hommes furent créés pour ressembler aux dieux et agir comme eux.

Mais, dans cette simplicité même, réside un grand mystère. Comment une nouvelle créature pouvait-elle être une réplique quasi physique, mentale et émotionnelle des Néfilim ? Comment, somme toute, l'homme fut-il créé ?

Le monde occidental est resté longtemps attaché à la notion selon laquelle l'homme, créé délibérément, fut mis sur Terre pour la dominer et régner sur toutes les autres créatures. Puis, en novembre 1859, un naturaliste anglais du nom de Darwin publia un traité intitulé: *On the Origin of Species by Means of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*. Résumant environ trente années de recherche, le livre ajoutait aux réflexions antérieures concernant l'évolution, le concept de la sélection naturelle découlant de la lutte de toutes les espèces — plantes comme animaux — pour subsister.

Le monde chrétien avait été ébranlé lorsque, à partir de 1788, des géologues de renom avaient exprimé leur conviction que la Terre était très ancienne, bien plus ancienne que les 5.500 ans du calendrier hébreu. Le concept de l'évolution ne fut ainsi pas, en soi, un élément détonateur. Avant cela, des chercheurs avaient déjà noté un tel processus et les savants grecs d'aussi loin que le IVe siècle av. J.-C. avaient compilé des données sur l'évolution de l'homme et de la vie végétale.

Ce qui fit l'effet d'une bombe dans la théorie de Darwin fut sa conclusion que toutes les choses vivantes — *y compris l'homme* — sont les produits d'une évolution. L'homme, contrairement à la conviction de l'époque, ne fut pas créé spontanément.

La première réaction de l'Église fut violente. Mais, au fur et à mesure que s'élucidèrent les faits scientifiques concernant l'âge réel de la Terre, l'évolution, la génétique, et que d'autres études biologiques et anthropologiques furent publiées, les critiques de l'Église s'estompèrent. Il semblait qu'enfin les paroles mêmes de l'Ancien Testament rendissent son récit indéfendable. Car, comment un Dieu qui n'a pas de corps physique et qui est universellement seul, peut-il dire: « *Faisons* l'homme à *notre image* et selon *notre ressemblance* ? »

Mais sommes-nous rien de plus que des "singes nus" ? Le singe est-il à deux doigts de nous rejoindre dans la chaîne évolutive et la musaraigne n'est-elle qu'un humain auquel il manque encore de perdre sa queue et de se tenir debout ?

Comme nous l'avons démontré au début de ce livre, les scientifiques modernes en sont venus à remettre en question les théories trop simples. L'évolution peut expliquer le cours général des événements qui firent se développer sur Terre la vie et les formes de vie, de la créature unicellulaire la plus simple à l'homme. Mais l'évolution ne peut pas expliquer l'apparition de l**homo sapiens** ***qui se produisit, pour ainsi dire, du jour au lendemain, étant donné les millions d'années que demande l'évolution, et le manque de toutes traces d'étapes antérieures qui pourraient indiquer un changement progressif à partir de l****'homo erectus***.

L'hominidé du genre *homo* est un produit de l'évolution. Mais l'*homo sapiens* est le fait d'un événement révolutionnaire et soudain. Il apparut de manière inexplicable il y a quelque 300.000 ans, des millions d'années trop tôt.

Les savants n'ont aucune explication. Nous en avons une. Les textes sumériens et babyloniens en ont une, l'Ancien Testament aussi.

L'*homo sapiens* — l'homme moderne — fut créé par les anciens dieux.

Par bonheur, les textes mésopotamiens citent précisément l'époque à laquelle l'homme fut créé. L'histoire du labeur et de la mutinerie des Anounnaki qui s'ensuivit nous informe que "quarante périodes durant, ils durent travailler nuit et jour". Les longues années que dura leur labeur sont bien restituées d'une dramatique façon dans les vers répétitifs.

Dix périodes durant ils subirent le labeur;
Vingt périodes durant ils subirent le labeur;
Trente périodes durant ils subirent le labeur;
Quarante périodes durant ils subirent le labeur.

L'ancien texte emploie le terme *ma* pour "période", et la plupart des savants l'ont traduit par "année". Mais le terme renferme aussi l'idée de "quelque chose qui s'achève et se répète". Pour les hommes sur Terre, une année est égale à une révolution complète de la Terre autour du Soleil. Comme nous l'avons montré l'orbite de la planète des Néfilim équivalait à un *shar*, soit 3.600 ans terrestres.

Quarante *shars*, soit 144.000 années terrestres après leur atterrissage, les Anounnaki protestèrent : « Ça suffit ! » Si les Néfilim se posèrent pour la première fois sur Terre, comme nous l'avons démontré, il y a quelque 450.000 ans, la création de l'homme eut alors lieu il y a 300.000 ans !

Les Néfilim ne créèrent ni les mammifères, ni les primates ou les hominidés. L'Adam de la Bible n'était pas du genre *homo*, mais cet être, qui est notre ancêtre, était le premier *homo sapiens*. C'est l'homme moderne, tel que nous le connaissons, que les Néfilim créèrent.

Le point clé permettant de comprendre ce fait crucial se trouve dans le conte qui montre Enki endormi, que l'on vient réveiller pour le prévenir que les dieux ont décidé de former un *adam* et qu'il était de son devoir d'en trouver la façon; il répondit :

« Cette créature dont vous avez prononcé le nom — ELLE EXISTE ! »

et il ajouta :

« Apposez sur elle » — sur la créature qui existe déjà — « l'image des dieux ».

Voici donc la réponse à l'énigme : les Néfilim ne "créèrent" pas l'homme à partir de rien. Bien plus, ils prirent une créature existante et la manipulèrent pour "y apposer... l'image des dieux".

L'homme est le produit de l'évolution; mais l'homme moderne, l'*homo sapiens*, est le produit des "dieux". Car, il y a environ 300.000 ans, les Néfilim prirent l'homme singe (*homo erectus*) et lui implantèrent leur propre image et leur ressemblance.

L'évolution et les contes du Proche-Orient sur la création de l'homme ne sont en rien divergents. Au contraire, ils s'expliquent et se complètent l'un l'autre. Car, sans la créativité

des Néfilim, sur l'arbre généalogique de l'évolution, l'homme moderne serait encore à des millions d'années.

Remontons le cours du temps et tentons de visualiser les circonstances et les événements au fur et à mesure de leur déroulement.

La grande époque interglaciaire, qui commenca il y a environ 435.000 ans, provoqua, avec son climat chaud, une prolifération de nourriture et d'animaux. Elle précipita l'apparition et la propagation d'un singe avancé semblable à l'homme, l'*homo erectus*.

En regardant autour d'eux, les Néfilim virent, non seulement les mammifères prédominants, mais aussi les primates — parmi lesquels des singes humanoïdes. Peut-être que les hordes errantes d'*homo erectus* ont été attirées et se sont rapprochées pour observer les objets enflammés qui s'élevaient vers le ciel ? N'est-il pas possible que les Néfilim aient observé, rencontré et même capturé quelques-uns de ces intéressants primates ?

Le fait que les Néfilim et les singes ressemblant aux hommes se soient rencontrés est confirmé par plusieurs textes anciens. Un conte sumérien rapportant des temps primordiaux déclare :

Lorsque l'humanité fut créée,
Ils ne savaient pas manger le pain,
Ils ne connaissaient pas le port du vêtement;
Ils mangeaient des plantes avec leur bouche comme des moutons;
Ils buvaient l'eau des fossés.

Un tel animal "humain" est également décrit dans l'"Épopée de Gilgamesh". Ce texte raconte comment Enkidou, celui "né sur les steppes", était avant de devenir civilisé :

Des poils touffus recouvraient tout son corps,
ses cheveux étaient semblables à ceux d'une femme...
Il ne connaît ni gens, ni terres;
Il est vêtu comme quelqu'un des prés verts;
Il se nourrit d'herbe avec les gazelles;
Il côtoie les animaux sauvages
aux points d'eau;
Avec les grouillantes créatures de l'eau
son cœur se réjouit.

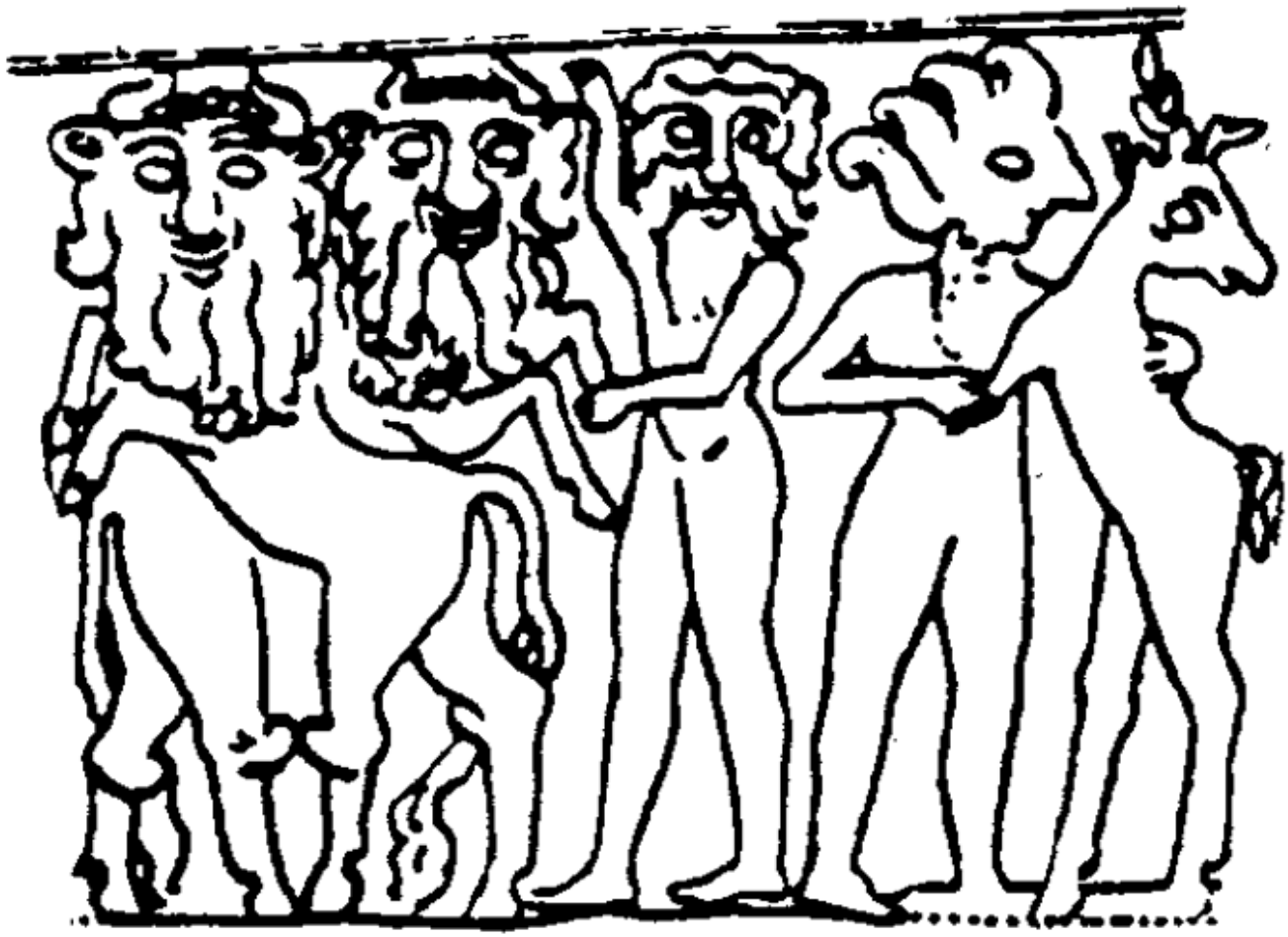
Non seulement le texte akkadien décrit une sorte d'homme-animal, mais également une rencontre avec un tel être :

Maintenant, un chasseur, un de ceux qui piègent les bêtes,
l'affronta au lieu d'abreuvage.
Lorsque le chasseur le vit,
son visage devint inerte...
Son cœur était troublé, son visage s'obscurcit,
car la tristesse avait envahi ses entrailles.

La situation était plus complexe qu'une simple peur lorsque le chasseur aperçut "le sauvage", ce "barbare des profondeurs de la steppe", car ce "sauvage" intervint dans les activités du chasseur :

Il remplissait les fosses que j'avais creusées,
il détruisait les pièges que j'avais posés;
les bêtes et les créatures de la steppe
il les a fait glisser de mes mains.

Nous ne pourrions pas avoir une meilleure description d'homme-singe : chevelu, poilu, un nomade errant qui "ne connaisait ni les gens, ni la terre", vêtu de feuilles "comme quelqu'un des prés verts", se nourrissant d'herbes, et vivant parmi les animaux. Cependant, il n'était pas dénué d'intelligence; au contraire, il savait détruire les pièges et comment remplir les fosses qui étaient creusées pour capturer les animaux. En d'autres mots, il empêchait ses amis les animaux de se faire prendre par des chasseurs étrangers. De nombreux sceaux cylindriques restituent l'image de cet homme-singe ébouriffé parmi ses amis, les animaux.



Nous ne pourrions pas avoir une meilleure description d'homme-singe : chevelu, poilu, un nomade errant qui "ne connaisait ni les gens, ni la terre", vêtu de feuilles "comme quelqu'un des prés verts", se nourrissant d'herbes, et vivant parmi les animaux. Cependant, il n'était pas dénué d'intelligence; au contraire, il savait détruire les pièges et comment remplir les fosses qui étaient creusées pour capturer les animaux. En d'autres mots, il empêchait ses amis les

animaux de se faire prendre par des chasseurs étrangers. De nombreux sceaux cylindriques restituent l'image de cet homme-singe ébouriffé parmi ses amis, les animaux.

Les Néfilim, face à la nécessité de trouver de la main-d'œuvre, résolus à trouver un Travailleur Primitif, optèrent pour une solution évidente : domestiquer un animal qui conviendrait.

L'"animal" était disponible — mais l'*homo erectus* posait un problème. D'un côté, il était trop intelligent et sauvage pour ne devenir qu'une simple bête de somme docile. D'un autre, il n'était pas vraiment fait pour la tâche. Il fallait changer son corps physique car il devait être capable de tenir et d'utiliser les outils des Néfilim, de marcher, et comme eux de se pencher, afin de pouvoir remplacer les dieux dans les champs et dans les mines. Il fallait qu'il eût un meilleur "cerveau" — non pas comme celui des dieux mais suffisamment développé pour comprendre le langage, les ordres et les tâches qui lui seraient attribués. Il devait être assez malin et posséder assez de compréhension pour être un *amelu* obéissant et utile : un serf.

Si, comme semblent le confirmer les preuves anciennes et la science moderne, la vie sur Terre germa de la vie sur la Douzième Planète, l'évolution sur Terre aurait donc continué comme elle l'avait fait sur la Douzième Planète. Sans aucun doute, il y eut des mutations, des variations, des accélérations et des retardements occasionnés par des conditions locales différentes; mais les mêmes Codes génétiques, la même "chimie de la vie", agissant dans toutes les plantes vivantes et tous les animaux sur Terre, auraient également guidé le développement des formes de vie sur Terre dans la même direction générale que sur la Douzième Planète.

En observant les différentes formes de vie sur Terre, il ne fallut que peu de temps aux Néfilim et à leur principal savant Ea, pour comprendre ce qui s'était produit : lors de la collision céleste, leur planète avait ensemencé la Terre de sa vie. Ainsi, l'être qui existait sous leurs yeux était très proche des Néfilim — quoique d'une forme beaucoup moins évoluée.

Un processus graduel de domestication au travers des générations d'élevage et de sélection ne convenait pas. Vu l'urgence de la situation, un processus rapide était nécessaire, celui qui permettrait la "production de masse" de nouveaux ouvriers. Le problème fut posé à Ea qui trouva immédiatement la solution : "imprimer" l'image des dieux sur l'être qui existait déjà.

Le processus qu'Ea recommanda afin de réaliser une évolution rapide de l'*homo erectus* fut, nous pensons, une *manipulation génétique*.

De nos jours, nous savons comment le Code génétique rend possible le processus biologique de reproduction d'un organisme vivant résultant en une progéniture semblable aux parents. Tous les organismes vivants — un nématode, une fougère, ou un homme — ont tous des chromosomes dans leurs cellules, de minuscules corps en forme de bâtonnets à l'intérieur de chaque cellule qui contiennent des instructions héréditaires complètes pour l'organisme en question. Lors de la fertilisation de la cellule femelle par la cellule mâle (pollen, sperme), les deux ensembles de chromosomes s'unissent pour ensuite se diviser et créer de nouvelles cellules comportant les caractéristiques héréditaires complètes de leurs cellules parentales.

L'insémination artificielle, même celle d'un ovule humain, est, dès à présent, possible. Le véritable défi est de pouvoir obtenir des croisements entre différentes familles de la même espèce, et même entre espèces différentes. La science moderne a fait de grands progrès depuis

le développement du premier hybride de maïs, le croisement d'un chien de l'Alaska et d'un loup, ou bien de la "création" du mulet (le croisement artificiel d'une jument et d'un âne) jusqu'à la capacité de manipuler la reproduction de l'homme lui-même.

Le procédé appelé clonage (du mot grec *klon* — "brindille") pratiqué sur un animal est identique à celui qui consiste à obtenir la reproduction de centaines de plantes semblables à partir d'une bouture de plante. Cette technique, pratiquée sur les animaux, fut, pour la première fois, réussie en Angleterre, où le docteur John Gordon remplaça le noyau d'une cellule d'un oeuf de grenouille fertilisé avec le matériel nucléaire d'une autre cellule de la même grenouille. La formation de têtards normaux démontrait que l'œuf continuait à se développer, à se subdiviser et à créer une progéniture quelle que soit l'origine de l'ensemble correct de chromosomes correspondants.

Des expériences à l'Institut de la Société de l'Éthique et des Sciences de la Vie de Hastings on Hudson (État de New York) ont montré qu'il existait déjà des techniques de clonage des êtres humains. Il est à présent possible de prendre le matériel génétique de n'importe quelle cellule humaine (pas nécessairement celui des organes sexuels) et, en introduisant les vingt-trois ensembles de chromosomes complets dans l'ovule femelle, de concevoir et de donner naissance à un individu "prédéterminé". Dans la conception normale, les ensembles de chromosomes du père et de la mère s'unissent et doivent ensuite se séparer pour ne garder que vingt-trois paires de chromosomes, ce qui crée des combinaisons dues au hasard. Mais, dans le processus de clonage, le descendant est toujours une réplique exacte de la source des chromosomes non divisés. D'après le docteur W. Gaylin, de cet Institut, nous possédons déjà "la redoutable connaissance qui permet de faire des copies exactes d'êtres humains" — un nombre sans limite d'Hitler ou de Mozart ou d'Einstein (si nous avions préservé les noyaux de leurs cellules).

Mais la science de la génétique ne se limite pas à un seul procédé. Dans de nombreux pays, les chercheurs ont perfectionné un procédé nommé "fusion cellulaire", permettant de fusionner des cellules plutôt que d'associer des chromosomes à l'intérieur d'une même cellule. La conséquence d'un tel procédé est qu'il est possible de fusionner des cellules de sources différentes en une "super-cellule" comprenant elle-même deux noyaux et un double ensemble de paires de chromosomes. Lorsque cette cellule se divise, le mélange de noyaux et de chromosomes peut se séparer en un modèle différent de chacune des cellules avant la fusion. Le résultat peut être deux cellules nouvelles, chacune génétiquement complète, mais chacune avec un ensemble de Codes génétiques entièrement nouveaux, en totalité choisis parmi ceux des cellules d'origine.

Cela signifie que les cellules issues jusqu'à présent d'organismes vivants incompatibles — par exemple, celle d'un poulet et d'une souris — peuvent être fusionnées pour former de nouvelles cellules avec des mélanges génétiques entièrement nouveaux produisant de nouveaux animaux qui ne sont ni des poulets, ni des souris, tels que nous les connaissons. Ce procédé — encore plus raffiné — peut nous permettre également de *sélectionner* certains traits d'une forme de vie qui seront transmis à la cellule combinée ou "fusionnée".

Cela a conduit au développement du large champ des "transplantations génétiques". Il est dorénavant possible de tirer d'une certaine bactérie un seul gène spécifique et de l'introduire dans une cellule animale ou humaine, offrant ainsi à l'être résultant une caractéristique supplémentaire.

Nous pouvons supposer que les Néfilim — capables de voyager dans l'espace, il y a 450.000 ans — étaient d'un niveau au moins aussi avancé que nous dans le secteur des sciences de la vie. Nous devons admettre qu'ils étaient très conscients des diverses alternatives par lesquelles deux ensembles présélectionnés de chromosomes peuvent être réunis afin d'obtenir un résultat génétique prédéterminé, que le procédé fut apparenté au clonage, à la fusion cellulaire, aux transplantations génétiques, ou à des méthodes qui, jusqu'ici, nous sont encore inconnues. Ils avaient connaissance de ces procédés et pouvaient les appliquer, non seulement dans les éprouvettes de laboratoire, mais aussi sur des organismes vivants.

Nous avons trouvé dans les textes anciens une référence concernant un tel effort de mélange de deux sources de vie. Selon Bérossus, la divinité Bélus ("seigneur") — appelée aussi Deus ("dieu") — fit apparaître différents "Êtres hideux produits par un principe à double forme" :

Des Hommes apparurent avec des ailes, certains avec quatre, deux visages. Ils avaient un corps mais deux têtes, l'une étant celle d'un homme, l'autre celle d'une femme. De même, ils avaient plusieurs organes, l'un mâle, l'autre femelle.
L'on pouvait voir d'autres figures humaines avec des jambes et des cornes de chèvre. Certains avaient des pieds de chevaux, d'autres les membres de la croupe d'un cheval, mais par devant; ils étaient façonnés comme des hommes, ressemblant à des hippocentaures. De même, il y avaient des taureaux croisés ayant des têtes d'hommes; des chiens avec quatre corps et des queues de poissons. Il y avait des chevaux avec des têtes de chiens, ainsi que des hommes et d'autres animaux avec des têtes et des corps de chevaux et des queues de poissons. En résumé, il y avait des créatures avec les membres de toutes les espèces d'animaux...
De toutes ces créatures, il nous reste des dessins préservés dans le temple de Bélus à Babylone.

Les détails déconcertants de cette histoire pourraient bien contenir une vérité importante. Il est assez concevable qu'avant d'avoir recours à la création d'un être à leur propre image, les Néfilim tentèrent d'obtenir un "serviteur manufacturé" en expérimentant selon d'autres alternatives : la création d'un hybride singe-homme-animal. Certaines de ces créatures artificielles auraient pu survivre quelque temps, mais elles étaient probablement incapables de se reproduire. Les hommes-taureaux énigmatiques et les hommes-lions (sphinx) ornant les sites de temples de l'ancien Proche-Orient n'étaient peut-être pas de pures inventions nées de l'imagination de l'artiste, mais des créatures réelles sorties des laboratoires biologiques des Néfilim — des expériences sans succès commémorées par l'art et les statues.

Les détails déconcertants de cette histoire pourraient bien contenir une vérité importante. Il est assez concevable qu'avant d'avoir recours à la création d'un être à leur propre image, les Néfilim tentèrent d'obtenir un "serviteur manufacturé" en expérimentant selon d'autres alternatives : la création d'un hybride singe-homme-animal. Certaines de ces créatures artificielles auraient pu survivre quelque temps, mais elles étaient probablement incapables de se reproduire. Les hommes-taureaux énigmatiques et les hommes-lions (sphinx) ornant les sites de temples de l'ancien Proche-Orient n'étaient peut-être pas de pures inventions nées de l'imagination de l'artiste, mais des créatures réelles sorties des laboratoires biologiques des Néfilim — des expériences sans succès commémorées par l'art et les statues.

Les textes sumériens mentionnent également des êtres humains déformés crées par Enki et la déesse mère (Ninhoursag) pendant leurs efforts pour façonner un Travailleur Primitif parfait. Un de ces textes rapporte que Ninhoursag, dont la tâche était de "lier dans la mixture le moule des dieux" s'enivra et "s'adressa à Enki" :

« Dans quelle mesure le corps de l'homme est-il bon ou mauvais ?
Selon que mon cœur m'inspire,
Je peux rendre sa destinée bonne ou mauvaise. »

Est-ce par espièglerie — si l'on s'en tient à ce texte —, mais certainement d'une manière inévitable dans un processus marqué d'essais et d'erreurs, que Ninhoursag produisit un homme qui ne pouvait pas retenir son urine, une femme qui ne pouvait pas porter d'enfants. En tout et pour tout, six êtres humains déformés ou avec des déficiences furent formés par Ninhoursag. Enki fut tenu responsable de la création imparfaite d'un homme aux yeux malades, aux mains tremblantes, au foie imparfait, au coeur défaillant; d'un second homme souffrant de maladies à son vieil âge; et ainsi de suite.

Mais enfin, l'homme parfait fut parachevé — celui qu'Enki nomma Adapa; la Bible, Adam; nos savants l'*homo sapiens*. Cet être était si semblable aux dieux qu'un texte alla jusqu'à noter que mère déesse donna à sa créature, l'homme, "une peau semblable à la peau des dieux" — un corps lisse et glabre, bien différent de celui de l'homme singe hirsute.

Grâce à ce produit final, les Néfilim se trouvaient génétiquement compatibles avec les filles de l'homme, pouvaient les épouser, avoir des enfants avec elles. Mais une telle compatibilité ne pouvait exister que si l'homme avait été développé à partir de la même "graine de vie" que les Néfilim. C'est, en effet, ce dont font foi les textes anciens.

L'homme, selon le concept mésopotamien, ainsi que celui de la Bible, était fait du mélange d'un élément divin — le sang d'un dieu ou son "essence" — et de "l'argile" de la Terre. En effet, le nom même de *lulu* désignant "l'homme", tout en contenant l'idée de "primitif", signifie littéralement "celui qui a été mélangé". Désignée pour façonner un homme, mère déesse "se lava les mains, détacha un morceau d'argile et le mélangea dans la steppe" (il est fascinant de constater ici les mesures d'hygiène prises par la déesse : elle "se lava les mains". Nous trouvons ces mesures et procédés cliniques dans d'autres textes traitants de la création).

L'utilisation d'"argile" terrestre mélangé au "sang" divin pour créer le prototype de l'homme est un fait fermement établi par les textes mésopotamiens. L'un d'eux, racontant comment on fit appel à Enki pour "produire une certaine grande oeuvre de sagesse" — de savoir-faire scientifique — déclare qu'Enki n'eut aucun réel problème à remplir la tâche "de faire des serviteurs pour les dieux". « Cela peut être fait ! » annonça-t-il. Il donna alors les instructions suivantes à la mère déesse :

« Ajoute à un noyau d'argile
du Fondement de la Terre,
juste au-dessus de l'Abzu -
et donne-lui la forme d'un noyau.
Je fournirai les dieux bons, jeunes et savants
qui prépareront l'argile comme il convient ».

Voici la version technique que présente le chapitre 2 de la Genèse :

Genèse 2.7
Et Yahvé, Élohim, façonna l'Adam
à partir de l'argile du sol;
et il lui insuffla par les narines le souffle de la vie,
et l'Adam devint une Âme vivante.

Le terme hébreu généralement traduit par "âme" est *nephesh*, cet "esprit" fugitif qui anime une créature vivante et l'abandonne, semble-t-il, lorsqu'elle meurt. Le Pentateuque (les cinq premiers livres de l'Ancien Testament) déconseille à plusieurs reprises de faire couler le sang des hommes et de manger le sang des animaux "car le sang est le *nephesh*". Les versions bibliques de la création de l'homme font ainsi de *nephesh* ("esprit", "âme") et de sang des synonymes.

L'Ancien Testament apporte une autre information quant au rôle du sang dans la création de l'homme. Le terme *adama* (dont Adam tire son nom) ne signifiait pas à l'origine simplement une terre particulièrement rouge foncée. Comme le mot akkadien équivalent *adamatou* ("terre rouge foncée"), le terme hébreu *adama* et le nom hébreu pour la couleur rouge (*adom*) dérivent des mots désignants le sang : *adamou*, *dam*... Quand le livre de la Genèse appela l'être créé par Dieu l'"Adam", il eut recours au jeu sumérien favori des mots à double sens. L'"Adam" pouvait signifier "celui de la terre" (le Terrien), "celui de la terre rouge foncée" et "celui fait de sang".

La même relation entre l'élément essentiel des créatures vivantes et du sang existe dans les récits mésopotamiens de la création de l'homme. La maison semblable à un hôpital où Ea et mère déesse se rendirent pour enfanter l'homme s'appelait Maison de Shimti : la plupart des érudits traduisent ce mot par "la maison où sont fixées les destinées". Mais le terme *Shimti* vient clairement du sumérien SHI.IM.TI qui, pris syllabe par syllabe, signifie "souffle-vent-vie". *Bit shimti* signifie littéralement "la maison où est insufflé le vent de la vie". Voilà qui, à peu de chose près, est identique à la phrase biblique.

En effet, le mot akkadien utilisé en Mésopotamie pour traduire le sumérien SHI.IM.TI était *napishtu* — l'équivalent exact du terme biblique *nephesh*. Et le *nephesh* ou *napishtu* était un "quelque chose" de fugitif dans le sang.

Si l'Ancien Testament n'offre que de très maigres indices, les textes mésopotamiens se montrent très explicites à ce sujet. Non seulement ils déclarent que le sang était requis pour le mélange utilisé pour façonner l'homme, mais ils précisent aussi que ce devait être le sang d'un dieu, du sang divin.

Quand les dieux décidèrent de créer l'homme, leur chef annonça : « J'amasserai du sang, je créerai des os. » Suggérant que le sang soit prit sur un dieu précis, « façonnons les primitifs sur son modèle », dit Ea. En choisissant le dieu :

De son sang, il firent naître l'Humanité;
lui imposèrent de servir, de libérer les dieux...
C'était là un travail au-delà de tout entendement.

Selon l'épopée: "Lorsque les dieux comme des hommes...", les dieux firent alors appel à la déesse de la Naissance (la déesse mère Ninhoursag) et lui demandèrent de réaliser cette tâche :

Alors que la Déesse de Naissance est présente,
Que la Déesse de Naissance façonne une progéniture.
Pendant que la Mère des Dieux est présente,
Que la Déesse des Naissances façonne un *Lulu*;
Que le travailleur assure le labeur des dieux.
Qu'elle crée un *Lulu Amelu*,
Qu'il porte le joug.

Dans un texte équivalent rédigé en vieux babylonien et intitulé "Création de l'homme par la déesse mère", les dieux font appel à "la sage-femme des dieux", "la Mami savante" et lui disent :

Tu es la matrice mère,
Celle qui peut créer l'Homme.
Crée donc *Lulu*, qu'il porte le joug !

C'est alors que le texte, "Lorsque les dieux comme des hommes..." et d'autres textes équivalents font une description détaillée de l'opération de création de l'homme. Ayant accepté ce "travail", la déesse (ici nommée NIN.TI. — "femme qui donne la vie") définit ses besoins dont certains produits chimiques ("bitumes d'Abzu") devant être utilisés pour "la purification", et "l'argile de l'Abzu".

Quels que fussent ces matériaux, Ea n'eut aucune peine à comprendre ces demandes et, en acceptant, il dit :

« Je préparerai un bain purifiant.
Qu'un dieu soit saigné...
De sa chair et son sang,
que Ninti mélange l'argile. »

Pour modeler un homme à partir du mélange d'argile, il fallut l'aide d'une femme féconde et capable de porter un enfant. Enki proposa les services de son épouse :

Ninki mon épouse déesse,
sera celle à enfanter.
Sept déesses-de-la-naissance
se tiendront tout près, pour l'assister.

Une fois réalisé le mélange du "sang" et "d'argile", la phase d'enfantement compléterait le don d'une "empreinte" divine sur la créature.

Le destin du nouveau-né tu prononceras;
Ninki y apposera l'image des dieux;
Et ce qu'il sera est "Homme".

Il se peut que certaines illustrations de sceaux assyriens aient été réalisées en relation avec ces textes — elles montrent comment la Déesse Mère (son symbole était le tranchet du cordon ombilical) et Ea (dont le symbole original était le croissant) préparaient les mélanges, récitant les incantations, pressant chacun à commencer.

Il se peut que certaines illustrations de sceaux assyriens aient été réalisées en relation avec ces textes — elles montrent comment la Déesse Mère (son symbole était le tranchet du cordon ombilical) et Ea (dont le symbole original était le croissant) préparaient les mélanges, récitant les incantations, pressant chacun à commencer.

L'intervention de l'épouse d'Enki, Ninki, dans la création du premier spécimen réussi de l'homme nous rappelle le conte d'Adapa, dont nous avons parlé dans un chapitre antérieur :

En ces époques-là, en ces années-là,
Le Sage d'Eridi, Ea,
le créa comme modèle des hommes.

Les savants ont supposé que les références, mentionnant Adapa comme un des "fils" d'Ea, laissent entendre que le dieu aimait tant cet humain qu'il l'adopta. Mais, dans le même texte, Aniu parle d'Adapa comme "la progéniture humaine d'Enki". Il semble que la participation de l'épouse d'Enki dans le processus de création d'Adapa, l'"Adam modèle", créa effectivement une certaine relation généalogique entre le nouvel homme et son dieu : Ninti fut réellement enceinte d'Adapa !

Ninti bénit l'être nouveau et le présenta à Ea. Certains sceaux dépeignent une déesse, flanquée de l'Arbre de Vie et de récipients de laboratoires, tenant un être nouveau-né.

Ninti bénit l'être nouveau et le présenta à Ea. Certains sceaux dépeignent une déesse, flanquée de l'Arbre de Vie et de récipients de laboratoires, tenant un être nouveau-né.

L'être ainsi créé, que les textes mésopotamiens désignent à plusieurs reprises sous le nom de "homme modèle" ou "moule" était apparemment la bonne créature, car les dieux d'alors réclamèrent des répliques. Ce détail en apparence insignifiant, apporte cependant un éclaircissement, non seulement sur le procédé par lequel l'humanité fut "créée", mais également sur les renseignements par ailleurs contradictoires contenus dans la Bible.

Selon le chapitre 1er de la Genèse :

Genèse 1.27
Élohim créa l'Adam à Son image —
à l'image d'Élohim Il le créa.
Mâle et femelle Il le créa.

Le chapitre 5, intitulé livre des Généalogies d'Adam, déclare que :

Genèse 5.1-2
Le jour où Élohim créa Adam,
à l'apparence d'Élohim Il le créa.
Mâle et femelle Il les créa,
puis Il les bénit, et les appela "Adam"
le jour même de leur création.

En même temps, il est écrit que Dieu créa, à son apparence et à son image, un seul être unique, l'"Adam" et, de façon apparemment contradictoire, qu'à la fois un mâle et une femelle furent créés simultanément. La contradiction semble plus nette encore dans le chapitre 2 de la Genèse, qui dit précisément que Adam était seul pendant un moment, jusqu'à ce que Dieu l'endormît et façonnât la femme à partir de sa côte.

Cette contradiction, qui a intrigué aussi bien les savants que les théologiens, disparaît dès lors que l'on comprend que les textes bibliques constituaient un condensé des sources sumériennes originales. Ces sources nous informent que, après avoir tenté de créer un Travailleur Primitif en "mélangeant" les hommes-singes aux animaux, les dieux en conclurent que la seule solution efficace consisterait à mélanger les hommes-singes et les Néfilim eux-mêmes. Après plusieurs échecs, un modèle", Adapa/Adam fut créé. Il n'y eut donc, en premier lieu, qu'un seul Adam.

Dès que Adapa/Adam se révéla être la bonne créature, il fut utilisé comme modèle génétique, ou "moule", pour la création de répliques, et ces répliques n'étaient pas seulement des mâles, mais aussi des femelles. Comme nous l'avons expliqué plus tôt, la "côte" biblique à partir de laquelle fut créée la femme consistait en un jeu de mot sumérien TI ("côte" et "vie") confirmant qu'Ève était faite de "l'essence vitale" d'Adam.

Les textes mésopotamiens nous offrent le récit d'un témoin de la première production de répliques d'Adam.

Sous la direction d'Enki, dans la Maison de Shimti où est "insufflé" le souffle de la vie, Enki, la déesse mère et quatorze déesses de la Naissance se réunirent. Une "essence" de dieu fut réalisée, le "bain purificateur" préparé. Ea nettoya l'argile en présence de déesse mère tout en récitant sans cesse l'incantation suivante :

Ea, ce dieu qui purifie la naphistu, parla.
Assis près d'elle, il l'encourageait.
Après qu'elle eut récité son incantation,
Elle tendit la main vers l'argile.

Nous voilà à présent dans le secret du processus détaillé de la création en masse de l'homme. En la présence de quatorze déesses de la Naissance.

Ninti prit du bout des doigts quatorze morceaux d'argile;
Elle en déposa sept sur sa droite,
Elle en déposa sept sur sa gauche.

Entres elles, elle placa le moule.
... les cheveux elle...
... le couteau du cordon ombilical.

De toute évidence, les déesses de la Naissance étaient divisées en deux groupes. "Les sages et savantes, deux fois sept déesses de la Naissance étaient assemblés", est-il expliqué plus loin dans le texte. En leur matrice, la mère déesse déposa le "mélange d'argile". Certains indices laissent entrevoir une opération chirurgicale : la coupe ou le rasage des cheveux, la préparation d'un instrument de chirurgie, un tranchet. A présent, il n'y avait plus qu'à attendre :

Les déesses de Naissance étaient maintenues ensemble.
Ninti, assise, comptait les mois.
Le 10ème mois fatidique s'approchait;
Le 10ème mois arriva;
La période d'ouverture de la matrice s'était écoulée.
Sa figure rayonnait de compréhension :
Elle couvrit sa tête, accomplit sa tâche de sage-femme.
Elle se ceignit la taille, prononça la bénédiction.
Elle dessina une forme; dans le moule se trouvait la vie.

Il semble que le drame de la création de l'homme fut accentué par une naissance tardive. On se servit du "mélange" d'"argile" et de "sang" pour rendre enceintes quatorze déesses de naissance. Mais neuf mois s'écoulèrent, et le dixième mois commença. "La période de l'ouverture du ventre s'était écoulée." Comprenant ce que nécessitait la situation, déesse mère "accomplit sa tâche de sage-femme". Le fait qu'elle pratiqua une certaine opération chirurgicale est souligné plus clairement (malgré sa fragmentation) dans un texte parallèle :

Ninti... compte les mois...
Au 10ème mois fatidique, ils s'appelèrent;
La Dame Dent la Main Ouvre arriva.
Avec le... elle ouvrit le ventre.
Son visage s'illumina de joie.
Sa tête était recouverte;
... fit une ouverture;
Ce qui se trouvait dans le ventre sortit.

Bouleversée de joie, déesse mère laissa échapper un cri.

« J'ai créé ! Mes mains l'ont fait! »

Comment fut accomplie la création de l'homme ?

Le texte: "Lorsque les dieux comme les hommes..." contient un passage dont le but est d'expliquer pourquoi le "sang" d'un dieu devait être mélangé dans l'"argile". L'élément "divin" requis n'était pas de simples gouttes de sang d'un dieu, mais quelque chose de plus essentiel et

durable. Il nous est dit que le dieu qui fut sélectionné avait le TE.E.MA — un terme qui, selon les spécialistes compétents (W.G. Lambert and A.R. Millard de l'Université d'Oxford), se traduit par "personnalité". Mais le terme ancien est beaucoup plus spécifique; il signifie littéralement "celui qui abrite, qui retient la mémoire". De plus, le même terme apparaît dans la version akkadienne comme *etemu*, ce qui se traduit par "esprit".

Dans chaque cas, nous avons affaire à "quelque chose" dans le sang du dieu qui était le réceptacle de son individualité. Nous sommes certains que tout cela est une manière détournée de spécifier ce qu'Ea cherchait lorsqu'il fit passer le sang du dieu par une série de "bains purifiants" : les *gènes* du dieu.

La raison qui réclamait que cet élément divin fût parfaitement mélangé avec un élément terrien est ainsi défini :

Dans l'argile, dieu et Homme seront liés,
en une unité réunis;
Si bien que, jusqu'à la fin des jours
la Chair et l'Âme
qui, dans un dieu, ont mûri
cette Âme soit liée dans une parenté-de-sang;
Comme son Signe, la vie le proclamera.
Afin que cela ne soit pas oublié,
Que l'"âme" soit liée dans une parente-de-sang.

Ce sont des paroles très fortes et peu comprises par les savants. Le texte déclare que le sang du dieu était mélangé dans l'argile afin de lier génétiquement le dieu et l'homme "jusqu'à la fin des jours" afin qu'à la fois la chair (l'"image") et l'âme (la "ressemblance") des dieux s'impriment sur l'homme dans une parenté-de-sang qui ne pourrait jamais être désunie.

L'"Épopée de Gilgamesh" raconte que, lorsque les dieux décidèrent de créer un double pour le partiellement divin Gilgamesh, déesse mère mélangea de l'"argile" avec l'"essence" du dieu Ninourta. Plus loin dans le texte, la fameuse force d'Enkidou est imputée au fait qu'il avait en lui l'"essence d'Anou", un élément qu'il acquit par l'intermédiaire de Ninourta, le petit-fils d'Anou.

Le terme akkadien *Kisir* fait référence à une "essence", "une concentration" que possédaient les dieux des cieux. E. Ebeling résuma ainsi les efforts déployés pour comprendre la signification exacte de *Kisir* en déclarant que, comme "essence, ou une nuance de ce terme, il pourrait ainsi bien s'appliquer aux divinités qu'aux missiles des Cieux". E. A. Speiser émit l'opinion que le terme impliquait également "quelque chose qui était venu des Cieux". Ce terme était, écrivit-il, empreint de la connotation suivante : "comme cela serait indiqué par l'usage du terme dans des contextes médicinaux".

Nous en revenons à un simple et seul mot de traduction : *gène*.

Les indices des textes anciens — aussi bien mésopotamiens que ceux de la Bible — suggèrent que le procédé adopté pour fusionner deux ensembles de gènes — ceux d'un dieu et ceux d'un *homo erectus* — comportait l'utilisation de gènes mâles comme éléments divins et l'utilisation de gènes femelles comme éléments terrestres.

Le livre de la Genèse, affirmant à maintes reprises que la divinité créa Adam à son image et à sa ressemblance, décrit la naissance de Seth, fils d'Adam, en ces mots :

Genèse 5.3
Et Adam vécut cent trente ans,
et il eut un descendant
en sa ressemblance et en son image;
et il lui donna le nom de Seth.

La terminologie est identique à celle dont on se servit pour décrire la création d'Adam par la divinité ! Mais Seth fut certainement né d'Adam par un processus biologique — la fécondation d'un œuf femelle par le sperme mâle d'Adam, avec la conception qui s'ensuivit, la grossesse et la naissance. La terminologie identique dénote un processus identique, et la seule conclusion possible est qu'Adam, lui aussi, fut engendré par la divinité par un processus de fécondation d'un oeuf femelle avec le sperme mâle d'un dieu.

Si l'"argile" dans laquelle était mélangé l'élément divin était un élément terrestre — comme le précisent tous les textes — la seule conclusion possible, en fait, est que le sperme mâle d'un dieu — son matériel génétique — fut inséré dans l'œuf d'une femme-singe !

Le terme akkadien pour "argile" — ou plutôt "argile à modeler" — est *tit*. Mais son orthographe originale était TI.IT ("ce qui est avec la vie"). En hébreu, *tit* signifie "boue"; mais son synonyme est *bos*, qui partage la même racine avec *bisa* ("marécage") et *besa* "œuf".

L'histoire de la création abonde en jeu de mots. Nous avons vu les doubles et triples significations d'Adam-*adama-adamtu-dam*. L'épithète de la déesse mère, NIN.TI, signifie à la fois "dame de vie" et "dame de la côte". Pourquoi *bos-bisa-besa*("argile-boue-œuf") ne serait-il pas un jeu de mots sur les ovules féminins ?

L'ovule d'une femelle *homo erectus*, fécondé par les gènes d'un dieu, était alors implanté dans le ventre de l'épouse d'Ea; et après avoir obtenu le "modèle", des répliques furent implantées dans les ventres des déesses de naissance, pour y subir le processus de la grossesse et de la naissance.

Les doubles-sept Sages et savantes
Déesses de la Naissance s'étaient assemblées;
Sept donnèrent naissance à des mâles,
Sept donnèrent naissance à des femelles.
La Déesse de la Naissance apporta
Le Vent et le Souffle de la Vie.
En paires, ils furent achevés.
En paires, ils furent achevés en sa présence.
Les créatures étaient le Peuple -
Créatures de la Déesse Mère.

L'*homo sapiens* avait été créé.

Les légendes anciennes, les mythes, l'information contenue dans la Bible et les sciences modernes s'accordent à plus d'un titre. Tout comme les résultats des anthropologues modernes — que l'homme évolua et émergea du sud-est de l'Afrique —, les textes mésopotamiens

laissent penser que la création de l'homme eut lieu dans l'Apsu — dans le Monde d'En-Bas où était située la Terre des Mines. Comme pour Adapa, le "modèle" de l'homme, certains textes font allusion à "l'Amama sacrée, la femme de la Terre" dont la demeure était dans l'Apsu.

Dans le texte de la "Création de l'homme", Enki donna les instructions suivantes à la déesse mère : "Mélange et fais un noyau de l'argile du Fondement de la Terre, juste au-dessus de l'Abzu." Un hymne aux créations d'Ea dont "l'Apsu façonna pour qu'elle soit sa demeure", commence par la déclaration :

Divin Ea dans l'*Apsu*
prit une pincée d'argile,
créa Kulla pour restaurer les temples.

L'hymne continue de donner la liste des spécialistes de la construction, ainsi que ceux responsables "des produits abondants des montagnes et de la mer" qui furent créés par Ea — tous, est-il suggéré, à partir de pincées d'"argile" prises dans l'Abzu — la Terre des Mines dans le Monde d'En-Bas.

Les textes précisent clairement — et souvent — que lorsque Ea construisit une maison de briques au bord de l'eau à Éridou, il construisit dans l'Abzu une maison ornée de pierres précieuses et d'argent. C'était là que sa créature, l'homme, eut son origine :

Le seigneur de l'AB.ZU, le roi Enki...
Construisit sa maison d'argent et de lapis-lazuli;
Son argent et son lapis-lazuli, comme des lumières étincelantes,
Le père façonna habilement dans l'AB.ZU.
Les créatures d'une contenance brillante,
Provenant de l'AB.ZU,
Se tenaient tout autour du Seigneur Noudimmoud.

On peut même conclure, à partir de textes différents, que la création de l'homme fit surgir la discorde parmi les dieux. Il semblerait qu'au début tout au moins, les nouveaux Travailleurs Primitifs furent confinés à la Terre des Mines. En conséquence, les Arounnaki qui travaillaient à Sumer même, se virent privés des bénéfices de la nouvelle main-d'œuvre. Un texte énigmatique intitulé par les savants : "Le Mythe de la Pioche" est, en fait, un compte rendu des événements qui retracent comment les Anounnaki demeurant à Sumer sous l'autorité d'Enlil obtinrent leur juste part des Gens à Tête-Noire.

Cherchant à rétablir l'"ordre habituel", Enlil eut recours à l'ultime mesure de couper les contacts entre le "Ciel" (la Douzième Planète et les vaisseaux spatiaux) et la Terre. Puis il prit des mesures radicales contre le lieu "où la chair jaillit".

Le Seigneur,
Ce qui convient il le fit apparaître.
Le Seigneur Enlil,
Dont les décisions sont inaltérables,
Se dépêcha véritablement de séparer le Ciel de la Terre
De façon que les Créés puissent avancer;
Se dépêcha véritablement de séparer la Terre du Ciel.
Dans le "lien Ciel-Terre" il fit une entaille,

Afin que les Créés puissent monter
Du Lieu-où-la-Chair-Jaillit.

Pour s'opposer à la "Terre de la Pioche et du Panier", Enlil façonna une arme merveilleuse dénomée AL.A.NI. ("hache qui génère du Pouvoir"). Cette arme avait une "dent" qui "comme le bœuf à une corne" pouvait attaquer et détruire de gros murs. D'après toutes les descriptions, c'était une sorte d'énorme perceuse, montée sur un véhicule à l'image d'un bulldozer qui écrasait tout ce qui était sur son passage :

La maison qui se soulève contre le Seigneur,
La maison qui ne se soumet pas au Seigneur,
Le AL.A.NL la fait se soumettre au Seigneur.
Des mauvais... les têtes de leurs plantes elle écrase;
Arrache les racines, déchire la couronne.

Équipant son arme d'un "pourfendeur de terre", Enlil lança l'attaque :

Le seigneur appela l'AL.A.NI., lui donna ses ordres.
Il posa le Pourfendeur comme une couronne sur sa tête,
Et le conduisit là-où-la-chair-jaillit.
Dans le trou se trouvait la tête d'un homme;
De la terre, les gens passaient à travers vers Enlil.
Il fixa son regard sur les Têtes-Noires d'une manière ferme.

Plein de reconnaissance, les Anounnaki firent une demande d'importation de Travailleurs Primitifs et ils ne perdirent pas une minute à les mettre au travail :

Les Anounnaki s'approchèrent de lui,
Élevèrent leurs mains en salutations,
Apaisant le coeur d'Enlil avec des prières.
Ils le sollicitèrent pour obtenir des Têtes-Noires.
Au peuple des Têtes-Noires,
ils donnèrent une pioche à tenir.

Ainsi le livre de la Genèse nous fait part que "Adam" fut créé quelque part à l'ouest de la Mésopotamie, puis il fut conduit vers l'est en Mésopotamie pour travailler dans le Jardin de l'Éden :

Genèse 2.8
Et le Dieu Yahvé
Planta un verger dans l'Éden, à l'est...
Genèse 2.15
Et il prit Adam
Et le placa dans le Jardin d'Éden
Pour le travailler et l'entretenir.

13 - La fin de toute chair

Cette conviction persistante de l'homme qu'il eut un âge d'or dans sa préhistoire ne peut, en aucun cas, reposer sur la mémoire humaine, car cet événement eut lieu il y a trop longtemps, et l'homme était trop primitif pour enregistrer une seule information concrète pour les générations à venir. Si l'humanité conserve cependant inconsciemment la sensation qu'en ces époques premières l'homme vécut une période de paix et de bonheur, c'est tout simplement par pure ignorance. C'est également parce que les récits de cette époque furent, tout d'abord, racontés à l'humanité, non pas par les premiers hommes, mais par les Néfilim eux-mêmes.

Le seul compte rendu complet des événements qui touchèrent l'homme après son exclusion de la demeure des dieux en Mésopotamie est le conte biblique d'Adam et Ève dans le Jardin d'Éden :

Genèse 2.8-9
Et le Dieu Yahvé planta un verger
En Éden, à l'est;
Il y installa l'Adam
Qu'il avait créé.
Et le Dieu Yahvé
Fit pousser de la terre
Tous les arbres qui plaisent au regard
Et sont bons à manger;
Et l'Arbre de Vie était dans le verger
Et l'Arbre de la Connaissance du bon et du mauvais...
Genèse 2.15-17
Et le Dieu Yahvé prit l'Adam
Et l'installa dans le Jardin de l'Éden
Pour qu'il le travaille et l'entretienne.
Et le dieu Yahvé
Commanda à Adam :
« De chaque arbre du verger tu peux manger;
mais l'arbre de la Connaissance du bon et du mauvais
tu ne mangeras pas;
car le jour où tu en mangeras
tu en mourras sûrement ».

Quoique les Terriens eussent à leur disposition deux arbres aux fruits vitaux, il leur était défendu de cueillir les fruits d'un seul : l'Arbre de la Connaissance. Le Dieu — à ce moment-là — semblait peu soucieux que l'homme cueille le Fruit de Vie. Or l'homme ne put même pas respecter une simple interdiction; c'est ainsi que commença la tragédie.

Le tableau idyllique laissa bientôt la place aux événements dramatiques que les savants et les théologiens de la Bible appellent la Chute de l'Homme. C'est un conte fait de commandements divins non respectés, de mensonges divins, d'un serpent rusé (mais qui lui dit la vérité), de sentence et d'exil.

Surgissant de nulle part, le Serpent défia les avertissements solennels de Dieu :

Genèse 3.1-7
Et le Serpent... dit à la femme :
« Le Dieu a-t-il vraiment dit
"Tu ne devras te nourrir à aucun arbre du verger" ? »
Et la femme répondit au Serpent :
« Des fruits des arbres du verger
nous pouvons manger;
c'est le fruit de l'arbre au
coeur du verger dont Dieu a dit :
"Vous n'en mangerez pas ni le toucherez,
sous peine de mourir". »
Et le Serpent dit à la femme :
« Nenni, en vérité, tu ne mourras point;
C'est seulement que Dieu sait bien
que le jour où tu en mangeras
tes yeux s'ouvriront
et tu seras comme le Dieu -
en connaissance du bien et du mal. »
Et la femme vit que l'arbre était bon à manger
Et qu'il était plaisant à admirer;
Et l'arbre avait le désir de rendre chacun sage;
Et elle prit de son fruit et mangea,
Et en donna aussi à son compagnon, et il mangea.
Et les yeux de chacun d'eux s'ouvrirent,
Et ils surent qu'ils étaient nus;
Et ils assemblèrent des feuilles de figuiers,
Et s'en firent des pagnes.

On a beau lire et relire ce conte précis et concis, on ne peut s'empêcher de se demander ce que fut véritablement cette confrontation. Ayant reçu l'interdiction, sous peine de mort, même de toucher à l'Arbre de la Connaissance, les deux Terriens se laissèrent convaincre de saisir et de manger ce qui les rendraient aussi "savants" que la divinité. Or, que se passa-t-il ? Ils prirent subitement conscience de leur nudité !

Cet état de nudité était, par conséquent, un aspect principal de tout l'incident. Le conte biblique d'Adam et Ève dans le Jardin d'Éden s'ouvre sur cette phrase : "Et tous deux étaient nus, l'Adam et sa compagne, ils ne ressentaient pas la honte." Il faut comprendre qu'ils étaient à un stade du développement humain moindre que celui d'humains complètement développés : non seulement ils étaient nus, mais ils n'avaient pas conscience de ce qu'impliquait une telle nudité.

Une étude plus approfondie du conte biblique suggère que son thème est, en fait, l'acquisition par l'homme de certaines prouesses sexuelles. La "connaissance" dissimulée à l'homme n'avait rien de scientifique. Elle concernait le sexe masculin et féminin, car, dès que l'homme et la femme eurent acquis la "connaissance", "ils surent aussitôt qu'ils étaient nus" et couvrirent leurs organes sexuels.

Plus loin le récit confirme le rapport entre la nudité et le manque de connaissance, car, en un rien de temps, la Divinité avait fait le rapprochement :

Genèse 3.8-11
Et ils entendirent les pas de Dieu Yahvé
Qui avançait dans le verger dans la brise du jour,
Et l'Adam et sa compagne se cachèrent
Du dieu Yahvé parmi les arbres du verger.
Et Dieu Yahvé appela l'Adam
Et dit « Où es-tu ? »
Et il répondit :
« J'ai entendu ton pas dans le verger
et je fus effrayé, car je suis nu;
et je me suis caché ».
Et Il dit :
« Qui t'as dit que tu étais nu ?
As-tu mangé du fruit de l'arbre,
dont je t'avais commandé de ne pas manger ? »

Reconnaissant la vérité, le Travailleur Primitif accusa sa compagne qui, à son tour, accusa le Serpent. Terriblement courroucé, Dieu maudit le Serpent et les deux Terriens. Puis, de façon surprenante, "Dieu Yahvé confectionna pour Adam et sa femme des vêtements de peau, et les en vêtit".

Personne ne peut sérieusement en conclure que le but de cet incident — qui conduisit à l'expulsion des Terriens du Jardin de l'Éden — sert à expliquer, sous forme de conte, comment l'homme en vint à porter des vêtements. Le port des vêtements n'était qu'une manifestation extérieure de la nouvelle "connaissance". L'acquisition de cette "connaissance" et les tentatives de Dieu à vouloir en priver l'homme constituent le thème central de ces événements.

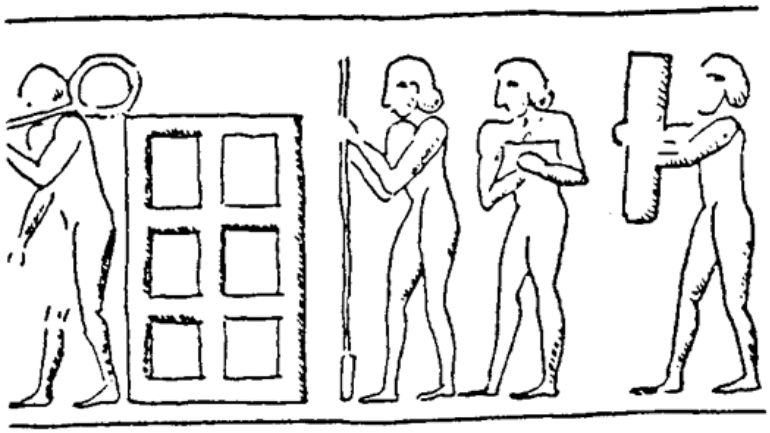
A défaut d'avoir encore mis au jour un équivalent mésopotamien du récit biblique, il reste peu de doute que — comme tous les matériaux bibliques concernant la création et la préhistoire de l'homme — le récit est d'origine sumérienne. Nous avons les lieux : la demeure des dieux en Mésopotamie. Nous avons le jeu de mots très parlant du nom Ève ("celle de la vie", "celle de la côte"). Et enfin, comme dans la demeure d'Anou, les deux arbres vitaux, l'Arbre de Connaissance et l'Arbre de Vie.

Les paroles même de la Divinité évoquent une origine sumérienne, car la divinité hébraïque unique reprend le pluriel en s'adressant aux collègues divins qui figuraient, non pas dans La Bible, mais dans les textes sumériens :

Alors Dieu Yahvé dit :
« Regardez, l'Adam est devenu comme l'un de nous,
pour connaître le bien et le mal.
Et à présent ne pourrait-il pas tendre la main
Et prendre aussi de l'Arbre de Vie,
en manger, et vivre pour toujours ? »
Et Dieu Yahvé chassa l'Adam
du verger de l'Éden.

Comme le montrent de nombreuses illustrations sumériennes, il y eut une époque où l'Homme, le Travailleur Primitif, servait ses dieux, complètement nu. Il était nu, aussi bien

lorsqu'il servait à ses dieux le boire et le manger, que lorsqu'il travaillait dans les champs ou sur les chantiers.



Comme le montrent de nombreuses illustrations sumériennes, il y eut une époque où l'Homme, le Travailleur Primitif, servait ses dieux, complètement nu. Il était nu, aussi bien lorsqu'il servait à ses dieux le boire et le manger, que lorsqu'il travaillait dans les champs ou sur les chantiers.

Cela indique clairement que le statut de l'homme vis-à-vis des dieux ne différait guère de celui des animaux domestiques. Les dieux avaient tout simplement amélioré un animal déjà existant pour satisfaire leurs besoins de main-d'œuvre. Le manque de "connaissance" signifie-t-il alors, que, nu comme un animal, l'être nouvellement créé copulait comme — ou même avec — les animaux ? De très anciennes illustrations indiquent que ce fut le cas.

Cela indique clairement que le statut de l'homme vis-à-vis des dieux ne différait guère de celui des animaux domestiques. Les dieux avaient tout simplement amélioré un animal déjà existant pour satisfaire leurs besoins de main-d'œuvre. Le manque de "connaissance" signifie-t-il alors, que, nu comme un animal, l'être nouvellement créé copulait comme — ou même avec — les animaux ? De très anciennes illustrations indiquent que ce fut le cas.

Les textes sumériens, telle l'"Épopée de Gilgamesh", suggèrent que les moeurs sexuelles servaient à distinguer l'homme sauvage de l'homme humain. Quand le peuple d'Ourouk voulut civiliser le sauvage Enkidou — "le barbare des profondeurs des steppes" —, ils s'assurèrent des services d'une "fille de joie" et l'envoyèrent à la rencontre d'Enkidou, près du point d'eau où il côtoyait plusieurs animaux, afin qu'elle lui offrît là sa "maturité".

Il semble, d'après les textes, que le tournant crucial dans le processus visant à "civiliser" Enkidou s'effectua lorsque *celui-ci* fut rejeté *par* les animaux qu'il avait trahis. Il était important — les gens d'Ourouk dirent à la fille — qu'elle continuât à lui offrir un "travail de femme" jusqu'à ce que "ses bêtes sauvages" qui grandissaient sur la steppe le rejettent. Il fallait, pour faire d'Enkidou un humain, qu'il soit absolument détourné de la pratique de la sodomie.

La jeune femmme libéra ses seins, dénuda sa poitrine,
et il posséda sa maturité...
Elle lui offrit à lui, le sauvage,
un travail de femme.

Apparemment, le projet réussit. Après six jours et sept nuits, "après qu'il fut rassasié de ses charmes", il se souvint de ses premiers compagnons.

Il tourna son visage vers ses bêtes sauvages; mais
En le voyant, les gazelles détalèrent.
Les bêtes sauvages de la steppe
s'écartèrent de son corps.

La tournure est explicite. Le rapport sexuel humain entraîna un changement si profond chez Enkidou que les animaux dont il s'était fait des amis "se détournèrent de son corps". Ils ne se contentèrent pas de s'enfuir, ils évitèrent tout contact physique avec lui.

Interloqué, Enkidou se tint immobile un certain temps "car ses animaux sauvages étaient partis". Mais, comme l'explique le texte ancien, il ne devait pas regretter ce changement :

A présent, il avait une vision, une plus grande compréhension...
La prostituée lui dit, à lui, Enkidou :
« Tu as la Connaissance, maintenant, Enkidou;
Tu es devenu comme un dieu ! »

Les mots de ce texte mésopotamien sont presque semblables à ceux du conte biblique d'Adam et Ève. Comme l'avait prédit le Serpent, en mangeant du fruit de l'Arbre de Connaissance, ils étaient devenus — dans le domaine sexuel — "comme le Dieu : connaissant le bien et le mal."

Si cela voulait seulement dire que l'homme en était venu à reconnaître que la pratique d'actes sexuels avec les animaux n'était pas civilisée ou était mauvaise, pourquoi Adam et Ève furent-ils punis pour avoir renoncé à la sodomie ? L'Ancien Testament regorge d'admonitions contre la sodomie, mais il est inconcevable que l'apprentissage d'une vertu puisse déclencher l'ire divine.

La "connaissance" que l'homme acquit à l'encontre du désir d'un Dieu — ou d'un des dieux — devait être d'une nature plus profonde. Il s'agissait de quelque chose de bon pour l'homme, mais toutefois de quelque chose que ses créateurs ne souhaitaient pas qu'il eût.

Pour bien saisir le sens de cet événement, il faut lire très attentivement entre les lignes la malédiction dirigée contre Ève :

Genèse 3.16
Et à la femme Il dit :
« Je multiplierai grandement ta souffrance
par ta grossesse.
Dans la souffrance tu enfanteras,
cependant ton compagnon tu désireras »...
Genèse 3.20
Et l'Adam appela sa femme "Ève",
car elle était la mère de tout ce qui vit.

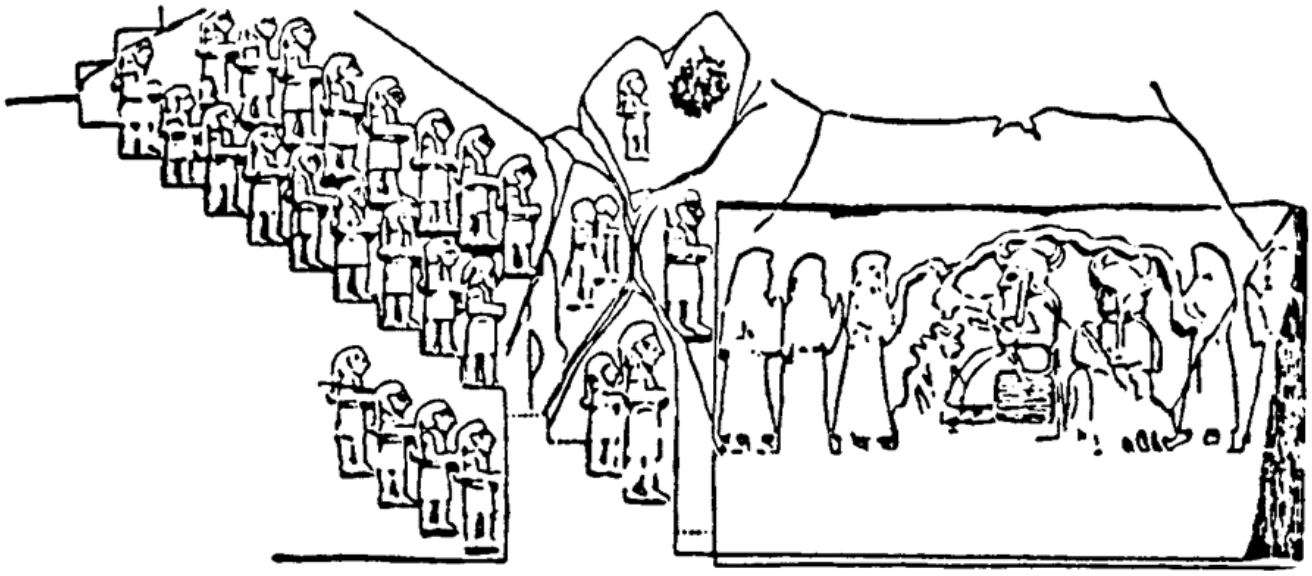
Voilà ce qui, vraiment, constitue l'événement marquant qui nous fut transmis par le récit biblique. Tant qu'il manquait à Adam et Ève la connaissance, ils vivaient sans descendance dans le Jardin de l'Éden. Ayant obtenu "la connaissance", Ève acquit le pouvoir (et la douleur) d'être enceinte et d'enfanter. C'est seulement après que le couple eut acquis cette "connaissance" qu'"Adam *connut* Ève, sa femme, et qu'elle conçut et donna naissance à Caïn".

D'un bout à l'autre de l'Ancien Testament, le terme "connaître" est employé pour parler des rapports sexuels, principalement entre un homme et son épouse dans le but d'avoir des enfants. Le récit d'Adam et d'Ève dans le Jardin d'Éden est un pas en avant crucial dans l'évolution de l'homme. *L'acquisition de la capacité à procréer*.

Il n'est aucunement surprenant que les premiers représentants d'*homo sapiens* fussent incapables de se reproduire. Quelle qu'ait été la méthode utilisée par les Néfilim pour injecter une certaine quantité de leur matière génétique dans la composition biologique des hominidés qu'ils sélectionnèrent à cet effet, l'être nouveau était un hybride, un croisement entre deux espèces différentes, quoique ayant des relations entre elles. Comme une mule (croisement d'une jument avec un âne), un mammifère hybride est stérile. Grâce à l'insémination artificielle et avec d'autres méthodes plus sophistiquées d'ingénierie biologique, il est possible de produire autant de mules que souhaitées sans recours à la jument et à l'âne; mais aucune mule ne peut procréer ni engendrer une autre mule.

Les Néfilim se contentèrent-ils, tout d'abord, de créer les "mules humaines" dont ils avaient besoin ?

Une scène représentée sur une sculpture de pierre trouvée dans les montagnes du sud de l'Élam est propre à éveiller notre curiosité. Elle dépeint une divinité assise tenant un flacon de "laboratoire" duquel s'écoulent des liquides — une représentation familière d'Enki. Une grande déesse est assise près de lui, une position qui indique qu'elle était plus une collaboratrice qu'une épouse. Il ne pouvait s'agir que de Ninti, la déesse mère ou Déesse de la Maternité. Tous deux sont entourés de déesses subalternes, qui font penser aux déesses des récits de la création. Face à ces créateurs de l'homme, se trouvent des rangées d'êtres humains dont le trait le plus frappant est qu'ils sont tous semblables, comme des produits d'un même moule.



Une scène représentée sur une sculpture de pierre trouvée dans les montagnes du sud de l'Élam est propre à éveiller notre curiosité. Elle dépeint une divinité assise tenant un flacon de "laboratoire" duquel s'écoulent des liquides — une représentation familière d'Enki. Une grande déesse est assise près de lui, une position qui indique qu'elle était plus une collaboratrice qu'une épouse. Il ne pouvait s'agir que de Ninti, la déesse mère ou Déesse de la

Maternité. Tous deux sont entourés de déesses subalternes, qui font penser aux déesses des récits de la création. Face à ces créateurs de l'homme, se trouvent des rangées d'êtres humains dont le trait le plus frappant est qu'ils sont tous semblables, comme des produits d'un même moule.

Notre attention se porte aussi à nouveau sur l'ancien conte sumérien traitant des mâles et des femelles imparfaits qu'Enki et la déesse mère firent naître au commencement; ils étaient dénués de sexualité, c'est-à-dire des êtres sexuellement incomplets. Ce texte évoque-t-il la première phase de l'existence d'un Homme hybride — un être ayant la ressemblance et l'image des dieux, mais incomplet sexuellement : manquant de "connaissance" ?

Une fois le "modèle parfait" — Adapa/Adam — mis au point par Enki, les techniques de "production-de-masse" utilisées sont décrites dans les textes sumériens : implantation des ovules traités génétiquement dans une "chaîne de production" de déesses de naissance, tout en sachant auparavant qu'une moitié produirait des mâles et l'autre des femelles. Non seulement cela indique la technique par laquelle l'homme hybride fut "manufacturé", mais cela implique aussi que l'homme ne pouvait pas procréer lui-même.

Il a été découvert récemment que l'incapacité de procréer chez les hybrides est due à une déficience dans les cellules reproductrices. Alors que toutes les cellules contiennent seulement un ensemble de chromosomes héréditaires, l'homme et les autres mammifères peuvent se reproduire car leurs cellules sexuelles — le sperme du mâle et l'ovule de la femelle — en contiennent chacune deux. Mais cette caractéristique unique fait défaut chez les hybrides. Dès à présent, des essais en science génétique sont entrepris afin de pourvoir les hybrides d'un double ensemble de chromosomes dans leurs cellules génétiques, ce qui les rendrait sexuellement "normaux".

Est-ce cette modification que le dieu, dont l'épithète était "Le Serpent", apporta à l'humanité ?

Le Serpent de la Bible n'était certes pas un vulgaire serpent : il pouvait tenir une conversation avec Ève, il connaissait la vérité au sujet de la "connaissance", et il était d'un rang très élevé pour se permettre, sans hésitation, de dévoiler le mensonge de la divinité. Nous nous souvenons que, dans toutes les traditions anciennes, la divinité principale lutta contre un adversaire Serpent — un conte dont les racines remontent, sans aucun doute, aux dieux de Sumer.

Le conte de la Bible révèle de nombreuses traces quant à son origine sumérienne, y compris la présence d'autres divinités : "l'Adam est devenu l'un d'entre *nous*." La possibilité que les rivaux de la Bible — la divinité et le Serpent — représentent Enlil et Enki nous semble entièrement plausible.

Leur antagonisme, comme nous l'avons découvert, découlait à l'origine du transfert du commandement de la Terre à Enlil, et cela bien qu'Enki en eut été le vrai pionnier. Pendant qu'Enlil se trouvait confortablement installé au Centre de Contrôle de Mission à Nippour, Enki fut envoyé au Monde d'En-Bas pour organiser les opérations minières. La mutinerie des Anounnaki fut dirigée contre Enlil et son fils Ninourta; le dieu qui prit la défense des mutins fut Enki. C'est Enki qui suggéra et entreprit la création des Travailleurs Primitifs; et ce n'est que par la force qu'Enlil put obtenir quelques-unes de ces merveilleuses créatures. Au fur et à mesure que les textes sumériens rapportent le cours des événements humains, en règle générale Enki fait figure de protagoniste de l'humanité, et Enlil de maître disciplinaire ou

d'antagoniste pur et simple. Le rôle d'une divinité souhaitant priver sexuellement les nouveaux humains, et celui d'une autre divinité désireuse et capable de transmettre le fruit de la "connaissance" à l'humanité, conviennent parfaitement respectivement à Enlil et Enki.

Une fois de plus, les jeux de mots sumériens et bibliques nous viennent en aide. Le terme de la Bible pour "Serpent" est *nahash*, qui signifie bien "serpent". Mais le mot provient de la racine NHSH, qui veut dire "déchiffrer, découvrir"; par conséquent *nahash* pourrait vouloir dire "celui qui peut déchiffrer, celui qui découvre les choses", une épithète qui convient à Enki, le principal savant, le Dieu de la Connaissance des Néfilim.

En établissant des parallèles entre le conte mésopotamien d'Adapa (celui qui obtint la "connaissance", mais ne réussit pas à obtenir la vie éternelle) et la destinée d'Adam, S. Langdon (*Semitic Mythology*) reproduisit une illustration, mise au jour en Mésopotamie, qui évoque le conte de la Bible : un serpent enlaçant un arbre et désignant son fruit. Les symboles célestes sont significatifs : bien au-dessus, se trouve la Planète du Croisement, représentant Anou; près du serpent, se trouve le croissant de la Lune, qui signifie Enki.

En établissant des parallèles entre le conte mésopotamien d'Adapa (celui qui obtint la "connaissance", mais ne réussit pas à obtenir la vie éternelle) et la destinée d'Adam, S. Langdon (*Semitic Mythology*) reproduisit une illustration, mise au jour en Mésopotamie, qui évoque le conte de la Bible : un serpent enlaçant un arbre et désignant son fruit. Les symboles célestes sont significatifs : bien au-dessus, se trouve la Planète du Croisement, représentant Anou; près du serpent, se trouve le croissant de la Lune, qui signifie Enki.

Ce qui conforte le plus nos découvertes est le fait que, dans les textes mésopotamiens, le dieu qui accorda éventuellement la "connaissance" à Adapa n'était autre qu'Enki :

Il perfectionna pour lui une grande compréhension...
La Sagessse [il la lui avait donnée]...
A lui, il avait donné la Connaissance;
La Vie Eternelle, il ne lui avait pas donnée.

Un conte illustré, gravé sur un sceau cylindrique trouvé à Mari, pourrait très bien représenter une ancienne illustration de la version mésopotamienne du conte de la Genèse. L'illustration montre un grand dieu assis sur un haut monticule dominant des vagues d'eau. Une description évidente d'Enki. Des serpents crachant de l'eau dépassent de chaque côté de son "trône".

La figure centrale est flanquée de deux dieux ressemblants à des arbres. Celui de droite, dont les branches se terminent en forme de pénis, porte un bol qui, semble-t-il, contiendrait le Fruit de Vie. Celui de gauche, dont les branches se terminent en forme de vagin, offre des branches portant des fruits représentant l'Arbre de la "Connaissance" — le don divin de procréation.

Debout, à côté, se trouve un autre Grand Dieu; nous suggérons qu'il s'agit d'Enlil. Sa colère contre Enki est évidente.

Un conte illustré, gravé sur un sceau cylindrique trouvé à Mari, pourrait très bien représenter une ancienne illustration de la version mésopotamienne du conte de la Genèse. L'illustration montre un grand dieu assis sur un haut monticule dominant des vagues d'eau. Une description évidente d'Enki. Des serpents crachant de l'eau dépassent de chaque côté de son "trône".
La figure centrale est flanquée de deux dieux ressemblants à des arbres. Celui de droite, dont les branches se terminent en forme de pénis, porte un bol qui, semble-t-il, contiendrait le Fruit de Vie. Celui de gauche, dont les branches se terminent en forme de vagin, offre des branches portant des fruits représentant l'Arbre de la "Connaissance" — le don divin de procréation.
Debout, à côté, se trouve un autre Grand Dieu; nous suggérons qu'il s'agit d'Enlil. Sa colère contre Enki est évidente.

Nous ne saurons jamais la cause du "conflit dans le Jardin d'Éden". Mais quels que fussent les motifs d'Enki, il réussit à perfectionner le Travailleur Primitif et à créer l'*homo sapiens*, qui pouvait engendrer sa propre progéniture.

Après que l'homme eut acquis la "Connaissance", l'Ancien Testament cesse de le désigner par l'expression "l'Adam", et il adopte pour sujet *Adam*, une personne spécifique, le premier patriarche de la lignée du peuple auquel s'intéresse la Bible. Cependant, cette prise de conscience de l'homme marqua aussitôt le début du schisme entre Dieu et l'homme.

L'homme n'étant plus un serf muet des dieux, mais une personne se prenant en charge, le Livre de la Genèse attribue cette séparation, non pas à une décision de l'homme lui-même, mais à la mise en vigueur d'une punition décidée par la Divinité : pour éviter que la créature terrestre acquière également la capacité d'échapper à la mort, il devait être chassé du Jardin de l'Éden. Selon ces sources, l'existence indépendante de l'homme ne commença pas en Mésopotamie du Sud, là où les Néfilim avaient établi leurs villes et leurs vergers, mais à l'est, dans la chaîne de montagne de Zagros : "Et Il chassa l'Adam et le fit résider à l'est du Jardin de l'Éden."

Une fois de plus, l'information de la Bible est conforme aux résultats scientifiques : la culture humaine commença dans la région montagneuse au bord de la plaine mésopotamienne. Quel dommage que le récit de la Bible, qui concerne la première vie civilisée de l'homme sur Terre, soit si bref.

Chassé de la demeure des dieux, condamné à la vie d'un mortel, mais capable, lui aussi de procréer, l'homme se mit à procréer. Le premier Adam, dont les générations concernent l'Ancien Testament, "connut" sa femme Ève et elle lui donna un fils Caïn, qui laboura la terre. Ensuite Ève donna naissance à Abel, qui était un berger. Tout en laissant supposer que l'homosexualité pouvait être mise en cause, la Bible raconte comment "Caïn se retourna contre son frère Abel et le tua".

Craignant pour sa vie, la Divinité offrit à Caïn un signe protecteur et lui ordonna d'aller plus vers l'est. Vivant comme un nomade, il finit par s'installer dans "la Terre des Migrations, bien à l'est de l'Éden". Là, il eut un fils qu'il nomma Énoch ("inauguration") "et il construisit une ville à laquelle il donna le nom de son fils". Énoch, à son tour, eut des enfants, des petits-enfants et des arrière-petits-enfants. Lamech naquit au cours de la sixième génération après Caïn; la Bible attribue à ses trois fils le statut de fondateurs de la civilisation : Jabal "fut le père de ceux qui vivent dans des tentes et ont du bétail"; Jubal "fut le père de tous ceux qui tiennent la lyre et la harpe"; Tubal-Caïn fut le premier forgeron.

Mais Lamech, tel son ancêtre Caïn, fut mêlé à un meurtre — cette fois-ci d'un homme et d'un enfant. On peut aisément supposer que les victimes n'étaient pas de simples étrangers, car le livre de la Genèse insiste sur cet incident et le considère comme un point crucial dans la lignée d'Adam. La Bible raconte que Lamech fit venir ses deux femmes, mères de trois fils, et leur confessa le double meurtre, déclarant : "Si Caïn pouvait être par sept fois vengé, Lamech le sera soixante-dix et sept fois." On doit supposer que ce commentaire peu clair concerne la succession; nous le comprenons comme l'aveu de Lamech à ses deux femmes que l'espoir de la malédiction de Caïn aurait été racheté au bout de la septième génération (la génération de leurs fils), mais en vain. A présent, une nouvelle malédiction d'une bien plus grande durée s'imposait sur la maison de Lamech.

https://www.facebook.com/pages/Livreuniverselpourtous/148725225302229

Confirmant que l'événement en question concernait la ligne de succession, les vers suivants nous font part de l'établissement immédiat d'une lignée nouvelle et pure :

(Genesis 4,25)
Et Adam connut sa femme à nouveau
et elle lui donna un fils
et l'appela Seth ["fondation"]
car la Divinité a créé pour moi
une autre graine à la place d'Abel, qui avait été tué par Caïn.

A partir de là, l'Ancien Testament cesse de s'intéresser à la lignée souillée de Caïn et de Lamech. Sa poursuite des événements humains est dorénavant un récit ancré dans la lignée d'Adam par son fils Seth, puis le premier-né de Seth, Énosh, dont le nom a pris en hébreu la connotation générique d'"être humain". "C'est dès lors", précise la Genèse, "que l'on commença à invoquer le nom de la Divinité".

Cette énigmatique déclaration a déconcerté les savants et les théologiens de la Bible à travers les temps. Elle est suivie par un chapitre dressant la généalogie d'Adam, par Seth et Énosh pendant dix générations qui conduisent à Noé, le héros du déluge.

Les textes sumériens, qui décrivent les premiers temps où les dieux vivaient seuls à Sumer, détaillent avec la même précision la vie des humains à Sumer, à une époque plus récente, mais avant le déluge. L'histoire originelle et sumérienne du déluge a son "Noé", un "homme de Shourouppak", la septième ville qui fut établie par les Néfilim lorsqu'ils atterrirent sur Terre.

A un moment donné, il fut donc permis, aux êtres humains — bannis d'Éden — de revenir en Mésopotamie vivre auprès des dieux, de les servir et de les vénérer. Lorsque nous interprétons cette déclaration de la Bible, cela se déroula aux temps d'Énosh. C'est alors que les dieux permirent aux hommes de revenir en Mésopotamie, pour servir les dieux "et pour invoquer le nom de la divinité".

Impatient de passer à l'événement épique suivant de la saga humaine, le déluge, le livre de la Genèse donne très peu d'informations, mis à part les noms des patriarches qui suivirent Énosh. Mais la signification du nom de chaque patriarche peut bien faire allusion aux événements qui se déroulèrent durant sa vie.

Caïnan ("petit Caïn") était le fils d'Énosh, par lequel la lignée pure fut assurée. Certains savants interprétèrent le nom comme signifiant "métallurgiste". Le fils de Caïnan était Mahalal-El ("glorificateur de dieu"). Il était suivi de Jared ("celui qui descendit"), dont le fils Énoch (le "consacré"), à l'âge de 365 ans, fut transporté au Ciel par la Divinité ! Mais trois cents ans plus tôt, à l'âge de soixante-cinq ans, Énoch eut un fils nommé Methuselah; de nombreux savants, en accord avec Lettia D. Jeffreys (*Ancient Hebrew Names : Their Significance and Historical Value*) traduisent Methuselah par "homme du missile".

Le fils de Methuselah fut nommé Lamech, ce qui signifie "celui qui fut fait humble". Et Lamech engendra Noah ("répit") en déclarant : "Que celui-ci nous réconforte de notre travail et de la souffrance de nos mains qu'impose la terre que la divinité a maudite."

Il semble que, lorsque Noé naquit, l'humanité souffrait de grandes privations. Le dur travail et le labeur ne conduisaient nulle part car la Terre, qui devait les nourrir, était maudite. Tout était en place pour le déluge — l'événement monumental qui devait détruire de la face de la Terre, non seulement la race humaine, mais aussi toute forme de vie sur les terres et dans les cieux.

Et la Divinité vit que la méchanceté de l'Homme
était grande sur la terre,
et que tous les désirs pensés dans son coeur
étaient tournés vers le mal, chaque jour.
Et la Divinité se repentit d'avoir créé l'Homme
sur la terre, et Son coeur s'affligea.
Et la Divinité dit :
« Je vais détruire le Terrien que j'ai créé
de la surface de la terre ».

Voici de bien vagues accusations pour justifier les mesures draconiennes visant à "éliminer toute chair". Mais elles manquent de spécificité, et savants tout aussi bien que théologiens ne trouvent aucune réponse satisfaisante aux péchés ou "violations" qui auraient pu contrarier à ce point la Divinité.

Les maintes utilisations du terme *chair*, autant dans les vers incriminants que dans les proclamations du jugement, suggèrent, bien évidemment, que la corruption et les violations avaient à voir avec la chair. La divinité était affligée par le mauvais "désir des pensées de l'homme". L'homme, semblerait-il, après avoir découvert la sexualité était devenu un maniaque sexuel.

Qui peut accepter le fait que la divinité ait pu décider d'annihiler l'humanité de la face de la Terre simplement parce que les hommes firent trop l'amour à leurs femmes ? Les textes mésopotamiens parlent ouvertement et avec éloquence de la sexualité et des rapports sexuels des dieux. Il existe des textes décrivant le tendre amour des dieux et de leurs conjointes; l'amour illicite entre une vierge et son amant, et même l'amour violent (lorsque Enlil viola Ninlil). Il y a une abondance de textes décrivant les préambules amoureux et la copulation chez les dieux, que ce soit avec leurs conjointes officielles ou leurs concubines non officielles, avec leurs sœurs et leurs filles et même leurs petites-filles (le passe-temps préféré d'Enki était de faire l'amour à ses petites-filles). De tels dieux pouvaient difficilement se retourner contre l'humanité qui s'était conduite de la même manière qu'eux.

Nous pensons que la divinité n'était pas seulement motivée par son souci du comportement moral des humains. La cause de la soudaine montée de son écoeurement fut l'attitude grandissante de profanation des dieux eux-mêmes. Vue sous cet angle, la signification des premiers vers déconcertants du chapitre 6 de la Genèse s'éclaircit :

(Genesis 6,1-2)
Et il vint à passer, Lorsque les Terriens commencèrent à augmenter en nombre
sur la face de la Terre,
et ils donnèrent naissance à leurs filles,
que les fils des divinités
virent les filles des Terriens
et elles étaient compatibles,

et ils prirent pour eux-mêmes
des femmes qu'ils choisirent.

Tel que ces vers le présentent explicitement, c'est lorsque les fils des dieux commencèrent à s'intéresser sexuellement à la progéniture des Terriens que la Divinité s'écria « C'en est assez !»

(Genesis 6,3)
Et la Divinité dit :
« Mon esprit ne protégera pas l'Homme éternellement;
s'étant égaré, il n'est que chair... ».

Pendant des millénaires, cette déclaration est restée tout aussi énigmatique. Présentée à la lumière de nos conclusions à propos de la manipulation génétique déployée lors de la création de l'homme, les vers apportent un message à nos scientifiques. "L'esprit" des dieux — leur perfectionnement génétique de l'humanité — commençait à se détériorer. L'humanité s'était "égarée", revenant ainsi à un être qui n'était fait "que de chair" — plus proche de ses origines animales et simiesques.

Nous pouvons dorénavant comprendre l'importance qu'attacha l'Ancien Testament dans sa distinction entre Noé, "un homme juste... pur dans ses généalogies", et "toute la terre qui était corrompue". En se mariant avec les hommes et les femmes d'une descendance génétique de moins en moins pure, les dieux se soumettaient eux-mêmes à cette détérioration. En soulignant que Noé, seul, continuait à être génétiquement pur, le conte de la Bible explicite la contradiction de la divinité : venant de décider d'exterminer toute vie de la surface de la Terre, il entreprit de sauver Noé et ses descendants ainsi que "chaque animal sain", et d'autres bêtes et oiseaux "afin de conserver la graine en Vie sur la surface de toute la Terre".

Cherchant à déjouer son propre but initial, la divinité prévint Noé de la catastrophe à venir et l'aida à construire l'arche qui porterait sur l'eau les hommes et les créatures qui devaient être sauvés. Noé ne reçut qu'un délai de sept jours. Il réussit néanmoins à construire l'arche et à la rendre étanche, à rassembler toutes les créatures, à les placer avec sa famille à bord, à charger les provisions, le tout en temps voulu. "Et il advint qu'après les sept jours, les eaux du déluge s'abattirent sur la terre". Ce qui advint est décrit au mieux dans la Bible :

(Genesis 7,11)
Ce jour-là,
toutes les fontaines de la grande profondeur éclatèrent,
et les vannes des cieux furent ouvertes...
(Genesis 7,17-21)
Et le Déluge fut quarante jours sur la Terre,
et les eaux augmentèrent, et portèrent l'arche,
et elle fut soulevée au-dessus de la terre.
Et les eaux gagnèrent en puissance
et gonflèrent énormément sur la terre,
et l'arche flottait sur les eaux.
Et les eaux devinrent d'une puissance extrême sur la terre
et toutes les hautes montagnes furent recouvertes,
celles qui sont sous tous les cieux :
l'eau régna à 15 coudées au-dessus d'elles,

et les montagnes furent recouvertes.
Et toute chair périt...
(Genesis 7,23)
L'homme comme le bétail, les choses rampantes
et les oiseaux des cieux
furent rayés de la face de la Terre;
Et seuls restèrent Noé,
et ceux qui étaient avec lui dans l'arche.

Les eaux régnèrent sur la Terre durant 150 jours, quand la divinité...

(Genesis 8,1-4)
...fit souffler un vent sur la Terre,
et les eaux furent calmées.
Et les fontaines des profondeurs furent closes,
tout comme les vannes des cieux;
et la pluie des cieux fut stoppée.
Et les eaux commencèrent à se retirer de la Terre,
allant et venant.
Et après cent cinquante jours,
les eaux baissèrent;
et l'arche reposa sur les Monts d'Ararat.

Selon la version de la Bible, cette épreuve subie par l'humanité commenca "dans la six centième année de la vie de Noé, au deuxième mois, au dix-septième jour du mois". L'arche reposa sur les monts d'Ararat "dans le septième mois, le dix-septième jour du mois". La montée des eaux et leur "retour" progressif — assez pour baisser et permettre à l'arche de s'immobiliser sur les pics d'Ararat — durèrent ainsi cinq mois. Puis, "les eaux continuèrent à diminuer, jusqu'à ce que les sommets des montagnes" — et pas uniquement les majestueux Ararats — "fussent visibles au onzième jour du dixième mois", presque trois mois plus tard.

Noé attendit encore quarante jours. Alors, il envoya un corbeau et une colombe "pour voir si les eaux avaient baissé et disparu de la surface du sol". Au troisième essai, la colombe revint, tenant en son bec une feuille d'olivier, cela indiquant que les eaux avaient suffisamment reculé pour être plus basses que la cime des arbres. Peu de temps après, Noé envoya à nouveau la colombe, "mais jamais elle ne revint". Le déluge était fini.

(Genesis 8,13)
... Et Noé enleva le toit de l'Arche
et regarda, et contempla :
la surface du sol était sèche.

(Genesis 8,14)
"Au deuxième mois, le vingt-septième jour du mois, la terre sécha." C'était la six cent et unième année de Noé. L'épreuve avait duré un an et dix jours.

Alors Noé — et tout ce qui était avec lui dans l'arche — sortit. Et il construisit un autel pour offrir sur le bûcher des sacrifices à la divinité.

(Genesis 8,21)
Et la Divinité huma l'odeur appétissante
et se dit en son for intérieur :
« Je ne maudirai plus jamais la terre sèche
à cause du Terrien;
car le désir de son cœur est le mal dès sa jeunesse... »

"L'heureux dénouement" est tout aussi empli de contradictions que l'est l'histoire du déluge. Elle commença par une longue condamnation de l'homme pour diverses abominations, dont la violation de la pureté des jeunes dieux. On en vient à la décision terrible de faire périr toute chair et cela semble entièrement justifié. Puis la même divinité se précipite pour, en à peine sept jours, s'assurer que la graine de l'humanité et des autres créatures ne périsse pas. Le choc passé, la divinité est alléchée par l'odeur de viande rôtie et, oubliant sa résolution première de mettre fin à l'existence de l'humanité, ferme les yeux sur toute cette histoire, avec pour excuse que les mauvais désirs de l'homme sont immanents à sa seule jeunesse.

Cependant, ces doutes quant à la véracité de l'histoire s'estompent pour qui comprend que le compte rendu biblique est une version éditée du récit original sumérien. Comme dans les autres cas, la Bible monothéiste a ramené à un unique Dieu les rôles joués par plusieurs dieux qui n'étaient pas toujours d'accord les uns avec les autres.

Jusqu'aux découvertes archéologiques de la civilisation mésopotamienne et au décryptage des littératures akkadienne et sumérienne, l'histoire biblique du déluge était unique, appuyée seulement par quelques mythologies primitives éparpillées dans le monde. La découverte de "l'Épopée de Gilgamesh" akkadienne mit l'histoire du déluge de la Genèse en ancienne et vénérable compagnie, rehaussée, par ailleurs, par la découverte plus tardive de vieux textes ou fragments de l'original sumérien.

Le héros du récit mésopotamien du déluge était Ziusudra en sumérien (Utnapishtim en akkadien), qui fut emmené dans la demeure céleste des Dieux après le déluge pour y vivre à jamais heureux. Quand, dans sa recherche de l'immortalité, Gilgamesh finit par atteindre le lieu, il demanda conseil auprès de Utnapishtim eu égard à la vie et la mort. Utnapishtim dévoila à Gilgamesh — et par lui à toute l'humanité post-diluvienne — le secret de sa survie, "une affaire cachée, un secret des dieux" — la "vraie histoire" (pourrait-on dire) du déluge.

Le secret révélé à Gilgamesh était que, avant l'élimination causée par le Déluge, les Dieux se réunirent et votèrent la destruction de l'humanité. Le vote et la décision furent tenus secrets. Mais Enki s'en fut trouver Utnapishtim, le souverain de Shourouppak, pour le prévenir de la calamité qui se préparait. En adoptant des méthodes d'agent secret, Enki parla à Utnapishtim caché derrière un paravent de roseau. En premier lieu, ses révélations restaient sibyllines. Puis son conseil et sa mise en garde furent sans ambiguïtés :

Homme de Shourouppak, fils de Ubar-Tutu :
Détruis ta maison, construis un bateau !
Abandonne tes biens, cherche ta vie !
Renonce à tes affaires, maintiens ton âme en vie !
À bord du bateau, emmène la graine de toutes les choses vivantes;
Ce bateau tu construiras -
ses dimensions seront sur mesure.

Les similitudes avec l'histoire biblique sont évidentes : Un déluge se prépare; un seul homme est prévenu; il doit prendre avec lui et sauver Ia graine de toutes les choses vivantes". Toutefois, la version babylonienne est plus plausible. La décision de détruire et la volonté de sauver ne sont pas les actes contradictoires d'une même divinité, mais ceux de plusieurs. De plus, la décision de prévenir et de sauver la graine de l'homme est un acte de défi d'un dieu (Enki), agissant en secret et à l'encontre de la décision commune des autres grands dieux.

Pourquoi Enki prit-il le risque de défier les autres dieux ? Avait-il l'unique souci de préserver sa "merveilleuse oeuvre d'art", ou a-t-il agi dans une ambiance de rivalité ou d'hostilité grandissante entre lui et son frère aîné, Enlil ?

La réalité de l'existence d'un tel conflit entre les deux frères est mise en relief dans l'histoire du déluge.

Utnapishtim posa à Enki la question qui s'imposait : Comment pouvait-il, lui, Utnapishtim, expliquer aux autres citoyens de Shourouppak la construction d'un vaisseau de forme singulière et l'abandon de toute possession ? Enki le conseilla :

Ainsi tu leur parleras :
« J'ai appris qu'Enlil m'est hostile,
de sorte que je ne peux plus demeurer dans votre ville,
ni poser pied sur le territoire d'Enlil.
Par conséquent, je descendrai vers l'Apsu,
pour demeurer avec mon Seigneur Ea ».

L'explication devait être présentée ainsi : disciple d'Enki, Utnapishtim ne pouvait plus demeurer en Mésopotamie, et il construisait un bateau avec lequel il avait l'intention de voguer vers le Monde d'En-Bas (d'après nos recherches, l'Afrique du Sud) pour y demeurer avec son seigneur Ea/Enki. Les vers qui suivent suggèrent que la région souffrait d'une période de sécheresse ou d'une famine; Utnapishtim (sur les conseils d'Enki) devait affirmer aux résidents de la ville que, si Enlil le voyait partir, "la terre aurait [à nouveau] son plein d'abondantes récoltes". Pour les autres résidents de la ville, cette excuse sembla valable.

Ainsi trompés, les gens de la ville ne questionnèrent plus la construction de l'arche, mais, en fait, aidèrent à la construire. Utnapishtim les poussa à travailler plus vite en abattant et en leur servant des bœufs et des moutons "tous les jours" et en abondance du "vin rouge, de huile, et du vin blanc". Même les enfants furent pressés de transporter le bitume servant à l'étanchéité.

"Au septième jour, le bateau fut achevé ! Le lancement fut très difficile, il fallut qu'ils changent la position des planchers en haut et en bas, jusqu'à ce que deux tiers de la structure se trouvent dans l'eau" de l'Euphrate. Ensuite Utnapishtim embarqua toute sa famille et ses proches, emmenant avec lui "les quelques créatures vivantes que je possédais", aussi bien "les animaux des champs, les bêtes sauvages des champs". Les parallèles avec la version de la Bible sont indiscutables, même jusqu'aux sept jours de construction. Cependant, Utnapishtim, allant plus loin que Noé, embarqua secrètement toute l'équipe d'artisans qui l'avait aidé à construire le navire.

Lui-même devait monter à bord à un certain signal, dont Enki lui avait indiqué la nature : une "heure spécifique" qui devait être déterminée par Shamash, la divinité responsable des fusées de feu. Voici l'ordre d'Enki :

« Lorsque Shamash qui ordonne un tremblement au crépuscule
fera pleuvoir un bouquet d'éruptions -
embarque-toi sur le bateau, scelles-en l'entrée ! »

C'est à nous de deviner le rapport qui existe entre le lancement d'une fusée par Shamash et le moment venu où Utnapishtim devait s'embarquer sur son arche et en sceller hermétiquement l'intérieur. Mais le moment arriva et la fusée provoqua un "tremblement au crépuscule". Il y eut une pluie d'éruptions. Et Utnapishtim "scella le bateau tout entier"; "il remit le commandement de la structure et de son contenu" à "Puzur-Amurri, le Batelier".

La tempête arriva avec "les premières lueurs de l'aurore". Il y eut un tonnerre terrifiant. Un nuage noir s'éleva à l'horizon. La tempête déchira les piliers des édifices et des quais; puis les digues lâchèrent. L'obscurité s'établit, "changeant en noirceur tout ce qui avait été lumière"; et la "vaste terre se brisa comme un vulgaire pot".

La "tempête du sud" souffla pendant six jours et six nuits.

Gagnant de la vitesse en soufflant,
submergeant les montagnes,
s'abattant sur le peuple comme une bataille...
Quand le septième jour arriva,
la tempête-du-sud porteuse de l'inondation
se calma dans la bataille
qu'elle avait combattue comme une armée.
La mer lentement s'apaisa,
la tempête s'immobilisa,
l'inondation cessa.
Je regardais le temps.
L'immobilité s'était installée.
Et toute l'Humanité était redevenue argile.

La volonté d'Enlil et de l'Assemblée des Dieux était accomplie.

Mais, à leur insu, le plan d'Enki avait, lui aussi, réussi. Flottant dans les eaux tumultueuses, il y avait un vaisseau contenant des hommes, des femmes, des enfants et d'autres créatures vivantes.

La tempête passée, Utnapishtim "ouvrit la trappe; la lumière éclaira mon visage". Il regarda autour de lui; "le paysage était aussi plan qu'une toiture plate". Après s'être incliné au plus bas, il s'assit et se mit à pleurer, "les larmes coulèrent sur mon visage". Il chercha des yeux des côtes dans l'étendue de la mer; il n'en vit aucune. Puis :

Une région de montagnes émergea;
Le vaisseau s'immobilisa au Mont du Salut;
Le Mont Nisir ["le salut"] enserra rapidement,
le bateau ne permettant aucun mouvement.

Pendant six jours, Utnapishtim contempla l'arche immobile, échouée dans les pics du Mont du Salut — les sommets bibliques de l'Ararat. Tout comme Noé, il envoya une colombe chercher un endroit où se poser, mais elle revint. Une hirondelle s'envola et revint. Puis un corbeau fut

mis en liberté; il ne revint pas, il avait trouvé un lieu où nicher. Alors Utnapishtim lâcha tous les oiseaux et les animaux qui se trouvaient avec lui, et, enfin, il sortit lui-même. Il construisit un autel "et offrit un sacrifice" — tout comme le fit Noé.

Mais, une fois encore, la différence entre un Dieu unique et une pluralité de dieux est manifeste. Lorsque Noé offrit un sacrifice, "Yahvé sentit l'odeur appétissante", mais, lorsque Utnapishtim fit de même, "les dieux sentirent l'odeur, les dieux sentirent la douce odeur. Les dieux se regroupèrent comme des mouches autour du sacrificateur".

Dans la version de la Genèse, ce fut Yahvé qui jura de ne plus jamais détruire l'humanité. Dans la version babylonienne, c'est la grande déesse qui jura : « ... je n'oublierai pas... Je me souviendrai de ces jours, ne les oublierai jamais ».

Là, cependant n'était pas le problème immédiat. Car, lorsque Enlil arriva sur place, loin de lui était l'idée de manger. Il venait, fou furieux, de découvrir que quelques hommes avaient survécu. « Un esprit vivant aurait-il échappé ? Aucun homme ne devait survivre à la destruction ! »

Ninourta, son fils et son descendant, dirigea immédiatement vers Enki un doigt accusateur. « Qui d'autre qu'Ea est capable d'ourdir de tels projets ? Seul Ea connaît tout ». Loin de nier les accusations, Enki se lança dans une des plaidoiries de défense les plus éloquentes du monde. Après avoir fait l'éloge d'Enlil, de sa sagesse, et en insinuant qu'il était impossible qu'Enlil fût "déraisonnable" — il était donc, nécessairement, réaliste — Enki mêla confession et dénégation. « Ce n'est pas moi qui ai dévoilé le secret des dieux »; J'ai tout simplement laissé un homme, « excessivement sage », percevoir par sa propre sagesse le secret des dieux. Et comme, en vérité, continua-t-il, ce Terrien est si sage, Enki suggéra à Enlil, de ne pas ignorer ses capacités. « Maintenant, en ce qui le concerne, réunissons le conseil ! »

"L'Épopée de Gilgamesh" rapporte que tout cela était le "secret des dieux" qu'Utnapishtim raconta à Gilgamesh. Puis il relata à Gilgamesh l'événement final. Ayant été influencé par l'argument d'Enki,

Enlil monta à bord du bateau.
Me tenant par la main, il me fit monter.
Il fit monter ma femme,
la fit s'agenouiller à mes côtés.
Se tenant debout entre nous,
il toucha nos fronts pour nous bénir :
« Jusqu'ici Utnapishtim et sa femme ne furent que des humains;
désormais Utnapishtim et sa femme
seront avec nous comme des dieux.
Utnapishtim résidera au Lointain,
à l'Embouchure des Eaux ! »

Et Utnapishtim conclut ainsi son histoire. Après avoir été conduit en résidence dans le Lointain, Anou et Enlil...

...Lui donnèrent la vie, comme à un dieu,
L'élevèrent à la vie éternelle, comme un dieu.

Mais qu'advint-il de l'humanité en général ? Le conte de la Bible se termine en affirmant que la divinité bénit alors l'humanité et l'autorisa "à être fructueuse et à se multiplier". La version mésopotamienne de l'histoire du déluge se termine également par des vers sur la procréation de l'humanité. Les textes partiellement mutilés parlent de la création de "catégories" humaines :

... Qu'il y ait une troisième catégorie parmi les Humains :
Que, parmi, les Humains il y ait
Des femmes qui enfantent, et d'autres qui n'enfantent pas.

Apparemment il y eut de nouvelles directives pour fixer les rapports sexuels :

Des réglementations pour la race humaine :
Que le mâle... à la jeune pucelle...
Que la jeune pucelle...
Le jeune homme à la jeune pucelle...
Quand le lit est fait,
que la femme et le mari se couchent ensemble.

Le plan d'Enlil fut déjoué. L'humanité fut sauvée et reçut la permission de procréer. Les dieux livrèrent la Terre aux hommes.

---

14 - Quand les dieux s'enfuirent de la Terre

Que pouvait bien être ce déluge dont les eaux déchaînées balayèrent la Terre ?

Certains y voient les inondations annuelles de la plaine de l'Euphrate et du Tigre. Ils avancent l'idée d'une inondation semblable, mais particulièrement forte. Les champs et les villes, les hommes et les animaux, tous furent emportés par les eaux en crue; et les peuples primitifs, voyant en cet événement un châtiment des dieux, se mirent à répandre la légende du déluge.

Dans l'un de ses livres, Sir Leonard Wooley raconte comment, en 1929, alors que les travaux dans le cimetière royal d'Our s'achevaient, les ouvriers creusèrent, dans un monticule proche, un petit puits à travers des masses de débris de poterie et de brique. A un mètre sous terre, ils trouvèrent une couche de boue tassée — ce qui, habituellement, signale le niveau où une civilisation commença à s'établir. Mais se peut-il qu'un millénaire de vie urbaine n'ait laissé qu'un mètre de stratification archéologique ? Sir Leonard commanda aux ouvriers de continuer à creuser. Ils creusèrent encore un mètre de plus, puis deux mètres. Mais ils ne déblayaient que de la "terre vierge" — de la boue ne contenant aucune trace de vie humaine. Néanmoins, après quatre mètres de couches de vase séchée, les ouvriers atteignirent une strate contenant des morceaux de poterie verte et des instruments en silex. Une civilisation antérieure avait été ensevelie sous quatre mètres de boue !

Sir Leonard sauta dans la fosse et se mit à fouiller autour de lui. Il appela un de ses assistants et sollicita son opinion. Aucun d'eux ne parvint à échafauder une théorie plausible. C'est alors que l'épouse de Sir Leonard fit remarquer, avec un rien de désinvolture : « Mais, pardi, c'est le déluge ! »

D'autres équipes archéologiques en Mésopotamie émirent toutefois leurs doutes quant à cette merveilleuse intuition. La couche de boue ne contenant aucune trace de vie signalait bel et bien qu'il y avait eu une inondation; mais, si les dépôts d'Our et d'Al-Ubaid indiquaient l'hypothèse d'un déluge survenu entre 3.500 et 4.000 av. J.-C., un dépôt semblable découvert à Kish fut estimé avoir été créé aux alentours de 2.800 av. J.-C. On estima à la même date (2.800 av. J.-C.) la couche de boue trouvée à Érech et à Shourouppak, la ville du Noé sumérien. A Ninive, les archéologues trouvèrent, à une profondeur de quelque deux mètres, non moins de treize couches composées alternativement de boue et de sable fluvial datant de 4.000 à 3.000 av. J.-C.

Par conséquent, les savants pensent que ce que Woolley avait découvert constituait les traces d'inondations locales diverses — qui se produisaient fréquemment en Mésopotamie où les deux fleuves et leurs fréquents changements de lits provoquent de telles catastrophes. Toutes ces diverses couches de boue, en conclurent les savants, n'avaient rien à voir avec la calamité hors pair, l'événement préhistorique majeur que dut être le déluge.

L'Ancien Testament est un chef-d'œuvre de concision de de précision littéraires. Les mots sont toujours choisis avec soin afin d'exprimer le sens le plus exact, les vers sont tous fort à propos, ils suivent un ordre voulu et ne sont jamais plus longs qu'il n'est absolument nécessaire. Il est à noter que l'histoire complète de la création jusqu'à l'expulsion d'Adam et d'Ève du Jardin de l'Éden tient en quatre-vingts vers. Le compte rendu complet d'Adam et de sa descendance, même rapporté séparément pour Caïn et sa lignée, puis Seth, Énosh et leur lignée, ne fait pas plus de cinquante-huit vers. Par contre, l'histoire du déluge fut traitée en

plus de quatre-vingt-sept vers. Il s'agissait bien là, en termes journalistiques, d'une "histoire de toute première importance". Ce n'était pas seulement un simple événement local, mais une catastrophe qui concernait la Terre entière, toute l'humanité. Les textes mésopotamiens indiquent clairement que les "quatre coins de la Terre" furent affectés.

Ce fut, à tout prendre, un moment décisif dans la préhistoire de la Mésopotamie. Il y eut les événements, les villes, les peuples *avant* le déluge, et les événements, les villes, les peuples, *après* le déluge. Il y eut les grandes actions des dieux et la royauté qu'ils firent descendre du Ciel *avant* le déluge, et le cours des événements divins et humains lorsque la royauté fut redescendue sur Terre *après* le déluge. Il fut le grand diviseur du temps.

Non seulement les listes exhaustives des Rois, mais également les textes traitant de chaque roi et de leurs ancêtres mentionnaient le déluge. Par exemple, l'un d'eux concernant Our et Ninourta, rappelait le déluge comme un événement appartenant à un temps très lointain :

Ce jour-là, ce jour lointain,
Cette nuit-là, cette nuit lointaine,
Cette année-là, cette année lointaine -
Quand le déluge eut lieu.

Le roi assyrien Ashurbanipal, un mécène des sciences qui avait constitué l'immense bibliothèque des tablettes d'argile de Ninive, déclara, dans l'une de ses inscriptions commémoratives, qu'il avait trouvé des "inscriptions de pierre datant d'avant le déluge", et qu'il pouvait les lire. Un texte akkadien, traitant des noms et de leurs origines, explique qu'il dressa la liste des noms des "rois d'après le déluge". On louait un roi "de souche préservée d'avant le déluge". De nombreux textes scientifiques citaient "les sages d'antan, d'avant le déluge" comme étant leur source.

Non, le déluge ne fut ni une manifestation locale, ni une inondation périodique. Ce fut, indiscutablement, un événement d'une ampleur sans précédent qui secoua toute la Terre, une catastrophe dont ni les dieux ni l'homme n'avaient jusqu'alors — et n'ont depuis — connu de semblable.

Il reste, dans les textes bibliques et mésopotamiens que nous avons étudiés, quelques énigmes à résoudre. Quelle fut la nature de l'épreuve que l'humanité eut à subir, et à la suite de laquelle Noé fut nommé "Répit" dans l'espoir que sa naissance en marquât la fin ? Quel était ce "secret" que les dieux avaient juré de garder et qu'Enki fut accusé d'avoir révélé ? Pourquoi le lancement d'un véhicule spatial depuis Sippar fut-il le signal pour Utnapishtim d'entrer dans l'arche et de la sceller ? Où se trouvaient les dieux alors que les eaux recouvraient même les plus hautes montagnes ? Et pourquoi apprécièrent-ils tant le sacrifice de viande rôtie offert par Noé/Utnapishtim ?

En continuant à chercher des réponses à ces questions — et aussi à d'autres —, nous nous apercevons que le déluge ne fut pas un châtiment prémédité des dieux et infligé selon leur bon vouloir. Nous découvrirons que, bien que le déluge ait été un événement prévisible, il fut toutefois inévitable. Il s'est agi d'une calamité naturelle dans laquelle les dieux ne jouèrent qu'un rôle passif et non actif. Nous allons démontrer que le secret que les dieux avaient fait le serment de garder était une conspiration contre l'humanité : cacher aux Terriens les informations qu'ils possédaient sur l'inévitable avalanche d'eau. Alors que les Néfilim sauveraient leurs vies, l'humanité périrait.

La plupart des connaissances que nous avons enrichies sur le déluge et les événements qui l'ont précédé viennent du texte "Lorsque les dieux comme des hommes...". Dans ce texte, le héros du déluge s'appelle Atra-Hasis. Dans le passage du déluge de "l'épopée de Gilgamesh", Enki appela Utnapishtim "L'excessivement sage" — ce qui, en akkadien, se dit *atra-hasis*.

Selon les opinions des savants, les textes dont Atra-Hasis est le héros pourraient appartenir à une histoire sumérienne plus ancienne que le déluge. Au fil du temps, suffisamment de tablettes babyloniennes, assyriennes, cananéennes, et même sumériennes, ont été retrouvées pour permettre de reconstituer l'épopée de l'Atra-Hasis, un chef d'œuvre attribué tout d'abord à W.C. Lambert et A.R. Millard (*Atra-Hasis: "The Babylonien Story of the Flood"*).

Après avoir décrit le dur labeur des Anounnaki, leur mutinerie, et la création du Travailleur Primitif, l'épopée raconte comment l'homme — comme nous l'apprenons également dans la version biblique — se mit à procréer et à se multiplier. Petit à petit, l'humanité commença à énerver Enlil.

La terre s'aggrandit, le peuple se multiplia;
Ils s'étalaient sur la terre comme des taureaux sauvages.
Le dieu fut perturbé par leurs accouplements;
Le dieu Enlil entendit leurs accusations,
et dit aux grands dieux :
« Les accusations de l'Homme sont devenues oppressantes;
Leurs accouplements me privent de sommeil. »

Enlil — à qui revient encore le rôle de procureur contre l'humanité — ordonna alors un châtiment. Il faut donc s'attendre, à présent, à l'arrivée du déluge. Mais non point. Pour aussi surprenant que ce soit, Enlil ne fit même jamais état d'un déluge ou de toute autre catastrophe semblable. Afin de décimer l'humanité, il eut recours à la peste et aux maladies.

Les versions akkadiennes et assyriennes de l'épopée parlent de "douleurs, de vertiges, de frissons, de fièvre" ainsi que de "maux, maladies, de fléaux et de peste", infligés à l'homme et ses animaux suite à la décision d'Enlil. Mais le projet d'Enlil échoua. Celui "qui était excessivement sage" — Atra-Hasis — se trouvait être tout particulièrement proche du dieu Enki. Narrant sa propre version de l'histoire, il dit : « Je suis Atra-Hasis; J'ai vécu dans le temple d'Ea mon seigneur. » "L'esprit à l'écoute du dieu Enki", Atra-Hasis fit appel à lui pour déjouer le projet de son frère Enlil.

« Ea, Ô Seigneur, l'Humanité gémit;
la colère des dieux ronge le pays,
Pourtant, c'est toi qui nous a créé !
Fais cesser les maux, les vertiges,
les frissons, la fièvre ! »

Jusqu'à ce que soient retrouvés les fragments manquants des tablettes, nous ne saurons pas quel fut le conseil d'Enki. Il dit à propos de quelque chose « ... que cela apparaisse dans le pays ». Quoi que ce fût, cela survint. Peu de temps après, Enlil se plaignit amèrement auprès des dieux du fait que "le peuple n'avait pas diminué; ils sont plus nombreux que jamais !"

Il se mit alors à exposer comment il ferait périr l'humanité par la famine. « Que l'on coupe les vivres au peuple; dans leurs estomacs, qu'ils manquent de fruits et de légumes ! » Des forces

naturelles devaient être responsables de cette famine, le manque de pluie et, par conséquent, une irrigation impossible.

Que les eaux de la pluie soient retenues en haut;
En bas, que les eaux ne surgissent plus de leurs sources.
Que le vent souffle et assèche le sol;
Que les nuages s'épaississent et retiennent la pluie.

Même les ressources alimentaires de la mer devaient disparaître : Enki reçut l'ordre de tirer le "verrou, de fermer la mer" et de "garder" la nourriture loin du peuple.

Bientôt, la sécheresse commenca son œuvre de dévastation.

D'en haut, la chaleur n'était pas...
En bas, les eaux ne surgirent plus de leur source.
Le ventre de la terre ne donna plus rien;
La végétation ne poussa plus...
Les champs noirs se firent blancs;
La grande plaine étouffa sous le sel.

La famine qui s'ensuivit fit des ravages parmi le peuple. Les conditions de vie empiraient au fil du temps. Les textes mésopotamiens parlent de six *sha-at-tam's* de plus en plus dévastateurs : certains traduisent ce terme par "années", mais il signifie littéralement "passages", et, comme la version assyrienne le précise, "une année d'Anou".

Pendant un *sha-at-tam* ils mangèrent l'herbe de la terre.
Le deuxième *sha-at-tam* ils subirent la vengeance.
Le troisième *sha-at-tam* vint;
leurs traits se déformaient sous l'effet de la faim
leurs visages étaient incrustés...
ils vivaient au seuil de la mort,
Quand vint le quatrième *sha-at-tam*, leurs visages se firent verts;
ils marchaient recroquevillés dans les rues;
leur larges [épaules ?] étaient devenues étroites.

Au cinquième "passage", la vie humaine commença à se détériorer. Les mères fermaient leurs portes sur leurs filles affamées. Les filles espionnaient leur mère pour voir si elles n'avaient pas caché quelque nourriture.

Au sixième "passage", le cannibalisme fit rage.

Quand vint le sixième *sha-at-tam* ils préparèrent la fille pour un repas;
ils préparèrent l'enfant pour le manger...
Une maison dévorait l'autre.

Les textes font état de l'intercession incessante d'Atra-Hasis auprès du dieu Enki. "Dans la maison de son dieu..., il mit le pied..., il pleura chaque jour, apportant des offrandes le matin..., il invoquait le nom de son dieu", cherchant l'aide d'Enki pour enrayer la famine.

Cependant, Enki dut se sentir lié par la décision des autres divinités, car, au début, il ne répondit pas. Il est même très probable qu'il se cacha de son fidèle adorateur en quittant le temple et en voguant vers ses chers marécages. "Lorsque les gens vivaient aux frontières de la mort", Atra-Hasis "mit son lit face à la rivière". Mais il n'y eut aucune réponse.

La vue d'une humanité affamée, désagrégée, de parents mangeant leurs propres enfants, aboutit finalement à l'inévitable : une autre confrontation entre Enki et Enlil. Au septième "passage", lorsque les hommes et les femmes qui restèrent étaient comme les fantômes des morts", ils reçurent un message d'Enki. « Faites un grand bruit dans le pays », dit-il. Envoyez des messagers ordonner à tout le peuple : « Ne vénérez pas vos dieux, ne priez plus vos déesses. » Il voulait que s'établisse une désobéissance totale !

Sous le couvert d'une telle agitation, Enki projeta une action plus concrète. Les textes, assez fragmentés à cet endroit, dévoilent qu'il convoqua une assemblée secrète "d'anciens" en son temple. "Ils entrèrent... Ils prirent conseil dans la Maison d'Enki." En premier lieu, Enki se disculpa, leur disant combien il s'était opposé aux actes des autres dieux. Puis il définit un plan d'action qui, d'une manière ou d'une autre, concernait son commandement des mers et du Monde d'En-Bas.

Nous pouvons glaner quelques détails clandestins de ce projet à partir de quelques vers fragmentaires : "Dans la nuit... après qu'il...", quelqu'un devait être "aux berges de la rivière" à une certaine heure, peut-être pour attendre le retour d'Enki du Monde d'En-Bas. De là, Enki "apporta les guerriers de l'eau" — peut-être quelques uns des Terriens qui étaient des Travailleurs Primitifs dans les mines. A une heure déterminée, les commandements furent donnés : « Allez !... l'ordre... »

Malgré les vers manquants, nous pouvons deviner, d'après la réaction d'Enlil, ce qui se passa. "Il était plein de colère." Il convoqua l'assemblée des dieux et envoya son sergent armé chercher Enki. Puis, il se leva et accusa son frère d'avoir saboté les plans de surveillance-et-de-garde :

Nous tous, Grand Anounnaki,
sommes parvenus ensemble à une décision...
Je commandais que dans l'Oiseau des Cieux
Adad garde les régions supérieures;
que Sin et Nergal gardent
les régions intermédiaires de la Terre;
que le verrou, la barre de la mer,
toi [Enki] garde avec tes fusées.
Mais tu laissas le peuple sans le contrôler !

Enlil accusa son frère d'avoir rompu "le verrou de la mer". Mais Enki nia que cela se fût produit avec son consentement :

Le verrou, la barre de la mer,
J'ai gardé avec mes fusées.
[Mais] quand... m'ont échappé...
un foisonnement de poissons... il disparut;
ils cassèrent le verrou...
ils avaient tué les gardiens de la mer.

Il prétendit avoir capturé et puni les coupables, mais Enlil n'était pas satisfait. Il demanda à Enki "de cesser de nourrir son peuple", qu'il cesse de leur "fournir les rations de maïs qui faisaient vivre le peuple". La réaction d'Enki fut étonnante :

Le dieu en eut assez d'être assis;
dans l'Assemblée des Dieux,
il fut pris de fou rire.

Nous pouvons imaginer le tintamarre. Enlil était furieux. Il y eut des échanges très animés avec Enki et des cris. "L'esclandre est entre ses mains !" Lorsque l'assemblée fut finalement rappelée à l'ordre, Enlil prit la parole. Il rappela à ses collègues et ses subordonnés qu'il s'était agi d'une décision unanime. Il passa en revue les événement qui suivirent la fabrication du Travailleur Primitif, et signala les nombreuses fois où Enki "ne respecta pas la règle".

Mais, dit-il, il restait encore une chance pour anéantir l'humanité ! Un "déluge meurtrier" se préparait. La catastrophe à venir devait rester ignorée du peuple. Il demanda à l'assemblée de jurer de tenir le secret, et, ce qui est très important, de "lier le prince Enki par un serment".

Enlil ouvrit la bouche pour parler
et s'adressa à l'Assemblée de tous les dieux :
« Venez, chacun de vous, et faites un serment
en ce qui concerne le Déluge Meurtrier ! »
Anou fut le premier à faire le serment;
Enlil jura; ses fils jurèrent avec lui.

Tout d'abord, Enki refusa de prêter le serment. « Pourquoi voulez-vous me lier par un serment ? » demanda-t-il. « Dois-je lever la main contre mes propres humains ? » Mais, finalement, il fut contraint de le faire. Un des textes déclare clairement : "Anou, Enlil, Enki, et Ninhoursag, les dieux des Cieux et de la Terre avaient fait le serment."

Le sort en était jeté !

Par quel serment était-il tenu ? Enki choisit de l'interpréter, il jura de ne pas révéler au peuple le secret du déluge qui s'annonçait; mais ne pouvait-il pas le confier à un mur ? Il fit appeler Atra-Hasis au temple, se plaça derrière un paravent et prétendit parler au mur et non à son Terrien dévoué. « Paravent de roseaux », dit-il,

Fais attention à mes instructions.
Sur toutes les habitations, de toutes les villes,
une tempête passera.
Ce sera la destruction de la graine de l'Humanité...
Ceci est la décision finale,
le mot de l'Assemblée des dieux,
la parole énoncée par Anou, Enlil et Ninhoursag.

Ce subterfuge explique les réfutations qu'il fit par la suite, lorsque la survie de Noé/Utnapishtim fut découverte; il n'avait pas rompu son serment — un Terrien d'une "extrême sagesse" (atra-hasis) avait découvert le secret du déluge par lui-même, en interprétant correctement les signes. L'empreinte d'un sceau montre un assistant tenant un paravant tandis qu'Ea — tel le Dieu du Serpent — dévoile le secret à Atra-Hasis.

Ce subterfuge explique les réfutations qu'il fit par la suite, lorsque la survie de Noé/Utnapishtim fut découverte; il n'avait pas rompu son serment — un Terrien d'une "extrême sagesse" (atra-hasis) avait découvert le secret du déluge par lui-même, en interprétant correctement les signes. L'empreinte d'un sceau montre un assistant tenant un paravant tandis qu'Ea — tel le Dieu du Serpent — dévoile le secret à Atra-Hasis.

Enki conseilla à son serviteur dévoué de construire un vaisseau navigable; mais, quand ce dernier répondit : « Je n'ai jamais construit de bateau... dessine-moi au sol un plan pour que je puisse le voir », Enki lui fournit des instructions précises concernant le bateau, ses mesures et sa construction. Bercés par les récits de la Bible, nous imaginons cette "arche" comme un bateau large, avec des ponts et des tabliers. Mais le terme biblique — *teba* — vient de la racine "submergé" et l'on doit conclure qu'Enki donna à son Noé des instructions pour qu'il construise un bateau submersible : un sous-marin.

Le texte akkadien cite Enki demandant un bateau "couvert au-dessus et en dessous", scellé hermétiquement avec un "goudron solide". Il ne devait y avoir ni ponts, ni ouvertures "afin que le soleil ne puisse pénétrer à l'intérieur". Cela devait être un bateau "comme un bateau d'Apsu" un *sulili*, le terme même qui, de nos jours, est utilisé en hébreu (*soleleth*) pour désigner un sous-marin.

« Que le bateau », dit Enki, « soit un MA.GUR.GUR. » — « un bateau qui puisse se tourner et se retourner ». Il est certain que seul, un tel bateau pouvait résister à une aussi puissante avalanche d'eau.

La version d'Atra-Hasis réitère, comme les autres, qu'à sept jours du désastre le peuple n'était pas conscient de son arrivée. Atra-Hasis prit, pour excuse, la construction du "vaisseau d'Apsu" afin de partir pour la demeure d'Enki et, peut-être, ainsi détourner la colère d'Enlil. Ce départ fut aisément accepté, car tout allait très mal. Le père de Noé avait, quant à lui, espéré que la naissance de son fils signalerait la fin d'une dure période de souffrance. Le

problème, pour le peuple, découlait d'une longue sécheresse — une absence de pluie, une disette d'eau. Qui aurait pu prévoir qu'ils allaient être noyés sous une avalanche d'eau ?

Cependant, si les humains ne pouvaient pas lire les signes, il en était tout autrement des Néfilim. Pour eux, le déluge n'était pas un événement soudain; bien qu'il fût inévitable, ils en avaient détecté la venue. Leur projet de détruire l'Humanité ne réclamait pas de rôle actif joué par les dieux, mais un rôle passif. Ils n'étaient pas la cause du déluge; ils furent de connivence pour — tout simplement — ne pas faire part aux Terriens de sa venue.

Conscients cependant de cette calamité imminente, de son impact global, les Néfilim prirent des mesures pour sauver leur propre vie. Avec la Terre prête à être engloutie par les eaux, ils ne disposaient que d'une direction pour se protéger : vers le ciel. Lorsque la tempête qui précéda le déluge commença à souffler, les Néfilim montèrent à bord de leur navette spatiale et restèrent en orbite autour de la Terre jusqu'à ce que les eaux aient commencé à redescendre.

Le jour du déluge fut, nous le montrerons, celui où les dieux s'enfuirent de la Terre.

Le signe que Utnapishtim devait attendre pour rejoindre tous les autres sur l'arche et la sceller hermétiquement, était celui-ci :

Quand Shamash,
qui commande un tremblement au crépuscule,
fera pleuvoir une pluie d'éruption -
monte à bord du bateau,
voliges-en l'entrée !

Shamash, comme nous le savons, était responsable du port spatial de Sippar. Il n'y a aucun doute dans notre esprit sur le fait qu'Enki donna l'ordre à Utnapishtim de guetter le premier signe de lancement de fusées spatiales à Sippar. Shourouppak, où habitait Utnapishtim, n'était qu'à 18 *beru* (quelque 180 km, ou 112 miles) au sud de Sippar. Puisque les lancements devaient avoir lieu au crépuscule, apercevoir la "pluie d'éruptions" que le lancement des fusées ferait "pleuvoir" ne poserait aucun problème.

Bien que les Néfilim fussent prêt pour le déluge, sa venue se révéla être une expérience terrifiante : "Le bruit du déluge... faisait trembler les dieux." Mais, lorsque le moment de quitter la Terre arriva, les dieux "de plus en plus petits, montèrent vers les cieux d'Anou". La version assyrienne d'Atra-Hasis fait mention de dieux utilisant un *rukub ilani* ("chariot des dieux") pour échapper de la Terre. "Les Anounnaki montèrent" leurs fusées comme des torches, "faisant flamber la Terre avec leurs feux ardents".

En orbite autour de la Terre, les Néfilim furent témoins d'une scène de dévastation qui les affecta profondément : le texte de Gilgamesh nous informe qu'au fur et à mesure que la tempête augmentait d'intensité, non seulement "personne ne pouvait voir son compagnon", mais "le peuple ne pouvait pas être reconnu depuis les cieux". Entassés dans leurs vaisseaux spatiaux, les dieux s'efforçaient de voir ce qui se passait sur la planète dont ils venaient de décoller.

Les dieux étaient tapis comme des chiens,
blottis contre les murs extérieurs.
Ishtar pleura comme une femme en labeur :

« Les jours d'antan viennent hélas de se transformer en argile... »
Les dieux Anounnaki sanglotaient avec elle.
Les dieux, tous humbles, étaient assis et sanglotaient;
leurs lèvres serrées... chacun et tous.

Les textes d'Atra-Hasis font écho du même thème. Les dieux, s'échappant, regardaient en même temps la destruction. Mais la situation au sein de leurs vaisseaux n'était pas très brillante. Apparemment, ils se trouvaient divisés en plusieurs véhicules spatiaux; la tablette III de l'épopée d'Atra-Hasis décrit les conditions de vie à bord de l'un des vaisseaux que les Anounnaki partageaient avec la Déesse Mère.

Les Anounnaki, grands dieux,
étaient assis, ayant soif, et faim...
Ninti pleura et s'abandonna à ses émotions;
elle pleura et confia ses sentiments.
Les dieux pleuraient avec elle pour la Terre.
Elle était accablée de douleur,
elle avait soif de bière.
Où elle était assise, les dieux étaient assis et pleuraient;
recroquevillés comme des moutons à l'abreuvoir.
Leurs lèvres étaient fiévreuses de soif,
ils souffraient des crampes de la faim.

La Déesse Mère, elle-même, Ninhoursag, fut choquée par l'ampleur de la dévastation. Elle se lamentait de ce spectacle :

La Déesse vit et elle pleura...
ses lèvres étaient recouvertes de fièvre...
« Mes créatures sont devenues comme des mouches —
elles remplissent les rivières comme des libellules,
leur paternité leur fut prise par la mer déchaînée ».

Pouvait-elle, vraiment, sauver sa propre vie alors que l'humanité, qu'elle avait aidé à créer, était en train de mourir ? Pouvait-elle vraiment quitter la Terre, se demanda-t-elle tout haut ?

« Monterais-je vers les Cieux,
afin de résider dans la Maison des Offrandes,
où Anou, le Seigneur a ordonné d'aller ? »

Les ordres donnés aux Néfilim se clarifient : Abandonnez la Terre, "montez au Ciel". C'était à l'époque où la Douzième Planète était au plus près de la Terre, à l'intérieur de la ceinture des astéroïdes ("le Ciel"), comme le prouve le fait qu'il fut possible à Anou de participer aux conférences cruciales qui précédèrent de peu le déluge.

Enlil et Ninourta — peut-être accompagnés de l'élite des Anounnaki, ceux qui avaient dirigé Nippour — se trouvaient tous dans un vaisseau spatial, projetant, c'est certain, de rejoindre le navire spatial principal. Mais les autres dieux n'avaient pas autant de détermination. Forcés d'abandonner la Terre, ils se rendirent soudainement compte à quel point ils en étaient devenus attachés, ainsi qu'à ses habitants. Dans l'un des vaisseaux, Ninhoursag et son groupe d'Anounnaki débattaient des mérites des ordres transmis par Anou. Dans un autre vaisseau,

Ishtar s'écriait: « Hélas, les jours d'antan sont devenus de l'argile »; les Anounnaki qui étaient dans son vaisseau "pleuraient avec elle".

De toute évidence, Enki se trouvait dans un autre véhicule, sinon son absence aurait dévoilé aux autres qu'il avait réussi à sauver la graine de l'humanité. Sans doute avait-il d'autres raisons pour se sentir moins triste, car il est évident qu'il avait également prévu cette rencontre à l'Ararat.

Les versions anciennes semblent impliquer que l'arche avait simplement été transportée dans la région de l'Ararat par les vagues torrentielles; et une "tempête du sud" aurait certes poussé le bateau vers le nord. Mais les textes mésopotamiens reviennent sur le fait qu'Atra-Hasis/Utnapishtim embarqua avec lui un "Batelier" nommé Puzur-Amurri ("l'Occidental qui connaît les secrets"). C'est à lui que le Noé mésopotamien "confia la structure, avec son contenu" dès que la tempête commença. Pourquoi avait-il besoin d'un navigateur chevronné, si ce n'est qu'il fallait conduire l'arche à une destination précise ?

Comme nous l'avons montré, dès leur arrivée, les Néfilim utilisèrent les pics d'Ararat comme repères. Comme ils étaient les plus hauts sommets de cette partie du monde, il fallait, en effet, s'attendre à ce qu'ils réapparaissent les premiers du manteau d'eau. Enki, "le Sage, l'omniscient" pouvait au moins arriver à cette simple constatation. Nous pouvons donc en déduire qu'il avait dû instruire son serviteur de conduire l'arche vers l'Ararat où il avait projeté, depuis le premier jour, la rencontre.

La version du déluge de Bérossus telle qu'elle nous est rapportée par le Grec Abydénus, raconte : "Kronos révéla à Sisithros qu'il y aurait un déluge le quinzième jour de Daisos [le second mois] et il lui ordonna de cacher à Sippar, la ville de Shamash, tous les écrits possibles. Sisithros s'exécuta, puis s'embarqua sans tarder pour l'Arménie; après quoi, ce que les dieux avaient annoncé se produisit."

Bérossus reprend les détails concernant la mise en liberté des oiseaux. Quand Sisithros (qui est *atra-hasis* à l'envers) fut conduit par les dieux vers leur demeure, il expliqua aux passagers de l'arche qu'ils étaient en Arménie, et il les reconduisit (à pied) en Babylonie. Dans cette version, nous trouvons, non seulement le lien avec Sippar, le port spatial, mais aussi la confirmation que Sisithros reçut le conseil de "s'embarquer immédiatement pour l'Arménie" — la terre de l'Ararat.

Dès que Atra-Hasis eut pris pied sur terre, il tua quelques animaux et les fit rôtir sur un feu. Il n'est pas surprenant que les dieux affamés, et à bout de force, "accoururent comme des mouches autour de cette offre". Soudain, ils comprirent que l'homme, la nourriture qu'il faisait pousser et le bétail qu'il élevait, étaient essentiels. Quand Enlil arriva enfin, il vit l'arche, et il fut furieux. Mais la logique de la situation et les efforts de persuasion d'Enki eurent raison de lui; Enlil fit la paix avec ce qu'il restait de l'humanité et emmena Atra-Hasis/Utnapishtim dans son vaisseau vers la Demeure Éternelle des Dieux.

La baisse progressive des eaux et la réémergence de la terre sèche et de la végétation fut, peut-être, un facteur décisif dans la décision rapide d'Enlil de faire la paix avec l'humanité. Nous avons déjà conclu que les Néfilim connaissaient la venue de la catastrophe; mais c'était quelque chose de tellement unique dans leur expérience qu'ils craignirent que la Terre ne fût plus jamais utilisable. Lorsqu'ils atterrirent sur l'Ararat, ils virent qu'il n'en était pas ainsi. La Terre continuait à être habitable, et, pour pouvoir y vivre, ils avaient besoin de l'homme.

Qu'était donc la nature de cette catastrophe — prévisible et pourtant inévitable ? Pour tenter d'élucider cette énigme du déluge, il faut comprendre que ce n'est pas un événement soudain et isolé qui le déclencha, mais qu'il fut la culmination d'une suite d'événements.

Des pestes inhabituelles, dont eurent à souffrir les hommes comme les bêtes, et une sécheresse terrible, précédèrent l'épreuve par l'eau — un processus qui dura, selon les sources mésopotamiennes, sept "passages" ou "*shar's*". Ces phénomènes ne peuvent s'expliquer que par des changements climatiques importants. De tels changements ont été associés dans le passé de la Terre aux périodes glaciaires répétées et aux différents stades interglaciaires qui ont dominé la Terre dans son passé immédiat. La réduction des précipitations, la baisse du niveau de la mer et des lacs, le tarissement des sources d'eau souterrainne furent les signes avant-coureur d'une ère glaciaire. Puisque le déluge, qui mit brusquement fin à ces conditions, fut suivi par la civilisation sumérienne et notre propre ère post-glaciaire, la glaciation en question aura été la dernière.

Notre conclusion est donc que les événements du déluge sont liés à la dernière ère glaciaire terrestre et à son tragique dénouement.

En forant les calottes de glace de l'Arctique et de l'Antarctique, les scientifiques ont pu mesurer le taux d'oxygène pris dans les diverses couches puis établir le climat qui régnait il y a des millénaires. Des prélèvements forés au fond des mers, par exemple dans le golfe du Mexique, permettent la mesure de la prolifération et de la diminution de la vie marine, donc de déterminer la température qui régnait à des époques passées. En se fondant sur de telles découvertes, les scientifiques ont, à présent, la certitude que la dernière ère glaciaire débuta il y a quelque 75.000 ans et connut un micro-réchauffement, il y a 40.000 ans. Il y a environ 38.000 ans, une période plus âpre, plus froide et plus sèche s'ensuivit. Puis, il y a 13.000 ans environ, l'ère glaciaire se termina subitement, et notre climat tempéré actuel fit rapidement son apparition.

En comparant les informations de la Bible et celles des textes sumériens, on constate que les temps difficiles, la "malédiction de la Terre", commencent à l'époque de Lamech, le père de Noé. Ses espoirs que la naissance de Noé ("répit") marquerait la fin des temps difficiles se réalisèrent d'une manière imprévue, grâce à la catastrophe du déluge.

De nombreux savants pensent que les dix patriarches bibliques pré-diluviens (d'Adam à Noé) sont, d'une certaine manière, équivalents aux dix rois pré-diluviens des listes des rois sumériens. Ces listes n'appliquent pas les titres divins de DINGIR ou EN aux deux derniers des dix et traitent Ziusudra/Utnapishtim et son père Ubar-Tutu comme des *hommes*. Ces deux derniers sont les équivalents de Noé et de son père Lamech, et, selon les listes sumériennes, ils régnèrent tous deux un total de 64.800 ans jusqu'à l'arrivée du déluge. La dernière ère glaciaire, de 75.000 à 13.000 dura 62.000 ans. Etant donné que les temps difficiles commencèrent à l'époque où Ubar-Tutu/Lamech était déjà souverain, les 62.000 ans s'insèrent parfaitement dans les 64.800.

En outre, les conditions extrêmement pénibles durèrent, selon l'épopée d'Atra-Hasis, sept *shar's*, ou 25.200 ans. Les scientifiques ont retrouvé les traces d'une période très difficile de 38.000 à 13.000 ans, soit étalée sur 25.000 ans. Une fois de plus, les preuves mésopotamiennes et les découvertes scientifiques modernes se corroborent l'une l'autre.

Dans notre démarche pour démêler l'énigme du déluge, nous allons nous concentrer à présent sur les changements climatiques de la Terre, et tout particulièrement sur la fin soudaine de l'ère glaciaire, il y a quelque 13.000 ans.

Quelle pût bien être la cause soudaine d'un changement climatique d'une telle ampleur ?

Parmi les nombreuses théories avancées par les scientifiques, nous restons intrigués par celle suggérée par le Dr. John T. Hollin, de l'Université du Maine. Il affirma que la calotte de glace de l'Antarctique se brise périodiquement, glisse dans l'océan, et provoque alors un extraordinaire raz-de-marée.

Cette hypothèse — acceptée et développée par d'autres — suggère que, au fur à mesure que la couche de glace s'épaissit, elle retient, non seulement plus de chaleur terrestre sous la calotte, mais forme au sol, par pression et friction, une couche boueuse et glissante. Agissant comme un lubrifiant entre la couche de glace épaisse en haut et la terre ferme en bas, cette couche boueuse finit tôt ou tard par faire glisser la calotte de glace dans les océans qui entourent.

Hollin a calculé que si la moitié seulement de la calotte de glace actuelle de l'Antarctique (qui a en moyenne plus de deux kilomètres d'épaisseur) devait glisser dans les mers du sud, l'immense raz-de-marée qui s'ensuivrait ferait monter le niveau de toutes les mers du globe de quelque dix-huit mètres, inondant les villes côtières et les basses terres.

En 1964, A.T. Wilson, de l'Université Victoria en Nouvelle-Zélande, avança la théorie selon laquelle les ères glaciaires se terminèrent subitement à la suite de tels glissements des calottes dans les eaux de l'Antarctique, mais aussi de l'Arctique. Nous avons l'impression que les divers textes et faits que nous avons rassemblés permettent de conclure que le déluge fut déclenché par le glissement de milliards de tonnes de glace dans les eaux de l'Antarctique, ce qui mit subitement fin à la dernière ère glaciaire.

Cet événement soudain provoqua un immense raz-de-marée. Commençant dans les eaux de l'Antarctique, il se répandit vers le nord dans l'Atlantique, le Pacifique et l'océan Indien. Le changement brusque de température dut entraîner de violents orages, accompagnés de torrents de pluie. Se déplaçant plus vite que les eaux, les orages, les nuages et les cieux enténébrés annonçaient l'avalanche des eaux.

C'est exactement ces phénomènes qui sont justement décrits dans les anciens textes.

Comme l'avait ordonné Enki, Atra-Hasis envoya tout le monde à bord de l'arche pendant qu'il restait lui-même dehors pour attendre le signal de son embarquement et de la fermeture hermétique de l'arche. Fournissant un détail d'"intérêt humain", l'ancien texte nous dit que Atra-Hasis, bien qu'ayant reçu l'ordre de rester à l'extérieur du vaisseau, "entrait et sortait"; il ne pouvait s'asseoir, ni s'accroupir... Son coeur était brisé; il vomissait de la bile, mais alors :

... la Lune disparut...
L'apparence du temps changea;
Les pluies rugirent dans les nuages...
Les vents se déchaînèrent...
... le Déluge commença,
sa puissance s'abattit sur le peuple comme une bataille;
Les gens ne se voyaient plus entre eux,

ils étaient méconnaissables dans la destruction.
Le Déluge mugissait, tel un taureau;
Les vents hennissaient comme des ânes sauvages.
L'obscurité était dense;
On ne pouvait voir le soleil.

"L'épopée de Gilgamesh" précise la direction d'où venait l'orage : du sud. Les nuages, les vents, la pluie et l'obscurité précédèrent, en effet, le raz-de-marée qui détruisit, tout d'abord, les "postes de Nergal" dans le Monde d'En-Bas :

Avec le rayonnement de l'aube
un nuage noir s'éleva de l'horizon;
à l'intérieur le dieu des tempêtes grondait...
Tout ce qui était brillant
devint obscur...
Un jour durant, la tempête du sud fit rage,
prenant de la vitesse en soufflant, submergeant les montagnes...
Six jours et six nuits durant le vent souffle
alors que La Tempête du Sud balaie le pays.
Quand le septième jour arriva,
le Déluge de la Tempête du Sud s'apaisa.

Les références à la "tempête du sud", le "vent du sud" indiquent clairement la direction de laquelle arriva le déluge, ses nuages et ses vents, les "messagers de la tempête", se déplaçant "par-dessus les plaines et les collines" pour atteindre la Mésopotamie. En effet, une tempête et une avalanche d'eau venant de l'Antarctique atteindrait la Mésopotamie par l'océan Indien après avoir, tout d'abord, englouti les collines de l'Arabie, puis inondé la plaine du Tigre et de l'Euphrate. "L'épopée de Gilgamesh" nous informe également qu'avant que le peuple et ses terres ne fussent submergés, les "barrages de la terre sèche" et les digues furent "arrachés". Les côtes continentales furent submergées et disparurent.

La version biblique du déluge rapporte que "la rupture des vannes des cieux" fut précédée par "l'ouverture des fontaines de la Grande Profondeur". Premièrement, les eaux de la "Grande Profondeur" (quel nom descriptif pour les mers antarctiques gelées les plus australes !) se séparèrent de leurs confins glacés; c'est seulement alors que les pluies commencèrent à se déverser des cieux. Cette confirmation de notre explication du déluge est à nouveau répétée, en sens inverse, lorsque le déluge se retira. Premièrement les "Fontaines des Profondeurs [furent] endiguées"; puis la pluie "fut arrêtée dans les cieux".

Après le premier immense raz-de-marée, ses eaux "venaient et repartaient" encore en d'immenses vagues. Puis les eaux commencèrent à "reculer" et "elles avaient diminuées" après 150 jours, lorsque l'arche vint se poser entre les monts de l'Ararat. L'avalanche d'eau, étant arrivée des mers du Sud, retourna vers les mers du Sud.

Comment les Néfilim auraient-ils pu prédire le moment auquel le déluge se déchaînerait de l'Antarctique ?

Nous savons que les textes mésopotamiens associent le déluge et les changements climatiques qui le précédèrent aux sept "passages" — signifiant, sans aucun doute, les passages périodiques de la Douzième Planète au voisinage de la Terre. Nous savons que même la Lune, ce

petit satellite de la Terre, exerce une force d'attraction suffisante pour occasionner les marées. Les textes mésopotamiens et bibliques décrivent à la fois combien la Terre tremblait lors du passage du Seigneur Céleste à sa proximité ! Se pourrait-il que les Néfilim, observant les changements climatiques et l'instabilité de la calotte antarctique, se rendirent compte que le prochain septième "passage" de la Douzième Planète déclencherait la catastrophe imminente ?

Les anciens textes montrent que ce fut le cas.

Le plus remarquable de ces textes a trente vers dans une écriture miniature cunéiforme inscrits sur les deux faces d'une tablette en argile, mesurant moins de deux centimètres de long. Elle fut exhumée à Ashour, mais la profusion de mots sumériens dans le texte akkadien ne laisse aucun doute quant à son origine sumérienne. Le Dr. Erich Ebeling put déterminer qu'il s'agissait d'un hymne récité dans la Maison des Morts, et c'est sous ce nom qu'il inclut le texte dans son oeuvre principale (*Tod und Leben*) sur la vie et la résurrection dans l'ancienne Mésopotamie.

Cependant, en l'examinant de plus près, nous nous apercevons que la composition "faisait appel aux noms" du Seigneur Céleste, la Douzième Planète. Elle élabore la signification de divers épithètes en les associant au passage de la planète au site de la bataille avec Tiamat — un passage qui est la cause du déluge !

Ce texte commence par annoncer que, malgré toute sa puissance et sa taille, la planète ("le héros") est néanmoins en orbite autour du Soleil. Le déluge était "l'arme" de cette planète.

Son arme est le Déluge;
Dieu dont l'Arme apporte la mort aux méchants.
Suprême, Suprême, Oint...
Qui, comme le Soleil, croise les Terres;
Il fait peur au Soleil, son dieu.

Annonçant le "premier nom" de la planète — qui, malheureusement, est illisible — le texte décrit le passage près de Jupiter, vers le site de la bataille avec Tiamat :

Premier Nom :...
Qui martela ensemble la bande circulaire;
Qui brisa l'Occupant en deux, le déversa.
Seigneur, qui à l'époque d'Akiti
Se repose à l'endroit de la bataille de Tiamat...
Dont les graines sont les fils de Babylone;
Qui ne peut-être distrait par la planète Jupiter;
Qui créera par son rayonnement.

S'approchant davantage, la Douzième Planète est appelée SHILIG.LU.DIG ("dirigeant puissant des planètes joyeuses"). Elle est à présent la plus proche de Mars : "Par la brillance du dieu [planète] Anou le dieu (planète) Lahmu [Mars] est revêtu". Puis il lâcha le déluge sur Terre :

C'est au nom du Seigneur
Qui du deuxième mois au mois d'Addar
Avait fait venir les eaux.

L'élaboration des deux noms du texte présente une information remarquable sur le calendrier. La Douzième Planète passa Jupiter et s'approcha de la Terre "à l'époque d'*Akiti*", lorsque commençait la Nouvelle Année mésopotamienne. Au deuxième mois, elle était plus proche de Mars. Puis "du deuxième mois au mois d'Addar" (le douzième mois), elle déchaîna le déluge sur Terre.

Cela se trouve en concordance parfaite avec le récit de la Bible qui déclare que "les fontaines de la grande profondeur s'ouvrirent brusquement" au dix-septième jour du second mois. L'Arche vint s'échouer sur l'Ararat au septième mois; d'autres terres sèches furent visibles à partir du dixième mois, et le déluge prit fin le douzième mois — car ce fut au "premier jour du premier mois" de l'année suivante que Noé ouvrit l'arche.

Passant à la deuxième phase du déluge, lorsque les eaux commencèrent à baisser, le texte nomme la planète SHUL.PA.KUN.E.

Le héros, le Seigneur Superviseur,
Qui réunit les eaux;
Celui qui par les eaux bouillonnantes
Les bons et les mauvais purifie;
Qui dans les montagnes aux deux pics
Arrêta le...
... poissons, fleuve, fleuve; l'inondation s'interrompit.
Dans les montagnes, sur un arbre, un oiseau se posa.
Le jour qui... dit.

Bien que certaines lignes endommagées soient illisibles, les parallèles entre d'autres contes du déluge mésopotamien et ceux de la Bible sont évidents : L'inondation avait cessé, l'arche s'était "arrêtée" sur la montagne aux deux pics; les fleuves commencèrent à couler à nouveau du haut des montagnes et à évacuer les eaux dans les océans; des poissons furent aperçus; un oiseau fut envoyé de l'arche. L'épreuve était finie.

La Douzième Planète avait dépassé son "croisement". Elle s'était approchée de la Terre, et elle commençait, accompagnée de ses satellites, à se retirer :

Quand le savant s'écriera: "Le Déluge" -
C'est le dieu *Nibirou* ["Planète du Croisement"];
C'est le Héros, la planète aux quatre têtes.
Le dieu dont l'arme est la Tempête du Déluge,
reviendra sur ses pas;
Vers son lieu de repos, il descendra lui-même.

Le texte affirme que la planète qui s'éloignait recroisa l'orbite de Saturne au mois d'Ululu, le sixième mois de l'année.

L'Ancien Testament fait de fréquentes références à l'époque où le Seigneur provoqua l'inondation de la Terre par les eaux des profondeurs. Le vingt-neuvième psaume décrit l'"appel" ainsi que le "retour" des "grandes eaux" par le Seigneur :

Au Seigneur, vous, les fils des dieux,
Rendez la gloire, reconnaissez la puissance...

Le bruit du Seigneur est sur les eaux;
Le Dieu de la Gloire, le Seigneur,
Gronde sur les grandes eaux...
Le bruit du Seigneur est puissant,
Le bruit du Seigneur est majestueux;
Le bruit du Seigneur brise les cèdres...
Il fait danser le [Mont] du Liban comme un veau,
[Le Mont] Sirion bondi comme un jeune taureau.
Le bruit du Seigneur fait jaillir les flammes;
Le bruit du Seigneur fait trembler le désert...
Le Seigneur au Déluge: « Retourne-t-en ! »
Le Seigneur, en tant que roi, est mis sur le trône pour toujours.

Dans le magnifique psaume 77 — "Je Crie Tout Haut à Dieu" — le Psalmiste évoque les apparitions et les réapparitions du Seigneur des temps les plus éloignés :

J'ai calculé les Temps Anciens,
Les années d'*Olam*...
Je rappellerai les exploits du Seigneur,
Souviens-toi de tes prodiges dans l'Antiquité...
Ta voie, Ô Seigneur, est fixée;
Aucun dieu n'est aussi grand que le Seigneur...
Les eaux t'ont vu, Ô Seigneur, et frémirent;
Tes étincelles déchirantes jaillirent.
Le bruit de ton tonnerre grondait;
Les éclairent illuminèrent le monde;
La Terre était agitée et elle tremblait.
[Puis] c'est dans les eaux qu'était ton cours,
Tes voies, dans les eaux profondes;
Et tes pas avaient disparu, inconnus.

Le psaume 104, exaltant les exploits du Seigneur Céleste, évoque les temps où les océans se déversèrent sur les continents et furent contraints de repartir :

Tu as fixé la Terre dans sa constance,
Pour qu'elle soit à jamais inébranlable.
Comme vêtements, tu la recouvris des océans;
L'eau se tenait au-dessus des montagnes.
Alors que tu réprimandes, les eaux s'enfuirent;
Au bruit de ton tonnerre, elles s'en allèrent en hâte.
Elles allèrent sur les montagnes, puis descendirent les vallées
Jusqu'au lieu que tu avais conçu pour elles.
Tu as fixé une limite, à ne pas dépasser;
Afin qu'elles ne retournent plus recouvrir la Terre de nouveau.

Les mots du prophète Amos sont encore plus explicites :

Malheur à toi qui désire le Jour du Seigneur;
A quelle fin cela t'est-il utile ?
Car le Jour du Seigneur, c'est l'obscurité et aucune lumière...

Il transforme le matin en l'ombre de la mort,
Il rend le jour aussi noir que la nuit;
Il fait venir les eaux de la mer
et les déverse sur la face de la Terre.

Cela constitue, alors, les événements qui eurent lieu aux "jours d'antan". Le "Jour du Seigneur" fut le jour du déluge.

Nous avons déjà montré que les Néfilim, ayant atterri sur Terre, associaient les premiers règnes des premières villes avec les ères du zodiaque et donnaient aux zodiaques les épithètes des différents dieux associés. Nous trouvons, à présent, que le texte découvert par Ebeling fournit des informations chronologiques, non seulement pour les hommes, mais pour les Néfilim eux-mêmes. Il nous précise que le déluge eut lieu à "l'Ère de la constellation du Lion" :

Suprême, Suprême, Oint;
Seigneur dont la couronne étincelante est chargée de terreur.
Planète suprême : il a installé un siège
Faisant face à l'orbite restreinte de la planète rouge [Mars].
Quotidiennement, il est en feu à l'intérieur du Lion;
Sa lumière prononce sur les terres ses brillants royaumes.

Nous pouvons, dès à présent aussi, comprendre un vers enigmatique dans les rituels de la Nouvelle Année, qui proclame que c'était "la constellation du Lion qui mesurait les eaux des profondeurs". Ces déclarations situent l'époque du déluge à l'intérieur d'un cadre défini, car, bien que les astronomes d'aujourd'hui ne puissent savoir précisément où les Sumériens fixaient le commencement d'une maison du zodiaque, le tableau suivant est considéré comme exact.

60 av. J.-C. à 2.100 apr. J.-C.	— l'âge des poissons.
2.200 av. J.-C. à 60 av. J.-C.	— l'âge du bélier.
4.380 av. J.-C. à 2.200 av. J.-C.	— l'âge du taureau.
6.540 av. J.-C. à 4.380 av. J.-C.	— l'âge des gémeaux.
8.700 av. J.-C. à 6.540 av. J.-C.	— l'âge du cancer.
10.860 av. J.-C. à 8.700 av. J.-C.	— l'âge du lion.

Si le déluge avait eu lieu pendant l'âge du lion, ou quelque part pendant 10.860 av. J.-C. et 8.700 av. J.-C., c'est alors que la date du déluge aurait eu sa place dans notre tableau : Selon les sciences modernes, la dernière période glaciaire se termina abruptement dans l'hémisphère Sud il y a 12.000 à 13.000 ans, et dans l'hémisphère Nord, 1.000 ou 2.000 ans plus tard.

Le phénomène de la précession du zodiaque offre une confirmation encore plus complète de nos conclusions. Nous avons conclu, auparavant, que les Néfilim atterrirent sur Terre il y a 432.000 années (120 *shar's*) avant le déluge, pendant l'Âge des Poissons. En termes de cycle

de précession, 432.000 années comportent 16 cycles entiers, où Grandes Années, puis plus d'une demi Grande-Année, dans "l'ère" de la constellation du Lion.

Nous pouvons, à présent, reconstruire la tableau complet des événements contenus dans nos découvertes.

ÉVÉNEMENTS

Il y a

445.000 ans — Les Néfilim, venant de la Douzième Planète et menés par Enki, arrivent sur Terre. Éridou — la Station I de la Terre — est établie au sud de la Mésopotamie.

430.000 ans — Les grandes calottes glaciaires commencent à reculer. Climat clément au Proche-Orient.

415.000 ans — Enki déménage à l'intérieur des terres et établit Larsa.

400.000 ans — La grande période interglaciaire s'étend sur tout le globe. Enlil arrive sur Terre, établit Nippour en tant que Centre de Contrôle de Mission.

360.000 ans — Les Néfilim érigent Bad-Tibira en tant que leur centre métallurgique pour la fonte et le raffinement.

300.000 ans — Les Anounnaki se mutinent. L'homme — "le Travailleur Primitif" — est façonné par Enki et Ninhoursag.

250.000 ans — "Les premiers *homo sapiens*" se multiplient, et gagnent d'autres continents.

100.000 ans — Le climat se réchauffe de nouveau. Les fils des dieux prennent comme épouses les filles de l'homme.

77.000 ans — Ubartutu/Lamech, un humain de descendance divine prend la responsabilité du règne à Shourouppak sous le patronage de Ninhoursag.

75.000 ans — "La Malédiction de la Terre" — une nouvelle période glaciaire — commence. Des types d'hommes en pleine régression parcourent la Terre.

49.000 ans — Le règne de Ziusudra ("Noé"), un "serviteur fidèle" d'Enki, commence.

38.000 ans — La période climatique très dure des "sept passages" commence à décimer l'humanité. L'homme de Néandertal de l'Europe disparaît; seulement l'homme de Cro-Magnon (établi au Proche-Orient) survit. Enlil, déçu par l'humanité, projette sa perte.

13.000 ans — Les Néfilim, conscients du raz-de-marée imminent déclenché par l'approche de la Douzième Planète, font le vœu de laisser l'humanité périr. Le déluge se déverse sur Terre, terminant abruptement l'ère glaciaire.

15 - La royauté sur Terre

Le déluge fut vécu comme un traumatisme, autant par l'humanité que par les "dieux" — les Néfilim.

Pour reprendre les termes des listes de rois sumériens, "le déluge avait tout balayé" et 120 *shar's* de travail furent rayés de la carte du jour au lendemain. Les mines sud-africaines, les villes de Mésopotamie, le centre de contrôle à Nippour, la base spatiale de Sippar, reposaient, engloutis, sous l'eau et la boue. Survolant la Terre dévastée à bord de leur navette, les Néfilim guettaient avec impatience la décrue des eaux qui leur permettrait de poser à nouveau les pieds sur la terre ferme.

Comment allaient-ils, désormais, survivre sur Terre, alors que leurs villes et leurs installations avaient disparu, et que même leur main-d'œuvre — l'homme — était entièrement détruit ?

Lorsque, effrayés, affamés et épuisés de fatigue, les groupes de Néfilim purent enfin se poser sur les pics du "Mont du Salut", ils s'aperçurent avec un évident soulagement, que l'homme — comme les bêtes — n'avait pas complètement péri. Même Enlil, tout d'abord furieux de voir ses projets à demi contrariés, changea bien vite d'avis.

La décision du dieu était une décision pratique. Confrontés à de funestes conditions, les Néfilim firent feu de leurs interdits envers l'homme, retroussèrent leurs manches et, sans perdre de temps, lui apprirent l'art de la culture et de l'élevage du bétail. Puisque, sans nul doute, la survie dépendait de la rapidité à laquelle l'agriculture et la domestication des animaux se développeraient pour nourrir les Néfilim et faire se multiplier rapidement les hommes, les Néfilim appliquèrent à cette tâche leur immense savoir scientifique.

Ignorants les informations qui pouvaient être glanées dans les textes bibliques et sumériens, bon nombre de scientifiques ayant étudié les origines de l'agriculture conclurent que cette "découverte" de l'humanité, il y a quelque 13.000 ans, était liée au climat néothermal ("à nouveau chaud") qui suivit la fin de la dernière ère glaciaire. Or, bien avant les savants, la Bible associait également les débuts de l'agriculture aux jours qui suivirent le déluge.

Dans la Genèse, "semer et de récolter" sont présentés comme des dons divins accordés à Noé et à ses enfants dans le cadre du contrat post-déluvien passé entre l'Homme et la Divinité :

Genèse 8.22
Car, tant que seront les jours sur Terre,
Jamais ne cesseront
Semailles et récoltes,
Qu'il fasse froid ou chaud,
Eté comme hiver,
Le jour comme la nuit.

Ayant reçu la connaissance de l'agriculture, *(Genèse 9.20)* "Noé, fut le premier agriculteur et il planta un vignoble". Il devint le premier fermier d'après le déluge, chargé de la tâche très difficile de planter.

Les textes sumériens attribuaient également aux dieux le don à l'homme de l'agriculture et de la domestication des animaux.

En remontant jusqu'aux débuts de l'agriculture, les savants modernes ont découvert qu'elle apparut, en premier lieu, au Proche-Orient, mais pas dans les vallées et les plaines fertiles et facilement cultivables. Au contraire, l'agriculture vit le jour dans les montagnes qui bordent en un demi-cercle les basses plaines. Pourquoi les fermiers auraient-ils évité les plaines et restreint leurs récoltes aux terrains montagneux ?

La seule réponse possible est que les terres basses étaient inhabitables à l'époque du commencement de l'agriculture. Il y a 13.000 ans, les régions inférieures n'avaient pas encore assez séché depuis le déluge. Des millénaires s'écoulèrent avant que les plaines et les vallées fussent assez drainées pour permettre au peuple de descendre des montagnes qui entouraient la Mésopotamie et de s'installer dans les basses terres. C'est, en effet, ce que nous dit le livre de la Genèse : maintes générations après le déluge, des peuples arrivant "de l'est" — des montagnes à l'est de la Mésopotamie — "trouvèrent une plaine dans le pays de Shinar [Sumer] et s'y installèrent".

Les textes sumériens disent qu'Enlil sema des céréales "dans le pays vallonné" — dans les montagnes et non les plaines — et qu'il rendit possible la culture dans les montagnes en diguant les eaux des zones inondées. "Il barra les montagnes comme avec une porte." Le nom de cette terre de montagne à l'est de Sumer, E.LAM, signifiait "maison où germait la végétation". Plus tard, deux des aides d'Enlil, les dieux Ninazou et Ninmada, étendirent les cultures de céréales jusqu'aux basses plaines si bien que, finalement, "Sumer, la terre qui ne connaissait pas la graine, vint à la connaître".

Les savants, qui ont, à présent, établi que l'agriculture commença avec la domestication de l'"emmer" sauvage comme source de blé, et d'orge, restent incapables d'expliquer comment les toutes premières graines (celles trouvées dans la grotte de Shanidar) étaient déjà uniformes et hautement spécialisées. La nature demande des milliers de générations de sélections génétiques avant d'acquérir un modeste degré de sophistication. Or, on ne trouve nulle part sur Terre l'époque, le temps et le lieu où un tel processus progressif et très prolongé eût pu se produire. Ce miracle botano-génétique ne trouve aucune explication, sauf si ce procédé n'a pas été le fait d'une sélection naturelle, mais d'une manipulation artificielle.

Le "spelt", une variété de blé à gros grains pose une énigme plus grande encore. Il est le produit "d'un mélange inhabituel de gènes botaniques", ne résultant ni d'une évolution à partir d'une source génétique, ni de la mutation d'une seule source. Il est, sans erreur possible, le résultat du mélange des gènes de plusieurs plantes. Toute la notion selon laquelle, en quelques milliers d'années, l'homme transforma les animaux en les domestiquant est, elle aussi, entièrement discutable.

La science moderne n'a aucune réponse à offrir à ces énigmes, ni à la question plus générale de savoir pourquoi le demi-cercle montagneux dans l'ancien Proche-Orient devint une source constante de nouvelles variétés de céréales, de plantes, d'arbres, de fruits, de légumes et d'animaux domestiques.

Les Sumériens connaissaient la réponse. Les graines, disaient-ils, étaient un don envoyé par Anou, de sa Demeure Céleste sur Terre. On fit descendre le blé, l'orge et le lin de la

Douzième Planète. L'agriculture et la domestication des animaux furent respectivement donnés par Enki et par Enlil à l'humanité.

Non seulement la présence des Néfilim, mais également les arrivées périodiques de la Douzième Planète dans le voisinage de la Terre semblent se cacher derrière les phases cruciales de la civilisation post-diluvienne de l'homme : l'agriculture, aux alentours de 11.000 av. J.-C., la culture néolithique, autour de 7.500 av. J.-C. et la civilisation soudaine de 3.800 av. J.-C. eurent lieu à des intervalles de 3.600 ans.

Il semble que les Néfilim transmirent leur savoir à l'homme au compte-gouttes, respectant des intervalles conformes aux retours périodiques de la Douzième Planète au voisinage de la Terre. C'était comme si une inspection sur le terrain, une consultation face à face, possible seulement pendant la "fenêtre" qui permettait l'atterrissage et le décollage de la Terre à la Douzième Planète, devait avoir lieu parmi les "dieux" avant que ne soit donné l'ordre d'un nouvel "allez en avant".

"L'épopée d'Etana" offre un aperçu des délibérations qui avaient cours. Les jours qui suivirent le déluge, dit-elle :

Les grands Anounnaki qui décrètent le destin
étaient assis à échanger leurs conseils quant à la terre.
Ceux qui créèrent les quatre régions,
qui élevèrent les colonies, qui supervisèrent la terre,
étaient bien trop grands pour les Hommes.

Les Néfilim, nous est-il conté, conclurent qu'il leur fallait un intermédiaire entre eux et les masses humaines. Ils devaient être des dieux — *elu* en akkadien signifiant "élevé". Telle fut leur décision. Ils établirent entre eux, les seigneurs, et l'humanité, un pont : la "royauté" sur Terre, c'est-à-dire un chef humain nommé pour assurer le service des Dieux par les hommes et aussi canaliser les enseignements et les lois des dieux au peuple.

Un texte, relatif à ce sujet, décrit la situation avant que la tiare ou la couronne ait été placée sur une tête humaine, ou qu'un sceptre ait été transmis; tous ces symboles de la royauté — plus le bâton en crosse du berger, symbole de la droiture et de la justice — "étaient déposés aux pieds d'Anou dans le Ciel". Cependant, il fallut attendre que les dieux aient pris leur décision pour que la royauté descendît du Ciel sur la Terre.

Les textes akkadiens et sumériens s'accordent à dire que les Néfilim conservèrent "leurs droits seigneuriaux" sur les terres et firent reconstruire par les hommes les villes d'avant le déluge, telles qu'elles avaient été et planifiées; "Que les briques de toutes les villes soient posées aux endroits voulus, qu'elles reposent toutes sur des lieux saints." Éridou fut alors la première à être reconstruite.

Les Néfilim aidèrent le peuple à planifier et construire la première ville royale, et ils la bénirent. "Que cette ville soit le nid, le lieu où repose l'humanité. Que le Roi soit le Berger."

La première ville royale de l'homme, nous disent les textes, fut Kish. "Quand la Royauté fut à nouveau descendue du Ciel, la Royauté était à Kish." Malheureusement, les listes de rois sumériens sont mutilées à l'endroit même où est inscrit le nom du premier roi humain. Cependant, nous savons avec certitude qu'il fut le point de départ d'une longue lignée de

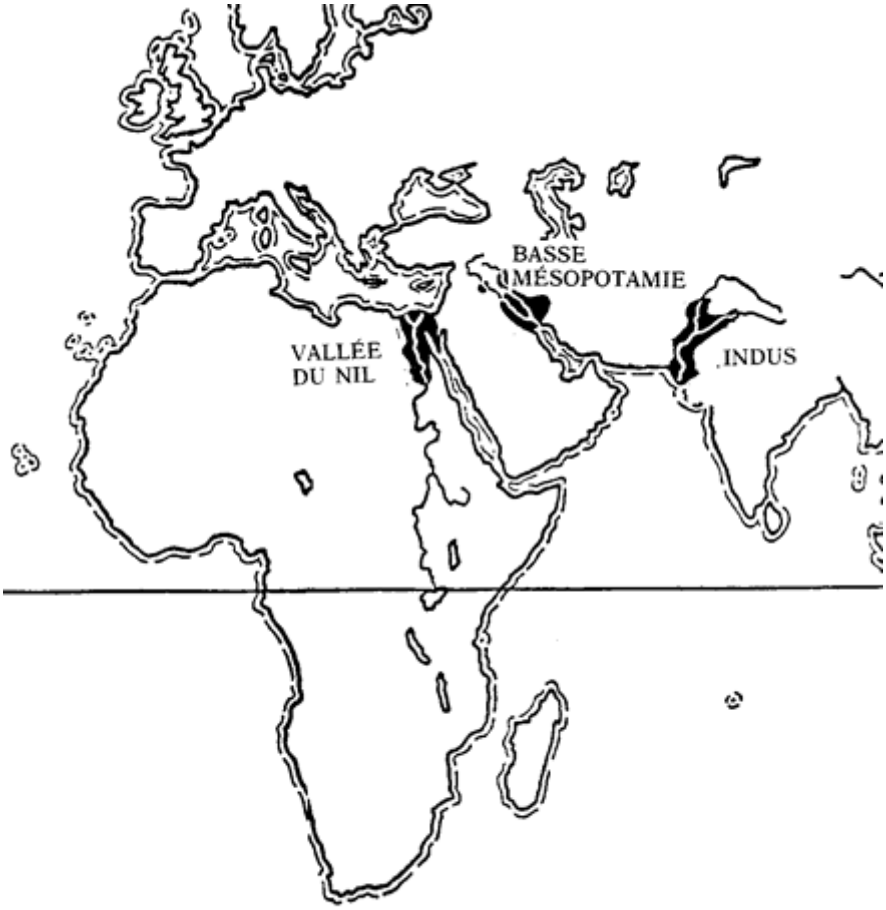
dynasties dont la demeure royale se déplaça de Kish à Ourouk, Our, Awan, Hamazi, Aksak, Akkad, puis Ashour et Babylone, puis les capitales plus récentes.

La "Table des Nations" biblique donnait également Nimroud — le patriarche des royaumes d'Ourouk, d'Akkad, de Babylone et d'Assyrie — comme descendant de Kish. Elle enregistre la propagation de l'humanité, ses terres et ses royaumes, comme étant une croissance de la division de l'homme en trois branches, après le déluge. Descendants des trois fils de Noé et appelés par leurs trois noms respectifs, il s'agissait des peuples et des terres de Shem, qui habitaient la Mésopotamie et les terres du Proche-Orient; Ham, qui habitaient l'Afrique et des régions d'Arabie; et Japheth, les Indo-européens en Asie Mineure, Iran, Inde et Europe.

Ces trois grands groupes correspondent sans doute à trois des "régions" où la colonisation fut envisagée par le Grand Anounnaki. Chacune des trois fut attribuée à l'une des divinités principales. Une d'elles était, bien entendu, Sumer, la région des peuples sémites, l'endroit où naquit la première grande civilisation de l'homme.

Les deux autres devinrent des sites de civilisations florissantes. Aux alentours de 3.200 av. J.-C. — environ un millénaire après l'éclosion de la civilisation sumérienne — la notion d'État, la royauté et la civilisation firent leur première apparition dans la vallée du Nil, pour finalement donner lieu à la grande civilisation d'Égypte.

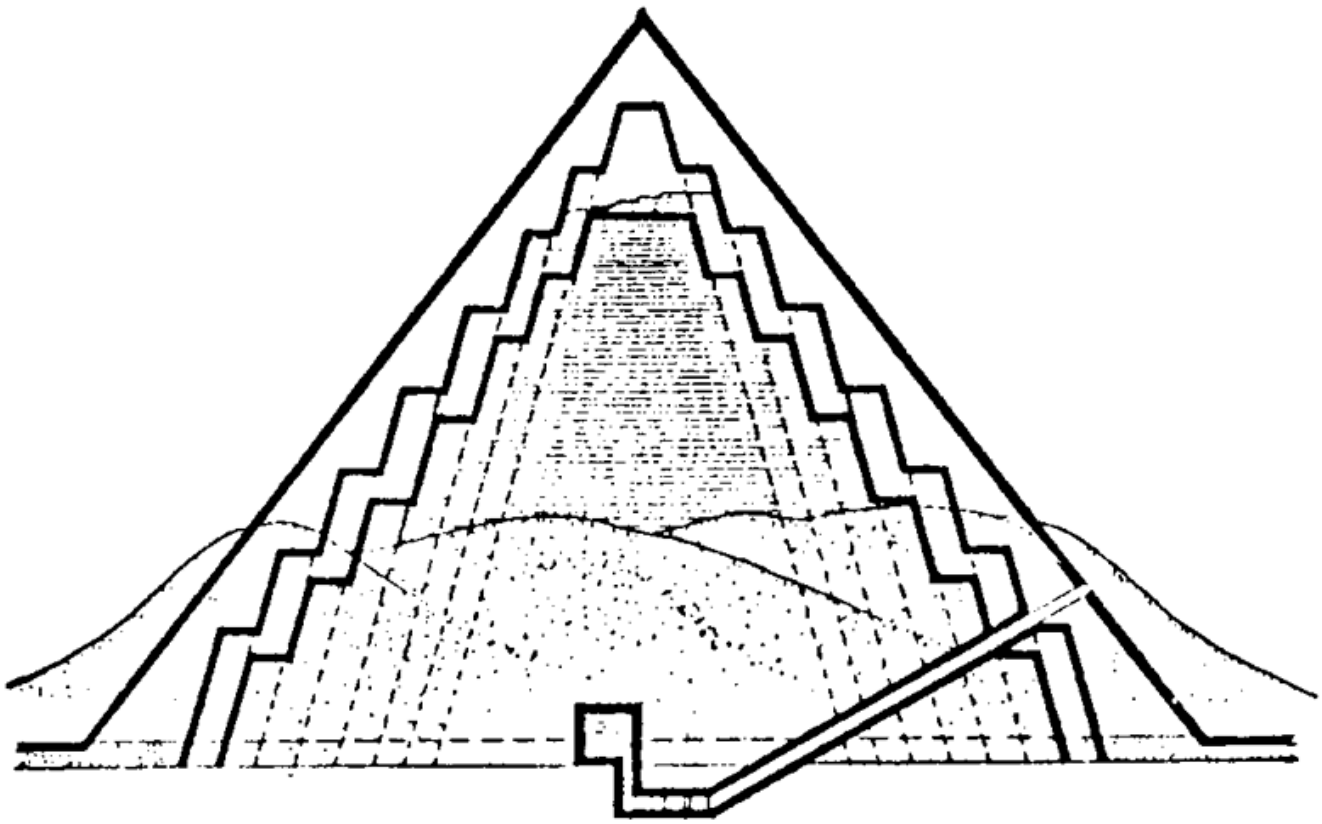
Jusqu'à ces cinquante dernières années, on ignorait tout de la première grande civilisation indo-européenne. Mais maintenant, c'est un fait établi, une civilisation évoluée, comprenant de grandes villes, une agriculture développée, un commerce florissant, existait à des époques anciennes dans la vallée de l'Indus. Elle naquit — les savants pensent — quelque 1.000 années après le commencement de la civilisation sumérienne.



Jusqu'à ces cinquante dernières années, on ignorait tout de la première grande civilisation indo-européenne. Mais maintenant, c'est un fait établi, une civilisation évoluée, comprenant de grandes villes, une agriculture développée, un commerce florissant, existait à des époques anciennes dans la vallée de l'Indus. Elle naquit — les savants pensent — quelque 1.000 années après le commencement de la civilisation sumérienne.

Les textes anciens, tout comme les preuves archéologiques, témoignent des liens culturels et économiques étroits existant entre ces deux civilisations de rivière/vallée, et celle plus ancienne de Sumer. De plus, des certitudes à la fois directes, ou liées aux circonstances, ont convaincu les savants que les civilisations du Nil et de l'Indus étaient, non seulement, liées à la civilisation de Mésopotamie plus ancienne, mais représentaient, en réalité, des descendants.

On s'est aperçu que, sans leur "peau" de pierre, les pyramides, les plus imposants monuments d'Égypte, reproduisaient les ziggourats mésopotamiennes, et nous avons de fortes raisons de croire que l'architecte ingénieux qui dessina les plans des grandes pyramides et supervisa leur construction était un Sumérien vénéré tel un dieu.



On s'est aperçu que, sans leur "peau" de pierre, les pyramides, les plus imposants monuments d'Égypte, reproduisaient les ziggourats mésopotamiennes, et nous avons de fortes raisons de croire que l'architecte ingénieux qui dessina les plans des grandes pyramides et supervisa leur construction était un Sumérien vénéré tel un dieu.

Le nom égyptien ancien désignant leur terre était "La Terre Surélevée", et leur mémoire préhistorique conte "qu'un très grand dieu qui se présenta au début des temps" trouva leur terre enfouie sous l'eau et la boue. Il entreprit de grands travaux de défrichement, surélevant littéralement l'Égypte au-dessus des eaux. La "légende" décrit avec minutie la basse vallée du fleuve du Nil, au lendemain du déluge. Ce vieux dieu, nous pouvons le démontrer, n'était autre que Enki, l'ingénieur principal des Néfilim.

Quoiqu'on sache très peu de choses en ce qui concerne la civilisation de la vallée de l'Indus, nous savons cependant qu'eux aussi vénéraient le chiffre douze comme le chiffre divin suprême; qu'ils décrivaient leurs dieux comme des êtres d'apparence humaine, arborant des coiffures à cornes; et qu'ils vénéraient le symbole de la croix — le signe de la Douzième Planète.

Quoiqu'on sache très peu de choses en ce qui concerne la civilisation de la vallée de l'Indus, nous savons cependant qu'eux aussi vénéraient le chiffre douze comme le chiffre divin suprême; qu'ils décrivaient leurs dieux comme des êtres d'apparence humaine, arborant des coiffures à cornes;

et qu'ils vénéraient le symbole de la croix — le signe de la Douzième Planète.

Si ces deux civilisations furent d'origine sumérienne, pourquoi leurs langues écrites sont-elles différentes ? La réponse scientifique est que ces langues ne sont pas différentes. Cela fut reconnu dès 1852, quand le révérend Charles Foster (*The One Primeval Language*) démontra habilement que toutes les anciennes langues jusqu'alors déchiffrées, y compris le chinois et les autres langues de l'Extrême-Orient, provenaient

toutes d'une seule source originelle dont on démontra plus tard qu'il s'agissait du sumérien.

Les mêmes pictographes n'avaient pas seulement des sens semblables — ce qui pouvait être attribué à une coïncidence logique —, mais aussi la même multiplicité de sens et jusqu'aux mêmes sons phonétiques — ce qui indique une origine commune. Plus récemment, les savants ont démontré que les toutes premières inscriptions égyptiennes utilisaient une langue révélant un développement antérieur de l'écrit; l'unique endroit où une langue écrite avait eu un développement antérieur était Sumer.

Nous avons ainsi une seule langue qui, pour une certaine raison, fut différenciée en trois langues : le mésopotamien, l'égyptien/hamitique et l'indo-européen. Une telle différenciation eût pu se faire d'elle-même avec le temps, la distance et la séparation géographique. Or, les textes sumériens prétendent qu'elle se produisit à la suite d'une décision arrêtée des dieux, et inspirée, une fois de plus, par Enlil. Les histoires sumériennes se rapportant à ce sujet trouvent leur pendant dans la célèbre histoire biblique de la Tour de Babel, dans laquelle il est dit que "la Terre tout entière n'était faite que d'une langue et de mots identiques". Mais, après l'installation du peuple en Sumer, après qu'ils eurent appris l'art de la fabrication de la brique, qu'ils eurent construit des villes et élevé de hautes tours (ziggourats), ils conçurent le projet de faire un *shem* et une tour pour le lancer. C'est pourquoi "le Seigneur mélangea la langue de la Terre".

L'élévation voulu de l'Égypte au-dessus des eaux boueuses, les preuves linguistiques et les textes bibliques et sumériens soutiennent notre thèse selon laquelle les deux civilisations satellites ne se développèrent pas par hasard. Au contraire, elles furent pensées et réalisées selon une décision bien arrêtée des Néfilim.

Craignant manifestement une race humaine unifiée dans sa culture et ses aspirations, les Néfilim adoptèrent une politique impériale: "divisez et régnez". Car, alors que l'humanité avait atteint des niveaux culturels qui incluaient les tentatives de se déplacer dans l'air — après quoi, "quoi qu'ils projettent de faire, rien ne leur sera impossible", les Néfilim étaient eux-mêmes sur le déclin. Au IIIème millénaire av. J.-C., leurs enfants et leurs petits-enfants, sans compter les humains de parenté divine, laissaient peu de place aux grands dieux d'antan.

L'âpre rivalité entre Enlil et Enki se transmit à leurs fils principaux et il s'ensuivit de féroces combats livrés pour la suprématie. Même les fils d'Enlil — comme nous l'avons vu plus tôt — se battaient entre eux. Il en était de même pour les fils d'Enki. Comme ce fut le cas dans l'histoire des hommes, les grands seigneurs tentèrent de maintenir la paix parmi leurs enfants en divisant la Terre entre leurs héritiers. Dans au moins un cas connu, un fils (Ishkour/Adad) fut envoyé par Enlil afin d'être le dieu local du Pays de la Montagne.

Au fil du temps, les dieux se changèrent en grands seigneurs, chacun gardant farouchement le territoire, l'industrie ou la profession qu'ils avaient sous leur autorité ! Les rois humains étaient les intermédiaires entre les dieux et une humanité qui ne cessait de croître et de se répandre. Il ne faut pas prendre à la légère les anciens rois qui affirmaient qu'ils partaient à la guerre, conquéraient de nouvelles terres ou mettaient sous leur joug des peuples lointains "sur le commandement de mon dieu". Des textes démontrent, les uns après les autres, qu'il en fut réellement ainsi : Les dieux

conservaient le pouvoir de diriger les affaires étrangères, car ces affaires impliquaient d'autres dieux dans d'autres territoires. En conséquence, c'était à eux que revenait le dernier mot en matière de guerre et de paix.

Avec la prolifération du peuple, des États, des villes et villages, il devint nécessaire de trouver des moyens de rappeler au peuple qui était leur seigneur particulier ou leur "élevé". L'Ancien Testament aborde aussi le problème de la manière de faire adhérer le peuple à leur dieu au lieu de "se prostituer auprès des autres dieux". La solution consistait à établir de nombreux lieux de culte et d'installer dans chacun d'eux les symboles et les figures des dieux "corrects".

L'époque du paganisme commença.

A la suite du déluge, les Néfilim, tel que cela est écrit dans les textes sumériens, tinrent de longues séances de discussions concernant l'avenir des dieux et de l'homme sur Terre. Ces délibérations débouchèrent sur "la création de quatre régions". Trois d'entre elles — la Mésopotamie, la vallée du Nil et la vallée de l'Indus — furent colonisées par l'homme.

La quatrième région était "sainte" — un terme dont le sens littéral d'origine est "voué, restreint". Vouée aux dieux seuls, c'était une "terre pure", une région qu'on ne pouvait approcher qu'avec autorisation, toute infraction pouvant conduire à une mort rapide par les "terribles armes" des féroces gardiens. Cette terre ou région s'appelait TIL.MUN (littéralement, le "lieu des missiles"). C'était une zone interdite où les Néfilim avaient recréé leur base spatiale après que celle de Sippar avait été détruite par le déluge.

De nouveau, cette région fut placée sous le commandement d'Outou/Shamash, le dieu chargé des fusées enflammées. D'anciens héros, tel Gilgamesh, s'efforcèrent d'atteindre cette Terre de Vie, d'être transportés par un *shem* ou un Aigle vers la Demeure Céleste des Dieux. Souvenons-nous de la supplique de Gilgamesh à Shamash :

Laisse-moi entrer dans le Pays, laisse-moi élever mon Shem...
Par la vie de ma déesse mère qui me fit naître,
du roi pur et fidèle, mon père -
dirige mes pas vers le Pays !

D'anciens récits — même l'histoire écrite — rappellent les tentatives incessantes des hommes pour "atteindre le pays", trouver la "Plante de la Vie", obtenir la félicité éternelle parmi les dieux du Ciel et de la Terre. Cette aspiration est au centre de toutes les religions dont les racines sont ancrées profondément en Sumer : l'espoir que la justice et la droiture pratiquées sur Terre seront suivies d'une vie "après la mort" dans une demeure divine du Ciel.

Mais où se trouvait cette terre fugace du rapport divin ?

Il existe une réponse à cette question. Les indices sont réunis. Mais, au-delà, se profilent d'autres questions. Avons-nous, depuis, rencontré les Néfilim ? Que se passera-t-il quand nous les rencontrerons ?

Et si les Néfilim avaient été les "dieux" qui "créèrent" l'homme sur Terre, SUR LA DOUZIÈME PLANÈTE, L'ÉVOLUTION SEULE CRÉA-T-ELLE LES NÉFILIM ?